

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PUBLIÉES PAR SON FRÈRE, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BEAÚVAIS

TOME XII

CORRESPONDANCE INÉDITE

II

1875 à 1878



PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER & C^{ie} | VICTOR RETAUX, LIBR.-ÉDITEUR
30, RUE SAINT-SULPICE, 30 | 82, RUE BONAPARTE, 82

1902

Tous droits réservés

Les pages 481 à 496 sont manquantes.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

CORRESPONDANCE INÉDITE

II

1875 à 1878

DES MÊMES AUTEURS

J.-B. Aubry, Missionnaire, Théologien, 1 v. in-12	3 fr. 50
Les Chinois chez eux, 1 vol. in-8, illustré. . . .	4 fr. 00
La Méthode des Études sacrées en France, 2 ^e ÉDITION, 1 vol. in-8	6 fr. 00
Les Grands-Séminaires, 1 vol. grand in-8, 700 p.	8 fr. 00
Mélanges philosophiques, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Théorie catholique des Sciences, 1 vol. in-8 . .	6 fr. 00
Le Christianisme, la Foi, les Missions, 1 v. in-8.	6 fr. 00
L'Église, le Pape, le Surnaturel, 1 vol. in-8 . .	6 fr. 00
Méditations sacerdotales, 1 vol. in-8.	6 fr. 00
Études sur l'Écriture-Sainte, 1 vol. in-8, 768 p.	7 fr. 50
Le radicalisme du sacrifice, 2^e ÉDITION, 1 vol. in-32	0 fr. 30
Cours d'Histoire ecclésiastique, 2 vol. in-8 . .	12 fr. 00
Introduction à l'étude des Sciences sacrées et conseils pratiques aux étudiants, 1 v. in-8.	6 fr. 00
Correspondance inédite (1861 à 1875), TOME I^{er}. 1 vol. in-8.	6 fr. 00

(Chaque volume se vend séparément.)

AVERTISSEMENT.

Les amis du P. Aubry ont exprimé le désir de posséder, avec la CORRESPONDANCE INÉDITE, les LETTRES déjà publiées en 1886.

Nous sommes d'autant plus heureux de répondre à leur désir, que cette première édition est épuisée depuis longtemps. Elle ne comprenait d'ailleurs que 45 lettres. Or, la CORRESPONDANCE INÉDITE, — soit un ensemble de près de 600 lettres, — formera trois volumes compacts. C'est dire que les 45 lettres éditées en 1886 n'occuperont ici qu'une place fort restreinte.

Nous donnons aujourd'hui le deuxième volume ; le troisième paraîtra prochainement et reproduira, avec les lettres des dernières années de sa vie, le Journal de Mission du P. Aubry, qui renferme des pages d'un grand intérêt et d'une haute édification.

IMPRIMATUR :

Cameraci, decimo Decembris die 1901.

EM. LOBBEDEV, S. T. D

VICARIUS GENERALIS

LETTRE CCXXVI

A M. Dufossé (1)

Marscille, 25 septembre 1875.

TRÈS CHER AMI,

Avec quelle joie j'ai reçu votre lettre et la bonne nouvelle qu'elle m'apportait ! Je ne quitterai pas le sol français sans vous envoyer un dernier mot de bon souvenir et de sincère et fraternel souhait. Soyez heureux, vous et les vôtres, soyez plus heureux tous. J'approuve pleinement la ligne de conduite que vous avez prise ; et aux raisons que vous m'en donnez, j'en ajoute une qui m'a d'abord frappé : la dignité de votre situation exige que vous gardiez fidèlement cette attitude.

Ne vous découragez ni quant à vos affaires, ni quant à votre santé... J'ai toujours cru que le bien-être moral dans lequel vous allez vous retrouver, agirait mieux que toute médecine. Oh ! je n'ai pas de mal à me figurer l'impression que vous avez éprouvée, en vous retrouvant tout à coup transporté au milieu de ces figures aimées. Goûtez bien votre joie et celle des vôtres ; songez à vos affaires, mais songez aussi à ceux qui ont tant pleuré votre absence et tant désiré votre retour. Moi, j'avais surtout compassion de la pauvre M^{me} Dufossé ; c'est pour elle surtout que je

1. Ancien notaire, éprouvé par des revers de fortune terribles, mort dans les sentiments les plus chrétiens.

me réjouis aujourd'hui. Je comprends les douleurs poignantes et les angoisses par lesquelles elle a dû passer depuis deux ans et demi. Vous lui devez beaucoup, et ce sera certainement pour son cœur une grande et consolante compensation, si vous prenez à tâche de lui montrer, par votre douceur, votre affabilité, vos prévenances et votre dévouement, combien vous appréciez ce qu'elle a souffert pour vous.

Évidemment, votre vie va se concentrer tout entière sur la famille, et vous allez vous renfermer dans ce petit cercle d'affections si douces qui vous ont soutenu depuis deux ans, et qui vous attendaient au retour. Afin que Dieu vous bénisse et n'y laisse plus entrer d'amertumes, j'espère bien qu'à lui, vous lui conserverez la place qu'il a reprise, et que vous vivrez en chrétien. Voyez un prêtre ; soumettez-lui votre *Modus vivendi* au point de vue religieux. Ainsi, votre conscience sera tranquille, et vous vous serez assuré une condition de paix. Je suis certain que les traverses que vous avez eues depuis trois ans, auront été bien utiles pour l'éducation de votre enfant, et auront grandement développé sa raison, ouvert son intelligence, mûri son cœur. Quand vous la verrez de près, vous aurez la surprise, j'espère, de trouver en elle, au point de vue du cœur et de l'esprit, une compensation que vous a ménagée la Providence.

Je suis très heureux, pour vous et pour elle, de vous voir décidé à mener à bonne fin la liquidation de vos affaires. Courage, grand courage ! Faites-le sans contention d'esprit, sans vous fatiguer. Que chaque affaire que vous mettrez au net, soit comme une décharge du fardeau qui pèse encore sur vous. Quand on vous verra sérieux, consciencieux, cherchant à donner satisfaction à tous, non seulement on ne pourra vous jeter la pierre, personne ne vous la jetterait aujourd'hui, mais encore on vous estimera, et vous aurez travaillé pour l'avenir de votre enfant.

Pour moi, cher ami, oui, je suis assuré que vous ne m'oubliez pas. Comprenez-vous bien que vous aussi, vous êtes noué à l'un des souvenirs les plus profonds de ma vie, et

que je ne puis oublier non plus ces bonnes et longues conversations que nous avons eues ensemble, cette intimité dont la pauvre cellule que vous savez a été témoin, cette confiance et cette reconnaissance que vous me montriez, quand je ne vous donnais pourtant que des paroles et de l'amitié ? Mais aussi, ce qui m'avait touché et ce qui était pour moi irrésistible, c'était de vous voir oublier, dans nos entretiens du soir, vos peines et les tristes murs qui vous entouraient. Vous rappelez-vous ces plans de vie, les comparaisons entre la ville et la campagne, les poules et les lapins ? Sans doute, la réalité n'est pas tout à fait aussi charmante qu'on se l'imaginait alors ; mais vous devez être aujourd'hui bien consolé, cependant, de retrouver chaque jour auprès de vous cette pauvre femme qui a tant pleuré, tant souffert, et cette enfant dont le bonheur est aujourd'hui votre unique projet.

Courage et consolation à vous tous, je prends bien part à votre joie ; que Dieu vous bénisse et vous console bien. M^{me} Dufossé, soyez heureuse, et que Dieu donne à vos mains la vertu de guérir les malades. Ne m'oubliez jamais, je vous en prie ; la vie que j'embrasse n'est pas douce ; je m'y soignerai le plus possible pour travailler utilement. J'ai eu la consolation de voir mes parents bien résignés à mon départ et aux sacrifices qu'il leur imposait.

Adieu ! Si la bénédiction d'un missionnaire partant peut vous faire du bien, que la mienne attire sur vous et sur votre petite famille les meilleures grâces de Dieu.

Votre ami tout affectueux et dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXVII

A son Frère

Sur la Méditerranée, 30 septembre 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne sais trop d'où dater ma lettre ; nous sommes en pleine Méditerranée, en face de l'île de Candie que nous voyons à quelques lieues, au nord. Cette lettre sera mise à la poste à Port - Saïd, où nous nous arrêterons quelques heures demain samedi. La mer est superbe et tranquille depuis Marseille. Plusieurs d'entre nous ont eu un peu de mal de mer ou du moins de malaise ; pour moi, je n'ai rien eu du tout, et notre voyage s'annonce sous les plus heureux auspices.

Après mon départ, on a dû t'expédier une caisse contenant quelques souvenirs, mes photographies, un bréviaire. Dis à M. Claverie que j'emporte sa grosse provision d'images, et remercie-le pour moi. J'ai reçu la lettre de M. Josset et la dépêche de M. Potier ; enfin, j'ai vu, au dernier moment, M. Durosois de Troissereux.

Tu sais déjà que la *cérémonie du départ* a eu lieu, non à Paris, mais à Meudon, à cause des réparations qu'on fait dans la chapelle de Paris. M. le Doyen de Ribécourt est venu dès le mardi, et a passé avec moi, en courses très entrecoupées, la journée du mercredi. Le jeudi matin il m'a conduit au train, où nous nous sommes quittés. Nous voilà en wagon de seconde classe jusqu'à Marseille, où nous arrivons vendredi, à 7 heures et demie du matin ; rien de remarquable jusque-là. J'avais écrit au P. Gossin l'heure où je passerais à Avignon ; mais il lui a été impossible de se trouver à la gare.

A Marseille, quarante-huit heures de séjour ; nous logeons chez un excellent chrétien, M. Germain ; il héberge tous les

missionnaires de passage. Après un pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, nous prenons possession de nos cabines, et nous nous embarquons le dimanche matin, à dix heures. Notre vaisseau s'appelle l'*Hoogly* ; il nous conduit jusqu'à Hong-Kong, où un autre nous prendra pour nous porter à Shang-Haï. Le capitaine est très bienveillant pour nous. Nous sommes à bord en bonne compagnie : quatre missionnaires, deux Jésuites et deux Pères du Saint-Esprit, qui vont à l'île Bourbon ; une dizaine de Frères des Écoles chrétiennes dont six vont à Hong-Kong et les autres à l'île Bourbon ; enfin, de Marseille à Naples, dix Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Nous avons à bord cent cinquante passagers de nations très diverses : des Italiens, des Anglais, des colons de l'île Bourbon et de l'île Maurice, des Japonais, des Américains, des Chinois employés comme domestiques, des nègres et des mulâtres comme hommes de peine.

Jusqu'ici j'ai dit la messe tous les jours sans aucune difficulté, et notre traversée a été fort douce. Nous sommes superbement nourris, et on ne dirait pas que nous avons entrepris une carrière de privations. Dans quarante jours nous devons être à Shang-Haï ; alors commencera pour nous un autre genre de vie. Hier, nous avons passé quatre heures à Naples ; je suis descendu dans la ville pour la revoir, car je l'avais visitée en 1868.

Je vais terminer ici ma lettre, car, malgré le calme, on bouge toujours un peu. J'écris ceci vendredi, en plein air, par un temps magnifique ; j'espère que nos parents sont toujours bien résignés et tranquilles. J'écrirai souvent, et vous ne serez jamais longtemps sans nouvelles, à moins que plus tard il soit moins facile d'écrire.

Adieu, je vous embrasse tous trois, chers Parents et cher Augustin, très affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Singapour, 25 octobre 1875.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Enfin, me voici à vous écrire et ce n'est pas trop tôt. La pensée ne m'en a pas manqué, ni le temps, mais plutôt la force ; car cette vie en bateau vous désosse et vous énerve absolument, même quand on a, comme nous l'avons eu jusqu'ici, le meilleur temps du monde et pas un brin de mal de mer. Sans autre préambule, je commence le récit abrégé de notre odyssée. Disons d'abord que la santé est excellente et n'a pas cessé de l'être.

Nous voici donc partis de Paris, comme vous savez. Je vous suis bien reconnaissant d'avoir voulu être avec moi jusqu'au bout, et de m'avoir laissé ce souvenir avec tant d'autres ineffaçables. De Paris à Marseille, rien de saillant. De temps en temps, quelque voyageur nous demande ce que nous sommes et où nous allons, et c'est l'occasion de quelque réflexion ; les uns s'étonnent de ce que nous allons faire, les autres nous félicitent du *beau voyage* que nous entreprenons. Je vous demande un peu !

Nous passons quarante-huit heures à Marseille, chez les trois bons frères Germain (1). Le samedi, pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Garde ; nous y disons la messe pour recommander notre voyage à *la Bonne Mère* — avez-vous remarqué cette expression très populaire à Marseille, comme dans nos pays celle de *la Sainte Vierge* ? Il était naturel que le *Memento* de cette messe fût une récapitulation de tous les souvenirs que je laisse en France, et de tous les noms de

1. Riches propriétaires qui se font un honneur de donner l'hospitalité à tous les missionnaires de passage.

vivants et de morts qui me sont chers. J'ai vu la catacombe de St-Victor. Le même jour, nous prenons possession de notre cabine, sur le paquebot des Messageries maritimes l'*Hoogly*. On nous loge tous quatre dans une cabine avec deux Jésuites qui vont à Bourbon ; dans une cabine voisine sont deux Pères du Saint-Esprit et quatre Frères des Écoles chrétiennes, qui vont aussi à Bourbon ; enfin, six autres Frères nous accompagnent jusqu'à Hong-Kong, où ils vont fonder un pensionnat et un orphelinat. Ajoutez une dizaine de Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Mexicaines exilées, à destination de Naples, et vous aurez une idée de la compagnie que nous avons eue. On dit toujours que, dans le plan de la Providence, la civilisation est destinée à servir l'Évangile, et que la vapeur, en particulier, a été inventée pour porter plus vite aux extrémités du monde ceux qui annoncent la bonne nouvelle ; jusqu'ici, j'avais regardé cela comme une pieuse exagération assez tirée par les cheveux. Or, cette pensée m'a beaucoup frappé en voyant notre côté des *secondes* rempli de prêtres, de religieux ou de religieuses, et en apprenant que chaque paquebot en emporte une assez forte provision. Il faut dire que le reste de la compagnie se compose de comédiens italiens, d'anglais, de créoles, etc. Nous n'avons nullement à nous plaindre de nos rapports avec le commandant, qui est très bon pour nous.

Le dimanche 26, nous voilà lancés sur l'eau, et la terre diminue peu à peu devant nous. Les premières heures sont occupées à voir fuir la terre de France, vous pensez avec quelles impressions et quelles réflexions ; puis à s'organiser à bord ; puis à faire connaissance, à regarder les visages pour savoir avec qui on doit avoir à faire ; puis à se former par petits groupes, selon les sympathies. Nous nous arrangeons pour dire la messe, tour à tour ; le roulis ne nous en a empêchés jusqu'ici qu'une ou deux fois. Le climat de la cabine est bien chaud, et la vie à peu près entière, même la nuit, se passe sur le pont, abrité contre le soleil du jour et le frais de la nuit par une bonne tente ; la nourriture, même en seconde classe, est excellente ; enfin, si la vie du mission-

naire est une vie de privations, je ne m'en suis pas encore aperçu.

Les premiers jours, les préoccupations, la nouveauté, m'ont empêché de sentir la séparation du pays et de la famille ; mais après quelques jours cette impression m'a saisi ; tous les soirs elle revient, assez vive, mais sans amertume cependant, car nous ne sommes pas comme les marchands qui s'éloignent de leur patrie *ad duritiam cordis*, pour faire fortune et revenir plus tard ; Dieu, pour qui nous voyageons, reste avec nous.

A Naples, quatre heures d'arrêt. A Port-Saïd, huit heures d'arrêt ; nous descendons tous Ma friandise, quand je traverse un pays, est d'aller voir la population dans les rues, sur les portes et dans les maisons. Je n'ai pas manqué le coup à Port-Saïd, et j'ai parcouru toutes les rues. Ces populations égyptiennes, arabes, mahométanes ou grecques, sont étranges à voir : ces hommes demi-nus et hideux qui crient, se battent, vous suivent et se mettent à votre service pour vous conduire, ramasser votre parapluie, ou simplement vous regarder, puis vous demander de l'argent ; ces femmes sales qui ont le nez et le bas de la figure voilés, la poitrine découverte ; ces enfants innombrables qui courent, se roulent, grouillent, tripotent dans la malpropreté, ou dorment en plein soleil ; ces huttes immondes qui composent la ville indigène et d'où sort une odeur *infernale* ; tout cela est d'un aspect singulier dont on ne peut ni se faire, ni donner une idée. Et puis, pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe, rien que du sable chauffé par le soleil et, autour de la ville, la plus affreuse plaine qu'il y ait au monde. Dans les rues, des boutiques avec des tas de fruits, dattes surtout, couverts de mouches et très peu appétissants. Vraiment, il faut quitter l'Europe pour apprendre à bénir Dieu d'y être né et d'y vivre ; il faut avoir vu ces peuples abrutis et presque incapables de civilisation, et ces immenses plaines de sable, pour apprécier nos populations et le séjour charmant de nos campagnes.

Départ de Suez par le *canal*. Ce fameux canal nous a

permis de bien voir des deux côtés le désert égyptien. Inutile de faire des descriptions ; ... elles sont dans les livres ; mais quand on vient de France, on ne se lasse pas de regarder cet immense et triste désert qui s'étend à perte de vue ; ce spectacle me saisit plus que celui de la mer, et m'attriste. Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce n'est qu'un océan de sable, avec les miroitements du soleil sur le sol ; quelquefois, des bandes d'oiseaux qui tournoient au-dessus des lacs salés ; d'immenses troupes de pélicans qui volent lourdement en rasant le sol et en s'aidant de leurs pattes ; on les prendrait pour des troupeaux de moutons ; le long du canal, des files de chameaux conduits par un Arabe et chargés de bois ou d'outres pleines d'eau ; un Bédouin accroupi des heures entières au sommet d'un monticule de sable, en plein soleil, immobile comme une statue : on le prendrait pour un sphinx.

Un épisode : Tout paquebot abordant à Port-Saïd est aussitôt assailli par une nuée de barques arabes qui viennent s'offrir, moyennant *bakchiche*, aux passagers. Chaque batelier crie, hurle, beugle en arabe : « Prenez la mienne ! » avec accompagnement de gestes brusques, vifs et engageants, et un jeu de physionomie d'une expression incroyable. A peine un voyageur a-t-il mis le pied sur l'échelle, que dix, quinze, vingt hommes sont là pour l'enlever sur leur barque ; toutes les mains se tendent vers lui ; on le tire, on l'arrache, on l'emporte à bras-le-corps ; je n'exagère pas, je me suis vu *dans les bras* de trois Arabes à la fois ; ils me soulevaient ensemble pour m'emporter chacun de son côté, et me tiraient en conséquence chacun dans sa direction ; je criais aussi fort qu'eux et je jouais du poing ; heureusement l'Italie m'avait quelque peu habitué à ces insupportables personnages. Mais ici, c'est encore bien plus fort qu'en Italie.

Dans le canal, qui est étroit et s'engorge continuellement, nous nous ensablons plusieurs fois. Arrêt de quelques heures à Suez, sans descendre. Nous voici sur la mer Rouge. On nous montre, dans le lointain, la fontaine de Moïse, le Sinaï, la direction de La Mecque, etc. La mer Rouge est entourée

de déserts torrides, et privée des vents qui rafraîchissent les grandes mers ; nous y avons sué ! Toutefois, c'était supportable ; mais, en des saisons moins clémentes, on a vu des voyageurs mourir d'insolation ou de suffocation, l'air faisant complètement défaut.

Aden ! oh ! l'affreux pays ! Encore un épisode : A l'arrivée du vaisseau, une volée de petites pirogues effilées fondent sur lui ; elles sont pleines d'enfants à peine vêtus, qui se mettent à crier aux passagers : « A la mer ! à la mer ! » Cela veut dire : Jetez dans l'eau une pièce blanche, nous plongerons pour la repêcher. On jette : de toutes les barques sautent toutes ces petites grenouilles ; on les voit filer droit au fond, se disputer la pièce sous l'eau, jusqu'à ce que le vainqueur la rapporte en triomphe.

Nous passons là douze heures. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays plus désolé ! Pas une source, pas un puits, pas une goutte d'eau douce ; on cite l'année où il y eut une pluie. Pas un brin d'herbe nulle part ; rien que d'horribles rochers qui, eux-mêmes, n'ont pu résister au soleil et sont tout noirs. Pour procurer de l'eau douce aux habitants, le gouvernement distille de l'eau de mer en grande quantité, et en donne une ration par personne. Si j'avais le temps, je vous décrirais la ville d'Aden : horrible ! horrible ! Les pauvres Capucins qui ont là une résidence de trois prêtres, et chez qui j'ai passé une heure, disent qu'au point de vue physique, c'est le purgatoire, et qu'au point de vue moral, c'est la gueule de l'enfer, car on n'y peut rien de rien pour convertir ces pauvres indigènes, plus qu'abrutis et plus que corrompus. Mon Dieu, que la France est un ravissant pays ! il faut la quitter pour le comprendre. Que le peuple chrétien, même quand il oublie l'Évangile, est un beau et noble peuple ; et que la civilisation chrétienne est une chose admirable !

D'Aden à Pointe-de-Galles, neuf jours de vapeur sans désemparer, ni arrêter, ni apercevoir de terre autre chose que quelques îles. De temps en temps, au loin, on signale une voile ; tous les passagers accourent voir : Quel bateau cela

peut-il être ? Quelle nation ? Où va-t-il ? C'est un événement. Le reste du jour, on regarde voler les poissons volants, sauter les marsouins, passer quelque oiseau voyageur ; on lit un peu, on dort, on sue, on s'ennuie.

Deux jours d'arrêt à Pointe-de-Galles, le plus beau pays du monde comme nature physique. Quel bonheur de revoir de la verdure ! Celle de Pointe-de-Galles est d'une richesse incroyable. Nous avons parcouru le pays et les environs, bu et mangé du coco ; ce n'est pas fameux, pas plus que la banane, qu'on m'avait tant vantée. Vive la France ! Nous logeons et disons la messe chez un bon *Sylvestrin* espagnol, curé de la paroisse catholique ; il achève ici la construction d'une belle église. Des nuées d'enfants de toutes couleurs, mais tous tirant sur le noir, nous assomment de demandes d'images, de médailles, de chapelets. Voilà encore des populations curieuses ; les maisons étant ouvertes à tous les vents, on peut regarder à son aise et voir tout cela barboter dans le ménage, qui se compose, du reste, d'à peu près rien. Ce qui fait mon bonheur, ce sont ces innombrables enfants vêtus de leur innocence, à laquelle ils ajoutent ordinairement une ficelle liée à la ceinture et portant une amulette ; la coiffure ou l'arrangement des cheveux indique les mahométans, qui, avec les bouddhistes, sont en très grande majorité. Je me suis souvent défié des gens qui, dans une population mêlée, prétendent reconnaître les catholiques, à un certain air de figure plus honnête et plus ouvert ; à Pointe-de-Galles et à Singapour, je suis très frappé de cela ; il y a de la décence dans l'extérieur, le visage n'est plus si abruti, ni l'œil si sauvage, ni la tenue si malpropre. Nous rencontrons pas mal de *nos ancêtres* les singes, attachés aux portes des maisons ; des millions d'énormes lézards qui se chauffent au soleil et se sauvent devant nous. Tableau Sur le pas d'une porte, une maman indienne, assise à terre, tient sur ses genoux deux petits *marmousins* de quelques mois (vêtus de leur innocence et de la ficelle) ; elle tient d'une main un coco frais entr'ouvert, de l'autre main elle gratte la bouillie grasse, blanche et fade qui tapisse la paroi du coco ; elle

offre cela tour à tour à chaque *marmousin*, qui ouvre le bec et avale avec bonheur.

On m'avait montré, sur la montagne, un temple bouddhiste que je tenais à voir, malgré l'avis de mes compagnons ; je m'esquive avec un Frère et nous y allons. Je trouve une grande maison, propre, mais assez ordinaire, fermée ; des enfants, qui nous voient rôder autour, vont chercher la clef chez le prêtre, qui loge auprès et que nous voyons couché à sa porte et vêtu de jaune ; on ouvre le temple, nous refusons d'ôter nos chapeaux sur l'invitation qu'on nous en fait, cette invitation même ayant un motif religieux. J'entre et je recule effrayé devant une immense idole de dix mètres de long, couchée sur le côté, entourée d'animaux fantastiques, comme vous avez dû en voir quelquefois, et qui remplacent bien peu avantageusement ces charmantes figures d'anges, de saints et de saintes dont nos églises sont remplies et nos tabernacles entourés ; tout est burlesque et monstrueux dans ces cultes de l'Extrême-Orient. La partie européenne de Pointe-de-Galles contient quelques milliers d'habitants pour lesquels il y a trois temples protestants de cultes différents et hostiles les uns aux autres, et il reste dans la ville pas mal de protestants qui n'ont pas de temple de leur culte ; même chose à Singapour, où il y a sept temples protestants de différents cultes.

De Pointe-de-Galles à Singapour, six jours de traversée. Nous longeons toutes sortes d'îles et enfin le continent ; dans le port de Singapour, nous apercevons deux de nos missionnaires, dont un connu de nous et parti en juillet ; l'autre est procureur et a ici une maison où nous allons loger. C'est de là que je vous écris ; il fait bien bon être chez soi et sur un sol qui ne remue pas. Hier soir, en notre honneur, une dizaine de missionnaires sont venus dîner chez lui avec nous, et nous avons expérimenté ce qu'on dit toujours, que les missionnaires sont très gais. Ces missions méridionales sont assez tristes comme résultats, et on y a bien du mal ; le peuple malais a un type physique hideux, et les meilleures figures qu'on rencontre sont encore celles des Chinois.

Je me trouve bien partagé en fait de mission, quoique tout soit bon pour celui qui porte la foi aux infidèles.

Adieu, cher Monsieur le Curé, croyez à toute mon affection filiale, à la vie, à la mort !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXIX

A ses Parents

Singapour, 26 octobre 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Me voici bien loin de vous ; mon frère vous dira où je suis, mais ce que je veux vous dire moi-même, c'est que je ne vous oublie pas, et que j'ai grand'faim d'être arrivé à mon poste, pour y trouver vos lettres qui m'y attendront ; car les lettres vont plus vite que les hommes et les bagages.

Je suis arrivé ici avant-hier soir, et nous partons demain matin ; comme nous avons ici des missionnaires de notre société, nous couchons et logeons à terre, ce qui nous repose bien. Nous avons fait, depuis Marseille, la traversée la plus heureuse qu'on puisse imaginer ; quelques personnes ont eu le mal de mer ; pour moi, je n'ai absolument rien eu et n'ai perdu ni un repas, ni une minute de sommeil ; en sorte que me voici arrivé ici en très bonne santé. Singapour et Pointe-de-Galles sont de magnifiques pays, sans culture, mais avec une verdure et des fruits superbes. Aden et Port-Saïd sont affreux, rien que du sable et des rochers ; pas une source, pas un arbre, pas un buisson, pas un brin d'herbe ; un soleil effrayant qui nous tuerait sur le coup, si nous y restions, à midi, quelques minutes la tête découverte. Que la France est belle à côté de tout ce que l'on voit ailleurs ! il

faut la quitter pour le comprendre. Les populations que nous avons vues jusqu'ici, sont abruties par le vice, la paresse et la bêtise ; désormais, nous allons remonter vers le Nord, et trouver des pays plus frais et des populations meilleures. Nous devons débarquer à Shang-Haï vers le 11 novembre, et quitter la mer pour entrer en Chine après quelques jours de repos. C'est alors que je vous écrirai de nouveau ; ne soyez pas inquiets sur mon compte, même quand il n'arrive pas de lettres de moi ; j'ai pour principe de me soigner et pour habitude de me défendre ; d'ailleurs, il n'y a pour moi aucun danger ; le voyage est long, mais comme on se repose de distance en distance, et que nous trouvons des amis sur la route pour nous recevoir, nous ne serons pas malheureux.....

Si je pouvais vous envoyer des fruits de ce pays, pour vous donner un échantillon de ce que nous voyons ! Mais ce n'est pas possible ; les transports sont faciles et peu coûteux, mais rien ne se conserve ; on ne voit partout que des tas d'oranges, de cocos, d'ananas, de bananes et autres fruits rafraîchissants ; tout cela se vend à vil prix ; mais, à l'exception des oranges, je donnerais tout pour une de vos bonnes poires.....

J'ai grand'faim de savoir comment vous allez, et il me faudra bien de la patience pour attendre une lettre pendant trois mois. Tous les soirs surtout, je pense à vous, non pas pour me tourmenter, ni pour regretter ce que j'ai fait, mais pour me consoler et m'encourager, en me rappelant que vous m'avez permis de suivre mon projet, et que vous ne m'en gardez pas rancune. Plus je serai loin de vous et du pays, plus j'y penserai souvent.

Le temps passe et je n'en ai plus beaucoup ; je suis content de vous avoir écrit ces quelques lignes, pour vous dire où je suis et comment je vais. Probablement, je serai en Chine quand vous recevrez cette lettre ; ce ne sera pas certainement avant cinq ou six semaines. Je ne sais d'où partira ma prochaine lettre ; mais elle mettra encore plus de temps à vous arriver.

Adieu, bien chers Parents, bon courage, bonne santé; je vous embrasse tous trois avec la plus sincère et la plus profonde affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXX

A M. l'abbé Boulenger

Shang-Haï, 24 novembre 1875.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Il y aura bientôt quinze jours que l'*Hoogly* nous a déposés, le 12 novembre, sur ce rivage lointain, et que nous avons pris possession du sol chinois. Je dis à dessein que nous en avons *pris possession*, car c'est notre domaine, puisque nous sommes les envoyés de Celui qui possède la terre, et que nous venons pour la lui conquérir. Vive le continent! Il faut avoir passé quarante-cinq jours en mer, pour comprendre combien il est doux d'habiter la terre ferme. Notre allégresse, en touchant celle-ci, avait beaucoup de raisons surnaturelles que je vous laisse à penser, mais aussi une raison naturelle, la fatigue et le dégoût que finit par inspirer le séjour en bateau. Bien que je n'aie pas eu un instant de mal de mer, ou peut-être à cause de cela, je me suis trouvé, à la fin du voyage, tellement fatigué d'estomac, que je ne pouvais plus manger, et qu'arrivé à terre je ne digérais plus... Mais laissons ces misères; la suite de mon odyssée vous intéressera davantage.

De Singapour à Saïgon, changement de décoration, même sur mer; nous rencontrons partout une innombrable quantité de jonques chinoises et cochinchinoises, qui voyagent pour le commerce ou qui pêchent en pleine mer; on passe souvent assez près d'elles pour voir ces barques d'une forme étrange, avec une voile en natte tressée, chargées de Chinois

dont la plupart sont tout nus, et occupés à visiter de grands filets qu'on laisse flotter presque librement dans la mer, accrochés à de grandes perches émergeant de distance en distance.

Nous arrivons à Saïgon le samedi à midi. Vingt-quatre heures d'arrêt que nous passons au collège tenu par des prêtres de notre société. Visite aux missionnaires de la ville et à l'évêque, qui est de notre famille. Les pauvres missionnaires, et en général les Européens de Saïgon, nous ont fait à tous une bien pénible impression, par leur visage défait, leurs yeux creux et leur teint transparent. C'est un affreux climat ; nous avons retrouvé là un jeune missionnaire que nous avons connu à Paris et qui nous avait quittés en janvier, robuste et de bonne mine ; après huit mois de séjour, il est pâle, maigre et affaibli. Ce qui est encore plus triste, c'est que la pauvre colonie française est dévorée par l'irréligion et le vice, et que les missionnaires non seulement ne trouvent aucun appui pour leur apostolat dans leurs compatriotes, mais encore n'ont pas de plus grand obstacle à leur ministère que la présence de l'administration française. Faut-il qu'un pays comme la France soit si mal représenté au milieu de ces peuples païens, prenne si au rebours sa mission civilisatrice, et n'apporte à ces pauvres peuples que les conséquences où même les excès de la civilisation, avant de leur en donner les principes ! J'ai rencontré en pleines rues de Saïgon un immense convoi funèbre du culte bouddhiste, et, au nom de la liberté des cultes, on a laissé subsister sur les places, dans les rues, devant les maisons, partout enfin, toutes les extravagances et les monstruosité du bouddhisme ; et c'est une ville française ! Les orphelinats sont peuplés d'enfants métis qui ont une mère cochinchinoise et pas de père connu ; c'est la religion qui ramasse et nourrit tout cela.

Le dimanche, avant le départ, nous avons déjeuné chez l'évêque, Mgr Colombert. Apprenant que je suis de l'Oise, il me dit : « Vous avez des architectes dans votre pays ? — Oui, Monseigneur. » Le premier que je lui nomme est

M. Delefortrie. Il m'arrête et me dit : « Précisément, c'est le nom que je voulais entendre ; je lui ai écrit pour le prier de me faire un plan de cathédrale : le gouvernement me donne huit cent mille francs, et nous donnons le plan à faire au concours. » Je raconte à Monseigneur ce que je sais de M. Delefortrie, et particulièrement la circonstance qui me touche de près.

De Saïgon à Hong-Kong contre-mousson, c'est-à-dire vent contraire et mer assez agitée ; de tout notre voyage, c'est la seule fois que nous ayons eu assez gros temps, sans aller toutefois jusqu'à la tempête. La plupart des passagers vomissent et sont sur le flanc ; bien que je n'aie pas le mal de mer, il ne faut pas croire que ce ne soit pas une grande souffrance d'être ainsi ballotté, les entrailles et la tête toujours en mouvement. Jusqu'à Saïgon, nous avons toujours dit la messe ; de Saïgon à Hong-Kong, nous ne l'avons dite que le premier jour, qui était celui de la Toussaint ; ce jour-là du reste il y a eu fête à bord, messe solennelle sur le pont, avec un bel autel préparé par l'équipage et tout ce qui s'ensuit. J'ai été fort peiné de ne pouvoir dire la messe le *Jour des Morts* ; c'est un jour que j'aime, et il faut être loin de son pays pour se rappeler vivement, comme je l'ai fait ce jour-là, les morts et les vivants qu'on y a laissés.

A Hong-Kong, nous avons eu quarante-huit heures, du samedi 6 au lundi 8. Nous avons là une procure tenue par deux missionnaires pour le service des missions, et un hôpital pour les missionnaires malades ou fatigués. Le climat est excellent, le paysage enchanteur, la ville anglaise, tout à fait *européenne* et beaucoup moins triste, au point de vue physique et moral, que Saïgon. On nous soigne et on nous régale ; mais nos estomacs, fatigués de la vie en bateau, commencent à nous refuser le service ; le mien surtout se détraque, et je m'embarque pour Shang-Haï bien peu réconforté.

Enfin, nous arrivons à Shang-Haï le 12 au matin ; on nous annonce que nous ne partirons guère avant le premier décembre, ce dont je me réjouis fort. Nous avons ici une

procure avec un missionnaire résidant pour le service des missions de Chine ; tout ce qui me viendra de France devra toujours arriver jusqu'ici. C'est donc dans notre procure que nous sommes installés ; nous ne sommes occupés qu'à nous dorloter, nous écouter et nous refaire ; car vous savez que nous sommes seulement à la préface de notre *Odyssee* ; reste huit ou neuf cents lieues de pays à traverser, tant en barque qu'en chaise à porteurs, ce qui sera tout à fait pittoresque. Nous avons trouvé ici deux courriers du Sé-Tchouan, venus à Shang-Haï pour l'achat des marchandises destinées aux missions de l'intérieur ; ce sont des hommes de confiance ; c'est avec eux que nous devons remonter le Fleuve Bleu vers le premier décembre. Nous avons trouvé ici également deux missionnaires venus du Sé-Tchouan pour raison de santé ; ils repartiront avec nous, en sorte que nous aurons des interprètes et des guides. Toutefois, nous autres, destinés au Kouy-Tchéou, nous devons recevoir d'ici à peu de jours, avant notre départ de Shang-Haï, une lettre de Mgr Lyons nous donnant notre itinéraire ; et comme il ignore que, par la voie du Sé-Tchouan, nous avons des compagnons de route, il est possible qu'il nous trace un autre chemin et nous envoie des guides dans une autre direction.

Nos habits chinois sont achetés, voire même la pipe, la queue et l'éventail ; quelles horreurs ! Il faut que la gloire de Dieu l'exige pour qu'on se soumette à de pareilles misères ! Bientôt on va nous raser la tête, nous accrocher à la nuque une touffe de faux cheveux terminés par une houppe de soie, et nous partirons à la conquête de la Chine. A Paris, personne ne connaît personnellement Mgr Lyons ; depuis Hong-Kong, j'ai rencontré deux ou trois missionnaires qui l'ont vu. On fait de lui un grand éloge qui se résume en deux mots : *Mitis et humilis corde* ; il paraît que c'est un vrai bon papa. Comme il est au Kouy-Tchéou depuis 1848 et que les missionnaires sont très familiers entre eux, ses prêtres ont conservé avec lui cette familiarité d'avant son épiscopat, et l'appellent le *Père-Évêque*. Il est

clair qu'à mesure que nous approchons et que nous voyons davantage, nos idées sur les missions et sur la Chine se transforment ou se précisent ; nous apprenons une foule de détails étranges et tout différents de ce que nous nous étions figuré ; plus tard, quand j'aurai vu, je vous en dirai plus long sur toutes choses.

Un mot sur notre séjour ici. Vous pensez si je suis curieux de regarder dans les rues ces populations chinoises. Depuis que nous sommes débarqués, je passe ma vie à crier : « Est-ce étrange ! est-ce singulier ! quel peuple bizarre ! » Impossible de vous décrire cela, je ne saurais par où commencer. Shang - Haï, comme tous les ports chinois, se compose de deux villes accolées : ville européenne, qui ressemble aux nôtres, et ville chinoise. C'est dans celle-ci qu'il faut se promener pour trouver de quoi observer. Rues très étroites et toutes bordées de magasins remplis de denrées, meubles, vaisselles et marchandises chinoises ; une fourmilière incroyable de peuple qui grouille et crie là-dedans, courant pour le commerce, portant d'énormes fardeaux ; des marchands de petits oiseaux pour faire battre ensemble ; des diseurs de bonne aventure ; des médecins en plein vent, empressés à servir de petites pinces de remèdes de toute couleur à leurs clients ; des déclamateurs occupés à divertir du matin au soir le petit cercle de curieux qui les entoure ; des marchands de faux lingots d'argent (un petit cube en cire couvert de papier argenté) à offrir aux divinités, qui seront censées croire que ce sont de vrais lingots ; des marchands de divinités monstrueuses, à six bras, à trois têtes, etc. ; des apprivoiseurs de grillons qui viennent vous mettre leurs élèves sous le nez pour que vous les achetiez ; à chaque pas, des chaudières de friture où l'on voit cuire et sauter dans la sauce un tas de choses qui n'ont pas de nom ; des images représentant toutes les fantasmagories imaginables ; des musiciens s'évertuant à siffler dans une horrible flûte en bambou, à gratter un malheureux petit violon aigre et pointu en chantant, d'un ton nasillard, je ne sais quels petits bouts de

phrases détachées ; au fond de chaque boutique on aperçoit, à la place d'honneur, le Bouddha, entouré d'ornements en bois découpé et en papier de toutes couleurs, avec une lampe devant lui ; de temps en temps, on rencontre quelques bonzes ou moines bouddhistes qui passent gravement avec leur tête pelée et nue, vêtus d'une grande robe de chambre gris-jaune ; on voit passer ces horribles femmes chinoises aux petits pieds ; quelques-unes ont si bien réussi — c'est incroyable — qu'elles semblent n'avoir pas de pieds du tout et marcher sur des jambes de bois ; leurs petits souliers sont aussi larges que longs ; il faut voir comme elles marchent en titubant ! Enfin, tout cela est inénarrable et il faut voir, c'est plus court. J'ai visité la principale pagode : un immense Bouddha, horrible, rouge, ventru, le nombril épanoui et découvert — signe du bonheur parfait — à gros yeux incandescents, entouré de monstres fantastiques et d'emblèmes bizarres ; des adorateurs qui viennent faire une prostration, déposer quelques *faux lingots d'argent*, faire brûler une chandelle fumeuse ; et tout autour du temple, jusque dans l'intérieur, des nuées de marchands qui crient, qui hurlent, qui glapissent, pour qu'on leur achète.

La mission catholique de Shang-Haï appartient aux Jésuites ; ils ont une église dans la ville européenne, et un petit noyau de fidèles, surtout Français et Portugais. Ils ont une autre église avec séminaire et scolasticat dans la ville chinoise ; c'est une vraie fleur au milieu des épines, et nous avons été bien consolés, bien réjouis, bien touchés, dimanche dernier, en arrivant dans une tribune de cette église pour y recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, après avoir traversé ces rues et rencontré cette population bizarre, de trouver réunie là une très belle assemblée de chrétiens, tous Chinois et Chinoises, bien à genoux, bien recueillis, et se tenant tous, sans exception, fort respectueusement. Vous croirez sans peine que le contraste de ce que nous venions de voir m'avait disposé à trouver notre culte, surtout dans un salut du Saint-Sacrement, singulièrement beau et touchant dans sa majestueuse simplicité,

et notre *Ave Verum* bien admirable. Il faut dire qu'il vient toujours un bon nombre de païens aux cérémonies catholiques ; ils se tiennent debout dans l'espace vide qui est près de la porte, et on voit bien, à leur visage, que ces pauvres gens éprouvent aussi, à la vue de notre culte, une certaine impression religieuse et sont frappés de respect. Les Jésuites nous ont montré leur maison et leurs œuvres : séminaire, école d'enfants ; dans la maison, une congrégation de jeunes laïques de la ville ; à l'église, une congrégation de femmes pieuses et une archiconfrérie de *Vierges chrétiennes* qui vivent chacune chez elle, mais qui ont une règle, une organisation, des réunions, une présidente ou supérieure, et tout un *modus vivendi* bien réglé. Toutes ces œuvres sont prospères dans le présent et pleines d'espérances pour l'avenir ; si le petit noyau chrétien est encore excessivement peu de chose comparé à l'immense population païenne qui remue autour, au moins le christianisme est représenté et vivant ici. Ce spectacle m'a réjoui et réconforté ; j'avais un peu d'idées noires la semaine dernière, mais je vois bien qu'il y a de quoi faire, en Chine, des œuvres intéressantes et attachantes ; s'il plaît à Dieu, nous en essayerons au Kouy-Tchéou, et n'eussé-je sous la main que dix chrétiens, si je parviens à les faire avancer un peu dans la foi et dans la piété, j'aurai de la joie autant qu'il m'en faut pour être heureux.

Je vais terminer cette lettre par où j'aurais dû commencer : le jour de l'an est encore loin, au moment où je vous écris ; mais, quand vous lirez ces lignes, il sera passé depuis au moins dix jours ; les souhaits que je vous envoie aujourd'hui, pensez bien que je les ferai toujours pour vous et que, le premier janvier 1876, je serai à Ribécourt par la pensée et par le cœur. Les nouvelles qui me viendront de France mettront trois mois pour m'arriver ; que de vous il ne m'en vienne jamais de mauvaises, ni en 1876, ni de longtemps ! Je vous souhaite une belle église et un beau presbytère ; quand ces constructions seront terminées, ayez soin de m'en donner un croquis : je le suspendrai auprès de celui que

j'ai de l'église et du presbytère d'Orrouy ; quand les Chinois me demanderont ce que c'est, je répondrai : « Ce sont mes deux maisons paternelles ! » Croyez que cette réponse sera toujours accompagnée du geste qui veut dire : « Chinois, mes bons amis, je suis venu ici pour votre salut, et je donnerais bien volontiers ma vie pour sauver un seul d'entre vous ; mais ça n'empêche pas que la meilleure partie de mes affections est restée là-bas ! »

Mon bon souvenir à toutes vos âmes chrétiennes ; donnez-leur pour pénitence de prier pour moi. Écrivez-moi, donnez-moi une foule de nouvelles.....

A vous ma meilleure et ma plus filiale affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXI

A ses Parents

Shang-Hai, 25 novembre 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Bien que ma lettre soit faite le 25 novembre, elle ne vous arrivera guère avant le milieu de janvier, en sorte que le jour de l'an sera déjà du temps passé ; il faut donc m'y prendre de bonne heure pour vous souhaiter la bonne année, si je veux que mes souhaits ne vous arrivent pas trop tard et dans les environs de la moisson. Bonne année donc, une longue et heureuse vie. Quand le premier janvier sera venu, je ne sais trop où je serai, probablement sur le grand *Fleuve Bleu*, en route vers ma destination ; triste jour de l'an que je passerai là ! Mais je penserai à vous, bien assuré que mon souvenir ne vous quittera pas non plus. Il y a déjà près de quinze jours que nous sommes ici ; nous avons grand besoin de repos, bien que nous ayons eu une

mer très calme et un très beau temps pendant tout le voyage. Dans les premiers jours de décembre nous nous embarquerons, pour n'arriver à destination que vers la fin de février. Cette vie en barque sera bien fatigante aussi ; mais nous prenons nos précautions, et nous emportons tout ce qui est nécessaire ; nous ne manquerons de rien. Le plus ennuyeux, c'est qu'il faut changer d'habits et nous mettre à la chinoise : tête rasée, avec une houppe de cheveux terminée par une longue queue qui pend par derrière ; c'est assez ridicule, mais nécessaire. Quel singulier pays que la Chine ! tout y est à l'envers de ce qui se passe en France, et nous faisons dans la ville et hors de la ville des promenades fort curieuses. Ces pauvres gens sont plus drôles que méchants, et le danger est plutôt de se laisser voler que d'être maltraités. Du reste, nous aurons pour nous guider deux chrétiens du pays qui achèteront nos vivres et nous serviront d'interprètes. Je ne sais si je pourrai vous écrire sur le Fleuve Bleu, mais je vous écrirai encore dans quinze jours et avant le départ.

Que mon frère me donne toujours une foule de détails sur toutes les petites choses de la maison ; cela m'intéresse beaucoup plus que vous ne croyez, surtout à la distance où je suis. Nous trouvons ici des fruits de toute espèce, oranges surtout ; mais on se dégoûte bien vite de tout cela, et on aimerait mieux une pomme cuite ; le pays ne produit que des poires très mauvaises ; du reste, gibier, volaille et porc à très bon marché.....

A vous, chers Parents, toute mon affection la plus vive et la plus sincère.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXII

A son Frère

Shang-Hai, 25 novembre 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Je n'ai pas le temps aujourd'hui de t'écrire une lettre particulière ; M. le Doyen de Ribécourt te communiquera d'ailleurs ses lettres, car je lui donnerai des détails d'une autre nature ; dans mon intention, ces lettres seront autant pour toi que pour lui. Ne fais pas courir ma prose de main en main, et sois très discret... T'ai-je donné l'adresse de M. Vervaest, pharmacien à Paris ? Il a été pour moi on ne peut plus aimable, et m'a comblé de petits dons pharmaceutiques qui me seront bien utiles...

Souviens-toi de l'importance que j'attache au travail de la théologie et à la manière dont j'entends la chose ; tâche de reprendre Franzelin. Je te souhaite certes la santé, les joies temporelles, etc. ; mais bien plus encore et avant tout, cette formation solide et intérieure dont je t'ai parlé souvent, qui est si nécessaire aujourd'hui plus que jamais, et dont j'ai eu la joie de voir que tu comprenais la nécessité.

Prends bien au sérieux ton séminaire et tous tes devoirs ; que la théologie soit pour toi un moyen d'agrandir, d'éclairer ta foi, de nourrir ton âme et de te donner cette piété forte et substantielle qui soutient le cœur, et sans laquelle un prêtre est si chétif.

Adieu, adieu !

J.-B. AUBRY

LETTRE CCXXXIII

A son Frère

Sur le Fleuve Bleu. A bord du *Plymouth-Rok*,
17 décembre 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Ta lettre du 16 octobre n'est pas allée m'attendre au Kouy-Tchéou ; elle m'a rejoint, le 9 décembre dernier, à Shang-Haï où j'étais encore, et où je suis resté jusqu'au 15 décembre ; il en sera de même de toutes tes autres lettres ; elles me rejoindront en route. Pour atteindre le Kouy-Tchéou, elles mettront un mois depuis Shang-Haï, ce qui, en tenant compte de leur séjour à Paris, fera environ trois mois ; autant pour les miennes à t'arriver. Les lettres mettent bien moins de temps que les hommes et les paquets ..

J'ai appris ici que, dans notre mission, il y a, entre les missionnaires, partage de biens et communauté de bourse, pour ce qui est du moins de l'allocation faite par la *Propagation de la Foi* ; on met cela en commun entre les mains de l'évêque ; ceux qui ont des revenus les mettent aussi ; quand on a besoin, on demande, et on est aidé sur la masse...

Cette position de précepteur a bien du danger pour un évaporé ; elle l'évapore encore plus, et, en lui faisant goûter aux charmes du monde, lui apprend à mépriser un peu son état ecclésiastique sans bien s'en rendre compte, ou du moins à le trouver triste et isolé de ce qui égaye la vie. Au contraire, cette situation est utile à un séminariste sérieux, qui sait observer, qui a vraiment l'âme sacerdotale ; elle l'éprouve et le fortifie en lui apprenant, chose rare, chose précieuse, à vivre détaché au milieu de ce qui attache, et recueilli au milieu de ce qui dissipe. Je ne me lassais pas de répéter aux gardes-malades de Saint-Aubin — situation

un peu analogue à celle de précepteur — ce beau mot de saint Paul : *Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur, et qui gaudent tanquam non gaudentes sint... præterit enim figura hujus mundi.* Sois précepteur, je te le conseille ; mais profite de ta situation pour l'intelligence et pour l'âme. Quant à ces enfants que tu auras comme élèves, sans doute fais-les travailler, mais sacrifie tout à la paix ; car les parents ont un précepteur surtout pour se donner un chic, et pour n'avoir pas à surveiller eux-mêmes pendant les vacances. Donne-leur de petits devoirs amusants : narrations, lettres, lecture attrayante à faire, puis à rapporter, etc. Réserve pour toi-même le plus de temps possible, et occupe ce temps aux choses que tu sais utiles ou nécessaires à ton avenir. J'espère qu'en rentrant au séminaire tu t'es remis sérieusement à la besogne ; tu n'as plus que deux ans ; c'est assez de temps, mais ce n'est pas trop ; car il y a beaucoup à faire, beaucoup de richesses intellectuelles et surnaturelles à amasser, et dont la majorité des séminaristes ne se doute pas. Quels sont ceux que tu entends raisonner avec compétence sur la nécessité d'une vie intérieure abondante pour un prêtre, s'il veut être un vrai prêtre, travailler vraiment à la gloire de Dieu et à la restauration de la société chrétienne, et sur la manière d'acquérir et d'alimenter cette vie intérieure ?

Un conseil en passant : Me trouvant à Shang-Haï, j'ai avisé, dans la bibliothèque de la procure, une collection des *Pères*, traduits en français par M. de Genoude ; c'est la première fois que je lis des Pères en français ; j'y ai lu l'*Épître à Diognète* de saint Justin, et les deux tiers de son *Dialogue avec Tryphon* ; j'ai résumé le tout avec glose ; en français le texte est plus facile à lire, on va plus vite, l'intérêt par conséquent se soutient mieux et on s'instruit grandement, bien que je ne sois pas partisan des traductions des Pères et des théologiens qui ont écrit en latin. J'ai trouvé dans l'*Épître à Diognète* un type de la méthode que doit suivre et du point de départ que doit adopter l'apologiste chrétien en face d'un incroyant quelconque, païen ou mauvais chrétien.

Travaille beaucoup la théologie dogmatique, l'Écriture Sainte et l'histoire ; cherche en toutes choses, partout et toujours, l'*idée révélée*, la *notion dogmatique*, le côté grand et profond, ce qui est propre à nourrir la méditation, à élever l'esprit, à ravir l'âme de la beauté de ce que Dieu a dit et fait. Du reste, je suis content de la direction d'esprit que je te vois prendre ; je crois que tu es dans le vrai, que tu commences à comprendre la nécessité de voir clair en la vie intérieure, et le lien qui l'unit au dogme. Creuse cette idée, et ne la quitte jamais. Dans tes lettres, donne-moi toujours beaucoup de détails sur tes études, tes projets et tes goûts.

N'achète pas de livres inutiles. *Peu de livres, rien que d'excellents ; une petite bibliothèque toute de principes et rien que de principes.* N'achète que des anciens, des auteurs éprouvés et sûrs ; pas de délayage. Je ne serais pas éloigné de désirer une *Vie des Saints*, mais une vie étendue et très complète, autant que possible ancienne, faite par un vieux. Ainsi, la *Vie des Pères du Désert* me plaisait beaucoup ; au milieu des drôleries et des légendes bizarres, sous une enveloppe naïve et singulière, je sentais un suc de spiritualité, une étude des opérations de la grâce, des vues sur la vie surnaturelle des saints, qui valaient mieux que toutes les phrases des Bougaud, des Lagrange, des Hamon et de bien d'autres. N'achète que rarement et à bon escient les Vies des Saints faites par des modernes ; bien peu ont de la valeur. Si tu trouves quelque bon petit livre de spiritualité, envoie-le-moi ; tu sais mes goûts et ce qui convient à un prêtre.

Ton appréciation sur la direction spirituelle et la prédication des Jésuites, par comparaison avec celles des Dominicains, est tout juste la vraie, pourvu que tu ne la généralises pas trop. Tu trouveras *d'ordinaire*, chez les Jésuites, un *fond solide*, des *principes sûrs*, une *direction saine*. Ils tiennent cela de leur règle, de leur Ordre et de leur excellent noviciat ; ce sont des hommes fortement formés. Il en est parmi eux qui sont des esprits médiocres ; même dans ceux-

là il y a toujours du solide et un grand profit pour toi, n'importe où tu seras et où tu les rencontreras, à leur confier ta conscience et à prendre leur direction ; même les médiocres ont toujours du bon ; — ils ont du reste peu d'aigles et de génies, mais une moyenne puissante. La formation dominicaine est absolument différente dans sa méthode ; chez quelques-uns, en qui elle a trouvé des aptitudes exceptionnelles, elle a fait merveille et produit des hommes de premier ordre, d'une grande élévation d'esprit et d'une trempe d'âme magnifique, comme théologiens ou comme directeurs d'âmes ; mais c'est le petit nombre en qui se trouvent ces dispositions exceptionnelles ; la grande majorité fait fausse route, et tombe dans un genre creux, phraseur, littérateur, moderne, et d'un fond pauvre sous de belles apparences. Sur vingt Jésuites, quinze seront solides sans être brillants ; sur vingt Dominicains, deux seront solides et brillants, le reste sera ou brillant et peu solide, ou ni brillant ni solide, ou libéral, creux, et lancé dans le faux. J'aime beaucoup le P. Monsabré, il est bon de le lire ; c'est peut-être la première fois que la théologie reçoit une aussi belle forme en français. Nous avons eu, à Beauvais, un P. Boulenger de Lille, qui était superbe et succulent ; Lacordaire, dans la seconde moitié de ses Conférences, a des aperçus très bons, très brillants, très dogmatiques ; je n'aime pas beaucoup sa spiritualité, par exemple dans la Vie de S. Dominique ; sa *Vie*, à lui, par le P. Chocarne, me déplaît et me semble d'un genre faux et malsain, n'en déplaît à ses admirateurs.....

Compliments au P. Bocquet ; dis-lui que j'ai beaucoup vu ses Pères, qui ont la mission du Kiang-Nan à laquelle appartient Shang-Haï, surtout le P. Bazuiou, avec qui j'étais très bien ; je les ai trouvés ici ce qu'ils sont partout et ce que je t'ai dit plus haut..... *L'Univers* m'a donné la nouvelle de M. Choppin devenu directeur général des prisons ; j'ai été bien content de cela ; je suis sûr qu'en prison, à Beauvais, on va s'en réjouir et on en sentira les effets.

Ne soyez pas des loques, des demi-vocations, des prêtres

à moitié sérieux, à moitié pieux, à moitié zélés, à moitié détachés du monde, et médiocres en tout ce qui est sacerdotal. Si vous ne pouvez, pour le moment, avoir que de bons désirs, au moins ayez-en ; qu'ils soient excellents et sincères, avec un commencement d'exécution et beaucoup de bonne volonté. Dieu fera le reste alors ; sinon vous serez des avortons du sacerdoce, et ce n'est pas la peine d'avoir fait tant de sacrifices pour aboutir à si peu de chose.....

Adieu, mon cher Augustin, adieu et bon courage ! Il me semble que tu seras heureux ; j'espère que tu seras minoré à Noël.

Je t'embrasse bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXIV

A ses Parents

Sur le Fleuve Bleu, 18 décembre 1875.

BIEN CHERS PARENTS,

Nous avons quitté Shang-Haï pour remonter le Fleuve Bleu. Tant que nous sommes en bateau à vapeur, loin d'avoir à souffrir, nous sommes dans l'abondance. Ces bateaux anglais sont confortables et luxueux. Quand nous aurons quitté le bateau à vapeur, il y aura bien du changement dans notre vie, et nous devons nous attendre à des fatigues, pendant les deux mois que nous passerons en barque chinoise. Depuis quatre ou cinq jours, nous avons dû nous habiller en Chinois : on nous a rasé la tête, en nous laissant seulement une forte houppe de cheveux par derrière ; comme cette houppe est encore trop courte pour former une queue, on lui a ajouté une queue de faux cheveux nattés, qui pend dans le dos ; on met là-dessus une

calotte ronde en feutre, et on s'enveloppe le front d'une pièce de soie commune. On a sur le dos une grande robe bleue; fendue des deux côtés, ouatée, très épaisse, semblable à une couverture; sur la robe, une espèce de caraco à manches courtes et larges; enfin, aux pieds, de grands bas blancs en toile, aussi larges en bas qu'en haut et qui font assez vilain effet; des souliers en étoffe, le bout relevé en l'air et la semelle très épaisse. Tous ces vêtements sont chauds, et nous les souffrons bien, car nous avons trouvé ici un froid vif.

Ce peuple chinois est singulier; ses usages sont tout différents des nôtres, et il suffit qu'une chose vienne d'Europe pour qu'à ses yeux elle ne vaille rien. Aussi se passera-t-il encore bien du temps avant qu'on ait fini de le convertir; mais on y travaille, et peu à peu on augmente le petit troupeau des chrétiens. Nous autres, prêtres français, les Chinois s'arrêtent dans les rues et se mettent à leurs fenêtres pour nous voir passer comme des bêtes curieuses; à peine sommes-nous passés, qu'ils se mettent à rire de nous; nous en faisons autant de notre côté, en voyant ces figures si drôles et ces usages si opposés aux nôtres. Ce qui brille chez eux, ce n'est pas la propreté: les maisons, les rues, les habits, tout cela est sale à faire peur, par moments on en est suffoqué; eux autres, n'y pensent pas et vivent là-dedans comme le poisson dans l'eau. La grande privation est celle du lait et du beurre; il y a cependant des vaches; elles servent aux travaux des champs, mais on ne les traite pas; les Chinois trouveraient cela ridicule, et ils regardent les Européens comme des fous de boire et de manger de pareilles choses; pour eux, c'est du riz, toujours du riz. Nous avons ici toutes sortes de fruits; mais tout cela ne vaut pas une bonne poire. Je voudrais pouvoir vous envoyer, pour le premier janvier, un panier des excellentes petites oranges qu'on trouve partout et qu'on a pour presque rien; nous en sommes déjà dégoutés, et j'en puis plus souffrir. Oh! il faut être loin de son pays pour comprendre et sentir qu'il n'y a rien de meilleur que la

France. Toutefois, je suis bien content, et j'ai l'espérance de me rendre utile quand je saurai parler la langue, ce qui ne sera pas une petite affaire.

Je suis heureux de savoir que vos santés sont bonnes ; il est vrai, les nouvelles sont vieilles quand elles m'arrivent, mais je serai bien heureux de les recevoir exactement ; que mon frère tienne donc bien la promesse qu'il m'a faite de m'écrire une fois par mois. Nous n'avons pas ici de chemins de fer et de poste organisés comme en France ; ce sont les missionnaires qui ont établi des relais de courriers, pour porter jusqu'au fond de la Chine leurs lettres et leurs paquets. Ici, tout se fait à dos d'homme et au pas de course, même le transport des personnes ; ainsi, dans les dernières étapes de notre voyage, ce seront des hommes qui nous porteront en palanquin, c'est-à-dire en chaise à civière ; tout le monde se fait porter ainsi ; quand il y a de longs voyages à faire, c'est encore le moyen le moins coûteux de se faire transporter. On rencontre partout des milliers de ces palanquins, et, pour la somme de deux sous, on se fait porter une longue course. Impossible de s'imaginer comme ces pays sont peuplés ; partout, dans les plaines, sur les collines, des maisons et du monde ; tout cela est misérable, mal vêtu et malpropre. Les maisons sont basses et petites, presque des huttes, avec des murs en tresses de roseaux ; pour porte, une planche mal jointe ; et dans ces méchantes cabanes, où il n'y a ni place, ni meuble, ni linge, ni vaisselle, on voit remuer et barboter des quantités de monde, des enfants sales, morveux, puants et en loques ; tout cela pêle-mêle avec les poules, les chiens et souvent les cochons.

Au moment où je termine cette lettre, il est huit heures du matin, nous avons un superbe soleil ; on voit de belles montagnes des deux côtés du fleuve et des maisons de roseaux dans la plaine ; de tous les côtés, de grands champs de riz pleins de Chinois qui en arrachent la paille ; des bandes d'oiseaux qui n'en finissent plus s'élèvent de partout, on en tue et on en mange beaucoup ; ainsi, depuis que nous sommes en bateau à vapeur, à presque tous les repas

nous avons du faisan ; il est très bon marché, ainsi que les autres gibiers et les oiseaux de toute taille et de toute couleur ; mais on en est bientôt dégoûté ; et puis, pour boisson du thé, toujours du thé ; encore avons-nous du sucre, mais en Chine on le boit sans sucre.

Adieu, chers Parents ; je vous souhaite encore une fois bonne année, tout ce qui peut rendre votre vie tranquille et heureuse, et, en terminant cette lettre, je vous embrasse bien affectueusement.

Votre fils bien dévoué et reconnaissant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXV

A la Sœur Françoise

Hankow, 22 décembre 1875.

MA CHÈRE SŒUR,

Voyez donc d'où va vous arriver cette lettre, et comme c'est original de vous envoyer mes souhaits de bonne année du cœur de la Chine. Je vous les envoie pour vous-même d'abord, qui avez toujours été si bonne pour nous ; je vous les envoie aussi pour vos Sœurs, que je prie de ne pas m'oublier dans leurs prières. Un souvenir tout spécial et bien affectueux à M. Claverie et au P. Limbour ⁽¹⁾, avec l'expression de mes meilleurs souhaits pour leurs œuvres, et la prière que je leur fais de déposer mes commissions très instantes, très pressantes, aux pieds de S. Joseph pour qu'il me protège, non seulement dans mon corps, mais aussi dans mon âme ; car, plus j'avance, plus je sens le besoin des protections célestes et du secours, pour ainsi dire miraculeux, du

1. Ami du P. Aubry, fondateur de l'œuvre des Pères du Saint-Esprit à Beauvais.

bon Dieu, la nécessité de me recommander au plus grand nombre d'intercesseurs possible, et de m'accrocher partout où il y a quelque grâce et quelque secours surnaturel à glaner.

Vous savez, ma chère Sœur, ce que je vous ai déjà dit : j'ai une confiance particulière en Notre-Seigneur présent dans le tabernacle de la prison ; c'est pour moi un pèlerinage qui en vaut un autre. Or, ne pouvant plus y aller moi-même, je compte sur vous pour y faire de temps en temps une petite station à mon profit, en demandant à Notre-Seigneur de m'accorder force et courage — je parle surtout et avant tout de cette force intérieure et surnaturelle sans laquelle il n'y a pas de vrai prêtre, ou sans laquelle un prêtre n'est qu'un manouvrier sans action sur les âmes ; car, en pays de mission comme partout, la santé corporelle, si précieuse soit-elle, n'est qu'un bien de second ordre, avec lequel on peut ne rien faire de bon, comme aussi on peut s'en servir pour la gloire de Dieu.

J'ai appris, avec beaucoup de joie, la nomination de M. Choppin comme directeur des prisons de France ; je dis que je l'ai apprise avec joie, car si c'est une perte pour le département, je sais, par le peu que j'ai vu M. le Préfet, qu'il est compétent et qu'il a des idées saines dans l'œuvre où il entre ; il pourra y faire beaucoup de bien, et Dieu sait s'il y en a à faire ! Cette nomination va sans doute causer toute une série de changements, peu importants pour la politique et qui feront peu d'éclat, mais qui réaliseront une grande amélioration en beaucoup de points. Je m'en réjouis beaucoup ; cette œuvre m'intéressera toujours, et ce que j'apprendrai sur elle dans le fond de notre pauvre Chine, ne me laissera jamais indifférent. Ayez soin, s'il vous plaît, ma chère Sœur, de dire toujours à mon frère les nouvelles de la prison, pour qu'il me les écrive.

Vous ai-je dit que j'avais reçu, à Paris, le millier d'images d'Épinal dont vous m'aviez parlé ? J'en suis enchanté ; il paraît, et depuis que je suis en Chine j'ai entendu dire, que ces images fortes en couleurs font merveille sur le cœur des Chinois. Comment donc ! n'ai-je pas entendu citer plusieurs

exemples de missionnaires qui, ayant un mariage à conclure et quelques obstacles à vaincre, en étaient venus à bout et avaient triomphé de la difficulté en promettant à la femme une image coloriée comme *cadeau de nocces* ? Je vous en remercie donc ainsi que M. Claverie, car je ne sais pas bien au juste à qui je les dois ; c'est sans doute à tous les deux à la fois.

J'espère que vos bonnes petites œuvres vont toujours bien et que vous recueillez tous, M. Claverie et vous, de belles consolations au milieu de vos pauvres gens. Que Dieu vous donne un apostolat fécond et rempli de bénédictions ; qu'il se serve de vous pour sauver beaucoup de ces pauvres âmes. Quelle consolation pour vous, quand vous aidez un mendiant, un pécheur, à mourir en chrétien ; quand vous en ramenez d'autres au bien, ne fût-ce que pour quelques mois, quelques jours, ne fût-ce même que pour une heure ! Quel bonheur, quand vous avez pu empêcher un seul péché mortel, obtenu une prière sincère et vraiment sortie du cœur ! Et que sera-ce si vous obtenez cela souvent, et si votre vie est remplie de ces petites victoires ? Quel gage de salut, et quels droits acquis aux bénédictions du bon Dieu !

Mais priez toutes et faites prier pour nous, ma chère Sœur. Il y a par ici d'immenses populations païennes à convertir, et qui sont loin de l'Évangile ; tout un règne formidable de l'enfer à renverser, et bien peu de missionnaires pour travailler à cette œuvre ! Évidemment, il faut qu'en France les âmes pieuses nous aident et alimentent notre âme de leurs prières, car avec la dépense de forces spirituelles que nous avons à faire, nous avons besoin de nous sentir appuyés par derrière, et continuellement ravitaillés par la prière de ceux qui sont bien avec le bon Dieu ; sans cela, nous succomberions à la besogne. En France, il y a des âmes pieuses ; on prie ; il se fait bien des sacrifices et il se gagne bien des mérites ; c'est là-bas que se confectionnent les grâces, et c'est par ici qu'elles se dépensent ; gagnez-en beaucoup pour nous.

Adieu, ma chère Sœur ; encore une fois bonne année à vous toutes ! Ne m'oubliez pas devant le Sacré-Cœur, et croyez-moi toujours votre tout reconnaissant et dévoué en Notre-Seigneur,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXVI

A son Frère

Hankow, 25 décembre 1875.

MON CHER AUGUSTIN,

Un mot seulement pour cette fois. Nous avons dû passer encore près d'une semaine à Hankow, attendant que nos courriers aient disposé les deux barques sur lesquelles nous allons voyager. Nous étions jusqu'ici en bateau à vapeur ; la vie et les moyens de locomotion vont changer. Mais nous partons en bonne condition dès demain matin ; je ne pense guère arriver au Kouy - Tchéou avant le *poisson d'avril*.

J'ai lu en chemin un ouvrage du P. Faber, intitulé : *Le Saint - Sacrement*, et j'en ai commencé un autre : *Le Précieux-Sang*. Il y a, dans tous les livres de cet homme, d'excellentes choses au point de vue de la théologie dogmatique dans ses rapports avec la théologie mystique et la vie intérieure. Il est très bon de lire en écrivant tout ce qu'on rencontre d'utile ; je te recommande cette méthode que je suis moi-même. Dès que tu rencontres quelque chose de bon, vite tu le prends en notant une idée, en copiant une ou plusieurs phrases, en résumant un passage ; tu mets cela dans tes cahiers, bien en ordre et à la place où tu voudrais que ce soit, si tu composais un ouvrage. Je ne comprends guère qu'on travaille autrement qu'en écrivant beaucoup, et toujours comme si on devait faire imprimer ses œuvres.

Travaille avec acharnement ; ne te décourage pas. Que tu réussisses peu dans un examen où les questions sont des chiffres et exigent plus de mémoire que de jugement, de sens théologique ou contemplatif, cet insuccès me réjouirait plutôt qu'il ne me contristerait. Par tes lettres je m'aperçois que tes études, jusqu'ici, ne t'ont pas été inutiles, et que tu en profites, non dans le sens mathématique, matériel et brutal qu'il faudrait pour réussir aux examens, mais dans le sens élevé, profond et intérieur que je désire pour toi. Parle-moi beaucoup de tes études et de tes lectures ; donne-moi sur tout ce qui se rencontre dans ta vie, tes appréciations ; je répondrai, je rectifierai s'il y a lieu. Ainsi, notre correspondance deviendra utile...

Il y a ici, à Hankow, un marchand païen très riche, qui envoie périodiquement des marchandises au Kouy-Tchéou. C'est un ami des missions, et il se charge volontiers des envois sur ses barques, ce qui est plus sûr et plus expéditif.

On m'apporte à l'instant deux cents sapèques, enfilées dans une ficelle ; c'est la monnaie chinoise d'une pièce anglaise en argent qui me restait pour tout potage. Dix sapèques valent un sou de France, en sorte que je suis riche de vingt sous ; nous avons fait exprès de dépenser le reste de notre saint-frusquin ; nous n'avons besoin de rien, on nous fournit tout le long de la route et, en arrivant, on nous équipe.

Ce papier rouge que je t'envoie, c'est mon nom chinois, composé de trois mots qui, à la mode chinoise, s'écrivent l'un sous l'autre ; ça se prononce à peu près comme les trois sons que voici : *Pô, Mé, Ly*. C'est la seule manière, paraît-il, de reproduire notre nom de famille en sons chinois équivalents.

Adieu, j'embrasse nos parents, bonjour à tous les amis ; écris-moi souvent. Je t'embrasse bien affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXVII

A son Frère

Sur le Fleuve Bleu, 5 janvier 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Ta remarque sur l'interprétation du texte de S. Paul où nous sommes comparés à des sauvageons greffés sur Jésus-Christ, est absolument juste ; puisque c'est nous qui sommes greffés sur Jésus-Christ, nous n'avons plus de sève que celle qui nous vient de lui ; et si l'arbre produit des branches au-dessous de la greffe, ces branches poussent sur Jésus-Christ même qui est le tronc. Quant à nous, qui sommes placés plus haut, comme toute greffe, nous avons bien encore notre nature, mais élevée, perfectionnée, fécondée dans l'ordre surnaturel — *gratia non tollit sed perficit naturam*.

Que le rameau soit si loin que l'on voudra du tronc de l'arbre, qu'importe ; toute sa sève vient toujours de l'arbre en droite ligne, et il faut qu'il produise dans le même ordre que cette sève. Nous n'avons plus qu'un moyen de nous soustraire à l'invasion de cette sève dans notre activité, dans nos puissances, dans nos actes : c'est le péché. C'est ce que j'ai toujours dit.

Toutefois, n'exagère pas cette doctrine, et prends bien garde de dire que la nature a perdu toute énergie propre pour le bien. Ceci serait l'hérésie de Baïus, de Quesnel et de quelques autres, condamnés par les papes. M. P***, pour avoir mal étudié les propositions hérétiques, en a confondu une, la principale, avec notre doctrine qui est tout opposée. Là où les Jansénistes disent : « La nature humaine a été tellement affaiblie par le péché originel, qu'il ne lui reste aucune force propre pour le bien, qu'elle est incapable de faire même le bien naturel, » nous disons : « Non seulement la nature humaine, quoiqu'affaiblie par le péché originel,

n'a pas perdu toute force propre pour le bien et se trouve encore capable de faire quelque bien naturel, mais encore, c'est sa force que la grâce vient saisir, élever et compléter, pour la rendre capable du bien surnaturel ; tellement que l'activité humaine, ainsi prévenue et fortifiée par la grâce toujours présente à elle, fera des actes ayant une valeur surnaturelle toutes les fois qu'elle fera des actes bons d'une bonté naturelle, non viciée par le péché ; tellement encore, qu'elle ne peut plus agir bien dans l'ordre naturel sans que la grâce, ici présente, donne à son acte une valeur surnaturelle (ne pas confondre surnaturel avec méritoire), je veux dire un rapport avec le salut ; et qu'il est impossible de se soustraire à l'action de la grâce toujours présente, autrement qu'en péchant ou en la repoussant par un acte de refus et d'exclusion de la volonté, acte qui est le péché contre le Saint-Esprit et qui empêche l'action d'être bonne surnaturellement. Ainsi, la grâce est partout où le péché n'est pas. Cette doctrine n'est-elle pas très conforme à l'idée que nous donne S. Paul, et d'ailleurs toute la théologie, de l'universalité de la Rédemption, de la restauration de toutes choses en Jésus-Christ (Éph., I, 10), et de l'abondance de la grâce partout où n'est plus le péché (Rom., v. 20) ? Peut-il exister un terrain qui n'appartienne ni au démon (puisqu'il n'y aurait sur ce terrain aucun péché, aucun germe mauvais), ni à Jésus-Christ (puisqu'il n'y aurait sur ce terrain aucune valeur surnaturelle) ? Cette théorie me répugne, et me semble ne pas se distinguer du naturalisme, dont la prétention est que, dans l'ordre actuel, une chose peut être bonne sans que le principe surnaturel y soit admis et mêlé, y intervienne d'une façon quelconque, mais toujours de façon à en écarter le démon, qui entrerait bien vite s'il n'y sentait pas Jésus-Christ.

La royauté universelle de Jésus Christ est un fait incontestable. Or, elle n'existe pas, s'il y a quelque chose de *bon* qui n'appartienne pas à Jésus-Christ, comme auteur et consommateur de notre foi ; car alors elle n'est plus universelle, et il y a un domaine qui échappe à sa royauté.

Tout ceci me semble-incontestable, rigoureusement tiré des principes théologiques ; plus j'avance, plus aussi je sens, je vois cette doctrine avec évidence et avec force.

Note bien qu'on ne peut pas dire : « Un acte bon naturellement et sans bonté surnaturelle appartiendrait à Dieu, créateur de la nature, sans appartenir à Jésus-Christ, auteur de la grâce ; » car c'est Jésus-Christ, comme auteur de la grâce, qui a la royauté universelle. Il porte *tout* par sa vertu qui est la vertu surnaturelle (Heb., I, 15) ; toutes choses (c'est-à-dire tout ce qui, n'étant pas vicié par le péché, a encore sa valeur naturelle) sont relevées en lui (Eph., I, 10) ; tout ce qui est à Dieu son Père, c'est-à-dire au Créateur, est à lui : *Omnia tua mea sunt* ; et son Père lui a donné tout ce qu'il possède lui-même. Copie, en la corrigeant de style, et garde cette explication ; selon moi, cette doctrine est la pierre de touche du théologien. Surtout dans les temps actuels, où les idées catholiques sur l'ordre surnaturel ont été approfondies par la controverse, je ne tiendrais pas pour théologien celui qui me dirait : « Un acte humain peut, dans l'ordre présent, être bon et sans péché, et cependant n'avoir aucun rapport avec l'ordre surnaturel, aucune valeur surnaturelle ; » car ce serait dire : « Il y a quelque chose de bon qui n'est pas à Jésus-Christ ; il y a un endroit où le péché n'est pas et où la grâce n'est pas non plus. » Voilà ce qui me répugne.

J.-B. AUBRY

LETTRE CCXXXVIII

A M. l'abbé Boulenger

Sur le Fleuve Bleu, 7 janvier 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je ne sais vraiment quel nom donner au lieu où je commence pour vous cette lettre ; je sais seulement que dans dix jours nous arriverons à un petit port de commerce nommé Cha-Ché, près de la ville de Kin-Tchéou-Fou ; nous y passerons quelques jours, et donnerons nos lettres aux Franciscaïns italiens qui les enverront à Shang-Haï. Je vous ai écrit de cette dernière ville au commencement de décembre. Selon mon habitude, je vais, aujourd'hui encore, vous décrire tout simplement ma situation et ma vie.

Nous avons quitté Shang-Haï le 16 décembre. Au départ, j'étais assez bien remis, et ma fatigue d'estomac était à peu près disparue ; disons de suite que j'ai été de mieux en mieux depuis, et assez là-dessus. J'avais visité, à une demi-heure de Shang-Haï, le centre de la mission locale qui appartient aux Jésuites, et leurs établissements centraux, réunis en un village sous le nom de Zi-Ka-Wé. Cette visite a été pour moi une jouissance. Vous comprenez bien que partout sur notre passage, je tâche de voir tout ce qu'il y a d'établissements catholiques en tout genre, pour m'instruire et recueillir le plus d'observations possible. Ces établissements des Jésuites sont fort intéressants à tout point de vue, et c'est une belle chose de retrouver ainsi partout l'Église naissante et entourée de ce petit groupe de belles œuvres qui sont comme sa production nécessaire, et qui jaillissent tout de suite auprès d'elle comme une germination naturelle du sol où elle s'établit. Résidence de l'évêque, qui est un Jésuite, et des Pères qui dirigent la mission ; séminaire grand et petit, avec noviciat et scolasticat pour ceux des clercs chinois qui se font

Jésuites ; orphelinat de petits garçons ; orphelinat de filles avec pensionnat pour les Chinoises plus riches ; couvent de Carmélites. Les Jésuites ont une ressource que n'ont pas les autres missionnaires, dans leurs scolasticats chinois : ils ont toujours quelques scolastiques français mêlés aux scolastiques chinois et étudiant avec eux, leur donnant le ton ecclésiastique, l'esprit catholique et, autant que possible, l'élan européen. Quelle heureuse idée ! Leur petit séminaire est réuni à une pension d'une centaine d'élèves laïques, destinés à rester simples chrétiens ; on les pousse dans les études chinoises le plus loin possible, pour en faire des hommes distingués, capables d'exercer une influence, de remplir des postes et de donner du relief au christianisme, le jour où il sortira des Catacombes. Il est bon de vous dire une fois pour toutes, et afin que vous me compreniez aujourd'hui et dans l'avenir, que pour le moment, et de longtemps encore, le peuple chinois doit rester chinois par son éducation ; tous les essais d'éducation européenne appliquée à des sujets chinois ont échoué, ont fait des pédants, des ambitieux et de mauvais chrétiens, en leur tournant la tête ; on y a renoncé partout, et on a reconnu la nécessité d'attendre et de prendre la question de plus loin. Ici, comme en Europe, les Jésuites insistent sur l'éducation, et, outre leur collège de Zi-Ka-Wé, ils ont trois petits collèges dans Shang-Hai, et plusieurs dans l'intérieur de la Mission. Pour moi, j'admire cette méthode ; elle est savante et forte ; on va peut-être lentement, mais on travaille solidement.

Je reviens à Zi-Ka-Wé. Ç'a été une jouissance pour moi d'y voir, pour le peu que j'ai pu regarder et me faire expliquer, exactement le même système d'études ecclésiastiques en petit qu'au Collège Romain en grand ; même méthode, même organisation, même programme. Vous ai-je dit que les années dernières j'ai copié en entier, faute de trouver à l'acheter, un petit volume de cent soixante pages, édité en 1616 et intitulé : *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu* ? C'est la formule d'études ecclésiastiques et humanitaires suivie toujours et partout par les Jésuites, et compo-

sée au Collège Romain, qui est le type de son application. L'exemplaire sur lequel je l'ai copié appartient à la bibliothèque du séminaire de Beauvais.

Voilà bien des coq-à-l'âne, et ma lettre va vous ennuyer ; tant pis, c'est le seul endroit où je rédige et ordonne un peu mes observations. Je reviens donc à Zi-Ka-Wé. Orphelinat de garçons dirigé par deux Pères et plusieurs Frères, tant français que chinois ; nombreux orphelins ; immense maison très bien organisée et solidement réglée. Les orphelins n'y sont pas seulement élevés, on les utilise pour le service général de la maison : menuiserie, cordonnerie, étoffes, imprimerie, imagerie, etc. ; tout cela fonctionne activement et produit des choses qui se vendent et s'utilisent. Tous les enfants sont occupés et répartis selon leur aptitude. On les intéresse à leur travail par une prime qui fait la boule de neige et qu'ils trouveront en sortant ; en attendant, ils apprennent un bon métier chinois, dans lequel on leur a montré à joindre, autant que possible, à l'industrie de leur pays les perfectionnements du nôtre. A leur sortie, on les marie avec des orphelines, et voilà une famille chrétienne.

Orphelinat de filles, tenu par des religieuses Auxiliatrices du Purgatoire, qui réunissent à cet établissement un pensionnat de jeunes chrétiennes riches, et un noviciat de religieuses indigènes pour les *œuvres actives* de la mission. Nous y avons vu six ou sept novices et quatre ou cinq professes fort convenables et de bon air. Vous savez évidemment la situation abjecte de la femme dans ce pays ; voilà comment le christianisme, tout naturellement et sans qu'on fasse attention à autre chose qu'à gagner le ciel, réparera ce désordre et relèvera la femme, en lui donnant, dans les familles fondées par lui, le rang qu'elle doit avoir.

Couvent de Carmélites tenu par des Françaises, et destiné à recevoir les Chinoises qui seront plus aptes à la *vie pénitente et contemplative*. C'est un essai qu'on fait, pour voir si la vie religieuse, sous cette forme, pourra réussir et porter des fruits en Chine ; vous voyez, l'expérience est intéressante et importe à l'avenir de l'Église sur ces malheureuses terres.

Les Carmélites ne sont là que depuis huit ou dix ans ; elles ont beaucoup de novices qui ont presque toutes échoué, et dont quelques-unes sont encore chez elles, mais toujours novices ; le lendemain de notre visite, il y avait une profession, la première depuis qu'elles sont là, mais ce n'est qu'une converse. Le Père qui nous conduisait nous disait : « Le peu de résultats obtenus jusqu'ici par les Carmélites, loin de nous décourager, nous semble très rationnel et n'était pas imprévu ; elles ont apporté, et elles persisteront et doivent persister à appliquer ici leur règle dans toute sa pureté et toute sa rigueur, sans adoucissement ni transition ; elles aiment mieux n'avoir que très peu de sujets et les attendre longtemps, que d'avoir des Carmélites frelatées. On n'a pas encore de *Mères de cœur*, parce que, pour être vraiment dans la règle, on exige d'elles non seulement un très bon noviciat, comme pour les converses, mais encore qu'elles sachent lire le latin pour l'office au cœur, et parler français pour pouvoir étudier les livres de spiritualité. » Voyez comme tout cela est sage.

Dans l'autre maison aussi, au noviciat des Sœurs Auxiliatrices pour les filles chinoises, la religieuse qui nous conduisait nous a dit : « Nous ne passons rien à nos novices, et nous exigeons un *bon noviciat*. » Il est clair que, d'un côté comme de l'autre, elles sont stylées par les Jésuites, qui eux-mêmes tiennent tant à la formation première et qui ont un si solide noviciat.

Vous pensez combien toutes ces œuvres m'intéressent, et avec quelle curiosité je les examine. Vous ai-je dit ceci : A Shang-Hai et dans toutes les missions de Chine, outre les quelques essais de couvents qui ont été commencés, il y a, dans chaque chrétienté, un groupe de *Vierges chinoises*, c'est le nom officiel et public. Ce sont des filles qui vivent chacune dans leur famille et de la vie commune, avec le vœu de virginité ; elles sont réunies en congrégation, sous la présidence de l'une d'elles et la direction du missionnaire, et vouées aux bonnes œuvres qu'il fonde et pour lesquelles il requiert leurs services. Il paraît qu'il y en a un bon nombre

au Kouy-Tchéou ; elles y sont même réunies en communauté religieuse, avec une règle et une supérieure.

Dans les derniers jours de notre séjour à Shang-Haï, il nous est arrivé une bonne petite lettre de Mgr Lyons, notre évêque ; il nous dit sa joie d'avoir deux missionnaires de plus, et nous donne notre itinéraire par le Fleuve Bleu et le Sé-Tchouan. Nous partons donc de Shang-Haï le 16 décembre ; cette première partie du voyage en fleuve se fait sur de grands bateaux à vapeur américains, très beaux, très luxueux et très confortables ; le nôtre s'appelle *Plymouth-Rok*. Ces bateaux vont au-delà de Nankin, jusqu'à la ville chinoise de Hankow — ce nom est celui de la partie européenne de la ville, mais la partie indigène s'appelle Wou-Tchang. Nous y arrivons en quatre jours, et nous y sommes reçus par le procureur de la mission, qui appartient aux Franciscains italiens, et qui a son centre et quelques-uns de ses établissements dans cette ville. Ce procureur, est arrangé avec le nôtre, et on se reçoit les uns les autres. Il nous faut encore rester là jusqu'au lendemain de Noël, pour attendre nos barques. Ces quelques jours sont occupés à voir aussi les établissements de la mission ; mais ils ne valent plus ceux de Shang-Haï. La mission est fort pauvre ; et puis, ce sont des Italiens, ils n'ont pas le génie de l'organisation et l'activité du Français ; enfin, ce sont des Franciscains : ils sont très saints et d'une grande édification, mais leur vocation principale est d'une autre trempe. Grande église romane en construction ; orphelinat de filles et hospice de vieilles réunis et tenus par des Sœurs italiennes, qui ne sont pas propres et dignes comme les religieuses françaises ; toutefois, leur maison, qui est très pauvre, a bon air au point de vue moral. Séminaire petit et grand, renfermant en tout cinquante élèves dans les diverses classes, jusqu'aux diacres ; ces élèves ont aussi bonne façon, mais on n'y voit pas cet entrain qu'il y a dans une maison nombreuse et florissante. Dans le séminaire se trouve la résidence de l'évêque, Franciscain italien, qui est charmant, plein d'amabilité, la simplicité même ; du reste, c'est le caractère frappant des cinq ou six évêques-

missionnaires que nous avons vus jusqu'ici. Nous avons passé avec lui à l'Évêché, qui est le séminaire, la nuit et le jour de Noël ; j'ai fait diacre aux deux grand'messes et mon compagnon sous-diacre. La chrétienté du lieu étant peu nombreuse, les offices sont un peu tristes, et les chants, à la mode italienne, exécutés par des gosiers d'enfants chinois, n'égayent pas beaucoup — il n'y a rien d'aigre, de nasillard et de grêle comme le chant d'un Chinois. D'après ce que j'ai entendu, les Jésuites ont obtenu, dans leurs églises, tout ce qu'on peut obtenir des gosiers chinois, c'est-à-dire un chant peu agréable mais propre. J'ai mes petites illusions aussi pour faire quelque chose là-dessus à Kouy-Tchéou, quand j'aurai un domaine spirituel ; car, avec tout ce que nous avons dit ensemble et ce que je crois encore sur la place à donner à la musique dans un séminaire, dans l'éducation ecclésiastique, je tiens beaucoup au chant dans les paroisses, comme moyen d'action sur les âmes, pour les toucher, les élever, les faire prier. Un beau cantique est une prédication qui se fait toute seule et que le chrétien se fait à lui-même, sans qu'il en coûte ni talent ni peine au pasteur. Vous ai-je dit qu'après vos leçons et vos catéchismes, nos petits cantiques comme : *Mon doux Jésus, enfin voici le temps*, ou encore le *Miserere* du Carême, étaient pour quelque chose dans ma vie chrétienne et ma vocation ?

Le départ de Hankow est annoncé pour le 26 décembre ; nos courriers, qui sont des chrétiens et à qui nous avons ordre de nous en remettre de tout point, font les préparatifs sans que nous nous en occupions. Nous avons emporté de Shang-Hai des provisions européennes qui doivent nous servir jusqu'à destination : vin, café, eau-de-vie même, sardines et quelques autres petites niaiseries. Nous devons aller en barque jusqu'à Tchong-Kin. Suivez-moi sur la carte par le grand Fleuve Bleu : Tchong-Kin est la capitale du Sé-Tchouan, à environ trois cent cinquante lieues de Hankow, qui est à environ deux cent cinquante lieues de Shang-Hai. Je vous ai dit que pour abrégé, au lieu de suivre toujours le grand fleuve qui, sur les cartes, se nomme Yang-Tsé-Kiang, nous évitions le

détour que vous voyez après Hankow ou Wou-Tchang, et que nous prenions par les lacs que vous voyez au-dessus et qui sont traversés et reliés par un canal. Les eaux étant basses, nous ne pouvons profiter de ce chemin plus court et nous suivons le grand fleuve, ce qui nous allonge de quinze jours ; on dit que de Hankow à Tchong Kin nous en avons pour deux mois. Nous sommes cinq missionnaires à voyager ensemble : trois nouveaux et deux anciens qui étaient revenus, l'un en France, l'autre à Shang-Haï, pour cause de santé, et qui rentrent avec nous au Sé Tchouan. C'est une grande ressource pour nous de les avoir. Notre caravane se compose de quatre barques de commerce louées par la mission du Sé-Tchouan, où elles portent les marchandises appartenant à cette mission ; nous sommes trois sur l'une et deux sur l'autre de ces barques. Voulez-vous connaître notre organisation ? Ces quatre barques se ressemblent à peu près ; je vais vous décrire celle où je suis. Disons d'abord qu'à cause du jour où nous sommes partis, nous l'avons nommée *l'Étoile du Messie* ; nos compagnons ont nommé la leur *Saint-Jean l'Évangéliste*. Voici la nôtre : ne croyez pas que ce soit, comme on se l'imagine d'abord, et comme je me l'imaginai moi-même, une petite nacelle étroite et légère, exposée à tous les temps ; elle a quinze mètres de long sur trois ou quatre de large ; le fond de cale, qui contient les marchandises et qui est sous nos pieds et dans l'eau, paraît avoir près de deux mètres ; il est couvert de planches qui forment, sous nos pieds, un sol assez ferme, et la lourdeur de la barque fait qu'elle remue assez peu, par le mouvement de l'eau et de la marche, pour me permettre d'écrire fort tranquillement.

Je commence par l'arrière : la barque se termine, en poupe, par une cabine en planches qui est l'habitation du propriétaire de l'embarcation avec sa femme, sa petite fille de six ou sept ans et la mère de sa femme ; toutes trois ont de petits pieds, c'est-à-dire que leurs jambes posent à terre comme des bâtons ; elles sont occupées tout le jour à se chauffer autour d'une chaufferette, à se passer une grosse

pipe qui leur est commune et à nous regarder par les fentes de leur cabine ; car elles n'en sortent pas, sinon dans certaine circonstance peu glorieuse que je vais vous dire. La petite fille seule, en raison de son âge, a le droit de sortir et de venir nous guigner dans notre loge, surtout quand nous mangeons, ce qui lui semble fort drôle. La circonstance peu glorieuse où les femmes sortent, la voici : le fond même de la barque leur sert de table à manger et à poser leurs affaires ; or, à ce même endroit, on lève la planche qui sert de table ; un trou apparaît qui donne directement sur l'eau du fleuve, c'est le *numéro cent*. De temps en temps, nous faisons un signe au patron ; il crie aux trois femmes de sortir ; elles sortent processionnellement, en titubant sur leurs petits pieds, et nous entrons. Devant cette cabine, qui occupe la largeur de la barque et qui prend environ cinq pieds de sa longueur, se trouve une cour de quatre mètres de long, bordée, du côté de l'eau, par un parapet en planches, et couverte d'un toit en tresses de bambou qui glissent l'une sur l'autre et qui, en fermant à peu près hermétiquement la dite cour, en font la nuit une chambre ; on y voit un fourneau qui sert à notre cuisine, des *lambilles* de lard et d'autres viandes suspendues, quelques poissons salés, des paniers pleins de pommes de terre, de navets et d'oignons : ce sont nos provisions ; deux paquets de couvertures roulées dans des tapis en fines tresses de bambou : ce sont les lits des deux courriers chrétiens qui occupent notre barque, sont responsables des marchandises dont elle est chargée et nous font la cuisine, car la petite cour en question leur sert de résidence le jour, de cuisine pour eux et pour nous, de chambre à coucher la nuit. Dans la même cour se trouve aussi le gouvernail, et par conséquent le pilote, qui nous étourdit toute la journée en criant à l'équipage, en train de ramer ou de tirer la corde, un tas d'injures chinoises, surtout un mot qui signifie *beau-frère*, ce qui veut dire : « Par un commerce illégitime avec ta sœur, je suis devenu ton beau-frère. » Est ce étrange ?

Après la petite cour, voici notre maison : elle occupe toute la largeur de la barque et trois mètres soixante-quinze

de sa longueur ; une porte à l'arrière sur la cuisine, une porte à l'avant sur l'équipage ; au dedans, deux lits d'un côté, un de l'autre — c'est le mien, et, au bout de mon lit, le réfectoire, c'est-à-dire une table carrée avec trois bancs ; nos lits sont des planches posées sur des tréteaux, une paille posée sur ces planches, deux couvertures ; nos malles occupent le dessous du lit ; la petite table nous sert aussi pour la messe, que nous avons pu dire jusqu'ici chaque matin. Après notre cabine, voici le pont, couvert de bâches en tresses de bambou mobiles et qu'on glisse le matin l'une sur l'autre, tandis qu'on les étale le soir pour former un toit sous lequel couche l'équipage.

L'équipage se compose de quatorze hommes : le pilote, que je vous ai déjà présenté, deux hommes qui restent toujours à l'avant pour la manœuvre, et onze qui tantôt sont sur la barque à mouvoir deux énormes rames très lourdes, tantôt sont sur la rive tirant, à force de bras réunis, une longue, longue corde amarrée au sommet de notre grand mât, et nous faisant ainsi remonter le courant. Nous avons deux mâts, dont chacun porte une voile ; au pied du grand mât est la cuisine de l'équipage, où l'on voit un fourneau portant un immense chaudron dans lequel on fait cuire toujours la même nourriture, du riz, toujours à la même sauce, de l'eau. Une nacelle est attachée au flanc de notre barque pour porter l'équipage à terre quand il faut tirer, ou le rapporter à bord quand il faut ramer, ou encore pour nous porter nous-mêmes à terre une heure ou deux toutes les après-midi, car, sans être mal ici, nous ne saurions y vivre tout le jour sans tomber malades. Notre cabine est bien couverte et bien fermée ; quoiqu'il fasse assez froid et qu'il ait même neigé un peu ces derniers jours, chose rare ici, nous avons chaud. Nos deux chrétiens sont bons et complaisants ; ils nous nourrissent vraiment bien et trop abondamment ; sur la propreté dans la manière de préparer et de servir, il est bon de fermer les yeux et de ne pas assister à leurs opérations ; enfin, la vie est assez gaie et, jusqu'ici, je ne me suis guère aperçu que le missionnaire doit vivre de privations.

Nous lisons, nous faisons nos exercices de piété, nous causons, nous chantons. La marche est très inégale, c'est selon le temps et les endroits ; si le vent est favorable, nous allons vite, sans travail pour ces pauvres rameurs, qui ont d'ordinaire un mal horrible à tirer la corde, et une affreuse existence ; d'autres fois, le temps mauvais ou les courants trop rapides nous font avancer avec une lenteur désespérante ; si le vent est trop contraire, il faut s'arrêter et amarrer à la rive. Tous les soirs, on amarre les barques les unes près des autres à la rive, en face de quelque village chinois, et on dort là pour partir le lendemain matin vers sept heures au plus tard, vers quatre heures au plus tôt, jamais sans avoir immolé d'abord cinq ou six pétards à Bouddha, dont l'autel est au fond de notre cuisine.

Les barques, innombrables sur ce fleuve, se réunissent pour passer la nuit dans ces sortes de petits ports au nombre de trente, quarante, quelquefois cent, deux cents, trois cents. Comme on s'arrête souvent dans l'après-midi, nous descendons faire un tour à terre et voir le pays. Tous ces barquiers crient, se disputent, s'insultent ; les gens du lieu viennent leur vendre du riz, des navets, des œufs — pour les aristocrates comme nous. Quand nous descendons, les naturels du pays, sous notre costume chinois, ont bien vite reconnu des Européens ; ils vont s'avertir les uns les autres ; alors on les voit accourir par bandes, hommes et enfants, pour nous regarder bouche béante, puis se détourner et s'en aller en riant à se tordre ; les femmes aux petits pieds, ne pouvant guère sortir, sont aux portes et aux fenêtres et regardent sans rire, mais de l'air le plus stupéfait du monde, les Européens. Tout cela est d'un drôle, d'un drôle qui ne se décrit pas.

La campagne est triste et désolée, bien cultivée, mais pauvre et toute marécageuse. Les maisons sont très petites, en terre, en paille de riz, ou en tresses de bambou, sans fenêtres ; on y voit grouiller ensemble les chiens, les cochons, qui sont très nombreux et qui vivent en liberté, les hommes et les femmes et d'incroyables nichées d'enfants, sales, vêtus

de loques et fort peu appétissants. Ce pays est peuplé comme on ne se l'imagine pas : il y a des maisons et des gens partout, pas un coin n'est inoccupé ; que d'âmes perdues ! et que tout cela paraît loin, bien loin de l'Évangile ! Le peu de chrétiens vivant parmi ces populations immenses est submergé et disparaît, imperceptible dans cette masse, comme une petite caravane de fourmis dans une forêt ; et cependant, le vrai Dieu est adoré, la Croix est plantée par-ci, par-là, le nom du christianisme est arrivé aux oreilles de la plupart, enfin l'Église existe, elle est vivante et elle croît peu à peu, jusqu'à ce que, comme dit quelque part S. Paul, elle ait complété par ses conquêtes le corps mystique de Jésus-Christ, *qui omnia in omnibus adimpletur* (Eph., I, 23) !

Je vous disais tout-à-l'heure qu'on nous reconnaissait sous notre costume chinois ; s'il faut vous en dire un mot, je le veux bien ; mais vous savez à peu près comment est vêtu un Chinois ; enfin me voici des pieds à la tête ! Je commence par la tête : elle est rasée, à l'exception d'une houppe *ad verticem*, laquelle poussera à volonté, pour me donner une belle queue à la mode du pays. En attendant, il a fallu greffer et lier à ma houppe encore bien courte, une queue postiche de cheveux qui sont très noirs, car le blond n'existe pas en Chine. Or, cette malheureuse queue est tombée depuis quatre ou cinq jours ; je ne trouverai d'artiste capable de la remettre qu'à Cha-Ché, dans dix ou douze jours ; et comme, en attendant, il ne faut pas sortir sans queue, quand je sors, j'attache mon appendice avec des épingles au-dedans du bonnet ; si le bonnet tourne à mon insu, je me trouve avoir la queue sur l'oreille ; je suis du reste ravi qu'elle soit tombée, car c'est fort incommode, et on ne peut rien faire des mains sans que la misérable queue vienne s'en mêler, ce qui est intolérable. Pour bonnet, une calotte ronde en feutre, couverte de soie, ayant assez la forme d'un chapeau sans rebord ; pour tenir le chaud à nos têtes rasées, nous ajoutons un turban de soie commune qui nous couvre les oreilles ; on nous a coupé une bonne partie des favoris et laissé la moustache et le menton velu. Notre vêtement se compose d'une

chemise ou grand gilet en toile, à longues et larges manches ; un immense pantalon dans lequel j'entrerais bien en quadruple exemplaire, à jambes larges et courtes, qu'on serre au moyen d'une sorte de jambière et que j'appelle des *manchettes à jambes*, le nom vous dit à peu près la forme ; une grande robe bleue en coton, ouatée, très épaisse, parce qu'il fait assez froid, et fendue de haut en bas du côté droit, avec de très longues manches qui la font ressembler à un habit de Pierrot ; une ceinture en étoffe bleue et, par-dessus le tout, un caraco à manches courtes et larges en drap noir ; aux pieds, des bas en toile aussi larges en bas qu'en haut et fort vilains à voir ; des souliers en étoffe noire montés sur une semelle très épaisse et assez incommode, et dont la pointe est refoulée et relevée en l'air. Voilà le personnage. Déjà, du reste, nous sommes habitués à notre accoutrement, et nous n'y pensons plus. La privation de poches est ce qu'il y a de plus ennuyeux ; mais on peut en coudre ; nous en avons déjà fait quelques-unes, j'en mettrai partout. Ajoutez, par-dessus le tout, une bourse plate en étoffe, pendue à la ceinture, un éventail quand il fait chaud, et un parapluie primitif en papier vert et ciré.

Il est clair que notre teint, notre barbe trop abondante sous le menton, sa couleur et celle de nos cheveux, la taille de notre nez, nous font aisément reconnaître pour des *diabes d'Occident*, et que notre habit chinois ne nous déguise nullement, du moins aux yeux de ceux qui nous voient d'assez près ; mais nous n'avons encore rencontré jusqu'ici personne qui nous ait paru malveillant. Au contraire, dans nos promenades à pied le long du fleuve, nous croisons beaucoup de monde, nous traversons des hameaux, des villages ; les pauvres gens qui nous voient rient assez souvent de nous. Si nous leur en laissons le temps, ils approchent peu à peu, d'un air curieux, nous dévorent des yeux, regardent surtout nos bréviaires ou autres livres européens avec stupéfaction, tâtent nos robes et chaque partie de notre vêtement, en calculant, paraît-il, ce qu'il peut valoir à peu près, pour en conclure le rang que nous devons occuper et notre fortune ; ils nous adressent un

tas de questions que, nous autres nouveaux venus, nous ne comprenons pas. Du reste, ils n'ont pas l'air bien méchants ; aujourd'hui seulement, dix janvier, il a failli nous arriver un peu de désagrément. Nous traversions à deux un groupe de maisons sur le rivage ; toute la population accourt sur notre passage, et, nous une fois passés, rit à se tordre. Il nous fallait faire un angle pour suivre le chemin battu : les Chinois coupent à court, galopent à travers champs, jeunes et vieux, pour nous retrouver au passage à l'angle ; nous les voyons et, pour les éviter, nous prenons une autre direction : tous y accourent ; nous revenons au premier chemin, tous y reviennent ; enfin nous prenons le large à travers champs, et nous les évitons, mais non sans les entendre crier assez fort. Un quart d'heure après, nous voici obligés de repasser par là pour remonter dans nos barques, arrêtées précisément en cet endroit : nos gredins de Chinois nous voient revenir, et les voilà qui accourent au galop se poster tous sur le chemin que nous ne pouvons plus éviter. Nous nous armons de fermeté, nous convenons de garder un visage impassible et dur et de les regarder dans les yeux ; nous passons sans encombre et sans cris, et on ne rit qu'après notre passage.

Il n'est pas possible à un prêtre qui traverse ces populations innombrables et bizarres, et qui entrevoit partout les signes de leurs superstitions fantastiques, de ne pas éprouver une impression étrange et une immense tristesse à la vue de ce nombre incalculable d'âmes presque nécessairement vouées à la damnation, et pour lesquelles il ne peut rien, pour lesquelles il y a si peu, si effroyablement peu d'apôtres, qui du reste répugnent si fort à l'Évangile par leurs superstitions, leurs mœurs, leur état social qui réunit tous les défauts de la civilisation à tous ceux de la barbarie, sans avoir les qualités ni de l'une ni de l'autre. Oh ! qu'un pauvre missionnaire, perdu et isolé au milieu de ces peuples immenses, se sent peu de chose, qu'il est écrasé par la grandeur de sa tâche, et qu'il a besoin de sentir derrière lui, en Europe, dans les pays de foi, dans les paroisses où il reste de la piété, quelques bonnes âmes qui prient pour lui et offrent leurs

mérites, leurs sacrifices, leurs peines, petites et grandes, en vue de mériter pour lui et d'ajouter à ses forces et aux grâces dont il dispose pour agir sur ces malheureux idolâtres ! Dites cela, s'il vous plaît, à vos bonnes âmes en ma faveur. Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui la nécessité et la valeur de la prière, en même temps que de la solidarité des chrétiens, qui doivent s'aider les uns les autres à travers les espaces, et, par leurs prières bien plus encore que par leurs offrandes, soutenir au loin l'action apostolique des prêtres placés, comme je le serai bientôt, aux avant-postes de la catholicité. On parle beaucoup de la nécessité de la prière, et on n'y croit guère effectivement ; moi-même, jusqu'ici, j'ai souvent prêché cela aux autres, et je n'y croyais pas le quart de ce que j'y crois aujourd'hui, ni peut-être la centième partie de ce que je devais y croire. Une bonne âme qui, à Ribécourt ou ailleurs, priera ou offrira ses mérites pour m'aider, fera peut-être plus que moi, et fera certainement réussir mes travaux, en même temps que cet acte de charité, le plus éminent de tous, lui sera précieux à elle-même devant Dieu. Bonnes âmes pieuses qui avez la constance d'être encore chrétiennes au milieu d'un monde qui ne l'est plus, et qui n'avez pas encore perdu la science de la prière, vous ne savez pas quelle est votre puissance ; plus la prière s'étend à beaucoup de choses, plus elle prend de force ; vous avez déjà beaucoup d'objets de vos prières : priez encore pour nous autres et méritez pour nous, afin que Dieu vous bénisse ainsi que vos enfants, vos vivants et vos morts, en même temps que nos Chinois.

Voilà une bien longue lettre dans laquelle il y a de quoi vous ennuyer. Il est clair que vous me permettrez toujours d'écrire sans ordre, ni soin, ni choix, mais en disant tout ce qui me vient. J'espère que vos lettres vont me rejoindre bientôt. Savez-vous un des sacrifices que je sens et sentirai le mieux, je crois ? Ce sera d'être séparé et si loin de tout ce mouvement d'idées et de travail intellectuel qui se produit en France et qui m'intéressait tant et tant. Je compte un peu sur vous pour y suppléer, car ici même, la perfection pour

nous ne consiste pas à nous séquestrer dans la mort de l'intelligence. Écrivez-moi longuement et sans soin ; si vous avez quelques brochures vieilles, des prospectus de livres nouveaux, des imprimés qui m'intéressent et que vous mettiez au panier, des journaux de trois mois de date et à brûler, arrangez-vous avec mon frère et envoyez sous bande.

Je n'ai presque plus de place que pour ce qui presse le plus. Quand ma lettre vous arrivera, le 12 avril avec la *Saint-Jules* n'approchera-t-il pas, ou ne sera-t-il pas passé ? Bonne fête, que Dieu vous bénisse en vous-même et dans votre troupeau !...

Ah ! que je voudrais discuter avec M. le curé de Carlepont et dire des maximes avec M. Hadengue...

A vous enfin, Monsieur le Curé, tout ce que j'ai de meilleur et de plus vraiment filial et affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXXXIX

A son Frère

Sur le Fleuve Bleu, 11 janvier 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne sais guère comment se nomme le pays où je commence cette lettre. Il est deux heures de l'après-midi ; il fait un peu froid, mais un beau soleil ; nous sommes dans notre barque, arrêtée pour le moment au bord du fleuve, en face d'un méchant village où nos hommes sont allés faire provision de navets et autres douceurs pour eux et pour nous ; nous repartons dans quelques minutes. Je ne te parle pas en détail de notre installation ; je me borne à te dire que vraiment nous ne sommes ni mal installés, ni mal traités sous tous rapports ; nous avons la faculté d'écrire, et je vais

continuer ma lettre, même quand nous nous serons remis en marche Je la confierai à un missionnaire franciscain que nous devons trouver dans dix jours à Kin-Tchéou-fou ; j'espère en trouver là une nouvelle de toi ; j'ai reçu à Shang-Haï celles que tu m'envoyais le dix-huit octobre, et je t'ai écrit deux pages seulement de Han-Kéou, ville où nous avons quitté pour toujours le vapeur et pris les barques, et que tu trouveras plutôt sur la carte sous le nom de Wou-Tchang. Nous suivons donc le grand fleuve Yang-Tsé-kiang, jusqu'à Tchong-Kin, capitale du Sé-Tchouan ; de là, nous allons au Kouy-Tchéou par terre, en palanquin ou en brouette chinoise.

Je ne répons pas de l'avenir, mais il me semble que je ne t'épargne pas trop mes lettres jusqu'ici ; plus tard comme plus tard ! Toi aussi, écris-moi souvent, longuement, en détail ; remplis tes huit pages consciencieusement, rends-toi compte de ce que peut porter une lettre, envoie-moi un tas d'imprimés, journaux, brochures que tu pourras attraper et que tu jugeras intéressants pour moi... Encore un petit livre que tu pourras m'envoyer : *Excellence de la Dévotion au Sacré Cœur*, par le P. Galiffet ; je vois quelque part que c'est ce qu'il y a de meilleur sur le Sacré-Cœur de JÉSUS : par conséquent c'est ce que je cherchais pour moi, et ce que je te recommande pour toi... Au lieu de laisser du blanc au bout de tes lettres, tu devrais y copier de temps en temps, pour me les envoyer, les sommaires des articles contenus dans les *Études religieuses* des Jésuites, — je parle seulement des articles de fond ; peut-être m'abonnerai-je à cette revue.

Tu ne t'imagines pas mon avidité actuelle en fait de lectures, aujourd'hui surtout que je suis cantonné dans un très petit nombre de livres ; mais je veux revenir à ce sujet tout à l'heure, et te dire plus au long ma pensée et mes idées. Consacrons le reste de cette page à des détails et à des renseignements pratiques de toutes sortes...

Un autre livre que je te recommande et que j'ai lu à Shang-Haï : *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*, par le

P. de Ravignan ; médite surtout le chapitre du Noviciat, et comprends celui des Études. Je lis en ce moment les quatre volumes de Nicolas sur *La Vierge Marie* ; c'est mal écrit et un peu confus ; le premier volume a de longs préambules, mais d'excellentes choses, des notions très dogmatiques et des idées très élevées ; c'est peut-être ce que nous avons de mieux en français sur la Sainte Vierge, c'est à la fois de la philosophie chrétienne et de la piété. Quand tu liras cela, arrête-toi après chaque chapitre, prends note des idées saillantes pour les ranger à leur place dans tes cartons ; car il y a des idées pour toutes les parties de la théologie. Pour ce qui est spécialement de la Sainte Vierge, réunis tes notes sur elle et ses mystères en un cahier spécial, qui sera soit une partie du traité de *l'Incarnation*, auquel le traité de *Beata Virgine* se rattache directement, soit le répertoire de tes méditations et de tes prédications futures sur ce sujet. Il sera bon de lire ainsi tout Nicolas et tout de Maistre ; tu feras bien enfin de ne pas laisser inachevés les trois *Discours synodaux* de Mgr Pie que tu as commencés.

Monseigneur ne m'ayant pas donné d'*Exeat*, et m'ayant positivement dit qu'il voulait que je restasse incorporé au diocèse de Beauvais, comme ses quatre ou cinq autres missionnaires, j'ai des titres et pour ainsi dire des droits à recevoir les *Actes* de l'Évêché : circulaires, mandements, programmes et comptes-rendus de conférences ; fais valoir mes titres auprès de M. Chardon, qui ne me refusera pas cela...

Je te disais donc tout à l'heure, mon cher Augustin, que je n'avais jamais été avide de lectures comme aujourd'hui, sans doute en raison de ma privation, qui n'est toutefois que relative. Un des sacrifices qui me seront les plus pénibles, sera celui de me trouver si en dehors de tout ce mouvement d'idées qui s'opère continuellement en Europe, et de ne pouvoir le suivre que de très loin et très incomplètement. On ne comprend pas, quand on reste en Europe, cette immense jouissance intellectuelle de se trouver dans ce milieu si vivant où surgissent et s'élaborent toutes les bonnes idées qui font le tour du monde, et de suivre, à l'abri de la foi catholique, ce

grand travail d'explication de la vérité par la lutte même avec l'erreur. J'ai beaucoup lu depuis sept ou huit ans ; pas assez encore, car j'ai laissé une masse de choses que je voulais lire, ce que je regrette aujourd'hui. Je ne suis arrivé que depuis peu à aimer vraiment la lecture des livres de spiritualité, à goûter leur charme, qui est supérieur à tout, et à trouver dans les ouvrages des saints ces passages lumineux qui sont la moelle même de la vie intérieure et la sève de la théologie. Tâche de te mettre bien vite en mesure de goûter ce genre d'études et de lectures ; dans ce but, approfondis la théologie dogmatique, cherche toujours le côté par où elle se noue avec la vie spirituelle. Surtout, comprends bien l'ordre surnaturel, l'état d'élévation de l'homme : les effets opérés en lui par le péché originel, la manière dont la Rédemption le relève, la notion de la grâce et le mode d'action des sacrements. Quand tu auras bien saisi tout cela, tu seras un peu préparé aux lectures dont je te parle, et elles te profiteront grandement, tout à la fois pour te perfectionner dans le sens théologique et pour t'introduire dans l'intelligence de la vie mystique. Essaie déjà quelques-unes de ces lectures : les livres des saints et ceux des théologiens ; prends quelques notes sur les passages qui te frappent davantage, puis réunis ces notes en ordre, et cherche toujours à trouver quelque chose ailleurs pour y ajouter. Ce système de notes est incomparable pour activer l'étude, lui donner de la suite, et s'exciter à chercher de plus en plus. Choisis les meilleurs ouvrages, sans t'éparpiller, sans lire trop vite, t'arrêtant pour insister sur ce qui est plus profond. Jamais je n'ai si bien compris qu'aujourd'hui l'effet que produit sur l'âme, pour l'éclairer, l'élever et la former, la lecture de ce qu'ont écrit les saints. Interroge et écoute beaucoup là-dessus la Sœur Sainte-Angèle et la Sœur Maxence ; après le P. Freyd de Rome, ce sont les deux personnes à qui j'ai trouvé, sous ce rapport, le sens le plus profond et le plus droit ; aie confiance en leur jugement et cause avec elles. La Sœur Sainte-Angèle m'a dit souvent : « Le peu que je vaudrais pour l'expérience de la vie spirituelle et la connaissance des

opérations de Dieu dans les âmes — et elle vaut beaucoup sous ce rapport — je le dois à mes lectures. »

Pour un prêtre, il y a, en tête de ses lectures, une bonne théologie, qui est la base des études et la règle de l'esprit et des jugements. En ceci comme en tout le reste, il faut commencer par la patience, par le côté aride et pénible de l'étude, se résigner, dans les premiers temps, à n'y rien voir et rien sentir, mais entrer peu à peu, et ne pas se lasser de faire effort ; on est bien récompensé un jour, et toute sa vie, du courage qu'on y a mis. La vie du séminariste, pour lui être profitable et assurer son avenir à tous les points de vue, doit se résumer en trois mots : *pureté de conscience* aussi délicate que possible ; *piété* vraie, solide, éclairée et curieuse d'avancer le plus avant possible ; *étude* énergique, assidue et profonde des sciences ecclésiastiques, en vue, non de devenir savant, pour éclipser ou égaler les autres, ou pour briller, mais de se former et de devenir un vrai prêtre, capable de comprendre son métier, les opérations divines dont il est l'instrument, les grands mystères qui lui passent par les mains et qu'il manipule journellement. — Que de prêtres les manipulent sans les comprendre, sans y penser, sans même les connaître, et passent leur vie au milieu des choses saintes et en contact perpétuel avec les puissances surnaturelles, sans y faire attention et sans en tirer aucun profit et aucune lumière pour leur âme ! Je parle même des prêtres fidèles et pieux dans une certaine mesure, mais bornés et cantonnés dans cette fidélité vulgaire et plate qui se contente du nécessaire, sans chercher au-delà du devoir. Je me rappelle un de ces prêtres, déjà âgé, qui, depuis son séminaire, ne manquait jamais à sa lecture d'Écriture Sainte, et à qui cette fréquentation assidue de l'Esprit-Saint et ce commerce quotidien avec sa parole, n'avait donné rien du tout, ni vue spirituelle, ni onction, ni aucune idée, faute pour lui d'avoir été formé et d'avoir bien pris cette étude. Sans doute, son assiduité était méritoire devant Dieu ; mais il y a mieux que cela encore à faire, et Dieu veut non seulement que nous soyons fidèles matériellement à nos devoirs, mais

aussi que nous y puisions notre nourriture et le moyen de notre avancement ; autrement, le sacerdoce ne serait plus qu'un métier de manoeuvre, ce qui est pitoyable et meurtrier pour l'esprit sacerdotal comme pour la fécondité du ministère. Tâche d'entrer dans toutes ces vues, de comprendre toutes ces idées, surtout la nécessité pour toi de faire une grande provision de ressources pour l'avenir, et de te préparer solidement, afin de ne pas rester dans ce vulgaire qui tue le sacerdoce et le rend si stérile, si impuissant contre les maux du temps.

Bien entendu, je ne sais pas du tout ce que je ferai en mission, et je ne connais encore rien de l'organisation du Kouy-Tchéou. Ce que j'ai entendu dire jusqu'ici, me fait croire cependant que nous avons tous, plus ou moins, un peu de temps à donner à l'étude. Je m'applaudis bien aujourd'hui d'avoir emporté quelques livres, sans regretter de n'en avoir pris qu'un choix. S'il m'arrive des peines et des tracas, — et il m'arrivera au moins des moments d'angoisses morales, à la pensée que je ne dois plus revoir mon pays et ceux que j'y laisse, — après les consolations puisées dans les pensées de la foi, je trouverai toujours une source de joies dans mes bonnes études à compléter et à perfectionner de plus en plus ; je crois que c'est là un grand point. Acquires la même conviction et la même disposition ; et, quand tu seras libre et chez toi, sois-y fidèle et mets-y toute ton énergie dans les premiers temps ; car c'est alors qu'il en coûte davantage pour travailler. Je n'ai pas besoin de te demander de ne jamais colorer ou déguiser ta situation et tes dispositions, en me disant, par exemple, que tu travailles, ou en faisant semblant d'être dans mes idées sans y être autrement, ou de les mettre en pratique sans les y mettre en effet ; je sentirais bien facilement ces feintes dans tes lettres, tout comme j'y sens le sincère désir de bien faire, de profiter beaucoup du présent pour ta formation, et d'être un vrai prêtre dans l'avenir.

Garde précieusement ces dispositions, et que le temps du séminaire n'ait pas pour toi l'effet qu'il a eu sur tant d'autres, à ma connaissance, savoir : de leur enlever les illusions,

les rêves de l'enfance, et cette fleur de piété, de zèle un peu enthousiaste, mais bon et sincère, avec lequel ils y étaient entrés ; et puis, de les affadir, de les vulgariser, de les aplatis dans le terre à terre, pour les vomir dans le diocèse, prêtres déflorés avant le temps, et tout disposés à priori à se faire une petite vie bourgeoise, à vieillir et à mourir dans le rien, sous prétexte qu'il n'y a rien de possible.

Mille bonjours à tous nos amis, particulièrement à M. Josset dont le souvenir, pendant mes derniers jours à Paris, m'a touché. Donne-moi des nouvelles du P. Bocquet, avec qui je resterai en relation ; nous aurons des choses intéressantes à nous dire.

Adieu, mon cher Augustin, sois un vrai séminariste. Je t'embrasse bien tendrement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXL

A ses Parents

Sur le Fleuve Bleu, 12 janvier 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

Je ne sais trop quel nom donner à l'endroit d'où je vous écris cette lettre. Nous sommes sur le grand Fleuve-Bleu, dans notre barque ; elle est arrêtée auprès du rivage et en face d'un petit village ; nous allons passer ici la nuit. Vraiment, je n'aurais pas cru voyager si commodément sur ces barques ; la nôtre a quinze mètres de long et trois ou quatre de large ; nous avons, pour nous seuls, une cabine bien fermée avec nos trois lits bien installés ; une table sur laquelle nous disons la messe le matin et nous mangeons et étudions dans le jour. Comme notre barque est grande et chargée d'une quantité de marchandises pour le même pays que nous, douze hommes manœuvrent les rames ou tirent à la

corde, et deux hommes nous servent de domestiques et nous font la cuisine. Ce que je puis vous dire en toute sincérité, c'est que, sans avoir à nous occuper de rien, nous avons tout ce qu'il nous faut ; et, pour ma part, je suis toujours en très bonne santé. La propreté serait peut-être ce qui nous manque le plus ; mais on fait ce qu'on peut, et il faut savoir fermer les yeux. Un exemple : Voilà deux nuits qu'il m'arrive un tour ; les marchandises sont sous nos pieds, dans le fond de la barque, qui est très creux et recouvert de planches formant le parquet de notre petite habitation ; or, il y a des rats dans cette cale ; ils logent avec les marchandises, et font, la nuit, de petits voyages d'agrément ; l'avant-dernière nuit, vers une heure du matin, je me réveille tout d'un coup, sentant remuer quelque chose près de ma tête, et un objet froid comme un petit museau qui touche mon front et mon oreille ; je crie et mon rat se sauve ; la dernière nuit, même tour encore ; j'ai peur que cela ne continue, mais, à part le dégoût, il n'y a pas de malheur.

Par instants, surtout la nuit et le matin, lorsque je me réveille, je me demande où je suis ; j'ai du mal à me figurer que j'ai quitté la France. D'autres fois, comme aujourd'hui mercredi, je pense qu'Augustin est avec vous à Goincourt ; vraiment je ne trouverais pas désagréable d'être à sa place ; mais il faut en faire son sacrifice.

Le pays que nous traversons est bien cultivé, mais fort triste : de grandes plaines marécageuses où l'on voit voler partout d'immenses troupes d'oies et de canards sauvages ; les habitants ne sont pas méchants, mais comme ils nous reconnaissent facilement pour des Européens sous notre costume chinois, ils accourent pour nous voir quand nous descendons à terre, et se mettent sur notre passage, nous regardant avec un étonnement sans pareil, comme les bêtes les plus curieuses du monde, puis s'éloignent en riant à se tordre. Du reste, il ne nous est pas encore arrivé et il ne peut nous arriver le moindre désagrément ; plus tard comme plus tard.

J'espère trouver à la station prochaine, chez un de nos missionnaires, les lettres de mon frère ; si elles mettent du

temps pour arriver, soit de vous à moi, soit de moi à vous, nous pourrons toujours correspondre très régulièrement. Qu'Augustin m'écrive souvent, qu'il me donne mille et mille détails de famille : tout m'intéresse, et, à la distance où me voici, rien ne me semble petit ; qu'il me parle de vos occupations, de ce que vous voyez et entendez, du jardin, des récoltes, de la basse-cour même, des projets, des espérances, des achats : tout cela m'intéresse énormément encore une fois, et il ne m'en dira jamais trop. Il ne se passe pas une demi-journée que je ne sois occupé de vous, et que je ne sois avec vous par la pensée ; je ne puis pas m'imaginer du tout que vous soyez malades, puisque je n'en suis pas averti ; et je ne me figure pas encore que nous aurions vingt fois le temps de faire une maladie et de mourir ou de guérir, avant d'avoir celui de nous avertir.

Ne soyez toujours pas inquiets pour moi ; je vais très bien, et saurai me soigner partout et dans toutes les positions. Les populations chinoises sont misérables et vivent très pauvrement, bien plus pauvrement que les gens de nos dernières campagnes de France ; elles mangent du riz cuit à l'eau, rien que du riz, et toujours du riz ; mais les produits du pays sont très variés et à bien meilleur marché qu'en France, surtout le porc et la volaille ; le porc est excellent et très léger à l'estomac. Ce qui manque le plus, c'est le vin ; on boit du thé sans sucre, du matin au soir. A nous autres missionnaires, la Société des Missions Étrangères nous donne une petite provision de vin par an. Je ne sais si je vous ai dit que les vingt-cinq missionnaires du Kouy-Tchéou mettent en commun leurs ressources, ce qui fait une masse sur laquelle on tape, pour fournir à chacun ce qu'il demande ; de Paris, on envoie à chacun de nous une somme annuelle qui entre à cette masse ; vous pensez bien qu'à ce compte je ne perdrai rien au partage !

Adieu, bien chers parents ; j'espère dans quelques jours avoir des nouvelles de vous, et de bonnes nouvelles. Je vous embrasse bien affectueusement. Votre fils tout dévoué et reconnaissant,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLI

A M. l'abbé Boulenger

Y-Tchang, 22 janvier 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a quelques jours, je vous écrivais une lettre qui peut compter pour deux, à ne considérer que sa longueur ; je veux, dès aujourd'hui, en commencer une nouvelle que je vous enverrai d'un peu plus loin ou d'ici même. Voici où nous en sommes : Nos barques sont arrêtées en face de Y-Tchang, ville qui est à moitié chemin entre Hankow et Tchong-Kin. Nous allons passer ici au moins cinq ou six jours, car nous sommes à la veille du premier de l'an chinois, solennité qui est, pour tout Chinois, l'occasion d'un chômage et d'une débauche en règle (*sub omni respectu*). Le fleuve, large encore d'un kilomètre, forme sous la ville un port dans lequel séjournent sept à huit cents barques à l'ancre, chacune avec sa charge de marchandises et de population, hommes et animaux, chiens, coqs et poules, tout cela côte à côte, l'un sur l'autre : vous entendez le bruit et vous voyez le beau tumulte ! Mais j'y reviendrai et, pour le moment, j'arrive au fait.

Hier donc, à notre arrivée ici, nous envoyons un de nos hommes chez le prêtre catholique chinois qui réside dans la ville, pour y prendre les commissions qui pourraient être venues nous y attendre. Il me rapporte plusieurs lettres dont une de mon frère, l'autre de vous ; celle-ci datée du 17 novembre. Pour savoir la joie que j'éprouve en reconnaissant votre écriture, et en trouvant d'abord, dans votre pli, une petite fleur cueillie sans doute au jardin du presbytère, il faut avoir été à la distance où je suis de la patrie et de tous ceux qu'on aime au monde. C'est la première lettre que je reçois de vous sur le sol de Chine. Mais pourquoi ce

ton de tristesse et ces quelques mots, je ne dis pas de reproches, mais de plaintes vraiment un peu trop sombres ? Il est vrai, je ne vous ai pas écrit avant Singapour ; mais jusque-là je n'avais guère à dire, et j'avais seulement écrit à mes parents pour faire acte de vie. J'espère qu'à l'heure qu'il est — 22 janvier — vous avez reçu mes deux premières lettres ; elles sont très longues ; la troisième, datée de Hankow, l'est encore plus ; ma prolixité et ces trois lettres vous prouveront que si j'ai menacé de vous écrire tous les dix ans, mon intention n'était pas de tenir ma menace ; cela voulait dire : tous les dix ans *ou moins* !

Un mot que vous me dites sur notre dernière entrevue à Paris, me fait croire que quelque chose a dû vous faire de la peine. J'étais bien content cependant de vous avoir là ; je vous ai dit pourquoi j'aimais mieux que mon frère n'y fût pas ; pour lui et pour moi cela était préférable ; je vous avais dit la même chose pour vous, mais j'ai plus tard retiré ma parole, et je crois vous avoir écrit que je serais heureux de vous voir à mon départ. Vous connaissez assez, d'un côté, la profondeur de mon attachement pour vous, de l'autre, mes saillies et inégalités de caractère, pour ne pas faire cas soit d'un mot, soit d'un geste d'impatience qui peut-être m'aura échappé et vous aura contristé sur le moment ; je dis peut-être, car je ne me rappelle rien ; à moins que ce ne soit, par hasard, une certaine brusquerie avec laquelle j'ai repoussé, une demi-heure avant de monter en wagon, un mot que vous me disiez et qui me gênait : ce mot, on me l'a dit à Beauvais et par-ci par-là dans le diocèse ; Monseigneur lui-même a eu, j'ose dire, le tort de le prononcer à mon oreille⁽¹⁾. J'étais un peu ennuyé de cela. Vous savez ce que mes intentions viennent chercher par ici, et on sait très peu, en France, comment les hommes et les choses s'y dirigent ; je ne puis être plus clair. Jusqu'à M^{lle} Lesobre qui, dans votre lettre, me donne un petit coup de fourchette, en faisant remarquer que je n'écris pas

1. « Vous serez évêque ou martyr ! » avait dit Mgr Gignoux au P. Aubry. Tel était le mot qui, répété par plusieurs, avait contristé l'humble missionnaire.

aussi exactement que les missionnaires de Bulle ; — c'est l'avenir qui dira cela. Les deux premiers mois du voyage ont été si chauds, et puis j'attendais d'avoir quelque chose à dire ; je ne suis pas d'ailleurs dans la condition des missionnaires qui ont leur famille et leurs principaux amis réunis dans le même pays, en sorte qu'une seule lettre sert pour tous. Donc, une commission pour M^{elle} Lesobre : « C'est une méchante ; elle me paiera cela, car je ne lui dirai plus que des méchancetés dans mes lettres ! » Pour vous, ce qui me console, c'est que, voyant arriver mes lettres, assez longues et pas trop rares, en tous cas *exactes*, vous avez déjà oublié cette impression noire qui vous dominait le 17 novembre dernier. Voilà une page de perdue, n'est-ce pas ? Tant pis, ne me dites plus des choses tristes, et je ne barbouillerai plus de ces pages. Suis-je insolent ! Assez.

La misérable nouvelle que mon frère me raconte du pauvre Tatin ! Mon impression, je crois, en recevant cette nouvelle, est la bonne : une surprise très douloureuse mais tranquille ; le souvenir du mot de Notre-Seigneur, que *les vertus des cieux seront ébranlées*, et que les élus devront rester impassibles, continuer leur œuvre humblement, fermement, de plus en plus serrés contre Notre-Seigneur ; et puis, une prière au bon Dieu, de nous mettre parmi ces élus ; enfin, une petite prière ce matin, à la messe, pour lui, le pauvre Tatin, pour Monseigneur, pour notre malheureux diocèse... Tatin était trop exclusivement littérateur ; cela ne suffit pas à un prêtre, cela ne nourrit pas son âme. Il avait du bon, des ressources surnaturelles ; mais elles n'avaient pas été *appliquées à leur objet* ; donc, elles étaient un danger. Il devait même avoir du zèle ; mais le zèle n'est pas un aliment pour l'âme, il est au contraire *une dépense de forces* : pour dépenser des forces, il faut avoir une source où l'on puise continuellement. Où est-elle, cette source ?

Il est possible que ces tristes exemples ne s'arrêtent pas encore là. Pauvres séminaristes, qui apprennent de pareilles choses ! Montrez bien à mon frère la manière d'utiliser ces malheurs, de les tourner en des leçons salutaires dans l'avenir

et déjà *salutaires dans le présent*, quand vous en causerez avec lui ; faites que cela lui devienne un *élément de sa formation et de sa préparation au sacerdoce*. — Que je remercie le bon Dieu de m'avoir fait venir par ici ! Tout ce que je vois et entends, me montre que pour nous, Européens, le danger n'est pas là ; je vous parlerai de cela plus tard.

Serez-vous donc toujours triste ? Je sais que la foi ne croît guère en France ; mais ici, vous auriez bien lieu de vous attrister ! Nous avons des missions où le travail est si ingrat, le résultat si nul, et où l'on use sa vie absolument à rien, je veux dire non seulement à rien comme progrès, mais à rien comme conservation de ce qui existe. Que voulez-vous ? Conservons-nous d'abord ; faisons ce que nous pouvons ; il restera toujours quelque chose de nos œuvres, ne fût-ce qu'un *germe* ; or, un germe finira toujours par *germer* — *Germinabit radix Jesse, alleluia !* Réjouissons-nous ! La vie d'un prêtre est si heureuse, si tranquille, si radieuse, si calme, si sereine, si rassurée sur l'avenir ! je parle de son avenir à lui et de l'avenir de ses travaux. Tenez, depuis Shang-Haï, la joie ne m'a pas quitté. L'œuvre vers laquelle je vais est effroyable ; vous ne pouvez apprécier le genre et la grandeur des difficultés qui l'entravent, et le peu d'espérance qu'elle a ; je n'y jetterai qu'un grain de poussière ; vive la joie ! Je n'ai jamais senti le besoin de la prière, le goût de la méditation et des pensées saintes, le bonheur calme et intérieur de la pureté de l'âme — qui est, après tout, essentielle à notre état — comme depuis que je me sens entouré d'un peuple immense, voué au péché et à la mort spirituelle, et depuis que je me dis : « Il faut que la vie surnaturelle se répande sur ce pauvre peuple ; elle est encore dans ses réservoirs qui sont les cœurs des prêtres : il faut que je sois un de ces réservoirs ! »

J'ai été très touché de la pensée de ce pauvre petit garçon, de Ribécourt, qui rêve la vie apostolique. Voici pour lui : « Dieu demande des ouvriers pour son Eglise ; mais pour être accepté, il faut s'être préparé de longue date, par la *pureté du cœur*, la *piété*, la *bonne volonté* à réformer ses défauts. Que

Dieu bénisse ce pauvre petit et préserve sa vie des entraînements qui en perdent tant d'autres ! » — Un bon souvenir aussi à votre fidèle ami Achille, puisqu'il veut bien penser à moi ; je lui souhaite de toujours rester avec nous par le cœur ; qu'il envoie à son oncle, de ma part, une parole d'amitié, toujours française et pas chinoise ; car notre cœur, pour rester catholique, doit rester français. Puisque j'en suis aux commissions, j'achève : Je suis toujours bien touché de l'intérêt que me montrent M. et M^{me} Huraux ; aussi leur souvenir arrive toujours ici à ma mémoire avec celui de Ribécourt ; vous savez quelles bonnes choses il faut leur offrir pour moi, ainsi qu'aux autres bonnes personnes qui pensent encore à moi, y compris, et au premier rang, M. le curé de Carlepont et l'abbé Hadengue. — Mais revenons à nos barques.

Nous voici, comme je vous le disais plus haut, à l'ancre dans ce port, entourés de quelques centaines d'autres barques, dont chacune porte sa population, son tapage et son mouvement ; ajoutez-y les marchands de la ville qui passent sur la rive et vont d'une barque à l'autre, criant : « Du riz, des œufs, de la viande, des légumes, etc., etc. ; » vous aurez une petite idée du tableau. A certains moments, je me demande encore si je ne rêve pas, si je suis vraiment en Chine, si je ne vais pas m'éveiller dans un lit français.

Les rives du fleuve sont escarpées, et nous voyons les maisons de la ville au-dessus de nous : constructions basses, toits noirs souvent couronnés de monstres en tuiles, murs en bois et terre, fenêtres étroites et de formes bizarres, figures fantastiques peintes sur les façades, aspect singulier. Nous aurions bien du plaisir à visiter en détail et à courir par-ci par-là, pour voir de près ces mœurs et ces gens, surtout ces jours-ci où il y a plus de mouvement et un peu de solennité, même en public ; mais il faut rester en barque. Si un Européen s'avise d'aller à terre, le premier Chinois qui l'aperçoit crie à ceux qui sont un peu plus loin : « Voici un Européen ! » Ceux-ci le crient à d'autres, ces autres à d'autres ; les Chinois accourent par centaines, par milliers, quittent leur besogne,

leurs boutiques, sortent des maisons, se portent en masse vers l'endroit où l'Européen est signalée. On n'entend qu'un cri : « Un Européen ! » Les Chinois sont l'un sur l'autre pour voir, et rient toujours aux éclats ; enfin la curiosité devient une véritable émeute. Ne croyez pas que j'exagère. Je ne vous promets qu'une chose dans mes lettres : l'*exactitude* la plus scrupuleuse à ne rien affirmer dont je ne sois sûr ; je n'ai pas encore passé par la mésaventure dont je viens de vous parler, sinon en petit, quatre ou cinq fois, dans des villages que nous traversions à pied ; mais tout le monde nous dit qu'elle arrive toujours dans les villes de l'intérieur, quand un Européen se montre ; aussi sommes-nous prisonniers sur notre barque. Mais là encore, nous ne pouvons nous montrer librement ; car à la moindre exhibition d'un de nos visages, — ceci je l'ai déjà vu plusieurs fois depuis hier — toute la population des barques voisines sort de ses terriers et fonds de cale, se hausse pour nous voir et rire de nous ; d'aucuns même vont d'une barque à l'autre, rôder autour de notre cabine et *guigner* par notre petite fenêtre, qui a 30 centimètres de long et autant de large ; et j'ai déjà vidé deux ou trois verres d'eau en plein visage à quelques-uns de ces curieux qui s'en vont alors tout bêtes.

Le prêtre chinois qui est dans la ville est venu nous voir ; nous l'ayons invité à déjeuner avec nous, hier à midi. Comme il est excessivement pauvre et vit à quatre ou cinq sous par jour, il s'est bien régalé, et notre invitation a été pour lui une faveur. Je me suis risqué seul, avec un de nos hommes qui est chrétien, à l'aller chercher à domicile. Hier matin donc, je suis parti au petit jour, afin d'être moins rencontré ; il y avait déjà du monde dans les rues ; mais je cachais mon visage dans une de mes manches et, la brume aidant, je n'ai pas été signalé ; je suis arrivé sans encombre. J'ai dit la messe, assisté à celle du brave prêtre, déjeuné avec lui, c'est-à-dire avalé successivement cinq ou six tasses de thé sans sucre — toujours sans sucre — et mangé une petite galette de maïs coutant deux sapèques — il faut 10 sapèques pour faire un sou de France ; — puis j'ai passé l'avant-midi à

causer avec lui en latin. Hier c'était dimanche, et je n'avais vu à sa messe que six personnes, dont deux enfants qui sont à son service. J'ai fait à ce pauvre homme l'humiliation de lui demander combien à peu près il y a de chrétiens. Vous gémissiez sur la stérilité de votre ministère : le pauvre prêtre me dit que depuis une dizaine d'années, la mission a toujours eu un *père* ici ; lui-même y est depuis un an et demi ; on le connaît comme chrétien dans sa rue, et personne ne lui fait de mal ; il est vertueux, nous a dit un Franciscain belge que nous avons vu à Cha-Ché, et j'ai été édifié de la convenance de sa petite chapelle absolument pauvre, et de la manière dont il dit la messe. Or, il n'a *pas un seul chrétien*. Sur ceux que j'ai vus, deux sont ses domestiques, et le reste sont des étrangers de passage. Pour ne pas l'embarrasser, je lui ai demandé de suite combien il y a d'âmes dans la ville ; sur sa réponse qu'elle compte 600.000 habitants — il y a dans ces villes une population fabuleuse ; je ne le croyais pas, mais tous me le disent — je lui réplique : « Eh bien, vous avez six cent mille chrétiens *in spe* ! — Oui, me dit-il, *in speculatione*. »

J'ai bien pensé à vous en causant avec lui, et je me demandais si j'aurais le courage de vivre une vie entière dans une situation comme celle-là. — Réponse : un prêtre européen, français surtout, a plus d'obstacles qu'un prêtre chinois, mais trop de feu et d'activité, pour ne pas arriver, n'importe où, au moins à quelques conversions. Ces prêtres chinois sont de vrais endormis, et plusieurs ont bien peu de valeur, pour ne pas dire plus !... Peut-être suis-je dans l'illusion, c'est probable ; mais je me dis qu'il y a une certaine joie à vivre comme ce pauvre prêtre, travaillant toujours à convertir et ne convertissant jamais, attendant toujours et ne réussissant jamais, sinon, s'il le veut bien, à méditer, à prier, à conserver son petit trésor intérieur, et à entretenir, entre les quatre murs de sa maison, un petit asile où le démon ne règne pas et où l'Église est vivante, pas spéculativement. — Voyez-vous ces villes chinoises, pleines de centaines de mille hommes livrés aux intérêts terrestres, qui ont ici bien

plus de puissance encore qu'en France, aux superstitions absurdes et aux préjugés indécrottables du Bouddhisme, à la débauche sans frein ; et, au milieu, ce pauvre petit coin où il y a un prêtre qui prie, et une lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement ? Cette pensée a quelque chose de saisissant et de consolant en même temps.

Pour revenir, les rues étaient pleines de monde ; il m'a fallu prendre une chaise ou palanquin ; c'est la première fois que j'en fais usage ; on m'amène donc deux hommes portant à épaules un fauteuil aux deux bras duquel est attaché un brancard ; le fauteuil est couvert et fermé, en avant et sur les deux côtés, par une natte claire qui me permet de voir sans être vu, et me voilà, pour vingt sapèques — deux sous — rapporté en triomphe à travers un tas de Chinois qui se croisent dans les rues et qui ne me laisseraient pas retourner si tranquille, s'ils savaient qu'il y a là un Européen. Nous régalaons le pauvre prêtre, que nous avons bien du mal à faire causer, car il ne dit rien, et il faut que nous fassions tous les frais.

Nous continuons à faire vraiment meilleure chère que je n'aurais pensé, toujours à l'euro péenne, le vin excepté ; notre pain, ayant déjà un mois d'existence, a été recuit pour se garder sec ; on nous le sert détrem pé dans un bol de bouillon. Depuis hier seulement, nous nous sommes mis aux bâtonnets ; ils me vont mieux que je ne l'aurais cru ; ça ne vaut pourtant pas la fourchette, n'eût-elle que deux dents. Depuis quinze jours, nous buvons du thé sans sucre, quoiqu'il y ait en Chine beaucoup de cassonade, mais sale et d'assez mauvais goût. Nous avons du café grillé de Shang-Haï pour tout notre voyage ou à peu près ; enfin nous ne sommes pas malheureux. Le poulet figure souvent sur notre table, bouilli ou rôti, et nous mangeons deux œufs à la coque tous les matins. Tout cela est pour vous dire que vraiment je ne suis pas à plaindre, et que la vie de bateau ne m'a pas encore nui ; il me reste seulement de mon malaise de Shang-Haï une petite maladie que je ne puis nommer. Je lis la *Grammaire chinoise* ; j'écriche, avec un de nos courriers

quelques mots chinois ; je lis *La Vierge Marie* de Nicolas, un bien beau livre, et quelques petits ouvrages de spiritualité ; j'aime aujourd'hui ces lectures ; je commence à les comprendre un peu. Enfin, le temps se passe à merveille et ne me semble vraiment pas long.

Pendant les six jours que nous avons stationné ici, nous voulions aller à terre, un peu de neige nous en a empêchés ; si nous le pouvons demain, nous irons, sur la rive opposée à la ville, faire une promenade dans le pays, qui est accidenté. Depuis Cha-Ché, les grandes plaines marécageuses ont disparu ; partout des montagnes avec quelques arbres, sinon des bois. L'aspect est pittoresque, et les deux bords du fleuve, qui jusqu'à Cha-Ché étaient affreux, désolés, une argile boueuse, suintante, crevassée, s'ébouyant par grands morceaux, sont devenus très intéressants, escarpés, surmontés de rochers et d'arbres. Le chemin que suivent nos remorqueurs est fort accidenté et serpente à travers les rochers ; nous le suivons d'ordinaire une partie de l'après-midi. Un des missionnaires qui remonte avec nous a un fusil : les oiseaux foisonnent, il nous tue des tourterelles, des merles, etc., pour le repas du soir. — Il y aura, je pense, outre la grande et fondamentale consolation de travailler à cette belle et immense besogne du règne de Dieu et de l'établissement de notre foi parmi ce peuple, il y aura des observations curieuses à faire par ici, à plusieurs points de vue ; tout cela fera passer la vie et attendre, peut-être sans être trop tenté de regret, l'éternité, où il faut bien penser que nous serons réunis. — Je voudrais bien que vous fassiez à M. Huraux une commission pour moi : lui demander s'il n'y sera pas avec nous tous, en famille ; s'il n'a pas au cœur un petit entraînement à prendre ses mesures en conséquence, et à mettre son bon cœur tout à fait à l'unisson des nôtres, où il a largement sa place. Si la commission est possible, je compte sur vous ; si elle n'est pas discrète, laissons cela et prions pour ceux qui, étant bons, n'ont pas le courage de l'être tout à fait, et de rendre à Dieu ce qu'ils ne voudraient pas refuser aux hommes

Il me vient à l'idée que peut-être cette lettre vous arrivera quand mon frère sera chez vous, aux vacances de Pâques. Tant mieux ! Qu'elle soit pour lui comme pour vous, et qu'il trouve ici mes sentiments fraternels. L'abbé Gossier les partagera aussi, s'il est là ou si vous lui écrivez.

Il est six heures du soir : voici notre barquier qui fait son sacrifice *Vespertin* à Bouddha. Il tape de grands coups de tam-tam dans ce que j'ai appelé notre cuisine, pendant qu'un autre brûle des pétards à la proue, tout en faisant, à la chandelle où il les allume, de profondes et révérencieuses salutations. Aujourd'hui, à cause de la vigile du premier de l'an, le tam-tam est prolongé ; nous en sommes abasourdis. Notez que, pendant à peu près une demi-heure, sur chacune des quelques centaines de barques réunies autour de nous, il y a pareille cérémonie ; c'est charmant ! Hier, j'ai eu vraiment une émotion en entendant au loin, par bouffées, un son d'instrument à vent, semblable à la flûte des bergers. Assez souvent, quand nous sommes en marche et que nous passons à quelque distance d'un village, je suis touché et je me crois en France, en entendant de loin le chant des coqs mêlé à l'aboïement des chiens. Ah ! qu'il faut peu de chose pour éveiller les souvenirs ! Vous pensez quel prix et quel charme ont aujourd'hui pour moi les souvenirs de patrie et de famille. Envoyez-moi de longues lettres, pleines de détails ; ce qui vous paraît ne signifier rien, signifie beaucoup pour moi, au point que si vous me racontiez comment était accommodé votre plat de pommes de terre, la tournure que prennent les choux de M. Boulenger, l'état de sa lapinière ou de son colombier, vous m'intéresseriez beaucoup. Les petites choses d'intérieur et de famille, qui aident l'imagination à se transporter au lieu dont on parle et qui vous est cher, prennent, par le lointain, un grand charme, quelque défraîchies que soient les nouvelles quand elles arrivent.

Kouy-Fou, 14 février. — Voilà un beau laps de temps que cette lettre est commencée et interrompue. Vous ne retrouverez peut-être pas sur la carte la ville où nous voici, et d'où je viens de dater ma lettre : c'est la première résidence de

notre mission du Sé-Tchouan, et à peu près la moitié du chemin entre Shang-Haï et le Kouy-Tchéou. Nous repartons demain, pour arriver à Tchong-Kin vers le carnaval. Nous avons passé ici quarante-huit heures chez deux de nos confrères qui occupent la résidence et administrent les chrétientés du district. Nous sommes assez fatigués. Pendant cette interruption de quinze jours dans mes écritures, je me suis retrouvé un peu malade de l'estomac. Je vais mieux, bien qu'il me reste une petite infirmité qui ne peut se nommer en compagnie si respectable ; je ne manque d'ailleurs ni de forces, ni de courage. Vive toutefois le Kouy-Tchéou ! Je le désire d'autant plus. J'attribue ce retour d'indisposition à la vie de barque, où il faut rester toujours immobile, surtout depuis un mois ; au changement de régime, car nous avons dû nous mettre en grande partie à la nourriture chinoise ; surtout à l'absence des toniques européens : il faut en être privé pour savoir ce qu'ils valent. Mais tout le monde nous dit que le Kouy-Tchéou est organisé à la française, et que nous allons nous y retrouver en Europe. On nous soigne comme des enfants gâtés partout où nous passons, et je puis le dire une fois de plus : Vraiment, jusqu'ici la vie de mission n'a pas encore été pour nous une vie de privations, sinon au point de vue moral et en ce qui est inséparable de notre condition d'exilés ; nous prenons encore notre petit café, une larme de vin chaque soir, et nous ne nous privons pas de rire de tout ce qui se rencontre.

Que de choses j'aurais à vous raconter depuis Y-Tchang ! Le paysage a totalement changé d'aspect : fleuve encaissé dans d'immenses montagnes rocheuses d'une forme on ne peut plus grandiose et variée ; cela nous empêche de descendre aussi souvent à terre ; mais, pour le peu que nous le faisons, nous sommes dans l'admiration, car tout est plein de sites bizarres et magnifiques. Le fleuve, en buttant contre les roches, forme une suite de rapides qui rendent la navigation très pénible et très lente ; croiriez-vous qu'aujourd'hui, l'équipage entier de notre seule barque se compose de soixante hommes, tant rameurs que pilotes et tireurs à la

corde ? Je vous demande quel beau tapage autour de nous ! Je voulais vous décrire quelques-unes des scènes auxquelles ces pauvres gens nous font assister chaque jour. Ce sont de vrais abrutis, hideux, horribles, d'une grossièreté qui passe l'imagination ; il faut les voir tirant la corde du haut des rochers qui bordent le fleuve, s'insultant et se maltraitant ; l'un d'eux tient le bâton pour les frapper ; je crois, du reste, que ce procédé n'est pas regardé comme odieux, car ce n'est pas toujours le même qui tient le bâton, et on se le passe pour se relayer. Ils reviennent manger le riz sur la barque, auprès de nous. Quelle pitié de les voir *gruger* une écuelle de riz cuit à l'eau, groupés par quatre ou cinq autour d'une marmite de légumes, dans laquelle chacun pique tour à tour et en regardant si le voisin ne va pas plus vite et n'en prend pas plus que les autres ! Puis, la chasse aux poux ; nous n'en avons pas récolté jusqu'ici, mais nous n'y renonçons pas absolument.

Les endroits les plus dangereux du fleuve sont franchis. Certain passage d'un demi-kilomètre nous a coûté deux jours de fatigues extrêmes, à cause des rapides effrayants qu'il fallait remonter à force de bras ; la manœuvre des barques en cet endroit était vraiment terrible à voir, et quoiqu'il y eût bien cent cinquante hommes qui, de la rive, tiraient nos cordages pour nous faire remonter, nous tremblions pour notre esquif, au sommet du rocher du rivage d'où nous regardions faire. A présent, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de patience ; grâce à Dieu, nous n'en manquons pas, et notre petite provision se refait un peu tous les jours, dans la prière et la considération du but où nous allons.

Malheureux Tatin ! je l'ai eu huit jours dans la tête, ou pour mieux dire, huit jours et huit nuits ; je ne cessais de me le représenter en prison à Beauvais, attendant les assises ; puis, condamné, mis aux fers peut-être ; puis, partant pour le bagne ou la réclusion. J'aurais voulu être encore là, pour l'aider à se relever par le sacrifice, par la pénitence, grande héroïque et profonde, et pour lui présenter le côté de sa

situation par où il peut encore trouver une vie sacerdotale et des consolations dignes d'un cœur encore noble. Je suis confondu, en pensant à ce qu'il a dû souffrir depuis sa chute, et aux impressions qu'il éprouvera dans ces prisons, lui intelligent et délicat malgré tout, quand il se souviendra qu'il est prêtre, qu'il a eu sa petite gloire, qu'il n'était pas le plus médiocre d'entre nous ; et quand il pensera aux amis qu'il avait, à ses confrères, à ces mille petites choses saintes ou du moins innocentes dont leur vie est remplie. Il a été trop *littérateur*, trop *exclusivement littérateur*, pas assez occupé d'*études sanctifiantes* ; pour un prêtre qui est intelligent, et qui a besoin d'études, ceci est malsain. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! soutenez-nous, aidez-nous à trouver dans nos fonctions l'aliment de notre âme, la sève de notre vocation ! — Quel bonheur pour celui qui a la force de résister au mal ! Si le sacrifice est par moments pénible, comme il est toujours et chaque fois récompensé par la paix intérieure et la joie du cœur ! Je le répète, je compte bien sur vous pour mon pauvre frère ; je le vois, grâce à Dieu, en d'excellentes dispositions, et cherchant à se mettre en mesure de devenir un prêtre sérieux ; mais il a besoin d'une tutelle morale, et les meilleurs sentiments s'affadissent vite, quand on a quitté le séminaire et qu'on est exposé au grand vent dans le ministère séculier.

Vos Pâques iront-elles bien cette année ? Je le souhaite et je l'espère. Ribécourt a bien du bon encore. Oh ! qu'il est beau et consolant pour un prêtre, d'avoir sous la main quelques âmes capables d'entendre un mot de piété, de sacrifice, et de tenter un effort vers la perfection, par le détachement du cœur et l'union à Dieu ?

Quand vous m'écrivez, parlez-moi beaucoup de votre petit monde, de la situation de la foi dans nos pays ; mais ne soyez ni triste ni surtout pessimiste. Je vous parlerai aussi de nos chrétientés ; j'en sais déjà bien assez pour vous dire qu'il y a de la misère partout, chez ces néo-chrétiens, et que beaucoup d'entre eux ne sont pas des phénix, il s'en faut. Mais enfin, que voulez-vous, c'est l'Église, c'est le règne de

Dieu ! Le nom de Notre-Seigneur est connu et adoré ; la foi vit ; l'Évangile est entendu ; la grâce reste toujours vivante dans quelques âmes, et cela, par les œuvres de notre apostolat, et par la puissance de notre ministère. Tout cela est bien quelque chose. Faites prier pour moi, et croyez que je suis avec vous de cœur, que je pense à vous bien souvent, plus de dix fois par jour. Allez, ne soyez pas inquiet de notre correspondance, elle m'est trop précieuse pour que je la laisse languir ; le lointain même aura pour effet de me la rendre et plus utile et plus chère ; je crois du reste qu'elle pourra nous être utile à tous deux. Il paraît que la vie de mission donne vite de l'expérience, met du plomb et de la raison dans la tête ; bientôt je ne serai plus jeune, et le bon Dieu, si je lui reste fidèle, comme je l'espère, me fera la grâce de devenir capable d'être utile et de rendre le bien que j'ai reçu.

En arrivant ici, nous avons trouvé, pour toute nouvelle politique, le résultat brut de la nomination des sénateurs, pas encore celui de la nouvelle Assemblée nationale ; les détails même de la première avec les autres nouvelles nous auront devancés à Tchong-Kin. Vous voyez dans quelles proportions de vitesse nous serons informés de ce qui arrive en France. Vous avez le temps de passer par la révolution et de changer de gouvernement, avant que nous le sachions. Au Kouy-Tchéou, nous serons informés assez exactement quoique tard, et nous aurons des journaux, car il en arrive plusieurs qu'on se passe entre confrères, entre autres *l'Univers*.

Voilà une lettre bien longue et bien ennuyeuse ; elle se ressent de mes malaises. Encore une fois, mes bons compliments aux personnes qui se souviennent de moi ; toutes mes méchancetés à M^{lle} Lesobre, puisque je n'ai plus que des méchancetés pour elle, du moins jusqu'à ma prochaine lettre ; encore continuerai-je de lui en dire, si je ne m'aperçois pas qu'elle a offert pour moi quelques prières et quelques bonnes communions. Mes amitiés et mes bons souhaits à M. Boulenger ; j'espère qu'il continue d'aller mieux et de

pêcher des poissons énormes comme des dents de fourchette.

A vous enfin, cher Monsieur le Curé, toute mon affection la plus filiale.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLII

A son Frère

Kouy-Fou, 14 février 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

J'ai reçu, le 22 janvier, à Y-Tchang, ta lettre du 28 octobre ; je t'avais écrit huit jours auparavant... Nous sommes ici arrêtés depuis avant-hier, et nous repartons dans quelques heures. Nous avons à Kouy-Fou une résidence des missions de notre société ; deux missionnaires l'occupent et ont, à l'intérieur de la ville chinoise, une maison où nous sommes chez nous. C'est de là que je t'écris, dans une pauvre petite chambre délabrée, et sur une table à trois pattes ; car l'installation des deux Pères est encore à organiser ; mais ils sont en voie et en projet de construction.

Depuis quinze jours, je me suis retrouvé, par suite de la vie en barque et du régime chinois, pris de mon mal de Shang-Hai, avec une diarrhée qui m'épuisait et qui menaçait de tourner en dysenterie. Me voici encore une fois guéri, bien que j'aie besoin de ménagements d'ici à destination. Nous ne manquons de rien ; j'avoue cependant qu'en avalant, chaque soir, une petite goutte du vin français qui nous reste et que nous épargnons comme un trésor, j'ai plus d'une fois envié la petite demi-bouteille que vous avez, vous autres, pour ration, et dont vous vous plaignez encore. Mais nous recauserons de cette question des vins.

Déjà nous sortons de l'hiver ; il commence à faire chaud à midi. Nous n'arriverons à Tchong-Kin — capitale du Sé-Tchouan où nous devons quitter les barques, nous reposer quelques jours et repartir en palanquin — que vers le carnaval, et au Kouy-Tchéou qu'un peu avant Pâques. Je viens d'écrire un mot au Père Gourdin ; j'avais quelque espérance de passer dans ses parages : cela devient très improbable, car ce serait notre chemin le plus long.

J'ai commencé cette lettre à Kouy-Fou, sans avoir le temps de la finir à terre ; nous voici de nouveau en route, et je reprends la plume le 16 après-midi. Depuis le matin, nous avons été arrêtés par un malheur : notre barque s'est jetée contre un banc de sable ; comme elle est assez chargée, le poids a entr'ouvert deux planches du fond, et voilà l'eau qui entre et qui monte. A la hâte, nous plions nos effets ; les miens sont vite rangés, car j'ai l'habitude de ne rien laisser traîner et de simplifier toujours mes bagages. On nous porte à terre, et on débarque les marchandises sur le rivage ; on vide l'eau qui, heureusement, n'entre plus si abondamment, une fois le bateau déchargé ; on radoube le fond ; et, pendant ce temps, nos Chinois développent les marchandises pour les sécher, car elles pourriraient. Ce sont des pièces de toile américaine qu'on vend à l'intérieur de la Chine. On étend sur les rochers les pièces les plus mouillées ; il y en a au moins deux cents. Quel équipage ! Le patron de la barque se lamente ; sa femme perd encore moins la boule que lui et donne des ordres, en courant de côté et d'autre sur ses petits pieds. Les tireurs à la corde s'amuse, rient, jouent à une sorte de jeu de dominos, assis sur les rochers et sur le sable ; nous nous tenons debout de distance en distance, pour voir si on ne vole pas la toile. Enfin, vers trois heures de l'après-midi, tout est sec, le bateau à peu près radoubé ; on plie les pièces de toile sous la direction de nos courriers, qui sont des hommes de tête ; on replace les ballots dans la barque, et nous repartons à quatre heures. Je ne sais quand nous arriverons à Tchong-Kin ; ce voyage est interminable, et, bien que nous ne manquions de

rien, nous finissons par être fatigués ; mon estomac n'est pas brillant pour le moment, mais je n'ai besoin que d'un peu de vie à terre pour être guéri tout à fait.

Je voulais te parler de ce malheureux Tatin ; M. le Doyen te dira mon impression sur ce nouveau malheur, et la manière dont je crois que vous devez, vous autres séminaristes encore en voie vers le sacerdoce, comprendre et envisager ces déplorables scandales que le démon suscite trop souvent, et que le bon Dieu ne juge pas à propos d'arrêter, sans doute parce qu'il doit finalement en résulter, pour quelques-uns de ceux qui entrent dans le sacerdoce, une instruction et une *édification* même, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire une excitation au bien. Le pauvre Tatin avait du bon, beaucoup de bon, sous le rapport de l'intelligence et du cœur, au point de vue naturel et même au point de vue surnaturel ; mais on n'a cultivé chez lui que le point de vue naturel, en le lançant uniquement dans les études naturelles, humaines, et en lui permettant de négliger, ou du moins en ne l'obligeant pas à cultiver solidement les études surnaturelles, qui sont le fondement de la vie intérieure du prêtre, et l'aliment de sa méditation. Il était littérateur, et il n'y a pas de mal à cela, au contraire ; mais il n'était que littérateur, et voilà le mal ; car, dès lors, il ne pouvait pleinement comprendre et aimer les choses de son état, ni entrer à pleines voiles dans l'esprit de Notre-Seigneur. Tout ceci est un indice des raisons qu'ont eues les Jésuites de le renvoyer de leur noviciat ; il est probable qu'il ne sera pas entré dans leur esprit sous ce rapport.

Les chutes sont trop nombreuses dans le sacerdoce ; il y a, bien sûr, une raison à cela. Ne t'étonne pas ; ne sois ni choqué, ni ébranlé dans tes dispositions, si tu assistes encore, dans l'avenir, à plus d'un malheur de ce genre. L'Évangile dit que les vertus des cieux seront ébranlées ; mais il ajoute qu'il n'est pas possible que les élus soient renversés. Mets-toi au nombre de ces élus ; demande à Dieu, à la Sainte Vierge, de t'y mettre. Prépare-toi à tout voir, et à rester ferme, avec la grâce de Dieu puisée dans la prière, la médi-

tation et l'étude sainte. Prie pour ceux qui tombent, et ne leur jette pas la pierre. Travaille à détruire, dans les âmes chrétiennes, l'impression de scandale causée par leur chute. Aie confiance en Dieu, qui ne laisse pas tomber *sans cause* ses prêtres, et qui soutient ceux qui font ce qu'il faut pour mériter d'être soutenus. Ne perds jamais ton calme, ta tranquillité et ton courage, à la vue des scandales de tout genre dont tu seras entouré, et auxquels il est bon que tu t'attendes. Sois attristé et non découragé par le mal ; s'il devient tellement grand, que tu ne puisses plus que te sanctifier toi-même, et travailler sans succès à conserver et à sauver les autres, continue imperturbablement à te sanctifier et à travailler, malgré l'insuccès qui, du reste, n'est jamais aussi complet qu'il le paraît. Le ministère sacerdotal et apostolique est souvent, même pour un prêtre bon, zélé, l'occasion de se dépenser au dehors, sans reprendre de forces spirituelles au dedans ; cet écueil est très commun, prends-y bien garde ; on commence bien et on finit mal. Je me creuse la tête sans pouvoir retrouver dans quel petit livre j'ai vu cette idée que je te recommande et qui, bien comprise, peut être — précieuse aujourd'hui. Le vrai chrétien — disons : le prêtre ne doit prendre scandale de rien, et doit s'édifier de tout, du bien comme du mal, c'est-à-dire tirer profit de tout pour son avancement spirituel. Le mal comme le bien peut lui servir à ce point de vue ; même, comme le mal est, dans le monde, beaucoup plus commun que le bien, il aura tout profit à prendre l'habitude d'y puiser une instruction, un avertissement, une excitation à mieux faire, et à se rapprocher d'autant plus de Dieu, qu'il voit les autres l'oublier et le trahir davantage. N'est-ce pas dans les *Pensées* de Pascal que j'ai vu cela ?

· Pour mon compte, depuis que je suis en Chine, je suis plus vivement frappé que jamais du besoin que j'ai d'être fidèle à l'esprit de ma vocation, et de l'entretenir en moi par la prière, l'union d'esprit à Dieu et la méditation des choses saintes. Ce qui m'y pousse surtout, c'est l'idée que je suis entouré d'un peuple immense voué au mal, à la corruption,

à la réprobation ; que je suis chargé d'apporter et de garder ici le règne de Dieu vivant dans mon cœur, afin que de là il se répande, ou que du moins il se conserve vivant et actif ; et que s'il meurt en moi, il ne sera plus vivant ici. Pense de même, et tu trouveras dans cette pensée un grand encouragement...

N'oublie pas de me parler de tes lectures et de tes études, comme aussi de l'emploi de ton temps pendant les vacances. Ne perds pas une journée. Oh ! que le temps du séminaire est précieux ! La moindre brèche qu'on y fait, est une brèche faite à l'avenir sacerdotal dans des proportions bien plus grandes. Quatre ans de séminaire sont la préparation à cinquante ans peut-être de sacerdoce ; calcule ce qu'un an de séminaire mal employé compromet d'années dans l'avenir ; ou plutôt, chaque journée de séminaire perdue compromet tout l'avenir, puisque toutes les journées sont nécessaires.

Je suis assez content de te savoir chargé du petit catéchisme ; dans ces proportions, je ne regrette pas pour toi cette occupation ; elle peut t'être utile sans te faire gaspiller ton temps. Ceci et un peu de préceptorat te formera, t'habitue mieux à garder ton recueillement et tes habitudes jusque dans la vie active.

Tu viens de voir le *traité de la Religion* ; sans doute, au second semestre tu verras le *traité de l'Église*. Un mot d'avis là-dessus. Il serait bon de compléter cette étude de l'Église par le *traité de la Tradition*, de Franzelin, qui est son meilleur et aussi son moins métaphysique et son plus clair. Ce traité de l'Église et de la Tradition, étudié de la bonne manière, est celui qui doit préparer les ecclésiastiques à ne pas se laisser prendre à ces erreurs et à ces préjugés qui fourmillent dans la société moderne, dans les journaux, les brochures et les publications du temps présent, et qui composent ce bagage de principes malsains auxquels on donne le nom d'*idées modernes*. C'est ici qu'il est bon de lire les paragraphes du *Syllabus* consacrés aux rapports de l'Église et de l'État ou aux droits de l'Église ; il est très bon aussi, pour compléter ce traité, de lire J. de Maistre, surtout son

livre *Du Pape*, et un opuscule contenu dans l'un de ses deux volumes de *Lettres et Opuscules inédits*. Cet opuscule est intitulé : *Lettre à une Dame russe sur la nature et les effets du schisme*. Il y a aussi un autre opuscule adressé à la même dame *Sur la maxime : Un honnête homme ne doit pas changer de religion* ; ce dernier est encore meilleur que le premier ; il est à méditer, à copier, à savoir par cœur ; il est tout plein de *principes*, présentés avec un bon sens saisissant ; il se rapporte autant au traité de la Religion qu'à celui de l'Église. J. de Maistre a traité les questions de *l'autorité de l'Église* avec une solidité admirable, et tout à fait à la française, c'est-à-dire sous une forme vive, saisissante, courte, avec un bon sens exquis ; il faudra te nourrir de sa lecture.

Étudie bien le *traité de l'Église*, non pas pour savoir beaucoup de textes par cœur, mais de manière à bien comprendre *ce que c'est que l'Église* ; comment elle est une *société enseignante* ; quel rôle y joue l'enseignement de la vérité, pour aboutir à la formation du chrétien par la foi ; comment elle est tout imprégnée de la sève surnaturelle qui s'y montre partout, qui agit partout, et d'où proviennent tous les fruits, toutes les vertus, tous les dévouements qu'elle produit ; quelle est l'organisation hiérarchique et la forme sociale que Notre-Seigneur y a données à la société chrétienne qu'il fonda *super fundamentum Apostolorum* ; comment le principe d'autorité y régit et y dirige tout ; comment ce traité de l'Église, qui est ce qu'on peut appeler la *théologie extrinsèque*, se rapporte, se relie aux autres traités, aux traités de la *théologie intrinsèque*, comme l'organisation se relie à la chose organisée : ainsi, il se relie au traité du surnaturel et de la grâce, en ce que l'Église est chargée de la distribution de la grâce, en est dépositaire, est la société des hommes régénérés par la grâce, lesquels composent le corps mystique de Jésus-Christ, en sorte que l'Église est la continuation, le prolongement de l'Incarnation. Tu vois de suite le lien de ce *traité de l'Église* avec celui de l'Incarnation. Pour bien comprendre ce lien entre l'Église, le surna-

turel et l'Incarnation, lire Mgr Berteaud ; c'est chez lui que je l'ai vu le mieux formulé ; il a des pages là-dessus qui n'ont pas d'égales. Saint Paul aux *Ephésiens*, le commentaire de C. de Lapierre, sont le trésor des meilleures notions sur le même sujet.

Je finis de lire un petit volume de Mgr de Ségur intitulé : *La grâce et l'amour de Jésus*. Ce volume est le premier d'un ouvrage qui en a deux. En général, je conseille peu Mgr de Ségur aux ecclésiastiques, il est superficiel et creux ; la plupart de ses ouvrages, bons pour les enfants et le peuple, sont trop fades pour les prêtres. Mais les deux volumes dont je parle sont excellents, le premier surtout ; voici comment. Ils contiennent très peu de Mgr de Ségur lui-même, et sont pétris de textes magnifiques et très bien choisis, des Pères, des grands théologiens, se rapportant à ce qu'il y a de plus intime dans les questions de la grâce et de la vie spirituelle ; il y a là tous les éléments d'un magnifique traité. Ces textes sont très mal mis en ordre, et l'ouvrage entier est mal disposé, mal agencé, quoique les questions posées soient très belles ; mais enfin ce sont des trésors. Tu ne feras pas mal d'avoir un jour cet ouvrage pour en méditer les chapitres séparément. Il fait partie de la collection sur *la piété et la vie intérieure*, qui se compose de six ou sept volumes ; je ne sais si les autres valent les deux dont je parle, mais ces deux vont très bien séparément.

Tu me demandes si je suis transformé tout à fait en Chinois ? Oui, moins la pipe ; je ne puis encore la souffrir. Depuis quelques jours, je me suis mis seulement à la cigarette ; c'est plus léger, et j'aime cela. — Ne sois jamais plus d'un mois sans m'écrire, et dis-moi mille choses sur ceux qui m'intéressent. Mes meilleurs compliments à tous...

Adieu, travaille dur et ferme quand même ; fais bien tes méditations et tes visites au Saint-Sacrement ; demande toujours à Dieu la force, la lumière, la préservation de ton avenir ; sois calme et confiant en Notre-Seigneur ; prie et fais prier pour moi.

Adieu, je t'embrasse du fond du cœur avec toute mon affection fraternelle.

J.-B.-AUBRY:

LETTRE CCXLIII

A ses Parents

Sur le Fleuve Bleu, 18 février 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

Je ne sais si vous recevez exactement mes lettres ; mais jusqu'ici je n'ai pas encore été longtemps sans vous écrire. Je commence à trouver le voyage un peu long, depuis cinq mois que nous sommes en route et jamais chez nous ; enfin, nous approchons du terme, et je commence à croire que nous arriverons. Ce ne sera pourtant que vers Pâques, ou vers le *poisson d'avril*. Si le voyage est long, il n'est pas malheureux. J'ai bien eu, il y a quinze jours, l'estomac un peu malade encore ; cela venait de ce que notre cuisinier nous avait mis, à titre d'essai, au régime du pays, où tout ce qu'on mange est haché et noyé dans la graisse ; il a dû changer de système, et nos estomacs s'en portent mieux. Du reste, nous avons tout ce qu'il nous faut, et les chrétiens des villes où nous passons nous envoient des paquets énormes de friandises chinoises : fruits confits, pâtes de fruits, sucreries, pâtisseries aux œufs et au sucre, excellentes oranges comme je n'en ai jamais mangé en France, enfin un tas de choses que nous sommes obligés de donner aux gens qui tirent notre barque, pour ne pas les laisser pourrir. Tout à l'heure précisément, nous sommes passés devant une petite ville ; les quelques chrétiens qui l'habitent nous ont envoyé une botte de cannes à sucre à grignoter et à sucer, une botte de tabac à fumer. En Chine, on n'achète pas le tabac, qui se récolte partout ; aussi, tout le monde fume, jusqu'aux femmes

et aux enfants. Le patron de notre barque a ici avec lui une petite fille de huit ans ; tous les jours nous la voyons tenant à deux mains une grosse pipe et fumant à son tour, après sa mère, car toute la famille fume à la même pipe et mange au même baquet. Pour moi, je ne suis pas encore un fumeur bien passionné, et ne le serai jamais ; je commence pourtant un peu, par la cigarette ; on dit qu'il est nécessaire de s'y mettre à cause de l'humidité du climat.

Autant le pays était triste et désolant à voir au commencement du voyage, autant il est agréable aujourd'hui : partout de la culture, des maisons, d'immenses montagnes. Malheureusement, nous ne pouvons visiter les villes ni les villages, car toute la population accourt nous regarder sous le nez, rire de nous, toucher nos habits pour voir ce qu'ils peuvent valoir et combien nous sommes riches ; ainsi nous sommes prisonniers dans notre barque, ce qui finit par être assez ennuyant et fatigant. Nous n'y sommes pas dans la propriété, et je souhaite assez souvent de faire passer mon linge par les bonnes lessives de Goincourt. Depuis deux ou trois jours seulement, je trouve de petits camarades dans mon dos ; nous y avons échappé jusque-là ; mais j'ai fait une bonne chasse, changé de linge, et j'espère que ce sera encore fini pour cette fois. — Les Chinois sont d'une malpropreté repoussante ; mais j'ai le projet, quand une fois je serai à destination, de tenir mes affaires et ma petite résidence bien propres.

J'attends prochainement de vos nouvelles ; j'espère en trouver à la première ville où nous nous arrêterons pour changer de moyen de locomotion. C'est bien incommode de recevoir les lettres avec deux mois et demi de retard ; les nouvelles ont eu le temps de vieillir ; il faut que mon frère m'écrive exactement au moins tous les mois, et je serai sans inquiétude.

Une chose que j'ai oublié de dire à mon frère : quand il trouve ou peut obtenir de quelqu'un des images religieuses belles ou laides, neuves ou vieilles, surtout des images coloriées, grandes ou petites, qu'il me les envoie.

Adieu, chers parents, bon courage et bonne santé toujours;
je vous embrasse bien affectueusement et de tout cœur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLIV

A la Sœur Sainte-Angèle

Sur le Fleuve Bleu, 26 février 1876.

MA BIEN CHÈRE SŒUR,

Il y a presque longtemps que je ne vous ai écrit ; mais aussi n'ai-je encore reçu qu'une lettre de notre Sœur Maxence.

Que faites-vous ? Que se passe-t-il chez vous et autour de vous ? M'écrivez-vous ? Si vous ne le faites pas, tout naturellement je regarderai votre silence comme une leçon de détachement que vous voulez me donner, et j'en ferai mon profit. Je crois pourtant que notre correspondance n'est dangereuse ni pour vous ni pour moi, qu'elle n'est pas fondée sur des raisons capables de déplaire à Celui qui voit le fond des cœurs, et qu'elle peut encore nous être utile, à vous et à moi. Jugez-en, et songez que je me guiderai sur votre conduite pour régler la mienne à ce point de vue, c'est convenu.

Que mon frère vous dise mes impressions et ce que je lui dis à propos de cette misérable affaire du pauvre abbé Tatin, encore un fruit qui paraissait bon et qui était véreux et pourri ! Quand est-ce que ce sera fini ? En voyant ces malheureuses chutes, et en tremblant que celles qui viennent ainsi à la connaissance du public ne soient pas les plus nombreuses, nous devons pleurer pour les âmes scandalisées et Dieu offensé, offrir en réparation le peu que nous souffrons et méritons, prier pour ceux qui tombent, garder notre petit calme intérieur et cette bienheureuse sérénité que donne nécessairement l'état de grâce, continuer à travailler, tout

doucement et le moins mal possible, à nous sanctifier nous-mêmes par l'union à Dieu, la contemplation de Notre-Seigneur sur la croix, sur l'autel et au fond de son petit reposoir qui est en nous, comme aussi à convertir et à sanctifier les autres. Laissons au bon Dieu le soin de faire le compte de ses élus, et demandons-lui de ne pas oublier notre nom dans la liste.

Vous savez ce que je vous ai dernièrement écrit sur les livres de spiritualité ; je l'éprouve encore plus que quand je vous l'ai écrit. Je viens de terminer deux bons petits livres : *Le livre des Résolutions*, de S. Léonard de Port-Maurice — il se vend chez Gaume ; — excellent ! Vous aimeriez cela. C'est dans le même genre que la *Retraite* du P. de la Colombe... C'est le saint écrivain, non pas des conseils théoriques, mais les observations qu'il recueille en lui-même, les mouvements qu'il surprend dans son âme, les résolutions pratiques au moyen desquelles il règle sa vie intérieure et se sanctifie.

Voilà la vraie vie des saints, et non pas les belles exclamations, les pages éloquentes des littérateurs qui ne les ont pas connus. Vive la vie des saints faite par eux-mêmes ! Ils se voient par le dedans ; les autres ne les voient que par le dehors. Dans ce petit livre des *Résolutions*, que le saint avait fait pendant une retraite, qu'il lisait et relisait à chacune de ses retraites, pendant trente-cinq ans, et qu'on a trouvé dans sa manche, le jour de sa mort, on assiste vraiment à ce petit travail intérieur, délicat, lent et actif du Saint-Esprit, dont nous aimions à parler ensemble. C'est ravissant ! Il vous faut cela ; achetez-en deux exemplaires, si vous voulez, et envoyez-m'en un, car celui que j'ai lu n'est pas à moi.

Je viens de lire aussi le premier volume de *La grâce et l'amour de Jésus*, par Mgr de Ségur. Vous savez, je ne suis pas un grand admirateur de Mgr de Ségur ; son œuvre est belle, puisqu'il cherche à faire entrer l'idée de la vie intérieure et l'amour de Dieu chez les petits et les humbles ; mais pour nous autres, ses livres en général sont trop enfantins et superficiels. Eh bien, celui-ci m'a ravi, sans doute parce

qu'il n'a fait qu'y ramasser les paroles des saints sur la grâce ; elles y sont en désordre, mais c'est un trésor d'une richesse incroyable. La grande idée que je vous y recommande, c'est l'habitation de Dieu, de Notre-Seigneur, du Saint-Esprit en nous ; il n'y a que deux ou trois ans que je comprends un peu cela ; depuis que je le comprends, je le retrouve chez tous les saints. Quelle consolation et quelle force pour nous que cette idée ! Comme elle complète et approfondit bien celle du divin *Compagnon de vie* ! Vous n'avez pas oublié ce mot-là, n'est-ce pas ?

J'ai lu aussi *Le Sacré-Cœur de Jésus*, de Mgr de Ségur ; c'est bien inférieur, mais il y a beaucoup de bon. Il m'est venu pour vous, en le lisant, une idée qui serait peut-être bonne et utile à notre Sœur Maxence, et que je vais lui dire tout simplement. Si j'étais *Mère des Novices*, je ferais faire à chacune de mes petites filles un cahier de papier blanc, pas grand de format, pour être facile à cacher ; elles appelleraient cela leur *trésor spirituel* ; ce serait pour recueillir bien précieusement, mais avec parcimonie, les observations, réflexions spirituelles, résolutions, conseils, etc., qu'elles entendraient et liraient partout, principalement dans les livres des saints — les saints de l'Église, canonisés ou béatifiés, — et qui les frapperaient davantage, ou qui leur seraient recommandés plus instamment, comme convenant mieux au tempérament spirituel et aux besoins de chacune. Elles seraient libres d'y mettre ce qu'elles voudraient, chacune selon son goût intérieur, puisque tout est bon dans ce genre ; cependant, il y aurait des choses que toutes pourraient prendre. Ainsi, vu que vous êtes consacrées au Sacré-Cœur, je mettrais en tête du *petit trésor*, comme premier article, un chapitre intitulé : *Les promesses du Sacré-Cœur*. Ce chapitre serait un recueil des quelques paroles de Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, par lesquelles il déclare ce qu'il veut faire en faveur de ceux qui auront une dévotion spéciale à son Sacré-Cœur. Ces paroles, ou ces passages des paroles de Notre-Seigneur, je les trouve dans le petit livre de Mgr de Ségur

— pages 15, 23, 34, 45, 46. — Puis, je ferais terminer ce recueil par la lettre de Marguerite-Marie, citée pages 36, 37, 38. J'ai moi-même copié ces passages ; je les trouve très consolants et très tentants pour la dévotion au Sacré-Cœur. Il me semble que le moyen de ce petit cahier serait bon, pour faire mordre et pénétrer un peu les âmes simples aux idées de la vie spirituelle et à la pensée familière des choses célestes.

Mgr de Ségur dit une bonne chose en tête de son livre : « Je le sais, il est difficile de mettre à la portée de tout le monde les vérités de l'ordre mystique ; il est difficile, et très difficile, d'initier les esprits simples et les enfants à ce qu'on pourrait appeler *la moelle de nos mystères*. » Comme c'est vrai et comme c'est bien dit ! Mais aussi, que c'est un beau mystère que d'être occupé ainsi à former Notre-Seigneur dans les âmes, à ouvrir les yeux sur ce qui se passe en elles à leur insu, à y développer le sens des choses spirituelles, à y planter la belle petite graine de la vie intérieure, puis à l'arroser, à la soigner, tout en laissant au bon Dieu le soin de lui donner l'accroissement et de protéger toutes les périodes de son développement, jusqu'à ce que le Saint-Esprit trouve que le fruit est assez mûr et bon à cueillir !

Nous ne valons rien par nous-mêmes ; moi surtout, j'ai beaucoup manqué aux grâces que le bon Dieu m'a faites. Ayons bien le sentiment de notre misère ; mais que cela ne nous empêche pas de nous réjouir et de remercier Dieu, de ce qu'il a bien voulu nous faire *comprendre et sentir* un peu ce qu'il nous veut, ce qu'il fait en nous, et à quoi le travail de sa grâce nous conduit.

Ayez soin de me dire ce que vous lisez, et si vous cherchez encore vos friandises de temps en temps dans l'Écriture Sainte, dans l'Évangile, dans S. Paul, dans les discours de Notre-Seigneur rapportés par S. Jean, et dans la *première Épître* de ce même S. Jean. Je regrette que le P. Liebermann, dans son commentaire, se soit précisément arrêté à l'entrée des plus beaux de ces discours, où Notre-Seigneur

parle de ceux *qui demeurent en lui et lui en eux*. Vous savez, c'est S. Jean qui a le mieux senti ce qui se passait dans le cœur de Notre-Seigneur, et qui a le mieux fait sentir ce lien d'amour qui doit nous unir à lui.

Je lis, dans *Le Sacré-Cœur* de Mgr de Ségur, de jolies choses sur la relation et les similitudes de situation et de révélations qu'il y a eu entre ce même S. Jean et St^e Gertrude. Oh ! que je regrette aujourd'hui de n'avoir pas assez lu et *farfouillé* la vie et les ouvrages des saints ! mais j'y suppléerai autant que possible, en ne manquant pas un des livres spirituels que je rencontrerai par-ci par-là, quand je voyagerai et que je verrai quelque chose de bon chez les confrères — car en mission nous voyons encore de temps en temps nos confrères ; il faut bien se confesser. — J'ai pris l'habitude de copier, de noter beaucoup ; je ferai de tout cela un petit *trésor spirituel*, moi aussi ; et peut-être qu'à force de respirer, dans les ouvrages des saints, la bonne odeur de Jésus-Christ, je finirai par en garder un peu le goût. Je vous ai dit à Beauvais que j'avais résolu de prendre, parmi mes munitions spirituelles, la dévotion au Sacré-Cœur ; j'y fais bien peu, bien peu de chose, mais enfin j'y pense ; c'est une intention que je garde et que j'ai plus d'une fois renouvelée ; elle m'a été confirmée, surtout quand j'ai un peu médité ces *promesses du Sacré-Cœur* dont j'ai parlé plus haut à notre chère Sœur Maxence. C'est un malheur pour moi d'avoir tant de défauts de caractère qui empêchent mon progrès spirituel, et une négligence qui m'arrête en tout ce qui est pratique, et me fait toujours rester dans la région stérile des bonnes idées. Toutefois, croyez bien, notre Mère, que j'ai senti bien des grâces entrer dans mon âme depuis trois mois ; elles s'y sont glissées entre les rochers, mais j'espère qu'elles y sont et qu'elles y resteront pour me convertir un brin, me rendre capable enfin de quelque chose de réel et de pratique. Il faudra bien que je travaille, afin que, quand *nous nous reverrons devant le bon Dieu*, je ne sois pas trop loin en arrière de vous, et que vous n'ayez pas à rire de moi et à hausser les épaules, en me voyant resté

dans le B A-BA de la vie spirituelle. Si vous mourez avant moi, tirez-moi un peu, car j'ai les jambes bien lourdes.

Encore une idée que je veux vous donner, chère Sœur Maxence, et qui me sert souvent ; elle pourrait peut-être aussi servir à vos enfants : quand je suis tenté, d'une façon ou de l'autre, quand j'hésite devant un sacrifice, il m'arrive assez souvent d'avoir la pensée et de faire à Notre-Seigneur la prière que voici : « Mon Dieu, cela me coûte ; mais je vais vous faire ce sacrifice, à condition que vous me ferez mieux comprendre et mieux sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles, et avancer d'un petit cran de plus dans l'union de cœur avec vous, en vous révélant encore un peu plus à mon âme ! »

Oh ! la charmante parole de S. Augustin que j'ai trouvée dans *La grâce et l'amour de Jésus*, de Mgr de Ségur : « O Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ! Vous seul, montrez-vous à mon âme avec votre douceur, car vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur ! » En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir sa douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour la voir, il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup, et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous pouvons être vraiment détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre-Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'il nous ait fait entrevoir intérieurement, au moins un petit rayon de sa beauté, impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur.

Sœur Maxence, suggérez à vos enfants ma petite pratique de tout à l'heure en face des tentations et des sacrifices, et ne croyez pas que j'y sois souvent fidèle, non ! Seulement, l'idée m'en est venue assez souvent, et j'en ai essayé quelquefois avec profit. Quel bonheur, si le bon Dieu, oubliant nos infidélités, et ne regardant plus que ce tout petit peu de bonne volonté et de bons désirs qu'il y a en nous, voulait bien nous garder toujours en état de grâce, nous donner un

peu de son amour qui guérit et adoucit tout, et nous faire monter un peu derrière les saints dans la vie spirituelle ! Ce petit germe de bonne volonté et ce bon désir de comprendre et d'entamer la vie intérieure, qui est le commencement même de cette vie de grâce, c'est peut-être tout ce qu'il nous est possible de transmettre aux autres, puisque c'est l'Esprit-Saint qui fait tout le travail. Je crois que, pour le leur transmettre, la première condition est de leur en parler beaucoup, pour leur faire venir l'eau à la bouche et leur faire dire : « Mais enfin, dites-nous donc ce que c'est que cette vie intérieure dont vous nous fatiguez les oreilles, et faites-nous-la d'abord comprendre ! » Le jour où ils auront dit cela, si nous voulons, tout est gagné, pourvu que nous sachions les mettre sur la voie et leur répondre : « Ah ! nous y sommes ! Ce n'est pas moi qui puis vous l'expliquer, mais Notre-Seigneur et le Saint-Esprit lui-même, si vous faites ce qu'il faut. »

Avis, notre Sœur Maxence. Je suis bien content de n'être venu ici qu'ayant eu, grâce à la Providence, le temps de comprendre enfin tout cela et d'acquérir ce désir. Il me reste bien à faire, beaucoup de défauts à extirper que j'ai apportés avec moi, et que je retrouve tous les jours et à tout instant. C'est votre affaire de prier Notre-Seigneur pour moi, de lui demander d'enfoncer les tampons et d'entrer quand même.

Je voudrais bien aussi trouver par ici l'occasion de déposer ce germe dans quelques âmes. Mon bonheur aurait été, en France, d'avoir cette occasion ; ç'a été ma principale tentation de rester là-bas pour la trouver ; l'aurai-je par ici ? C'est un souci que je remets au bon Dieu avec tout le reste. Je ne saurai pas, avant mon arrivée à destination, où, comment, et à quoi je serai occupé. Le peu que j'ai vu jusqu'ici prouve que nos pauvres chrétiens sont bien épais ; que leur tact intérieur et la pointe de leur spiritualité ne va pas loin. Ils sont dans un milieu si matériel, si païen, si voué au diable, qu'on sent, qu'on devine, qu'on respire partout et qui occupe tout. On a déjà tant de peine à obtenir d'eux le

simple et élémentaire état de grâce, sans cesse perdu et toujours retrouvé ! Si déjà, en France, où il est connu et installé dans les âmes par le Baptême, Notre-Seigneur en rencontre si peu pour le recevoir et lui donner l'hospitalité, c'est bien autre chose par ici. Vous le figurez-vous caché, serré, gêné, à l'étroit, dans les quelques pauvres âmes pures qu'il trouve au milieu de ces immenses populations de païens voués au péché ? Il y a quelque chose de consolant dans cette pensée, pour le missionnaire, qu'il se trouve être presque son unique pied-à-terre et sa petite résidence, et qu'il est, presque à lui seul, toute l'Église vivante et tout le trésor du surnaturel, au milieu de ce débordement de paganisme et de péché !

J'ai senti cela bien vivement, il y a trois semaines ; il faut vous dire à quelle occasion. Nous passions avec notre bateau en face d'une ville de quatre à cinq cent mille habitants, dans un district évangélisé par des missionnaires franciscains italiens. Ils ont, dans cette ville, un prêtre séculier chinois, une maison où celui-ci réside, et une petite chapelle. Nous passons là quelques jours, mais sans sortir de notre barque ; car aussitôt qu'un Européen, même habillé, comme nous, à la chinoise, apparaît dans une population chinoise, tout le monde accourt ; ou s'appelle, ou s'attroupe, ou s'ameute pour venir voir l'Européen, et rire de lui. Un jour, de très grand matin, je sors pourtant avec un des courriers chrétiens qui nous conduisent ; je vais dire la messe chez ce prêtre, me réservant de revenir en palanquin, c'est-à-dire, en chaise portée en civière sur les épaules de deux hommes et fermée à tous les regards. Me voilà chez lui ; je dis la messe ; il la dit après moi, bien décemment et bien pieusement. C'était un dimanche ; il y avait six personnes, je crois, à la messe, savoir, ses domestiques ou catéchistes, et quelques chrétiens de passage, résidant, comme nous, sur une barque dans le port. Je reste l'avant-midi avec lui. Il a l'air bon, quoique mort et inanimé, comme tous ces prêtres chinois. « Combien avez-vous de chrétiens ici ? — Pas un seul ! » me répond-il très humblement. J'étais embarrassé de lui avoir

infligé la confusion de cet aveu. Or, depuis plusieurs années, il y a dans ce poste un prêtre attendant des âmes, chargé de les chercher, offrant tous les matins la Sainte Victime. Vous figurez-vous cette situation pour un prêtre catholique, notre pauvre Mère, et me voyez-vous dans quelque ville du Kouy-Tchéou, entouré de plusieurs dizaines ou centaines de mille païens occupés de la terre, du commerce, du boire, du manger, du péché, vivant pour le démon et ne pensant ni à Dieu, ni à leur âme, ni à la vie future ? Me voyez-vous me creuser la tête pour en prendre quelqu'un au filet sans y réussir, me morfondre à les attendre des années entières, toujours seul et toujours déçu ? Enfin me voyez-vous, comme ce pauvre prêtre, n'ayant pour compagnie et pour consolation que Notre-Seigneur, dans son petit tabernacle en bois blanc, dans une toute petite chapelle, moins belle et moins grande que votre chambre ? Cette pensée, et la perspective d'un tel avenir pour moi, m'a bien trotté dans la tête depuis le jour où j'ai vu cela. Eh bien, maintenant, je trouve une sorte de charme à la situation de ce pauvre prêtre — s'il n'y a pas de sa faute dans son peu de succès — s'il sait étudier, méditer, goûter un peu la compagnie et le voisinage de Notre-Seigneur. Si j'étais dans une situation semblable, je rêvé de mettre dans ma petite chapelle une table, une chaise et quelques-uns de mes meilleurs livres. J'irais travailler là auprès du bon Dieu ; nous travaillerions nous deux ; nous causerions nous deux, et il me semble que je passerais là quelques beaux moments. Et puis, j'aurais pour me consoler les pensées que voici : Le démon règne partout autour de moi, et ses propriétés enveloppent ma maison ; mais le règne de Dieu est entre mes quatre murailles. L'Église vivante, surnaturelle, pleine de grâces et pleine d'avenir est représentée ici, elle habite ici, et c'est moi qui suis l'Église ; il y a ici, au service de ceux qui en voudront, la source de la grâce et le trésor de la Rédemption, et c'est moi qui suis ce trésor. Notre-Seigneur est vivant ici, et c'est en moi qu'Il est vivant, en même temps que dans ce petit tabernacle qui est à moi et à lui, et où je le fais venir tous les jours.

L'Esprit saint a ici un pied-à-terre et une petite vigne qu'il cultive et qui produit, et c'est mon âme qui est cette vigne et ce petit pied-à-terre. Quand viendra le jour où le règne de Dieu s'étendra et où Notre-Seigneur sortira de prison pour conquérir ces pauvres peuples, c'est de moi qu'il sortira, sans me quitter, pour se répandre autour de moi; c'est moi qui serai sa mère, et ma petite chapelle qui sera son berceau.

Ne trouvez-vous pas, notre chère Mère, qu'il y a, dans ces pensées, une consolation, un stimulant pour conserver mon état de grâce et grandir en esprit intérieur, pour utiliser même cette situation si pénible et si délaissée? N'avez-vous pas quelques-unes de vos Sœurs qui sont et que vous êtes obligée de placer dans une situation analogue en paroisse, et de jeter aussi comme des brebis au milieu des loups? C'est bien le mot de Jésus-Christ. Eh bien, suggérez-leur donc cette idée, pour qu'elle les aide, les fortifie contre l'envahissement du démon dont elles sont enveloppées, les console de leur abandon spirituel, et leur apprenne à se faire, devant le tabernacle ou dans leur petite chambre, une bonne solitude, tout imprégnée de l'odeur de Notre-Seigneur, de la présence du Saint-Esprit et des Saints Anges, où elles puissent se retirer et trouver un compagnon avec qui causer, s'épancher, faire leurs petites confidences, verser une petite larme, et puiser un brin de forces pour continuer la route. C'est si long, si interminable, la vie d'une religieuse qui ne trouve pas de consolation autour d'elle, au dehors dans les hommes, et qui, d'un autre côté, n'a pas en elle-même, au dedans, assez de jus, pour garder l'esprit de son état sans le secours des autres !...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLV

A son Frère

Tchong-Kin, 4 mars 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu seras bien mal servi, cette fois ; nous voici arrivés à Tchong-Kin depuis le jour des Cendres ; mais j'y suis encore assez peu à mon aise, puis très mal installé pour écrire. Nous trouvons ici un missionnaire du Kouy-Tchéou venu pour nous chercher, toutes nos affaires prêtes, nos chaises à porteur construites. Nous avons chacun trois hommes pour nous porter, et je plains ces pauvres diables qui font, chose incroyable ! huit lieues par jour en moyenne dans les montagnes, presque sans route, d'ordinaire au demi-pas de course, portant un semblable fardeau sans jamais s'arrêter !

Je voudrais te décrire ce que je vois ; mais je n'en ai ni le temps, ni l'humeur, fatigué que je suis par des digestions pénibles et par une diarrhée persistante, toujours mourant de soif par suite de l'épuisement qui en résulte. Cet état n'est pas dangereux, et il me faut un peu de séjour à terre, dans une résidence où je puisse me soigner à mon gré ; mais je n'aurai cela qu'au Kouy-Tchéou. Nous partons très prochainement pour arriver dans trois semaines.

Tout ce que nous voyons est de plus en plus bizarre et contraire à ce qu'on voit en Europe. J'ai éprouvé une impression étrange, en arrivant dans Tchong-Kin, apporté en avant de notre barque dans une petite nacelle, tout au soir, et porté par la ville en palanquin jusqu'à la résidence de l'évêque. Ville puante, bien plus que Beauvais ; rues excessivement étroites, plus que ton corridor ; boutiques borgnes, noires, enfumées, malpropres ; des cris partout, parmi lesquels domine celui des cochons, que les charcutiers tuent le soir dans la rue, pour les préparer la nuit et les vendre le

lendemain. Partout, en plein vent, des autels à Bouddha, avec des chandelles rouges qu'on y fait brûler, non pas, à ce qu'il paraît, par respect pour le dieu, mais pour apaiser sa colère. Sur chaque porte, deux images superstitieuses représentant des divinités à très gros ventre et à figure monstrueuse. Enfin, il faut voir cela pour en avoir une idée.

Tes deux lettres que je viens de recevoir, et qui étaient longues, m'ont beaucoup, beaucoup intéressé ; ne te lasse pas de m'écrire, tout en y passant le moins de temps possible. Ceci n'est qu'un petit mot pour ne pas te faire attendre...

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLVI

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y-Fou, 19 mars 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Nous y voici enfin, dans ce bienheureux Kouy-Tchéou après lequel nous courons depuis six mois ! Il nous reste cinq jours de marche d'ici à la Capitale. Nous sommes arrêtés à Tsen-Y, pour y passer la fête de S. Joseph, et nous reposer deux jours chez un des missionnaires qui seront désormais nos confrères. C'est de là que je vous écris, le jour même de la fête de notre grand patron à tous, puisque tous nous voulons être de la Sainte Famille. Reprenons les choses d'un peu plus haut. Je vous ai écrit de Kouy-Fou, je crois, vous promettant une lettre de Tchong-Kin ; mais, bien que nous y ayons passé huit jours, je ne l'ai pas faite : j'étais trop fatigué, presque malade, puis assez mal installé pour écrire.

Que de choses il faudrait vous dire pour être complet! mais c'est impossible. A chaque instant je rencontre quelque scène, quelque objet, quelque détail, quelque idée que je voudrais vous envoyer, et que je me promets de ne pas oublier ; puis j'oublie tout, et il ne me reste que des ensembles confus et incolores que je vous envoie, faute de mieux, pour vous aider à me suivre. Car c'est mon plaisir et ma joie de penser que je ne suis pas encore oublié, et que quelques vrais amis me suivent encore de loin, comme je reste avec eux au-dessus et au travers des espaces.

De Kouy-Fou à Tchong-Kin, mes souvenirs ne me rappellent plus rien de saillant. A Kouy-Fou, nous avons trouvé deux missionnaires résidant ensemble *ad tempus*, le plus jeune des deux ne sachant pas encore la langue. Deux jours de repos chez eux. Mais, dans ce malheureux Sé-Tchouan, on est prisonnier entre ses quatre murailles, ou, si l'on voyage, on est prisonnier dans sa chaise bien fermée. Car, si on montre le nez, si on est aperçu, vite la foule s'amasse, vous dévore des yeux, rit à se tordre, commence à vous insulter, et voilà une émeute. Il n'en est pas de même au Kouy-Tchéou.

Après Kouy-Fou, à Houan-Hien, nous trouvons encore un autre missionnaire, un jeune cette fois et que nous avons connu à Paris. Nous passons quelques heures avec lui et repartons pour Tchong-Kin, où nous arrivons le mercredi des Cendres à la nuit. Nous y sommes reçus par Mgr Desflèches. Plus nous avançons au fond de la Chine, plus l'aspect de ces villes chinoises est étrange. Celui de Tchong-Kin, entre autres, surtout le soir, où nous avons traversé dans toute sa longueur cette ville de six cent mille âmes, m'a beaucoup frappé...

Nous voici donc rendus à l'Évêché, bien contents d'en avoir fini avec cette vie de barque dont nous étions très fatigués. Nous allons saluer l'évêque, et qui trouvons-nous avec lui ? Outre son secrétaire et un missionnaire de passage, un de ceux du Kouy-Tchéou, venu tout exprès pour nous chercher, et ayant lui-même son district dans la partie la plus

voisine du Sé-Tchouan. Je vous laisse à penser notre joie et les mille renseignements que nous lui demandons. Nous trouvons avec lui un homme de Kouy-Yang-Fou et un autre de Tsen-Y, envoyés, eux aussi, pour nous. Tout est préparé déjà pour notre départ ; nous attendons seulement quelques jours à Tchong-Kin, le temps de nous reposer, de compléter ou réparer notre vêtement. Il est décidé que nous partirons de Tchong-Kin pour *la Capitale* — comme disent les missionnaires et comme je dirai désormais dans mes lettres en parlant de Kouy-Yang-Fou — par terre, en palanquin, portés non par quatre mais par trois officiers.

Rien à voir à Tchong-Kin, sinon la ville même ; les œuvres principales de la mission ne sont pas là. L'Évêché est un ramassis de vieilles maisons chinoises, mal recousues ensemble et en ruines, occupant du reste un assez beau terrain. Il y a des projets de reconstruction ; mais on hésite, et la malveillance des mandarins et de la population fait reculer indéfiniment. Deux églises catholiques dans la ville — les protestants ne sont pas ici et n'entrent en Chine qu'à la suite des consuls anglais, qui ne sont encore qu'à Hankow. La première de ces églises est la chapelle même de l'Évêché ; c'est une grande mesure propre, triste, vieille, sans cachet et qui sera démolie ; l'autre, la cathédrale, est assez belle pour la Chine ; mais nos yeux européens, habitués à la riche simplicité des églises romanes et gothiques, n'admireront jamais ce qu'il faut faire ici pour plaire aux Chinois. Comme me disait le curé chinois de cette église : pour qu'un monument fasse ici de l'effet, *opus est ut percellat oculos*. Construction en bois peint, doré, verni ; partout des inscriptions en caractères chinois, suspendues et coupant les lignes ; des armées d'images pieuses polychromées, de confection française ; des lustres compliqués, à papillotes, à frisettes, à dorures, à clinquant — comme goût c'est détestable. Je pourrai bientôt vous envoyer la photographie, faite par un de nos confrères, de la nouvelle cathédrale du Kouy-Tchéou, bâtie sous le vocable de S. Joseph, et qui sera consacrée le troisième dimanche après Pâques, fête du Patronage de

S. Joseph ; vous aurez une idée du genre. Encore la situation de l'Église au Kouy-Tchéou. permet-elle un peu plus d'audace ; on s'y écarte davantage du genre chinois, comme vous le verrez dans ce monument, qui me semble une combinaison assez heureuse du gothique avec le style du pays.

Ces huit jours à Tchong-Kin ont été occupés pour moi par mes malaises ; au moment du départ seulement je me suis trouvé mieux, et, pour le dire tout de suite, le mieux a continué, grâce au grand air des montagnes et au bercement de la chaise, qui occasionne une fatigue en sens contraire de celle de la barque.

Nous voici en chaise, le huit mars, à neuf heures du matin, portés chacun par nos *trois officiers*, qui sont de robustes lurons : en loques, assez bonnes figures, riant et causant sous leur fardeau, cependant assez lourd. Nos chaises nous appartiennent et nous resteront ; elles coûtent chacune vingt-cinq francs. Ce sont de grandes boîtes carrées ouvertes par devant ; au fond est le siège du porté, qui peut à volonté tirer un voile pour se cacher, ou rester découvert pour respirer ; deux grandes perches de bambou très solides et légères forment le brancard ; deux porteurs en avant, un en arrière : nous voilà partis. Ce moyen de transport vous paraît odieux et répugnant ; j'avais la même impression ; mais il faut en passer par là ; c'est le seul, ou à peu près, usité en Chine, avec la mule, dont nous aurons lieu de nous servir spécialement au Kouy-Tchéou ; les Chinois ne le trouvent nullement odieux, et nos porteurs n'ont pas d'autre gagne-pain. Tous les transports se font du reste ici à épaules d'hommes ; et celles des Chinois sont incomparablement plus robustes que celles de n'importe quel portefaix européen. Voilà des hommes qui nous portent six et huit heures par jour, ne se reposant qu'à peu près une fois par heure ; ils vont presque toujours au pas de course, et Dieu sait si le chemin est raboteux, escarpé souvent. Nous partons chaque matin vers cinq heures et demie ; on marche avant de manger, deux heures à peu près ; on arrive à une auberge chinoise plus ou moins

écartée ; là on déjeune, c'est-à-dire que nous y mangeons ce que nous avons apporté ; l'auberge ne peut guère fournir que du riz, de l'eau, du thé, une sorte de mauvais chou vert et feuillu qu'on fricasse à l'eau et au sel, un fromage fade fait avec une pâtée de grosses fèves fermentées — je n'ai pas encore pu m'y mettre. En passant dans les villes, nous faisons provision d'œufs, de sucre en poudre assez bon quoique malpropre ; pour moi qui suis plus fatigué, un peu de viande de porc ; mes deux compagnons et les trois ou quatre chrétiens qui font partie de notre escorte, font maigre perpétuel à cause du Carême, qu'on a conservé en Chine dans toute sa rigueur, excepté le jeûne ; on ne jeûne que le vendredi.

Arrivés donc à une auberge, nous y trouvons déjà installés un certain nombre de voyageurs, portefaix, marchands, car la route est pleine de monde qui circule. On nous cède immédiatement la première place, c'est-à-dire la plus belle table ; car, nous autres, nous sommes des *grands hommes*, comme on dit par ici de tout ce qui est un peu plus notable. Il n'y a qu'un fourneau et qu'une marmite ; ils nous sont livrés sans retard, et nous commençons à y faire nos sauces. Depuis Tchong-Kin, j'ai heureusement retrouvé la recette pour faire la soupe à l'oignon et la panade ; le matin, nous commençons toujours par la panade ; le soir, par la soupe à l'oignon, où je fais roussir une poignée de farine avant de mettre l'eau. Les Chinois ne font pas de pain ; mais à Tchong-Kin et ici, les missionnaires en font, et nous en avons une provision. Enfin, nous ne sommes pas malheureux. Le soir, vers trois ou quatre heures, on s'arrête dans une auberge ; il faudrait vous décrire encore ces auberges, ou mieux, il vous faudrait les voir. Toutes, riches et pauvres, sont taillées sur le même modèle : grande mesure ouverte à tout venant et à la disposition de qui veut y entrer, même sans y rien dépenser ; on entre par un bout, on sort par l'autre, sans descendre de mule ou de palanquin, sans débotter ; la route traverse la maison. Dans un coin, un gros fourneau en briques à une seule ouverture ; tout passe par la même et unique marmite ; des tables au fond de l'apparte-

ment, et, si l'auberge est un peu riche, quelques chambres au moyen d'une cloison en bois et en terre. Le soir donc, nous nous arrêtons à une auberge qui loge ; nous avons avec nous, comme tous les voyageurs de ce pays-ci, nos couvertures et une natte ; la chambre contient quelques lits consistant en des planches sur deux tréteaux ; les plus belles auberges n'ont pas autre chose, et les plus belles chambres sont littéralement des granges sans plafond, sous la tuile et avec la terre pour plancher ; on dort tout de même.

Si vous voulez me suivre au passage, sur la carte du Kouy-Tchéou, voici quelques noms de villes ou, comme on dit, de *Marchés*, par où nous avons dû passer jusqu'ici. Le dernier du Sé-Tchouan où nous avons couché, est Koan-Yn-Kiao ; le treize au matin, nous entrons au Kouy-Tchéou, et le soir nous couchons à San-Kan ; le quatorze, à San-Po ; le quinze, à Tong-Tse. De Tchong-Kin à Tong-Tse, huit jours de voyage ; mais ici, attention. Cette dernière ville est la résidence du missionnaire qui est venu nous chercher ; c'est là que se faisait notre entrée officielle au Kouy-Tchéou, le quinze, après-midi, par un beau soleil printanier. Vous devinez mes impressions, en arrivant à notre première église et dans notre première chrétienté. La réception à Tong-Tse a été charmante. Notre compagnon, missionnaire du lieu, voyage non en chaise, comme nous, mais à mule ; il était arrivé deux heures avant nous pour préparer sa maison, où nous devions passer un jour et deux nuits. A une demi-lieue de la ville, une députation de chrétiens nous reçoit et nous escorte à notre entrée. D'abord ce sont trois beaux jeunes hommes qui descendent de leurs mules et nous font, à la mode du pays, la génuflexion en pleine route. Je leur dis, avec les quelques mots de chinois que je sais : « Vous êtes des chrétiens ? — Oui, » me répondent-ils avec ce bon sourire que le prêtre catholique a toujours et partout la consolation de retrouver sur le visage de ceux qui appartiennent à sa foi et à sa famille. Pauvres gens ! ils paraissent tout émus en nous voyant, et je vous assure que, pour moi, rencontrant pour la première fois, si loin de la patrie et du centre de

l'Église, des chrétiens qui nous appartiennent pour ainsi dire, j'étais bien ému aussi. Plus loin, nous en retrouvons encore trois à pied, puis encore trois. Tous se mettent à notre suite, et nous arrivons à la porte de la ville. Les trois cavaliers passent en avant, l'un derrière l'autre ; nos chaises suivent, escortées des piétons ; les trois mules ont des grelots qui résonnent, la ville entière sait qu'il arrive de nouveaux *Pères chrétiens* ; notre cortège est respectable, et nous faisons vraiment sensation, car tous les païens sont sur les portes et dans la rue pour nous voir. Du reste, pas une injure, pas un cri, pas un signe de dédain ; au contraire, la sympathie et surtout le respect sur tous les visages. Notre marche est vraiment triomphale, et l'on voit que ces païens se disent : « Voyez donc comme ces chrétiens honorent leurs prêtres, et comme ceux-ci, quoique leur venant de si loin, ne sont pas pour eux des étrangers ! »

Il faut vous dire que, dans toute la Chine, on déteste l'Européen, on l'insulte et on se moque de lui ; nous avons été saturés de cela à Shang-Haï, à Tchong-Kin, où le missionnaire ne peut se montrer en public. Au Kouy-Tchéou, ce n'est plus la même chose ; nous nous montrons ; on nous regarde avec curiosité mais sans mépris ; le peuple est sympathique et plus naturel. Cette différence vient sans doute du caractère, mais aussi de la situation que les missionnaires ont prise, et de la façon dont ils se sont posés dès le principe. Mgr Faurie a vraiment conquis la position, et, comme disent les missionnaires, *nous vivons de lui !*

Nous voici descendus à Tong-Tse, dans la résidence du missionnaire. Sa petite maison à la chinoise est propre et convenable ; son église et son orphelinat sont installés sur un terrain appartenant à la mission. On a battu le tam-tam d'une certaine façon ; il y a trois cents chrétiens dans la ville : environ deux cents sont réunis dans l'église, pour recevoir l'eau bénite que je suis chargé de leur donner, et pour nous faire les prostrations d'usage. Puis, nous entrons à la maison, et, toute la soirée, nos causeries avec le Père sont interrompues par l'arrivée des chrétiens qui viennent

nous saluer en particulier, et consulter le Père, absent depuis six semaines pour les tournées dans les chrétientés de son district.

Nous repartons le 17 pour Tsen-Y, où nous arrivons le 18 au soir. Même réception, plus touchante encore. Nous trouvons ici une résidence assez grande, un beau terrain récemment acheté pour y établir des œuvres, quand il y aura de quoi. Le Père du lieu nous attend ; nous allons passer deux jours avec lui et avec un autre missionnaire de passage. Ce soir, un autre jeune missionnaire, en tournée apostolique dans le voisinage, arrive sur sa mule pour nous saluer ; j'oubliais de vous dire que le missionnaire de Tong-Tse nous a accompagnés jusqu'ici ; nous voici réunis à six pour passer la soirée. Demain matin, nous repartons tous, mon compagnon et moi, du côté de la Capitale, en passant par les marchés suivants que vous avez peut-être sur la carte : Kéou-Pa-Tchang, Mey-Tchou-Tsin, Sy-Fong, Tcha-Tso. Le cinquième jour, c'est-à-dire samedi 25, au soir, nous arriverons à Kouy-Yang-Fou ; ce sera le jour de l'Annonciation ; n'est-ce pas gentil et de charmant augure ? Il y aura six mois et trois jours que nous serons partis de Paris.

Je vous écris dans une chambre d'où j'entends parler et rire mes cinq confrères, n'étant séparé d'eux que par une cloison en papier ; ce n'est pas commode pour causer avec la plume, tout me distrait et me coupe le fil — pas au point cependant de me faire oublier tout ce que j'aime en France et à Ribécourt. Je comptais trouver ici une lettre de vous, en réponse à celle que vous avez reçue de Singapour ; j'espère au moins que, voyant mon crime cesser désormais, désormais aussi vous m'écrirez souvent, surtout avec bien des détails de toutes sortes. Je voudrais aujourd'hui vous faire une lettre intéressante, et il y a de quoi ; mais je suis trop distrait, et surtout trop fatigué de la tête ; en revanche, l'estomac va mieux.

Le pays que nous traversons est ravissant, sauvage, tout en montagnes à pic, plus hautes et plus pittoresques qu'au Sé-Tchouan ; ajoutez qu'ici au moins on voit un peu d'arbres

partout ; les montagnes, étant trop escarpées pour être propres à la culture, sont boisées. De notre chaise, nous sentons les bonnes odeurs des bois et des champs, et nous entendons les oiseaux. Je vous envoie une pauvre petite fleur d'orchidée, cueillie au jardin du Père, et dont j'ai trouvé un bon nombre sur les bords de notre route, large d'un mètre, et généralement pavée ou en escalier, puisqu'à tout instant il faut monter ou descendre.

Tout ce que j'entends dire du Kouy-Tchéou, et de la manière dont la mission s'y est organisée, me réjouit ; on y a gardé, autant qu'il a été possible, le genre, les habitudes, les usages d'Europe, et on a obtenu des Chinois qu'ils ne s'en étonneraient et ne s'en offusqueraient pas. Il y a fort à faire, mais il y a moyen de faire quelque chose, paraît-il. La fatigue est grande à cause de la configuration du pays, qui est très montueux ; personne ne s'en plaint, et ces fatigues ne seront point perdues, si Dieu bénit la sueur des missionnaires, ce qui, pour en revenir toujours à mon refrain, ne dépend pas de lui seul, mais de la ferveur avec laquelle on priera pour lui en Europe. Encore quelques jours, et nous serons arrivés ; j'aurai alors quelques lettres à écrire, et ne vous écrirai qu'un peu plus tard.

Mille bons souvenirs à mes amis de Ribécourt ; meilleure santé à M. Boulenger. Je dois encore quelques méchancetés à M^{lle} Lesobre ; je serai, après quelque temps d'exercice, en état de ne pas trop regretter sa soupe à l'oignon, et si jamais je la revois sur cette pauvre terre, je lui ferai goûter de la mienne. Quelque chose de bien cordial à M. le curé de Carlepont ; le souvenir de mes causeries avec lui me fait grand plaisir, et je tiens beaucoup à ne pas être oublié de ce vieil ami.

22 mars. — Nous repartons ce matin. Hier, premier échantillon d'une soirée entre missionnaires qui se rencontrent ; nous nous sommes couchés... ce matin ; la soirée est chantante, riante, et tant soit peu dansante. Chacun, dans ces soirées, doit fournir, autant que possible, son écot de chansons ; j'ai peu cultivé cette partie, et il faudra m'y mettre.

Si vous retrouvez dans vos papiers, si vous rencontrez quelque chansonnette agréable dans n'importe quel genre, ne manquez pas de me l'envoyer ; je voudrais avoir le cahier si riche de M. Hauleville. Il est évident que vous ne serez pas scandalisé de ce que je vous demande là : de loin en loin les missionnaires se rencontrent assez nombreux pour faire gaie société ; or, c'est une maxime de Mgr Faurie, passée ici en tradition, qu'*il faut faire les fous pour ne pas le devenir !* C'est aussi un principe des Missions Étrangères, que la gaieté est une des forces du missionnaire français ; il est connu partout que le Kouy-Tchéou est une des missions où cette morale est le plus fidèlement mise en pratique.

Adieu, cher Monsieur le Curé ; voici une lettre ennuyeuse, quoique j'eusse à vous dire mille choses qui me semblaient intéressantes. Ne m'oubliez pas devant Dieu, vous surtout, *saltem vos*, et croyez-moi toujours votre fils tout affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLVII

A son Frère

Kouy-Yang-Fou, 6 avril 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Nous sommes enfin arrivés, après six mois et trois jours de voyage, à la Capitale du Kouy-Tchéou, le 25 mars, jour de l'Annonciation ; est-ce d'un heureux présage ? D'autant plus que nous n'avions pas cherché à faire coïncider notre arrivée avec ce jour-là, et que nous ne nous en sommes aperçus qu'après avoir pris nos dispositions et averti Mgr Lyons, notre évêque, du jour précis de notre arrivée.

Que de choses j'aurais à te dire ! Mais je suis débordé par l'abondance des matières ; et puis, je reçois à l'instant un

monceau de lettres auxquelles il faut répondre. Toutes ces lettres sont parties de Paris le 13 janvier ; tu vois à peu près le temps qu'il leur faut pour m'arriver. Il y a du reste espérance que cet espace sera de beaucoup abrégé, voici comment : Tu te souviens que, de Shang-Haï, je suis venu en bateau à vapeur jusqu'à Hankow, puis de Hankow à Tchong-Kin avec une lenteur désespérante. Désormais, les bateaux à vapeur, qui allaient seulement jusque Hankow, iront jusqu'à Y-Tchang, ce qui abrégera d'au moins huit jours le voyage des lettres, et de trois semaines celui des hommes et des bagages. Il se traite de grandes questions au Yun-Nan et en Birmanie ; les Anglais mettraient en rapport, par un chemin de fer, la Chine avec les Indes, et les envois seraient bien simplifiés...

J'oubliais de te dire que je suis pour le moment, et depuis mon arrivée, parfaitement remis de ma fatigue, et même de mon indisposition. On m'a soigné à l'arrivée ; je me suis reposé, j'ai dormi huit jours entiers ; aujourd'hui ma diarrhée même est passée.

Encore un renseignement : je t'ai dit que, de toutes les missions de la Chine, celle du Kouy-Tchéou est la mieux partagée pour le vin, voici comment : Mgr Faurie était de Bordeaux ; il y avait des amis ; ceux-ci se sont cotisés pour envoyer aux missionnaires du Kouy-Tchéou une provision de vin de Bordeaux. Cette bonne œuvre continue, et la provision arrive tous les ans, tantôt plus, tantôt moins abondante ; la dernière fois, chaque missionnaire a eu vingt-cinq bouteilles pour son année. C'était en Novembre dernier ; nous n'en avons pas notre part, mais aussi nous allons rester ici au moins deux mois ; d'autres années, chacun a eu jusqu'à quarante bouteilles, dit-on.

Je reviens au récit de mon voyage. T'ai-je dit dans ma dernière lettre, datée de Tchong-Kin, que nous avons trouvé dans cette dernière ville un des missionnaires du Kouy-Tchéou, venu jusque-là pour nous chercher et nous conduire une partie de la route ? J'étais heureux de cela, car nous allions nous trouver livrés aux mains de guides chinois sans

savoir leur langue. Nous voilà partis de Tchong-Kin, chacun porté, en chaise fermée, par trois solides gaillards. Tu trouveras, sur la carte du Kouy-Tchéou, une petite ville nommée Tong-Tse ; c'est la première résidence de missionnaires du Kouy-Tchéou, par où nous sommes passés en arrivant du Sé-Tchouan. De Tchong-Kin à Tong-Tse, huit jours de voyage, par un chemin plus ou moins pavé, mais au moins toujours frayé, et qui porte le beau nom de *Route impériale*. Il a, en général, un mètre de large, le passage d'une chaise ; du reste, chemin pittoresque s'il en fut, toujours monter et descendre ; partout des montagnes, des rochers, des torrents. Les paysages sont bizarres et tellement accidentés, qu'on finit par être fatigué de ne pouvoir reposer l'œil sur aucune plaine. Culture superbe jusqu'en haut des montagnes : les Chinois ne laissent pas perdre un pouce de terrain, et on voit partout, sur le flanc des montagnes à pic, un Chinois avec son buffle couleur d'hippopotame et une charrue primitive, en train de gratter le peu de terre qui recouvre la roche, pour y planter de grosses fèves ou de l'opium. L'après-midi, nous arrivons à quelque village ; nos porteurs nous déposent à l'auberge, qui est une immense grange ouverte à tout le monde, hôtes ou non, hommes, chiens, porcs, etc. Comme il n'y a, en fait de vivres, à peu près rien dans l'auberge, nous avons nos provisions avec nous, nous préparons notre souper, et nous nous couchons de bonne heure, pour nous lever de même le lendemain matin. Du reste, les populations de ce côté de la Chine sont douces et simples ; pas une insulte, pas un désagrément ; des regards curieux, mais sans malveillance aucune.

A partir de Tsen-Y, nous voilà seuls avec nos porteurs et deux excellents et fidèles guides chinois ; il nous restait cinq jours de marche jusqu'ici. Un jour avant l'arrivée, le 24 mars au soir, nous couchons à Tcha-Tso, chez un missionnaire qui a là son petit ménage et son centre d'opérations. Il nous attendait, ... et nous vidons avec lui quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Le 25 au matin, nous disons la messe dans sa chapelle, et nous entamons, par le plus radieux

soleil qui ait jamais éclairé la terre, notre dernière étape.

On n'en finit pas, le dernier jour, d'arriver à la Capitale du Kouy-Tchéou ; on ne l'aperçoit que quand on est dessus, du haut de la dernière montagne à franchir. A une lieue et demie, un missionnaire résidant ici vient nous devancer, nous apportant des oranges et la bienvenue de Monseigneur et de ceux qui sont avec lui. Puis, de distance en distance, nous rencontrons, par petits groupes, une foule de chrétiens qui, informés de l'arrivée de deux nouveaux Pères, viennent à leur rencontre. Nous voici donc, tout d'un coup, au détour d'un roc, en vue de la ville. Elle est située dans une plaine d'environ une lieue et demie de long, tout entourée de montagnes et de pics rocheux, pointus, irréguliers, les uns nus et arides, les autres un peu boisés, quatre ou cinq couronnés d'une pagode bouddhique et d'un couvent de bonzes qui ressemble assez à un fort militaire. Toutes les pentes des montagnes et la plaine qui entoure la ville sont chamarrées de buttes de terre et de pierres levées indiquant des sépultures ; car on enterre partout, et les tombeaux sont inviolables : on n'y touche pas et on ne cultive plus la terre qui recouvre la dépouille sacrée des morts.

La ville, entourée d'un mur et longée par une rivière assez large et très rapide, est un amas de maisons basses, sombres, d'un noir sale, couvertes en tuiles grises. L'église catholique est assez jolie ; elle domine glorieusement tout cela, et porte assez haut la Croix.

Je n'ai pas besoin de te dire ma joie en approchant. Fatalité : un de mes porteurs se blesse une patte, puis mon palanquin perd un de ses bras ! On répare tout cela et nous voici enfin arrivés, c'est-à-dire déposés avec notre chaise au milieu de la cour de la résidence de Monseigneur. Toute la maison se met à crier ; évêque, missionnaires, arrivants et recevants, domestiques, chiens, oies ; et nous nous retrouvons tout de suite en pays français. On nous conduit à la chapelle un moment, puis à table sans perdre de temps ; on cause de la France, de notre voyage, etc. Enfin nous voici installés et nous reposant comme il faut. Ces huit premiers jours, je n'ai

fait que dormir, et c'est ce qui m'a guéri; en sorte que me voici aujourd'hui bien revenu à moi et plein de forces.

A peine me suis-je encore mis à l'étude du chinois. On doit nous donner un Chinois avec qui nous puissions causer et qui sache lire, écrire et prononcer sa langue assez bien, pour nous servir de professeur; du reste on apprend plus en causant à droite et à gauche que par des leçons en règle; je trouve moins de difficultés que j'aurais cru à entrer dans cette langue, surtout par la méthode des causeries.

Nous resterons ici quelque temps encore. Le dimanche du *Patronage de S. Joseph*, deuxième après Pâques, tous les missionnaires du Kouy-Tchéou se réunissent pour la retraite, qui s'ouvrira par la bénédiction de la nouvelle église de la Capitale, consacrée à S. Joseph. C'est pendant cette retraite, que se décidera notre sort, au moins provisoire, c'est-à-dire qu'on nous placera auprès d'un missionnaire ou dans une maison de la mission, pour nous perfectionner dans la langue et commencer un peu de ministère. Naturellement je ne sais rien de l'endroit, et Monseigneur, avec son conseil, composé de quatre anciens, n'en sait rien lui-même, n'ayant pas encore examiné l'affaire.

Je reçois une lettre du P. Gourdin, du Sé-Tchouan; il devient provicaire de son évêque; en même temps, la mission est divisée en deux grands districts, dont un est placé directement sous son commandement. Il s'agirait de faire de ce deuxième district un vicariat apostolique spécial; et je crois bien que le P. Gourdin ne tardera guère à être armé de la crosse pour organiser ce nouveau diocèse, qui n'est encore qu'une mission ébauchée à peine. Il fait grand bien, et le voici devenu un des missionnaires valeureux de sa mission. Je regarde son futur épiscopat comme probable.

Je me propose de faire un petit morceau de prose sur la bénédiction de l'église *Saint-Joseph* du Kouy-Tchéou, et d'adresser cela au P. Limbour, pour le *Messenger de saint Joseph*; j'ai des torts à réparer envers le saint Patriarche, et il y a beaucoup à dire sur l'*Apostolat de S. Joseph en Chine*. Mais il est entendu que mon nom ne sera pas imprimé; le

Messenger donnera cette simple indication : « Un missionnaire en Chine nous écrit... » Je tiens essentiellement à cela, sinon je n'écris plus rien à personne ; et c'est toi que je charge d'y veiller.

Tranquillité du Kouy-Tchéou ? Parfaite pour le moment ! La population est douce et bonne ; mais il y a ces rebelles, toujours prêts à sortir, par centaines de mille, on ne sait d'où, pour piller et brûler...

M. de Broglie cité comme autorité en classe d'Histoire ecclésiastique !... Voilà un de ces hommes du temps présent dont Mgr Pie a dénoncé le naturalisme et les erreurs. Qu'on lise donc la réfutation de M. de Broglie faite par Dom Guéranger... Je connais le *Manuel d'Histoire ecclésiastique* de Richou ; je l'avais examiné pour savoir sa valeur ; il n'est pas mauvais comme esprit, mais anodin, délayé ; il n'a ni vues, ni force, ni originalité ; il a tout copié par-ci par-là, c'est une pauvreté...

Je suis content que tu goûtes un peu ce traité de *la Foi dans ses rapports avec la Raison* ; même après l'examen, reviens-y le plus possible ; c'est fondamental, surtout dans notre temps ; et c'est avant de quitter le Séminaire qu'il faut se faire des idées saines là-dessus ; les *Trois Instructions synodales* de Mgr Pie sur la question sont très importantes.

Avec ta lettre, il m'en arrive une double d'Amiens, écrite par le P. Randon et par le P. Bocquet, enchantés tous deux. Le P. Randon me raconte ses aventures ; je le félicite du dénouement ; je souhaite à l'abbé Gaudissart de les rejoindre. Pour toi qui les vois partir, dis-tu, avec le regret de rester, tu as le devoir quand même de rester ; si, plus tard, l'envie te venait de soigner mieux ton salut, remets-en à Dieu le soin et laisse-lui le temps d'arranger les choses ; mais, en attendant, mets-toi en mesure d'être un vrai prêtre.

Je suis content de te savoir minoré ; c'est bien, je te félicite et j'espère te féliciter, à Noël prochain, pour le sous-diaconat.

Que ce genre flatteur adopté par quelques-uns est donc stupide ! Peut-on être si peu sérieux, si peu grand, si peu

genre prêtre ! Ne flatte jamais ni Monseigneur, ni personne ; ne cherche jamais ni la faveur, ni les bons morceaux, ou je te mépriserais...

Il y a beaucoup de vrai dans ce que tu me réponds relativement à la direction. Je t'avais dit que, du manque de directeur, tu devais prendre occasion pour te serrer plus près de Notre-Seigneur, pour entendre et recevoir sa direction à Lui. Tu me réponds que l'homme, surtout le séminariste, a besoin d'un directeur humain, qui sache lui interpréter Notre-Seigneur et lui montrer la voie. C'est bien vrai ! Mais si cela manque, il faut, à toute fin, chercher à y suppléer, en recueillant partout, en lisant, en acceptant cette pénurie elle-même comme une épreuve voulue ou permise par Dieu ; c'est le moyen de la rendre utile et propre à devenir un élément de formation pour toi, au lieu d'être désastreuse, comme elle pourrait l'être dans le cas contraire.

Ce mot que tu me cites d'un jeune prêtre revenant au Séminaire : « La théologie est inutile au curé ! » n'est pas seulement pitoyable, il est effrayant *sub omni respectu* ; c'est d'un étourdi, d'un pédant, et d'un pauvre hère en fait de prêtre ; attends la fin pour celui-ci et pour bien d'autres ; elle sera instructive.

Je suis bien heureux de ton exactitude à m'écrire, et de tout ce que tu me donnes de détails ; inutile de te dire combien cela m'intéresse. Je serai aussi exact, j'espère, à t'écrire à peu près tous les mois ; mais comme nos lettres attendent, à Shang-Haï, le paquebot qui part pour la France tous les quinze jours, il peut se faire qu'une lettre rejoigne l'autre, soit retardée et obligée d'attendre la malle suivante ; ne pas compter sur une exactitude très mathématique.

Ai-je besoin de te recommander encore le travail ? Je vois avec plaisir que tu en comprends la nécessité et que tu commences à aimer tes études dans leur vrai sens. Comprends ce beau traité de l'Église que tu fais sans doute en ce moment. N'oublie pas de lire, pour te former la bonne notion de l'Église, les deux ou trois mandements de Mgr Berteaud sur l'Église et le Saint-Siège ; c'est chez lui que j'ai vu

mieux exposée cette notion. L'Église n'est pas seulement une administration hiérarchique, composée d'hommes placés au-dessus les uns des autres, chacun ayant son bureau et sa tâche, avec mandat, de la part de Dieu resté là-bas bien loin dans son ciel, pour commander ceci, défendre cela, donner tel sacrement, enterrer tel mort, présider au culte, etc. C'est le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire Jésus-Christ encore vivant, quoique sous une autre forme et avec d'autres manifestations, Jésus-Christ agissant dans le monde ; c'est la grâce versée dans le monde, coulant de la tête aux pieds de la hiérarchie catholique, arrivant au cœur des fidèles par les sacrements et les sacramentaux, afin de féconder les âmes et de leur faire produire tous ces sacrifices, tous ces fruits de vertu et de piété que nous voyons se produire dans le monde, et qui sont positivement la *Sève surnaturelle* du cœur de Jésus coulant dans les veines de son cœur mystique. Quel odieux système de montrer dans l'Église une machine morte, mue par une force étrangère, et destinée à produire la grâce dans les âmes sans la tirer de ses propres veines ; au lieu d'y voir une personne vivante et féconde, un être actif, ardent, intelligent, aimant, surnaturel, continuation de Jésus-Christ !

Adieu ! Je vais faire un petit bout de lettre à nos parents ; n'oublie personne dans la distribution de mes amitiés, et garde pour toi la meilleure et la plus abondante part.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLVIII.

A ses Parents

Kouy-Tchéou, 8 avril 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

Me voici enfin parvenu à destination, et ce n'est pas trop tôt, après six mois et trois jours de voyage. Je suis arrivé ici le 25 mars dernier, assez fatigué, mais mieux portant qu'il y a un mois ; car ces trois dernières semaines, passées à voyager par les montagnes et les vallées, porté en chaise par trois hommes robustes, m'ont presque remis de toute la fatigue du voyage. Depuis mon arrivée, je me repose, je me soigne et suis tout à fait guéri.

Je suis ici dans la Capitale du Kouy-Tchéou, auprès de de l'évêque, qui a une église, une résidence assez grande, et avec lui deux missionnaires, l'un pour le service des chrétiens, qui sont au nombre de quinze cents, l'autre pour l'administration, les affaires d'argent et les écritures. Je ne sais si plus tard j'aurai de la misère et des soucis ; mais pour le moment, je suis très bien, et tant que je resterai ici, je n'aurai pas à souffrir. Du reste, même plus tard, quand on m'aura donné une étendue de pays comme paroisse, il ne faut pas croire que je serai dans le dénûment et privé de tout : d'abord, chaque missionnaire a, dans la principale ville de son district, une maison convenable qui n'est pas du tout une hutte ; quand il est en course d'un village à l'autre, il est toujours reçu, logé, nourri par ses chrétiens, quelquefois même par des païens, qui ne sont pas toujours des assassins, il s'en faut.

Il est probable que je resterai ici jusqu'à la fin de mai, pour apprendre la langue ; puis, on m'enverra auprès d'un missionnaire, pour commencer à travailler avec lui ; enfin, on me donnera aussi mon district, et il y a de la place pour

moi, puisque nous ne sommes que vingt-quatre pour une province grande comme le tiers de la France. Ce ne sont partout que des montagnes, toujours des montagnes ; elles ne sont ni boisées, ni cultivées, mais couvertes de grandes herbes que les Chinois, à cette époque de l'année, détruisent en les brûlant : presque tous les soirs, le feu est mis au pied d'une montagne ; il se répand, il monte et flambe, en cinq minutes, jusqu'au sommet.

Les habitants de ce pays sont simples, doux et tranquilles ; jamais une insulte. Nous passons dans les rues de la ville sans qu'on s'attroupe pour nous regarder, comme on le faisait dans les pays que nous traversions antérieurement. On a bien du mal à convertir les Chinois, parce que, pour se faire chrétien, il faut renoncer au vice, à la débauche et au vol ; mais une fois qu'ils sont convertis, à peu près tous restent fidèles à leur devoir et, en toutes choses, obéissent au missionnaire comme des enfants.

Augustin m'a dit que, le premier janvier dernier, maman, s'adressant à moi devant ma photographie, m'a souhaité la bonne année, et m'a demandé si je l'entendais. Si je ne l'ai pas entendue, j'ai bien cru l'entendre, et j'ai bien pensé à vous ; il n'y a rien de tel que la distance pour aviver le souvenir de la famille et de la patrie !

Vous savez qu'ici le jour est en avance de huit heures sur la France ; en sorte que, quand nous sommes à midi, vous n'êtes pas à cinq heures du matin. Que de fois, dans la journée, je m'imagine être avec vous, et je me dis : « Qu'est-ce qu'ils font, là-bas, en ce moment ? » Je vois vos arbres en fleurs, papa inspectant son jardin, maman qui se fait du mauvais sang avec ses lessiveuses ! ... Que les souvenirs de la famille me sont agréables aujourd'hui ! Je ne me suis pas encore imaginé vous voir malades ni l'un ni l'autre, et j'aime à croire que c'est bon signe. Je reçois très exactement les lettres d'Augustin ; toujours ce qui m'y fait le plus de plaisir, ce sont les bonnes nouvelles qu'il me donne de vous. — Quand vous recevrez cette lettre, nous serons en juillet ; voyez donc comme le temps marche ; il y aura bientôt un an que j'ai

quitté la France ! et cet été sera l'avant-dernier que vous passerez à Goincourt. Gardez bien votre santé, sans vous donner un mal auquel vous n'êtes pas obligés.

Adieu ! bien chers parents ; je vous embrasse avec le sentiment le plus affectueux et le plus dévoué.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLIX

A M. l'abbé Randon

Kouy-Yang-Fou, 8 avril 1876.

MON PAUVRE CHER RANDON,

Quelle bonne surprise vous m'avez faite par votre lettre du 2 janvier, et par la nouvelle que vous m'y donnez ! Je venais d'arriver ici, auprès de mon évêque, dans la Capitale du Kouy-Tchéou, le 25 mars, après six mois et trois jours de voyage, et un brin malade, mais je suis guéri. Avant de lire votre lettre, je venais d'en lire une de mon frère, m'annonçant, à la première page, que vous étiez en instance pour partir, et, à la dernière, que vous étiez parti. C'est donc fait ! Eh bien, puisque c'est fait, nom d'un cœur ! vive nous ! réjouissons-nous ! Vous avez bien fait, c'est la jésuitière qu'il vous fallait, pour mater votre terrible nature, et vous apprendre, par l'obéissance et la règle, à utiliser pour la gloire de Dieu les ressources de cœur qui sont en vous.

Ne regrettez pas les oppositions qui vous ont été faites, aujourd'hui que c'est fini ; elles ont été utiles pour vous contenir, vous obliger à faire, dans le diocèse, une petite expérience ; aujourd'hui même, elles doivent vous être une garantie que vous n'avez pas cédé à l'enthousiasme. Vous savez que moi-même je n'ai pas trop cru à votre vocation pour la Compagnie de Jésus ; écoutez bien mes raisons et faites-en

votre profit. C'est que je me demandais si vous étiez capable de cette obéissance, et si, malgré vous et à votre insu, vous ne seriez pas rebelle à la formation qu'il vous faut y accepter pour vous refondre. Encore une fois, puisque c'est fait, c'est bien fait, mais défiez-vous de votre *caboché*, et soyez aveuglément docile; pour vous, plus que pour aucun des hommes que j'aie jamais connus, c'est la condition du succès, de la persévérance et du salut. J'admets pleinement, à cette condition, ce que vous me dites pour me montrer que c'était bien là que Dieu vous appelait, et je vous félicite de toute mon âme. Vous ne trouverez nulle part ailleurs un ensemble *aussi complet*, j'ose le dire, des qualités sacerdotales, et des garanties offertes à un prêtre pour faire son salut et travailler, avec fruit, à cette grande œuvre du règne de Dieu : la rectitude des idées dogmatiques et de la foi ; l'élévation de l'esprit et des intentions ; l'activité apostolique si heureusement conciliée — chose étrange — avec l'esprit intérieur ; une formation et une direction toute-puissantes. Réjouissez-vous d'être là, et soyez bien docile afin de mériter d'y rester.

Votre lettre ne m'informe pas de quelques détails que j'aurais voulu savoir. Que vous a dit Monseigneur personnellement, et M. Marthe, M. Lefèvre ? N'a-t-on pas attribué votre décision à notre influence, au P. Bocquet et à moi ? Comment vos pauvres parents ont-ils pris la chose, en fin finale, et que vont-ils faire ? Dites-leur, quand vous leur écrirez, que vous m'avez fait part de votre esclandre, et que je vous ai répondu, que je leur envoie mes meilleurs compliments.

A la première nouvelle de votre coup, mon premier mouvement instantané a été de me dire : Pauvre M^{me} Randon ! Elle qui, à Noyon un jour, et à Paris quand elle est venue me voir, me demandait, presque en pleurant, si vous n'aviez pas, vous aussi, avec votre terrible ardeur, quelque projet de fuite comme moi. Je la rassurais comme je pouvais. Encore une fois, faites-lui mes compliments avec commission de les transmettre à toutes vos sœurs, jusqu'à la bonne sœur

Marthe, là-bas dans son petit paradis. Dites à M. Desaint que je suis heureux ; que je pense souvent à lui en même temps qu'à vous, car vos deux noms sont et resteront unis dans mes amitiés ; ajoutez que je lui souhaite de bien se sanctifier et d'enlever le plus d'âmes possible au démon de Compiègne.

Malheureux, ô malheureux Tatin ! J'avais appris sa chute, puis sa condamnation. Inutile de vous dire mes réflexions ; je l'avais estimé autrefois, quand nous étions séminaristes, lui et moi, et je ne l'avais plus revu jusqu'à mon passage à Compiègne. Ce jour-là, je l'ai trouvé nuageux et un peu drôle ; mais j'attribuais ces airs à toutes sortes de causes. En apprenant ce malheur sur ma barque du Fleuve Bleu, j'en étais confondu ; j'en ai révé huit jours. Monseigneur est vraiment à plaindre, et il faut lui compatir, nous autres qui avons été obligés aussi de lui causer notre part de peines.

Vous me demandez ce que je fais par ici ? D'abord, je viens d'arriver, et d'arriver un peu malade. Les quatre derniers mois de mon voyage, j'ai été travaillé par une inflammation d'estomac qui m'empêchait de digérer et qui m'a causé une dyssenterie continuelle, en sorte que je suis arrivé épuisé. Aujourd'hui, le repos, le calme, huit jours de sommeil presque ininterrompu, et le climat assez bon de cette province du grand Empire, tout cela m'a remis. Je suis auprès du vicaire apostolique, un bon brave homme, la douceur et la simplicité mêmes ; je vais me mettre à l'étude de la langue, puis, on me lancera en district, c'est-à-dire dans une paroisse de vingt-cinq, trente, ou quarante lieues de long, et il faudra se mettre à travailler un peu.

La Chine ne m'a jamais été *naturellement* sympathique, et j'ai senti le sacrifice que je faisais en y venant : mais je vois qu'il y a du bien à y faire, et je suis bien content d'être venu et d'avoir à travailler par ici.

Dites donc à vos Pères de vous envoyer comme missionnaire au Pé-Tché-Ly ou à Shang-Haï, où j'ai vu, avec beaucoup de joie et d'instruction pour moi, vos missionnaires et leurs œuvres ; ou plutôt, laissez-leur faire de vous ce qu'ils

trouveront bon. Il y a beaucoup, beaucoup à faire dans cette immense Chine ; on n'est pas près d'avoir rendu ce peuple chrétien et d'y avoir établi la société chrétienne — *Grande opus* ! Mais enfin, nous apporterons dans cet abîme notre grain de poussière ; ceux qui nous suivront entreront dans nos travaux, comme dit l'Évangile, c'est-à-dire, auront le profit de nos peines, et jouiront de ce que nous aurons fait. Tant mieux si nous avons pu ainsi, par nos sueurs, nos sacrifices et nos larmes, avancer tant soit peu le grand travail de la propagation de la foi et du règne de Jésus-Christ !

Priez pour moi, priez pour nous tous, et pour les missions catholiques en général ; souvenez-vous et dites bien à tous et à toutes, dans vos prédications, vos directions et vos catéchismes, qu'il en est de la prière, à rebours des entreprises humaines : plus elle embrasse d'intentions, mieux elle étreint.

Convertissez-vous bien dans votre noviciat ; sanctifiez-vous bien ; ne perdez pas une des occasions de vous réformer et d'entrer dans le moule que vous avez pris ; songez que vous travaillez pour une vie entière. Je voudrais qu'au lieu d'un an qu'on fait faire de noviciat aux prêtres, on vous en fit faire deux ; vous êtes si jeune et si rebelle à une formation nouvelle, que je vous souhaiterais le privilège d'être retardé à la profession. Ayez soin de m'écrire, au moins, quand vous aurez fini votre noviciat, pour me dire que vous êtes admis à entrer dans la Compagnie définitivement, et où l'on vous place ; dites-moi également s'il en est venu d'autres de Beauvais vous rejoindre.

Adieu, mon bien cher Randon ; encore une fois priez pour moi, et n'oubliez pas, dans votre messe et dans l'offrande de vos petits sacrifices quotidiens, votre tout affectueux et dévoué

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCL

A M. l'abbé Boulenger

Kouy-Yang-Fou, 17 avril 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Voici enfin une lettre de vous qui m'arrive aujourd'hui même ; c'est la deuxième depuis que j'ai quitté la France ; j'espère que maintenant vous ne me ferez plus languir. Je commençais à croire que vous m'oubliez, ou que vous vouliez me punir des menaces de silence que je vous ai faites jadis, menaces peu sincères, vous le savez maintenant, et auxquelles j'ai commencé à manquer. J'allais justement vous écrire et commencer ma lettre par des plaintes ; je suis content, bien content de tout ce que me dit la vôtre :

Vous voyez déjà d'où je date ma lettre. Je suis arrivé ici le 25 mars, jour de l'Annonciation. Remarquez que notre arrivée à la Capitale avait été placée le 25 mars, avant que nous eussions remarqué que c'était la fête de l'Annonciation ; d'où je conclus que la Sainte Vierge est responsable de la joie que nous avons eue, et des bénédictions que cette coïncidence nous fait espérer. — Un mot sur cette dernière partie du voyage ; elle est déjà presque vieille, et j'ai vu, entendu et déjà oublié tant de choses depuis !

Nous voilà partis de Tsen-Y dans nos chaises, portés chacun par nos *trois officiers* que nous voudrions, surtout dans cette queue du voyage, faire aller aussi vite que le vent. Plus on avance dans le Kouy-Tchéou, plus les montagnes sont élevées, à pic, rocheuses, accidentées ; le chemin ne fait que monter et descendre ; le pays devient de plus en plus pittoresque ; pas la moindre petite plaine d'un kilomètre même de large. Au fond des vallées, il y a toujours un torrent ; on cultive les deux bords, et les cultures s'étagent de chaque côté sur le penchant de la montagne, tant que ce

n'est pas trop abrupt. Les Chinois sont, sous ce rapport, très hardis ; ils font monter leurs petits buffles gris-sale sur les rochers pour gratter le moindre coin de terre végétale ; on croirait, à chaque instant, que l'homme, la bête et la charrue vont rouler du haut en bas. Au sommet des montagnes, quelques pauvres arbres, tandis qu'au Sé-Tchouan les montagnes sont dénudées et sans bois. On aperçoit partout les traces des fléaux, rébellion, famine et peste, qui ont ravagé cette province il y a dix ans : des ruines de maisons et de bonzeries, des villages entiers dont il ne reste que les débris. A chaque pas, dans les rochers, au pied d'un arbre, au bord d'un ruisseau, surtout devant les maisons, nous rencontrons un édifice de pierre, en forme de temple, d'un peu plus d'un mètre cube, renfermant deux statues assises, l'une d'homme et l'autre de femme, et quelques chandelles de suif rouge plantées devant : c'est un autel des ancêtres que représentent les deux statues. De temps en temps, surtout le soir, un Chinois du lieu vient faire, devant ce petit autel, des prostrations à deux genoux et des salutations profondes, avec grands gestes des deux mains croisées en avant, et portées du front aux genoux.

Aux abords des villes et des villages, on voit les tombeaux en forme de buttes rondes, d'un mètre de haut, semés partout au milieu des terres cultivées et couverts de gazon. Les familles vont de temps en temps s'y promener en beaux habits : on s'arrête au milieu des tombeaux de ses parents, un homme bat le tam-tam, et chacun fait à son tour les prostrations et salutations devant une pierre tumulaire plantée sur un côté du tertre ; on brûle des pétards, chose fort en vogue par ici, pour faire peur au mauvais esprit ; on pousse quelques cris plaintifs sur un ton très aigu, en signe de douleur ; on prononce même des paroles de lamentation, ce qui n'empêche pas de se retourner, de causer et rire avec les autres assistants, entre deux salutations et deux lamentations ; puis on fait sur place un petit régal ; c'est étrange !

Je vous envoie une sorte de petit chapelet de ces faux lingots d'or et d'argent qu'on dépose ou qu'on brûle devant

les autels de Bouddha et des ancêtres : la divinité est censée les prendre pour de bon argent, et accorder sa protection en retour. Je suis obligé de les aplatir dans ma lettre, vous n'avez qu'à les redresser en forme de cônes tuyautés. On ne se fait pas d'idée de la notion stupide que ces pauvres gens ont de leurs dieux, et du peu d'habileté qu'il faut pour attraper ces dieux. J'ai ramassé cette grappe de lingots derrière une bonne femme à petits pieds qui en portait une liasse devant moi.

J'ai à tout instant la tentation d'escamoter quelque statuette des ancêtres, mais c'est pour les Chinois l'occasion d'expiations superstitieuses sans nombre qui ne profitent qu'au diable ; nos chrétiens ont ordre, pour cette raison, de s'abstenir absolument d'y toucher. Il paraît, du reste, que pas un païen ne croit à Bouddha et aux superstitions bouddhistes ; par exemple, ils ont une foi superstitieuse au diable et aux génies bons ou mauvais, surtout mauvais. Le diable entretient cette foi par de vrais prodiges qui les tiennent dans une crainte perpétuelle de sa puissance ; aussi est-ce pour l'apaiser qu'ils lui offrent leurs présents et leurs hommages. Chose remarquable que ce culte très compliqué, très assujettissant, rendu au démon, reconnu comme un être malfaisant, et honoré uniquement par peur. Quel contraste avec l'idée que nous apportons de Dieu et des hommages qu'il attend de nous !

De temps en temps, nos guides nous font arrêter chez quelque chrétien où nous prenons une tasse de thé, toujours et toujours du thé ; encore n'est-il pas si fameux que j'aurais cru ; d'abord on le prend sans sucre, amer et fade ; mais on s'y habituera, comme à leur alcool ou vin de riz qui fait lever le cœur.

Notre dernière station est Tcha-Tso. Il y a là un missionnaire ; il me salue du nom de voisin, car il est Belge et je suis du nord de Paris. Nous disons chez lui la messe le jour de l'Annonciation. La petite ville de Tcha-Tso renferme une centaine de chrétiens ; ils assistent à notre messe dans sa chapelle, qui est la plus grande salle de sa maison.

Enfin, nous voici en route pour la Capitale, par le plus beau soleil du monde. Nous n'en finissons pas d'apercevoir la dernière montagne au-delà de laquelle nous apparaîtra la ville. Arrivés à une auberge écartée, nous rencontrons un des missionnaires résidant auprès de Mgr Lyons ; il vient au-devant de nous. Grande joie et abondance de questions de part et d'autre ! Nous nous remettons en route, lui sur sa mule, nous en chaise. C'est sans doute Bouddha, mécontent de nous voir venir, qui nous envoie ses diables pour arrêter notre marche : un de mes porteurs se blesse le genou ; je vais à pied pour le soulager ; mais je suis éreinté, les atroces souliers chinois me blessent les pieds dans ces chemins raboteux. Je remonte en chaise, et on marche tant bien que mal. Un brancard de mon palanquin se détache ; on le *rafistole* le mieux possible. Enfin, tout d'un coup, au sommet de la montagne et au détour d'un rocher qui nous gênait la vue, la ville nous apparaît dans toute son étendue : une plaine d'environ cinq kilomètres de long sur deux ou trois de large, entourée de montagnes et de pics rocheux ; dans cette plaine, un amas de maisons basses et sombres, couvertes en tuiles noires ; autour, une muraille en pierre, avec créneaux à l'antique ; par-ci par-là, de grands mâts peints en rouge, indiquant la demeure du gouverneur, des mandarins, des chefs militaires, des lettrés ; partout, en dehors des murs et sur le versant des montagnes qui forment les bords du bassin, des tombeaux et toujours des tombeaux. Tout cet aspect est assez misérable ; mais le regard s'arrête tout de suite sur une grande construction plus blanche et plus éclairée, qui domine superbement la ville : c'est l'église des chrétiens. Elle est vraiment gentille à voir : c'est un mélange de style gothique, avec portes et fenêtres en ogive, et de style chinois, avec toits à coins retroussés en cornes, façade et murs à ornements fantastiques. Un clocher assez élevé la surmonte et porte haut la croix, qui brille glorieusement et triomphalement au-dessus de cette contrée païenne — comme la croix de Constantin. Cette église est bâtie dans le quartier des chrétiens, dont les maisons sont toutes distinguées des autres

par une croix qui se dresse sur l'arête de la toiture. Vous le voyez, ici on ne se cache pas trop.

Monseigneur a, près de lui, son pro-vicaire ou vicaire général, le procureur ou économiste de la mission, chargé du matériel, un missionnaire malade. Nous avons été reçus, comme bien vous pensez, à bras ouverts, et traités comme les derniers-nés de la famille. Quatre autres missionnaires habitent la ville ou la banlieue ; l'un est chargé de la direction d'un grand orphelinat, deux sont à la tête du séminaire. Tous viennent, le dimanche vingt-six, dîner avec Monseigneur et nous voir : réjouissance, causerie, joie, je n'ai pas besoin de vous décrire tout cela ; mais seulement de vous dire que si les missionnaires ont pas mal de tracas, de misères et d'inquiétudes, avec une vie d'ordinaire bien triste, isolée et ennuyeuse au point de vue naturel, leur cœur n'est guère mélancolique. Surtout, s'ils se trouvent deux ou trois réunis de temps à autre, Notre-Seigneur, qui ne manque pas d'être au milieu d'eux, selon la promesse de l'Évangile, n'y apporte pas la mélancolie. Mgr Lyons fait, sous ce rapport, comme Notre-Seigneur : c'est le plus simple des hommes et tout bonnement un des missionnaires du Kouy-Tchéou, le *Père-Évêque*, comme disent ses anciens compagnons. On ne se gêne pas plus avec lui qu'avec le premier venu de ses missionnaires, et il est bien le plus humble et le plus accommodant ; aussi sommes-nous aujourd'hui tout aussi familiers avec lui qu'avec les autres confrères que nous avons vus.

Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mis à dormir, dormir et dormir encore, non seulement la nuit, mais le jour ; c'est ce qui m'a guéri ; et je me suis trouvé, après une semaine de sommeil presque ininterrompu, remis et plein de force, prêt à partir pour un district, si on veut m'en donner un ; mais ceci ne se fera que dans trois semaines. Le jour du patronage de S. Joseph, les missionnaires du Kouy-Tchéou seront réunis ici pour la retraite. On commencera ce jour-là par la bénédiction solennelle de l'église, achevée depuis à peine deux mois : grande fête pour les deux mille chrétiens de la ville, et pour nous tous. La retraite s'ouvrira le soir et

durera jusqu'au dimanche suivant ; alors on décidera de notre sort, et on nous assignera une place au moins provisoire. Probablement chacun de nous sera confié à un ancien missionnaire, pour étudier la langue et faire ses premières armes ; dans quelques mois, seulement on nous donnera un district, c'est-à-dire la moitié ou les trois quarts ou l'équivalent du département de l'Oise, avec prière de trotter là-dedans et de ramasser le plus de brebis possible, mais avant tout d'entretenir la foi dans ceux qui l'ont déjà.

Mon sommeil de huit jours a cependant été interrompu par la visite des établissements chrétiens de la ville, qu'il faut vous faire tant soit peu connaître. Voici d'abord, réunie à la maison de Monseigneur, l'*École préparatoire*, tenue par le pro-vicaire ; il est en même temps curé de la paroisse, chargé de quinze cents chrétiens qui pratiquent *tous*. Cette école est une sorte de petit collège où l'on ébauche l'éducation des enfants annonçant quelques dispositions pour le sacerdoce ; ils sont une trentaine aujourd'hui. Bien peu auront la constance d'aller jusqu'au petit séminaire, car ces pauvres Chinois sont rudes à dégrossir, lents à comprendre le sacrifice et à élever leur cœur jusqu'à ce quelque chose de noble et de délicat qu'on appelle une vocation — *tardi ad credendum*. A une lieue de la ville, dans la montagne, la mission possède un terrain, acheté autrefois par Mgr Faurie, où se trouvent maintenant le grand et le petit séminaire, réunis ensemble, quoique distincts, chacun sous la direction d'un missionnaire. Hélas ! il faut du temps à une chrétienté pour la rendre féconde en vocations et capable de produire le sacerdoce.

La chrétienté du Kouy-Tchéou est neuve, et les familles converties ne sont pas encore assez épurées pour donner des prêtres ; le sang et l'esprit païen, encore vivaces, ont fait échouer jusqu'ici à peu près tous les essais. On n'a que trois prêtres indigènes ; il est mort deux ou trois séminaristes dans les ordres ; pour le moment, neuf jeunes gens sont au petit séminaire et neuf au grand ; ils ont bonne tournure, et on espère ; mais il reste à ceux du grand séminaire, outre

leur théologie à achever, l'épreuve de la vie de *catéchiste*, qu'on leur fait subir après leurs cours finis et avant le sous-diaconat, en les plaçant en district, auprès d'un missionnaire, pour les former et voir leur force morale ; la plupart ont succombé à cette épreuve, on n'a pu rien faire d'eux. Ce que nous voyons et entendons, montre qu'il y a une difficulté immense, incroyable, à recruter le sacerdoce parmi ces pauvres populations dont l'esprit, même après leur conversion, reste plus ou moins imprégné de principes païens, et le cœur surtout sans générosité, sans nerf, sans élévation, incapable de s'émouvoir à la pensée du sacrifice, et d'éprouver un sentiment généreux. J'aurai sans doute occasion de recauser de tout cela avec vous, quand j'aurai mieux observé et de plus près. Toujours est-il que si on compare deux populations chrétiennes, l'une chinoise, l'autre française, du moins dans les environs de Paris, ce qui est à l'avantage de la première, c'est que *tous les chrétiens pratiquent* leurs devoirs et obéissent au *Père*, mais voilà tout. Les meilleurs chrétiens sont de bonnes gens de campagne, simples et honnêtes. On n'en trouvera pas un seul, homme ou femme, qui soit capable d'un peu d'union à Dieu, d'une vie un peu avancée en piété, et de cette intelligence délicate et généreuse du sacrifice qu'on découvre toujours en France dans quelques âmes, si mal partagé qu'on soit comme pasteur. Ici, c'est de la grosse besogne, *de catechizandis rudibus* ; il s'agit de sauver le plus d'âmes possibles en les mettant dans les dispositions strictement exigées, et de fonder des familles chrétiennes.

Sur un pic de la montagne, au-dessus du séminaire, on a construit une petite chapelle à Notre-Dame, en style semi-gothique semi-chinois ; c'est un but de pèlerinage pour les chrétiens de la ville, et souvent de réunion pour les missionnaires. Figurez-vous ma bonne surprise : cette chapelle est dédiée à *Notre-Dame de Liesse*, que nous connaissons si bien dans notre diocèse de Beauvais. Pour remercier Dieu d'avoir toujours entretenu *la joie* parmi les missionnaires, et sachant qu'il y avait en France un sanctuaire de Notre-Dame de Liesse, Mgr Faurie a voulu que la Sainte

Vierge fût honorée ici sous le titre de *Causa nostræ lætitiæ*.

Visite aux deux orphelinats de la Sainte-Enfance : l'un en ville, mais à distance de la maison épiscopale et au centre d'un petit noyau de cinq cents chrétiens ; le curé est précisément le directeur de l'orphelinat ; l'autre hors les murs, dans un pauvre faubourg, et au milieu aussi d'une centaine de chrétiens. Les deux orphelinats, quoique séparés par une distance de deux kilomètres, n'ont qu'un seul directeur qui va de l'un à l'autre, et administre les deux petites paroisses — car ici tout le monde cumule. L'orphelinat de la ville comprend deux maisons, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, celles-ci soignées par des *Vierges chrétiennes*. L'orphelinat du faubourg n'est que pour les garçons, surtout pour ceux qu'on vient d'*acheter* et qui ne sont pas encore baptisés. Le jour de notre visite, un pauvre petit de cinq ans venait d'arriver ; sa mère morte, son père païen l'avait *vendu trente sous*. On a bien du mal à faire de ces pauvres enfants quelque chose de bon ; c'est de la graine de païens, et on n'en tire pas beaucoup de héros. Mais enfin, on marie un orphelin à une orpheline, cela fait une famille chrétienne, et les enfants qui naissent valent ordinairement mieux que leurs parents, parce qu'ils ont été baptisés plus tôt, mieux instruits, élevés en famille, et proviennent d'un sang déjà un peu épuré par la foi ; cette remarque, dit-on, est frappante et universelle.

Les vierges chrétiennes sont de bonnes filles qui renoncent, au moins provisoirement, au mariage, par un vœu d'un an, et vivent, les unes chez leurs parents, les autres en communauté, et consacrées au soin des enfants. Leur maison principale est ici près de l'église ; elles en sortent pour aller aux orphelinats que la mission dirige en plusieurs endroits de la province ; ce ne sont pas des sainte Thérèse, il s'en faut, et on a bien du mal à tirer d'elles un peu de piété et de dévouement ; cependant, n'est-ce pas une preuve sensible de la sainteté de l'Église, de voir que partout où elle apparaît, elle produit cette belle fleur de la *virginité volontaire* embrassée en *esprit de sacrifice* ?

La piété de ces pauvres gens, vierges et autres, consiste en de longues prières, que leur esprit encore épais ne leur permet même pas, non seulement de méditer, mais de réciter tout bas ; ils les chantent pendant des heures entières, sur le ton le plus criard et le plus nasillard qu'on puisse imaginer. Les offices et chants d'église sont inconnus, à cause de l'impossibilité pour le peuple de prononcer le latin ou de le lire ; ils chantent donc en chinois pendant les messes auxquelles ils assistent, et toutes les fois qu'ils sont réunis à l'église. Si vous entendiez l'harmonie effroyable que forme ce mélange de voix grêles, maigres, stridentes et nasillardes ! Hommes, femmes, enfants, tous chantent à l'unisson ! D'ailleurs, ils sont incapables d'attention pieuse, et ils n'ont qu'une distraction pendant leur prière : elle dure depuis le commencement jusqu'à la fin ; aussi leurs regards vont-ils partout, au plafond, aux murailles, à la porte, aux voisins de droite, de gauche, par devant, par derrière. Pauvres gens ! Au moins ont-ils ceci de bon, d'être dociles et de bonne volonté ; ils donnent ce qu'ils peuvent comme sentiment. Sûrement le bon Dieu sera indulgent pour eux, et peut-être, avec beaucoup de temps et de patience, en formant une longue succession de familles chrétiennes, *un sang chrétien*, on finira par les rendre plus aptes à la vie spirituelle...

Vous savez, mon idée à moi, celle qui a toujours été le fond de ma vocation et qui m'amène en Chine, c'est la formation de la société chrétienne, plus encore que la conversion des individus, qui en est cependant le moyen ; c'est l'agrandissement de l'Église par la transformation des peuples qui ne sont pas encore chrétiens. L'œuvre n'est pas petite, ici surtout où les esprits sont si peu préparés à l'Évangile ; où toutes les idées sont opposées aux nôtres ; mais enfin elle avance tout doucement, avec l'aide et les prières des âmes chrétiennes d'Europe. Nous sommes ici pour que l'Église soit *catholique*, c'est-à-dire pour que la foi soit représentée partout, et que partout le salut soit offert à ceux qui s'y sont préparés par une vie aussi pure que pos-

sible et par la bonne volonté. Dussé-je ne faire presque rien, échouer presque en tout, il me semble que cette pensée que je représente ici la foi, que je rends l'Église catholique, et que je suis moi-même l'Église, me soutiendra toujours un peu et me consolera de bien des choses. Mais encore y a-t-il espérance : on fait des chrétiens un peu partout ; les païens mêmes qui ne veulent pas accepter notre prédication, la prennent au sérieux, savent qu'elle enseigne tout ce qui est bien, tout ce qu'eux autres ne veulent pas s'imposer.

Mon frère vous dira qu'ici chaque missionnaire reçoit, tous les ans, une provision de vin. Quelques confrères fabriquent de la bière avec du houblon envoyé de France. Les gastralgies sont ordinaires parmi nous, à cause des choses singulières qu'il faut manger. — Pauvre église de Ribécourt ! J'ai donc bien fait de ne pas l'attendre pour partir ; peut-être ne la verrez-vous pas plus que moi.

Je suis content que vous ayez repris Franzelin et les Commentaires de S. Paul ; cela élève toujours les pensées, nourrit l'esprit, fortifie l'âme, et nous fait un petit apprentissage du ciel, où nous verrons en plein jour ce que nous parvenons à soupçonner un peu ici-bas, à force de méditation et d'étude. Le missionnaire n'a pas beaucoup de temps libre ; mais il faudra que je sois bien absorbé pour ne pas continuer un peu à travailler, afin de m'entretenir l'esprit à une certaine hauteur au-dessus des misères de la vie vulgaire, surtout au-dessus de ce milieu païen dans lequel on respire tant de mauvaises choses. Vous savez mes idées sur l'étude comme moyen de préservation, et comme nourriture pour l'âme du prêtre, même et surtout dans le ministère ; je ne crois pas que j'en démorde jamais, tout m'y confirme de plus en plus.

J'ai reçu de l'abbé Randon une longue lettre, datée de St-Acheul, où il a rejoint le P. Bocquet. Je suis heureux que tout ce monde-là trouve sa voie. Qu'importe où l'on soit, pourvu qu'on soit dans sa voie et qu'on fasse le bien. Notre diocèse perd bien du monde ; mais ceux qui passent aux Jésuites ne sont pas perdus pour l'Église, et il faut se réjouir

de ce qu'ils ont trouvé le lieu de leur repos. Heureux serai-je si j'ai, comme tout me le fait espérer, trouvé le lieu de mon travail, et si je puis un peu installer l'Église dans les âmes. Toujours est-il que je suis bien content d'être venu ici ; Mgr Lyons paraît content aussi qu'on m'ait envoyé. Les confrères sont tous très vertueux et plusieurs bien capables ; il règne entre eux une grande fraternité ; quelques-uns ont du patrimoine, en versent le revenu à la masse commune, et on partage tout. Nous avons aussi un photographe ; grâce à lui, j'espère vous envoyer bientôt le portrait de Monseigneur et de tout le *Chapitre* ; vous n'y verrez pas de gros ventres, mais pas mal de grosses barbes.

Je suis très touché de l'intérêt que veulent bien me porter beaucoup de vos fidèles ; cela prouve non seulement de bons cœurs, mais des cœurs chrétiens, puisqu'ils peuvent comprendre ce qu'un prêtre va faire en Chine, les raisons supérieures qu'il a, de quitter ainsi tout ce qui lui est cher, et de s'enfoncer au milieu de ces pauvres peuples si peu attrayants et dans ces lointains pays si inférieurs, sous tous rapports, à notre belle France. N'en doutez pas, Dieu bénira ces bonnes âmes, qui veulent bien s'unir à vous et à moi par la prière, l'offrande de leurs peines et de leurs sacrifices. Dites-leur, s'il vous plaît, pour moi, combien je les remercie, combien je leur suis reconnaissant, et combien, du fond de nos chrétientés, j'appelle sur elles et sur leurs familles les bénédictions de Dieu, les consolations qui aident à porter vaillamment les peines de la vie, puisqu'il y en a partout. J'espère que mon souvenir, à ce titre, sera, pour ceux qui veulent bien le garder ainsi, une prédication et un encouragement à donner au bon Dieu cette pauvre vie si courte et, en même temps, si précieuse, pour mériter de nous retrouver au ciel tous ensemble du bon côté.

Je remercie surtout, surtout, la famille Huraux de toutes les marques d'affection qu'elle m'envoie ; je me regarde comme assuré d'avoir là, auprès de vous, de bien bons amis. Dès que j'aurai un district et un troupeau à moi, je ne manquerai pas de donner à Paul Huraux un filleul parmi les

plus gentils que je pourrai trouver, ainsi qu'à ce petit Auguste, votre élève, à qui je recommande de rester toujours pieux, bon pour tout le monde, surtout pour son grand-père. — Je vois d'ici la bonne figure franche et ouverte d'Achille ; qu'il reste toujours enfant comme il l'est, mais excellent enfant, bien ami avec son curé.

La première fois que vous serez réunis à table, vous, M. Maurice, de Carlepont, et M. Hadengue, de Cambronne, je réclame qu'il y ait un verre bu à ma santé, et je tâcherai d'être là en esprit ; j'y suis bien souvent ! Voici comment je fais : j'interromps mes études de langue chinoise, je ferme les yeux, et je fais, *par cœur*, mon petit voyage là-bas. Je vous vois par votre fenêtre ; j'entends M. le curé de Carlepont rire un bon coup, et ça me fait rire aussi ; puis je vois entrer le Père Hadengue ; j'entre aussi et j'écoute, sans être vu, tout ce qui se dit ; quel plaisir ! Eh bien, quand je rouvre les yeux et que je me vois dans la chinoiserie, j'éprouve sans doute un regret, mais sans aucune amertume. Je sais bien que l'avenir m'apportera, comme aux autres, un peu de douleur ; tous les anciens le disent, et ils ont été mille fois tentés de retourner en France. Mais le bon Dieu ne laisse pas tomber sous le fardeau ceux qui ont accepté de porter son nom parmi les infidèles, et il donne toujours la provision de forces à côté de la provision de peines.

Avez-vous connu, dans le diocèse, M. Müller, mort missionnaire ? Le P. Gourdin m'apprend qu'il a été tué au Kouy-Tchéou. — Une lettre, arrivée ce matin, nous signale un mouvement de persécution à Tchong-Kin ; quatre chrétiens ont été tués, plusieurs battus et blessés ; une église a été brûlée. Il s'est produit aussi un mouvement dans un coin de notre province, mais il n'a pas eu de suite sérieuse.

Adieu, cher Monsieur le Doyen ; rendez-vous ensemble dans la prière, devant le Cœur de Notre-Seigneur.

Votre tout affectueux et bien tendrement filial

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLI

A son Frère

Kouy-Yang-Pou, 4 mai 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Depuis quelques jours, tous les missionnaires du Kouy-Tchéou arrivent des différents points de la province, la plupart à mule ou à cheval ; il n'en manque plus qu'un pour que nous soyons au complet, c'est-à-dire 24, y compris Monseigneur. Cette semaine, ce sont les vacances ; la semaine prochaine, ce sera la retraite, qui sera précédée de la bénédiction de notre cathédrale consacrée à S. Joseph. — Inutile de te dire combien notre réunion est intéressante et gaie. Plusieurs de nos Pères viennent de régions éloignées, ne voient un confrère que tous les trois ou quatre mois, pour se confesser, et Monseigneur qu'une fois l'an. Par caractère, les Français oublient vite leurs peines et leurs fatigues, surtout en compagnie ; aussi on cause, on chante, et, comme disait Mgr Faurie, *on fait les fous pour ne pas le devenir...*

Avant de recevoir cette lettre, tu auras appris qu'à Tchong-Kin, au Sé-Tchouan, il y a des troubles et de la persécution, non pas officiellement, mais par coups de main des rebelles et des francs-maçons — car il existe ici une sorte de franc-maçonnerie qu'on prétend rattachée aux loges européennes, ce que je crois difficilement. Les rebelles n'osent pas s'attaquer aux missionnaires, que l'on sait défendus à Pékin par les ambassadeurs ; ils n'en ont pas moins tué quelques chrétiens, abattu ou pillé près de 300 maisons de chrétiens. Leur soulèvement a plutôt un sens politique, et s'attaque autant à l'autorité civile qu'à l'Église, bien que nombre de mandarins les appuient et les favorisent secrètement. — Ici nous sommes on ne peut plus tranquilles. Une de nos chrétientés a eu son instant de trouble à l'occasion d'un néophyte empri-

sonné par un mandarin ; mais la cause extérieure de cette mesure était d'ordre purement civil ; et les missionnaires, qui connaissent à fond le terrain, assurent que cette affaire n'aura pas de suite. D'ailleurs, nos populations du Kouy-Tchéou sont beaucoup plus simples, plus calmes, et au jugement des experts qui ont vu les autres provinces et qui peuvent comparer, beaucoup *moins antipathiques* à tout ce qui vient d'Europe, hommes, industrie, idées, religion.

Bientôt, à la suite de la retraite, Monseigneur m'enverra auprès d'un ancien missionnaire pour y apprendre la langue, dont je commence seulement à jargonner quelques mots, et pour y faire mes premières armes. Jusqu'ici je n'ai vu que les roses et le côté joyeux de la vie ; je me réjouis, et il ne faut pas me plaindre, d'entrer dans la période du travail ; je serais bien peiné de ne pas prendre ma part, comme les autres, des misères apostoliques. — Ce serait d'ailleurs une illusion de se représenter ces populations comme sauvages : elles ont une civilisation, des industries, un bien-être à leur façon ; malheureusement, cette civilisation est pour nous, au point de vue matériel, un ennui, une gêne, et, au point de vue religieux, un obstacle de plus à l'Évangile.

Ce qui fatigue le plus les missionnaires — outre les continuel voyages qu'ils doivent faire dans des chrétientés noyées dans la masse païenne — c'est d'être obligés de se soumettre à un régime étrange, en opposition absolue avec celui qui leur est familier et nécessaire : boire un mauvais petit vin jaune, produit par la fermentation du riz dans l'eau ; manger du riz légèrement cuit à l'eau et sec, des aliments noyés dans la graisse. Les Chinois ont des mets singuliers : des œufs salés, conservés dans la saumure ; des œufs pourris, également conservés, je veux dire pourris exprès pour se conserver ; des espèces de champignons mous, diaphanes et gluants, qui poussent le long du tronc des vieux arbres ; des viandes salées ou fumées, mais mal préparées et puant l'infection ; des volailles salées avec les plumes ; des poissons salés sentant horriblement mauvais, je n'ai pas encore pu y toucher ; une espèce de fromage de fèves fermentées ; des hachis dans

lesquels il entre toutes sortes de choses ; une grande variété de galettes, gâteaux, friandises frites ou confites, faites de farine de riz empâtant des grains de millet, saupoudrées de sucre de canne non raffiné et d'un goût désagréable ; des germes de haricots ; des tuyaux d'oignons en graine, taillés par tronçons et baignés dans du vinaigre ; les graines encore vertes des oignons fricassées comme des pois ; des racines tendres et de jeunes pousses de bambou et d'autres arbres ; les trognons des salades sans leurs feuilles ; des châtaignes en purée ; des vers à soie, des abeilles, des couleuvres, des lézards — je ne parle pas du chien, du loup et de la panthère, qui foisonnent dans les montagnes. Voilà un petit spécimen de la table. Ce qui est le plus préjudiciable à nos estomacs ; c'est la graisse lourde dans laquelle on baigne tous ces mets, l'absence du vin et des liqueurs européennes, du laitage et du beurre — le lait des vaches ou des chèvres répugne autant aux Chinois que l'urine... Les fruits sont abondants, mais fades ; quelques-uns absolument sans goût ; la fraise par exemple ; cela tient sans doute à la grande humidité du sol et de l'atmosphère. La culture des arbres, la greffe surtout, est inconnue ; il n'existe que des sauvageons dont les fruits sont acides et désagréables. Les maladies les plus communes, parmi les missionnaires, sont les diarrhées ; les digestions pénibles, les échauffements d'estomac.

Assez sur les plaisirs de la table, et passons à autre chose. La position de *précepteur*, dont tu me parles, est très délicate ; il a moins pour mission de faire travailler les enfants pendant leurs vacances, que de les garder, de les intéresser, enfin *d'être là* ; son rôle est surtout celui d'ange gardien. Si tu te décides à entrer dans une famille, évite bien d'être traité par les autres ou de te traiter toi-même en domestique des parents ou des enfants ; et que ce conseil te serve toujours, même et surtout quand tu seras pasteur. La dignité, la discrétion, la réserve toujours ! Sois prêtre en toutes choses. Tâche d'aimer mieux la *solitude studieuse* ou la compagnie des gens de ton espèce que celle des gens du monde, que les séances au salon ou les dîners dans les châteaux. Fais

désirer ta société aux gens de cette classe, en la leur épargnant. On perd, à leur contact, bien plus que tu ne peux croire : sa piété, son estime du sacerdoce, sa simplicité, son amour du petit peuple, son attachement aux devoirs et aux sacrifices de son ministère. On perd aussi, et beaucoup, au contact des gens du monde, son amour des études sacerdotales, la rectitude de ses opinions en théologie, en philosophie, en histoire et en politique ; car le charme de leur société et l'attrait de leur conversation vous font adopter peu à peu leurs opinions qui, sous une forme distinguée, sont ordinairement stupides, mal assises, mal raisonnées, mal cousues, opposées aux vrais principes. Amuse tes élèves en les instruisant ; amuse-les plus encore que tu ne les instruiras, en leur lisant des histoires touchantes, en leur proposant des devoirs attrayants, des promenades intéressantes.....

Ce que tu me dis des études et de la direction est bien vrai et bien regrettable. Pour la direction, sans doute, il est fort difficile à un séminariste de trouver lui-même l'aliment spirituel qu'on ne lui donne pas, parce qu'il est séminariste et qu'en conséquence il faut qu'il reçoive, et non qu'il cherche à tâtons lui-même cette nourriture. Mais encore y a-t-il quelque chose de possible en ce sens. Que ta solitude soit pieuse et studieuse ; offre à Dieu, en vue de ta formation et de ton avenir, la sécheresse et l'amertume que te fait éprouver cette situation. Obéis simplement, et que ton obéissance ne soit ni forcée ni à contre-cœur, mais simple et bien acceptée. Sois généreux dans tout ce qui demande un sacrifice ; exerce-toi vigoureusement au sacrifice de toi-même, du monde, et de tous les attachements terrestres. Défie-toi de toi-même, et dis-toi bien que l'avenir est plein de dangers ; que le ministère en contient beaucoup, que les prêtres qui font de grandes chutes y sont arrivés par de petites négligences et de petites lâchetés ; que, surtout, le danger universel auquel tous, sans exception, sont extrêmement exposés, et auquel presque tous succombent plus ou moins, c'est de perdre insensiblement l'esprit de son état, la piété, le zèle, l'énergie dans ses devoirs, le goût du travail, pour devenir

alors un bourgeois plus ou moins gros, nourri par le gouvernement pour occuper un presbytère et présider, avec plus ou moins de dignité, les cérémonies du culte, et dont la grande affaire est d'éviter tout conflit avec le maire et le maître d'école, également dignitaires dans la même commune. Vraiment, est-ce la peine d'être prêtre pour arriver à ce beau résultat ?

Fais tes études dans les meilleurs auteurs, sans chercher à trop embrasser, ni à sortir de l'élémentaire. Le défaut de beaucoup de professeurs, c'est de ramasser un tas de raisonnettes, de fragments de textes et de pensées des autres, pour les entasser bout à bout, en faire un pâté, un fouillis sans ordre, sans harmonie, sans suite, sans autre lien que des *Scilicet... si quidem... atqui... etenim...* Pas d'unité, pas de grandeur !

Quand tu rencontres un tel fatras, pose-le pour ainsi dire devant toi, à distance ; laisse ton esprit, surtout ton jugement, travailler là-dessus, et fais jaillir, de ce monceau de débris, deux ou trois idées simples et grandes, qui embrassent et divisent tout le sujet, et auxquelles tout vienne se rattacher pour ainsi dire spontanément. Tu verras alors ton travail s'éclairer peu à peu, tes idées s'agrandir et se grouper, en prenant leur place autour de ce petit nombre de principes fondamentaux, qui sont la partie solide et substantielle du traité.

Quand tu recevras cette lettre, tu auras vu ce grand traité de l'Église qui est si important, aujourd'hui surtout. Je t'en ai déjà parlé ; inutile de le repasser en vacances : je ne suis pas trop pour ces repassages, qui sont un travail enfantin et mesquin, qui vous cantonnent dans un cercle d'idées toujours les mêmes. Complète-le plutôt par des études qui se rapportent à cet ordre de doctrines, par *Le Pape* de J. de Maistre, par les *Synodales* de Mgr Pie, par les *Mandements* de Mgr Berteaud, par l'*Épître aux Éphésiens*, etc. Médite beaucoup les rapports des divers traités entre eux : rapport du dogme de l'Église avec celui de l'Incarnation, avec celui de la grâce, avec celui des sacrements, avec celui de la communion des saints, avec celui du ciel, etc.

En Écriture Sainte, toujours chercher l'*idée principale* avec ses subdivisions ; ne pas s'acharner à épeler mot par mot, pour voir le sens de chaque détail, mais toujours grouper les pensées particulières autour d'une *pensée principale* qui les contient et les explique. Pour cela, diviser un livre en ses diverses parties, chaque partie en ses subdivisions, chaque subdivision en ses diverses thèses, et chaque thèse en ses divers groupes d'arguments ou d'idées ; à chaque subdivision, un titre en une seule phrase formulant l'idée principale qui s'y trouve développée. Ne pas chercher, en Écriture Sainte, des sentiments d'abord, mais avant tout des idées ; les sentiments suivront toujours.

En Histoire, chercher la situation exacte de l'Église et le mouvement des idées dans chaque époque. L'histoire du dogme est l'élément le plus élevé et le plus substantiel de l'histoire de l'Église. Ce ne sont pas des biographies ni des portraits littéraires, ni des historiettes ni des sujets de narration ou de discours de rhétorique, qu'il s'agit de trouver, mais les manifestations de la vie de l'Église, le sens de sa prédication sur tel ou tel sujet agité dans telle époque, etc.

Je finis de résumer, comme lecture spirituelle, le second volume de A. Nicolas sur la Vierge Marie, celui qui a pour titre : *La Vierge Marie d'après l'Évangile*. J'en suis de plus en plus enchanté. Voici l'idée qui me vient : quelque jour, si tu as à prêcher un mois de Marie, lis ce volume en entier, en notant et en groupant les idées ; divise la matière en autant d'instructions que tu veux en avoir ; suis l'ouvrage pas à pas, en donnant à ton monde ce qui convient. Il serait fort utile de prendre ainsi, chaque année, un bon livre sur la Sainte Vierge, et de faire avec ce livre la même opération. Les trois autres volumes du même ouvrage pourraient alimenter encore deux autres années.

Écris-moi ce qu'il faut faire pour fabriquer du cidre économique. On trouve ici une poire sauvage que je pense utiliser. Peut-être aussi ferai-je plus tard de la bière ; c'est la boisson qui m'a fait le plus de bien à mon arrivée ici.

5 mai. — Monseigneur m'envoie à Tsen-Y-Fou, pour

apprendre la langue auprès d'un ancien missionnaire. Je me suis arrêté dans ce district en venant ici ; je suis content. J'y resterai probablement un an, pour aider le P. Bodinier, missionnaire de cette résidence.

Adieu, mon cher Augustin ; je t'embrasse bien affectueusement ainsi que nos parents.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLII

Au Révérend Père Limbour

Kouy-Yang-Fou, 15 mai 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE (1),

En commençant cette lettre, je me demande si vraiment ce n'est pas bien présomptueux à moi de prétendre, du fond de la Chine, intéresser les amis de S. Joseph par le récit d'une bénédiction d'église. C'est chose commune en Europe que la construction et la bénédiction d'une église ; les populations catholiques de notre France sont habituées aux manifestations de la foi et de la dévotion au saint Patriarche, dont vous êtes l'apôtre, et même au récit de ses miracles. Et puis, nos pauvres chrétientés chinoises sont si peu de chose dans la grande famille catholique. La nôtre en particulier, celle du *Kouy-Tchéou*, cachée et comme perdue au milieu de ses montagnes, presque au centre de l'Asie, est, par sa situation géographique, intellectuelle et morale, si à l'écart, si déshéritée de toute participation à ce mouvement d'idées et à ces belles manifestations religieuses qui se font en Europe, que nos fêtes vous sembleraient bien pâles, et

1. Le R. P. Limbour, de la Congrégation du Saint-Esprit, directeur de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph à Beauvais. — Cette lettre a paru dans le *Messenger de Saint-Joseph* en 1876.

que peut-être ce simple récit ne vaudra pas la peine d'occuper vos lecteurs. J'ai cru cependant trouver dans les faits que j'ai réunis, et dont je vous envoie le résumé, une portée particulière, en raison de la situation même où sont nos églises naissantes, un argument et des motifs capables de confirmer dans leur foi et dans leur piété les serviteurs de S. Joseph. La Chine est païenne, mais la Croix y est plantée et connue d'un grand nombre, persécuteurs ou fidèles. La prédication de l'Évangile s'y fait entendre un peu dans chaque province, et s'y promène, pour ainsi dire, gagnant à Jésus-Christ tous ceux que le Saint-Esprit a, comme dit l'Écriture, *préordonnés pour le salut*. Le règne de Dieu y est représenté, dans la plupart des principaux centres de population, par quelques familles chrétiennes ; l'apostolat y organise peu à peu ses travaux et ses institutions, et quoique réduite encore à un petit nombre de fidèles, l'Église, dans ces lointains pays, est vivante, active et déjà féconde ; elle ne peut échapper au bénéfice des manifestations de la grâce, pas plus qu'elle n'échappe au bénéfice de la charité des chrétiens d'Europe, ses bienfaiteurs et ses soutiens. Il est remarquable qu'à pareille distance du centre de la catholicité, la grâce se révèle ici avec les mêmes caractères, la foi éprouve le même mouvement, les mêmes inclinations, le même entraînement surnaturel vers les mêmes objets. Il existe entre les provinces les plus écartées du grand Empire catholique *une unité de piété*, parce qu'il y a une unité de foi et de vie chrétienne qui s'appelle *la communion des saints* et qui relie en un seul corps, par des attaches surnaturelles et invisibles, tous les membres de l'Église.

Si donc le grand essor qu'a pris, depuis quelques années, en Europe la dévotion à S. Joseph, a été une de ces douces manifestations de la grâce, et si ce n'est pas un acte isolé et superficiel d'un certain nombre de personnes pieuses entendues entre elles pour réunir leurs prières, mais un mouvement profond ayant sa source dans une impulsion céleste, un acte vital de l'Église, rien d'étonnant que tout ce qui appartient à l'Église, au loin comme auprès, ressente cette

impulsion, cette communion de la grâce, et soit instinctivement porté à suivre ce mouvement. Je viens vous en donner un exemple en vous montrant comment notre naissante chrétienté du Kouy-Tchéou a été, dès le principe, l'œuvre de S. Joseph, à qui revient l'honneur de son établissement et de ses progrès dans le passé, à qui se rattache aussi l'espérance de notre travail dans l'avenir. C'est dès son origine et vraiment *dès sa conception* que notre mission fut consacrée à S. Joseph. Vous allez voir.

En 1845, l'humble chrétienté du Kouy-Tchéou, jusque-là réunie à celle du Sé-Tchouan sous l'autorité du même pasteur, en fut détachée pour devenir une circonscription spéciale du réseau des missions de la Chine, avec perspective d'être érigée, un peu plus tard, en un Vicariat apostolique ou diocèse distinct. La province entière, bien qu'elle eût 140 lieues de long sur 110 lieues de large et 15 millions d'habitants, comptait tout au plus 1.200 chrétiens, disséminés par petits groupes sur son territoire. Les missionnaires étaient alors si peu nombreux en Chine, qu'il n'y en avait pas un seul au Kouy-Tchéou. Aussi, ces pauvres chrétiens étaient bien abandonnés ; un prêtre venait du Sé-Tchouan les visiter de temps en temps, autant que possible une fois par an.

En 1847, un missionnaire fut envoyé avec juridiction spéciale sur cette chrétienté, qui devint son troupeau. Il s'appelait M. Étienne Albrand : c'était une grande âme et un grand cœur, un rude et vaillant missionnaire. Son nom, avec celui de Mgr Faurie, son successeur, est resté notre gloire : vénéré, parmi nos chrétiens, comme celui de leur premier apôtre et d'un saint ; parmi nous, comme celui de notre modèle et du père de nos œuvres. Or, il a raconté lui-même bien des fois qu'à son entrée en Chine, ayant à traverser, pour arriver jusqu'à sa mission, un immense pays interdit aux Européens et plus encore aux missionnaires catholiques, et rendu inaccessible du reste, à cette époque surtout, par des dangers qui ne s'énumèrent et ne se décrivent pas, il fit à S. Joseph le vœu de lui consacrer, s'il arri-

vait à bon port, sa mission et la première église ou chapelle qu'il lui serait donné de construire. Voilà ce que j'appelle *la consécration de la chrétienté du Kouy-Tchéou à S. Joseph, dès sa conception*. Cette consécration, M. Albrand la renouvela encore, en arrivant au Sé-Tchouan, au seuil de sa mission ; et, sur le point d'y entrer, il écrivait à son frère : « Nous verrons si S. Joseph me continuera sa protection. » Je ne puis vous raconter ici son voyage et les nombreuses raisons qu'il eut de croire que S. Joseph y avait mis la main ; le fait est qu'à partir de son vœu, tout alla pour le mieux, et que S. Joseph est resté depuis notre Protecteur en titre, chargé de tous les intérêts et de tous les besoins de la mission.

La principale des stations de chrétiens dont M. Albrand devenait le pasteur se composait de deux cents fidèles, résidant ici même, à Kouy-Yang, Capitale de la province, où ils cachaient soigneusement aux païens, surtout aux mandarins, leur religion. C'est au milieu d'eux qu'il se rendit d'abord, et qu'il établit son quartier général et le centre de ses opérations. Il logea dans la maison d'un chrétien nommé Joachim, qui avait été martyrisé huit ans auparavant ; et cette maison, acquise et agrandie par lui un peu plus tard, devint sa résidence et le lieu de réunion des fidèles. Elle était bien pauvre : composée de trois ou quatre appartements, tous au rez-de-chaussée, bâtie en bois et en terre, sans autre plafond que le toit, fenêtres en papier, parquet en terre battue. Un des appartements servait de chapelle ; vous pensez si la décoration était riche. Une petite lithographie de S. Joseph, apportée de France, y eut du premier coup la place d'honneur, entre les saintes images de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge — toute la famille du missionnaire catholique ; qui ne manque jamais de l'installer avec lui partout où il plante sa tente. Pour le dire tout de suite, c'est sur ce même emplacement, resté depuis toujours cher aux missionnaires et aux chrétiens du pays, que demeurèrent fixés le centre de la mission et la résidence épiscopale ; ce fut au lieu même de la maison du martyr où M. Albrand offrit pour la première fois dans ce pays le saint Sacrifice, qu'il

réalisa son vœu et bâtit sa petite église à S. Joseph ; et c'est en ce même lieu, à dix pas de celui d'où je vous écris, que s'élève notre nouvelle *Cathédrale*, toujours dédiée à S. Joseph.

Cependant, le courageux missionnaire se mit de suite à l'œuvre et entreprit la visite de ses chrétientés. Il faut avoir vu la Chine pour comprendre en quel état il les trouvait, surtout après une persécution, dans la privation de tout secours religieux, sacrements et parole sacerdotale, et au milieu de ces indescriptibles fourmilières de population chinoise où tout est misère, superstition, pourriture morale. Les travaux, les privations, les peines qu'il lui en coûta pour rallier et réorganiser son petit troupeau, relever les courages, régulariser les positions devenues plus ou moins irrégulières, instruire tout ce pauvre monde, et ajouter à sa petite armée des élus de l'Évangile encore un bon nombre de nouvelles recrues, je n'ai pas à le raconter ici ; certaines choses ne se racontent pas et ne se décrivent pas, on ne peut les comprendre à moins d'être sur place, et d'entendre les témoins oculaires. Bientôt, il eut rendu à son troupeau l'union, la force et cette prospérité de la vie chrétienne qui aide si bien le missionnaire à supporter gaîment la misère. Ces premiers travaux accomplis, il recevait de France quelques compagnons, parmi lesquels se trouvait M. Lyons, aujourd'hui son successeur et notre évêque. Tout prospérait, la chrétienté se développait ; il songeait à construire cette église, objet de tant de rêves et de tant de promesses, quand la persécution, sur laquelle il ne faut jamais cesser de compter par ici, vint bouleverser, non seulement les projets de M. Albrand, mais encore sa petite conquête et les œuvres accomplies. La pauvre résidence de Kouy-Yang, qui lui était si chère et qui était toute sa richesse, fut rasée ; lui-même et ses nouveaux confrères, poursuivis ; ses chrétiens, dispersés et découragés. Mais lui, n'était pas découragé. Nous avons, dans ses lettres, le récit de ses angoisses de ce temps-là ; et Mgr Lyons, le seul aujourd'hui survivant parmi nous de ceux qui ont vécu et travaillé avec lui, nous raconte

souvent, à nous autres venus plus tard, une foule de traits dont il a été le témoin, ou qu'il a appris de sa bouche. J'en veux citer un seul qui se rapporte au sujet de ma lettre. C'était pendant la persécution ; M. Albrand, qu'on cherchait partout, était caché ici même, dans une pauvre famille, tout près du gouverneur, qui le faisait poursuivre au loin. Ne pouvant sortir le jour, il sortait la nuit ; et il lui arrivait souvent de revenir, comme en un douloureux pèlerinage, s'asseoir et s'agenouiller, prier, pleurer, sur l'emplacement de la maison du martyr, dont il n'était pas resté une planche. Un soir, il demeura plus longtemps ; dans sa douleur, il s'était jeté le visage contre terre, priant, sanglotant, et reprochant doucement à S. Joseph ses projets perdus et l'abandon où il le laissait. « Ah ! lui disait-il, je vous ai promis une église : c'est ici qu'elle serait. Si vous la voulez, obtenez-nous la paix, mon terrain, mes chrétiens, et je bâtirai quand même, si pauvrement que ce soit ! » — Tout à coup, il sent sur sa tête une haleine douce et chaude, et une petite langue qui le caresse ; il regarde, et reconnaît un pauvre chien qu'il avait nourri dans cette même maison, au temps de ses espérances, et qui, fidèle à son souvenir et le retrouvant là, était venu le consoler.

Les grands philosophes qui ne lisent pas le *Messenger de Saint-Joseph* et qui, n'ayant jamais ni souffert, ni prié, ne connaissent que des pensées bien supérieures aux défaillances et aux besoins du cœur, et habitent des régions inaccessibles aux émotions et aux consolations de la piété, ne comprendraient pas cela. Mais vous et vos lecteurs, mon cher Père, qui n'êtes pas des philosophes de cette trempe et qui connaissez le cœur humain, vous sentirez quelle douce impression éprouva cet homme vaillant, vous ne vous étonnerez pas qu'il ait vu dans ce petit événement comme la réponse du Saint invoqué. Il se releva fortifié, renouvela pour la vingtième fois son vœu à S. Joseph, et revint à ses travaux.

Peu après, sous le feu même de la persécution, il était nommé Vicaire apostolique, et s'en allait en cachette, par

obéissance et malgré lui, chercher au Sé-Tchouan la consécration épiscopale, qu'il recevait la veille de S. Joseph, 18 mars 1849, dans une maison particulière, les portes fermées et presque sans témoins. Pendant son absence, la persécution redoublait ici ; ses chrétiens, battus et surveillés, lui écrivaient de ne pas revenir, personne ne pouvant lui donner asile. Il revenait cependant, se tenait caché dans une misérable chaumière, et de là gouvernait son peuple, visitant la nuit ses chrétiens, et relevant les courages toujours prêts à défaillir. Enfin, la paix lui était rendue ; il restait en possession de son terrain, y rebâtissait sa maison, y construisait cette église qu'il avait promise à S. Joseph et tant désirée lui-même. Le jour de Pâques 1850, il avait la consolation d'y célébrer, avec les trois missionnaires qui composaient son clergé, la première messe pontificale qui ait jamais été dite au Kouy-Tchéou. Par précaution, les chantres *chantaient à voix basse*, et les portiers faisaient la garde pour ne laisser entrer aucun païen.

Ce petit édifice, le premier en son genre qui fut élevé à notre Dieu dans les trois provinces réunies du Sé-Tchouan, du Yun-Nan et du Kouy-Tchéou, était à peu près de forme romane ; je dis *à peu près*, car ce n'était pas un type d'architecture, et ceux qui l'avaient construit ne prétendaient nullement au style. Toutefois, sa forme, relativement gracieuse et inconnue dans ces pays, faisait l'admiration des Chinois, païens comme chrétiens. C'est, du reste, un privilège particulier à notre mission parmi celles du centre de la Chine, et qu'elle doit sans doute à S. Joseph, patron de son premier temple, d'avoir de vraies églises, très pauvres, hélas ! mais distinctes de la maison du missionnaire, — quand il en a une ! — servant uniquement au culte, et rappelant un peu les édifices européens. Celle dont je parle n'existe plus aujourd'hui ; elle a dû être remplacée par une plus grande, mais nous conservons comme une relique précieuse l'image de cet humble sanctuaire, notre maison paternelle, vrai berceau de notre chrétienté.

Il nous reste encore un autre souvenir du même temps.

On avait envoyé de France à Mgr Albrand un tableau représentant S. Joseph avec l'Enfant Jésus; il l'avait mis au-dessus de l'autel; il s'en fallait que ce fût un Raphaël; mais les beaux-arts en Chine sont peu raffinés, aussi venait-on de très loin admirer ce tableau... Seulement, le Saint n'ayant pas les cheveux tressés en queue, à la chinoise, ni le costume du pays, et portant aux pieds des sandales assez ressemblantes à la petite chaussure de paille des portefaix chinois, les païens le critiquaient, à la grande douleur des chrétiens, qui ne savaient que dire pour excuser de pareils défauts. A la fin pourtant, S. Joseph prit le dessus; bientôt même il fut en telle vénération, que les païens eux-mêmes venaient lui rendre leurs devoirs, et que les mandarins, partant en guerre, accouraient chercher sa protection, en faisant devant lui la prostration qui est ici le signe ordinaire du profond respect. Le tableau était toujours l'occasion d'une explication doctrinale sur les premiers mystères du christianisme, qu'un catéchiste, établi pour le montrer, ne manquait pas de donner aux visiteurs; grand moyen de conversion! Cette image, nous l'avons encore; elle est simple entre les simples, et sans aucune valeur artistique; mais elle vaut pour nous plus qu'un trésor, et nous ne l'échangerions pas pour tout le musée du Louvre.

La construction de l'église fut le point de départ d'un grand nombre de conversions. Bien que la paix lui fût encore enlevée par moments, que sa prospérité fût encore troublée et ses œuvres ruinées par les invasions des rebelles, la chrétienté ne cessa plus de croître. On fonda même, à petits frais, une école, un rudiment d'orphelinat et de séminaire, et une pharmacie pour la distribution des remèdes d'enfants, occasion de les baptiser quand ils sont mourants et aussi d'attirer et d'instruire les parents. Mais il est de l'essence de la vocation du missionnaire, de semer toujours le grain de la parole de Dieu et de renoncer à toute espérance terrestre, même à celle de récolter ce qu'il a semé.

En 1853, au moment où Mgr Albrand voyait sa mission florissante, il mourut. Je ne puis vous raconter de sa mor

que ce qui regarde ses rapports avec S. Joseph, et je vous citerai pour cela quelques lignes d'une lettre de M. Faurie, arrivé depuis un an au Kouy-Tchéou, et qui l'avait assisté à ses derniers moments. La maladie qui devait l'emporter se déclara le 11 avril. « Le vendredi 15, ayant un pressentiment qu'il ne célébrerait pas la fête du Patronage de S. Joseph, qui tombait le dimanche suivant, il en dit la messe votive ; ce fut la dernière. A partir de ce jour, il fut obligé de s'aliter. Le dimanche, la maladie commença à nous donner de graves inquiétudes. Quelques chrétiens, qui vinrent le visiter, lui dirent : « Nous n'avons pas peur de vous perdre, grand bisaïeul (expression du plus grand respect en Chine), c'est aujourd'hui la fête de S. Joseph. — Précisément, répondit-il, c'est aux fêtes de S. Joseph que j'ai obtenu toutes les grandes grâces de ma vie. » Puis il leur fit l'énumération de son baptême, de sa première communion, de son sacerdoce, de son épiscopat, qui avaient eu lieu à la fête de S. Joseph ou aux environs. « J'espère bien, ajouta-t-il, qu'il achèvera la série de ses faveurs par une faveur encore plus grande, celle d'aller bientôt le retrouver au ciel ! » Il mourut, en effet, le 22 avril, dans l'octave de cette fête, en répétant les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, qui étaient sa famille, sa consolation, sa force, et qu'il avait tant aimés, si bien servis et fait connaître aux pauvres infidèles.

Sa vie a été écrite : incomplète, parce que l'auteur, qui écrivait en France, a négligé de consulter ici, elle est cependant fort intéressante. On voit, dans ce récit, comment s'ouvre une mission en pays infidèle ; comment la petite semence de l'Évangile germe et se développe sous l'action de la grâce, coopérant avec la parole des prêtres, et produit du fruit *dans la patience* ; comment, enfin, la foi grandit peu à peu chez ces pauvres peuples, pour consoler sans doute l'Église de ce que d'autres missionnaires lui ravissent ailleurs (*).

Le vide que Mgr Albrand laissait dans sa mission ne peut

1. *Vie de Mgr Albrand.* — Paris, Lecoffre, 1 vol. in-8°.

se dépeindre. Il faut croire toutefois que, du haut du ciel, il travaillait encore pour elle avec S. Joseph ; car, dans la seule année qui suivit sa mort, il y eut de nombreuses conversions, et le baptême fut conféré *in extremis* à environ neuf mille enfants de païens, qui, en mourant eux-mêmes, allèrent comme former son cortège et donner à son apostolat ce témoignage auquel l'Écriture attribue tant de valeur, quand Dieu le tire de la bouche des enfants. Mais une nouvelle persécution éclata encore et fut compliquée d'affreux malheurs. Sept ans entiers la mission resta sans évêque, et ce fut seulement en 1860 que Mgr Faurie, d'heureuse et chère mémoire, succéda à Mgr Albrand. Il a été peu connu en France, mais ici tout est rempli de son souvenir ; notre tranquillité actuelle est sa conquête, et toutes nos œuvres vivent encore de la forte impulsion qu'il leur a donnée. Notre évêque, ceux de nos confrères et de nos chrétiens qui l'ont connu, ne parlent de lui que les larmes aux yeux. Grande piété, zèle puissant, intelligence, gaîté, ascendant sur les hommes : il avait tout pour lui (1). En héritant du fardeau de Mgr Albrand, il héritait de son esprit et de sa force, comme aussi de sa piété et de sa confiance envers S. Joseph. Il avait fait des démarches pour agréger la chrétienté du Kouy-Tchéou à l'Archiconfrérie de Saint-Joseph ; elle ne pouvait alors recevoir d'agrégrations qu'en France, mais vous devez trouver, dans vos archives, une pièce adressée par lui à notre vénéré M. Claverie, et tendant à écarter l'obstacle canonique qui empêchait ces agrégrations à l'étranger. Il voulait aussi obtenir du Saint-Siège une fête spéciale de S. Joseph comme fête patronale du Kouy-Tchéou, à l'époque où S. Joseph n'avait pas encore été proclamé Patron de l'Église universelle et spécialement des missions ; mais la chose ne se trouva pas possible. Il était très fidèle à la pratique du mois de S. Joseph, qu'il célébrait tous les soirs du mois de mars, avec ceux de ses missionnaires présents auprès de lui, par une prière, une lecture et quelque petit chant qu'il

1. La *Vie de Mgr Faurie*, publiée récemment (1 vol. in-8, Paris, Lecoq), présente le plus vif intérêt.

rimait lui-même et adaptait à un air connu. Jamais il n'entreprenait rien d'important sans recommander au saint Patriarche ce qu'il allait faire. Il avait remarqué, et il disait souvent, que, chaque année, le mois de S. Joseph amenait à la mission une faveur importante : aussi, tous les ans, quand le mois de mars approchait, Mgr Faurie disait : « Ah ! nous allons voir ce que S. Joseph fera pour nous cette fois-ci. » Et il n'était jamais trompé : c'était une arrivée de nouveaux missionnaires, un secours d'argent inattendu, un envoi d'ornements, une cargaison de vin français. D'ailleurs, S. Joseph a continué cette tradition, maintenant que Mgr Faurie n'est plus ; et la faveur de cette année, par exemple, a été l'heureuse arrivée de deux confrères, *le jour de l'Annonciation de Marie et dans l'Octave de la S. Joseph*. Il avait inspiré la même confiance et fait adopter les mêmes pratiques à ses missionnaires, et il leur recommandait souvent de mettre S. Joseph de moitié avec eux dans leurs œuvres et leurs entreprises, afin de l'intéresser au succès.

Encore un trait qui aura un intérêt particulier pour le diocèse de Beauvais. Il y avait alors, parmi les missionnaires du Kouy-Tchéou, un enfant de Compiègne, M. Müller, un vrai apôtre, intrépide, toujours sur la brèche, cent fois poursuivi par les rebelles, mais leur échappant toujours, excepté à la dernière rencontre, où il leur laissa ses os — ils le massacrèrent en 1866. Mgr Faurie l'employait à ouvrir les nouveaux districts, c'est-à-dire à jeter la première semence dans les quartiers encore inexplorés de la province. Lui aussi aimait S. Joseph, et ne manquait jamais aux pieuses pratiques du mois de mars. Une année donc, il attendait de France des bagages de quelque valeur, dont la bonne arrivée intéressait assez gravement la mission. C'était au mois de mars, et M. Müller faisait chaque soir sa petite station, seul, devant une gravure de S. Joseph, suspendue à un clou dans le plus bel endroit de sa chambre. Il faut savoir que les rebelles occupaient et dévastaient le pays à peu de distance. Un jour, on vient dire au missionnaire : « Père, vos bagages sont arrivés à tel endroit (deux ou trois lieues de là) ; mais

ils sont tombés aux mains des rebelles, et, par conséquent, perdus. — Nous verrons bien, » répondit-il. Le missionnaire parti, il va droit à sa petite image, et, lui montrant le doigt, il lui tient ce discours : « Comment ! c'est ainsi que vous m'aidez ? Je vous préviens qu'à partir d'aujourd'hui, je ne continue pas mes exercices du mois, tant que mes bagages ne seront pas rendus ici devant vous ; et en attendant que vous vous soyez exécuté, restez caché et regardez le mur. » Et en disant ces mots, il détachait l'image et la replaçait à l'envers, le visage contre la muraille. Le soir, en effet, il ne fit rien, ou plutôt il feignit de ne rien faire, car son cœur priait quand même. Si ce fut le hasard, s'il n'arriva, comme disent les philosophes, que ce qui devait arriver, ou si ce fut S. Joseph qui s'exécuta, comme l'a toujours pensé M. Müller, je n'en sais rien ; mais ce que nous savons tous, c'est que, le lendemain, les bienheureuses caisses arrivaient ; S. Joseph revoyait la lumière, et les pieux exercices reprenaient et continuaient de plus belle.

Autre détail d'un genre différent. S'il y a un peu de fatigue et de misère, et quelques privations dans la vie du missionnaire, il ne faut pas croire que ce soit une vie triste et morose. Pour le missionnaire français surtout, il y a un spécifique unique, lequel sert de remède à tous les maux : on chante. Contre la fatigue, on chante ; contre les privations et la misère, on chante ; on chante pour exprimer sa joie, quand on est réuni à plusieurs ; on chante quand on est seul, pour neutraliser les tristes effets de la solitude. Mgr Albrand chantait. C'était un principe de Mgr Faurie que le missionnaire doit chanter, si fausse que soit son oreille et si indocile que soit sa voix ; et leur vénérable successeur entretient ces heureuses traditions. Bien plus, on rime, et nous avons au Kouy-Tchéou des Annales poétiques, où chacun de nous peut insérer ses productions. Ah ! ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, et notre Boileau y trouverait ample matière à grogner. La musique est quelque air simple et populaire, apporté de France comme souvenir du village ; les paroles sont des vers qu'on fait comme on peut ; il est

convenu et statué que, pour faciliter le travail et n'y pas gaspiller le temps, on a tous droits sur la mesure et sur la rime ; toutes deux sont esclaves et doivent obéir ; un vers de douze pieds peut en avoir treize et quatorze, un de huit peut en avoir neuf, et si l'alignement est dépassé, on se retrouve au bout du vers, à la rime, qui doit elle-même se contenter de peu. On chante ainsi tous les petits événements de la mission, joyeux et douloureux ; et les douleurs mêmes, une fois passées et mises en chanson, deviennent les meilleurs sujets de joie. On a, de plus, le gracieux usage d'accueillir, à leur arrivée, les nouveaux missionnaires par quelque chansonnette simple en leur honneur. Or, S. Joseph a toujours sa part, et au moins un couplet ; c'est une tradition qui remonte à Mgr Faurie. Notre Saint de prédilection partage ainsi nos joies comme nos peines, l'heureuse comme la mauvaise fortune.

Mais je m'égaré à vous révéler nos secrets de famille ; il faut revenir à mon récit. C'est entre les mains de Mgr Faurie que la mission a pris son développement et reçu son organisation définitive. Son épiscopat ne fut cependant pas long, et encore fut-il traversé par bien des malheurs : une persécution terrible bouleversa de nouveau sa chrétienté, et lui fit plusieurs martyrs parmi les chrétiens indigènes. Le premier portait le nom béni de Joseph. Elle lui prit aussi un de ses missionnaires, M. Néel, dont l'Église nous permettra peut-être un jour de mettre l'image auprès de celle de S. Joseph, au-dessus de nos autels. La province entière fut ensuite désolée, saccagée et dépeuplée des deux tiers par une de ces horribles invasions de rebelles ou plutôt de sauvages qui, durant plusieurs années, promenèrent dans la Chine, et surtout dans ces parages, le feu et la mort. La famine et la peste vinrent ajouter leurs horreurs à ces fléaux. Au retour de la paix, la chrétienté du Kouy-Tchéou était ruinée et plus que décimée ; il ne restait aux prêtres que leur courage ; le grand cœur de leur évêque et la protection de S. Joseph, qui se fit bientôt sentir. On recueillit les débris épars pour recommencer à nouveau. Les fléaux avaient fait des milliers

d'orphelins, qu'on trouvait partout errants et quelquefois mourants. Les missionnaires en recueillirent le plus grand nombre possible ; ils les élevèrent, leur donnèrent le baptême et l'instruction, et il se trouva ainsi que le sang des martyrs avait été, à la lettre, une *semence de chrétiens* :

La mission avait reçu des renforts de France, en hommes et en argent, et elle sortait de ses ruines, quand Mgr Faurie partit pour le Concile. Il ne l'a pas revue : la mort le surprit à son retour, à un mois de route d'ici. Son corps seul nous fut rendu ; il repose sur une colline qui domine cette Capitale, et semble présider encore à nos travaux et à nos combats. Quand le missionnaire est tenté de se décourager, il n'a qu'à jeter un regard sur cette colline, sanctifiée par ces reliques bénies, pour se sentir fortifié et consolé. Mgr Faurie est mort, lui aussi, dans la force de l'âge, au milieu de ses œuvres et de ses espérances, et nous, comme dit l'Écriture, nous entrons dans ses travaux. Sans doute, nous ne verrons pas non plus la récolte que nous préparons, puisque c'est notre vocation de semer toujours et de partir avant la moisson.

Un des projets de prédilection de Mgr Faurie, avait été la reconstruction de la petite église de Saint-Joseph bâtie par Mgr Albrand, et devenue beaucoup trop étroite pour le nombre de chrétiens de Kouy-Yang ; il n'eut pas le temps de réaliser ce rêve. Ce labeur et cette joie étaient réservés à notre évêque actuel, Mgr Lyons, héritier des vertus et des pensées de ses deux prédécesseurs, un des premiers compagnons de Mgr Albrand, témoin des temps héroïques de la mission, et acteur dans tous les combats qu'elle a supportés jusqu'ici. Une de ses premières œuvres fut donc la reconstruction de l'église. Hélas ! il faut que rien ne réussisse sans avoir été éprouvé par la tribulation. L'église était achevée en 1874, et pas encore ornée, quand un incendie la dévora tout entière. On n'a jamais su la cause ; mais le démon habite ici tout autour, et ne doit pas y être étranger. Deux missionnaires de cette résidence faillirent perdre la vie en cherchant à éteindre l'incendie, qui les surprit dans le

clocher ; ils sautèrent sur la toiture de la maison, et de toit en toit jusqu'à terre. Des chrétiens ont assuré avoir vu des anges qui portaient l'un d'eux dans leurs bras et le déposaient sur le sol. Lui-même, il faut le dire, n'a rien vu ; mais il raconte souvent que, depuis l'instant où il fut entouré de flammes dans le clocher et sentit sa barbe qui prenait feu, jusqu'à celui où il se trouva sain et sauf sur la terre, il ne se souvient de rien et ne sait ni par où ni comment il descendit.

Après beaucoup de travaux, et sans argent, on se trouvait en face d'un monceau de cendres. S. Joseph fut consulté ; on se remit à l'œuvre. Les chrétiens se cotisèrent ; ils donnèrent peu, mais ce qu'ils purent, car ils sont bien pauvres. On m'a cité un brave domestique qui, recevant de ses maîtres la valeur de cinquante francs, son salaire d'une année, en donna de suite quarante-cinq pour S. Joseph. Le démon fut sans doute stupéfait de voir bientôt s'élever, sur l'emplacement préféré par Mgr Albrand, et consacré par ses larmes, une nouvelle église encore plus grande, dont les proportions gracieuses et l'architecture, inconnue en ce pays, remplissent les Chinois d'admiration, et nos chrétiens de joie et de fierté, comme une vision céleste descendue pour confirmer leur foi et les abriter contre le démon, si puissant en ces contrées. Elle n'est pas encore entièrement payée, et on ne pourra la meubler et l'orner que plus tard ; mais S. Joseph y pourvoira, c'est sûr, ou bien nous mettrons, nous aussi, son image à l'envers ; déjà il a reçu nos menaces pour le mois de mars 1877, s'il ne s'exécute pas d'ici là. Mais nous le bénirons quand même.

Cette église, je ne vous la décrirai pas en détail ; déjà ma lettre est devenue un volume ; quelques mots seulement. Sur le style gothique fidèlement observé dans le plan, la division en trois nefs, les voûtes, les colonnes en bois, les fenêtres et les portes en ogives gracieuses, on s'est servi des détails de la construction chinoise que ce plan comportait : boiseries, sculptures extérieures, grandes inscriptions pieuses et morales suspendues aux colonnes ; toit en tuiles jaunes et

vertes, — les deux couleurs estimées du Chinois, — les angles de la toiture relevés en saillie et terminés par une forme plus ou moins fantastique d'animal ou de fleur ; le tout couronné par un clocher en bois dans le même goût, avec une belle cloche envoyée de France, pour parler du Dieu des chrétiens à quiconque a des oreilles pour entendre. L'ensemble est simple, grave et vraiment agréable, même pour nos yeux qui ont vu les belles églises de France. On n'y a sacrifié que le moins possible, dans les détails, au goût des Chinois, grands amateurs d'ornements bizarres, d'animaux monstrueux, de saillies capricieuses et tortues, de papillotes et de couleurs étincelantes. Bien des villages de l'Oise ont des églises aussi grandes et plus belles, mais ici c'est une merveille ; nos Chinois font des voyages pour la voir, et sont d'avis qu'il n'y a au monde rien de semblable, si ce n'est peut-être le palais de l'empereur à Pékin, peut-être encore ! C'est qu'aussi elle est glorieuse à voir, du haut ou sur la pente des abruptes montagnes qui entourent à peu de distance toute la Capitale. Placée dans l'endroit le plus calme et le plus élevé de la ville, blanche et voyante, elle domine triomphalement les maisons noires et basses des Chinois, et même les édifices les plus élevés de la cité, pagodes, prétoires et théâtres, portant bien haut dans les airs son clocher, sa croix radieuse, comme un signe d'espérance et de conquête sur ces pauvres terres que le démon possède encore, mais non plus sans combat et sans inquiétude. Autour d'elle et à ses pieds, comme les brebis autour de leur pasteur, se pressent les maisons des chrétiens, réunies la plupart dans le même quartier, et surmontées aussi d'une petite croix blanche, pour les distinguer des autres et pour signifier à l'ange mauvais qu'il n'y a plus droit d'entrée.

L'église étant achevée avant Pâques, Monseigneur choisit pour la bénir le dimanche 7 mai, fête du Patronage de S. Joseph, jour où, chaque année, toute notre petite famille sacerdotale est réunie auprès de lui pour la retraite, qui s'ouvre ainsi naturellement par l'invocation et sous les aus-

pices de notre Saint bien-aimé. Tous arrivent les jours précédents, des quatre coins de la province. Vous, cher Père, qui avez goûté à la vie des missions, vous savez avec quelle joie les missionnaires catholiques, et particulièrement les missionnaires français, se retrouvent après un an de dispersion, de courses d'une chrétienté à l'autre, et de solitude morale au milieu d'un peuple étranger au langage, aux coutumes et aux idées de leur patrie. Vous comprendrez aussi leur ravissement d'apercevoir, au détour d'un rocher, en descendant les interminables montagnes du pays d'alentour, le gracieux édifice qui a surgi, comme de dessous terre, depuis leur dernière réunion, et qui semble leur sourire, les attendre et les presser d'accourir.

Voici, enfin, la famille au complet et le jour arrivé. Bien que nous soyons à la saison des pluies, S. Joseph n'a pas manqué de nous donner un radieux soleil ; nous y comptions bien.

J'ai peu à vous dire sur la cérémonie même. Qui n'a vu en France, même dans les moindres villages de nos pays catholiques, des fêtes plus belles que celles que nous pouvons faire ici ? D'abord les nouvelles églises n'ont pas, en pays de mission, le privilège d'une consécration proprement dite et solennelle. On ne peut leur donner qu'une simple bénédiction ; nous sommes entourés de païens, et, malgré que nous ayons actuellement la paix, il faut faire le moins d'éclat possible et nous cacher un peu ; puis, nous n'avons pas, comme en France, la ressource des belles décorations naturelles et artificielles, des riches ornements, de ces charmantes processions d'enfants et de jeunes filles qui égayent et relèvent si gracieusement les cérémonies religieuses, enfin cette suave musique et ces beaux chants qui mettent la joie dans les cœurs, et que nous n'entendons plus ; ils ne sont plus pour nous qu'un lointain et cher souvenir, comme un aimable écho d'une autre vie et de la terre natale toujours aimée. Ni les mœurs, ni la langue du pays, ni le voisinage des païens, ni notre situation particulière et nos ressources, ne nous permettent tout cela. Mais la plus belle splendeur

de notre petite fête consistait en des choses qui ne se décrivent pas, et que je dois vous faire deviner et vous laisser sentir.

La parure de notre église, nue encore et sans décoration à l'intérieur, mais resplendissante sous un beau soleil, c'était : notre belle assemblée de chrétiens, tous fidèles et présents à l'appel, agenouillés, ou, selon l'usage du pays, prosternés, chantant bien fort, d'une voix peu suave, il faut le dire, mais de toute leur âme, les prières liturgiques traduites et arrangées en leur langue. Un bon nombre d'entre eux ont confessé la foi et souffert pour l'Évangile au temps de la persécution ; ils ont été battus, dépouillés, chassés à cause du nom de Jésus-Christ. Quelle parure pour notre église ! Cette parure, sans doute, c'était nous aussi, représentants de toute l'Église dans notre petit nombre, messagers de l'Évangile parmi ces pauvres peuples, et chargés de leur apporter le salut ; c'étaient surtout nos confrères plus anciens, non pas les premiers arrivés il y a 30 ans, ils sont morts, mais ceux qui leur ont succédé depuis 10 ans ; la plupart ont supporté les angoisses et les dangers de la persécution, de la guerre, des rebelles et des fléaux ; quelques-uns ont été battus et blessés au service de Dieu, et portent encore de glorieuses traces de leurs souffrances ; plusieurs ont passé par des situations terribles, et ont été acteurs dans les scènes qu'ils nous racontent, à nous autres, nouveaux venus.

Enfin l'ornement de notre église, c'est notre évêque bien-aimé, l'aîné et le père de tous, le vétéran de la mission, le survivant et aujourd'hui le seul témoin de ces temps héroïques dont il a partagé les travaux, goûté les douleurs, et dont il garde parmi nous toute l'histoire. Voilà les ornements de notre église et la solennité de notre fête.

Après cela, si les prières et les cérémonies de la bénédiction d'une église sont en elles-mêmes et partout bien expressives, ici, sur une terre imprégnée du paganisme et depuis tant de siècles occupée par le démon, au milieu de ce peuple immense, prosterné devant ses dieux monstrueux auxquels il ne croit pas et dont il subit pourtant l'esclavage, livré à

ses superstitions bizarres, à ses rites ridicules et à ses mœurs abjectes, vraiment assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, c'est ici surtout que ces cérémonies et ces prières ont une signification plus profonde et un caractère de supplication plus touchante. Elles sont un véritable exorcisme pour chasser de ce petit enclos de terre bénie le démon, de temps immémorial propriétaire du sol et de l'atmosphère ; elles sont comme une plainte, comme un sanglot de l'Église militante et persécutée dans ces contrées, un cri vers Dieu pour lui représenter ses promesses et le sang de nos martyrs, et appeler la fin de la servitude où gémissent encore nos jeunes chrétientés.

Les Chinois ne sachant pas prononcer le latin, nous chantons seuls les prières liturgiques dans la langue de l'Église ; et ce n'est pas une petite émotion pour nous, d'entonner sous ces humbles voûtes et d'entendre une fois, nous qui en sommes ordinairement privés, ce *Veni Creator*, ces *Psaumes*, ce *Miserere*, ces *Litanies* qui ont, pour nous surtout, une signification si belle, et éveillent dans nos cœurs tant de souvenirs. Il faut avoir été privé de ces choses pour en sentir le charme. Représentez-vous sur cette terre lointaine, et dans cette petite église entourée de maisons habitées par le paganisme, ces quelques missionnaires rangés devant l'autel, autour de leur évêque, à genoux, appelant sur ce peuple la lumière d'En-Haut. Derrière eux, cette cohorte de nouveaux chrétiens, les élus de l'Évangile, le levain du salut, les prémices de cette pauvre gentilité qui attend de nous la Rédemption, et dont un si grand nombre ne la reçoit pas cependant ; et au fond de la nef, près des portes, écoutant nos chants et contemplant avec un vague et douloureux étonnement nos saints rites, un bon nombre de païens, dans une attitude instinctivement respectueuse et pensive, empreinte d'une certaine tristesse, comme si quelque chose d'intérieur les tourmentait devant ce spectacle nouveau pour eux et encore plein de mystères, mais déjà bien expressif, amenés en apparence par la curiosité, en réalité par la grâce. Ils sont peut-être venus chercher, sans le savoir, une sainte

pensée qui va travailler doucement leur cœur, et qui sera le germe de leur salut.

Une grande cour fermée, qui s'étend devant l'église, nous permet une petite procession au dehors et la station au grand portail. Vous dirai-je l'idée qui m'a poursuivi pendant cette procession, et surtout au moment où, précédés de la croix portée à notre tête et sortant de l'église, nous nous rangions au dehors devant les portes, autour du prélat bénissant ? Je me reportais à cette année mémorable du règne de Constantin et du pontificat de S. Sylvestre, où la paix fut enfin donnée au christianisme après trois siècles de combats et de souffrances. Je me figurais surtout ce jour et ce moment inconnu à l'histoire, mais à jamais béni cependant, où la grande nouvelle de la délivrance parvint aux oreilles du pape S. Sylvestre, dans sa caverne de Monte-Soracto, et vint tirer aussi de leurs inquiétudes et de leurs larmes, les membres du clergé et les chrétiens de la primitive Église, cachés aux catacombes. Je me disais que le jour où le christianisme put enfin se produire en public et jouir de la paix, prêtres et fidèles durent organiser, pour célébrer leur délivrance et sortir de leurs retraites souterraines, une pieuse et solennelle procession où ils déployèrent sans doute la pompe des rites sacrés, et portèrent en tête de leur cohorte triomphale cet étendard béni et royal de la Croix, devenu enfin le signe du salut après avoir été si longtemps le scandale des Juifs et la dérision des païens. Je me représentais cette belle Église romaine, empourprée par le sang de ses martyrs et portant encore la trace touchante de ses larmes, montant de la profondeur des catacombes par une humble porte ignorée jusque-là, déployant pour la première fois, sous la lumière du soleil et au milieu des hymnes sacrées, ses phalanges déjà merveilleusement nombreuses, apparaissant enfin, dans tout l'attrait de sa jeunesse et de sa pureté, aux regards étonnés et charmés de la foule des Romains, et jetant au ciel et à la terre, comme pour les associer à son triomphe, ses chants pleins d'espérance et d'allégresse. Et il me semblait que nous aussi peut-être,

après tant de combats que l'Église a supportés ici, sortant enfin de ces catacombes où la persécution avait jusqu'à ce jour tenu notre religion captive, nous allons clore désormais l'ère de la servitude et du secret, envoyer, par nos chants, à ce pauvre peuple la parole du salut, et lui montrer, radieuse et glorifiée, la Croix, son unique espérance, notre étendard et le drapeau de notre Roi éternel. Hélas ! la vie des catacombes n'est pas encore finie pour nous, et la conquête qui reste à faire est immense. Mais partout paraissent d'heureux symptômes et comme des signes dans le ciel ; l'espérance que nous avons ressentie en cette fête ne sera pas démentie. Nos chrétiens, eux aussi, étaient tous dans la joie et bien consolés des peines et des mépris que leur infligent les païens, des calomnies dont ils les accablent, selon la tactique traditionnelle des ennemis de la foi, et des inquiétudes sous lesquelles ils vivent sans cesse. Oui, assurément, le rayonnement de leurs visages et le bonheur qui brillait dans leurs yeux valaient bien des tentures, de l'or et des illuminations, pour orner notre église. Pauvres gens ! il leur faut bien quelquefois nos fêtes pour soutenir leur courage et affermir leur foi, il faut que l'Église leur apparaisse dans un autre appareil que celui des humiliations et des douleurs ; et à nous-mêmes, il nous les faut aussi, ces spectacles, pour rendre à nos âmes l'élan et la jeunesse, rafraîchir notre zèle, et entretenir dans nos cœurs cette joie et ces espérances sans lesquelles il n'y aurait pas de vie apostolique possible.

Mais terminons ce long récit. A la rentrée dans l'église, un beau sermon en chinois parle à nos chrétiens de S. Joseph, leur rappelle ce qu'il a été pour la mission depuis ses origines, à partir du vœu de Mgr Albrand ; ce qu'il est, ce qu'il doit être pour eux et pour nous, comme pour cette grande famille catholique qui couvre la terre, et qu'il faut à toute fin implanter et étendre dans ce pays. Bientôt, la sainte Victime descendait dans le nouveau sanctuaire et prenait possession du tabernacle ; la cloche, une belle choche au son pur comme celles de France, annonçait à la ville et aux échos d'alentour que le démon avait fui désormais de

ces murs consacrés et n'y régnerait plus, mais que Dieu daignait y fixer son séjour et y assurer la distribution de ses grâces. Le pétard joue un grand rôle dans les fêtes chinoises : d'innombrables pétards, brûlés dans la cour, répondaient à la voix de la cloche, comme pour compléter son discours, et achevaient la solennité extérieure. Le soir, un salut, toujours précédé et suivi de la canonnade, était comme l'apparition et la première bénédiction de Notre-Seigneur désormais installé chez lui et résidant parmi nous. Un cantique français à la Sainte Vierge, pour son mois, et à S. Joseph, pour sa fête, terminait cette heureuse journée.

Il faut tout dire. Un simple festin, préparé autant que possible à la française et assaisonné d'une grande joie, réunissait ensuite les missionnaires et leur évêque. Pour vous donner une idée du luxe qu'on y déploya, faut-il dire ceci ? Oui, je le dirai... ; non, je ne le dirai pas... Eh bien ! je le dirai tout de même, au risque de scandaliser les Pharisiens. De pieux amis de Bordeaux, bienfaiteurs de la mission et toujours fidèles au souvenir de Mgr Faurie, qu'ils aiment encore dans ses œuvres, avaient envoyé du vin ; nous en avons, le croirez-vous ? une bouteille pour trois. Après tout, je puis bien dire ce que dit l'Écriture : le bon vin réjouit le cœur de l'homme. Ce souvenir de la patrie, rare et précieux dans ces parages, contribue à rendre nos cœurs légers. Au dessert, un de nos confrères, de qui dix ans de mission et pas mal de tribulations n'ont pas encore tari la verve poétique, tirait des profondeurs de sa manche le petit chant à S. Joseph ; lui, chantait les couplets sur l'air naïf et charmant d'une vieille complainte française, et, tous ensemble, nous reprenions le refrain :

*Gloire à Joseph, à son glorieux nom !
Pour l'honorer sur cette terre,
Offrons ce nouveau sanctuaire.
O saint Joseph ! soyez notre Patron.
Gloire ! gloire !
Gloire à votre doux nom !*

*Du Kouy-Tchéou, quand le premier apôtre
Voulut bâtir une église à Kouy-Yang,
Il était pauvre. A sa place tout autre
Eût hésité ; mais il osa pourtant.
A saint Joseph il confia sa peine,
Et saint Joseph lui bâtit sa maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou qui vivez dans la gêne,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.*

*Ainsi grandit cette première église.
Mais du démon la jalouse fureur,
Pour se venger, contre elle coalise
Tous les efforts du Tien persécuteur (1).
Oui, bien des fois il décréta sa chute ;
Mais saint Joseph défendit sa maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou, si l'on vous persécute,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.*

*De saint Joseph sous l'heureux patronage,
La foi s'épanche au milieu des païens.
Heureux malheur ! l'église davantage
Ne peut suffire au nombre des chrétiens ;
Car seuls déjà les enfants et les femmes,
De saint Joseph remplissent la maison.
Prêtres du Kouy-Tchéou, si vous voulez des âmes,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.*

*Et c'est alors que l'humble sanctuaire
A disparu pour renaître plus beau ;
Et dans les airs portant sa tête altière,
Semble promettre un triomphe nouveau.
Mais Dieu permet qu'un cruel incendie,
De saint Joseph consume la maison.
Prêtres du Kouy-Tchéou, dans votre pénurie,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.*

1. *Tien* ou *Tien-ta-jen* est le nom de ce gouverneur de Kouy-Tchéou qui, sous l'épiscopat de Mgr Faurie, organisa contre les chrétiens de la province la plus terrible persécution qu'ils aient eu à subir, et fut le Néron de la chrétienté.

*Mais saint Joseph a béni sa chapelle ;
Et, grâce à lui, de ses débris féconds,
Elle renaît et plus grande et plus belle,
Majestueuse en ses arceaux profonds.
Salut à vous, ô noble Cathédrale,
De saint Joseph glorieuse maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou, prosternés sur ses dalles,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.*

Cher Père, mon récit est fini ; permettez-moi encore quelques simples réflexions. Notre retraite est achevée, nous allons nous disperser pour un an, et rejoindre nos chrétientés respectives ; mais notre cœur est réconforté, S. Joseph nous conduit. Nos petites chrétientés se rattachant à celle-ci forment un réseau divisé en trois groupes. Nous sommes aujourd'hui, en comptant notre évêque, vingt-quatre missionnaires pour un pays de cent quarante lieues de long sur cent dix de large, dont la population, réduite par la guerre ou la famine, de quinze millions d'habitants qu'elle pouvait avoir à quatre ou cinq millions, revient peu à peu, sous la paix, à son chiffre premier. Il reste, sur cet espace, d'immenses terrains en friche et que nous n'avons pas conquis encore. Chaque année nous avançons un peu, et Monseigneur veut bientôt ouvrir quelques nouveaux districts, c'est-à-dire faire attaquer par ses missionnaires quelques quartiers de la province où l'Évangile est encore inconnu. Notre troupeau, après avoir été décimé par tant de fléaux, est revenu, pour le moment, au chiffre d'environ douze mille chrétiens : mais, avec la grâce de Dieu, il sera plus nombreux dans l'avenir. En France, de saintes âmes offrent à Dieu, pour nous aider, leurs prières et leurs sacrifices ; et il nous viendra sans doute, de la patrie, des compagnons pour continuer l'œuvre sainte à laquelle nous nous consacrons corps et âme. Des vocations apostoliques germent encore dans les chaumières où nous sommes nés ; et le sol français est assez riche, je pense, pour fournir au monde entier des apôtres.

S. Joseph est pour beaucoup dans nos espérances ; nous

portons sa dévotion à nos chrétiens ; elle est comprise d'eux, et met à la portée de leur faiblesse intellectuelle les plus profonds mystères et les plus hautes pensées du christianisme, par les grands dogmes auxquels elle se rattache. Ces pauvres gens sont bien épais pour saisir les délicatesses de la piété catholique et entrer dans une spiritualité plus avancée que la foi élémentaire ; ils en resteront encore longtemps à ce que S. Paul appelait les premiers éléments des discours de Dieu. Mais la logique de la piété doit commencer par les bases et procéder selon les principes, et S. Paul nous dit que ses néophytes en étaient là, eux aussi. Les nôtres comprennent les grands sujets dogmatiques et les grandes dévotions fondamentales : la Passion de Notre-Seigneur, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, S. Joseph, les Anges gardiens.

Les missionnaires les plus expérimentés ont remarqué pourtant que les lettrés ont une répugnance particulière pour le mystère de l'Incarnation du Verbe ; ce n'est pas étonnant, et S. Paul avait encore constaté la même répugnance chez les lettrés et les mandarins de son temps. Or, par S. Joseph, ce mystère entrera dans leur intelligence, et, comme Dieu a, dans le principe, introduit dans le monde son Fils incarné sous le patronage et la paternité adoptive de S. Joseph, ainsi nous aidera-t-il à l'introduire par le même moyen dans ces esprits aveugles, et à vaincre leur répulsion et leurs préjugés.

Quant à nos chrétiens, le nom de S. Joseph leur est bien connu ; c'est un de ceux qu'ils donnent de préférence à leurs enfants, et que les exigences de la langue obligent le moins à défigurer. Son image est une de celles qu'ils aiment et qu'ils nous demandent le plus, avec celles de Jésus et de Marie, pour la suspendre dans leurs demeures, à la place de ces grotesques et monstrueuses figures bouddhiques dont les habitations païennes sont couvertes même au dehors. Nous voudrions la mettre partout, jusque chez les païens, comme le drapeau et l'instrument de notre conquête ; car si l'apparition de S. Joseph sur la terre fut, avant celle du

précurseur, avant celle même de Marie, que Joseph précéda par les années, le premier signal et comme la première aurore de l'avènement de Jésus-Christ, ne semble-t-il pas que, S. Joseph une fois installé ici chez les païens, Notre-Seigneur ne manquera pas d'y arriver après lui, et que son culte sera, dans cette pauvre Chine, l'avant-coureur du règne de Dieu ? Si l'Église de Dieu est, selon l'idée de S. Paul, le corps mystique de Jésus-Christ, et, selon la belle parole des Pères développant cette idée, *l'Incarnation continuée* ; si c'est par S. Joseph que Notre-Seigneur a été reçu à son entrée dans le monde, lors de sa première Incarnation, présenté et, pour la première fois, prêché au monde, c'est par lui aussi qu'il veut sans doute être protégé, adopté, élevé dans cette nouvelle incarnation que nous devons lui donner ici ; c'est par lui que nous voulons le présenter, le prêcher à ces peuples égarés dans leurs vieilles erreurs, et, sous sa protection, Notre-Seigneur grandira parmi eux, comme autrefois à Nazareth. Ne trouvez-vous pas cette marche logique et conforme à celle que Dieu a suivie lui-même dans le plan de la Rédemption ?

Autre raison que nous avons de compter sur S. Joseph, et autre titre à ses faveurs spéciales. Nos principales œuvres ont pour objet l'enfance ; c'est par elle que nous commençons ordinairement, et sur elle que repose notre espérance. Nos catéchistes-baptiseurs envoient au ciel tous les enfants, même ceux des païens, qu'ils trouvent mourants et peuvent atteindre. L'éducation chrétienne que reçoivent les enfants des nouveaux chrétiens les rendra plus solides dans leur foi, plus délicats dans leur vie chrétienne, que leurs parents, fidèles sans doute, mais convertis à l'âge adulte, et toujours moins foncièrement attachés au christianisme et moins imbus de ses principes. Enfin, nous avons nos pauvres petits orphelins, plus nombreux ici qu'ailleurs, et qui sont la spécialité de notre mission. *Les Annales de la Sainte-Enfance* en font foi. Combien de vos lecteurs du *Messenger* ont, dans nos orphelinats, leurs filleuls ! Élevés chrétiennement, ces enfants deviendront les fondateurs des familles chrétiennes,

et, s'il plaît à Dieu, le germe de cette société chrétienne si lente à venir, si difficile à former, et en vue de laquelle il a déjà été versé tant de sang, tant de larmes ! Or, ne semble-t-il pas que, parmi les œuvres catholiques, celles qui s'adressent aux enfants sont particulièrement capables de plaire à S. Joseph, en raison de sa vocation et des fonctions dont il fut chargé auprès de la sainte Enfance du Rédempteur ?

Ce n'est pas une petite affaire de convertir et de gagner des âmes. Ici, comme partout, on y a du mal et on y éprouve des résistances de toute espèce ; l'œuvre de Dieu rencontre, en pays infidèle, mille obstacles que je ne puis vous décrire, et, surtout, il faudra du temps, bien des travaux, beaucoup de vies sacerdotales, pour atteindre ce grand but de notre vocation, *la société chrétienne*, pour l'établir solidement et l'acclimater sur ce sol pétri d'idées païennes si invétérées, qu'on les croirait presque identifiées avec la nature, et de superstitions étranges qui semblent obscurcir les lumières de la raison. Mais un catholique peut-il douter de l'avenir, quand il s'agit de l'Église, et un missionnaire, quand il s'agit de la propagation de la foi ? Notre apostolat a pour lui des promesses d'avenir dont la valeur est garantie par l'expérience de dix-huit siècles.

L'Église catholique n'échoue jamais ; le succès et la victoire finiront par venir ; affaire de temps. Du reste, est-il besoin de le dire ? nous ne travaillons pas seuls, et la force sur laquelle nous comptons le plus n'est pas la nôtre. Le pauvre travail du missionnaire n'est que l'instrument matériel d'une force supérieure qui le prévient, le dépasse, et produit sous sa main des fruits qu'il ne peut guère être tenté d'attribuer à ses œuvres, car ils sont sans proportion avec la puissance des hommes, et il est trop clair pour lui qu'il n'en est pas l'auteur. Cette force, c'est la grâce, à laquelle n'échappe aucune créature humaine, et que Dieu donne à tous, même à ceux que nous n'atteignons pas. L'Évangile, dit encore S. Paul, c'est *la vertu de Dieu* pour le salut de ceux qui croient. La messagère céleste, comme un ange précurseur,

sans attendre notre présence et notre prédication, va d'avance occuper et préparer les âmes, les éclairer, les travailler silencieusement, les troubler dans leurs erreurs, les tourmenter dans leur vie coupable, déjà même les féconder dans une certaine mesure. Le missionnaire, quand il arrive, s'aperçoit qu'une parole plus intérieure a retenti avant la sienne, et que le Saint-Esprit est déjà passé. S'il sait chercher, s'il a un peu la connaissance du cœur humain et des voies de Dieu, il trouve toujours, en quelque recoin de ces âmes infidèles, mais déjà atteintes par la vertu de la Croix, une trace quelconque de ce divin passage, cachée sous les décombres, les broussailles de l'erreur et du péché ; aussi sa parole à lui, quand elle s'y fait entendre à son tour, n'est pas tout à fait une étrangère, bien qu'elle annonce un Dieu inconnu. Cette parole de salut, quand le missionnaire juge le moment venu de la dire au milieu d'une population païenne, il vient, avec son petit bagage, s'installer au cœur de la place, chez un chrétien, s'il y en a un, et, s'il n'y en a pas, chez un païen bienveillant ; c'est là qu'il dresse son plan de guerre et organise l'attaque. Dans une chambre retirée, il commence par construire son autel. C'est assez simple : une table sur laquelle il pose sa pierre sacrée couverte d'une nappe ; deux cierges sur des chandeliers de bois ou sur des bouteilles, ou encore sur deux beaux navets rouges artistiquement taillés ; sa croix de mission suspendue au mur avec quelques images, vous devinez lesquelles, et tout est dit. Lorsqu'il a pu trouver ainsi un petit coin pour placer son autel et offrir la sainte Victime, son affaire est bonne et la victoire est assurée ; car, dès lors, l'Église est là vivante et en mesure de croître et de conquérir ; il y a un point du territoire où le démon ne règne plus, où Dieu a mis le pied et ouvert la source de ses grâces, où son règne est établi et son nom glorifié, où la Croix s'élève pour attirer tout à elle, où les doux noms de Jésus, Marie et Joseph sont prononcés avec amour, et où bientôt quelques âmes simples viendront recevoir la foi et s'unir, par la prière et par la grâce, à cette immense famille catholique dont elles deviendront les

membres, et qui n'est pas partout, grâce à Dieu, humiliée comme en Chine.

En vérité, mon cher Père, si nous sommes privés de la présence et des manifestations de cette grande vie chrétienne qui surabonde toujours en Europe, même dans ces années malheureuses, quelle consolation d'assister ici à la naissance et à la jeunesse de l'Église catholique !

Nos orphelinats regorgent de pauvres enfants ; nous avons des écoles chrétiennes ; nos baptiseurs moissonnent tous les jours bien des petits anges qui vont au ciel nous aider. Cependant, il reste beaucoup à faire. Un des rêves de Monseigneur, quand il sera riche, c'est-à-dire sorti de ses dettes, c'est de construire un hôpital chrétien ; on y recevrait même des païens, qui abonderaient, moyen d'obtenir beaucoup de morts chrétiennes ; et puis, en dehors même de ce pieux calcul, c'est une de ces œuvres de charité pour lesquelles l'Église a été faite, et qui ne peuvent manquer d'attirer sur une chrétienté la protection et les bénédictions de Dieu, en même temps que la faveur de S. Joseph, patron de la bonne mort.

Oui, mon cher Père, l'Église de Dieu est belle partout, dans tous ses âges et dans tous ses états, mais elle est plus touchante encore ici, dans son aimable et sainte enfance, croissant au milieu d'une société païenne, vraiment comme le lis au milieu des épines. Vous qui avez tout pouvoir auprès de S. Joseph, priez-le bien, faites-le prier pour nous, afin qu'il travaille avec nous, afin qu'il hâte notre conquête. Que la foi prenne racine dans toutes ces âmes, et que nos chrétientés sortent enfin du berceau et de l'enfance ; pour arriver à cette pleine mesure de l'âge viril qui est la splendeur de l'Église : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi... qui adimpletur omnia in omnibus.*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLIII

A la Sœur Sainte-Angèle

Tsen-Y-Fou, 19 juin 1876.

MA BIEN CHÈRE SŒUR,

... Depuis quelques années surtout, plus le monde va, plus le nombre de ceux qui servent le bon Dieu diminue ; moins surtout on trouve d'âmes qui sachent renoncer au monde, et embrasser le sacrifice de la sainte virginité pour être mieux à Notre-Seigneur. Ne nous effrayons pas de cette diminution, et réjouissons-nous bien d'être du petit nombre de ces élus à qui Dieu a ouvert les yeux et touché le cœur. C'est comme les soldats de Gédéon ! Le bon Dieu sait bien où il nous mène et comment il nous tirera de là ; ce n'est pas notre affaire, c'est la sienne. Notre affaire, à nous, c'est de bien nous rendre compte de notre vocation, de bien mesurer de l'œil l'abîme de sacrifice où il faut nous jeter, je veux dire de bien comprendre à quel renoncement, à quelle humilité, à quelle délicatesse de pureté, à quelle perfection d'union avec le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur notre vocation nous engage ; et, cela une fois compris, de ne pas *caponner*, mais d'avancer toujours résolument, ou, pour mieux dire, de nous jeter dans cet abîme en nous confiant à la main du bon Dieu.

Si nous sommes peu nombreux, soyons meilleurs, pour remplacer la quantité par la qualité. La gloire de Dieu est aussi bien procurée par la perfection plus grande d'un petit nombre de saints, que par la fidélité médiocre d'un grand nombre de chrétiens, qui font le nécessaire sans vouloir avancer plus loin. On n'a jamais entendu dire que Dieu ait laissé périr, faute de vocations, une congrégation fidèle à l'esprit de la vie religieuse ; ce n'est jamais ni faute de

monde, ni faute d'argent que les Ordres religieux périssent, mais faute de saints.

Vite à l'ouvrage, chacun de son petit côté, et selon sa pauvre petite capacité ; que chacun demande continuellement au bon Dieu au moins la grâce de comprendre sa vocation et d'y entrer ; puis celle d'y rester et d'y avancer. Songez que si le travail est grand, chaque petit sacrifice offert au bon Dieu, chaque petite mortification faite sans orgueil et bien cachée à tout regard humain, chaque acte d'obéissance accompli de bon cœur, chaque effort fait pour unir et conformer davantage son cœur à celui du bon Dieu, chaque tentation bien fidèlement repoussée, enfin chaque prière faite pour le salut des autres et, en particulier, pour l'avancement de l'Évangile dans ces pauvres pays, est autant de gagné et d'assuré pour l'avenir, et vous ménage pour plus tard un degré de perfection et d'avancement dans les faveurs du bon Dieu. Un jour viendra où vous serez bien heureuses d'avoir su vous y mettre et travailler de confiance, sans même trop vous rendre compte du profit spirituel que vous tirerez de ces petites choses...

Je ne me souvenais pas de vous avoir dit ce mot : *ébrécher sa couronne* ; il me plaît. Oh ! non, ne la laissons pas ébrécher ; le monde paie trop mal les faiblesses qu'on a pour lui ; et c'est dommage, quand on a embrassé, comme nous, une vie de sacrifices, d'en perdre le profit par des inconséquences, et de se priver du bénéfice, le bon Dieu paie si bien !

Nous voici en plein mois du Sacré-Cœur ; voici encore ce qu'il y a de mieux. Quel bonheur de comprendre ce que c'est que le Cœur de Jésus ! J'y pensais toute la semaine dernière, en voyant coïncider les premiers jours de ce mois avec nos belles fêtes de la Pentecôte, nos fêtes du Saint-Esprit. Songez à la réunion de ces deux mystères en un : l'opération mystique du Saint-Esprit, le Cœur de Jésus. Et puis, dans quelques jours, est-ce joli ? la rencontre de ce même mois du Sacré-Cœur, dans son milieu, avec l'octave radieuse et triomphale du Saint-Sacrement ! Ce sont des

choses qu'on ne saurait décrire, il en faudrait trop long, et on bisque de ne pouvoir dire ce qu'on sent, ce qu'on pressent, ce qu'on entrevoit. S. Paul disait : « Je bisque de ne pas pouvoir exprimer ma pensée, mais le langage humain n'y suffit pas. »

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLIV

A son Frère

Tsen-Y-Fou, 15 juin 1876.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

... Je suis content et pas malheureux du tout. J'étudie la langue du pays, ce qui n'est pas une petite besogne... Tu me dis que tu as été malade ; mais je suis tout rassuré, puisque tu m'écris toi-même ; seulement, prends bien garde désormais ; il arrive très souvent que la pleurésie laisse des traces dans la poitrine, et affaiblit assez considérablement l'organisme ; les rechutes sont faciles et très mauvaises. Donc du soin, des précautions...

Je désire, par ton intermédiaire, demeurer abonné aux *Études des Jésuites* ; j'aime cette revue ; c'est la plus riche, et ici elle nous sera utile ; je paierai ainsi mon petit écot parmi les confrères, car on partage tout. J'avais hésité entre les *Études des Jésuites* et la *Revue des Sciences ecclésiastiques* ; mais je me fixe pour la première...

En Chine pas de Mardi-Gras ; tout est différent de l'Europe ; ce ne sont plus ni les mêmes fêtes ni la même manière de les célébrer. Les images sont étranges et souvent absurdes. — Hier, je voyais en face de moi, dans la montagne, vingt ou trente hommes portant, sur des brancards de bambou, un mort qu'on allait enterrer ; les deux fils du mort suivaient, vêtus de blanc, coiffés d'une *marmotte* blan-

che. Arrivé au sommet de la montagne, le convoi se repose auprès du lieu de sépulture ; on cause, on rit ; puis la cérémonie commence. On bat le tam-tam, on brûle du papier-monnaie. Les enfants et les parents, qui accompagnent se mettent à faire les pleurs d'usage, c'est-à-dire des hurlements aigus, lugubres et tremblotants, interrompus de temps en temps par des intervalles de causeries fort tranquilles avec rires et blagues ; tout cela pendant des heures, jusqu'à ce que l'usage soit satisfait. Ces pleurs fort peu tristes sont censés soulager le mort, qui entend cela dans l'autre monde, et apaiser les esprits qui le tiennent dans une espèce de purgatoire bouddhiste. Tout cela et tout ce que nous voyons est d'une étrangeté qu'on ne se figure pas. Des fêtes, ces pauvres gens n'en ont guère ; du moins ce ne sont pas des fêtes agréables et joyeuses, mais des superstitions, des drôleries qui montrent combien ils sont esclaves du démon.

Pauvre Adam ! il avait bien des défauts, mais aussi des ressources qu'il eût fallu savoir diriger et utiliser... Il s'agirait de passionner ces sortes d'intelligences pour le beau véritable ; et je ne suis pas étonné qu'ayant été si souvent rebuté, rabroué, ayant eu ainsi les bras cassés, il ait donné dans le travers et fait quelques sottises ; c'est comme cela que l'homme est fait. Ne le méprise pas, et ne crois pas que ce soit hypocrisie ; c'est une faiblesse très explicable et qu'il eût fallu prendre autrement et tourner à son avantage.

Oh ! l'excellente nouvelle que l'élection de Franzelin à la pourpre cardinalice ! C'est le deuxième de mes anciens professeurs qui devient cardinal ; le premier était le P. Tarquini, dont j'ai suivi trois ans le cours de *Droit public ecclésiastique*. La première année, j'ai pris part à un concours libre ayant trait aux rapports de l'Église et de l'État ; on avait une demi-journée pour faire sa thèse ; j'ai eu le prix. A mon doctorat, j'ai été, comme tout le monde, attaqué sur quatre thèses ; toutes étaient de Franzelin, le meilleur de nos deux professeurs de dogme, ainsi que la thèse écrite que j'avais dû composer. Il y a deux formules de rédaction du diplôme

de doctorat ; le P. Sanguinetti, aujourd'hui professeur à la faculté théologique de Poitiers, m'a dit que mon examen était le premier à bénéficier de cette distinction en deux formules et que j'avais la meilleure. Je te dis tout cela, non par pédantisme, mais pour toi seul, et parce que je veux que tu le saches...

Adieu, adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLV

A la Sœur Sainte-Angèle

Tsen-Y, 15 juin 1876.

MA CHÈRE SŒUR,

Je suis depuis une dizaine de jours installé à mon nouveau poste et content. Cette ville de Tsen-Y-Fou est un des trois centres principaux de la mission. Nous y avons une belle maison, que je vais garder toute cette année pour apprendre la langue, pendant que le missionnaire plus expérimenté, qui est à la tête du district, ira faire ses tournées, visiter ses chrétiens, tâcher d'en recruter d'autres, dans les campagnes, dans les villages, par ci par là.

Nous avons, dans la ville, deux cents chrétiens, une école de garçons chrétiens, attenante à notre maison et fondée par nos missionnaires, une école de filles, tenue par deux *vierges chinoises* et également toute voisine de notre maison. Je resterai ici, disant la messe et surveillant tout ce petit monde, en attendant que je sois en état de rouler ma bosse apostolique à la recherche de la brebis égarée. Je ne serai donc pas dans l'isolement ; car mon *patron* ne sera pas toujours en campagne, et alors même qu'il y sera, il reviendra souvent au logis pour s'y reposer, y traiter les affaires de la chrétienté et y passer les fêtes. Sous le rapport matériel je ne

serai pas malheureux non plus, et ne serai privé que des choses qui n'existent pas dans ce pays et qu'on ne peut faire venir de France.

Votre lettre me plaint et me dit que je dois avoir des moments bien tristes, de rudes tentations de découragement et de regret, qu'enfin le milieu où je vis doit être bien putréfié. Réponse, et réponse absolument sincère : triste, presque jamais, bien moins qu'à Beauvais, où j'avais mille inquiétudes et contrariétés. La gaieté est une des conditions de la vie de missionnaire et un privilège surtout de notre mission du Kouy-Tchéou. Sans doute, il y a des moments où la pensée de la patrie et des choses qu'on y a laissées, surtout cette terrible pensée qu'on ne reverra plus tout cela, vous prend un peu à la gorge et vous donne une angoisse ; mais je m'aperçois que, plus on quitte, moins on perd, et moins aussi on est tenté de regrets.

Dans ce pays, ce qu'on peut appeler le monde et la société est si peu attrayant, si peu enviable, même pour celui qui aurait un cœur mondain, si drôle, si ridicule, si étrange, si peu conforme à ce qui pourrait nous tenter, que vraiment ce n'est pas la peine, et il n'y a de place — tous nos confrères en conviennent — que pour des attachements surnaturels. Au contraire, il faut, pour fréquenter ces pauvres Chinois si peu intéressants, riches comme pauvres, instruits comme ignorants, se faire violence à soi-même et se rappeler sa vocation. Il est bien vrai que le milieu social n'est pas propre et tout à l'envers du christianisme ; mais enfin, si corrompus que soient ces pauvres gens, tous absolument livrés au péché, si faibles que soient même nos chrétiens, dont le cœur n'est pas encore bien généreux, ni la foi bien approfondie, ni la piété bien élevée, si puissant que soit même le démon, depuis longtemps propriétaire du sol et de l'atmosphère, la séduction et l'attrait des choses mondaines sont nuls pour nous. On respire bien moins qu'en France, et surtout que dans les villes de France, cette vapeur de péché, cette fine fleur de corruption qui saisit le cœur et qui vous empêche presque de sentir l'odeur du bon Dieu.

Rien de ce que nous voyons ne ressemble à ce luxe, à cette mollesse, à ces plaisirs, à ce bien-être matériel, qui rendent la vie confortable et efféminée. Plus de vin, plus de liqueurs, sinon des espèces de fortes eaux-de-vie provenant de la fermentation du riz et auxquelles je n'ai pas encore pu m'habituer, car elles ont un goût affreux et repoussant ; une nourriture lourde et pesante à l'estomac, très peu agréable au goût, toujours mal apprêtée, car ce sont toujours des hommes qui la préparent, et toujours à la graisse ; pas de beurre, pas de laitage : on serait scandalisé de voir traire une vache ou une chèvre ; du sucre en poudre très peu pur et d'un goût désagréable ; des fruits généralement sans saveur, excepté l'orange, qui est excellente. Si on assiste à un repas chez un riche, la plupart des mets sont repoussants pour nous ; on boit le thé sans sucre. Les fleurs sont généralement sans odeur ou à peu près, à cause de l'excessive humidité du sol. Les rues des villes sont sales et boueuses ; toutes les maisons basses, noires et humides, mal aérées, malpropres et puantes, même celles des riches. Le peuple est vêtu de loques ; les riches ont une coiffure ridicule, des vêtements disgracieux et luisants de crasse, c'est reçu ! Les femmes sont ridicules avec leurs pantalons, leurs blouses, et leurs petits pieds emmaillotés. Notre linge est toujours mal lavé, à l'eau pure et simple, jamais repassé, ce n'est pas connu ; il nous revient invariablement avec une odeur repoussante. Dans les campagnes, les maisons sont bâties en terre et en tresses de roseaux, parquetées de terre battue, et sans autre plafond que le toit en grosse paille et en roseau, sans autre cheminée qu'un trou à la toiture ; les maisons des villes sont en briques et en bois, les plus belles très mal meublées et sans aucun confortable. Pas de musique, sinon des chants nasillards et maigres ; d'affreuses petites flûtes qui vous écorchent les oreilles et vous font grincer les dents. En peinture et en sculpture, d'horribles images toujours parfaitement décentes ; des animaux fantastiques, bossus, monstrueux ; des personnages bizarres, grimaçants. Pas de jardins d'agrément, ce n'est pas connu ; et nous sommes les seuls qui cultivions un peu de

fleurs pour nos pauvres autels et nos mois de Marie ; pas même de beaux arbres, car les Chinois n'ont pas de goût et ne connaissent ni la taille, ni cette manière gracieuse de diriger les branches. Les seules plantes de luxe que l'on peut voir, dans les cours étroites et obscures des maisons riches, sont des tiges d'arbustes grimpants, auxquels on s'efforce de donner une figure bizarre et capricieuse. Tel est le tableau fidèle du pays ; je n'exagère pas, et ne vous invente ni ne vous inventerai jamais rien.

Cela vous fera comprendre pourquoi, les sens étant si peu flattés et les facultés sensibles de l'âme si peu alléchées, il y a très peu de séduction, pour nous surtout qui avons vu la France avec son luxe. Il est vrai, nous nous portons nous-mêmes, par conséquent nous avons toujours l'ennemi dans la place ; mais à ceci pas de remède sinon la grâce de Dieu, qui ne manque jamais, et la piété, qui peut en effet se refroidir ; et c'est ici qu'est le vrai danger de notre vie. Il est des missionnaires — très peu nombreux vraiment et jamais complètement — qui, en voyant les conversions marcher si lentement, les chrétiens si incapables de s'envoler plus haut que le strict nécessaire, les païens opposer une résistance si obstinée à la grâce et se montrer si sourds à tout ce qu'on peut leur dire, si aveugles à tout ce qu'on peut leur montrer, se découragent, perdent leur zèle, deviennent des prêtres médiocres, et ne font plus grand'chose soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. Je ne vaud rien, mais trop de gens prient et offrent leurs sacrifices à mon intention, pour que le bon Dieu me laisse tomber là. Si on fait moins qu'on ne voudrait, si nous sommes encore à une distance immense d'avoir conquis le pays, et fondé la société chrétienne surtout, si nous n'avons que rarement, ou, pour mieux dire, jamais, la consolation de former quelques âmes vraiment intérieures, du moins avons-nous la joie de sauver bien plus d'âmes que nous n'en aurions sauvé en France, dans quelque position que ce soit. Nous avons aussi la joie de savoir que nous travaillons pour l'avenir, et que, quand il plaira au bon Dieu de faire luire sur la Chine le jour de la Rédemption,

le terrain aura été préparé par notre travail, et le petit grain déposé dans le sillon en attendant la pluie...

J'ai enfin ouvert mes grosses caisses blindées et scellées au plomb. Quel plaisir de retrouver, tout au fond de l'une d'elles, ce beau bout de sucre de pomme que vous m'avez un jour envoyé à Paris et que j'ai apporté ici ! D'accord avec mon confrère, nous allons le garder. Monseigneur doit passer ici le jour de l'Assomption, nous lui offrirons ce dessert, et nous rirons un bon coup, surtout de la belle dame décollée qui est dessus. Croyez-vous par hasard qu'on ne rit pas en mission ? Bien au contraire. Et puis, je lui dirai que ce sont des religieuses qui m'ont donné cela. Mais ici on ne rit pas beaucoup des religieuses françaises ; on voudrait bien en faire venir une douzaine ; mais impossible, les païens sont ombrageux au-delà de toute expression, toujours prêts à mal juger de nos mœurs et de notre vie intime. Ils n'en reviennent pas quand nous leur annonçons que nous renonçons au mariage, ceci les surpasse. C'est incroyable les drôles d'idées, les croyances singulières, les superstitions bizarres de ce pauvre peuple !

Allons, allons, vive la joie ! Servons bien le bon Dieu ; piochons toujours notre vie intérieure et défrichons notre terrain. Quel bonheur, si nous pouvons gagner le ciel ! Mon *patron* m'a fait intendant du jardin ; nous avons un superbe lis qui a fleuri le jour de la Pentecôte ; il ressemble à un épanouissement des langues de feu. J'ai aussi un plant d'œillets ; la première fleur est sortie ce matin, fête du Sacré-Cœur !

Adieu, vive le Sacré-Cœur !

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLVI

A ses Parents

Tsen-Y, 17 juin 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

Je suis heureux d'apprendre que vos santés sont bonnes et que mon frère est sorti de sa maladie et en bonne voie. Pour moi, je commence par vous dire que ma santé est très bonne, et que toutes mes indispositions de voyage ont disparu complètement. Me voici installé avec un ancien missionnaire dans la ville de Tsen-Y, où nous avons deux cents chrétiens et une maison que je vais garder, pendant que mon confrère évangélisera les chrétientés des campagnes. Ce n'est pas une petite besogne de convertir un pays comme celui-ci, qui fourmille de monde et où les chrétiens ne sont jamais assurés d'être laissés en paix. Cependant nous avançons tout doucement, et ceux qui se font chrétiens, une fois baptisés, restent toujours fidèles et n'abandonnent jamais leurs devoirs.

Nous ne courons aucun danger ; le pays est tranquille et on ne nous veut pas de mal ; mais il faut toujours être en garde contre les voleurs. En voulez-vous un exemple ? Nous sommes à la saison des grandes pluies ; chaque nuit, nous avons un grand orage ; notre maison en bois est entourée d'un jardin enclos d'un mur de terre. Une de ces dernières nuits, la pluie a été si forte, que le jardin était inondé et qu'un pan de mur s'est effondré. On va refaire ce mur ; mais, en attendant, les païens viennent, toutes les nuits, rôder autour de la maison, et cherchent à s'y introduire pour voler. Les deux dernières nuits, vers une heure du matin, je suis réveillé brusquement par le bruit d'un homme qui, ne croyant pas ma chambre habitée, secoue ma porte pour entrer ; une heure après, je l'entends encore rôder et renver-

ser une planche en furetant d'un autre côté. Nous ne faisons qu'en rire, car ces gens-là ne peuvent nous faire aucun mal. Il y a huit jours, un païen nous a pris, la nuit, une bride de cheval qu'on avait laissé traîner, et l'a vendue pour cinq cent sapèques, c'est-à-dire, cinquante sous. Un de nos chrétiens reconnaît la bride et demande au marchand à qui il l'a achetée ; celui-ci le lui dit ; on trouve le voleur, on l'accuse au tribunal, et le pauvre diable est condamné à recevoir cinq cent coups de savate sur les fesses.

Nous avons des voleurs d'une autre espèce, ce sont les rats. Nos maisons, construites en bois, en sont envahies, et il faut aussi prendre bien des précautions contre ceux-ci. Heureusement, ma chambre est neuve, et ils n'y pénétreront pas de si tôt. Bien que nous n'ayons que peu d'argent et qu'il faille secourir beaucoup de chrétiens pauvres, nous ne sommes pas trop malheureux. Les légumes et la viande de porc sont en abondance et ne coûtent pas cher. Une poule coûte dix sous, un canard six sous. Les Chinois ne connaissent pas le pain ; ils se nourrissent de riz cuit à l'eau sans graisse et seulement gonflé. Je fais d'excellentes soupes à l'oignon, et des panades ! on s'en lèche les doigts ! Ici, la grande privation est celle du vin, du laitage et du beurre ; tout se fait à la graisse. Parlez aux Chinois de traire une vache, ils seront bien étonnés ; aussi ne pouvons-nous faire autrement que les gens du pays où nous vivons ; du reste les vaches n'ont que très peu de lait.

Ces pauvres gens vivent fort pauvrement ; avec deux bols de riz leur repas est fait ; les gens aisés y ajoutent de la salade cuite, ou des plantes recueillies dans les champs ou dans la montagne. Du reste on mange tout : chiens, chats, animaux sauvages, même les animaux crevés, même les loups et les panthères, qui ne sont pas rares et que j'entends hurler, la nuit, à cinq cents mètres d'ici, dans la montagne où ils viennent déterrer les morts.

J'avais emporté, vous vous en souvenez, une provision de graines ; je les ai semées il y a quinze jours. J'ai déjà des pommes de terre très bien levées ; j'ai aussi planté des

prunes, des melons, des noisettes, des groseilles et du raisin. Nous verrons si tout cela viendra. — Je suis surtout heureux d'avoir apporté des images ; nos Chinois se jettent dessus comme la pauvreté sur le monde. Ce qui réussit le mieux, ce sont les grandes et vulgaires images d'Épinal ; M. Glaverie m'en a donné un millier, et tous les Chinois en voudraient ; plus leurs couleurs sont vives, plus elles sont recherchées. Quand je donne une image à un chrétien, vieux comme jeune, il se jette à genoux devant moi, à la mode du pays, et courbe trois fois sa tête jusqu'à terre.

Pendant que je vous écris, j'entends pleurer sur la montagne, en face de ma chambre et à un kilomètre, plusieurs familles qui se sont rendues sur le tombeau de quelqu'un de leurs parents. C'est comique ! Ce n'est pas la douleur qui les fait pleurer, mais l'usage. Elles sont peut-être enchantées d'avoir perdu ce parent ; elles n'ont pas le moindre regret de sa mort ; mais la coutume du pays et la bêtise de leur religion leur ordonnent de pleurer, et elles pleurent. Chaque famille se rend ainsi sur la tombe de ses parents. En route, on rit et on cause ; arrivé au tombeau, on tape le tam-tam — espèce de chaudron en cuivre. — pour faire sauver le diable, qui est censé avoir peur. Puis on allume un réchaud, et on brûle des papiers dorés et argentés. Les faux dieux que ces pauvres gens adorent sont censés prendre ces papiers pour de l'or ou de l'argent qu'on leur offre pour qu'ils ne tourmentent plus l'âme du mort. On fait de grandes salutations devant le tombeau ; puis toute la compagnie se met à pousser des chants plaintifs et des cris aigus d'une voix tremblotante, comme les hiboux de la forêt de Compiègne, en faisant semblant de pleurer, avec toutes sortes de signes de douleur. De temps en temps, quand on est fatigué, on s'assoit, on se met à causer très gaiement, à rire, à boire le thé, à manger ; puis, tout d'un coup, un des assistants recommence à pleurer et à crier, et tout le monde l'imité. On ne saurait rien voir de plus comique et de plus ridicule. Les païens font cela des journées entières et des bouts de nuit, pendant la semaine qui

suit un décès ; chaque soir, pendant trois mois, ils passent encore deux ou trois heures à hurler ainsi. Pendant mon voyage, j'ai logé près de païens qui avaient perdu leur père depuis six semaines ; durant une grande partie de la nuit ils m'ont régalaé de leur tapage, hurlant et tapant le chaudron, jouant de toutes leurs forces du cornet à vaches pour chasser le diable...

Adieu, chers Parents, je vous embrasse de tout cœur et avec toute mon affection.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLVII

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y, 21 juin 1876.

BIEN CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous recommande, sur l'origine de notre mission du Kouy-Tchéou, la *Vie de Mgr Albrand*, écrite en partie par Mgr Maret, qui, sans avoir eu aucun rapport avec Mgr Albrand, lui succédait dans son titre d'évêque *in partibus* de Sura. Ce livre me paraît assez bien fait ; sans être complet, il renferme une foule de bons détails sur l'histoire de notre mission.

On prépare actuellement la *Vie de Mgr Faurie* ⁽¹⁾. Nous regrettons ici qu'un prêtre employé en France ait pris l'initiative de cette publication ; il la manquera, *comme toujours*, non seulement faute de détails, mais faute de savoir ce que c'est que la *vie de Mission*. Malgré tout, ce livre sera précieux. Il est une chose que l'auteur ne dira pas, c'est l'his-

¹ I. Cet ouvrage, paru depuis quelques années, est précieux à consulter pour l'histoire de l'Apostolat en Chine. Mgr Faurie est d'ailleurs un des évêques les plus remarquables que la France ait donnés aux missions. — Paris, Lecoffre.

toire exacte de la mission pendant les huit années d'intérim entre Mgr Albrand et Mgr Faurie, ce dernier étant désigné comme évêque, et l'intrigue faisant retarder sa nomination ; ce sont huit ans de souffrances dont il ne sera pas facile de parler.

Je vous envoie une photographie de notre nouvelle église de la Capitale ; malheureusement, la perspective photographique efface et rapetisse beaucoup trop le clocher ; dans la réalité il fait plus d'effet. Maintenant, à mes histoires.

Les confrères — c'est le terme reçu pour parler des missionnaires entre eux — venus auprès de Monseigneur, y passent, outre la retraite annuelle, une huitaine de jours qui s'appellent les *vacances*, et qui sont aussi utiles aux nouveaux missionnaires pour faire connaissance et prendre l'esprit, que nécessaires aux anciens pour se reposer, se retremper dans l'union, la joie, l'espérance, et prendre ensemble et avec Monseigneur toutes les mesures relatives au ministère. Ce sont des jours de gaieté ; il faut voir cela ! A vous on peut le dire, vous ne vous scandaliserez pas, je le sais. Toutes les soirées sont chantantes, quelques-unes dansantes ; Monseigneur même, qui est un saint homme tout placide, a chanté et même dansé un jour. Pourquoi pas ? On ne se cache nullement de lui, il est la simplicité même ; et je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part une assemblée d'hommes unis par un meilleur esprit de famille. Il faut que vous compreniez bien la vie du missionnaire : il passe, chaque année, onze mois et demi à rouler sa bosse apostolique au milieu des Chinois et des païens, sans voir une figure française, sans entendre la langue de la patrie, si ce n'est quand il rejoint un confrère pour se confesser ; il a de l'ouvrage par-dessus les épaules, mais au fond pas de vrais soucis. Quand donc plusieurs missionnaires se rencontrent, il est assez naturel qu'ils redeviennent enfants, se dérident, se rafraîchissent la voix et l'oreille en se payant les uns aux autres le plaisir d'entendre un peu chanter à la française, enfin, qu'ils agrémentent tout cela par un peu de gambades. Je vous ai cité la maxime de Mgr Faurie : « Il faut faire un

peu les fous pour ne pas le devenir ! » Rien n'est plus vrai. Je n'insiste pas, vous devez me comprendre.

Voici donc notre assemblée : nous sommes vingt-quatre avec Monseigneur, qui a cinquante-cinq ans ; après lui, le plus ancien a quarante-neuf ans ; les autres sont jeunes et arrivés depuis 1865 ; quelques-uns, entamés par la maladie ; un autre, hors de service et attendant la fin d'une façon ou de l'autre ; un autre encore, rendu impotent par les rhumatismes et placé à la tête du grand orphelinat ; un troisième, malade de l'estomac et à la tête du petit séminaire. En général les santés sont assez bonnes, et le climat est encore, dit-on, un des meilleurs de la Chine, quoiqu'extrêmement humide ; on moisit sur sa chaise ! Il faut voir comme tout ce monde-là est gai, en train, plein de vie, chacun dans son genre ; vraiment, c'est un plaisir, et on n'est pas tenté, croyez-le, de trouver qu'il y ait mauvais genre. Ajoutez qu'on sent chez *tous* d'excellents cœurs sacerdotaux. Sans doute, grâce à l'extrême activité du genre de vie auquel ils sont livrés, tous ne sont pas des hommes de haute spiritualité ; plusieurs cependant sont bien distingués ; les autres sont des prêtres excellents, pieux, brûlant de zèle et d'ardeur apostolique. Une dizaine — les plus anciens — sont fort capables. Monseigneur les a poussés le plus loin possible dans l'étude de la langue chinoise, point très important et chose très rare. J'ai entendu dire, sur la route de la France, que notre mission était, sous ce rapport et sous celui du bon esprit, une mission modèle ; le peu de documents que j'ai pu recueillir ailleurs et ici, pour comparer, me le prouve en effet. Je vous dis tout ceci au risque de paraître céder à ma tendance qui est toujours de *juger* ; mais je vous le dis parce que je m'imagine que vous désirez savoir mon impression vraie, et faire connaissance avec tout notre monde, pour mieux comprendre ce que j'aurai désormais à vous écrire.

A la suite de la retraite, on m'a notifié que je passerais ma première année auprès du confrère de Tsen-Y, pour m'exercer dans la langue, faire mes premières armes, garder

la maison et la chrétienté, pendant que le P. Bodinier ira courir le pays, à la recherche de la brebis égarée. Il achève de bâtir une maison neuve avec chapelle intérieure pour les chrétiens, le tout en bois, sans étage et sur d'assez grandes proportions. M'y voici installé dans ma chambre, avec fenêtres en papier de deux couleurs et plancher en terre battue ; c'est tout à fait splendide ! D'un côté, la maison donne sur la rue, dont elle est séparée par une cour murée ; les trois autres côtés sont entourés d'un jardin où, s'il vous plaît, nous cultivons des fleurs et quelques arbres d'agrément, et non pas uniquement des légumes. Il faut dire que les arbres sont très utiles pour assainir l'air. Le P. Bodinier prétend que j'ai des connaissances très étendues en jardinage, et m'a fait directeur du jardin ; en vérité je n'y entends pas grand'chose, mais en pays d'aveugles les borgnes sont rois. Nous avons de beaux grands lis jaunes, qui ressemblent à des couronnes de langues de feu, et dont le premier a fleuri le jour de la Pentecôte ; des œillets tout juste assez beaux pour nous rappeler la patrie, et dont le premier a fleuri le jour du Saint-Sacrement. J'avais apporté de France pas mal de noyaux et de graines que j'ai mis en terre ; j'ai des melons qui poussent, des pommes de terre qui lèvent, des oignons, des choux qu'on voit poindre ; j'attends le lever d'un semis de groseilles, raisins, tilleuls, prunes, noisettes. Si je réussis, nous introduirons ces arbres dans le pays. Les Chinois n'ont pas de goût, mais ils admirent volontiers et imitent ce que nous faisons, sans avoir l'esprit de l'inventer ; ils viennent beaucoup voir notre jardin et nos images ; c'est un moyen de prédication comme un autre, et une occasion de leur faire connaître au moins *in confuso* notre religion et, notre vocation.

Le côté de notre maison opposé à la rue est séparé du mur de la ville par quelques maisons plus basses que la nôtre ; au-delà du mur, un fleuve, ou plutôt un large torrent, qui a tantôt peu d'eau, tantôt des flots impétueux et débordants ; au-delà du torrent, la montagne, qui borne notre horizon et repose assez bien nos yeux par sa verdure ; elle

est toute couverte de tombeaux parens en forme de tertres incultes, sans pierre ni aucun emblème religieux ; ces tombeaux donnent à la montagne un aspect boursoufflé et mou-tonneux qui est assez bizarre. De ce côté sont nos chambres ; et j'ai devant moi, en écrivant, le spectacle de huit hommes qui gravissent péniblement la montagne en poussant des cris aigus ; ils portent sur des brancards de bambou un énorme cercueil ; c'est un mort qu'on va enterrer. Devant eux un Chinois bat le tam-tam, un autre porte, au bout d'une grande perche, je ne sais quelle idole en papier multicolore qu'on plantera sur la tombe ; deux ou trois hommes — des proches parents — suivent le mort, vêtus de deuil, c'est-à-dire de blanc, et poussent des lamentations aiguës fort drôles et très peu sincères, car de temps en temps elles sont interrompues pour causer, se reposer, rire même, puis elles reprennent. Il paraît que ces cris n'ont pas pour but d'édifier les vivants sur la douleur de la famille, mais de faire croire au mort qu'on le regrette, et de toucher les esprits qui le tourmentent dans l'autre vie. Tous les jours, et plusieurs fois le jour, j'ai ce spectacle sous les yeux, et ces cris arrivent jusqu'à ma chambre. Le mort une fois enterré, on plante sur sa tombe l'idole de papier, on bat le tam-tam le reste de la journée, on brûle du papier-monnaie. Pendant huit jours d'abord, puis de temps en temps, on revient pleurer, brûler du papier sur la tombe. Je voudrais avoir le temps de vous décrire quelques-unes des innombrables et bizarres superstitions qu'on rencontre à chaque pas.

Ma première année sera plus occupée de l'étude de la langue que du ministère ; je voyagerai peu, surtout pendant ces premiers mois. Je commence à parler, mais très mal encore, et pour le moment j'apprends mes lettres, c'est-à-dire, j'entame l'étude de quelques-uns de ces innombrables caractères chinois, si bizarres et dont chacun représente un mot entier et différent. Ce n'est pas une petite ni une bien poétique besogne que d'avancer dans cette étude, qui est toute la science chinoise. Je serai, pendant l'absence de mon confrère, le curé du lieu et des environs ; nous avons ici plus

de deux cents chrétiens. La résidence de Tsen-Y est un des trois centres principaux autour desquels sont groupées les chrétientés partielles de la mission ; les deux autres centres sont la Capitale et Gan-Chouen. La circonscription de Tsen-Y a encore, outre le P. Bodinier, un missionnaire et un prêtre chinois à Mey-Tan, un missionnaire à Tong-Tse, un à Sin-Yang, un prêtre chinois à Yen-Houang-Hien. Chacun de ces missionnaires rayonne autour de sa résidence et doit avancer peu à peu jusqu'à la frontière. C'est à l'est qu'il y a le plus de chrétiens et d'espérances. Le missionnaire de Mey-Tan a deux bonnes chrétientés à Che-Tsien et à Se-Lan. On n'a pas encore pu pénétrer jusqu'à Tong-Yen, mais on avance peu à peu ; il faut des missionnaires pour cela, et puis l'aide des fidèles d'Europe par la propagation de la foi et la prière.

Je pense qu'avec ces données vous pourrez suivre un peu nos travaux et nos allées et venues, quand je vous les décrirai ; je vous enverrai du reste la liste des villes marquées sur la carte et où réside un missionnaire ayant une station centrale, car quelques-uns n'en ont pas, ou bien ont trois ou quatre principales chrétientés où ils vont résider tour à tour. Là où se trouve une station, le missionnaire a une maison dont la chambre centrale sert de chapelle, et une pharmacie ou boutique de remèdes pour les enfants, tenue par un catéchiste baptiseur. Ce dernier garde la maison et les effets du missionnaire, qui court la campagne et revient de temps en temps se reposer et administrer la chrétienté du lieu, qui est d'ordinaire la principale de son district.

Voici comment on procède pour faire entrer le christianisme plus avant dans le pays, et le pousser dans de nouvelles populations. Le missionnaire va s'installer dans une des chrétientés les plus écartées du centre, au bord du pays à conquérir ; là il prêche, dit la messe, fait inviter les gens à venir voir *ce maître de Religion* étranger. Le Chinois est très voyageur ; il y a toujours dans le pays quelques personnes des environs ; il est de plus excessivement curieux, surtout à l'endroit des Européens ; il vient donc voir et entendre.

Tous conviennent — et cela ne manque jamais — que cette religion est plus belle, plus sensée que celle des idoles, et que sa morale est plus raisonnable. Oui ! mais s'agit-il de tirer la conclusion, on ne répond rien, et on déguerpit. Quelques-uns, cinq ou six, une dizaine plus ou moins, ne s'en vont pas si vite, et ont l'air d'attendre quelque chose. On les interroge ; ils répondent : « Je ne dis pas non ! » On leur fait promettre de revenir demain. Il en revient la moitié ; ils ont réfléchi, et sont assez disposés à se laisser instruire. On les fait revenir tous les jours ; plusieurs se détachent encore ; on en renvoie soi-même quelques-uns, des gredins qui vous exploitent. Après une semaine ou deux, le petit troupeau de recrues est épuré, réduit à sa plus simple expression ; mais ce qui reste donne un peu d'espérance. On les instruit, on leur donne ses ordres pour le temps de l'absence, quelque image instructive ; on leur conseille de se faire instruire de temps en temps par un chrétien du lieu, de faire les prières du dimanche avec lui en l'absence du Père ; on leur promet le baptême dans un an, s'ils ont appris la *Doctrine*, assisté aux prières, montré, par leur conduite, leur bonne volonté ; puis on s'en va ; eux, rentrent dans leur pays. Six mois ou un an après, on repasse par là, on demande après eux ; ils reviennent, nécessairement encore un peu diminués de nombre ou ayant eux-mêmes fait quelques recrues. On les examine ; on en admet quelques-uns au baptême, on retarde encore les autres. Les nouveaux baptisés retournent dans leur pays, former le premier noyau d'une nouvelle chrétienté ; ainsi le district s'est un peu étendu. A son prochain voyage, le missionnaire ira peut-être loger chez eux, s'ils lui disent qu'il y a espérance de ce côté et qu'il pourra pousser encore plus loin et grossir le noyau. Ainsi, petit à petit, le règne de Dieu s'étend. N'est-ce pas que ce travail d'extension lente et de proche en proche est intéressant ? De tous les côtés de la mission, le nôtre est celui qui offre le plus d'espérances. Ainsi l'Évangile va gagner de plus en plus, si la persécution qui sévit au Sé-Tchouan, à dix jours d'ici, ne vient pas effrayer nos populations et enrayer

le mouvement, ou si d'autres obstacles locaux ne s'y opposent pas.

Une histoire triviale vous donnera idée de la superstition du pauvre peuple chinois, et des riens qui sont quelquefois de grands obstacles à l'Évangile. Le Chinois professe une sorte de culte pour tout morceau de papier, même sale et déchiré, qui porte des caractères de la langue chinoise ; chacun de ces caractères incarne un esprit, un démon, et l'esprit entend bien être respecté, et se vengera si on le tourmente ou si on le profane. On se garde donc de brûler ces papiers, et surtout, surtout, de les employer à certain usage plus que vil, dont je ne puis parler plus clairement. Un jour, le missionnaire de Mey-Tan, un de nos solides — lui-même m'a raconté ce trait — est appelé dans une petite ville, encore païenne, à l'extrémité de son district ; ses éclaireurs lui avaient donné l'espérance d'une très bonne moisson. Il va s'installer au cœur de la place, chez un païen bien disposé, et commence ses opérations. Il était là depuis huit jours, quand il lui arriva, par mégarde, d'employer à l'usage en question un papier couvert d'écriture chinoise. Jamais un Chinois, même chrétien, n'aurait commis pareil crime. Le papier est aperçu, extrait de l'abîme, montré d'abord à quelques personnes, porté sur la place publique, présenté au tribunal du mandarin ; en un quart d'heure, toute la ville, avertie du sacrilège affreux, frémit d'indignation et de terreur, dans l'attente de la vengeance des esprits. Le papier est mis sur un brancard, porté par les rues et dans les pagodes en expiation. Le public est informé que c'est le prêtre européen qui a commis cette profanation ; voilà une véritable émeute, et le Père n'a que le temps de s'enfuir secrètement et au plus vite pour échapper à la fureur populaire. Un de ses catéchistes, resté après lui pour terminer ses affaires, est reconnu, saisi par la foule, et condamné, en expiation du crime et à la place de son maître, à manger trois bols de cette pourriture à moitié vivante sur laquelle le malheureux papier avait été ramassé. Le pauvre catéchiste dut en passer par là ; il obtint seulement d'ajouter à chaque bol une forte dose de

sel ; il en fut malade six mois. Le plus triste, « c'est, ajoutait, le missionnaire, que je tenais le pays, et que les riches du lieu avaient *adoré* et demandé l'instruction et le Baptême ; et que tout est perdu, pour le moment, dans cette ville ; de dix ans on ne pourra s'y présenter. » Songez donc ! comment les Chinois recevraient-ils une religion qui se respecte si peu ? Si un mot de ce récit est exagéré, je suis un menteur.

A côté de ces tristesses, que de choses consolantes dans tous les genres ! Nos chrétiens ne sont pas des merveilles ; ce sont tous, sans exception, des gens vulgaires — le Chinois n'est pas capable d'élévation et de ce quelque chose de délicat, de noble, qu'on trouve encore un peu partout en France dans les vrais chrétiens, et qui compose la partie vive et consolante de l'Église, les *âmes pieuses* ; je parle des vraies âmes pieuses, comme vous en avez encore quelques-unes. Mais *tous nos chrétiens sont fidèles* ; tous ont une confiance absolue *au Père* : il n'a qu'un mot à dire, non pas pour en faire des saints, ni pour arracher de leur cœur les péchés ou y planter les vertus, mais pour ramener à la pratique de ses devoirs celui qui les oublierait. On trouve, parmi ces nouveaux convertis, encore peu imprégnés de l'esprit chrétien, bien des misères morales, et c'est de la grosse besogne que le missionnaire doit se contenter de faire ; mais enfin il y a de la besogne. On ne peut pas demander l'idéal à ces pauvres gens ; ils ne sont pas maîtres d'avoir ou de ne pas avoir l'étoffe pour nous le donner. Mais l'Évangile, une fois planté, travaille peu à peu le terrain, pour des productions plus fines et plus choisies qui peut-être y pousseront un jour. Si épais que soient nos chrétiens, et si incapables de voler au-dessus du gros rudiment de la vie chrétienne à son échelon le moins élevé, ils ont la foi et la grâce sanctifiante, ils sont le corps mystique de Jésus-Christ, l'Église catholique. Peut-on quelque chose de plus beau et de plus consolant que cela ? En somme, nous avons matière pour de belles œuvres, et, avec un peu d'observation, on peut toujours trouver sous le travail du prêtre, tout plein de

belles et profondes choses, une vraie germination céleste qui finira bien par grandir et par fructifier quelque jour, dans cent ans, dans deux cents ans, n'importe ; l'Église est patiente, parce qu'elle est immortelle et sûre de l'avenir.

Je sais bien que vous avez, à Ribécourt, de bonnes âmes qui prient le bon Dieu pour moi, et qui seraient contentes d'être utiles aux missions. Si je vous disais un moyen peu coûteux pour cela ? Nous donnons des images ; c'est un de nos moyens d'apostolat les plus faciles et les plus goûtés ; j'ai emporté un bon nombre de ces images d'Épinal, rouge-vif, bleu-vif, qu'on vend un sou aux fêtes et aux pèlerinages, et où la couleur est si bien appliquée, que le bleu du tablier de S^{te} Geneviève est sur son jupon, le rouge de son jupon sur la biche, le jaune de la biche sur l'enfant Benoni, le rose de Benoni sur le buisson, le vert du buisson sur le rocher, et le gris du rocher sur la marge de l'image. En recevant ces images à Paris, j'étais tenté de les laisser ; en arrivant ici, j'ouvre mes malles, je donne une de ces images à un chrétien ; il se sauve, comme s'il avait un trésor ; dix minutes après, arrivent cinq ou six chrétiens qui me font la prostration : « Des images ! des images ! » J'en donne. Voilà du monde, du monde, qui me vient en procession ; tous les chrétiens de Tsen-Y et des environs ont défilé devant moi ; on se jette sur mes images comme la pauvreté sur le monde ! Un de nos prêtres chinois se trouvait ici, je lui ai donné plusieurs de ces images ; lui-même en est tout engoué.

Adieu, priez pour moi, et recevez toutes mes affections.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLVIII

A M. Vasseur

Tsen-Y, 10 juillet 1876.

CHER VIEIL AMI,

Je n'ai plus l'espérance que ma lettre puisse vous arriver assez tôt pour être avec vous le jour du douloureux anniversaire. Du moins, elle vous dira que, ce jour-là, je m'unissais d'intention, de cœur et de prière, avec vous, avec vous, mort ou vivant, malgré l'épaisseur du globe qui nous sépare désormais. Sans doute, cette lettre vous trouvera toujours dans votre lit ou sur votre chaise roulante, toujours à peu près dans la même situation, partageant votre temps entre les réalités du présent et les souvenirs du passé. Et moi, j'ai voulu, en vous écrivant aujourd'hui, du fond de ma pauvre Chine où me voici déjà tout acclimaté, vous montrer aussi que le présent, quelque absorbant qu'il soit, ne m'empêche pas de garder encore, du passé, beaucoup de souvenirs ; car bien souvent j'ai pensé à vous depuis bientôt un an que j'ai quitté la France.

J'ai appris la mort de la bonne M^{me} Adrian ; j'ai donné un sincère regret à cette âme si droite, à ce cœur si dévoué, dans lequel on trouvait toujours de l'écho quand on avait une bonne œuvre à faire, un acte de dévouement ou de zèle à proposer. Je ne suis inquiet ni pour son âme, ni pour la vôtre, ni pour celle de votre mère ; et comme il est admis et prouvé qu'au Ciel on se reconnaît, nous aurons bien du plaisir, en arrivant au Ciel, de nous retrouver tous ensemble. Veuillez vous charger encore une fois de ce mot de rendez-vous et de l'expression de mon affectueux souvenir, auprès des bonnes personnes de Guiscard.

Vous voulez, n'est-ce pas, que je vous dise un mot de mes aventures ; elles ne sont pas encore bien dramatiques. Sur

les dix mois qui se sont écoulés depuis mon départ, il faut prendre six mois et deux jours de voyage. Parti de Paris le 23 septembre, je suis arrivé auprès de mon évêque le 25 mars dernier, jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge et dans l'octave de S. Joseph ; j'ai regardé ces deux circonstances comme de bons signes, et comme une garantie de la bénédiction du bon Dieu sur mon apostolat.

Que de choses j'aurais à vous dire sur ce peuple étrange, si éloigné de nos mœurs et de nos idées, si peu préparé encore à la foi, si imprégné de l'esprit païen ! mais il y faudrait des volumes, et je ne puis vous écrire qu'une courte lettre. Tout ce qui nous entoure est paganisme, superstition, et respire le passage et la présence du démon. Je ne saurais vous dire l'impression pénible qu'on éprouve au milieu de ce peuple immense, qui remue dans les villes et les villages comme une fourmilière, et que nous voyons, non pas sans religion, mais enchaîné à des religions absurdes et monstrueuses, au point de vue de la morale comme au point de vue dogmatique. Au milieu de tout cela, nos petites œuvres, encore imperceptibles et bien pauvres, germent et fleurissent dans la tribulation et les inquiétudes, comme le lis au milieu des épines, et le règne de Dieu existe, si restreint qu'il soit et si peu de sujets qu'il possède. La région de Tsén-Y est en organisation ; nous avons ici une chapelle, une école, un orphelinat tenu par deux bonnes vierges chinoises. S'il reste immensément à faire, du moins avons-nous la consolation de voir le nom de Dieu adoré par quelques bonnes âmes, dont l'exemple et la prière seront des germes de régénération pour ces pauvres gens.

Nos œuvres principales sont des œuvres d'enfants ; nous recueillons tout ce que notre pauvreté nous permet de nourrir ; et nous espérons qu'un jour, nos petits orphelins, devenus grands, fonderont des familles chrétiennes et grossiront ainsi notre troupeau. Aujourd'hui, précisément, une pauvre païenne nous proposait d'acheter ses deux petites filles, l'une de trois ans, pour cinq francs, l'autre de huit jours, pour quelques sapèques. J'ai accepté l'ainée au nom et pour le

compte d'une bonne dame française, qui désire une filleule et qui m'envoie pour elle des étrennes. Dites aux bonnes dames de Guiscard que je leur offre à chacune leur petite filleule ; elle portera leur nom et priera pour elles ; mais elles devront m'aider à nourrir ces enfants, et recevront de loin en loin un mot sur ce que devient leur petite protégée chinoise.

Et vous, pauvre vieil ami, pleurez-vous encore quelquefois, comme un vieil enfant à barbe grise, sur votre chemin de la Croix ? Avez-vous fini par comprendre que c'est un *chemin royal*, et que Dieu, en vous donnant une vie qui n'a pas été tout à fait comme celle des autres, et en vous détachant lui-même peu à peu de tout, par une série de sacrifices toujours grandissants, avait pour but de vous attacher à lui par le cœur, par la tendresse, et de vous faire arriver à une piété plus élevée, plus délicate que celle des chrétiens vulgaires ? Je vous l'ai toujours dit, et je me le dis encore à moi-même bien souvent en pensant à vous, c'est là votre voie ; et votre cœur serait plus consolé, aurait plus de force dans ces défaillances intérieures que vous éprouvez toujours, si vous vous étiez mis à bien comprendre, à bien sentir que les sacrifices et les séparations dont ces dernières années ont été remplies pour vous, ne sont pas des malheurs venus par hasard dans votre vie, mais qu'il y a, au fond de tout cela, un plan de la Providence, pour épurer vos affections en les rendant célestes, et pour tourner définitivement votre cœur vers les espérances qui ne passent pas. Vous souvenez-vous qu'un jour, vous écrivant de Beauvais, je vous demandais de vous associer à mon ministère et à mes œuvres, et de m'aider, en offrant au bon Dieu pour moi, vos peines, vos prières et vos mérites ? Cette demande, je vous l'adresse encore aujourd'hui surtout, et je l'adresse, par vous, aux bonnes personnes de Guiscard... Ce que vous offrirez de mérites et de prières pour moi ne sera perdu, croyez-le, pour personne.

Et maintenant, cher et lointain ami, je vais encore une fois vous dire adieu. J'espère que cette lettre vous trouvera

encore sur la terre. Quelque jour peut-être on m'apprendra que vous êtes monté plus haut, et que vous avez rejoint vos chers défunts, à moins que je ne prenne les devants.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLIX

A M. Verwaest

Tsen-Y, 12 juillet 1876.

BIEN CHER MONSIEUR,

C'est samedi 8 juillet que m'est arrivée votre excellente et trop aimable lettre du 18 avril. Nous avons, dans deux jours, un courrier pour l'Europe ; je veux que cette occasion emporte au moins quelques lignes pour vous. Vous voulez que je vous écrive au moins une fois l'an ; il m'en coûtera bien peu, et il me sera fort agréable de le faire. Mon seul regret, c'est de ne pouvoir espérer que cette lettre vous arrive avant l'heureux événement dont vous me faites part d'avance, et qui va égayer votre maison en y apportant ce petit ange attendu aujourd'hui avec tant d'amour. Qu'elle soit la messagère des bénédictions du bon Dieu, que j'appelle et que j'appellerai, à l'époque surtout que vous me marquez, sur les parents et sur l'enfant. Qu'il soit votre joie dans sa naissance, dans son éducation et dans toute sa vie ; qu'il soit aussi votre force dans ce Paris où il en faut tant pour être et rester bon chrétien.

J'ai donné à M^{me} Verwaest une filleule qui porte son nom ; c'est une pauvre enfant de trois ans, abandonnée ou plutôt vendue par des parents païens. Elle est toute gentille, très douce et avec un petit air pensif et mélancolique qui lui va bien. — C'est presque le seul charme que possèdent les enfants de ces pays, car ils ne sont pas folâtres,

espîgles et tapageurs comme ceux de France, et comme je souhaite de tout mon cœur que soit le vôtre. Voyez, M^{me} Verwaest, un échantillon de ce que nous rencontrons : j'avais d'abord marchandé, positivement marchandé, une autre petite fille ; mais la mère s'est avisée de consulter un bonze sorcier ; celui-ci lui déclara que le sort de sa fille était funeste ; en conséquence, la malheureuse femme jeta son enfant à la rivière, donnant ainsi raison au sorcier. Peu de jours après, on m'en annonce deux autres, deux petites sœurs, l'une de trois ans, l'autre de huit jours, que leur mère païenne, abandonnée par son mari, ne peut nourrir. Je ne puis les accepter, car le père, s'il revenait, pourrait les reprendre ou nous chercher chicane. Enfin on m'apporte celle que j'ai achetée ; la pauvre petite n'a pas coûté cher, ce que nous appelons une *ligature* de sapèques, c'est-à-dire cinq francs. Grâce au contrat, passé en bonne forme, les parents ne pourront la reprendre, comme ils seraient peut-être tentés de le faire plus tard, afin de la *vendre en mariage*, si elle a bonne tournure. Elle est, avec 20 autres enfants, dans notre orphelinat, dirigé par deux *vierges chrétiennes* ou religieuses chinoises ; elle apprend le signe de la croix, les prières ; elle sera élevée chrétiennement, si la persécution ne vient pas ruiner nos œuvres, comme elle l'a fait ici même, il y a six ans. Quand cette pauvre enfant sera un peu plus grande, vous m'enverrez pour elle une image peinturlurée de couleurs vives ; c'est le goût du pays. A treize ans, on la mariera à un chrétien, pour fonder une nouvelle famille fidèle ; c'est là un des moyens de recruter et de grossir notre troupeau. Nous achetons et recueillons de ces enfants — filles et garçons — autant que notre pauvreté nous permet d'en nourrir. Ces pauvres petits comptent pour beaucoup dans nos espérances, en même temps que leur prière naïve, leur innocence, et la grâce de Dieu jetée dans leur cœur, sont dans le présent la consolation et la joie de notre âme. Car enfin ils sont les prémices de ce malheureux peuple, si éloigné encore de l'Évangile, et nous ne pouvons, nous autres missionnaires, rien trouver de meilleur à offrir à notre

Dieu que la pureté de leur cœur. Nos œuvres d'enfants sont, du reste, non seulement les plus attachantes par leur nature même, mais encore celles qui nous donnent le plus d'espérance au point de vue du zèle. Les gens que nous convertissons à l'âge adulte sont fidèles sans doute, n'oublient pas leurs devoirs, grâce à Dieu ; mais, élevés dans le paganisme, ils en conservent toujours un peu l'esprit et la grossièreté. Il faut attendre la deuxième génération, grandie dans la foi, ou prendre les enfants de païens dès le berceau, pour obtenir un peu de piété et cette délicatesse de sentiments que l'Évangile doit nécessairement produire dans les cœurs où il est planté ; c'est frappant ! Une fois devenus chrétiens, ces pauvres gens se transforment tout doucement ; ils quittent les mœurs et les idées du paganisme, prennent l'esprit du christianisme et en pratiquent les vertus. Quelle joie pour nous de voir ainsi le règne de Dieu s'installer peu à peu, d'assister à sa naissance, à ses premiers fruits, et de suivre de l'œil ses progrès ! Si notre vie n'est pas exempte de misères et de privations, nous trouvons de ce côté bien des joies.

Nous recevons de France de tristes, de bien tristes nouvelles. Que se passe-t-il à l'heure actuelle ? Nous ne le saurons que trois mois plus tard, quand déjà les choses et leurs conséquences mêmes pourront être détruites. Mais vous pensez de quel œil nous suivons ce mouvement étrange et caractéristique qui s'opère dans notre patrie. Nous ne sommes inquiets toutefois que pour le présent, l'avenir est à l'Évangile, n'est-ce pas évident ?

Ma lettre, je l'espère, vous trouvera tous dans la joie, et M^{me} Verwaest bien rétablie, et en train d'écouter les premiers petits airs de ce cher enfant auquel je m'intéresse beaucoup ; qu'elle vous apporte, cher Monsieur, avec mes remerciements et mes souhaits, l'expression de mes sentiments bien dévoués et bien affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLX

A son Frère

Tsen-Y, 19 juillet 1876.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Que le bon Dieu soit béni, puisque je n'ai encore cette fois que de bonnes nouvelles ! Je reçois, aujourd'hui même, un paquet de lettres ; la tienne est datée du 30 avril. Un envoi qui me fait grand plaisir aussi, ce sont les extraits de journaux ; je les communique aux confrères de la région, et ils font le tour de nos districts...

...Ne faites ni de la révolution, ni du mauvais esprit ; soyez humbles, obéissants, pieux et laborieux. Cela ne veut pas dire qu'il faille renier les principes, chercher la vulgarité de l'esprit et du cœur ; au contraire ! Que votre préparation soit principalement basée sur la recherche des vrais principes de la vie, de la piété et de la foi sacerdotale. N'ayez pas peur d'élever vos esprits, d'aspirer haut de placer au-dessus des vulgarités où l'on vit en France, votre idéal et vos désirs. Purifiez bien vos cœurs, pour les rendre capables de s'élever par la piété, et d'arriver à la clairvoyance dans les choses de la foi et au véritable esprit de la science sacerdotale. Dire que c'est être orgueilleux que d'aspirer haut sous ce rapport, c'est dire que, pour être humble, il faut s'abrutir. C'est une thèse que j'ai entendu soutenir bien des fois en France, et qui m'a fait faire bien des péchés de colère. La théologie n'est pas comme les sciences humaines, où il faut du talent, des facilités ; la théologie est une contemplation des choses de la foi. Ce qu'il y faut, c'est de la pureté de cœur, de la piété tendre et contemplative, de l'élévation d'idées, l'habitude de voir les choses d'un peu haut, en cherchant toujours et partout les principes, la doctrine, la parole de Dieu, la

substance du dogme, la sève surnaturelle, le parfum de la grâce, la présence de l'Esprit-Saint.

Cette anecdote de l'abbé Caux demandant : « Qu'est-ce que c'est que ça, des principes ? » est tout à fait caractéristique de l'esprit de ces hommes-là, et de la situation des études entre leurs mains. C'est absolument l'histoire du médecin anatomiste qui, ayant disséqué et examiné pièce à pièce un corps humain, disait à ceux qui lui parlaient de l'âme : « L'âme ! qu'est-ce que c'est que cela ? où est-elle ? je ne l'ai pas rencontrée sous mon scalpel ! »

Même chose pour la manière dont on arrange, dont on *gadrouille* la théologie et les sciences ecclésiastiques en France ; c'est un vrai *matérialisme théologique* qui n'oublie que l'âme de ces sciences. Il y a longtemps que j'ai écrit, dans mes notes sur l'enseignement des sciences sacrées, l'ébauche d'un chapitre que j'intitulais : *Le positivisme théologique*. C'était à M. R*** que je pensais en écrivant cela ; c'était un vrai positiviste en théologie, une machine à dessécher la science sacrée et à éborgner l'intelligence, pour l'empêcher de voir, au-dessus des détails, la douce lumière du ciel. Il aurait fait une théologie en chiffres, tout y étant disséqué, numéroté, mort et aplati, décoloré, dans de petits casiers bien en ordre ; pas une vue élevée, pas un principe, pas une élévation du cœur vers la théologie mystique ; il n'a pas formé un théologien, un seul !

Le souvenir du malheureux Tatin, que tu as évoqué avec l'ami Hadengue, me revient très souvent, et je me dis toujours : Quelle vie, quelle vie, quelle vie pour un prêtre que celle du bagne, et avec de pareilles choses dans son passé, surtout pour un prêtre comme Tatin, qui avait beaucoup d'esprit, de l'intelligence et de l'âme ! Voilà où l'on aboutit, quand on néglige son âme, quand on ne nourrit pas en soi une vie spirituelle abondante et forte. Si on a le malheur de s'oublier un instant, le démon n'oublie pas d'entrer. Une fois entré, il prend pied, se cramponne dedans, devient trop gros pour sortir par la porte ; et si on n'a pas le courage de faire de l'héroïsme et de renverser un pan de muraille, on garde

son ennemi chez soi. Il vous tyrannise et vous rend *malheureux*, outre qu'il vous rend *coupable*; — car tout coupable est malheureux ; et l'innocence, qui coûte tant de sacrifices, est encore le meilleur bonheur qu'il y ait sur la terre. Ceci semble banal ; il faut avoir un peu pratiqué les consciences et expérimenté le cœur humain, pour savoir combien c'est profondément vrai, et pour en être frappé. Mais aussi, *il n'y a d'innocence possible qu'avec la piété*, une piété forte et nourrie de foi solide et de principes. Lis à ce sujet une belle parole de S. Pierre dans sa deuxième Épître (ch. II, v. 9); c'est pour moi une vérité mathématique, comme l'innocence *sans piété* est pour moi non seulement un *tour de force*, mais une absurde supposition.

Dis à M. Caffet que je m'intéresse à ses rossignols ; il n'y en a pas en Chine. Nous avons ici beaucoup d'oiseaux de proie, des poules, des millions de pierrots. La plus grande musique nous vient des loupes ; ils rôdent, la nuit, aux environs de la ville, déterrent les cercueils et les fouillent. On les entend hurler à cinq cents mètres d'ici ; c'est affreux ! Bien qu'il n'y ait aucun danger, ces cris me font toujours un effet sinistre. Parfois ils attrapent un enfant qui traîne dans la montagne ; ces jours-ci, ils sont entrés par bandes dans l'enceinte des murs de la ville, et ont blessé quelques personnes. Les hommes se sont mis à leur poursuite ; — il faut dire que le mur d'enceinte ne renferme pas seulement la ville, mais encore tout un versant de la montagne inculte et inhabitée. Quand le missionnaire est *en campagne*, parcourant les chrétientés rurales pour visiter et administrer les néophytes, il loge chez le plus riche chrétien de la station, et passe là quelques jours, distribuant exercices, prières, instructions, de manière à faire de ce temps une petite retraite, soit pour rafistoler ces pauvres gens, soit pour en attirer quelques autres. Le soir, les chrétiens se réunissent librement, pour causer avec le *Père des âmes*, et entre eux, pour se délasser. Il faut naturellement que le *Père des âmes* y mette du sien. Nous tâchons donc de nous munir de quelque objet qui attire la curiosité ; pas de jeux, les Chinois sont peu

joueurs. Ainsi, nous avons une jumelle de théâtre, un stéréoscope garni de vues, une tabatière à musique, un prisme qui décompose la lumière et colore agréablement la campagne. Le P. Bodinier n'oublie jamais d'emporter ces objets en campagne; car les chrétiens s'amuse^{nt} énormément de ces petites misères. Ce divertissement simple et innocent, plein d'étonnement pour les Chinois et pris sous l'œil du missionnaire, leur fait du bien, les attache à lui, et a pour eux toutes sortes de petits avantages que nous seuls sommes en position de bien comprendre. Il attire même les païens, surtout les enfants, tentés par la curiosité; et il est facile d'en comprendre les avantages. On ne s'imagine pas comme les *petites causes* jouent en Chine, bien plus qu'en France, un grand rôle. Donc, si tu trouves quelque objet capable de me servir à ce point de vue, ne le manque pas; si tu gagnes la lanterne magique dans une loterie, réserve-la-moi. Pendant que le missionnaire dit son bréviaire, prépare son catéchisme, écrit une lettre dans un coin, son catéchiste montre les curiosités au public; c'est tout à fait bien, et digne de scandaliser certains esprits étroits en France. Mon rêve, c'est une lanterne magique, avec tableaux religieux, édifices européens, portrait du Pape, curiosités diverses. Il faut bien intéresser ces pauvres gens, si déshérités sous tous rapports, dont la vie est si triste, et pour qui les quelques jours de passage du missionnaire sont les seules fêtes de l'année, les seuls beaux souvenirs de la vie....

Ma grande occupation actuelle est l'étude de la langue chinoise; longue et ingrate besogne! Car cette langue singulière, toute en monosyllabes, ne possède que trois cents et quelques sons pour composer ses mots, qui sont innombrables, et dont toute la différence consiste dans le *ton* sur lequel on les dit, ou plutôt on les chante: ton bas, ton élevé, ton bas avec inflexion vers le haut, ton haut avec inflexion vers le bas, aspiration, non aspiration, etc... On ne sait bien le chinois qu'après dix ans de mission, et encore! mais au bout d'un an on commence à travailler par soi-même, et surtout par ses catéchistes. Nous attendons ici un des missionnaires

de la Capitale, délégué par Monseigneur pour donner la Confirmation. Il doit arriver jeudi et passer quinze jours dans le district. Pour le bien recevoir, nous cherchons à inventer des cuisines nouvelles et françaises ; je lui réserve un gros sucre de pomme apporté de Paris. — Ai-je dit à maman que j'avais introduit ici la soupe à l'oignon et à la farine ? On raffole de mes potages ; ils sont très utiles, surtout en campagne, où l'on ne trouve rien à manger que des chinoiseries rebutantes et lourdes. J'ai appris à un catéchiste à faire la soupe à l'oignon, et tous les jours on s'en paie ! Les confrères des environs ont adopté ma recette et en usent avec avantage. Depuis quinze jours, j'ai aussi introduit la panade ; elle réussit bien ; hier enfin, j'ai fait des pommes de terre frites ; elles ont un peu brûlé, mais notre cuisinier a bien saisi le mouvement, et nous en a fait de très bonnes ce matin. Je compte bien faire de la galette, même du flan, mais je suis à la recherche de quelque chose pour le garnir, car nous n'avons ici que de pauvres fruits surs, amers et durs ; il faut dix ans de séjour en Chine pour les trouver passables....

Adieu, prie pour moi, et bon courage. Ton frère bien affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXI

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y, 6 août 1876.

BIEN CHER MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai reçu votre lettre du 3 mai. J'espère que, maintenant, nous allons échelonner notre correspondance à la distance de deux ou trois mois, de telle sorte qu'une question posée aura sa réponse environ six mois après. Sans doute, quelques-unes de mes correspondances se détacheront peu à

peu ; mais la vôtre m'est trop précieuse, soit par les souvenirs qu'elle me rappelle, soit plus encore par le rafraîchissement qu'elle apporte à mon âme, en me rappelant mes origines et l'esprit de mon état. Merci des nouvelles, et aussi des bons souvenirs que vous m'envoyez de la part de tous. Pour commencer aujourd'hui par là, je vous prie d'être encore mon interprète ou mon commissionnaire auprès des bons amis que j'ai à Ribécourt et que je partage avec vous. Qu'ils continuent à prier pour moi ; c'est pour moi d'abord une précieuse source de grâces, et puis une grande joie et une grande force morale, de me savoir ainsi étayé là-bas. Quand nous nous retrouverons tous au Ciel, nous aurons bien du plaisir à nous reconnaître et à voir à quoi auront servi ces prières. Ce doit être un beau signe de prédestination devant le bon Dieu pour une âme chrétienne, de prier pour les prêtres et pour le succès de leurs œuvres. — J'ai reçu, avec beaucoup de plaisir, la petite pensée que M^{lle} Lesobre m'envoie ; je ne lui en veux plus, elle le croira facilement ; et j'espère que mes méchancetés passées ne lui auront pas trop causé de peine. J'ai mis cette fleur à côté d'une branchette de buis que m'a envoyée, le jour des Rameaux, ce bon M. Verwaert.

J'ai grand plaisir à vous sentir entouré de votre petit monde pieux et fidèle, dans les réunions du mois de mai. Si leur piété redouble en raison des misères du temps et de la diminution du nombre des chrétiens, il y a compensation. C'est une de mes pensées de prédilection, que le bon Dieu est honoré aussi bien par la ferveur de quelques saintes âmes, que par la stricte fidélité de beaucoup de chrétiens médiocres qui ne font que le juste nécessaire.

Le petit Auguste est-il votre élève ? Tout en regrettant ses aspérités de caractère, je suis porté à croire que tout cela n'est pas effrayant, pourvu qu'il ait la pureté du cœur, la piété, c'est-à-dire la foi, de bons désirs au fond, une vive et grande impression des choses de la religion. Ce sont là, je crois, les quelques racines du bon chrétien, et, s'il y a lieu, du bon prêtre ; c'est elles qu'il faut soigner et faire pousser,

je ne dis pas en négligeant les autres, mais en ne s'en inquiétant pas trop, car le reste se fera tout seul par l'action des premières.

La situation sociale de la France paraît bien triste ; tout ce qui se passe est très caractéristique. Il est trop clair qu'il y aura quelque bousculade. Les dix ans que demandait, après la guerre, M. le curé de Carlepont pour la régénération du pays, s'ébrèchent de plus en plus, et je ne vois rien venir, je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. Son petit avocat de Paris ne demandait non plus que quelques années de République ; il est servi à souhait. Gare que je gagne mon pari ! Et pourtant je vois, dans tout ce qui se passe aujourd'hui, plus de raisons d'espérer qu'en 1871. Ces révolutionnaires vont si vite en besogne, qu'ils paraissent se sentir pressés parce qu'ils ne dureront pas. J'ai toujours dit que *les mouvements nationaux sont irrésistibles et ne peuvent ni être enrayés, ni s'arrêter : il faut qu'ils s'achèvent* ; et plus vite ils s'achèvent, plus tôt vient la guérison ou le réveil. Je crois qu'il y a beaucoup à espérer *finale*ment de ce qui se passe. Si quelqu'un me disait : La séparation de l'Église et de l'État, qu'on est en train d'opérer, sera un grand crime et en soi un grand malheur ; mais c'est une amputation nécessaire, attendu que l'union des deux pouvoirs, telle que l'avait faite le Concordat, était malsaine et pernicieuse. Cette séparation, entre autres avantages précieux, aura celui de rendre à l'Église le droit de se reconstituer elle-même, de faire fonctionner sa législation, telle que Jésus-Christ la lui a donnée, et de préparer ainsi, pour un peu plus tard, une autre union des deux pouvoirs, sur des bases plus catholiques. Ce serait la première fois que Dieu ne tirerait pas le bien du mal, et il y a, au milieu des misères du temps actuel, bien des signes qu'il le tirera cette fois encore, et que les méchants eux-mêmes travaillent pour sa gloire. Il semble même, à la vitesse avec laquelle veulent aller les persécuteurs d'aujourd'hui, et au peu de précautions qu'ils prennent le loisir de mettre autour de leur travail pour le déguiser, qu'ils se sentent pressés par le temps, et que le bon Dieu, qui les attend

au détour d'un chemin, veut en finir vite ; — si quelqu'un m'affirmait tout cela, je retirerais volontiers quelque chose aux cent ans que je demandais autrefois. Pourtant, supposez la France rendue à son calme, munie d'un bon et vrai gouvernement, ornée d'institutions chrétiennes : il faudra encore une longue convalescence pour refaire un pareil malade.

Vous savez mon principe, et j'espère que vous ne vous scandaliserez pas de me voir désirer des journaux et des relations en France. J'ai renoncé à prendre ma part de ce beau travail d'intelligence et de ce beau mouvement d'idées qui s'opère en Europe ; mais je n'y ai renoncé que parce qu'il le fallait et autant qu'il le fallait pour être missionnaire ici ; j'ai fait volontiers, je fais encore ce sacrifice, autant qu'il est utile et nécessaire, autant que c'est un sacrifice intelligent et commandé par une piété éclairée. Mais je crois, avec mes confrères, qu'ici surtout, nous avons grandement besoin de ne pas nous désintéresser de la vie générale de l'Église dans l'Europe catholique, de nous tenir au courant des idées qui s'agitent là-bas et de la direction que leur donnent les écrivains catholiques. Nous devons nous faire tout à tous, et prendre, en bien des points, les usages chinois pour *instaurare omnia in Christo* ; mais nous ne devons ni nous abrutir, en ne cultivant pas notre âme, ni retourner à l'état sauvage. Comme disait Mgr Vérolles : « Pour être un vrai missionnaire catholique, il faut rester Français ! »

Vous m'étonnez presque, en me disant qu'il y avait chez moi une lacune à l'endroit des ouvrages de spiritualité auxquels vous êtes heureux de me voir prendre goût ; c'est que nous avons eu rarement l'occasion de causer de cela. Je reconnais en moi bien des lacunes, et surtout une grosse, qui est celle de la piété ; mais les livres de spiritualité, je les aime d'amour, à la seule condition qu'ils soient faits par des hommes *saints* et *théologiens*. Je n'avais pas rapporté ce goût de Rome, d'où l'on ne rapporte que des *principes*, des *germes* destinés à fructifier ; mais j'en avais rapporté le germe, et ce germe s'est développé peu à peu, quand j'ai dû m'occuper de piété pour les autres en même temps que pour moi. J'ai avec

moi, ici, ma petite provision de livres de principes et de piété, faits par des hommes à mon goût, c'est-à-dire les saints, j'entends les saints de l'Église, ceux qu'elle a reconnus en les canonisant. Vous savez combien j'aime la théologie. Quand on sait que la science sacrée est la science de Dieu, on doit se dire, *à priori*, que cette science est nécessairement la plus belle, la plus enlevante, la plus enthousiasmante de toutes par son objet, et que si, en l'étudiant, on n'a pas senti l'admiration et l'enthousiasme, c'est qu'on n'a pas été placé à son vrai point de vue. *A posteriori*, en effet, quand on l'a étudiée selon la vraie méthode, on est tellement séduit, tellement ravi, que toute autre étude semble fade et vulgaire, comparée à elle, et ne peut être goûtée que rapportée à la théologie pour la compléter et la confirmer. Eh bien ! la partie la plus élevée, la plus céleste, la fine fleur de la théologie, c'est celle qui s'appelle *théologie mystique*. Nos professeurs de Rome, quelque sujet qu'ils traitassent, ne manquaient jamais d'amener là leur question, et d'échelon en échelon nous conduisaient toujours, et tout naturellement, sans effort, en vertu même du sujet bien compris, jusqu'à cette région du dogme où l'âme se trouve en face d'une vérité qui la touche de près, qui lui montre l'opération de Dieu en elle et pour elle, et ce qu'elle doit et peut faire pour s'y prêter. Tout est là, et c'est la conclusion naturelle et obligée de toute thèse de théologie bien comprise. Les saints, qui, tous, par étude ou par intuition, ont été de profonds théologiens, et les vrais théologiens, qui, nécessairement et inévitablement, ont été des saints, n'ont pas fait autre chose, dans leurs livres de spiritualité, que de donner à ce côté élevé, délicat et intérieur de la théologie, un développement spécial. Je ne puis lire ces ouvrages sans être ravi d'y retrouver appliqués et vérifiés dans l'ordre pratique, incarnés, pour ainsi dire, dans leur vie, les *principes* que la théologie spéculative m'a montrés d'une manière didactique; le *Bréviaire*, par exemple, est rempli d'occasions d'admirer cela. Un jour, je me suis avisé de lire les *Oraisons* des dimanches après la Pentecôte ; admirables ! et comme expressions dogmatiques,

et comme élans de piété ! Même chose pour l'étude de l'Écriture Sainte : il serait étonnant qu'un livre, recueil des pensées de Dieu communiquées à l'homme, s'il est un peu compris, ne fût pas ce que l'intelligence humaine pût entendre de plus beau... Mais je vais toujours trop loin, quand je me laisse entraîner dans cet ordre d'idées. Rentrons en Chine, puisque vous aimez nos histoires de mission.

Dernièrement, mon confrère en tournée était dans un petit hameau à trois lieues d'ici ; il visitait *seize* chrétiens, et leur apportait les sacrements ; son séjour devait durer une semaine. J'ai profité de son voisinage pour aller le voir à l'œuvre, et passer une journée avec lui ; c'était ma première sortie, et j'arrivais pour la clôture de la mission. Mon confrère était reçu chez le plus riche des chrétiens du lieu, un brave cultivateur qui a de quoi loger le bon Dieu et le missionnaire. Le *Père* est installé dans la principale chambre, qu'on lui abandonne : pas de plafond, on est sous le toit en paille ; pas de fenêtres, on voit par la porte ; le mur en tresses de bambous fendus, c'est-à-dire à peu près comme une claie de parc à moutons, à jour par conséquent, ce qui du reste est plus commode pour respirer et voir clair ; la porte en même matière, suspendue avec deux gonds en clisses de bambou. Le bon Dieu habite en face, dans la grange, plus commode pour servir de chapelle, mais construite de la même façon avec porte plus large. Pour autel, une table de la maison avec nos linges à nous ; une croix attachée au mur ; deux chandeliers ; deux bouteilles pleines d'eau où trempent des tiges de lis sauvages ; trois lithographies coloriées de chez Turgis : voilà l'ornementation. Une petite cassette forme le tabernacle ; au-dessus, un chétif baldaquin en indienne, à ramages multicolores, couvre l'autel et fait un fond. Dans la chapelle, des bancs sur lesquels nos chrétiens se mettent à genoux pour entendre la messe et chanter leurs prières ; ils ne sont jamais assis dans l'église. J'ai passé là une charmante journée dont le détail, du reste, est trop simple pour vous être raconté, et ressemble à ce qui se voit partout. Vous figurez-vous, dans un hameau très

retiré, presque sauvage et absolument pauvre, ces quelques familles chrétiennes habitant de misérables huttes, et adorant, dans leur misère et du fond de leur solitude, le vrai Dieu ? Pauvres gens ! Ils ne sont guère distingués et *appétissants* à voir, mais je vous assure que j'ai senti une vive émotion, quand je les ai vus réunis autour de nous, dans cette misérable grange en roseaux où mon confrère disait la messe, et priant, dans toute leur simplicité et leur sincérité, le Dieu que nous venons leur prêcher de si loin. Nous visitons quelques familles à domicile ; les chrétiens viennent nous faire le salut chinois à deux genoux ; nous assistons à leurs prières dans la chapelle : baptêmes, communion générale, sermon, catéchisme, bénédiction des enfants ; promenade dans un bois voisin, où nous accompagnent les hommes et les enfants ; nous y cueillons d'immenses lis sauvages ; j'en ai mesuré un dont la tige avait huit pieds de haut et une belle touffe de fleurs de quinze à vingt centimètres chacune. L'après-midi, les femmes préparent, pour les deux Pères, un beau repas, composé de tout ce qu'elles ont trouvé de mieux ; la chrétienté, au grand complet, est debout autour de nous, pour nous regarder manger, et pour constater l'honneur que nous faisons à la cuisine chinoise, c'est l'usage du pays. Pendant que nous mangeons, deux des plus notables nous éventent avec grandes cérémonies. Pour moi, qui suis encore novice, j'avais assez de mal à faire honneur aux mets étranges qu'on nous servait : lardons gras dans leur jus, graines germées frites, aubergines ou courges vertes cuites à l'eau, fricassée de vers à soie, fleurs de lis cuites à la graisse après défloraison, oreilles de bois (champignons des arbres), tiges naissantes et encore tendres de bambous, et, au milieu de tout cela, une belle poule à peau noire, triomphalement installée dans son bouillon. Je tapai sur la poule, et laissai à mon confrère le soin de déguster les autres plats. Enfin, le repas s'est bien terminé par ma distribution d'images, qui a produit parmi cette petite colonie un enthousiasme inénarrable.

3. Dans chaque famille entièrement convertie nous donnons

trois images : un Christ en croix, une Vierge et quelque autre ; c'est pour remplacer l'église, que ces chrétiens si déshérités n'ont pas pendant toute l'année. Ils viennent à Tsen-Y aux fêtes ; mais c'est loin, et les femmes, avec leurs petits pieds, ne voyagent jamais. Chaque matin, chaque soir, et surtout chaque dimanche, ils s'agenouillent devant leurs images pour chanter leurs prières, car ils ne peuvent prier qu'en chantant. Ils ont une vie dont vous ne pouvez imaginer la tristesse ; leurs seuls jours de joie sont ces quelques jours que nous passons tous les ans avec eux. Ils sont tous pauvres, et la plupart très pauvres ; les seuls objets tant soit peu réjouissants que l'œil rencontre dans leur misérable cabane, ce sont nos images ; elles ont pour eux un prix infini, et ils les entourent d'un respect, d'une précaution incroyables — des images d'Épinal à un sou ! Ils sont fiers de leurs missionnaires, et honorés de les posséder quelquefois parmi eux ; ils les regardent comme des personnages *superéminents*. Leur foi n'est pas très éclairée, ni leur piété fort avancée, mais ils font ce qu'ils peuvent ; ils ont quitté les vices et les superstitions des païens, sont très honnêtes, très unis entre eux. L'esprit chrétien et surnaturel ne les pénètre que lentement et, même après une conversion sincère, ils n'ont pas de suite l'intelligence du christianisme, et les sentiments qui sont vulgaires en France. Ils sont résignés à leur pauvreté, mais la richesse a sur eux un ascendant étonnant, non en ce sens qu'ils la convoitent, mais parce qu'un homme riche leur en impose beaucoup, et obtient d'emblée tous leurs respects. Il a fallu du temps et des explications pour leur faire avaler cette simple vérité : que Notre-Seigneur a été condamné à mort comme un criminel ; pourtant, cela est conquis, malgré que ce soit encore le *scandale des païens*, comme autrefois. Ils aiment beaucoup les petits crucifix et les images représentant Notre-Seigneur en croix, mais quelques-unes des miennes, qui représentent à ses côtés deux larrons, sont peu goûtées ; ces larrons les humilient, surtout quand les païens leur en demandent explication. Les nouveaux chrétiens ont beaucoup de peine à trouver touchante, et même à admettre

l'humble naissance de Notre-Seigneur, sa vie de travail et de peine. Comprenez-vous ce qu'on veut dire, quand on affirme que l'humilité est une vertu propre au christianisme, et inconnue, incomprise de toute autre religion? — A Tchen-Kia-Pa, mon confrère, faisant le catéchisme, interroge un chrétien sur la vie de Notre-Seigneur: « Était-il riche ou pauvre? » — Le chrétien sait bien que Notre-Seigneur était pauvre, on le lui a tant dit; mais il n'ose pas l'avouer, c'est si humiliant! Il répond: « Ni riche ni pauvre, il avait de quoi de vivre. » (Historique.) Le missionnaire rectifie ses idées, mais le brave homme, qui accepte la pauvreté pour lui-même, ne voudrait pas l'accepter pour Notre-Seigneur; il avait une peur instinctive de faire peine et honte au missionnaire, en lui disant que Notre-Seigneur a été pauvre. Enfin, j'ai quitté ce hameau, tout ému de la bonne volonté et du bon cœur de ces braves gens, et j'ai encore dans l'âme le sourire sympathique avec lequel ils nous regardaient et qui semblait nous dire: Si beaucoup d'autres ne veulent pas encore vous entendre, nous du moins nous sommes vos frères et vos enfants; nous avons le même cœur, la même foi, la même espérance que vous, et, vous le voyez, nous tâchons de compenser les sacrifices que vous avez faits pour nous sauver.

Je rentre à Tsen-Y-Fou, tandis que mon confrère est appelé dans une chrétienté à cinq lieues plus loin, pour assister à la mort d'une pauvre femme, dans un village où il ne devait pas dire la messe. Vous comprenez que la plupart de nos chrétiens meurent sans sacrements, faute de prêtres; mais, dans chaque chrétienté, un brave homme, plus instruit sur la doctrine, les assiste à la mort, leur fait faire les prières, l'acte de contrition, leur donne, enfin, tous les secours spirituels qui n'exigent pas la présence du prêtre. Le bon Dieu a des miséricordes, et je ne puis pas croire que l'acte de contrition soit si difficile, quand il est si souvent nécessaire. Mon confrère emporte avec lui le saint Viatique, et arrive auprès de la mourante, la confesse, juge nécessaire d'attendre au lendemain matin pour la communier. Représentez-vous

cette situation : porter le Saint-Sacrement dans une custode, voyager, causer avec les gens, manger, ranger son petit paquet, tout cela avec le Saint-Sacrement sur sa poitrine. Le soir, avant de se coucher, il l'enferme dans une valise propre qu'il place sur sa table, et il se couche auprès, là, dans la même chambre, jusqu'à ce qu'enfin, le lendemain, il puisse administrer la bonne femme, qui fait une mort édifiante. Ces pauvres gens meurent toujours heureux, consolés, quand ils sont assistés par le missionnaire. Dans le même pays, il avait une autre affaire à éclaircir : un mois auparavant, une femme mourait ; elle était chrétienne, mais catéchumène non baptisée ; le missionnaire n'avait pas pu être averti, et le catéchiste lui-même était arrivé trop tard ; elle venait de mourir. La famille réclamait le corps, pour l'enterrer avec les superstitions païennes, réclamation que les païens ne font jamais quand il s'agit d'un mort baptisé ; les quelques chrétiens du lieu voulaient l'enterrer chrétiennement. Le catéchiste accourt, et, pour trancher la question, baptise la bonne femme après sa mort, et l'enterre chrétiennement. Le missionnaire a vent de l'affaire à son passage dans le pays, et interroge le catéchiste, qui répond : « Que voulez-vous, Père, peut-être n'était-elle pas morte tout à fait ! »

La semaine dernière, nouvelle excursion chez nos chrétiens. Mon confrère terminait une station de deux semaines à Yuen-Tan-Kéou, à quatre lieues d'ici ; je suis allé passer deux jours avec lui. J'arrivai sur ma mule, précédé d'un guide ; les chrétiens réunis m'attendaient, et aussitôt les salutations d'usage, on se mit à table. Nous avons au moins un mets français de ma façon, la soupe à l'oignon ; tout le monde en raffole, et me décerne le titre de *bienfaiteur de l'humanité* ! — A Yuen-Tan-Kéou, j'ai baptisé trois petites filles : Marthe, Marie, Agathe. Sur le soir, en attendant la prière et l'instruction, les chrétiens se réunissent au logement du *Père spirituel*, et causent avec lui. Naturellement, le *Père spirituel* s'efforce de les intéresser pour se les attacher, produire un peu d'union entre eux, donner quelque charme à son passage et à leurs assemblées religieuses, leur laisser

des souvenirs heureux. Des jeux, il n'y faut pas songer : le Chinois ne joue pas. Je fais une nouvelle distribution d'images ; mon confrère a un prisme en cristal qui décompose les couleurs, une jumelle de théâtre qui rapproche assez bien, un stéréoscope avec des vues prises en Europe, enfin une tabatière à musique. Ces quatre objets le suivent toujours en campagne, pour récréer les chrétiens ; et ce sont toujours des surprises, des admirations ! Il faut si peu de chose pour amuser ces pauvres gens, qui n'ont jamais rien vu ! Les païens aussi viennent regarder, mais avec timidité ; ils sentent que les chrétiens forment une famille et qu'eux autres n'en sont pas ; nous faisons de notre mieux pour les attirer, et une simple curiosité est souvent l'occasion d'un pourparler qui aura des conséquences. En voici un exemple : pendant son séjour à Yuen-Tan-Kéou, mon confrère voit venir un petit garçon de quinze ans, enfant de païens, meilleure figure et meilleur regard que n'ont d'ordinaire les païens (ce n'est pas de l'imagination, la vie chrétienne change la figure et les yeux surtout ; nos fidèles sont plus délicats, plus avenants, plus doux, moins hagards, moins haineux, moins repoussants). Cet enfant venait voir les objets européens du Père, puis, au moment de la prière et de l'instruction, il se tenait debout au seuil de la porte, écoutant, ne quittant pas le missionnaire des yeux, tout cela avec un petit air mélancolique et doux qui donne de l'espérance. Le troisième jour, il apporte au Père des pommes du pays ; ce n'est pas fameux, mais, faute de mieux, cela se mange, et, comme dit le confrère, après dix ans de mission, quand on a bien oublié le goût des pommes françaises, on trouve celles-là passables. Chaque jour, le petit garçon apporte des pommes, assiste à tous les exercices, et suit le Père partout. Le soir de mon passage, pour divertir les chrétiens, nous allons avec eux, à la lanterne, faire dans un fossé une pêche aux crabes — les écrevisses du pays ; le petit garçon en est ; enfin il nous dévore des yeux, et on voit que ce pauvre enfant est travaillé, travaillé en dedans, par quelque chose de vraiment surnaturel. Le mardi 25, je devais revenir ; nous mangeons à trois

heures, chez un des chrétiens du lieu ; le petit garçon nous y suit et nous regarde toujours. Je dis au confrère : « Je voudrais bien, avant mon départ, que vous pussiez un peu briser la glace, et lui adresser quelques paroles ; cet enfant m'intéresse. — Je vais essayer, répond le confrère ; on sent que la grâce le poursuit ; c'est une vraie vocation à la foi ; j'ai attendu, pour laisser le travail se faire tout seul ; je vais voir. » — Notre repas terminé, les chrétiens prennent le leur ; nous nous asseyons sur une pierre devant la maison ; il y a là trois ou quatre enfants qui jouent ; le petit garçon nous suit, et se tient près de nous à quelques pas, adossé contre un arbre, nous regardant et nous regardant toujours. Mon confrère l'appelle, il approche en rougissant un peu, mais avec un plaisir visible. A l'interrogatoire qui lui est fait, non sans précautions oratoires, il répond qu'il pense à se faire chrétien, que c'est bien son envie, mais que ses parents sont païens et n'y consentiront probablement pas ; toutefois, il n'en sait rien. Le Père ne le presse pas, car l'enfant est trop jeune, et l'autorité des parents trop absolue en Chine (tous droits, même celui de vie et de mort, celui de vendre, de chasser, d'abandonner, etc.), pour qu'on puisse l'accepter avant son mariage, contre le gré de son père. Seulement il l'exhorte doucement à fréquenter les chrétiens, à adorer leur Dieu dans son cœur, à prier, à vivre pur en s'abstenant des vices et autant que possible des superstitions des païens, enfin à demander à Dieu d'aplanir peu à peu les difficultés. L'enfant a écouté tout cela, a promis de le faire, a continué de venir, sans pourtant oser se mêler aux chrétiens, par crainte de ses parents. Mon confrère a dû partir sans avoir fait davantage ; mais il a donné le mot aux chrétiens pour veiller sur lui, le laisser venir à eux, se prêter à l'instruire, et, en cas de maladie, ne pas le laisser mourir sans baptême. La grâce du bon Dieu est là qui fera lentement son œuvre. Que de chrétiens en France, dont la grâce tourmente et travaille ainsi le cœur, et qui luttent contre elle ! mais enfin, son travail n'est pas perdu, et, un jour ou l'autre, l'âme se laisse abattre.

Voilà nos fêtes, voilà nos joies et nos consolations ; s'il est, dans notre vie, des misères, des souffrances physiques ou morales, croyez-le, il n'y a ni tristesse, ni regret dans notre cœur, et pour moi, bien qu'ayant laissé en France des affections précieuses et des souvenirs qui me sont plus chers aujourd'hui que jamais, je suis heureux et content d'avoir pris ce fardeau, et de m'être mis au service de l'Évangile dans ces malheureux pays.

Adieu, cher Monsieur le Doyen. Ma lettre, à défaut d'autres qualités, aura du moins celle de la longueur, et il me semble que je ne vous néglige pas encore trop. Je ne réponds de rien pour l'avenir, mais je m'efforcerai toujours d'être régulier dans ma correspondance ; assurément je vous le dois. Je serai très heureux si vous voulez bien aussi m'écrire souvent ; ce sera lettre pour lettre, et il se pourrait que je sois le plus proluxe...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXII

A son Frère

Tsen-Y-Fou, 15 août 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu trouveras dans le journal *Les Missions Catholiques* (22 octobre 1875) une gravure intitulée : *Un placard chinois*. C'est une caricature faite au Sé-Tchouan contre les chrétiens ; compare-la avec celle que reproduit Franzelin, dans son traité *De Incarnatione*, à la thèse de la divinité de Jésus-Christ prouvée par la Tradition. Ces deux pièces sont intéressantes et se ressemblent, à seize ou dix-sept siècles de distance. Je possède ces documents ; je recueille du reste avec soin toutes les notes qui établissent une *analogie* entre

la situation actuelle de nos missions et celle de l'Église dans l'Empire Romain, pendant les trois premiers siècles...

Le petit livre de Gratry: — *Les Sources* — m'est bien connu et je l'aime beaucoup; c'est le dernier chapitre de sa *Logique*. Voilà un excellent ouvrage; d'ailleurs, la manière dont le P. Gratry traite la philosophie me semble charmante, à la fois poétique et profonde... L'ouvrage de Mgr Audisio: *Introduction aux Études ecclésiastiques*, est excellent aussi, plein de vues très belles et très justes sur les sciences sacrées; aussi n'ai-je pas voulu m'en séparer. J'ai fait relier, à la fin de ce volume, la brochure de Mgr Capri sur les *Études des Séminaires en France*; elle est très bonne aussi et a fait du bruit en son temps; de plus, elle contient un excellent programme d'études — celui du Séminaire diocésain de Rome. Le livre de Mgr Audisio n'est pas un plan pratique d'études; mais une idée générale, une synthèse des principes sur l'étude des sciences sacrées... J'ajoute à ces ouvrages le *Ratio atque Institutio Studiorum Societatis Jesu*; n'en pouvant trouver un exemplaire, je l'ai copié en entier; c'est un programme d'études. Voilà mes trois livres! Audisio a fait d'autres ouvrages, entre autres un *Traité de Prédication*, qui doit être plus solidement pensé que celui de M. Hamon, car il est plus théologique.

Nous avons ici pour le moment un des confrères de la Capitale, délégué par Monseigneur pour donner la Confirmation. Mon sucre de pomme a fait florès; il est croqué! Figure-toi qu'en consultant mes souvenirs j'ai pu, avec des œufs, du sucre et du café, faire une crème; maintenant nous en mangeons de temps en temps...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXIII

A son Frère

Tsen-Y, 12 septembre 1876.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Tremblons pour ceux qui entrent dans la grande armée sacerdotale sans y être préparés ; préparons-nous-y mieux qu'eux, et tremblons encore pour nous-mêmes. Que tout nous serve de leçon, même et surtout le mal. Certes, il faut au prêtre, dans quelque situation qu'il soit, de la piété, une grande piété. Si on me demande : La piété est-elle plus nécessaire au prêtre que la science ? je refuse de répondre à la question ainsi posée. La science sacerdotale est un des éléments essentiels de la piété sacerdotale, qui ne se nourrit pas de poésie, de rêveries, ni de sentiments humains, même de beaux sentiments, mais de principes et de foi ; autrement, cette piété n'est qu'une sensiblerie sans force et sans vertu, c'est une fleur caduque et stérile. Si tu avais vu de près quelques consciences de prêtres, tu saurais mieux ce que je veux dire ; mais tu le sauras plus tard, et tu verras alors la différence, au vrai point de vue, au point de vue de la solidité intérieure, de la fidélité du cœur, entre deux prêtres dont l'un a cette piété forte et nourrie de doctrine, et l'autre a vécu de fleurs de poésie, de rêveries sentimentales. Tu te souviendras alors de ce que je dis, et tu comprendras mieux, dans la pratique, ce que déjà heureusement tu comprends en théorie.

Peut-être, au moment où ma lettre t'arrivera, te prépareras-tu au sous-diaconat ; tant mieux, je t'en félicite d'avance, et je serai avec toi par la pensée. Mais cela me fait trembler pour toi, tu es encore si enfant ! Que cet heureux événement devienne pour toi une source de pensées sérieuses, une occasion nouvelle de prières et de grande préparation à tous les

sacrifices. Sache-le surtout, car ceci est un point important qu'on ne vous dit pas assez, le sacrifice que vous faites à vingt-deux ou vingt-trois ans, et que vous croyez avoir si mûrement apprécié, vous ne l'appréciez pas du tout, vous ne pouvez pas l'apprécier. Quand vous aurez dix ans de plus, quand vous aurez subi un peu le contact et les influences du monde, ce sacrifice, sur lequel vous n'aurez plus le droit de revenir, vous coûtera dix fois, vingt fois, cent fois davantage; et alors, malheur à ceux d'entre vous qui ne seront pas armés pour soutenir cette lutte! c'est le secret des chutes qu'on voit dans le sacerdoce, comme de celles qu'on ne voit pas. Je te livre ces pensées, cette dernière surtout, pour ta préparation aux grands vœux du sous-diaconat; et je la résume en cette seule question que je vous adresserais, si je vous prêchais la retraite: « Vous vous dites prêts à tous les sacrifices les plus délicats et les plus pénibles; vous ne pouvez désigner par là que les sacrifices dont vous connaissez la portée, mais êtes-vous prêts aussi à des sacrifices dont vous n'avez pas encore l'idée, et dont vous ne connaissez pas encore la portée? Et quand vous vous apercevrez de ce que vous avez accepté, ne vous en dédirez-vous pas? »

Est-il donc possible, mon Dieu, qu'un professeur de théologie défende encore ou même excuse le cartésianisme? Tous les philosophes catholiques de notre temps ont remarqué que le cartésianisme n'est qu'un protestantisme repris en sous-œuvre et de plus loin, pour effrayer moins et séduire plus sûrement les fidèles, qu'aurait rebutés le principe protestant crûment présenté. Depuis 20 ans, grâce à Dieu, un grand retour s'est opéré, en philosophie, vers les saines idées, vers les idées scolastiques, dont la rectitude est presque un dogme de foi, et que les autres nations catholiques n'avaient pas reniées comme la France les avait reniées depuis le grand siècle. Tous les vrais défenseurs de la foi orthodoxe, de la foi du Saint-Siège, tombent d'accord que Descartes a été l'un des principaux auteurs des *erreurs du temps présent*; son *Discours sur la méthode*, qui est son ouvrage de choix, son symbole, la clef de son système, la formule de

son hérésie, le principe générateur de ses erreurs, et même de tout le rationalisme, a été mis à l'Index ; ce n'est sans doute pas pour le recommander à l'enseignement des séminaires que le Saint-Siège l'a condamné. Au siècle de Louis XIV, la plupart de nos grands écrivains, Fénelon surtout, ont été cartésiens, et ce n'est pas ce qui a fait du bien. L'Université est restée cartésienne, c'est tout naturel ; le clergé l'était resté aussi jusqu'à ces dernières années, vu que les livres avec lesquels on l'élevait étaient cartésiens. Saint-Sulpice était resté particulièrement fidèle à Descartes, et l'est encore en général ; il est vrai, tout dernièrement, à Issy on a quitté Magnier, — un cartésien, une misère, — pour prendre Sanseverino, qui est scolastique ; mais tout Saint-Sulpice n'y est pas encore, tant s'en faut ! Un élève du Séminaire des Missions Étrangères de Paris, originaire de Rodez, me citait ce mot de M. Bonal, une des bonnes têtes du Saint-Sulpice moderne, actuellement professeur à Rodez, et auteur d'une théologie qu'on vante trop en France ; ce mot, il l'a entendu de ses oreilles : « Ah ! la scolastique ! disait M. Bonal, ne me parlez pas de la scolastique, je ne puis pas la sentir ! » Or, la scolastique, c'est S. Thomas, S. Bonaventure et bien d'autres. Les papes, dans leurs lettres, leurs brefs, leurs allocutions, n'ont cessé de prodiguer les éloges à la méthode scolastique et les encouragements à ceux qui la suivaient, surtout aux écrivains qui, en France, la remettaient en honneur. J'en reviens toujours à ceci : comment un prêtre qui ne déraisonne pas, et que son évêque juge digne d'enseigner, peut-il parler avec tant soit peu de complaisance du cartésianisme ? Pour moi, c'est comme si on défendait le protestantisme ; il n'y a la différence que du plus au moins, mais c'est toujours l'hérésie, qui ne mérite que d'être maudite...

N'achète, en général, que peu de livres, des livres éprouvés par le temps, et qui ont survécu à l'expérience. Ne t'empresse jamais d'acheter un livre dont on parle. Pour moi, je suis porté à me défier d'un livre que cinquante ans d'expérience n'ont pas mis au rang des chefs-d'œuvre. L'acqui-

tion d'un livre, si petit soit-il, est un événement dans ma vie ; j'hésite longtemps, je réfléchis, et ne me le procure que quand je suis certain. Pourquoi est-ce un événement ? Parce qu'un livre de plus dans ma bibliothèque, c'est une branche de plus d'études dans mes projets...

Les Universités catholiques seront, en France, une bien salutaire institution et un élément de résurrection, si elles réussissent. Mais réussiront-elles, même dans le cas où la Révolution ne les persécuterait pas ? J'en doute un peu, et j'en ai toujours douté, pour des raisons que je n'ai pas le temps de te dire⁽¹⁾. En tous cas, j'y vois jusqu'à présent, comme professeurs et comme organisateurs, trop d'hommes médiocres...

Plus j'en vais, plus j'en fais la remarque : le christianisme donne à nos Chinois convertis meilleure figure, un air plus aimable, un regard moins dur, un sourire affable, des manières plus prévenantes, quelque chose de plus civilisé ; sans que cependant nous fassions directement, pour les civiliser, rien autre chose que de leur donner la foi et la vie chrétienne. C'est très touchant de voir avec quel respect, avec quelles prévenances ils traitent leurs missionnaires ; et cependant, par nature, le Chinois a fort peu d'affection et de reconnaissance. C'est la foi et ce que le catholicisme fait pour conquérir le cœur et la conscience qui, en rendant ces pauvres Chinois chrétiens, les rendent délicats et aimables. Mais quel travail effrayant il reste à faire sur ce peuple, pour le conquérir à l'Évangile ! La France est bien bas, bien déchue de son esprit chrétien, bien démoralisée sous le rapport des principes et de la vie chrétienne ; elle est bien difficile à ramener au bien ; mais c'est un jouet, à côté de ce qu'il y aurait à faire pour y amener la Chine et instituer ici la société chrétienne.

Aidez-nous tous par vos prières, par vos œuvres, et faites-nous aider par tous ceux sur lesquels vous avez influence.

1. Le P. Aubry développe longuement sa pensée au tome IX des Œuvres complètes : *La méthode des Études dans nos séminaires depuis le Concile de Trente*.

Ce que vous ferez et ce qu'ils feront pour nous, ne sera perdu ni pour eux ni pour vous.

Adieu, mon cher Augustin, il faut que j'écrive encore plusieurs lettres. Travail, prière, méditation, sacrifices, pureté de cœur, manière grande et austère d'envisager le sacerdoce et la vie en général...

Ton frère bien affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXIV

A ses Parents

Tsen-Y, 13 septembre 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

Mon frère vous dira que je reçois assez régulièrement ses lettres; et par conséquent de vos nouvelles, après deux ou trois mois. C'est un peu long; et on a le temps d'être malade et de mourir dans un pareil intervalle; mais je ne suis pas inquiet pour vous; j'espère que vous n'aurez rien de grave à souffrir, et que je ne recevrai que de bonnes nouvelles de vous.

Pour moi, tout va bien, la santé et le reste. Depuis un mois et demi j'ai eu quelque fatigue, car il a fallu voyager beaucoup, et par une grande chaleur. Je sue comme une pompe à incendie; mais je m'aperçois que ces fatigues me font du bien, c'est ce qui me manquait à Beauvais. Si on manque de quelque chose, ce n'est toujours pas de grand air; on en a plus qu'on n'en veut, même dans les pauvres maisons chinoises, bâties en roseaux mal ajustés ou en claies à jours, comme les parcs de moutons. Tout cela est très joli et entretient la gaieté.

Je commence à parler chinois et à prendre du service actif. Il y a quelques jours, je suis allé voir plusieurs malades dans un petit hameau, à sept ou huit kilomètres d'ici. Vous voyez qu'elle est gentille, notre paroisse: elle a, dans

un sens, vingt-cinq kilomètres de long, et dans l'autre un peu moins ; on peut donc s'y remuer. Du reste, ces pays sont tranquilles, et les habitants ne sont pas méchants, mais très curieux. Tous ceux que nous rencontrons nous dévorent des yeux, viennent nous regarder sous le nez, et s'étonnent beaucoup de notre couleur blanche, car ils sont jaunes, et de notre longue barbe, car ils n'en ont presque pas. Les chrétiens sont très glorieux de nous, quand nous allons les voir ; ils tâchent de nous fêter de leur mieux : on tire des pétards, on tue la poule, on fait cuire de grands plats de citrouille fade à l'eau chaude, sans assaisonnement ; il faut voir comme c'est bon, et comme ils cherchent à lire dans nos yeux si nous sommes contents !

Partout règne la plus profonde misère ; on n'en a pas idée en France, où les pauvres ont une maison propre, couverte et bien fermée. Impossible, en campagne, d'éviter la récolte des poux et des punaises ; nous sommes obligés d'en prendre notre parti, et de renoncer à la propreté. Quand on me rapporte mon linge après le blanchissage, il pue, et les taches sont un peu plus étalées ; il faut donc renoncer aussi au linge blanc, c'est fini ; mais on s'habitue à tout ! Je voudrais envoyer à maman, pour son usage ! une de ces pipes longues d'un mètre dont se servent les femmes chinoises. Tous les soirs, il faut les voir, assises devant leur porte, dans la poussière et les ordures, tirant leur *bouffarde*, pendant que les petits enfants se roulent dans les chemins, barbotent dans les fossés avec les cochons, qui sont très nombreux et qui couchent dans la maison comme la famille.

Pour nous, nous ne sommes ni malheureux ni exposés au danger. Ne soyez donc pas inquiets sur mon compte, vraiment il n'y a pas de quoi ! Est-ce que, par le temps qui court, les prêtres ne seront bientôt pas plus exposés en France que les missionnaires en Chine ?

Adieu, chers parents ; je n'ai pas besoin de vous recommander de ne pas m'oublier, ni de vous dire que je pense bien souvent à vous.

Votre fils très affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXV

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y, 16 septembre 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Depuis ma dernière lettre, il nous est venu de la Capitale un missionnaire, délégué par Monseigneur pour donner la Confirmation dans nos parages. Avant la Confirmation, pèlerinage à Long-Pin, sur la tombe de Pierre Oû, décapité pour la foi vers 1814 ; c'est le martyr de Tsen-Y-Fou ; nos chrétiens de cette région ont confiance en lui et vont à son tombeau ; le procès de sa béatification s'instruit à Rome. Les restes de ce brave chrétien reposent auprès d'un gros village qui ne compte pas de chrétiens ; il y en avait autrefois : la rébellion a tout détruit, village et habitants, chrétiens et païens. Après la rébellion, les païens ont repeuplé ; une petite colonie de chrétiens s'est reconstituée aussi, à trois quarts de lieue de là ; elle forme un hameau entièrement chrétien et qui grossit. Le tombeau de notre martyr est sur une colline, entouré d'une foule de monuments païens, et ne se distinguant d'eux par aucun signe : un gros tertre rond en terre, soutenu par un mur bas en moellons simplement accumulés sans ciment. Il s'agissait de le retrouver, au milieu de tous ces tombeaux couverts de grandes herbes et de broussailles ; heureusement Mgr Faurie, qui l'avait visité en 1866 et se proposait de le faire restaurer, a laissé dans ses notes quelques indications. Nous trouvons à peu près la place, mais nous hésitons entre trois sépultures. Après de longues et minutieuses investigations, nous avons reconnu celle de notre martyr à une petite croix que Mgr Faurie dit avoir gravée avec son couteau sur une pierre du mur. Grâce à cela, nous avons pu faire à coup sûr nos dévotions. Ces martyrs de Chine ont été des gens simples, peu distingués selon le

monde, pas même bien raffinés en spiritualité ; ils ont fait peu de bruit, et ne seront jamais célèbres. Mais ils sont transfigurés dans la gloire du Ciel, et certainement il est avantageux de les prier, et de leur recommander nos œuvres et nos affections. J'ai eu, devant ce tombeau, une pensée pour vous tous ; nos martyrs, étant moins invoqués que ceux de France, ont donc aussi moins de besogne, et doivent tenir à honneur d'exaucer les quelques prières qui s'adressent à eux. Je cueille sur le tertre quelques branchettes, puis nous allons loger chez les chrétiens du hameau, descendants eux-mêmes d'un confesseur de la foi, compagnon de captivité de Pierre Oû. Lui, mourut en prison vers 1812, et sa tombe est gardée par les gens du hameau.

Nous revenons à Tsen-Y. Assomption, grande fête de la chrétienté de Tsen-Y-Fou, compliquée de Confirmation. Les jours précédents, les chrétiens arrivent de huit et dix lieues à la ronde ; notre maison est pleine de monde ; heureusement il fait chaud, même la nuit, car ils dorment partout, à terre, sur les pavés ; du reste, ils n'ont pas de beaux habits à gâter. Les pétards jouent, comme toujours, un grand rôle dans la fête extérieure. A midi, les gens viennent dans notre jardin, qui est étroit, mais long, avec une grande allée longitudinale pour se promener ; les vieux et les jeunes courent deux à deux, à qui arrivera le premier d'un bout de l'allée à l'autre ; le vainqueur reçoit de nous une petite pâtisserie achetée pour la circonstance. Les païens n'ont presque pas de jeux, et ne comprennent pas nos amusements ; mais, en se faisant chrétien, le Chinois devient un peu Français, moins mélancolique, moins sauvage, plus gai, plus franc, plus avenant. C'est ainsi que la religion chrétienne est le meilleur précurseur, le seul introducteur possible de la civilisation et des idées européennes parmi ces pauvres peuples qu'elle prend par le dedans, qu'elle amène peu à peu, sans rien brusquer, à des manières de penser et de faire plus conformes à celles de l'Europe. A ce propos, vous trouverez dans les journaux des détails sur ce qui se passe au Japon : tout en baillonnant les missionnaires catholiques, le gouvernement japonais

adopte les usages, les industries, l'organisation administrative de l'Europe, y compris la presse libre, l'artillerie, les costumes, la poste, etc. Pays curieux où la civilisation entre par la queue, et commence par les conséquences, et même par les abus, au lieu de commencer par les principes ! Attendons ce que cela produira, et, si nous vivons, nous en entendrons reparler. J'aime mieux le système chinois : on n'a encore laissé pénétrer que l'Évangile ; il a passé en dépit des persécutions ; en sorte que la civilisation européenne, survenant, trouvera l'Évangile déjà installé partout, sinon vainqueur.

Pour christianiser ce pays, une besogne formidable est à faire. On va doucement, mais on avance, on prend position, et, dans un avenir qu'on peut prévoir, tous les Chinois auront entendu parler du christianisme, ils auront été mis en mesure de savoir ce qu'il est, et de sortir, par la conversion ou l'endurcissement, de l'ignorance invincible. Que la France ait alors la paix, la puissance, un vrai gouvernement *chrétien*, qu'elle ait affaire à ces peuples, et impose une organisation chrétienne et propre à christianiser la contrée, il sera temps ; mais aujourd'hui, ce n'est encore que l'heure de travailler à préparer cela de très loin, nous ici et vous là-bas. Quand verrons-nous l'aurore de ce jour si désiré où les deux travaux corrélatifs de la Providence, l'évangélisation des peuples restés païens et la régénération de la France, ou mieux de l'Europe catholique, se seront unis pour fonder le règne de Dieu sur la terre ? Maintenant et de longtemps encore, *la poire n'est pas mûre* ; il faut se résigner à un labeur ingrat et stérile en résultats immédiats.

Une remarque que je vous ai déjà faite, je crois, et que mes observations quotidiennes confirment de plus en plus, c'est celle-ci : nos chrétiens, sans être plus beaux, plus distingués ni plus savants que les païens, ont meilleure figure, meilleur regard, meilleur sourire, quelque chose de plus affable, de plus délicat, de plus prévenant, de moins rustre, de moins sauvage ; cependant, nous ne faisons directement, pour les civiliser, rien autre chose que leur donner la foi et

la vie chrétienne. Les païens, même lettrés, même polis; même sympathiques et amis, ont un air faux; dur et froid; on ne lit pas dans leurs yeux, et on ne voit pas le fond de leur âme. Avant de me quitter, mon confrère m'a conduit chez le gros mandarin de la ville, homme bienveillant pour nous, et aussi distingué que peut l'être un Chinois païen : quarante ans, plein de force et de santé, pas plus disgracieux qu'un autre, honnête homme comme l'est un païen. Je le regardais pendant que nous étions avec lui et qu'il nous montrait sa maison, une belle maison *pour ces pays-ci*; des yeux farouches qui ne vous disent rien, une figure sans douceur et sans amabilité, un sourire sec, incapable de se communiquer; une parole dure, même quand il fait des politesses; rien, mais rien du tout qui aille au cœur et qui paraisse en venir. Il nous interroge très curieusement sur l'Europe, mais on ne sent que la curiosité sans intérêt, et on est plutôt porté à ne pas répondre ou à parler d'autre chose. Au contraire — je l'ai remarqué dans mon dernier voyage, et chaque fois qu'allant voir des malades j'ai logé dans des chrétientés, — nos chrétiens, pour la plupart ouvriers et cultivateurs de la classe infime, ont dans la physionomie, dans le sourire et la voix, un je ne sais quoi de plus *apprivoisé* qui fait reconnaître en eux des frères. Il faut voir avec quel respect presque humiliant pour nous ils nous reçoivent et nous traitent, et comme ils sont fiers, devant les païens, d'avoir leurs missionnaires parmi eux en visite. On *sent* que leur âme, et tout ce qu'il y a de plus intime en eux, est intéressé à être pris et adouci par quelque chose de supérieur, et que nous ne sommes pas des maîtres à leurs yeux. Je n'exagère pas, et la remarque est frappante et très consolante. Rien d'ailleurs n'est plus capable d'affermir la foi du missionnaire, de lui faire admirer, dans les effets qu'elle produit, même à son insu, la religion qu'il prêche.

J'ajoute cependant que, soit pour le fond de la nature, soit par suite du long abrutissement social et moral que lui a fait subir le paganisme et dans lequel il a été élevé, le Chinois, même chrétien, n'est pas affectueux, pas reconnaissant, pas

sympathique. — Le nègre l'est plus que lui ; il n'a pas de cœur, et tous les missionnaires sont d'accord pour dire : « Jamais nous n'avons eu, jamais aucun de nous n'aura une amitié en Chine ; nous aimerons les Chinois pour l'amour de Dieu, à cause de leurs âmes ; nous leur serons dévoués par principe surnaturel ; une amitié, impossible ! » On voit du reste parmi eux les degrés de ce travail d'appropriation dont je viens de vous parler, correspondre exactement à leur plus ou moins d'ancienneté dans la foi. Nous arrivons chez de nouveaux chrétiens, baptisés adultes il y a peu d'années ; ils sont déjà mieux, au point de vue de l'affection, que les païens ; mais encore froids, réservés, se tenant à l'écart, peu confiants. Plus il y a d'années qu'ils sont chrétiens — je n'exagère pas du tout, et la remarque est frappante — plus ils sont affables et de bon cœur. Si ce sont de vieux chrétiens, c'est-à-dire des chrétiens baptisés à leur naissance et surtout enfants de chrétiens, c'est un plaisir de voir quelle fête votre arrivée cause au logis. Tous les gens accourent vous faire le salut à genoux ; la marmaille n'a pas peur d'approcher et de sourire au *Père* ; les femmes, qui doivent se retirer aussitôt après avoir salué, ont soin de regarder par une porte entre-bâillée, ou, à travers une cloison ; la poule est tuée ; vous pouvez prendre tout ce qui est dans la maison, c'est-à-dire pas grand'chose ! Si vous offrez des sapèques pour payer votre dépense, on refusera obstinément, et avec une sorte de fierté de bon aloi. Tout cela sent la délicatesse chrétienne qui entre petit à petit dans les mœurs ; c'est la civilisation qui germe et commence de la seule manière possible et vraie, par le cœur.

Une historiette à ce sujet : l'aventure m'est arrivée à Lo-Min-Chen. Lo-Min-Chen est à neuf lieues d'ici ; j'enfourche ma mule et me voilà parti. C'est la saison la plus chaude de l'année — trente-deux à trente-cinq degrés. — On fait partout la moisson du riz ; les chemins sont affreux : à chaque instant la mule saute des trous, grimpe des rochers en escaliers de cinquante centimètres, quand la route est bien tracée ; toujours sur le qui-vivé de peur que la pauvre bête,

venant à glisser, ne vous envoie piquer une tête dans la rizière, c'est-à-dire dans une immense mare d'eau bourbeuse qui borde le sentier des deux côtés, dans laquelle pousse le riz ; ces mares forment, le long des versants jusqu'à mi-côte ; de petits champs échelonnés les uns au-dessus des autres en amphithéâtre. J'arrive de nuit, trempé par la rosée ; je trouve mon malade, un homme de trente ans, dans un taudis auquel rien ne saurait être comparé en France, parmi les hangars les plus misérables : un toit rustique en grosse paille de maïs, soutenu par des gaules en bambou ; des murs de fagots reliés par des gaules, et qui n'atteignent pas la toiture, en sorte que le vent vient tout autour et partout ; la porte se ferme au moyen d'un petit fagot plus large et plus mince. Au milieu de l'appartement, un tas de cendres chaudes, avec une bouilloire en terre ; quatre ou cinq instruments de ménage et de culture, dressés contre le mur ; dans le fond, mon pauvre malade, sur des planches couvertes de paille, tout habillé de ses loques, et se garant contre le froid de la nuit et les variations assez sensibles de température avec un grand morceau de toile bleue, percé à jour et sale, mais sale ! et odorant ! Son chapelet (tous nos chrétiens ont un chapelet) est pendu près de lui, à la gaule qui sert de colonne, et à portée de sa main. Je le trouve en délire, et ne disant plus que des bêtises incohérentes ; j'attends qu'il se calme un peu ; il finit par comprendre que le *Père* vient pour le confesser. Il raconte qu'il a vu le diable ; que le diable vient à chaque instant l'ennuyer, et il se met à pleurer en disant : — « Mon Dieu, quel malheur, je vais mourir et je n'irai pas au Ciel, je ne puis pas me confesser ! » — Ses paroles sont entrecoupées, car il parle très difficilement et les mots ne sortent pas. Je le confesse tant bien que mal et je l'extrémise ; il est minuit, je vais dormir dans une maison voisine, entortillé dans ma couverture de cheval sur de la paille, et, le lendemain matin, je reviens. Je le trouve mieux et parlant ; il veut se reconfesser. Après sa confession, il me raconte qu'il a vu le diable toute la nuit ; le diable voulait le prendre, lui disait qu'il n'irait pas au Ciel. Je le rassure, lui

défends d'ajouter foi aux menaces du diable et d'avoir peur. Alors il me dit, et voilà ce qui vous montrera la confiance de ces pauvres gens en nous, l'ascendant que Dieu nous donne sur eux et l'action sensible de la grâce : « Père, quand tu es ici, je n'ai pas peur, et je suis sûr que j'irai au Ciel ; mais, dès que tu t'en vas, je vois le diable et suis tourmenté. » — Croyez-vous qu'on puisse n'être pas touché d'entendre un pareil langage ? Il paraît que tous nos chrétiens mourants disent et éprouvent la même chose. Si le prêtre est présent, ils meurent tranquilles et rassurés, n'imaginant pas qu'ils puissent aller en enfer ; sinon, le diable, qui est ici le grand propriétaire du pays, leur fait payer leur qualité de chrétiens. J'avais entendu raconter cela, mais c'est la première fois que je constate le fait par moi-même. Pour ces bonnes gens, ce que le prêtre a dit, c'est le bon Dieu qui l'a dit ; il n'y a rien à opposer, ils ne pensent même pas que l'on en puisse douter. Je promets donc le Ciel à mon bonhomme, qui est enchanté et me dit : « Père, c'est beau, n'est-ce pas, le Ciel ? — Certainement. — Y a-t-il de belles maisons ? — Bien sûr. — Couvertes en tuiles et avec de belles colonnes peintes ? — Bien sûr. — J'irai, n'est-ce pas, Père ? — Certainement ; tu crois tout ce que je te dis, n'est-ce pas ? — Oui, Père. — Eh bien, je te dis de croire que tu iras au Ciel. » Et le voilà content. Quant aux maisons couvertes en tuiles et à colonnes, vous comprenez que je n'allais pas empêcher l'imagination de ce pauvre garçon de se représenter à sa manière ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, et lui donner des joies du Ciel une idée abstraite au-dessus de sa portée ; le bon Dieu saura mieux que moi compléter son éducation là-haut.

Mon ami de Lo-Min-Chen m'a légué quelques punaises ; c'est le *boni* du missionnaire ! Au moment où je termine cette lettre, il est dix heures du soir ; les loups hurlent dans la montagne ; leur cri est affreux et sinistre ; jamais je ne l'avais entendu de si près, il me glace le sang. Ils sont à moins d'un demi-kilomètre en face de ma chambre, au milieu des tombeaux païens qu'ils fouillent pour déterrer les

cadavres. Souvent ils viennent par bandes de dix ou de vingt, enlèvent les enfants qui s'amuse dans les broussailles, et s'avancent audacieusement jusqu'aux premières maisons de la ville...

A Dieu, cher monsieur le Doyen ; si jamais nous nous revoyons, comme nous serons vieux ! Ne soyons pas tristes, nous gardons pour le Ciel une jeunesse intérieure que rien ne flétrira. Quand même toutes nos œuvres échoueraient, qu'importe ! Dieu sait ce qu'il fait, et comment il mène l'Église à sa fin céleste et la société à son salut ; notre travail est un grain de blé qui pourrit mais qui germera : patience ! Nous ne pouvons pas d'un seul regard voir pourrir et germer notre grain, nous sommes sûrs pourtant qu'il produira un jour sa moisson...

Votre voyage à *Notre-Dame de Liesse* me rappelle un doux souvenir du temps qui n'est plus. Et nos souvenirs d'Orrouy ! je ne les ai jamais évoqués avec tant d'émotion.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXLVI

A M. Gossart

Tsen-Y, 17 septembre 1876.

CHER MONSIEUR,

J'ai été bien heureux de recevoir votre aimable lettre, et de constater ainsi pratiquement, et pour ainsi dire pièces en mains, que mon souvenir n'est pas complètement effacé là-bas. Vous savez quelles raisons j'ai moi-même d'être souvent en esprit à Ribécourt ; de tous mes devoirs, il n'en est pas auquel je sois moins tenté de manquer. Votre lettre me montre encore — je le savais déjà — que vous appartenez à ce petit nombre d'amis fidèles qui forment la famille de

M. le Doyen et, par conséquent, ma famille. Je m'intéresse beaucoup à votre cher enfant ; il est devenu mon petit frère en devenant à son tour l'élève de M. le Doyen, comme je l'étais il y a vingt ans, juste ! Vingt ans ! Dans vingt ans, où serons-nous, et que sera devenu votre pauvre enfant ? Dites-lui de venir me rejoindre ici, et nous aider à évangéliser ce pauvre peuple si loin de l'Évangile. Mais l'avenir est dans les mains de Dieu en ceci comme en tout ; nous n'avons, nous autres, qu'à suivre le chemin de la vie, vous de la vie chrétienne, cher Monsieur, et nous de la vie sacerdotale.

Pour votre cher enfant, il est en bonnes mains, je puis en parler en connaissance de cause. Qu'il soit bien docile, bien confiant vis-à-vis de M. le Doyen. Même, si j'avais autorité pour vous parler ainsi, je vous dirais : « Faites pour lui comme mes parents ont fait pour moi, reposez-vous absolument sur M. le Doyen ; confiez-lui tous vos droits et acceptez tous ses jugements, vous vous en trouverez bien. »

Pour vous, cher Monsieur, laissez-moi vous féliciter sincèrement d'appartenir à cette petite armée de fidèles que Dieu s'est réservée au milieu de notre lamentable époque, et qu'il lèvera quand le temps sera venu. Elle est peu nombreuse et se raréfie de plus en plus ; mais ce sont les soldats de Gédéon : ils ont avec eux la certitude de la vérité, le germe de la vie et l'assurance de la victoire. *L'Univers*, qui passe ici de temps en temps, nous met au courant des affaires de France. Quand les nouvelles nous arrivent, elles sont déjà de l'histoire, mais je vous laisse à penser avec quel intérêt nous les dévorons, aujourd'hui surtout que la situation de notre pauvre pays est si étrange, si malsaine, si provisoire et si incapable de durer. Chaque fois nous ne manquons pas de dire : « Quels changements allons-nous apprendre ? En trois mois, par le temps qui court, il y a de la place pour plusieurs révolutions. »

Évidemment on est sur une pente, et on ira jusqu'au fond. Les peuples sont des personnes morales qui ont leurs maladies, leurs crises, leurs retours d'âge comme nous ; ces maladies peuvent se guérir, mais, comme la fièvre typhoïde,

elles doivent suivre leur cours, et il faut laisser aux phases le temps de se produire. Aussi, je n'ai jamais pensé que la France pût revenir à la santé avant quelques générations, cent ans, cent cinquante ans, plus ou moins ni que même un bon gouvernement pût la ramener si vite dans sa voie. C'est sans doute pour cela que Dieu, qui semble vouloir la guérison de la France, ne lui donne pas encore ce bon gouvernement, et prend une autre voie pour exaucer les prières des catholiques. Du reste, il suffit de connaître un peu les principes du gouvernement de Dieu sur le monde et la marche de la Providence dans le passé, pour affirmer et jurer au besoin que toutes ces démolitions criminelles sont destinées, dans le plan de Dieu, à produire le bien de l'Église et le salut de la société. En attendant, c'est un triste spectacle de voir ce qui se passe en Europe. Notre pauvre France, comme ils vont l'arranger ! dans quel état elle sortira de leurs mains ! et combien il en coûtera de travaux, de prières, de larmes, d'expiations, aux âmes fidèles et au sacerdoce, quand le temps sera venu de réparer ces ruines !

Pendant que vous assistez à la démolition de la société chrétienne là-bas, nous ici, nous tâchons de bâtir, bien lentement, hélas ! et avec bien des chances d'être démolis ! Que de temps et de travaux il nous faudra pour faire fleurir une civilisation chrétienne en Chine, et incorporer à l'Église ces peuples immenses ! Plus de temps encore qu'à la France pour revenir à son état normal ; car en France, il y a ce qu'on peut appeler *l'étoffe, les éléments* d'une vraie société catholique, un sol et une nature constitués *ad hoc*. Nos radicaux ne détruiront jamais cela, puisque, pour tromper et pervertir le peuple, eux-mêmes ont toujours besoin de faire appel à des principes vrais mal appliqués, et à des sentiments généreux mal dirigés. Ce qu'il reste de ressources dans nos pays chrétiens, malgré la Révolution qui les travaille, on ne peut, je crois, le comprendre pleinement et d'une manière saisissante que par le contraste, quand on a vu, comme deuxième terme de comparaison, les malheureux peuples restés dans l'abrutissement du paganisme. L'Ex-

trême-Orient et la Chine, plus peut-être que toute autre nation, sont des spécimens singulièrement remarquables du genre. J'espère, certes, que nous en viendrons à bout ; je dis *nous*, car, dans deux ou trois siècles, ce sera encore *nous* qui travaillerons par ici. J'espère que l'Évangile y triomphera et que l'Église y sera établie maîtresse de tout le pays ; c'est parce que j'ai cette espérance que j'y suis venu et que j'espère y mourir. Mais, à mon avis, nous ne sommes pas au bout, et il faudrait faire tout un livre de *Philosophie* pour bien exposer, dans sa profondeur et sous toutes ses faces, le genre de difficultés ou plutôt la grande difficulté qui rend et rendra si lente, si pénible, *l'installation du christianisme sur ce terrain à l'état de société.*

Tout est païen, non seulement les âmes, mais le sang, l'atmosphère, le sol. Le démon, depuis si longtemps propriétaire tranquille, s'est attaché à tout, même à la nature physique ; il semble avoir donné aux hommes un double péché originel, et aux choses une force de résistance contre la grâce. Je crois à la parole de Tertullien parlant de *l'âme naturellement chrétienne*, même en pays païen, et ici comme partout, le missionnaire entend souvent, au fond des pensées du païen, l'âme naturellement chrétienne qui dépose en faveur de l'Évangile. Mais, à côté de la nature qui aurait tendance à se retourner vers Dieu, et à reconnaître le christianisme comme l'éternelle vérité éclairant tout homme venant en ce monde, l'âme païenne contient ce venin d'idolâtrie que le démon y a injecté, pas à la superficie, mais au fond, et qui salit tout. Nos chrétiens eux-mêmes, en recevant le baptême et la grâce, ne sont pas à jamais et entièrement délivrés de ce venin ; ils mettent du temps à prendre dans sa perfection l'esprit du christianisme, et se ressentent toujours un peu de la source où ils ont puisé leur sang, et du milieu où nous ne pouvons les empêcher de vivre.

Il y a une petite phrase de votre lettre à laquelle je voudrais bien avoir le temps de répondre en détail et en pesant mes appréciations ; mais je n'ai pas ce temps, et il faudrait un volume : « Nous avons peine à comprendre qu'une

nation qui passe, comme la Chine, pour avoir été le berceau de tant d'arts et de sciences, en soit déchuë à ce point ; c'est le secret de Dieu, ajoutez-vous, et du train dont vont les choses en Europe, peut-être vos pauvres Chinois, sous l'impulsion de tant de missionnaires, vont-ils voir leur antique splendeur revenir... tandis que nous allons déchoir, etc... »

Ah ! bien oui ! la civilisation, l'antique splendeur, les arts et les sciences en Chine, parlons-en ! Nos confrères et moi, nous aimons certes les âmes de nos pauvres Chinois, et nous aurions donné plus que notre vie si nous avions eu plus à leur donner ; mais enfin, nous les voyons tels qu'ils sont. Or, croyez-moi, croyez-en notre expérience à tous, leur état, et leur état antique, de temps immémorial, c'est *l'abrutissement* de la plupart des plus nobles facultés de l'homme ; et les missionnaires de l'Extrême-Orient se tortent, quand on leur parle de la civilisation de l'Inde et de la Chine. Depuis assez longtemps, pour déprécier l'Église catholique, les rationalistes ont cette tactique de venir chercher par ici des civilisations imaginaires ; ils font de leurs prétendues découvertes un argument contre l'Église, crient bien haut qu'elle n'a pas le monopole d'avoir civilisé l'homme, formé les sociétés florissantes, inspiré les beaux travaux de l'intelligence, et en particulier la philosophie et les sciences. A quels dieux n'a-t-on pas exalté les philosophes de l'Inde et de la Chine, le pauvre Confucius, par exemple, qui doit bien rire aujourd'hui sur ses tisons, en voyant sa morale comparée à celle de l'Évangile ! *A priori*, avant d'avoir vu la Chine et causé à Paris avec des hommes qui l'ont habitée et pratiquée longtemps, cette thèse de la civilisation chinoise me répugnait profondément. En vertu des principes, et par la seule force du raisonnement, je pensais : « La foi est nécessaire à l'homme pour l'empêcher de déraisonner, à plus forte raison pour le préserver d'erreur et de crime, lui procurer un état social florissant, l'empêcher de faire fausse route sur le chemin du progrès, et le conduire à une vraie civilisation. Comment croire qu'une société païenne, livrée à la superstition et à toutes les erreurs dogmatiques

et morales, ait cependant une civilisation passable, et que nos sociétés chrétiennes *puissent lui envier quelque chose ?* »

Maintenant, j'ai commencé à voir un peu par moi-même, et surtout entendu bien des hommes qui ont vu et jugé à fond. La civilisation actuelle de la Chine est ce qu'elle a toujours été, depuis au moins deux mille cinq cents ans, car c'est un pays immobile dans ses usages, et qui se refuse aux innovations ; et puis, il reste des documents innombrables, en tout genre, pour attester que la Chine a gardé le *statu quo*. Or, sa civilisation actuelle, à peu près à tous les points de vue, est une monstruosité, non seulement anti-chrétienne, mais *anti-humaine*. Le temps seul me manque pour vous le montrer en détail ; permettez-moi de vous fournir quelques indications très sommaires.

Le premier élément et le plus essentiel pour civiliser l'homme et cultiver ses facultés supérieures, l'introducteur nécessaire et unique de la civilisation, c'est la religion, parce qu'elle prend l'homme, non à sa superficie, mais dans ce qu'il a de plus intime et de plus central, l'âme et la conscience. Or, la religion, les religions des Chinois, sont monstrueuses, absurdes, les plus ridicules du monde, consistant uniquement dans des rites dont personne absolument, lettré ou non, ne peut vous dire la signification et la portée ; on fait cela parce qu'on l'a toujours fait. Quelqu'un qui voudrait croire à cette religion, demanderait sans doute ce qu'il faut croire : personne ne serait capable de le lui dire, car personne ne le sait, et le dogme de Confucius, c'est de ne pas s'occuper de cela.

En morale, elle enseigne l'égoïsme et pas mal de vertus naturelles très conciliables avec le vice ; ces vertus naturelles, elle ne les produit pas du tout en fait, mais elle produit le vice, qui est encore bien plus naturel. Les bonzes sont une caste abjecte et méprisée, ignorante, pourrie. Les arts sont inconnus, ils n'ont jamais existé ; dans les pagodes et palais, quelques figures peintes ou sculptées de démons ou d'animaux horribles, monstrueux, fantastiques, lourds. En sculpture, comme les Chinois sont patients, ils exécutent avec habileté des travaux étonnants ; sous ce rapport, ils surpas-

sent l'Europe, voyez le musée du Louvre, Les règles de l'art, nulles ; expression, nulle ; esthétique, nulle ; musique satanique, pas l'idée du beau ; architecture grotesque, monuments actuels identiques à ceux qui datent de mille ans ; littérature niaise, puérile, pas d'idées, pas de sentiments, des phrases toutes faites, banales à faire vomir ; philosophie nulle, des proverbes vulgaires, voilà tout ; une langue sans syntaxe, sans philosophie, sans charme, toute de mémoire, qui ne développe nullement l'esprit, n'apprend rien ; pas une science, ni exacte, ni naturelle. Toute l'éducation consiste à étudier la langue parlée et quelques milliers de ces caractères chinois, dont la forme et la diversité ne sont fondées sur rien, sinon sur la convention d'écrire comme cela. Riches méprisants pour les pauvres, impérieux, cruels, vicieux ; pauvres abjects et bas, le peuple dans une misère effrayante ; le bien-être matériel est un don de Dieu qu'ils n'ont pas su gagner, pas même apprécier ; le cœur humain abruti, éteint. L'amitié n'existe pas, l'amour conjugal n'existe pas ; des passions seulement, et elles ne sont ni belles, ni *parfumées*, ni idéales (polygamie pratique) ; pas de reconnaissance ; l'avarice très commune. L'organisation administrative ne paraît combinée que pour lever des impôts et tirer du peuple le plus de sapèques possible ; les enfants vicieux et viciés dès le berceau : on ne garde d'enfants que ce qu'on veut élever, le reste au fleuve ou aux porcs, c'est reçu et usuel.

On a vanté aussi la politesse chinoise comme exquise. Ah ! oui, charmante ! Un homme, un *lettré* vient vous voir ; il vous fait le grand salut, qui est assez grave et beau, je l'avoue, puis vous adresse quelques banalités rebattues et de convention. Il vous demande quel est votre *précieux nom* ; vous répondez que votre *grossier nom* est un tel. Vous ne devez pas lui demander des nouvelles de sa femme, ce serait scandaleux, d'ailleurs il en a trois ou quatre ; ni de ses enfants, ce serait malhonnête, ses enfants lui sont si peu de chose ! ni de personne, ce serait l'injurier. En causant, il tire du fond de sa gorge des crachats qu'il lance à vos pieds et autour de votre chaise ; il se mouche avec les doigts, puis les essuie à votre

table ou à vos rideaux. On prend le thé ; il s'en rince la bouche et envoie le liquide à terre ; grands saluts encore et phrases convenues en se quittant.

Pas d'industries, ou des industries dans un état rudimentaire, comique et immuable ; on se refuse à introduire les industries européennes, qui sont des dons de Dieu, bien que l'impiété en abuse en France ; nous seuls introduisons à la longue quelques petites améliorations utiles. On vous a dit nos moyens de locomotion, hélas ! et nos routes impériales ! L'agriculture est à peu près la seule chose vraiment bien développée. Pour nourrir les hommes dans un pays si peuplé, il faut, en effet, que la terre produise ; du reste, on n'a guère perfectionné que la culture du riz, de quelques légumes, et de ce fléau, l'opium, dont l'usage cause dans toute la Chine de si désolants ravages. Les arbres fruitiers poussent comme la nature les conduit ; pas de bons fruits, sinon des oranges et des jujubes ; la greffe est inconnue, on s'y refuse et on rit de nous. Nous sommes les seuls qui cultivions spécialement quelques fleurs pour nos pauvres autels ; nos chrétiens nous imitent un peu et de loin.

Il faut voir les choses qu'on mange et l'urbanité des manières avec lesquelles on les mange ! La médecine, un ramassis de recettes plus ridicules les unes que les autres. Cependant ils ont de bons cordiaux, et en fait de *simples*, la nature a été assez généreuse ; on pourrait faire une belle étude de botanique médicale, mais le temps ? On parle en France de leurs riches bibliothèques, de leurs encyclopédies de *cent mille volumes* : c'est vrai ! Personne ne les lit, et on a raison. Ces tomes, sans lien qui les rattache les uns aux autres, forment une masse qui s'est accrue successivement — *rudis indigestaque moles* — et pourtant chacun d'eux renferme très peu de matières ; c'est comme qui dirait cent mille volumes du journal le plus soporifique et le plus banal qu'on puisse imaginer : des discours d'éloge de celui-ci, de celui-là, de ceci, de cela ; pas une notion scientifique exacte, pas une observation morale un peu fine ou profonde, pas un trait touchant ; tout au plus un proverbe ingénieux.

Un détail : sur les grands fleuves, comme le Fleuve Bleu, pas un seul pont ; le démon du fleuve passe pour s'y opposer ; à Shang-Hai, les Européens voulaient en faire un : il a fallu renoncer à l'entreprise, le peuple se serait révolté. Les rochers, dont le lit même des fleuves est semé, forment des rapides effrayants, avec mille dangers et des morts d'hommes quotidiennes ; la mine et le travail en auraient raison, mais le démon du fleuve ne veut pas, et je croirais bien que c'est vrai, car la peur de ces dangers vaut au démon un superbe revenu d'hommages et de superstitions ; on cite des exemples frappants d'interventions diaboliques. — Nous sommes prévenus d'avoir à ne jamais caresser quelqu'un de ces affreux chiens-loups si communs en Chine ; les païens en prendraient occasion de soupçonner notre moralité, et en concluraient avec évidence que nous usons des pratiques auxquelles tout le monde se livre ici ; les gens du peuple comme les mandarins, les riches et les lettrés. Nombreux sont les missionnaires qui, logeant chez des païens, ont vu leur hôte leur amener une horrible créature de louage, vêtue de loques, et l'hôte était stupéfait de la voir chassée comme une punaise.

Voilà la civilisation chinoise, la voilà telle qu'elle est, telle qu'elle a été, telle qu'on la trouve dans les ouvrages de Confucius ou de ses disciples, quand on les lit avec ce commentaire qui est l'ensemble des monuments, des lois, des institutions, des traditions, des usages, des mœurs du pays où ces livres ont été écrits, et en dehors duquel ils sont inintelligibles. Croyez-moi, à qui sait voir, *le monde entier* est plein de preuves du Christianisme, et la terre entière crie que, pour être homme et rester homme, il faut être chrétien ; que l'Évangile seul est capable de sauver l'homme, même sur la terre, et de le civiliser en *apprivoisant* son cœur, en le prenant par la conscience. Impossible de vous dire ma joie de voir nos pauvres chrétiens sortir tout doucement de ce borbier, de cette barbarie, tout étonnés d'y avoir vécu et de sentir les autres y vivre ! Quel bonheur de *mesurer* les distances qui les séparent des païens ! La lumière se fait

dans leur esprit, la délicatesse entre dans leur cœur, l'union dans leurs familles, l'innocence dans l'éducation malgré tant d'obstacles, le sentiment germe partout, la charité apparaît, des vertus inconnues et inédites se produisent, la virginité par exemple ; mais tout cela très lentement, très laborieusement, à grands frais... Oh ! le beau mot de S. Paul : *Instaurare omnia in Christo* ! Voilà notre programme ; mais ce sera fameusement long ! Cependant, l'avenir est à nous, et pour moi, je suis très content d'être venu. C'est égal, je voudrais bien avoir, de temps en temps, une huitaine à passer à Ribécourt ; j'en aurais à vous dire pour vous développer ma thèse !

Je ne voulais vous faire qu'une petite lettre de deux pages, comme la vôtre, œil pour œil, dent pour dent, car je suis pressé, et l'ouvrage commence à m'empoigner, mais je me laisse entraîner par le sujet ; et encore que de choses je ne puis vous dire !...

————— J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXVII

A M. l'abbé Racinet

Tsen-Y, 20 septembre 1876.

BIEN CHER MONSIEUR,

Voici des mois que je ne vous ai écrit ; et pourtant, bien que je ne sois pas en retard avec vous, je me sens offusqué d'être resté si longtemps sans vous donner signe de vie ; un seul mot aujourd'hui, car je ne suis pas sans occupation.

Par votre entremise, j'écris aussi à M. Caffet, avec qui j'ai un ancien traité d'amitié et de fraternité ; ayez l'obligeance de lui remettre mes quelques lignes. Il faut que M. Caffet n'oublie pas que je me tiens toujours, selon nos conventions, pour son petit frère bien affectueux, bien respectueux ; que je pense souvent à lui et aux jours passés où je le taquinais et le contredisais, tout en pensant, très ordinairement, comme

lui ; que je voudrais encore le taquiner et le contredire aujourd'hui ; enfin que je l'invite à faire un tour avec moi ; sur la montagne... non pas de Ribécourt, mais de Tsen-Y, pour entendre, non le rossignol, mais la cigale encore bien plus mélodieuse. A mi-côte se dresse une petite pagode, tenue par un vieux bonze qu'on trouve toujours en train de sarcler ses légumes ; il est assez bienveillant ; il nous donnera un verre d'eau claire à boire et sera content de nous voir, le pauvre vieux ; car sa dévotion à Bouddha lui tient très peu de temps, et il s'ennuie à mourir, tout seul là-haut avec ses méditations, qui n'ont pas l'air de lui procurer beaucoup d'extases, ni de le distraire fameusement...

Si la Chine n'a pas et n'a pas eu de civilisation, nous ne nous en plaignons pas, au contraire, nous en sommes heureux, nous autres ; car l'oblitération du bon sens est plus complète, la résistance des cœurs à la grâce plus grande, et l'Évangile plus difficile à faire entrer, dans un peuple retombé dans la barbarie après avoir été civilisé, que dans un peuple qui n'a jamais été civilisé. Où ai-je lu qu'il y a deux barbaries : celle qui précède la civilisation et celle qui la suit, et que la première, comparée à la deuxième, est un état désirable ? Si la France retournait à la barbarie, ce serait la deuxième (1).

Mais je suis plein d'espérance, non pour l'avenir prochain de la France, qui ne peut être qu'assez mauvais, mais pour un avenir éloigné. De grands mouvements d'ensemble se produiront ; partout une lointaine préparation s'opère pour quelque chose de grand, ici comme en France, en France comme ici ; nous ne verrons ça que du ciel, mais nous y aurons travaillé. Il faut attendre que le travail se soit opéré partout, pour que le mouvement se produise d'ensemble : retour au bien dans les pays catholiques, conversion des peuples hérétiques et schismatiques, gouvernement catholique partout, conquête des pays idolâtres achevée par les missionnaires, non peut-être en ce sens qu'il n'y restera plus

1. Cf. Balmès.

de païens, mais en celui que l'Église aura pris pied partout ; et puis, parmi les peuples aujourd'hui païens qu'on évangélise, quelques-uns finiront bien par se rendre. Ici, par exemple, il reste beaucoup à faire, mais il y a aussi un bel ouvrage de fait et sinon une situation conquise, au moins des jalons posés, des travaux indiqués et qui seront suivis. C'est Dieu qui fait notre œuvre, et il veut qu'elle réussisse, puisqu'il a suscité pour elle, spécialement *pour la Chine*, dans les temps modernes, la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance*, et qu'il dirige les vocations vers nos missions. Le bon Dieu ne met jamais de grandes forces en jeu et ne suscite jamais de grandes œuvres, sans avoir un grand but que nous n'apercevons pas toujours, mais en vue duquel tout conspire, même ce qui est destiné par les hommes à travailler contre Dieu. — Vive le Sacré-Cœur ! je finis par comprendre que le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur est le nœud de l'Histoire, le centre de l'Église et du monde !

Je me reconnais redevable de quelque chose pour vos petites filles ; je n'ai plus maintenant beaucoup de temps, et la besogne va me prendre de plus en plus ; mais je tâcherai de vous écrire bientôt. Je ne m'ennuie pas et je suis content, moi qui, sans trop reculer devant cette perspective, étais persuadé que j'aurais, à peine arrivé en Chine, de grandes tentations de regret. C'est vrai, il y a, et dans l'avenir il y aura bien plus encore des moments qui ne sont pas doux, et où la solitude du cœur se fait sentir avec plus d'amertume ; mais j'espère beaucoup.

Mettez-moi, s'il vous plaît, dans vos prières et dans celles que vous demandez à vos enfants, petits et grands ; faites-les prier pour moi, pour nous, pour tous les missionnaires en général et pour leurs œuvres. J'attribue aux bonnes âmes qui, en France, s'occupent un peu de moi dans leurs prières, la tranquillité intérieure et la joie que je n'ai cessé de goûter depuis mon entrée en Chine.

Adieu, rendez-vous dans le Cœur de Notre-Seigneur ; à vous ce que j'ai de meilleur et de plus affectueux.

LETTRE CCLXVIII

A M. l'abbé Chardon

Tsen-Y, 22 septembre 1876.

MON CHER CŒUR,

En même temps que je recevais la lettre de Monseigneur, dictée à Béthisy, je recevais aussi votre mot. Ça m'a fait ben, ben plaisir, dans le fond de mon désert, d'avoir ainsi une petite marque de bon souvenir de vous, petit vacabond, et j'ai ri tout seul, en repensant à toutes les espiègleries que nous avons faites ensemble dans le temps. Oh ! que ce temps-là me semble donc loin aujourd'hui, et que les deux ans qui m'en séparent ont dû me vieillir, je ne dis pas la peau, mais le dedans !

Ici on a bien de l'ouvrage ; mais c'est pas l'embarras quand on a deux jours de boni, et qu'on se trouve réunis à deux ou trois confrères — ce qui arrive de loin en loin — on fait fameusement les vacabonds aussi. Les vieux comme les jeunes, faut que tout le monde danse, y a pas à dire. Ne vous scandalisez pas de ça, car c'est rare, et on a de l'ouvrage par-dessus les épaules ; si on était quatre là où l'on est un, il y aurait de la place et de la besogne pour tout le monde. Du reste, plus nous sommes, plus il faudrait nous envoyer encore d'ouvriers, car le réseau s'étend toujours, et le troupeau se multiplie. Songez, nous sommes en tout vingt-quatre — dont plusieurs impotents — pour une province d'une dizaine de millions de païens ; encore ne visitons-nous chacune de nos chrétientés qu'une fois l'an. C'est égal, ça prend, nous avançons, et les choses paraissent devoir marcher.

Aussi personne n'est triste, et, pour mon compte, je suis très content d'être venu. Je commence à bredouiller un tantinet cette langue de Samdachienbas ; aussi me voici chargé

des malades dans ce district, pendant que le confrère, sous la présidence duquel je fais mes premières armes, visite les chrétientés. Parfois, on m'appelle à des sept et huit lieus, pour des malades qu'on dit mourants ; j'arrive et je les trouve sur pied, en train de barboter dans leur rizière et de couper le riz. C'est bon ; ça finira par m'apprendre la patience pour les fois que j'en ai manqué mal à propos !

Epi, c'est pas tout, y faut manger des choses... qu'on ne sait pas si c'est de la mangeaille ! L'autre jour, ont-y pas voulu me faire manger du chien, croyant me faire une régalade ? Quand on est à deux, pour la première fois qu'on mange une chose comme ça, ça va tout de même : on rit, on s'encourage, épi c'est fini. Mais j'étais tout seul ; ça avait un drôle d'air, je n'ai pas pu m'y décider ; ce sera pour la prochaine fois !

Les chrétiens ne sont pas des gens distingués, ni bien fins, ni bien ragoûtants ; mais ces pauvres gens font ce qu'ils peuvent. Ils sont simples, ils ont une foi naïve et rude ; ils aiment beaucoup leurs missionnaires, et les accueillent avec un grand respect et une sorte d'orgueil de bon aloi ; vraiment on est touché, et j'espère bien m'attacher à nos petites œuvres.

J'écrirai bientôt à Monseigneur pour la bonne année ; je n'ose pas vous dire de lui présenter tout ce que j'ai de plus filial ; je le lui dirai sous peu. Mon frère a dû présenter à M. Claverie une demande de m'envoyer encore des images d'Epinal. Que vous seriez-t-y gentil de lui rappeler ma demande ! Vous savez, ces laides images d'Epinal, à couleurs rouges, *bleuses*, vertes... que ça fait trembler ! on vient de bien loin m'en demander, elles font fureur. L'autre jour, un pauvre diable m'en demandait une à genoux, selon la mode du pays ; il est resté là une demi-heure près de moi pour l'obtenir ; j'en avais pas guère, il a fallu s'exécuter tout de même. Je crois qu'elles finiront par faire des *miraques*, mes images. Du reste, le plus souvent, quand nous disons la messe hors de notre résidence centrale, notre autel n'est orné que d'images d'Epinal. Je voudrais en placer au moins une dans

chaque famille, surtout dans les maisons où nous disons la messe.

Adieu ! En lisant ma lettre si peu sérieuse, vous allez dire que je ne suis pas encore changé. Vous direz ce que vous voudrez, je serai toujours content, pourvu qu'ous me gardiez une petite part dans vos prières, une petite place dans votre pauvre cœur ; c'est ben volontiers que je vous en promets autant !

Votre bien affectueux et fraternel,

J.-B. Aubry.

LETTRE CCLXIX

A ses Parents

Tsen-Y, 22 octobre 1876.

BIEN CHERS PARENTS,

C'est à vous directement que je veux répondre aujourd'hui. Quand cette lettre vous arrivera, nous serons sans doute en plein mois de janvier 1877 ; ainsi, mes compliments de bonne année seront en retard, quoique je m'y prenne plus de deux mois d'avance. Mais vous savez que je ne vous oublie jamais, et je suis bien heureux que mon frère m'écrive aussi souvent et aussi longuement. Je suis tout rassuré aussi de ne recevoir jamais que de bonnes nouvelles de vos santés ; mon souhait, c'est que vous viviez longtemps et heureux. Au jour de l'an, vous serez tous trois réunis et vous parlerez de moi ; ne pouvant pas être avec vous en réalité, vous pensez si j'y serai par le désir ; ainsi serez-vous non plus trois, mais quatre.

Où serez-vous dans un an ? Je suis aussi anxieux et aussi pressé que vous de le savoir. J'espère que l'année 1877 ne se passera pas sans vous apporter quelque chose de nouveau. Je fais bien souvent des plans pour vous, et vous vois

installés dans quelque joli pays du côté de Ribécourt, mon frère faisant le bien dans sa paroisse, nos parents donnant le bon exemple.

Toutefois, ne faites pas trop de plans et de projets ! Je demande au bon DIEU pour vous la tranquillité et le bonheur. Pour moi, comme pour tous les missionnaires, pas de projets possibles ! impossible de compter sur l'avenir ; il faut se tenir prêt à tout. Nous sommes du reste fort tranquilles, et personne ne paraît disposé à nous faire du mal, comme cela est arrivé naguère à mon compatriote et ami le P. Gourdin. Il aurait été chassé par les païens du pays où il s'était établi, et serait revenu auprès de son évêque. Assurément, il ne renonce pas définitivement à son entreprise ; mais elle est arrêtée pour longtemps. On ajoutait qu'il avait été poursuivi à coups de pierres, mais que sa santé n'avait pas souffert de cette aventure.

Nous avons eu un été assez chaud, ordinairement 35 degrés, et, pendant quinze jours, 37 à 38 degrés. Cependant la chaleur est moins grande qu'à Rome, et les nuits sont toujours fraîches. L'hiver est moins rude qu'en France ; peu de neige, assez de gelée, mais énormément d'humidité ; aussi tous les objets moisissent et pourrissent très vite, si on n'y prend garde.

Adieu, chers parents, recevez encore une fois mes souhaits et mes sentiments les plus affectueux.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXX

A son Frère

Tsen-Y, 26 octobre 1876.

MON CHER AUGUSTIN,

Je tâcherai de t'envoyer quelques renseignements sur les traités que tu étudies cette année ; en attendant, songe que la fin approche et qu'il est urgent d'employer très sérieusement le peu de mois de préparation qui sont encore devant toi. Peut-être ma lettre te trouvera armé du *Bréviaire* ; inutile de te montrer la gravité de l'état dans lequel tu entres définitivement. Ne prenons pas la vie sacerdotale en bourgeois qui cherche le bien-être, la liberté, une position honnête et confortable, en un mot une vie douce et à l'abri de tout courant d'air. Sans doute, avec le temps, le clergé diminuera encore dans notre diocèse de Beauvais, les prêtres devront se résigner à soigner deux ou trois paroisses et à courir un peu comme nous. Les choses de la politique ne semblent pas devoir vous préparer un bien bel avenir, et vous aurez à lutter contre plus d'un genre de misères. C'est le cas de dire qu'il faut des âmes fortes et bien préparées.

Adieu, à bientôt une plus longue lettre. Bon courage en toutes choses, prie pour nous et pour nos œuvres.

Ton frère bien affectueux et dévoué,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXI

A M. le comte Doria

Tsen-Y, novembre 1876.

CHER MONSIEUR,

... Notre besogne première n'est pas d'observer, mais de travailler, bien qu'il ne nous soit ni défendu ni nuisible, mais très utile d'observer et de connaître à fond notre terrain.

Je suis ici dans une province centrale et pour ainsi dire neuve, car elle a été entièrement dépeuplée, il y a dix et quinze ans, par toutes sortes de fléaux, et elle se reforme d'éléments très divers quant à la population et à l'esprit. La population est tranquille, extrêmement pauvre, et, par suite de sa composition, moins entichée d'orgueil national et d'antipathie pour les idées et les choses de l'Europe. Nos œuvres marchent, surtout les œuvres d'enfants, qui sont notre spécialité, autant que le permet notre petit nombre et ce quelque chose de méprisable qu'on appelle — ici comme partout — le nerf de la guerre... Nos chrétiens sont dispersés çà et là par groupes mêlés aux païens ou isolés ; ils commencent à former de petits centres exclusivement chrétiens ; le travail du missionnaire consiste à visiter ces groupes l'un après l'autre, donnant huit jours à l'un, dix à l'autre. Partout où nous pouvons être présents, les conversions abondent, et c'est une de mes jouissances de remarquer la différence qui s'établit très vite et spontanément entre le Chinois converti et le Chinois païen, combien la foi, le travail intime de la conscience, rend ces pauvres âmes plus délicates, ces cœurs plus élevés, ces esprits plus droits. L'observation est très frappante, malgré l'infériorité du Chinois, comme *nature* et comme *éttoffe*, comparé à l'Européen, et elle est pour nous une grande source de joie, un

grand élément de force et d'espérance pour l'avenir de notre œuvre.

Toutefois, ce qui reste à faire est formidable ; pour se l'imaginer, il faut être, comme nous, en position de voir, d'abord, ces fourmilières d'hommes, qui devraient être à nous et auxquelles nos chrétiens sont mêlés en une si infime proportion ; et puis, l'obstacle immense qu'opposent à notre travail ces superstitions bizarres, mêlées à tout et entrées dans le sang de ce peuple, ces idées religieuses absurdes, inqualifiables, qui semblent avoir faussé complètement le jugement, — non pas le jugement de quelques uns, mais le jugement de tous, l'intelligence nationale, — et fait disparaître la lumière et les idées naturelles.

Entreprendre d'amener à l'Évangile, comme peuple et dans sa masse, un peuple comme celui-là, et d'établir des institutions chrétiennes, puis, finalement, la société chrétienne sur un pareil terrain, serait une absurdité, comme de déplacer l'océan avec une coquille de noix, si c'était notre œuvre à nous, et si nous n'avions, pour nous rassurer sur l'avenir, les principes et le passé que vous savez, et pour entretenir en nous la source du courage, les pensées catholiques et sacerdotales. Le peu que nous faisons n'est perdu, d'ailleurs, ni pour nous, ni pour ceux qui, après nous, continueront nos œuvres.

C'est une bien grande chose, quand on entreprend une œuvre, d'être assuré de l'avenir. C'est la force de l'Église, ici comme en Europe, malgré les obstacles immenses que nous trouvons, et en Europe comme ici, malgré le lamentable état social de la France. Nous visons à prendre pied un peu partout, en établissant au moins une famille chrétienne dans chaque centre de population. Même en ne visant qu'à cela, nous sommes encore très loin du but, mais nous avançons peu à peu et, d'une province à l'autre, les missionnaires tendent à faire leur jonction aux frontières communes et à se donner la main. Nous avons pour voisins ici, d'un côté, les Franciscains, de l'autre, les missionnaires de notre Société ; la percée qui reste à faire, du côté des Franciscains

surtout, a plus de quatre-vingts lieues ; et ainsi tout autour de notre Kouy-Tchéou. Établissez, par là pensée, une ligne de chrétientés et de missionnaires placés à deux, trois, quatre jours l'un de l'autre, de Rouen à Lyon ; voilà comment nous tenons le Kouy-Tchéou, tout en élargissant toujours notre filon. Notre tâche et notre ambition tendent plutôt à diminuer un peu ce qui reste à faire, qu'à faire quelque chose de perceptible, d'appréciable, tant le champ est vaste et la moisson immense.

... A quel degré un peuple peut-il descendre, quand il n'a pas l'Évangile pour lui donner la noblesse du cœur et de l'intelligence ! A quelle absurde civilisation ne peut-il pas aboutir alors, s'il ne retourne pas à l'état sauvage, et combien il était profondément vrai que l'homme avait besoin de l'Évangile, et qu'en dehors de là il n'y a plus rien, sinon des matières premières qui attendent leur emploi et se perdent obscurément !

On dit que des traités se font actuellement à Pékin, pour ouvrir la Chine au commerce, aux industries, aux voyageurs européens. L'histoire des voyages va sans doute s'enrichir de quelques observations faites par ici ; les voyageurs qui auront un peu de philosophie, et qui prendront le temps de voir, trouveront, au fond des bizarreries et des superstitions ridicules de ce pays, des choses éminemment intéressantes à dire sur l'homme, sur son *esprit* et sur la *manière dont ses idées travaillent*, quand il est abandonné à sa lumière naturelle. Je plaindrais ceux qui écriraient et qui n'auraient pas pour point de départ ou pour conclusion de leurs observations, l'idée suivante : Les preuves du christianisme sont sur toute la terre, aussi bien là où il ne règne pas que là où il règne...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXII

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y, 3 novembre 1876.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Il est bien tôt encore pour vous envoyer mes souhaits de bonne année, mais il sera bien tard quand vous les recevrez ; aussi ne puis-je différer plus longtemps ce pieux devoir qui me sera toujours précieux. Quand ce papier vous arrivera, mon écriture sera vieille de plus de deux mois ; mais vous penserez que le souvenir et les sentiments dont elle vous apporte l'expression, sont toujours actuels et ne vieillissent pas, bien qu'ils aient plus de *vingt ans* d'existence. Le jour de l'an, je serai à Ribécourt en pensée, et vous aurez bien des chances d'être dans le vrai si, à l'heure où vous lirez ma lettre, vous croyez que je suis en esprit avec vous. Je fais chaque jour plusieurs voyages à Ribécourt, et je vis avec vous par le souvenir, au moins autant que quand j'étais en France. L'éloignement, la solitude morale très complète où nous vivons, l'absence de dissipations et de relations sociales, y contribuent, et le temps qui s'écoule ne fait qu'ajouter à la vivacité de ces souvenirs.

D'ailleurs, les années qui me reviennent à la mémoire, soit quand je voyage, soit quand je suis seul ici, sont plus encore celles de mon enfance, celles d'Orrouy, que les dernières passées à Beauvais. Il y a vingt ans que vous m'avez mis cette grammaire latine en mains, un jour que, revenant de Béthencourt, j'allais vous demander un livre ; c'était le troisième mercredi de juillet ; je revois tous les détails de ce jour-là et des jours suivants. Que de choses ont changé dans votre vie et dans la mienne depuis ce temps-là ! Et, dans vingt ans d'ici, que de choses auront changé encore ! Il est rare qu'on atteigne vingt ans de mission en Chine ; deux

missionnaires du Kouy-Tchéou ont seuls cet âge. Peut-être, dans vingt ans, nous serons-nous revus dans un lieu meilleur que la terre. Je vous souhaite cependant de vivre longtemps encore, non pas pour reculer l'heure de la mort, qui ne peut pas être terrible pour des prêtres, mais pour travailler longtemps à mériter une meilleure part au ciel, et pour y conduire plus de monde avec vous. En attendant, bonne année 1877, à vous d'abord, à M. Boulenger, que ma pensée ne sépare pas de vous, aux bons et vrais amis que j'ai encore à Ribécourt et autour de Ribécourt. Vous savez quel souvenir particulièrement affectueux je réserve toujours à la famille Huraux, surtout à cette occasion ; je vous prie de lui dire encore mes bons souhaits. Mais prévenez M. Huraux de se défier de moi ; je l'entortillerai, il y tombera ; l'amitié d'un missionnaire oblige et tire à conséquence ; je l'en avertis et je le prie, tout en se défiant de moi, de me garder une bonne place dans son cœur et de croire aussi à toute mon affection. Ne m'est-il pas permis encore de souhaiter la bonne année à votre petit troupeau d'âmes fidèles qui prient pour moi et que je n'oublie pas devant Dieu ? Quand j'allais à Ribécourt, je n'allais guère qu'au presbytère et j'avais peu de rapports avec les gens du pays. Il est curieux que la distance ait mis entre eux et moi un petit lien spirituel, une union de prières et d'espérances que je vous demande instamment d'entretenir, car la prière et le souvenir de ces bonnes âmes m'est tout à fait précieux et me soutiendra toujours. Il faut être dans notre position et entouré, comme nous, de paganisme et d'œuvres diaboliques, pour sentir le prix de ces choses.

Je suis heureux de songer que peut-être la pensée des missions fera du bien à vos fidèles et les rendra plus chrétiens. Dieu est honoré par l'accroissement de la vie chrétienne dans les fidèles, aussi bien que par la multiplication du nombre des chrétiens. Tout est gagné pour vous, si, à Ribécourt, ceux qui connaissent encore le bon Dieu, le servent mieux et l'aiment davantage ; ceux-là sont le germe de la régénération qui viendra certainement, et l'armée de

Notre-Seigneur avec laquelle l'Église finira toujours par vaincre. Quand j'aurai mon troupeau à moi, je parlerai aussi beaucoup à mes chrétiens des chrétiens d'Europe, je les ferai prier pour vous et pour vos fidèles ; c'est une pratique que j'aime. Cet échange de prières et de mérites à pareille distance fait sentir l'unité de l'Église ; il fait partie de la communion des Saints, et il est salulaire aux uns et aux autres, surtout à ceux d'ici, qui certainement gagnent au marché. Ils sont très curieux d'entendre parler des choses et des chrétiens de France ; ils croient ceux-ci très fervents et bien plus fidèles qu'ils ne sont eux-mêmes ; c'est une illusion que nous ne saurions leur enlever, sans danger de les scandaliser et d'en perdre quelques-uns. Ces pauvres gens ne sont ni spirituels, ni distingués ; presque tous vivent très misérablement ; mais ils tiennent à leur foi, ils comprennent leur privilège et le malheur des païens, et, à part quelques apostats que nous ont faits les persécutions et qui sont durs à revenir, ils sont tous fidèles, tous pratiquants, sans exception. Ils ne comprendraient pas qu'on fût chrétien et qu'on ne vécut pas en chrétien, surtout dans cette France à laquelle ils savent bien qu'ils doivent le salut. Citez donc leur exemple à vos pauvres chrétiens de Ribécourt.

Mais, hélas ! à côté de nos fidèles, quel immense peuple à éclairer ! Voyez un peu, nous avons à Tsen-Y même deux cents chrétiens, et la ville contient cinquante ou soixante mille âmes ! Dans les campagnes, la proportion des chrétiens est plus forte et monte plus rapidement ; mais que de besogne ! Plus on voit de près, plus on entre dans les masses, plus aussi on sent l'effroyable tâche !

Il y a huit jours, mon confrère visitait, pendant une semaine, la station de San-Tcha-Ko ; il y avait trouvé soixante chrétiens ; il laissait, en partant, cent deux baptisés et soixante-dix adorateurs ou catéchumènes. De tous côtés, nous constatons le même mouvement. Le confrère de Mey-Tan, lui aussi, est un de nos solides convertisseurs ; il lui faudrait dix jours de marche pour traverser sa paroisse ; ses chrétiens sont échelonnés sur cet immense espace. Tous les ans il

élargit le cercle, et pousse ses catéchistes vers la frontière du Hou-Nan, qui n'a pas encore été atteinte. Une fois par mois, il nous envoie un homme qui porte ou prend les commissions ; chacun de ces voyages est signalé par quelque bonne nouvelle ; mais le confrère crie misère et demande de l'argent pour organiser des catéchistes et des baptiseurs ; il conjure Monseigneur de lui adjoindre des aides, car il ne suffit plus. Et dire que nous ne visitons nos chrétiens qu'une fois l'an, donnant huit jours à chaque chrétienté !

Je recevrais avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance les *Annales catholiques*, que me propose M. Maurice. Quant aux *Études religieuses*, elles sont un de mes désirs ; je compte sur elles pour rester en relation d'intelligence avec *ce beau travail de doctrine* qui s'opère en Europe et qui est certainement le fond, la partie essentielle et l'élément le plus élevé, le plus influent de toutes les questions qui s'agitent, de toutes les recherches qui se font, de toutes les querelles qui remuent la société ; et surtout de la régénération qui se prépare, je le crois plus que jamais ; seulement, il faut *le temps* et une multitude d'efforts de détail. C'est le clergé séculier qui sauvera la France, et il n'est pas encore de taille pour le moment.

Ah ! que vous m'avez fait plaisir en me rendant compte de quelques idées de Mgr Mermillod ! Certes, celui-là n'est pas *l'exilé de la vérité* ; il y a longtemps que j'ai proposé de mettre la photographie de Mgr Mermillod dans la thèse dogmatique de la *Divinité de l'Église* ; le nom seul de cet homme-là est un argument de cette thèse. — Bravo ! *L'Église est l'Incarnation continuée* ! Mgr Mermillod est donc aussi un hérétique ; car il y a longtemps que certain professeur de dogme, à une critique de sermon où je faisais remarquer que le séminariste orateur ne montrait pas dans l'Église l'Incarnation continuée, me répliquait que cette idée était *hérétique*. Cette idée faisait le fond de tout mon cours d'histoire ; Perrone lui a consacré tout un ouvrage : *L'Idée chrétienne réalisée dans le catholicisme* ; on la trouve à chaque page des Pères ; je ne lis pas trois versets de S. Paul sans la sentir, la

respirer, la boire ; elle est partout, mais on la sent surtout dans la vie des âmes pieuses et dans la conversion des pécheurs.

Un autre jour, un séminariste qui avait reçu de moi cette idée dans ma classe, l'objectait à ce même professeur de dogme. Celui-ci en rit beaucoup, le ridiculisa, et démontra péremptoirement que c'était du *panthéisme* (sic), aux grands applaudissements de quelques fortes têtes de l'endroit...

Mon papier sent le musc, dites-vous ; je crois bien, tous nos effets sont imprégnés de cette odeur, qui est partout et qui, en se combinant avec celle du linge, toujours assez sale, car on lave rarement et très mal, doit produire un assez triste parfum ; quand on entre en Chine, on en est incommodé le jour et la nuit ; mais on s'y fait, je ne m'en aperçois plus.

Je vous envoie du papier-sapèque. Une des gloires de la civilisation chinoise c'est *le culte des ancêtres* ; un des rites les plus importants de ce culte consiste à s'en aller, à jours fixes, brûler sur la tombe d'un défunt quelques centaines de feuilles de ce papier, taillé en forme de sapèques. Les démons qui détiennent les morts, sont censés prendre cela pour de bon argent, ils l'acceptent en paiement et doivent se relâcher de leur cruauté pour eux. Si ça ne fait pas suer ! Notez que tout leur culte est comme cela, et que leurs usages sont pleins de cet esprit.

Adieu, à vous mes meilleurs et plus affectueux souhaits.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXIII

A son Frère

Tsen-Y, 10 décembre 1876.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Je me réjouis que tu aies conservé entière la jouissance de tes vacances, comme je me serais réjoui si tu avais pris un préceptorat, comme il faut toujours se réjouir de tout ce qui nous arrive sans être le fruit de nos péchés, parce qu'alors c'est l'œuvre de la Providence et par conséquent notre bien.

Pour tes occupations de vacances, une critique. Je n'aime pas ce plan de faire dès sermons ou des instructions à l'avance, même une suite de sermons ordonnés et suivis. Jamais on ne prêche ces sermons faits en l'air, spéculativement, sans être inspirés par une situation réelle et par la pensée d'un troupeau dont on est chargé, ni fécondés par une grâce d'état, ni animés par un zèle ayant un objet concret et réel. De plus, on n'est capable de mettre à des instructions tout ce qu'elles réclament de doctrine, de maturité, de sève spirituelle, que quand on a fini de se former et qu'on a reçu la grâce du sacerdoce. Enfin, la vraie préparation au sacerdoce consiste, non à se préparer un bagage de sermons faits d'avance, mais à meubler son intelligence de doctrine, son âme de foi et de vertus solides, son cœur de zèle, de dévouement, d'esprit de sacrifice et de patience.

Fais beaucoup de théologie ; lis et étudie — mais à fond et sérieusement — beaucoup de livres de bonne doctrine ; amasse des idées, élève et agrandis ton esprit, deviens un homme de principes, et arrive devant ton peuple sans avoir un seul sermon écrit. Le sermon jaillira de ton âme, il sera inspiré par ce que te dira ton zèle, à la vue du besoin de ce troupeau qui ne sera plus un troupeau fictif et imaginaire, comme celui que tu te figures à présent. Tu penses si moi.

aussi je désire que tu n'aïlles pas grossir la liste des prêtres bourgeois toujours trop nombreux ; j'aime tes réflexions à ce sujet, et suis heureux de penser qu'au moins tu te fais une juste idée des devoirs du prêtre, soit vis-à-vis de sa propre vie intérieure, soit vis-à-vis du ministère d'apostolat qu'il remplit au milieu des peuples.

Il te reste un an pour achever ta préparation ; cette année doit être employée non pas à faire des résolutions nouvelles et à ramasser des projets, mais à consolider ce qui est fait, à te fixer pour toujours et sans retour dans l'idée vraie de notre vocation. Il s'agit de *prendre sa vie au sérieux* ! Voilà un mot que je voudrais t'écrire mille fois, afin que tu le médites mille fois, et que chaque fois ta méditation soit elle-même plus sérieuse. Une chose est désolante en France : le prêtre en général, cherche à s'abstenir du gros péché ; cela fait, sur ce que Dieu lui a donné de forces, d'activité, de capacités, il consacre à l'œuvre sacerdotale un *minimum*, le strict nécessaire ou un peu plus, c'est selon ; le reste est pour lui, pour son bien-être, pour ses petites ou grandes ambitions, pour la satisfaction de ses désirs naturels et de ses fantaisies ; désirs et fantaisies que je suppose exempts de péché. Cela n'est pas dans l'ordre, et nous avons reçu de Dieu une vocation plus radicale ; notre vocation, c'est de donner *tout à l'œuvre de Dieu*, et de ne garder *rien pour nous*. Mets bien cela dans ton esprit, médite-le bien, prends-en bien ton parti ; inscris cela en tête de tout ce que tu vois dans l'avenir, comme le *Titre de ta vie*, et je ne craindrai pas pour toi. Ton idée est bonne de te regarder comme missionnaire dans ta paroisse, c'est justement cela. Tout ce qui, dans ta vie, n'ira pas droit à ce but, sera inutile, et par conséquent *deviendra nuisible* ; car il n'y a rien dans la vie du prêtre qui soit simplement inutile, et quand je supposais tout à l'heure un prêtre qui donne à Dieu le minimum exigé et garde le reste pour lui, se proposant seulement d'éviter le péché, ma supposition était absurde, absurde *a priori*, vue à la lumière des principes, absurde *a posteriori*, jugée à la lumière de l'expérience.

A propos de musique et de peinture, la seule chose qui puisse sauver les prêtres qui s'y adonnent, c'est un régime spirituel et intellectuel austère, une vie écartée de tout ce qui est léger, de tout ce qui n'est qu'agrément et choses humaines. S'ils ne suivent pas ce régime, ils sont perdus au point de vue du sacerdoce, soit qu'ils deviennent prêtres, soit qu'ils retournent dans le monde. A quel crétinisme ne peut-on pas arriver faute de sérieux, faute d'énergie pour renoncer à ce qui n'est qu'agrément !

La caricature jointe à cette lettre s'appelle un *Menchen*, *Esprit de la porte* ; toutes les maisons sans exception, dans les villes, les villages, les hameaux, en ont au moins deux sur leur porte. — la paire — un de couleur brune, l'autre de couleur blanche. La maison a-t-elle des fenêtres, ce qui n'est pas général, on en colle une autre paire aux fenêtres, sans préjudice de ceux qui se balancent à l'intérieur du logis. Ces esprits sont censés défendre la maison contre le diable. Je ne connais pas en Chine d'images qui ne soient des caricatures et des monstruosité.

Je suis content que tu te sois attaché à la lecture de Mgr Pic ; il y a là des idées, les bonnes. Ne fais que de *fortes lectures* ; c'est la nourriture de l'âme et un moyen sûr de se former, à condition de noter les idées saillantes, et de les faire rentrer dans un cadre suivi où l'on puisse les retrouver au besoin. L'affaiblissement de l'esprit a l'une de ses principales causes dans l'excessive fécondité de la presse, qui inonde la société de livres sans valeur.

Oportet illum crescere, me autem minui. — Comprends bien le beau sens mystique de ce mot : la diminution de l'esprit humain dans le prêtre, pour faire place à l'esprit de Notre-Seigneur qui entre et s'installe.

Adieu, je t'embrasse bien fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXIV

A M. l'abbé Racinet

Tscn-Y, 10 décembre 1876.

BIEN CHER MONSIEUR,

J'ai reçu hier votre excellente lettre du 7 septembre. Vous ne sauriez croire combien me sont précieuses les trois ou quatre correspondances que j'ai en France avec de vrais amis, et quel élément j'y trouve pour nourrir mon âme. Chaque lettre que je reçois, même sans qu'on m'y donne aucun conseil, mais à plus forte raison si on m'en donne, m'est comme un coup de fouet à une toupie qui tourne ; cela vient aussi certainement de ce que le lien que j'ai avec ces amis est fondé sur des raisons spirituelles, et contient pour moi une instruction et un encouragement...

Le livre de D. Guéranger sur M. de Broglie ? A la bonne heure ! Votre impression est absolument la mienne ; il n'y a rien entre ce M. de Broglie et Renan qu'une différence de degré, avec cette complication que Renan est un simple impie, ce qui est plus clair, plus franc et moins funeste, tandis que, chez M. de Broglie, on sent ce quelque chose de louche, de perfide, de mitoyen, de furtif, de bâtard, de pernicieux, enfin d'insupportable, qu'on appelle la diminution de la vérité, l'adultération de la parole de Dieu. Bien plus encore que l'impiété de Renan, ceci est le mal particulier, l'hérésie propre de notre temps ; et j'écrivais dernièrement à quelqu'un que le livre de M. de Broglie m'avait toujours paru, à cause de cela, un *livre d'hérésiarque*. Ces beaux messieurs-là, voyez-vous, M. de Broglie, M. de Falloux, etc., appartiennent, bien plus que Renan, à la grande erreur du temps présent. Quand l'histoire résumera notre siècle, c'est d'eux qu'elle parlera, et non de Renan, car ils font époque

bien plus que lui, dans la grande procession d'hérésies qui défile depuis que l'Église est au monde.

Le livre de D. Guéranger, que j'ai lu à Rome, a été pour moi la première découverte de ce naturalisme qui est partout, plus encore à l'état d'infiltration, de nuance, de tendance vague, de vapeur flottante et insaisissable, qu'à l'état défini et clair, et qui nous a tout gâté, *tout cochonné*, comme nous disait un jour à Paris Mgr Vérolles. Ce livre est à répandre le plus possible, et quand on discute avec quelqu'un sur les erreurs modernes, le mieux est encore de lui dire : « Tenez, vous répondre serait trop long, et vous n'auriez pas la patience d'entendre une démonstration de huit jours ; si vous désirez la vérité, lisez ce livre, et j'accepte de ne pas insister, si, après cette lecture, vous me dites que vous n'avez pas précieusement employé votre temps. »

Justement, *L'Univers* vient de passer ici, et j'y ai lu, sur l'Église, les articles que vous me recommandez, et que *L'Univers* dit être d'un théologien haut placé dans le gouvernement de l'Église ; je ne sais pourquoi j'ai pensé à Mgr de la Doue en les lisant. Ces articles sont très solides, et voilà bien l'Église.

Que me dites-vous là de Mgr Mermillod ? Vous me surprenez ! Comment donc ? Expliquez-vous ! Je venais d'apprendre que Mgr Mermillod s'était récemment jeté dans l'*Hérésie*, même dans le « panthéisme », en prêchant, dans une retraite ecclésiastique... Quoi ? « Que l'Église est l'Incarnation continuée. » C'est affreux ! Quelle chute ! Les étoiles tombent-elles donc du ciel ? Et où a-t-il prêché cela ? A Beauvais, au grand Séminaire, où déjà on a été obligé d'exécuter plusieurs hérétiques convaincus et ne se défendant pas du tout d'avoir prêché cela. Plusieurs jeunes prêtres même, et de ceux qui attaquaient mes idées, ont dit, me raconte un témoin oculaire et authentique : « C'est assez drôle, ce sont là les idées que M. Aubry développait dans son cours d'Histoire ! » — Eh ! pauvres chérubins, je m'imaginais que l'Église n'est pas seulement une administration plus ou moins bien organisée, composée d'un pape,

qui est tout là-bas à Rome, d'évêques, placés par-ci par-là dans les grosses villes où il y a des préfets, de curés, qui sont là dans les paroisses pour veiller à l'exécution des ordres du pape et des évêques, enfin du peuple chrétien, qui est le troupeau des administrés. Je m'imaginai que l'intervention, l'action de Jésus-Christ sur l'Église, ne consistait pas seulement en une certaine protection que le Saint-Esprit lui donne, depuis tout là-haut où il est dans le fond du Ciel, aussi loin que possible de nous autres, pauvres malheureux ; que l'union de Jésus-Christ avec son Église ne consiste pas en ce qu'il l'a fondée dans le temps, avant de s'en aller, lui aussi, tout au fond de son Ciel, la laissant là et lui disant : « Maintenant, arrangez-vous, volez de vos propres ailes ! » Je m'imaginai que Jésus-Christ était là, vivant, respirant, palpitant — dans les cœurs, où se conserve la grâce sanctifiante que les Pères appellent une édification et S. Pierre *consortium divinæ naturæ*, — dans les veines de la hiérarchie, où la sève surnaturelle, qui est Jésus-Christ, coule depuis le pape, qui est le cœur et par conséquent *la source* de ce sang mystique, jusqu'au dernier des fidèles en passant par le sacerdoce, évêques ou grandes artères, prêtres ou veines de distribution, — dans les sacrements, qui sont, comme dit S. Thomas dans son commentaire de S. Paul, les *vases de la grâce*, les *mamelles* de l'Église qui est une mère, et le réservoir, le fruit de l'incarnation. Je m'imaginai que l'Église est le corps mystique de Jésus-Christ, — *mystique* ne signifie pas *métaphorique*, s'il vous plaît, et n'est pas opposé à réel. En voyant la vie surnaturelle qui, sur tous les rameaux de ce grand arbre de l'Église, jaillit sous la forme de bonnes œuvres diverses, mais toutes provenant d'un même fond de vie, chasteté, pénitence, charité, sacrifices, apostolat, miracles, etc., je m'imaginai que tout cela c'était la sève riche et exubérante de Jésus-Christ, qui éclatait et qui produisait ses fruits ordinaires, des œuvres d'une valeur divine, et que ce n'étaient pas seulement des *tours de force* accomplis par certaines personnes qui, ayant la foi, font d'abord un syllogisme avant de faire une action, et puis :

concluent ainsi : « Eh bien ; voyons maintenant, que je fasse une œuvre surnaturelle. » Je m'imaginai que la vie surnaturelle, c'est-à-dire Jésus-Christ — *Ego sum vita!* Ceci est une *métaphore*, me disait un jour M. Cochevin, professeur de théologie morale — je m'imaginai que la vie surnaturelle, c'est-à-dire Jésus-Christ, n'est pas dans l'homme une pièce adventice, ou un simple principe de raisonnement, mais qu'elle entrait dans l'organisme vivant, dans les profondeurs de la substance, et qu'elle devenait une force vitale, tout en restant distincte, comme entité, de l'entité humaine ; cette erreur-là, je la trouvais dans un petit livre de Perrone : *L'Idée cristiana avverata nel catolicismo*. Je m'imaginai, avec lui, la trouver dans les grands théologiens, surtout scolastiques (au XIII^e siècle on était mystique), puis dans S. Augustin, qui revient sans cesse sur cette idée, puis dans bien d'autres Pères, puis dans S. Paul, surtout dans l'*Épître aux Éphésiens* où il trace, en quatre mots, le programme de l'Église : *Instaurare omnia in Christo* (pesez bien ce mot : *Instaurare in Christo* ; et puis, *omnia*, c'est-à-dire apparemment toutes choses, excepté, bien sûr, le péché, qui n'est pas une chose), et où il prétend que l'Église est *le corps de Jésus-Christ, sa plénitude*, et que Jésus-Christ *adimpletur omnia in omnibus* — traduisez cela si vous pouvez.

Cher Monsieur, l'*Épître aux Éphésiens*, c'est l'*Épître de l'Église*. Lisez-moi ce chapitre IV^e, surtout du verset 11 au verset 16, ou plutôt tout, depuis *Paulus apostolus Jesu Christi per voluntatem Dei*, jusqu'à *Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum Nostrum Jesum Christum in incorruptione* ; passez quinze jours sur chaque chapitre, faites une méditation sur chaque verset ; ouvrez l'intérieur de chaque parole, sondez chaque mot, buvez et savourez la pensée divine, le Verbe qui s'est enfermé là, sous une expression humaine qui n'est qu'une espèce eucharistique, et vous comprendrez l'Église.

Allez, mon cher Monsieur, pendant mes six ans de professorat, en voyant comment étaient accueillies de certains hommes des pensées que je regardais comme la moelle de

ma vie, j'ai eu encore plus de patience qu'on ne le croit généralement à Beauvais, et je me suis servi assez souvent du mot de S. Paul. Heureusement que *Verbum Dei non est alligatum*. Crions, hurlons la vérité, faisons-nous maudire et anathématiser pour elle et afin, comme dit l'Écriture, de *délivrer notre âme*. A force de penser *autrement que les autres*, soyons des *déclassés*, comme nous appelait un jour M. Catel, pour montrer à quelqu'un qu'il ne fallait pas aller à Rome, de peur apparemment d'y prendre l'idée romaine, non pas l'idée romaine amoindrie et rognée, rognée jusqu'au centre, mais l'idée romaine toute crue et toute vivante, si hardi et si choquant que ce soit.

Certainement, à moins de raisons sérieuses et d'une claire vue de son illusion, il ne faut pas empêcher un jeune homme qui marche vers le sacerdoce de l'embrasser sous une forme plus complète et de se jeter dans le radicalisme en entrant dans quelque famille sacerdotale où le *sacrifice de soi*, le *dévouement aux autres* et l'*union vraie à Dieu par la vie intérieure* soient praticables : *Si vis perfectus esse...* La guerre qu'on fait en France à ce qu'on appelle les *vocations spéciales*, la réputation d'extraordinaire qu'on est parvenu à leur donner, sont un des attentats de l'esprit du temps contre l'Évangile. Quand un jeune homme prend cette direction, est-il donc perdu pour l'Église ou même pour la France ? Et puis, l'expérience ne montre-t-elle pas que, d'autre part, pour lui-même c'est un grand bonheur et une grande chance d'échapper à cette fatale obligation, où sont en France la plupart des prêtres, de mener un genre de vie à peu près semblable à celui du monde ? *Tempus breve est, reliquum est. ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*, PRÆTERIT ENIM FIGURA HUIUS MUNDI ; ce n'est qu'une *figure*, et ça *passé* ; ce n'est pas même une *réalité* passagère. On est tué par la *vie bourgeoise*, à laquelle il est impossible de ne pas se prêter un peu, au moins matériellement, et à laquelle alors il est bien difficile d'échapper complètement au spirituel. Il est plus facile d'être *radical*, que de se tenir en équilibre dans cet état mitoyen entre le sacrifice complet

et la vie bourgeoise complète. — « Allez, mon cher, me disait l'abbé de Bretenières, quand je lui eus appris ma détermination, il est encore plus sûr d'opérer son salut en bloc qu'en détail. » Et puis, comme je l'écris à mon frère, il y a des gens qui entrent dans le sacerdoce pour sauver des âmes, et d'autres qui en sauvent beaucoup en n'y entrant pas.

Le radicalisme ou la défroque, pas de milieu. Le danger le plus difficile à éviter en France, et sur lequel on se fait le plus facilement illusion, c'est, en transigeant avec le milieu où il faut vivre et les exigences qui vous sollicitent, d'y laisser son feu, son esprit sacerdotal. L'expérience a montré que bien peu font ce tour de force d'échapper à l'influence de leur milieu. Le prêtre, en général, cherche à s'abstenir du gros péché, qui est un des deux radicalismes possibles ; cela fait, sur ce que Dieu lui a donné de forces, d'activité, de ressources, il consacre un *minimum* plus ou moins considérable, c'est selon, à l'œuvre sacerdotale ; le reste est pour lui, pour son bien-être, ses fantaisies ou ses ambitions, grandes et petites. Le vrai, ce serait de donner à Dieu, non pas dix pour cent, vingt pour cent, cinquante ou quatre-vingts pour cent, mais cent pour cent. Je sais que cela est possible, même dans le monde et en usant du monde, c'est même l'idéal, *qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur* ; j'en sais même des exemples en France, mais c'est rare et difficile. Aussi, quand j'apprends qu'un jeune homme s'est jeté dans la *jésuitière* ou ailleurs, je ris bien et je me mets à crier : « Encore un de sauvé ! Vive la joie ! »

Jadis, j'étais intime à l'abbé Randon ; je lui faisais la guerre, et voyant la mobilité de ses idées, la générosité avec laquelle il se jetait sur ce qu'on lui disait être bien, et l'enthousiasme qu'il portait dans chaque nouvelle découverte, je lui disais : « Vous ne serez jamais qu'un *pas grand* chose ! Tous les jours vous découvrez *le principe qui doit sauver le monde*, et, tous les jours, c'en est un nouveau, vous n'êtes occupé qu'à cela ! » — Il riait de son bon rire et d'un air désappointé ; puis il abandonnait l'idée nouvelle qu'il était venu me montrer. Il a fini par trouver la bonne, et, en

arrivant à Saint-Acheul, il commençait ainsi une lettre qu'il m'écrivait : « Je l'ai enfin trouvé, ce principe qui doit sauver le monde ! » Et je lui répondais : « C'est vrai, *cette fois-ci*, pourvu que, etc., etc... » — Pauvre Randon ! lui surtout, avait besoin de ce frein, de ce garde-fou ; lui surtout, était incapable de rester dans le mitoyen ; le retenir était insensé ; c'était un crime que la bonne foi excuse, mais la bonne foi de ceux qui l'auraient retenu l'aurait-elle sauvé ?

S. Grégoire nomme S. Benoît : *Ipsæ fundator placidæ quietis*. Oh ! le beau mot de S. Augustin : *Irrequietum est cor nostrum, Domine, donec requiescat in te* ; et puis : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Deo*. Cependant, il y a un moyen de se rapatrier un peu dans cette vie, au moins par avant-goût : c'est de se déclasser, de se jeter dans le radicalisme, de se ranicher plus près du bon Dieu par la contemplation ; *Sic considerare, repatriare est* ; car, disait la communion de la messe d'aujourd'hui, deuxième dimanche de l'Avent : *Vide jucunditatem quæ veniet tibi a Deo tuo*.

Voyez-vous, à moins d'être une savate, capable de vivre dans l'à peu près, dans les entre-deux, il faut toujours que l'homme finisse par tomber dans un radicalisme quelconque ; j'en reviens toujours là. Suis-je *enquiquinant* avec mon radicalisme ? Soyons des Gambetta, des Raspail, des Naquet ; ces hommes-là sont des prédicateurs ; faisons comme eux, mais dans le radicalisme de l'autre bout.

Histoire d'un radical, ou extrait d'une lettre que j'ai reçue hier du Sé-Tchouan. J'avais écrit au P. Gourdin ; il était alors au fort de son expédition lointaine qui a échoué. Rentré chez son évêque, il trouve ma lettre, et me répond :

« Lancé depuis plus de six mois dans mon long et périlleux voyage, je n'ai pas vécu depuis ce temps pour le monde connu des anciens et des modernes. Je suis revenu avec la réputation de martyr manqué, que je n'ai pas volée du reste, car j'ai entendu des milliers de voix braillant des *Ta* (frappez), des *Cha* (tuez). Belle musique, surtout quand on ne l'entend plus ! Pour ne pas me faire assassiner bêtement, comme le ci-devant Margary, parce que je n'espérais pas que ma peau

donnerait vingt ouan (un million) à mes héritiers, enchantés de la pilule, j'ai dû fuir devant un puissant ennemi et, en quadruplant ma route à travers toute la province du Yunnan, esquinter un pauvre cheval qui n'en peut mais, harasser mes gens, qui ont tous été malades. Donc, *Veni, vidi, fugi!* voilà le résumé de mon année apostolique; ce n'est pas aussi brillant que fatigant; mais enfin la vie s'use, c'est l'essentiel, et j'espère que la récompense viendra bientôt. J'ai fermé les yeux du P. Chabauty, mon compagnon de voyage, au début de la route; je le trouve plus heureux que moi, chacun son goût. N'allez pas écrire en France que je suis menacé de la mitre; inutile de faire jaser les gens. D'ailleurs j'espère bien être enterré avec un *Fang-hin-ma* (bonnet carré des simples missionnaires), et n'en être que plus à l'aise pour entrer par la porte basse du paradis, au lieu d'y butter avec un chapeau pointu. »

Et moi qui écrivais naguère à Mgr Gignoux, lui disant que le P. Gourdin était un de nos hommes solides, et que j'espérais, malgré sa résistance et sa rude simplicité, apprendre quelque jour une glorieuse nouvelle! Quoi qu'il en soit, je ne regrette pas d'avoir écrit cela, au risque de faire jaser; il est bon quelquefois qu'on jase : *Tempus loquendi, et tempus tacendi.*

Il est minuit; je termine à l'instant ma dissertation à Monsieur Caffet (*). C'est un désordre et un fouillis; mais je serai content s'il y trouve et si vous y trouvez vous-même quelque idée qui puisse être utilisée, et si vous voulez bien regarder mon acte de bonne volonté comme une marque de reconnaissance et d'affectueux souvenir. Je m'aperçois que je dis à chaque instant dans ce papier : Faites ceci, ne faites pas cela, prenez tel passage. Vraiment, quel ton et quels impératifs! N'y voyez, je vous en prie, qu'un manque de précautions ou de réflexion; j'écris comme cela, parce que c'est plus commode. Pour faire ce travail sur la méthode d'étudier S. Paul, il faudrait prendre son temps

* I. V. la lettre du 15 décembre 1876 à M. le chanoine Caffet, p. 269.

et développer ses principes au long et au large : *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum... Etenim perpaucis scripsi vobis.* C'est un travail que je rêve, mais le temps... Je n'écris qu'à bâtons rompus. J'en rêve un autre que je voudrais intituler : *L'idée surnaturelle de l'Eglise* ; vous en avez quelques éléments épars dans cette lettre décousue et dans celle de M. Caffet. Oh ! qu'il y aurait à dire sur cet article, et sur ce qu'on a fait en France, depuis trois cents ans, de l'idée de l'Eglise ! Telle qu'elle était présentée, je vous défie d'y trouver le sujet d'une méditation. Or, pour moi, c'est la pierre de touche de la vraie théologie ; elle doit être capable de fournir, dans chacune de ses thèses, un sujet de méditation succulente, pas romantique, mais substantielle, sinon ce n'est pas de la théologie.

Au contraire, l'ancienne méthode janséniste et gallicane n'avait rien de commun avec la méditation, et même avec la piété. C'est là précisément, notez-le bien, ce qui a forcé les gallicans à établir la séparation et les comparaisons que vous savez entre la doctrine et la piété ; cette méthode théologique allait même jusqu'à faire naître, dans ceux qui l'étudiaient, des tentations contre la foi. Que de fois j'ai entendu dire à certain professeur de dogme : « Ah ! Monsieur, il faut étudier la théologie pour être tenté contre la foi ! » Comme en morale on disait : « Il faut être théologien pour se permettre des choses pareilles, et n'être plus gêné par aucune loi ! » Ce résultat de la théologie est assurément déplorable et doit tenir à quelque chose ; car enfin la vraie théologie devrait produire l'effet contraire.

Il faut que même une religieuse, si elle a charge et direction d'âmes, sache lire S. Paul, sache comprendre l'Eglise, sache la place qu'occupe dans l'Eglise une âme constituée dans la vie intérieure, c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante ; sache que c'est pour elle, pour cette âme unie à Notre-Seigneur, que travaille, souffre et combat toute l'Eglise, toute la hiérarchie, et que Dieu a fait dans le monde tant et tant de choses ; sache enfin dans quelles conditions doit germer, se former et se développer la piété chrétienne, sur-

tout la piété religieuse, pour être saine, solide, et pour être, comme Dieu, *bonum sui diffusivum*, communicative et capable d'apostolat.

Veillez demander pour moi, pour nous tous, un peu de prières à vos pieuses Enfants de Marie, et, si vous le jugez bon, leur dire que je leur souhaite de garder leur trésor de foi et de piété, au milieu des dangers de notre triste société. Un jour viendra, si elle restent fidèles, où elles comprendront pourquoi, dans l'Évangile, Notre-Seigneur dit que c'est encore là la meilleure part.

Bien des choses à M. et M^{me} Racinet ; je suis toujours touché de penser au bon souvenir qu'ils me gardent, et je sais bien que l'âge, s'il affaiblit ou enlève quelquefois la mémoire de l'intelligence, n'enlève pas celle du cœur.

Que cette parole soit la conclusion de ma lettre, et l'assurance pour vous de ma reconnaissante affection en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXV

A M. l'abbé Caffet (1)

Tsen-Y-Fou, 15 décembre 1876.

BIEN CHER AMI,

Vous voulez que je vous dise comment, selon moi, il faudrait s'y prendre pour étudier les *Épîtres de S. Paul*. Je suis toujours épouvanté en face de pareilles questions ; mais, enfin, je ne puis vous refuser quelques mots. Par exemple, je vous en préviens, je vais écrire à l'aventure des choses que j'ai depuis longtemps *dans l'âme*, pas dans la

1. Chanoine de Beauvais, aumônier du Couvent du Sacré-Cœur, ami et commensal de Mgr Gignoux.

tête seulement. S. Paul ! l'étudier avec sa tête toute seule ; ce serait faire comme certaines gens de notre connaissance, incapables de comprendre quel lien étroit existe entre la doctrine et la piété ! Pourtant il en est un, et le voici : *Fides est salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis* (1). Là-dessus je vous souhaite bonne année et je commence par une histoire.

Il y a cinq ans, je passe mes vacances à Guiscard. Je devais, à la rentrée, expliquer S. Paul pour la première fois. Je sentais que c'était formidable, et je me mis, en vacances, à préparer mon cours avec le peu de livres que je trouvais là-bas. Ma manie, avant d'entamer une étude, est de chercher l'idée-mère, le fond et le sommet, le principe générateur, le point d'orientation. Me voilà donc à chercher. J'avais bien entendu dire qu'on avait fait une *théologie de S. Paul*, en arrachant, à la trame vivante de ses Épîtres, les diverses notions dogmatiques se rapportant aux diverses parties de la *théologie positive*. N'enseigne-t-on pas — même en bon lieu — que S. Paul a écrit sans ordre, sans méthode suivie, comme les idées se présentaient, selon le besoin et l'inspiration du moment, au jour le jour, sans avoir prétendu composer un tout coordonné ? A l'étudiant de redresser et de remettre sur la voie le génie de S. Paul, en refaisant l'ordre, rétablissant les liaisons, suppléant au défaut de transitions et d'enchaînements. Je le déclare, cette appréciation me révoltait *jusqu'à fond de cale*, et, pour être bref, me semblait parole de *gredin*. J'ai dans l'idée que, quand Dieu parle, il sait, non seulement ce qu'il faut dire, mais comment, sous quelle forme, et dans quel ordre il est mieux de le dire ; que l'Écriture, étant *l'exposé divin des pensées divines*, pourrait bien être un livre aussi beau que les autres, même au simple point de vue artistique de la forme, de l'exposition, de la trame, de la marche, et de l'enchaînement des détails. Elle pourrait bien être infaillible aussi et inspirée au point de vue scientifique, quand il plaît à Dieu de toucher des

questions de sciences humaines, philosophie, histoire, etc. Les années ne m'ont pas enlevé cette idée-là ; je l'ai toujours, et la porterai probablement au Paradis, si j'ai la chance d'y aller.

C'est vous donner mon principe : respect absolu pour l'ordre d'exposition suivi par S. Paul, soit en grand, dans la disposition générale de ses traités ou de ses thèses, soit en petit, dans le menu de son explication et l'intérieur de chaque détail. S'il y a un mot dont je ne saisis par le rapport avec l'ensemble, une pensée dont je ne vois pas l'à-propos, un détail que je ne sais comment relier au contexte, je traiterai l'Esprit-Saint au moins avec autant de respect qu'un génie humain, je soupçonnerai *à priori* que ce n'est pas lui qui a manqué de logique, mais moi qui manque de vue.

Il est admirable de voir comment l'expérience, et le compte qu'on se rend *à posteriori* du travail de S. Paul, confirment ce jugement porté *à priori* sur l'ordre des idées dans la parole de Dieu. J'en étais là à Guiscard, et, n'ayant pas en main la *théologie de S. Paul*, je me mis à étudier les Épîtres, en commençant par celle aux Romains, chapitre par chapitre, verset par verset, cherchant toujours l'idée dominante du chapitre, et son rôle comme détail, sa relation comme thèse secondaire ou argument, dans l'ensemble de l'Épître ; puis le partage du chapitre en deux ou trois ou quatre idées principales qui me montrassent la chaîne des pensées, et me servissent à établir mes groupes d'arguments ; ces groupes trouvés et dessinés, je revenais à la lecture attentive, mot par mot, et à la méditation de chaque phrase, creusant chaque idée, ouvrant chaque parole, sondant tous ces petits mots qui renferment de si grandes choses, et qui sont des *incarnations du Verbe, des Eucharisties* — le mot n'est pas de moi.

J'aurais dû vous dire qu'avant d'entrer dans une Épître, fidèle à ma méthode de *synthétiser* toujours, je cherchais l'idée *unique* que S. Paul avait dû poursuivre pour en faire l'inspiratrice et comme la *dominante* de ses Épîtres ; S. Paul est trop grand pour n'être pas l'homme d'une idée.

Cette idée générale, j'avoue qu'à Guiscard je ne l'avais pas trouvée ; je la soupçonnais seulement. Là-dessus je commençai, et me fis une ébauche de commentaire de l'Épître aux Romains. Le travail fini, j'avais découvert bien des choses qui me ravissaient, mais je n'avais pas trouvé le soleil, et je n'étais pas content, *irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*. Revenu à Beauvais, j'ouvre quelques commentaires de S. Paul, j'arrive à celui de S. Thomas ; prenez-le, suivez-moi le livre en main, et préparez votre âme, si vous en avez une : je veux, avec vingt lignes de S. Thomas, la régaler, et lui ouvrir tout S. Paul ; ainsi préparez-vous à une extase, vos beaux yeux vont pleurer.

Une historiette encore. Je vantais quotidiennement ce commentaire de S. Thomas aux élèves, et je les tançais, il fallait voir ! de ne pas s'enthousiasmer davantage pour un livre formant comme la transition entre le Verbe de Dieu qui révèle et le verbe de l'homme qui contemple, un livre inférieur à l'inspiration divine, si l'on veut, mais supérieur au génie humain. — Ne vous récriez pas, la théologie en général, et l'interprétation de l'Écriture en particulier, n'est-ce pas *l'union hypostatique* du génie humain à la pensée divine, l'un contemplant, l'autre contemplée ? — Un jour, un bon élève — un disciple — m'interpelle en classe : « Monsieur, si quelqu'un prétendait que le commentaire de S. Thomas sur S. Paul contient plus de doctrine que de piété ? — Je dirais que c'est un malheureux ! Ne pas voir, ne pas *sentir* dans ce livre les trésors de doctrine qu'il renferme, c'est n'avoir pas le sens, pas la première notion juste ni de la piété ni de la doctrine. » L'élève insista ; il m'éta la son objection à plusieurs reprises : moi, je déchargeai sur elle toute ma *fureur*, montrant aux séminaristes que cette parole : *Beaucoup de doctrine et peu de piété, mieux vaut la piété que la doctrine*, exprime une erreur subversive de l'esprit chrétien, anti-sacerdotale, qu'elle a produit l'affadissement de la piété ; que les grands théologiens sont les grands Saints, et réciproquement... Ah ! j'étais content de faire, pour la centième fois, ma déclaration de principes !

Vous avez donc en main le commentaire de S. Thomas. Ouvrez à la première page, c'est le prologue. Vers la fin du prologue, trouvez le petit alinéa qui commence par ces mots : *Est enim hæc doctrina tota de gratia Christi*. Je le dictais aux élèves avant d'entamer S. Paul ; lisez-le posément, attentivement, à genoux, avec l'âme ; buvez-le, copiez-le, et je n'ai plus besoin de vous rien dire. Voyons, êtes-vous en extase ? Je ne lis jamais ce passage sans attendrissement et sans enthousiasme. En tête de chaque Épître, S. Thomas a mis un court prologue où la même idée est répétée avec un peu plus de développement, indiquant son application spéciale dans l'Épître en question. Quand je trouvais cela, je ressentis cette émotion profonde que vous font éprouver certaines découvertes dans l'Écriture et la théologie, un avant-goût de la vision intuitive : *Esto nobis prægustatum... Credo videre bona Domini*. C'était l'idée générale que je cherchais ; et notez comme elle est féconde en théologie et en piété, comme elle justifie adéquatement l'ordre de S. Paul ; ordre général dans la disposition de ses traités, dans l'arrangement de ses thèses, ordre des détails dans la marche intime de son exposition ; comme elle est antique, aussi fondamentale que le christianisme, — immense incarnation de la grâce ; — comme elle est actuelle contre le naturalisme qui nous em peste, et ces infiltrations de rationalisme et d'hérésie pénétrant dans les intelligences chrétiennes par toutes les fissures qu'on a faites à la doctrine, en rognant, rognant, rognant le plus possible le surnaturel.

Ainsi, la *théologie* de S. Paul, comme toute théologie en général, n'est qu'un vaste traité de la grâce sous toutes ses formes ; et la *théologie* de S. Paul, ce sont ses Épîtres prises telles qu'elles sont, sans rien changer à l'ordre dans lequel l'Église — qui a ses raisons, elle aussi — les a rangées au Canon des Écritures, respectant tout dans le texte, même ce que plusieurs traitent d'incorrections, inversions, lacunes, obscurités, défaut d'ordre ; les misérables ! Les Épîtres de S. Paul sont une encyclopédie du surnaturel envisagé dans toutes ses applications ; on les voit se dérouler dans l'ordre

même sous lequel Dieu les conçoit et les réalise, car l'ordre de S. Paul n'est pas un plan ingénieux, imaginé après coup par des hommes, c'est le plan divin raconté par le Saint-Esprit, *Vos docebit omnia*, ou encore par Celui qui, ayant assisté et participé à la conception de ce plan, est venu le raconter en même temps que le réaliser.

Vous avez saisi l'idée de S. Paul et la marche générale du développement qu'il lui donnera ; maintenant, *empoignez-moi* le livre des Épîtres. Ayez près de vous une Bible en un volume, pour consulter à tout instant, car, à tout instant, et en trois coups de pinceau, S. Paul esquisse une théorie, résume tout un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament, un ensemble d'idées plus développées ailleurs, et que son génie embrasse d'un coup d'œil et condense en quelques mots puissants. Ouvrez devant vous le commentaire de S. Thomas d'un côté, celui de Cornélius de la Pierre de l'autre ; ces deux suffisent. Un mot sur chacun d'eux.

Cornélius a mis vingt ans pour faire ce seul commentaire de S. Paul, et il n'a pas perdu son temps, car son travail est admirable, admirable ! Mettez cinquante fois à la file le mot *admirable* pour avoir ma pensée. Il est supérieur en un sens à celui de S. Thomas, qui, à son tour, lui est supérieur en un autre sens. Je m'explique : Cornélius ne donne pas le lien, la *synthèse*, la suite des pensées, l'idée principale et la suite des grandes thèses ; il se borne à suivre pas à pas le texte, fouillant chaque phrase et chaque mot, vous faisant part de tout ce qu'il découvre dans sa *contemplation*. Son explication est ainsi à chaque instant interrompue, ou plutôt, à chaque verset il vous donne un travail complet en soi que vous pouvez détacher du tout. Son explication est *parfaite*, que peut-on dire de mieux ? Il vous livre la doctrine et la piété de S. Paul, qui, lui au moins, avait peut-être de l'une et de l'autre. Ce n'est pas une *dissertation*, c'est une méditation substantielle, d'une richesse incroyable, dans laquelle est englobé tout ce que l'intelligence humaine a pensé en méditant sur le dogme, et a pu atteindre en voyageant dans les profondeurs de cet abîme de la parole de Dieu.

Mais il manque un élément. Attendez : S. Thomas cherche avant tout le *nexus* des idées ; son travail est la poursuite continuelle de l'enchaînement et du rapport des pensées, de l'harmonie des détails dans l'ensemble, et de leur convergence vers un but unique ; c'est partout la justification de l'ordre suivi par le Saint-Esprit dans sa dictée à S. Paul, et la mise en lumière des raisons profondes de cet ordre. Il m'a appris à respecter la marche suivie par l'écrivain sacré dans le développement de ses idées. Telle chose est à telle place, il y a toujours un motif ; si je ne le sais pas, cela tient à la pauvreté de mes yeux, jamais à un défaut de méthode ; même le placement des mots dans l'intérieur du texte, la construction de la phrase, avec S. Thomas je respecte tout, j'admire tout, je cherche ou je soupçonne une raison en tout. Les divisions faites par S. Thomas, son indication du plan de S. Paul, l'énoncé qu'il donne des idées autour desquelles il faudra grouper les détails, tout cela est parfait. Que peut-on dire de mieux ? Il manque un élément, justement celui que Cornélius a fourni. Il manque, c'est trop dire pourtant ; S. Thomas a des explications splendides, et suffirait toujours, et bien au-delà, à lui seul. Un séminariste, à qui je l'avais conseillé, venait un jour d'y lire une page sur les anges ; il m'arrive enthousiasmé : « Ah ! Monsieur, qu'est-ce que je viens de lire, et comment peut-on lire des choses comme cela sur terre ! — Je crois bien ! cette page renferme tout ce que S. Denis a dit sur les hiérarchies célestes. » Mais enfin, — je ne le dis qu'en tremblant, comme on doit faire en trouvant une infériorité à S. Thomas, — dans le détail de l'explication, dans le *sondage* du texte et de la pensée intime, il a moins donné que Cornélius. La raison en est simple, ses commentaires de l'Écriture ne sont que le résumé du travail oral qu'il faisait dans ses cours, ses notes de professeur, et, à part la *Chaîne d'or*, il n'a pas eu le temps de les rédiger en un texte achevé.

Conclusion : fondre ces deux commentaires l'un dans l'autre, et faire rentrer la riche substance de Cornélius dans le cadre admirable de S. Thomas ; vous sentez quel ouvrage

on aura. Ce serait un travail immense, à occuper des vies humaines, mais il est relativement facile ; je veux dire que plan et éléments, tout est trouvé, les difficultés d'interprétation sont là résolues, il suffit de s'y mettre. Et, sans avoir tant d'ambition, le prêtre qui, sur le plan que j'indique, se résoudrait à commencer cette étude et à la poursuivre un peu toute sa vie, deviendrait un rude apôtre.

Que vous êtes donc tourmentant de me demander ce que je voudrais faire pour étudier S. Paul ! Comment voulez-vous que je vous serve l'océan sur une assiette ? Cette préparation achevée, bien pénétré, *imprégné* du prologue de S. Thomas, de l'objet des Épîtres en général, de l'objet spécial à l'Épître que j'aborde, de l'objet et du rôle du chapitre que j'ai sous les yeux, — autant de sujets de méditation ; — après en avoir découvert la trame dans S. Thomas et approfondi les détails avec Cornélius, je ne suis qu'au préambule de mon étude, et ici commence le vrai travail, un travail personnel de méditation, de contemplation et d'assimilation, par conséquent un travail de piété et d'amour avant tout : *Scrutamini Scripturas... Non de solo pane vivit homo; sed de omni verbo...*

Mais encore deux remarques que j'aurais dû faire plus tôt. Pardon de ce désordre, je vous ai prévenu. Le livre des Actes contient les discours de S. Paul aux diverses chrétientés qu'il a fondées, les mêmes à qui sont adressées les Épîtres. Chose curieuse, l'idée principale de ces discours est celle-là même qu'il poursuit dans les Épîtres en général, avec des développements d'une ressemblance frappante, et souvent des expressions semblables. Chose plus curieuse encore : rapprochez tel discours adressé à telle chrétienté, de telle Épître adressée à la même beaucoup plus tard, ce discours sera d'ordinaire le résumé de l'Épître. S. Paul ne parle pas et n'écrit pas au hasard, et, comme disent parfois d'*habiles* prêcheurs, à *l'apostolique*, ce qui, dans leur pensée, signifie sans réflexion, sans préparation, sans étudier ni le sujet ni l'auditoire, à *l'aventure*. Prêcher à *l'apostolique* est précisément le contraire : préparer le discours par la méditation, la

prière, la pénitence, les larmes, l'étude de la parole de Dieu et l'étude des cœurs à toucher.

S. Paul sait à qui il parle, et pourquoi il prêche, non seulement tel chapitre de morale, mais tel traité de dogme ; il choisit ce qui convient à la situation de ses fidèles et à leur état intellectuel, ce qui répond à leur philosophie. Exemple : voyez l'Épître *ad Ephesios* : c'est l'Épître de l'Église ; comme il va au fond de son sujet ! Comme il vous montre dans l'Église, non pas une administration plus ou moins bien organisée pour la production du surnaturel dans les âmes, mais un grand corps vivant et actif, le corps même de Jésus-Christ, ruisselant de vie surnaturelle des pieds à la tête, cette sève partant de Notre-Seigneur fondateur de l'Église *quam acquisivit sanguine suo*, entrant dans les veines de la hiérarchie par le pape qui est le cœur, puis circulant partout dans ce grand *corps connexe et compact*, qui tend à parvenir à l'âge du plein développement du Christ et à sa perfection complète en englobant tout : *Qui adimpletur omnia in omnibus*, puis se répandant dans tous les membres : *Unicuique secundum mensuram donationis Christi*, par les apôtres, les évangélistes, les pasteurs, les prophètes, les docteurs — remarquez comme ces fonctions diverses signifient l'enseignement — et venant aboutir *ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi* ! Lisez, au chapitre vingtième des Actes, le petit discours aux prêtres d'Éphèse, et vous verrez que S. Paul ne peut parler aux Éphésiens sans que sa pensée revienne toujours sur la même idée. Probablement, il y avait dans cette chrétienté une belle organisation ecclésiastique dont le souvenir faisait *exulter* S. Paul.

Un autre exemple m'amène à une seconde remarque : vous savez le sujet de l'Épître aux Romains. Lisez, à la fin du dernier chapitre des Actes, comment S. Paul parlait, et les idées qu'il développait, dans ses discours aux Romains ; et remarquez que si, d'un côté, l'histoire de la prédication apostolique portée aux gentils, surtout par S. Paul, se termine très bien par un exposé des principes sur la vocation des

gentils de préférence aux juifs, de l'autre, ce discours de S. Paul, qui est une conclusion excellente et logique du livre des Actes, soude admirablement ce livre à l'Épître aux Romains, laquelle ouvre très logiquement la *théologie* de S. Paul par l'exposé du mystère initial des effusions de la grâce sur le monde. Si, au début du livre des Actes, vous remarquez comme le premier chapitre se soude naturellement à l'Évangile, vous verrez quelle belle connexion dans tout cela.

Et notez qu'on peut remonter ainsi sans interruption le grand fleuve surnaturel jusqu'aux premiers versets de la Genèse, et même plus haut, sans quitter Jésus-Christ ni la grâce, car les dix-huit premiers versets de l'Évangile de S. Jean vous aideront à rattacher par la méditation : 1° tout l'ordre des opérations divines *ad extra* à la vie éternelle de Dieu et à ses opérations *ad intra* ; 2° toute cette immense trame, vie éternelle et intime de Dieu, son plan sur le monde par le Verbe, préparation antique de la Rédemption, à la réalisation de ce plan par Jésus-Christ. Quand je pense à toutes ces harmonies, à toutes ces synthèses qu'on trouve dans la Bible, c'est pour moi une espèce d'angoisse d'essayer d'en parler. Plus on regarde, plus on voit l'unité qui s'établit partout, et les parties de l'ensemble qui se rejoignent en cette grande épopée de l'Écriture. Mais je sors de mon sujet ; d'ailleurs je ne puis plus vous en dire grand'chose.

Donc, ces précautions prises, et cette préparation achevée, l'étude personnelle de S. Paul commence. Que puis-je vous en dire qui ne soit sot et enfantin ? Conduit par S. Thomas, vous entrez dans l'étude des détails. Ce n'est pas seulement une demi-heure, ou une heure, ou deux heures par jour, que vous consacrerez à cette étude ; elle n'est pas localisée, *parquée, emprisonnée*, pour ainsi dire, dans un petit espace de temps réglementaire, en dehors duquel vous oublierez S. Paul. Votre pensée votre ministère, votre vie intérieure, l'ensemble de vos pensées et de vos exercices de piété, votre personne entière, tout cela vient aboutir et comme *s'engouffrer* dans S. Paul ; vous faites en lui votre demeure, vous vous y *rani-*

ches, votre méditation y passe. Si vous prêchez ou dirigez, S. Paul est là pour vous inspirer ; vos autres études cherchent spontanément à se tourner vers celle-là, pour se compléter et s'inspirer d'elle, même la messe, car pour dire la messe vous êtes plein de l'Épître aux Hébreux.

Une troisième ou quatrième historiette, et pardon de parler toujours de moi. Souvent, quand je prêchais à mes bonnes petites religieuses, et que déjà je possédais mon sujet, j'ouvrais S. Paul au hasard, j'en lisais deux ou trois versets attentivement ; ce n'était pas dans mon sujet, n'importe. Ces pensées fortes me faisaient intérieurement l'effet que produit au physique un bon verre de *madère* ; elles me donnaient de l'enthousiasme ; j'appelle cela *se mettre en vibration* ; puis on parle d'autre chose ; pourvu qu'il s'agisse de la vie surnaturelle, ça va toujours ! Je ne faisais pas de bien, parce que je suis un pauvre pécheur, mais ce n'était pas la faute de S. Paul. Mon idée serait donc d'*installer* S. Paul dans ma vie pour qu'il la remplisse, que son soleil l'éclaire du soir au matin, et que sa *théologie* se répande sur tout mon être, tous mes actes, *sicut oleum effusum*.

Et maintenant, au moment précis et réglementaire plus spécialement réservé pour l'étude de S. Paul, une heure, une demi-heure — plus, autant que possible, car si ce moment est trop court, il faudra interrompre juste quand on commencera à *entrer en vibration* — que ferai-je ? Ah ! voilà le délicat ! Que faites-vous dans une visite au Saint-Sacrement ? Eh bien, c'est la même chose. L'étude de l'Écriture Sainte, et surtout de S. Paul, est une vraie visite au Saint-Sacrement. Ce n'est pas la tête qui étudie : pauvre étude que celle où la tête seule est en jeu ! c'est l'âme qui contemple, armée pour cela de toutes ses ressources : intelligence, cœur, tendresse, facultés aimantes, méditation, recueillement, pureté du cœur, virginité des pensées, même les facultés poétiques et enthousiastes ; armée surtout de la grâce sanctifiante, vivante et active en elle, et tressaillant au contact de l'Esprit-Saint, qu'elle va sentir et embrasser sous la parole de l'Apôtre : *Caritas Dei diffusa est in cordibus... per Spiritum Sanctum*. — Je disais :

pureté du cœur : Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt... même ici-bas, et surtout dans l'Écriture. Un beau mot de S. Bernard trouvé dernièrement : *Ut enim corporeus nobis visus, aut humore interiori, aut exterioris injectione pulveris impeditur, sic et intuitus spiritualis interdum quidem propriæ carnis illecebris, interdum curiositate sæculari et ambitione turbatur.* S. Thomas, S. Bonaventure, S. Augustin, en disent bien d'autres ! Quelle pureté d'âme et de pensées il faudrait pour toucher à ce vase d'élection, et atteindre cette *moelle* de dogme et de vie intérieure ! Chercher la pensée dogmatique, toujours la pensée dogmatique, puisque c'est là le Verbe, la foi, et en même temps le germe du sentiment vrai, — pas du romantisme, — de la morale, de la piété, *semen est verbum Dei*. Dédaigner les applications sentimentales, accommodatives ; ce serait adultérer la parole de Dieu, en la faisant servir à une pensée humaine. Ne pas même chercher d'abord et directement la piété, qui est un fruit, et qui viendra plus sûrement et plus fortement, qui sortira de votre cœur comme de son fonds, si vous cherchez d'abord le germe, *semen est verbum Dei*, le germe qui vient avant le fruit *dans l'ordre de génération*, comme dirait S. Thomas : c'est-à-dire que le dogme est cause, et la piété est effet. Mettre, d'ailleurs, à chercher ce germe, tout ce qu'on a déjà de piété, de respect, de tendresse ; ne pas se contenter d'analyser sèchement un verset et de le coller, de l'aplatir dans sa mémoire, comme une fleur dans un herbier ; mais le semer vivant dans l'âme, comme un germe, pour germer, pour fleurir. *Ouvrir l'intérieur* de ces divines paroles, comme on l'a dit ; se pencher au-dessus de ces abîmes, la lumière de la foi à la main, y plonger l'œil, y descendre, pour savourer, méditer les divines substances, entassées là pour nous en conserves ; scruter toutes les anfractuosités du texte, *dénicher* et goûter tous ces petits mots spirituels, cachés souvent dans les coins de ce texte inspiré ; ne pas passer par-dessus comme le vulgaire, c'est-à-dire la plupart des lecteurs de l'Écriture Sainte, qui lisent la superficie sans apercevoir les intimités de la pensée divine, *elhouppant* un peu le dessus et

sautant de l'autre côté, comme le chien du chasseur qui poursuit un lièvre : le lièvre se blottit au gîte, le chien saute le buisson, perd la trace, et cherche plus loin une nouvelle proie et de nouvelles déceptions. Pardon de la comparaison peu noble, je n'ai pas le temps de choisir et de limer. Ne rien passer, ne rien négliger : *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus.*

Voyez, que de choses rien que dans ce premier verset de l'Épître aux Romains ! Ce *segregatus in Evangelium*, quel mot ! Et du verset deuxième au verset cinquième, voilà le programme et l'objet de l'apostolat. S. Paul a de ces coups de crayon puissants ; en deux versets, il vous fait une synthèse qui va d'un pôle de l'éternité à l'autre, embrassant tout ce qu'il y a entre les deux. Exemple, versets deuxième et troisième du premier chapitre de l'Épître aux Hébreux, ces sept attributs de Jésus-Christ : peut-on dire de Notre-Seigneur quelque chose qui ne soit pas là ? Et cette Épître aux Hébreux ! Mais non, n'en parlons pas, ce serait trop désespérant de ne pouvoir que balbutier : *De quo nobis grandis sermo, ininterpretabilis ad dicendum*, comme l'Apôtre l'avoue lui-même, stupéfait des hauteurs qu'il aperçoit, et dont, au dernier chapitre, il déclare n'avoir rien dit : *Etenim per paucis scripsi vobis ;* et voyez donc quelle est notre science à nous, *elementa exordii !* (V. 12.) Qui sait si le cœur, le tabernacle de la théologie de S. Paul, le sommet de la montagne d'où l'on domine tout, n'est pas au chapitre cinquième, verset cinquième, aux Romains, puisque c'est la définition de la grâce avec tous ses éléments !

J'ai cent fois porté le défi suivant : trouvez dans S. Paul un texte où il parle de la grâce, et de son opération en nous, sans de suite nommer le Saint-Esprit, sans du moins que, fouillant un peu les environs, je puisse le trouver. — Toujours dans l'Épître aux Romains (ch. VIII, 14-28), quelle vue sur l'état de l'homme, sur sa solidarité avec toute créature, sur cette espérance inénarrable qui console son cœur ! Et cette révélation des enfants de Dieu (I Corinth., 15) : on voit notre

défroque charnelle tombant comme un vêtement qu'on ôte et qu'on laisse glisser à ses pieds, l'âme sanctifiée apparaît radieuse, divinisée, l'homme céleste jaillir du sein de la pourriture terrestre vers Dieu.

L'Épître aux Éphésiens a toujours été ma prédilection, mes délices, à cause de cette idée de l'Église. N'en parlons pas ; mais à propos du verset douzième au chapitre quatrième, voyez tout ce grand attirail de la vie et du fonctionnement de l'Église. Tout le travail du sacerdoce vient aboutir à cette petite chose humble et cachée, la formation du Saint par la grâce produite en son âme. Quand il faut dire que, sur la seule Épître *ad Philippenses*, qui est si courte, Vasquez a fait deux volumes in-folio, qui ne sont pas des phrases creuses, et n'ont pas épuisé le sujet ! C'est que les mots de S. Paul laissent voir encore bien plus qu'ils ne disent ! C'est comme l'Hostie eucharistique qui, si petite, contient de si grands mystères, *Verbum abbreviatum* ; ou encore ce sont comme de petits trous percés dans le mur de notre prison, pour apercevoir l'Éternité. Après avoir ainsi médité, contemplé, conversé intérieurement avec le Verbe, trouvé la pensée dogmatique et la vue intérieure, pour fixer, autant que le permet le langage humain, les idées entrevues, après avoir pris l'ordre et le plan de S. Thomas pour guide, se faire un petit précis à soi, selon son besoin et sa nature propres, en notant dans leur ordre quelques idées principales résumant le texte.

Voilà, selon moi, comme il faut traiter toute l'Écriture, et même toute science sacrée et toute étude. Toute étude doit chercher le Verbe : « *Qui quærent me, invenient me.* » Toute étude qui ne fait pas cela, qui n'est pas une visite au Saint-Sacrement, un état général de contemplation, d'union à Dieu, est une misère !

On m'a reproché de donner trop à l'étude et pas assez à la piété dans la formation sacerdotale. Et pourtant...

LETTRE CCLXXVI

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y-Fou, 25 décembre 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

Nous sommes en pleine fête de Noël, et bien qu'aucune cérémonie ne soit permise, sinon une messe basse et la plus simple des bénédictions du Saint-Sacrement, notre maison est tout en gaîté ; elle déborde de gens qui crient, jouent, circulent et regardent. Comme nous avons un départ de lettres demain, je me retire dans mon coin pour causer avec vous.

Un mot sur notre fête de Noël. Notre maison est donc pleine de monde, je ne l'ai pas encore vue si remplie ni si égayée. Depuis trois jours, c'est un plaisir de voir arriver ces caravanes de tous les coins du district ; à chaque instant il en arrive : tantôt le régiment de San-Cha-Ko, tantôt celui de Yuen-Tan-Kéou, tantôt celui de telle ou telle autre station. Depuis huit jours, nous sommes trois prêtres ici, mon confrère, un prêtre chinois et moi, et nous avons passé deux journées à confesser. Ces fêtes sont de vraies joies, et pour nous, qui *palpons* ainsi notre troupeau, et pour nos chrétiens, qui n'ont guère que ces deux beaux jours dans l'année. Beaucoup couchent dans la chapelle et partout où il y a tant soit peu d'abri ; pour quelques sapèques, ils achètent un bol de riz, qui compose tout leur repas fait en cinq minutes ; on les catéchise, on les confesse, on les *rafistole* ; ils passent la journée et la soirée ensemble ; à la messe de minuit, ils sont entassés dans la chapelle.

Nous n'avons que les pères de famille, de jeunes garçons, et quelques femmes courageuses qui, malgré leurs absurdes petits pieds, ont bravé le supplice de la marche en s'aidant d'un grand bâton. Songez que beaucoup de ces braves gens

viennent de dix à douze lieues, passer les fêtes avec nous. J'exultais ce matin, voici à quelle occasion : après la messe, mon confrère et moi nous nous retirons ensemble dans ma chambre, et tous les chrétiens, les hommes seulement, viennent deux à deux nous faire le grand salut. Ils se groupent tout naturellement par villages, chacun se met à genoux devant nous et baisse la tête jusqu'à terre ; ne soyez pas étonné, c'est la mode chinoise, et le grand signe de respect même entre païens. Je disais à mon confrère, à mesure qu'il me nommait les localités : « Ne croirait-on pas les tribus d'Israël, venant tour à tour ? — La plupart sont très pauvres, et ceux mêmes qui, pour la contrée, sont réputés aisés, vivent misérablement et ne sont pas si bien habillés que les mendiants de France ; quatre-vingt-dix sur cent vont nu-pieds ou chaussés de sandales de paille qui valent douze ou quinze sapèques, moins de deux sous la paire. Ils sont fiers de se trouver près de leurs missionnaires et de se voir eux-mêmes réunis en grand nombre, quatre cents environ, avec ceux de Tsen-y-Fou. Aussi ils nous dévorent des yeux, nous abasourdissent de demandes de chapelets, images, médailles, petites croix, etc. Toute la journée ils sont dans notre jardin et notre cour à jouer, puis vont chanter de très longues prières à la chapelle, puis reviennent jouer, et toujours ainsi ; demain matin ils repartiront.

A midi, les *courses* ! Nous nous asseyons, mon confrère et moi, près d'une large allée qui sert de piste ; le prix est une poignée de noix que nous donnerons aux vainqueurs. Il s'agit de courir à deux, d'un bout de l'allée à l'autre, à qui arrivera le plus vite ; tous se feraient tuer pour gagner les noix. Les jeunes gens se défient et s'animent ; même des vieux se laissent tenter et se mettent à courir, ce n'est pas le moins risible de la fête. Le but de ces jeux n'est pas seulement d'amuser nos gens ; la vie habituelle des Chinois de la basse classe est absolument triste ; les païens n'ont d'autres plaisirs que les conversations *mauvaises*. Il faut que les chrétiens aient au moins les joies de la religion, la visite du *Père* dans leur village, ou leur propre visite chez le *Père*. Nous

cherchons à égayer pour eux ces jours-là le mieux possible, et à leur mettre dans le cœur un bon souvenir, l'affection pour la maison du missionnaire et le désir de revenir à une autre fête. Celle de Noël est la plus fréquentée, parce que les travaux de la campagne sont arrêtés ; et la messe de minuit, avec les pauvres petits réveillons après l'action de grâces, a un grand charme pour nos fidèles. Cependant, nous n'avons rien pour embellir notre chapelle sinon des cierges, des images coloriées et de malheureuses fleurs en papier faites, avec nos conseils et sous notre direction, par quelques bonnes femmes, et qui ne ressemblent à aucune fleur connue. Ah ! si j'avais un petit bébé d'Enfant-Jésus en carton-pierre, il ferait merveille ; jamais ici on n'aurait rien vu de pareil !

La fête finie, nos gens partent tout épanouis et réchauffés ; ils ont tant besoin de ces réunions pour se maintenir dans le triste et affreux milieu où ils vivent ! « On les voit changer en mieux d'une année à l'autre, dit mon confrère ; ils deviennent plus chrétiens en vieillissant, en s'attachant à nous et à notre œuvre ; la foi s'invétère, les idées chrétiennes pénètrent leur pauvre intelligence, et les souvenirs du paganisme, ses superstitions, ses préjugés, ses croyances bizarres, ses pratiques diaboliques, vont en s'affaiblissant de plus en plus ; c'est ainsi que l'Évangile entre tout doucement dans l'esprit et les mœurs. » Rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intime vraiment surnaturel : Dieu commençant à établir son règne dans les hommes et les familles ! Depuis huit jours surtout, nous avons ce spectacle sous les yeux : à cause du chômage de l'hiver, quelques chefs des familles les plus notables de nos chrétientés, passent ici deux semaines ou un mois, chacun muni de sa couverture et d'une provision de riz, pour nous être à charge le moins possible. Ils viennent *étudier la doctrine* afin de la reporter aux chrétiens de leurs villages ; n'est-ce pas touchant ? Ces hommes, une vingtaine environ, étudient du matin au soir, sous la garde d'un bon catéchiste ; nous, nous leur faisons passer des examens, pour l'admission au baptême ou à la première communion.

Comme tout ce que nous voyons me démontre de plus en plus cette vérité que je ne saurais trop redire : c'est le *dogme* qui fait les peuples chrétiens, c'est la foi qui réforme et renouvelle l'homme ! Voilà de pauvres Chinois, ignorants et grossiers au suprême degré ; certes ils n'offrent pas à l'observation des types bien délicats ; n'importe ! le travail de la vie chrétienne en eux est admirable et on ne peut plus curieux. L'éducation religieuse, morale et intellectuelle du Chinois, riche ou pauvre, est absurde, à l'antipode de l'éducation chrétienne ou simplement raisonnable. Sa pauvre tête est farcie d'un tas de choses *indescriptibles, inqualifiables, innombrables* ; superstitions, croyances et pratiques ridicules, usages et rites qu'il ne s'explique pas lui-même, mais auxquels il tient ; il a été élevé là-dedans, il ne voit que cela autour de lui.

Du jour où il accepte d'embrasser le christianisme, il faut démonter *cela* pièce à pièce, *installer* lentement et péniblement, dans cette tête si mal meublée, la croyance à un seul Dieu, nos mystères, Jésus-Christ et ses œuvres, l'Église et ses institutions, la grâce et la vie surnaturelle, les moyens de salut, la notion du bien et du mal, entendus dans leur vrai sens et selon l'Église, les commandements, l'idée du péché, celle du mérite, etc... etc... Je vous demande quel travail, mais aussi quelle jouissance d'y assister ; c'est bien plus frappant qu'en France, où ce contraste n'existe pas entre la croyance que vous donnez à cet homme et celle que vous lui arrachez, entre ce que vous faites de lui et ce que sont encore les païens de son entourage. On voit ses réponses devenir de plus en plus claires, l'idée chrétienne se faire une petite place et refouler peu à peu les idées païennes, la foi se former, enfin le chaos se débrouiller ; on voit l'œuvre intérieure du Saint-Esprit... Non, je n'exagère pas, malgré l'ignorance épaisse des gens que nous manipulons, ces phénomènes sont sensibles. Il faut vous dire que, comme connaissance littéraire du catéchisme et des prières vocales, nous exigeons beaucoup plus en général qu'on n'exige en France. Un homme qui se prépare au baptême est instruit par le caté-

chiste ou le chrétien le plus savant du lieu, et vient passer devant nous, de temps en temps, un examen. Le plaisir, c'est de le trouver, quand il revient après trois mois par exemple, sachant les mystères et les principaux dogmes, sachant ses prières, moins neuf, moins *stupéfait* des notions sur lesquelles on l'interroge.

Un de ces derniers jours, un bonhomme de soixante ans, demeurant à deux lieues d'ici et qui *adore*, c'est-à-dire est catéchumène depuis trois mois, se présente pour son premier examen. C'est un vieux en loques, nu-pieds, pommettes saillantes, petits yeux aussi peu intelligents que possible. Mon confrère pensait qu'il ne saurait rien et répondrait : « Il y a trois Dieux ! » c'est la mode ici comme en France. Oui ! voilà mon bonhomme qui sait d'abord très bien ses prières, et assez bien les principales vérités du catéchisme. Le voyez-vous devant nous, ce pauvre vieux, rouge de honte et de respect, tremblant d'émotion, les deux mains jointes, comme s'il allait communier ? A chaque question il fait un grand salut ; parfois il croit bon de faire un grand signe de croix qu'on ne lui demande pas ; et quand il ne sait pas, il se tortille et se tourmente. Ce bon vieux m'a vraiment touché, et nous étions fort contents de lui ; mais il faut attendre et l'éprouver avant le baptême. Pauvre intelligence, qui a vécu dans l'ignorance de la vérité et vouée aux sottises les plus ridicules ; il a fallu qu'elle arrivât à soixante ans pour se *décrotter* ! Que j'étais heureux d'entendre ce vieillard nous dire, sans broncher et sans avoir l'air d'en douter ni de s'en étonner : Il y a un Dieu, un Dieu en trois personnes, sept sacrements, etc... Il sait que le baptême auquel il aspire doit produire en lui tel et tel effet ; que la *sainte Religion* est gouvernée par les missionnaires, les évêques et le *grand chef* de religion de Rome. Voilà ce que j'appelle *l'entrée triomphale de l'idée chrétienne, du dogme qui fait les chrétiens*.

Nous-mêmes, missionnaires, nous nous plaignons et gémissons souvent de constater à quels misérables motifs nous devons beaucoup de nos chrétiens. Rarement, en effet, ils procèdent des raisons *intrinsèques*, directement surnaturelles

et désintéressées, comme celles qui inspirent la foi des chrétiens en France. Cependant, une réflexion peut nous consoler : jusqu'à leur conversion, nos catéchumènes ont été absolument étrangers au christianisme par leur vie antérieure, leur éducation, leurs idées, le milieu social où ils vivent, leurs affections... Ils ne peuvent connaître notre religion que par les dehors, par quelques côtés extérieurs qui leur apparaissent, par des points de contact accidentels qu'ils ont eus avec elle : comment seraient-ils attirés et touchés par des raisons *intrinsèques*, puisque jamais ils n'ont vu l'intérieur du christianisme ? Aussi, quand ils deviennent chrétiens, c'est une découverte pour eux, et ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient pas soupçonné la nature et les richesses de leur foi nouvelle ; leurs motifs premiers étaient ordinairement incomplets, insuffisants, quelquefois même inacceptables pour nous, souvent intéressés. Cependant, leur mouvement vers la foi a pu être sincère et inspiré par la grâce. S'il l'a été, la lumière se faisant en eux pour leur découvrir les splendeurs de la foi, ils acceptent toutes les vérités et leurs conséquences morales, qu'ils n'avaient pas même soupçonnées, ils élèvent leurs âmes à la hauteur du surnaturel et deviennent vraiment chrétiens ; — les motifs de leur foi et de leur profession chrétienne, quand ils reçoivent le baptême, sont bien meilleurs, plus *fondamentaux* que ceux qui les poussaient deux ans auparavant à le demander. Sinon, s'apercevant qu'ils se sont trompés, et que la profession chrétienne tire plus à conséquence qu'ils n'avaient pensé, entraîne des obligations de foi et de morale, un état de vie, un ensemble de vertus, de sacrifices et de pratiques qu'ils n'avaient pas prévus, ils reculent, et ce n'est que la moitié d'un malheur, car le malheur complet serait d'avoir, comme chrétiens dans l'Église, des gens dont le cœur serait païen...

Le dogme fait les peuples, il les refait aussi ; cette besogne en aucun cas ne s'achève en un jour. Regardez bien si le siège principal du mal de la France ne serait pas l'intelligence ; si son péché ne serait pas le péché de l'esprit ; si ce qui lui manque ne serait pas précisément le *dogme* bien plus

encore que la morale ; le dogme, c'est-à dire l'idée chrétienne, la pensée de la foi entrée dans l'âme, l'occupant et la surnaturalisant tout entière, enfin cette *impénétration* profonde de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, l'intelligence, par l'esprit de foi qui informe sa vie, féconde et dirige son activité. Certainement, Dieu pourrait, s'il le voulait, faire un grand miracle national qui convertirait tout du jour au lendemain, et ceci n'est impossible qu'étant donné l'ordre constamment suivi dans l'humanité par la Providence ; certainement, un bon gouvernement aiderait l'Église. Mais ce mot de M. de Maistre : « Les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent, » renferme une remarque bien vraie pour celui qui a lu et médité l'Histoire. La manière dont on désire un bon gouvernement en France, et l'influence qu'on attend de lui, me font penser à ceux qui espèrent n'avoir plus bientôt qu'à ouvrir la bouche, pour y recevoir des alouettes toutes rôties. Je crois au droit et à la vertu d'Henri V, comme à la coopération très heureuse que son gouvernement apporterait à l'œuvre de Dieu ; mais il me semble avoir remarqué jadis que l'on comptait trop sur le moyen *humain*. D'ailleurs, supposé même que, du jour au lendemain, nous ayons le meilleur gouvernement, une éducation excellente imposée à tous, il faudrait encore du temps. Notre société actuelle compte une génération déjà formée, peu chrétienne, qui, en toute hypothèse, influera sur la génération suivante, non pour empêcher la résurrection, mais pour la retarder et compliquer le travail. Il existe de puissants moyens de perversion, dont l'influence pernicieuse ne peut disparaître que peu à peu : la presse, le suffrage universel, des habitudes prises, une organisation du plaisir et de la débauche, une atmosphère de luxure et le mépris du bien, le mépris du prêtre, enfin, des institutions diaboliques qui dureront encore longtemps et combattront toujours le bien.

Le sérieux, au milieu de tout cela, c'est de nous sanctifier et de répandre l'odeur de Jésus-Christ dans quelques âmes, afin que le germe de résurrection soit conservé quelque part.

Adieu, me voici pressé, car le courrier va partir pour le Sé-Tchouan. Je vous embrasse bien tendrement en Notre-Seigneur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXVII

A M. l'abbé Pinel

Tsen-Y-Fou, décembre 1876.

MON CHER AMI,

Vous voyez combien vous avez besoin d'une vie sacerdotale forte, pleine de principes sûrs et fermes, et de quelque chose qui vous rende robuste dans la foi, assuré contre les dangers moraux et intellectuels du ministère. Et où trouverez-vous ce quelque chose, sinon dans la science sacrée ? *Semen est verbum Dei*. On aura beau faire, beau chercher, beau inventer des idées nouvelles et des industries de tout genre, pour trouver le moyen préparateur du sacerdoce, on ne le trouvera que dans la vieille idée de l'Église et de notre vieux S. Paul : *In patientia et doctrina*, et de Notre-Seigneur lui-même : *Euntes docete... Sanctifica eos in veritate*.

On n'obtiendra un clergé robuste, éclairé dans sa foi, puissant dans ses œuvres, que lorsqu'on s'avisera de donner pour arme à son zèle, et pour aliment à sa piété, la science sacrée, qui n'est pas une industrie particulière, mais le moyen universel qui a seul les promesses d'efficacité.

Piochez, piochez Franzelin ; entrez profondément, fortement dans son idée. Quand vous n'aurez plus personne pour animer votre courage, restez fidèle au principe et n'en démordez plus. Que si quelqu'un cherche à vous en détourner, vous disant : Le Christ est ici, ou il est là, ne l'écoutez pas et continuez votre route. Pour ce qui est de votre méthode intrinsèque de travailler, ne vous inquiétez pas

beaucoup de ce décousu auquel vous condamnent et votre négligence naturelle et le morcellement des études au séminaire. Pour moi, j'ai toujours, en études, sacrifié beaucoup au caprice du moment, sans toutefois sortir jamais de mon cadre ; c'est-à-dire, j'avais toujours une vingtaine d'études en route, mais toutes ces études reliées par un plan unique et une seule idée dominante. Selon l'inspiration et le goût du moment, je quittais l'une pour l'autre ; un matin, je me mettais à une étude, j'en avais pour deux, trois, quatre, huit jours de fièvre, puis je prenais autre chose — excepté toutefois pendant mon séminaire, car les examens me forçaient à suivre une seule ligne. Astreignez-vous, autant que possible, à la synthèse en études, car il est très bon, essentiel même, de mater son intelligence, pendant les années où elle est encore flexible et souple. Trop de livres à ce point de vue sont un danger, par les occasions qu'ils offrent de digresser.

Scrutez Franzelin ; il contient tout à l'état de germes, de principes ; comme vous le dites, c'est le mode contemplatif. Il vous apprendra à contempler la substance du dogme, et non pas seulement à chercher des textes, à grouper, manipuler, agencer des preuves, comme l'enfant qui arrange un jeu de patience ; preuves sans idées, puisque la première n'est que la répétition de la proposition à prouver, et toutes les autres la répétition de la première, y en eût-il dix mille.

Le travail pour l'avenir se compose de deux parts : l'une qui est de vous, l'autre, non. Celle qui est de vous, c'est de vous préparer solidement par l'étude, entendue comme plus haut, et sur les auteurs désignés ; puis d'animer, de féconder, d'informer l'étude par le désir et l'amour de la vérité, par la prière et le sacrifice intérieur de ce qui pourrait mettre obstacle, faisant ainsi de cette étude surnaturalisée et agrandie sa sanctification actuelle. Ce contact, ce tête-à-tête prolongé avec Notre-Seigneur, cherché avec pureté de cœur et assiduité, fera encore par la suite votre bonheur, votre force et votre consolation. Car l'homme, et particulièrement le pré-

tre, se sanctifie d'abord et irrévocablement par l'intelligence. Ce n'est pas impunément pour notre cœur que nous approchons du foyer de la lumière, qui est aussi le foyer de la chaleur ; nous nous y brûlerons les ailes, et tout notre être sera embrasé et refait dans la charité.

Ayez donc premièrement cette piété, cette virginité de l'intelligence, si inconnue aujourd'hui ; que Notre-Seigneur, repoussé partout, s'y repose avec bonheur. De votre intelligence soumise, sanctifiée, il descendra dans votre cœur ; mais de votre cœur, où il séjournerait un instant, il ne remonterait pas dans votre intelligence, qui est la faculté maîtresse, et votre prétendue piété ne serait qu'une sentimentalité, sincère peut-être, mais insuffisante, éphémère, et surtout nullement sacerdotale.

Toutes les objections qui nous sont faites, proviennent d'une fausse idée de la théologie, dont on a fait une étude étroite, naturelle, en tout semblable, quant aux dispositions, à une étude de littérature. Ne vous laissez pas entraîner par cette idée. Faites ployer et servir toutes vos facultés à votre sanctification par l'étude, qui doit en être le centre lumineux et fécond ; soustrayez-vous à l'influence aigre, malsaine, dissipante des chicanes et des rivalités ; faites-vous une atmosphère sereine par le détachement du cœur et l'humilité. L'humilité est nécessaire ; ne jamais s'enorgueillir ni mépriser les autres. Mais ce n'est pas la théologie qui vous rendra orgueilleux ; et si on vous dit que l'humilité consiste à faire de la théologie comme tout le monde et à ne pas sortir de l'ornière vulgaire, répondez qu'en France, c'est faux ; il y a cent cinquante ans que la théologie française fait ses preuves d'impuissance et de stérilité. C'est elle, n'en doutez pas, qui nous a donné un clergé sans action sur les peuples, sans force de cohésion. Nous avons, en France, quarante mille prêtres doués de piété personnelle et de vertus privées ; nous avons des œuvres catholiques nombreuses et florissantes ; une dépense de ressources intellectuelles, morales et matérielles sans pareille ; et, avec tout cela, les peuples ne s'en vont-ils pas, ventre à terre, à la putréfaction ?

La part qui n'est pas de vous viendra des hommes, des choses et, en dernier ressort, de Dieu. Sous ces influences, votre idée d'avenir s'élaborera presque toute seule, et votre chemin s'éclaircira, sans que vous ayez beaucoup à vous en préoccuper. Réfléchissez néanmoins et sondez-vous, pour connaître où vous porte l'attrait intérieur qui est le doigt indicateur de Dieu. Remettez-vous fréquemment dans les mains de Dieu, le priant de vous former et de vous façonner selon ses vues, promettant de le servir de votre mieux, dans quelque voie qu'il vous pousse. Cette disposition est très importante. Puis, surviendront des circonstances imprévues et providentielles, raisons de famille ou autres, qui pourront vous tracer tout naturellement le chemin, ou vous barrer les rues que vous ne devrez point prendre.

Ne regrettez pas trop les conditions exceptionnelles et les vicissitudes, au milieu desquelles s'est faite votre éducation, et ne pleurez que vos péchés ; pour le reste, vous verrez, dans quelques années, à quoi cela vous préparait, et quelle marche la Providence vous a fait suivre à votre insu. On ne la comprend bien, ou pour mieux dire, on ne commence à saisir l'ensemble, les lignes principales de ce plan divin, que lorsque l'on arrive au but où l'on était appelé. Ceux qui contrarient la volonté de Dieu par leur volonté propre et leur ingérence tout humaine ; ceux qui veulent être les artisans de l'avenir que vise leur ambition, ceux-là ne connaîtront jamais cette paix et ce bonheur de l'âme obéissante, dans la voie détournée et aride où ils se sont engagés. Jamais ils ne goûteront cette jouissance de pouvoir grouper toute leur vie passée, pour en tirer une conclusion utile, pour admirer la puissance et la bonté de Dieu qui a tout fait à leur insu, nous protégeant contre nos propres écarts, nous châtiant et nous ramenant par la douleur, nous encourageant par des joies spirituelles, nous menant, en un mot, par la main jusqu'au but qu'il nous avait préparé de toute éternité...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXVIII

A la Sœur Maxence

Tsen-Y, 4 janvier 1877.

MA CHÈRE SŒUR,

J'ai reçu hier la lettre par laquelle vous m'apprenez que Dieu vient de visiter notre chère maison, et d'y prendre ce que vous aviez de meilleur, ou, pour mieux dire, d'y prendre son bien. Je viens de dire la messe des Saints-Innocents pour notre pauvre Mère Sainte-Angèle, et je ne sais pas trop si, depuis hier, je n'ai pas autant causé avec elle que prié pour elle. La nouvelle de sa mort ne pouvait plus m'étonner ; il me semble que, depuis deux mois, je sentais qu'elle n'était plus là, ou plutôt qu'elle était rapprochée de moi par la mort même. Aussi, plus d'une fois, depuis à peu près l'époque où elle est morte, le soir surtout, quand je suis seul et que je repasse une foule de pensées que je partageais avec elle, je me surprénais à lui dire, à tout instant : « Voyons, notre Mère, n'est-ce pas vrai, ceci ? » — Ce vide que vous éprouvez, je l'éprouve aussi, et votre peine, je la partage, pour mon propre compte, plus que je ne puis vous dire...

Ce mois d'octobre où elle est morte, c'est le mois des vendanges de Notre-Seigneur ; je ne dis pas cela parce que c'est le mois où je suis né, où j'ai reçu le sacerdoce, et où je suis entré aux Missions Étrangères ; mais parce que j'y remarque une foule de fêtes touchantes qui plaisaient à notre Mère. Que je suis consolé, en pensant qu'elle a été enterrée le jour de notre belle St^e Angadrème, dont l'office est si profond et si mystique ! Je me rappelle encore ce sermon de M. Paillart (1) pour la Sainte-Angadrème, que je n'ai ni

1. Prêtre de la plus haute vertu, du plus grand mérite, et de la plus touchante humilité ; pendant de longues années vicaire de la cathédrale de Beauvais.

entendu, ni lu, mais dont cette pauvre Mère m'a plusieurs fois parlé. — Et puis, elle est morte à égale distance entre S^{te} Brigitte et notre grande S^{te} Thérèse qu'elle m'a tant recommandée, et qui était sa maîtresse de spiritualité. Et puis encore, quelle consolation pour moi de lire, dans notre office des Saints-Innocents, quelques instants après avoir reçu hier votre douloureux faire-part, ces deux textes que je lui citais autrefois et qu'elle aimait : « Voici ceux qui n'ont pas été souillés dans les liens du mariage, car ils sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout où il va ; » et cet autre : « Voici ceux qui viennent de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau. » Vous souvenez-vous du dernier chapitre de l'Apocalypse : « *Veni, veni, Domine Jesu. — Etiam venio cito, ecce venio velociter.* » En relisant aujourd'hui toutes ces choses, est-ce que je puis être encore inquiet pour son salut ?

Vivez aussi de ce souvenir, et faites-en vivre les âmes qui dépendent de vous. Ne perdez jamais les idées de cette bonne Mère ; croyez-moi, c'étaient les bonnes idées, les idées profondes et solides, celles qui sauvent les Communautés religieuses. — Que de fois je me suis posé cette question : « Comment donc, avec une instruction relativement restreinte, voyait-elle si profondément, jugeait-elle si sûrement, pensait-elle si juste, et se rencontrait-elle, dans toutes ses idées, avec les grands théologiens et les grands saints ? » C'est qu'à son jugement naturel, qui était exquis, et à sa perspicacité, qui était très fine, à force de méditer, à force de mesurer tout à la mesure de la piété et de la vie intérieure, elle avait ajouté ce que les savants appellent l'*intuition* qui, sans raisonner beaucoup et sans tâtonner, va droit au but.

Vous ne me dites pas ses dernières paroles ; mais je sais bien que, d'une façon ou de l'autre, elle vous a dit : « Avant tout, soyez de vraies religieuses ; avant tout, visez à conquérir et à conserver la vie intérieure. » C'était sa grande idée ; c'est aussi celle de S. Paul et de tous les saints. Cette idée je la trouve partout, dans l'Écriture, dans les prières de l'Église, dans le bréviaire, dans la théologie, dans mes

lectures, dans les pauvres âmes que je commence à manipuler. — Oui, soyez de bonnes gardes-malades, de bonnes maîtresses d'école ; soignez bien le côté matériel de vos devoirs, acquérez de l'instruction, puisque la loi et votre situation l'exigent. Mais, avant tout, soyez des religieuses, et soignez la vie intérieure ; le reste vous sera donné par surcroît.

Je le sais très bien, une des principales préoccupations de cette pauvre Mère était celle-ci : « La loi maintenant exige de nos Sœurs toutes sortes d'études et de brevets ; voilà qu'il nous faut les pousser aux examens, consacrer le plus beau temps de nos novices à étudier, à faire de la science, laisser la science manger leur vie et prendre la place de la formation spirituelle. Moi aussi, je veux des Sœurs capables, et je veux qu'elles étudient ; mais j'ai grand'peur que tout cela ne prenne sur la vie intérieure, ne fasse oublier le principal, la seule chose nécessaire ; et qu'on ne finisse par être beaucoup plus des gardes-malades et des institutrices que des religieuses. » — Elle avait bien raison ; et il est certain que c'est un danger considérable pour vous. Son idée, la voici : « Restons des religieuses ; n'exposons notre vie intérieure ni pour de l'or, ni pour de l'honneur, ni pour de la science... »

Ne laissez jamais appauvrir votre âme sous aucun prétexte et à aucun prix, sous le rapport de la vie surnaturelle. Les temps actuels sont difficiles à passer ; il est possible que la loi vous gêne dans quelques années plus encore qu'aujourd'hui. La société au milieu de laquelle vous êtes appelées, va de plus en plus à l'opposé de l'esprit de Notre-Seigneur, et devient, pour votre piété, de plus en plus dangereuse et pleine d'embûches. Les vocations ne germent pas beaucoup sur ce terrain si peu imprégné du christianisme. Mais il est clair, il est évident, que la seule condition de salut, de conservation et de prospérité pour votre petite famille religieuse, est dans une bonne formation intérieure et une conservation inviolable de la ferveur. La raison en est bien simple : c'est Notre-Seigneur qui fait germer les vocations virginales — *Vinum germinans virgines..... Seminador casti consilii.* Il

est bien clair que, quand il aura fait germer une vocation, il la conduira, tout naturellement, là où il sait que la fontaine de la vie coule encore, et coule avec plus d'abondance. Et si Notre-Seigneur veut faire cela, rien ne l'empêchera de le faire, ni la persécution, ni la pauvreté, ni les tribulations ; au contraire, tout cela servira son dessein. Il faut bien, en définitive, se résoudre à croire que la Providence nous gouverne, dans les petites choses comme dans les grandes, et que tout ce qui nous arrive en dehors de nos péchés, est voulu de Dieu, pour servir ses desseins et procurer notre salut. Si Notre-Seigneur a donné à notre Mère Sainte-Angèle une longue carrière à Beauvais, à mes yeux, cela signifie quelque chose, c'est un signe d'avenir ; il ne prodigue pas les âmes trempées comme celle-là ; quand il en donne une, c'est qu'il a envie de fonder quelque chose ; et, par les assises qu'il a posées, on peut juger de l'édifice qu'il veut construire, et qu'on ne verra peut-être que plus tard.

Pauvre petite Sœur Marcellin (¹), vous voilà orpheline, veuve, et mère sans enfants ; je me figure bien le bouleversement qui se sera fait dans votre vie, et je vous vois d'ici comme un corps sans os. Je sais bien que vous aurez mis votre sacrifice au pied de l'autel, et que vous allez, comme moi, causer plus d'une fois seule avec notre Mère. Vous surtout, ma petite Sœur, soyez une vraie sainte, toujours noyée dans la prière, et dans la mortification intérieure ; je compte toujours sur vous, pour m'envoyer des provisions de grâces et de mérites ; je vous reconnaîtrai bien, plus tard, quand nous arriverons au ciel ; ne restez pas à moitié chemin, non seulement du salut et du strict devoir, mais de la piété et de la vraie sainteté.

J'espère que cette mort si édifiante vous aura toutes sanctifiées encore ; qu'elle sera, pour vous toutes et pour votre maison, le signal d'une grande bénédiction du bon Dieu. Des morts comme celle-là, et le passage des âmes intérieures,

1. Celle des Sœurs qui donna à la Mère Sainte-Angèle les soins les plus assidus, pendant plusieurs années.

sont la richesse des Congrégations religieuses, tant qu'elles restent fidèles à l'esprit de leur fondation.

Faites, s'il vous plaît, chère Sœur, pour moi, et tout exprès, un petit pèlerinage au tombeau de notre Mère Sainte-Angèle ; faites-lui mes promesses, les promesses qu'elle me suggérait toujours, de ne pas laisser entamer ma couronne, et de ne pas perdre mon compagnon. Dites-lui mes mots, ceux qu'elle aimait le mieux, ceux que je lui redis moi, même depuis ici. S'il y a, tout près de sa tombe, quelque pauvre petite fleur des champs, cueillez-la-moi et envoyez-la-moi dans une lettre, — pas une belle fleur, mais une fleur des champs...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXIX

A son Frère

Tsen-Y, 6 janvier 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

J'écris en ce moment au P. Bocquet une immense lettre sur la *Méthode théologique* (1). Je lui en ai déjà envoyé un morceau, et je finis le second, qui n'est pas du tout le dernier. Tu auras communication de cette lettre.

Tu me poses une question sur l'étude de S. Paul et sur le commentaire qui serait le meilleur. En dehors de Cornelius a Lapide, je ne vois pas grand'chose. L'abbé Crampon a bien fait quelque chose ; mais il n'est pas mon homme. Le travail du P. Mauduit a du bon ; mais il est court et vieux

1. Nous avons terminé et publié, en 1889, cette lettre qui forme un volume considérable et une œuvre de la plus haute valeur. Nous venons d'en donner une *seconde édition*, au Tome IX des *Œuvres complètes* du P. Aubry, sous le même titre : *La méthode des Études ecclésiastiques dans nos séminaires, depuis le Concile de Trente.*

— vieux d'une autre façon que les Pères de l'Eglise... J'ai dû, vers 1873-74, faire le programme des conférences diocésaines sur l'Écriture Sainte. Il s'agissait des *Actes* : ce n'est qu'un choix de questions, et la question n'est que posée. Les deux mêmes années, c'est moi qui ai fait le programme pour l'Histoire...

Je reviens à S. Paul, pour te dire que je ne tiens pas beaucoup à Picquigny (1). J'ai pourtant connu des hommes que j'estime, au point de vue du jugement, et qui le goûtaient. « J'aime Picquigny, me disait l'un d'eux ; il est vide de dogme, mais il a de la piété, et cela me suffit. » — Il indiquait là précisément la raison pour laquelle je n'ai jamais pu aimer Picquigny. Il te faudra le *commentaire de S. Thomas* sur S. Paul ; et je te conseille beaucoup, pour plus tard, cette étude dont je fais le plan dans ma lettre à M. Caffet (2).

Tu pourrais parcourir, dans la *Revue du Monde catholique*, de bons articles. J'aime surtout ceux de Ernest Hello. Certaines gens ne voient chez lui qu'un original, extravagant dans son style ; j'y vois un maître-esprit, qui pénètre très avant dans les choses ; chacun de ses articles, qui sont toujours concis, renferme quelque forte idée.

A bientôt une lettre plus longue. Celle-ci est provisoire, pour te faire patienter... Tu m'offres du vin ; j'accepterais volontiers, mais les transports sont trop difficiles et trop onéreux. Envoyez-moi plutôt quelques bonnes bouteilles de *Revas-y*, l'équivalent de ce que vous m'enverriez en vin...

Adieu, ton frère tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

1. Il s'agit ici du commentaire de Picquigny sur les Épîtres de S. Paul.

2. Voir la lettre CCLXXV, p. 269.

LETTRE CCLXXX

A M. l'abbé Thémé.⁽¹⁾

Tsen-Y, 6 janvier 1877.

MON CHER AMI,

Une lettre de mon frère m'annonce les aimables souvenirs que vous avez la bonté de m'envoyer, pour moi et mes chrétiens. Sans doute, vous avez voulu me prouver, plus efficacement encore qu'en paroles, que mon nom n'est pas entièrement oublié là-bas, et que vous vous intéressez à mes œuvres. Merci, non pas seulement en mon nom, mais au nom de nos pauvres chrétiens, merci pour votre bonté. Pour être complètement sincère, je ne puis qu'encourager cette tendance. Mais moi, que puis-je faire pour vous remercier un peu, et autrement que par des paroles ? Je voudrais bien vous envoyer une demi-douzaine de Chinois ; mais vous en avez déjà tant à Beauvais ! Et puis, ceux d'ici sont si lourdauds à ce qui pourrait vous être utile, que je les garde encore, au moins provisoirement, tout en les tenant à votre disposition, et en vous offrant au moins quelques filleuls, à vous et aux bonnes âmes qui dépendent de vous et qui s'intéressent à l'Œuvre de la Sainte-Enfance.

Il me semble avoir entendu dire que vous êtes, pour la ville de Beauvais, le directeur de la *Sainte-Enfance*. Je suis bien heureux de cette rencontre, et je vous préviens loyalement que je me propose, un peu plus tard, d'exploiter, auprès de vous, mes titres particuliers à votre bienveillance et à celle de vos associés ; dites-moi seulement ce qu'il faut faire pour cela. Notez que notre Kouy-Tchéou a, depuis ses origines, la spécialité des œuvres d'enfants, et qu'elles tiennent une très grande place dans notre organisation. Il y a

1. Alors premier vicaire à la cathédrale de Beauvais.

plusieurs raisons à cela : la misère des populations, qui les porte à se défaire très facilement de leurs enfants, soit en les jetant au fleuve, soit plutôt en nous les vendant pour quelques centaines de sapèques — dix sapèques valent un sou — si nous avons de quoi les acheter, surtout de quoi les nourrir et les élever ; le grand nombre d'enfants que leurs parents abandonnent avec une très grande facilité, et viennent quelquefois déposer à la porte de nos orphelinats ; une certaine position que nous a conquise Mgr Faurie devant les autorités civiles, et qui permet d'avoir des établissements de ce genre dans les villes mêmes, sans exciter la haine et les absurdes soupçons des païens.

Nous avons deux grands orphelinats et plusieurs petites succursales ; un troisième grand orphelinat est en formation, depuis quelques mois, ici même, et contient déjà 30 enfants, tous nés païens et vendus, livrés ou abandonnés par leurs parents. Comme bien vous pensez, le seul obstacle qui nous empêche d'en avoir 300 au lieu de 30, c'est le *nerf* de la guerre. Mais, comme disait Garcia Moreno, le bon Dieu n'est pas mort, et nous ne sommes pas inquiets pour l'avenir. — Qu'avons-nous de plus touchant à offrir à Dieu, de plus capable d'attirer sa bénédiction sur l'œuvre apostolique dans ces pauvres pays, que l'innocence de nos petits enfants, élevés dans la foi et destinés, tout naturellement, à former nos chrétientés en fondant des familles chrétiennes ? Le côté de notre mission où me voici, est précisément en organisation sous ce rapport, et nous y avons diverses œuvres en voie de formation ou en projet. Tsen-Y, d'où je vous écris et où nous avons une maison et 300 chrétiens, est un des centres de la mission ; notre paroisse a 25 lieues de long sur 15 de large, environ 1200 chrétiens baptisés, et un nombre flottant de 3 à 400 catéchumènes ou, comme nous disons, *adorateurs*, ayant plus ou moins de chances d'arriver au baptême.

Vous voyez si nous avons de la place pour gambader ; et je ne me trouve pas malheureux, malgré les séparations et les sacrifices qu'il a fallu faire, malgré le singulier genre

de vie que nous devons mener. Que je voudrais, un jour, vous envoyer, pour la table de M. le curé de la Cathédrale, un de ces bons déjeuners chinois qu'on nous sert en campagne : un plat de vers à soie frits ; une fricassée de graines d'oignons germées ; un rôti de chien ; de petits carrés d'un fromage nommé Teou-Fou, fait avec une bouillie de fèves ; d'excellentes pâtisseries, très dures, en farine de riz, empâtant des *vers des lieux* en guise de raisins de Corinthe ; enfin, une bonne tasse de thé que l'on boit toujours sans sucre ! Vous croyez que j'exagère ; mais je ne puis que vous le certifier ; j'en passe, et des meilleures.

Du reste, notre vie n'est pas triste ; pour mon compte, je n'ai jamais été si tranquille ni si heureux que depuis mon arrivée en Chine. Je ne connais pas de jouissance plus grande que de voir nos œuvres s'organiser tout doucement, la foi entrer dans les familles, et l'Église, si lentement et si péniblement que ce soit, s'installer au milieu de ces pauvres peuples, changer vraiment leur vie, leurs idées, leurs sentiments, et jusqu'à leur visage — ceci n'est pas une illusion, c'est une remarque que nous faisons tous, et qui m'a déjà frappé bien des fois. Le démon, dont les œuvres nous entourent, n'empêchera certainement pas notre petit troupeau de grandir, surtout si la paix nous est définitivement assurée. Déjà nous avons partout, dans les campagnes, des germes de chrétientés, des villages chrétiens en formation, pour lesquels il faut du temps et des ressources. Nos chrétiens ne sont pas de la plus fine espèce ; ils ne volent pas bien haut dans la spiritualité. Mais ces pauvres gens sont *tous fidèles* — excepté les apostats qui restent de la dernière persécution, en petit nombre, et qui reviennent peu à peu. Le missionnaire a tous droits sur eux ; quand il a commandé, c'est comme si le pape infallible ou le bon Dieu leur avait parlé.

Dernièrement, un bon vieux, qui demande le baptême, et qui, pour s'y préparer, *étudie la doctrine* et les prières depuis 4 mois, vient me voir d'un petit hameau où il demeure avec sa vieille, à deux lieues d'ici. J'étais seul — mon confrère

visite nos chrétientés à dix lieues d'ici. Voilà mon pauvre vieux, un enfant des monts et des vaux, qui, non content de me faire, selon l'usage, le grand salut à deux genoux, tape trois fois son front à terre, me fait signes de croix sur signes de croix, un à chaque demande, un à chaque réponse, tremble de respect en me parlant, et devient rouge de plaisir en recevant une *image d'Épinal* que je lui donne, pour faire sa prière devant avec sa vieille ; puis s'en va, après m'avoir fait des salutations et des prostrations, comme si j'étais le Messie.

Ah ! si nos chrétiens de France voyaient avec quel zèle ces pauvres chrétiens chinois viennent, de dix lieues et plus, par bandes, assister aux fêtes de l'Église ! A Noël, outre ceux de Tsen-Y, nous en avons quelques centaines qui ont passé deux jours ici, couchant partout, dans la maison, sous le hangar, à l'écurie, même dans la chapelle. Vraiment, leur bonne volonté est pour nous une grande joie et un élément de force morale et de zèle, en face de l'immense et formidable besogne qui reste à faire, pour conquérir ce peuple et fonder la société chrétienne, sur ce sol où il semble que le paganisme est mêlé à tout, même au sang des hommes, à l'atmosphère et à la terre.

Adieu, priez pour nous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXI

A son Frère

Tsen-Y, 15 janvier 1877.

MON BIEN CHER AUGUSTIN,

Comme tu le comprends, bien qu'en principe tu ne m'écrives que tous les mois pendant l'année scolaire, s'il t'arrive au bout de la quinzaine, de manquer à ce point de ton règlement, et de me faire une lettre supplémentaire, ce n'est

pas moi qui réclamerai. Pour moi, je ne t'écris pas aussi rarement que tu l'aurais cru, bien que je ne puisse répondre de l'avenir.

Ta pensée sur les *Exercices de S. Ignace* est juste. C'est court et excessivement substantiel. Mais remarque bien que ce livre n'est pas un manuel de méditations faites, ou de plans de méditations. Non, c'est une *logique* de sa méthode d'oraison ; il a pour but d'indiquer non les pensées principales du sujet proposé, mais la marche à suivre, et certaines opérations spirituelles à faire, pour rendre la méditation solide et dogmatique, pour l'aider à *faire corps avec le reste de la vie sacerdotale*. Comprends et retiens ce dernier mot. La plupart des prêtres qui méditent, font de la méditation une simple action particulière, qui ne se rattache pas avec le reste de leur vie et n'y a guère d'influence ; la méditation faite, c'est fini, on passe à une autre affaire, à d'autres pensées, et demain comme demain. Garde-toi, du reste, de croire que tu puisses comprendre si vite ce petit livre de S. Ignace ; j'ai entendu des Jésuites dire qu'ils n'avaient fini par le comprendre pleinement, qu'après l'avoir expérimenté par eux-mêmes et par les autres, des années et des années.

Je te dirai pour la méditation comme pour la prédication : inutile d'avoir des méditations toutes faites, comme les bibliothèques des curés en sont inondées. Un dogme, un passage de l'Écriture, un numéro de l'*Imitation*, sont une substance bien plus riche. Une chose très utile, c'est d'*écrire des choses de spiritualité*, ceci est souverain.

A propos de tes notes sur Mgr Berteaud, remarque, dans le volume de ses œuvres, plusieurs lettres très courtes de convocation à la retraite ecclésiastique. Quand on lit ce volume, on peut être tenté de négliger ces lettres ; or, il y en a deux ou trois qui sont précieuses et contiennent, en peu de lignes, un exposé fort substantiel et succulent, même au point de vue littéraire, de quelqu'un des chapitres du sacrement de l'Ordre ; elles forment comme le complément de sa grande lettre sur le sacerdoce, et c'est à réunir dans le même cahier.

Mgr Pie a dit souvent aussi de belles choses sur l'*Ordre* ou sur l'*Épiscopat*. J'aime le mot que Mgr Berteaud répète souvent : « Le prêtre ruisselant de toutes les essences surnaturelles dont le sacrement l'a inondé, et que la grâce entretient en lui. » — Dans tout ce qu'écrivent ces hommes de doctrine, on trouve une éminente pensée à prendre, souvent plusieurs. Je viens de lire le *Discours de Mgr Pie à Reims, pour la Saint-Remi 1876* : excellent ! comme, il y a deux ans, son *Éloge funèbre de D. Guéranger*, et il y a un an, son *Discours d'inauguration* de la Faculté théologique de Poitiers.

Je suis heureux de te voir au moins considérer comme importante cette dernière année de préparation. C'est déjà beaucoup d'en sentir l'importance, c'est la moitié de ce que tu as à faire. Je te l'ai déjà dit : ce qui m'a toujours le plus effrayé, c'est de voir que les séminaristes, en majorité, prenaient ces années précieuses et redoutables du séminaire, comme n'importe quel employé de préfecture ou de commerce prend les mois de surnumérariat qu'on exige de lui, avant de le placer dans un poste rétribué. J'espère que ni tes études, ni ta préparation, ne seront achevés quand tu quitteras Beauvais.

Il y a dans le ministère, par le temps qui court, de terribles dangers ; le plus terrible, parce qu'il est le plus inévitable, le plus quotidien et le moins capable d'effrayer et d'être senti, c'est de laisser appauvrir son âme dans ses premières années, soit faute d'études sacerdotales continuées, soit par suite de dissipation, même légitime et innocente, ou parce qu'on se laisse absorber et emporter par la partie matérielle et extérieure du ministère. Très peu, excessivement peu de prêtres résistent à cela. Aussi, entendras-tu beaucoup de prêtres te dire — et ceux qui le disent sont encore les meilleurs, puisqu'ils sentent le mal auquel peut-être ils n'ont pas complètement résisté — : « Une fois sorti du séminaire, on ne peut plus que perdre et se refroidir ! » Et moi je dis : « Ce devrait être le contraire. » Mais, grand Dieu ! que perdront donc, dans le ministère, ces pauvres

jeunes gens qui sortent du séminaire si dénués sous tous rapports, dénués même du goût et du désir de ce qui pourrait les sauver. Ce sont déjà des glaces ; s'ils doivent encore se refroidir, ce seront, dans dix ans, de curieux phénomènes.

Je t'engage, lorsque le moment sera venu, à ne faire aucune démarche, à ne demander aucune paroisse et aucun voisinage, à te tenir dans l'indifférence sur tous les points, excepté sur l'article de ton propre progrès spirituel et du bien à faire aux âmes. Les goûts que tu as pris au séminaire sont assurément de nature à me rassurer ; je sais qu'au moins tu sauras ne pas t'ennuyer, et occuper la solitude du presbytère à d'autres travaux que la culture des asperges et la taille des arbres. Il me semble que tu pourras te composer une vie heureuse en réglant bien tes occupations, et en poursuivant bien la voie de tes devoirs.

Rétiens ceci : Il n'est possible à un prêtre, en France, de se conserver, qu'en adoptant une certaine manière de vivre grave, austère, et un peu retirée. Je ne veux pas dire qu'il faille s'enfermer toujours, ni qu'il soit nécessaire de se mettre au pain sec et de n'avoir pas trois chemises ; je veux dire qu'il faut prendre garde à un certain petit bien-être matériel au presque inévitable entraînement des châteaux, à l'ingérence fatale dans les chicanes de maire et de maître d'école, aux courses de presbytère en presbytère... Orne ton âme, et le dedans de ta tête...

Mais passons un peu en Chine. Vous devez entendre parler de persécution contre les chrétiens. La persécution se promène au Sé-Tchouan ; elle est actuellement à 80 ou 100 lieues d'ici, près de nos frontières du Kouy-Tchéou. On brûle les maisons, on pille, on bat, on tue ; et les chrétiens se sauvent un peu partout. Pour nous, ici, nous sommes et resterons tranquilles, pour bien des raisons : le Kouy-Tchéou est plus montagneux, plus calme ; les habitants sont plus pauvres, et les persécuteurs, qui sont aussi des pillards, n'auraient pas grand'chose à leur enlever ; et puis, les rapports des missionnaires avec les autorités sont bons ; enfin,

nous n'avons rien à craindre, sinon d'être assommés par une foule de chrétiens qui se sauvent des villages pillés, et qui, en venant chercher par ici un refuge et *du riz* — comme on dirait en France *du pain*, — nous content, en passant, leur malheur et, pour conclusion, demandent quelques dizaines de sapèques pour vivre.

Ces pauvres gens sont dans une misère effrayante, qui ne ressemble en rien à la misère d'Europe : d'affreuses loques au lieu de vêtements ; pieds nus, bien qu'il fasse assez froid et très humide ; certains lient, tant bien que mal, autour de leurs épaules, une espèce de tapis en nattes de roseau, qui ne leur tient nullement chaud, mais qui arrête seulement un peu le vent et la pluie. Pour se réchauffer l'intérieur, ils mangent du riz cuit à la vapeur d'eau et seulement gonflé, non crevé, et c'est tout. Enfin, quand ils ont trouvé un endroit où ils espèrent du travail, ils construisent une baraque en fagots plats, dressés côte à côte et recouverts de roseaux : voilà le *château-brouillard* ! Aussi, meurent-ils comme des mouches. Sur 100 qui succombent, 80 meurent de faim ; car si l'un d'eux tombe malade et n'a ni père, ni mère, ni famille pour le nourrir, il meurt seul, sans remède, sans feu, sans secours, ni lumière, ni compagnie, rien de rien.

Souvent déjà je suis allé assister des mourants dans la campagne ; il est affreux de voir dans quelle misère ils vivent et meurent. Je visitais, entre autres, un homme veuf qui se mourait ; il n'avait pour tout remède que du thé froid sans sucre. En regardant bien, je n'ai vu, pour tout meuble, avec la poignée de paille qui lui servait de lit, qu'un banc étroit, un fourneau grossier en terre glaise, deux vases de terre noire pour préparer le riz et le thé. Dans un coin de la cabane, une pauvre petite fille de trois ans, en loques et nu-pieds, me regardait tout étonnée extrémiser son père. Le surlendemain, le père étant mort, on nous apportait l'enfant, qui sera élevée aux frais de la Sainte-Enfance dans notre orphelinat. — Aujourd'hui même, j'ai acheté un petit garçon de 5 ans pour 400 sapèques, c'est-à-dire 40 sous. Son

père et sa mère sont païens, et le vendent pour s'en décharger, car ils sont très pauvres. Ils l'ont livré, je ne dis pas seulement sans peine, mais sans même le regarder ; ils l'ont quitté sans lui dire adieu ; ah ! bien oui, des adieux ! Ils ont compté les 400 sapèques, les ont enfilées dans une ficelle, et les voilà partis enchantés. Le petit avait bien l'air un peu effarouché, mais je lui ai donné un morceau de pain avec du miel sauvage ; encore un de sauvé ! Lui, du moins, sera chrétien ; on le nourrira jusqu'à ce qu'il commence à *gagner son riz* !

Nous avons, dans nos montagnes, des nuées de vautours. Comme les Chinois enterrent leurs morts à très peu de profondeur, les loups en déterrent quelques-uns chaque nuit, et les vautours en prennent ensuite leur part. Tous les animaux sont ici utilisés comme nourriture : chien, cheval, mule, buffle ; on jette ensuite leurs carcasses en dehors de la ville ; aussi, faut-il voir la malpropreté qui règne autour des villes. La propreté n'est d'ailleurs pas une vertu chinoise, et nous avons à nous habituer à mille choses répugnantes. Malgré tout, ma santé est bonne ; j'ai bien eu un peu de fièvre et d'inflammation de la gorge récemment ; sans doute cela tenait au froid de la nuit et à la grande humidité. Nos chambres en planches sont très mal closes, et le vent passe partout ; les fenêtres sont en papier mince, pour donner accès à la lumière, mais l'air et l'humidité entrent aussi ; nous en sommes, par moments, pénétrés et glacés jusqu'à la moelle des os. Pour nous réchauffer, nous allumons un fourneau plat au milieu de la chambre ; mais on brûle à un bout du corps, on tremble à l'autre. Et dire que nous logeons dans les plus belles maisons du pays ! Quel luxe et quelle jouissance si nous avions des maisons comme les plus modestes presbytères de France !

Nous avons ici beaucoup de gibier, des grues, des corbeaux à col blanc, des faisans surtout. Les Chinois n'estiment pas la chair du faisan ; ils lui préfèrent le loup et la panthère, dont il font sécher la viande, de telle sorte qu'elle peut attendre 10 ans ; je ne vois pas pourquoi elle n'attendrait

pas aussi bien 20 ans. Dernièrement, un de nos baptiseurs a reçu d'un de ses parents, qui est mandarin, une cuisse de chevreuil ainsi séchée, et nous l'a donnée ; elle était dure comme du bois, noire comme du charbon ; nous avons dû la faire revenir longtemps dans l'eau ; elle est devenue assez bonne à manger.

Ah ! si tu pouvais m'envoyer un douzain de *doyennés d'hiver* ou de pommiers de *reinettes*, mais des arbres tout élevés !... Ici, pas de bons fruits, sinon des oranges, dont on est vite fatigué. Les Chinois, en guise de fruits, mangent une foule de petites saletés sans nom : des graines de soleil et d'aubergine, des citrouilles à demi sauvages, les baies de tous les arbustes de la montagne, etc.

Vois d'ailleurs comme, en toutes choses, ils ont des goûts différents des nôtres : les enfants ne jouent presque pas et courent peu. J'étais récemment dans une maison chrétienne où il y avait deux enfants assez gentils — 9 et 11 ans ; — leur amusement, presque toute la journée, consistait à chercher des *cri-cri* dans les herbes, autour de la maison, et à les enfermer dans une boîte en terre glaise, fermée d'un côté par de petits bâtons, comme une cage. L'un de ces enfants m'a montré plus de 40 *cri-cri* enfermés dans sa boîte. Le soir venu, les pauvres prisonniers se mettent à chanter leur chanson, au grand amusement des enfants.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXII

A M. l'abbé Boulenger

Su-Yang, 1^{er} février 1877.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de lire, dans l'*Univers*, les deux articles de Louis Veuillot sur le Concile du Puy. Ah ! par exemple, ceci vaut bien une bouteille de *fine* ! Vous avez grandement raison

de dire que cette innovation, ou ce retour à l'antique, aura de la portée. Je me rappelle avoir entendu M. Catel bien rire et se moquer de ce que quelques-uns — dont j'étais — parlaient des lois antiques de l'Église, de leur qualité comme préservatif de la foi et de la vie chrétienne, particulièrement des cures au concours, comme le moyen encore le plus sage et le plus complet de pourvoir au ministère ; d'autant plus que l'Église a entouré cette loi de précautions et de conditions, qui en neutralisent les inconvénients, et qui répondent aux objections, mais dont la plupart de nos fortes têtes ne savent pas le premier mot. — Pour moi, j'ai exulté en lisant cela, et je pense que voici encore un germe de résurrection qui agira à la longue.

Le P. Ramière est venu me voir, un jour, au séminaire de Paris ; il avait assisté au concile du Puy. Il me parla de ce qui avait été fait dans cette assemblée, et ajouta : « Il y avait aussi tout un plan de restauration des études ecclésiastiques. Mais les Sulpiciens, qui tiennent le séminaire du Puy, étaient là ; comme toujours, ils se sont mis au travers du retour aux idées canoniques ; et, sur cet article, on n'a pu rien faire ; sur les autres, il a fallu travailler contre eux... »

Me voici à Su-Yang pour quelques jours, et vous allez voir que ce n'est pas pour me divertir. Il y a 15 jours, j'étais seul à Tsen-Y. Arrive un courrier du confrère de Su-Yang, annonçant que des groupes de païens mal intentionnés se forment à Su-Yang et aux environs, menacent les chrétiens, se concertent pour les battre, surtout pour se jeter sur l'établissement du missionnaire, massacrer et piller. Vous avez entendu parler de la persécution qui se promène au Sé-Tchouan depuis plusieurs mois ; les dernières stations chrétiennes du Sé Tchouan qui furent pillées sont les plus voisines du Kouy Tchéou ; évidemment, les rumeurs semées ici, et la tentative préméditée, se rattachent au mouvement du Sé-Tchouan. Le confrère annonce que le mandarin de Su-Yang, non seulement n'aide et n'encourage pas les persécuteurs, mais prend quelques mesures contre eux. Un jour,

on est prévenu par les chrétiens aux aguets, que l'envahissement de *l'église* — c'est la maison du missionnaire avec sa très pauvre chapelle — sera tenté la nuit suivante ; les chrétiens, peureux comme toujours, sont aux abois et ne pensent pas à se défendre. Pour signe de ralliement, les brigands doivent tirer trois coups de canon. Le soir venu, les chrétiens sont pris de panique, et le missionnaire court, pour la première fois de sa vie, chez le mandarin, pour lui dénoncer le complot et les désordres qui lui seraient imputables, s'il n'usait pas de son autorité. Pendant leur conférence, les conjurés donnent le signal convenu ; aussitôt, le mandarin dépêche des soldats ; ceux-ci, de connivence avec les brigands, reviennent dire qu'il n'y a rien. Le missionnaire insiste ; les chrétiens donnent le nom du chef de la bande, indiquent le lieu où il doit être. Le mandarin, avisant alors un peloton de ses soldats, les menace de les étrangler tous, si, au bout d'une demi-heure, ils ne lui ont pas amené le chef des rebelles. Une demi-heure après, la capture était faite, le prisonnier à la cangue, la paix promise aux chrétiens. Maintenant les autres gredins se tiennent sur leurs gardes, tout disposés cependant à recommencer à la première occasion.

Nous en sommes là. Le missionnaire de Su-Yang avait demandé la présence et l'aide du confrère de Tsen-Y-Fou, à qui dix années de séjour en Chine ont donné l'expérience de ces affaires ; lui, préfère garder Tsen-Y, que les brigands menacent d'attaquer après Su-Yang. Nos chrétiens étant toujours un peu effrayés, les confrères m'ont conseillé de rejoindre le missionnaire de Su-Yang, afin de lui tenir compagnie, lui prêter main-forte au besoin, mais surtout prouver aux chrétiens que nous n'avons pas peur, et que nous sommes sûrs du succès, puisque, loin de fuir, nous rallions le théâtre de l'attaque. On me poussait à venir en cachette ; mais, précisément pour montrer notre bravoure, je suis arrivé en plein midi, sur mon *dada*, en faisant le plus de tapage possible. L'affaire va très bien ; elle se terminera, je l'espère, par le *raccourcissement* du prisonnier ; sa mort sera une bonne leçon, et toute autre punition serait un triomphe

pour les coquins, un encouragement à ravager nos chrétiens et à massacrer nos chrétiens. En Chine, on tue un homme comme en France une poule ; les meurtres sont communs et font peu d'émoi. Les condamnations à mort sont regardées comme choses les plus simples du monde ; la femme du condamné se remarie très vite ; il n'y paraît plus, tout le monde est consolé, content. Les chrétiens seuls ont un commencement de cœur et de sentiment de la famille ; ils pleurent vraiment leurs morts, moins qu'en France cependant. Je ne me crois pas en danger à Su-Yang, et, à part les moments où les chrétiens nous rendent compte de ce qui se passe dans la ville et à la campagne, nous ne pensons guère à nous désoler et à trembler. Seulement, nous avons mis en sûreté, par surcroît de précautions, trois pauvres bouteilles de vin de Bordeaux qui attendaient, entortillées dans un coin, une visite plus solennelle que la mienne.

A Tchen-Gan-Tchéou, village distant de quatre jours de marche, nous n'avons qu'une famille chrétienne. On nous avertit que les païens ont fait des menaces, voilà tout. Rien à craindre encore ; d'ailleurs, les traités nous garantissent contre les vraies persécutions — les persécutions officielles, ordonnées par l'autorité. Le seul danger, ce sont les émeutes et les rébellions populaires, soulevées et conduites par des brigands sans feu ni lieu, passant leur vie à parcourir les provinces, à recruter les truands et les malandrins qu'ils mènent au pillage.

Ce malheureux peuple chinois tombe en décomposition : tant mieux pour l'œuvre de son évangélisation ! Une décrépitude fardée, sous les dehors d'un état social bien organisé et parfaitement solide encore, serait un rempart autrement puissant au passage de la foi. Dans le peuple, une misère affreuse ; la plupart des familles, même des familles aisées, sans lendemain assuré ; une quantité d'hommes sans épouse, sans foyer, sans moyens d'existence, errant de pays en pays, à la recherche du travail ou de la curée, toujours prêts à courir là où l'on pille. Les vexations contre les chrétiens ne

leur sont qu'un prétexte pour saccager tout le reste. Sans cesse on parle de rébellion locale ici ou là ; l'autorité coupe des têtes, il faudrait décimer la population ! Les rebelles sont partout, depuis la Mandchourie jusqu'à Canton ; unis entre eux par une certaine organisation comme les sociétés maçonniques d'Europe, ils enveloppent l'Empire d'un véritable réseau. Il est à craindre que la tranquillité actuelle ne dure pas longtemps ; la misère va croissant et amène avec elle mille causes de désordre. La province du Kouy-Tchéou est encore la plus paisible, parce qu'elle est plus montagneuse, plus pauvre et dépeuplée, depuis dix ans, par toutes sortes de fléaux.

Si dans 20 ans, dans 10 ans, dans 4 ans, des rébellions locales, soulevées çà et là, parvenaient à se donner la main et à tout saccager, en commençant par les œuvres chrétiennes, si cet état durait quelque temps sans intervention européenne, et se terminait par la guerre et l'occupation française, anglaise, russe, de plusieurs provinces du Céleste-Empire, ou par l'établissement de plusieurs gouvernements provinciaux, fondés sur des traités avec l'Europe, je dirais : Évidemment cela devait arriver !

Au milieu de tout cela, nos œuvres ne vont pas mal. Ce qui vient à nous est ce qu'il y a de simple et de tranquille. Nous vivons exclusivement aux frais et sous la responsabilité de la Providence, sans nous préoccuper de l'avenir et sans nous faire de bile que pour le présent. Si nous conservons la paix, si les conversions continuent, si nos missions peuvent se monter en missionnaires et en chrétientés, quand arrivera la débâcle, nous serons *fricassés*, nous et nos établissements ; mais une chose restera solide et survivra, ce seront nos chrétientés : elles auront les honneurs de la guerre, si maltraitées et décimées soient-elles. Le bon Dieu n'a pas commencé ici, et, depuis 40 ans, développé l'œuvre de l'Évangile, pour la laisser en route ; avec sa science des événements, il a amené les choses au point où elles sont, parce qu'il a résolu de faire servir ces bouleversements au profit de la religion. Ceci, du reste, n'est-il pas une loi de

l'Histoire et une des règles de conduite de la Providence ? Notre situation actuelle me paraît analogue à celle de l'Église avant la chute de l'Empire Romain ; pourquoi n'aurait-elle pas des conclusions semblables, et pourquoi craindrions-nous pour l'avenir ? Il est à Dieu, par conséquent à nous. Je me tourmenterais, si je n'avais la consolation de penser que je travaille à l'établissement de la société chrétienne. Tant que j'aurai cet espoir, je ne serai pas tenté de regretter, non seulement le confortable et le bien-être de l'Europe, ceci est le dernier de mes soucis, mais les jouissances intellectuelles qu'un prêtre peut goûter en France, et qui, tout élevées et légitimes qu'elles sont, auraient peut-être fini, à Beauvais, par me prendre l'*unum necessarium* de la vie sacerdotale.

A quoi bon ce qui ne sert pas à établir le royaume de Dieu ? Je ne connais pas de spectacle plus vexant que de voir gaspiller ou simplement dépenser à autre chose qu'à l'établissement du royaume de Dieu, de bonnes ressources d'intelligence, d'ardeur, de générosité. Si Dieu nous donne 100 en énergie et en ressources, et que nous dépensions 95 à son service et cinq à nos menus plaisirs, il s'en faut de cinq pour cent que nous soyons dans le vrai. Il est clair que je m'applique ceci à moi-même et pour ma honte. On ne devrait admettre au sacerdoce que des radicaux, et pousser les chrétiens au radicalisme. Je suppose que, dans un diocèse, au lieu de 600 prêtres, dont beaucoup ne visent qu'à faire le nécessaire et à éviter, je ne dis pas seulement de passer en Calédonie ou chez les Vieux-Catholiques, mais de tomber dans le péché mortel, on n'en ait que 60, mais tous radicaux, féroces amateurs de la doctrine, inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat, je ne dis pas *saints*, car ceci sera toujours rare, mais d'une *vertu solide* : la besogne qu'on ferait vaudrait mieux, serait moins mêlée, plus saine, et on remuerait le diocèse. Vivent les radicaux ! vivent, vivent les radicaux ! Quel dommage qu'il n'y ait aujourd'hui de radicaux que les méchants ! ils nous donnent l'exemple !

Je compte toujours sur vos prières et sur celles de vos

âmes fidèles. Je pense à elles en même temps qu'à vous et à tous ceux qui me sont chers. Toujours je me dis que je suis bien heureux d'être ainsi appuyé. Je suis persuadé que je leur dois le bonheur et la joie qui ne m'ont pas quitté depuis un an, et que j'éprouve ici, à deux pas des gredins qui voudraient nous étrangler. Je commence à travailler. Vos bonnes âmes m'aideront ; et, avec les grâces qu'elles m'enverront par leurs mérites, je ne craindrai pas le démon.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXIII

A M. l'abbé Hadengue. (1)

Su-Yang, 1^{er} février 1877.

MON CHER AMI,

Qu'il est donc philosophique ce mot de je ne sais qui, ou plutôt de tout le monde, qu'une langue est l'expression et la formule de l'état intellectuel d'un peuple ! J'en fais la remarque tous les jours, et je voudrais avoir le temps et le reste de ce qui est nécessaire, pour rédiger quelque chose de complet et de soigné là-dessus. Mais je ne suis pas venu faire de la littérature ou de la philosophie, et je ne puis observer que *per accidens*.

Évidemment, on retrouve bien ici l'esprit humain, qui est partout le même, et qui suit partout la même marche dans son développement, ses travaux, ses recherches, ses découvertes, ses erreurs mêmes ; qui a partout la même nature, les mêmes tendances, le même fonds d'idées premières et naturelles ; et qui partout, en partant des mêmes principes, aboutit aux mêmes conclusions. Ceci serait la matière d'une

1. Alors curé de Cambronne, au diocèse de Beauvais, et ancien condisciple et ami intime de l'abbé Aubry.

très bonne thèse qu'on adresserait à nos modernes incroyables en l'intitulant : *La preuve intellectuelle de l'unité de l'espèce humaine*. — Mais ici, les idées chrétiennes qui ont présidé à la formation et pétri le tempérament des nations d'Europe, manquant absolument dans l'âme de la nation, manquent aussi absolument dans le langage, au point qu'il nous faut inventer une énorme quantité de mots qui nous forment un vrai jargon, incompréhensible aux païens : non seulement les noms propres de Jésus, Marie, des Saints, mais une foule de noms communs, sacrements, vertus, objets, croyances, usages, prières, cérémonies, etc. Un païen assistant à un de nos sermons n'y comprendrait rien.

On fait des traductions de la *Bible*, de *l'Imitation*, en langue chinoise ; elles sont absolument illisibles, même pour un Chinois chrétien, en même temps que les pensées de l'original y sont très défigurées. Ces sortes de travaux supposent qu'à force de devenir chrétien, le peuple a transformé sa langue et l'a assouplie aux idées chrétiennes. Vous figurez-vous l'immensité de ce labeur et sa durée probable ? Voilà pourtant, c'est clair, la tâche du sacerdoce catholique... On a essayé de faire des livres de piété en chinois. Il fallait bien en faire, et on a eu raison. Mais comme ce style chinois est encore un argot incompréhensible ! Et il a fallu enlever à la doctrine mystique cette délicatesse, cette sève, cette fleur, cette tendresse qu'elle a dans nos livres d'Europe, la réduire à des généralités sèches, *désurnaturalisées*, très inexactly exprimées, très rapprochées de la pauvre morale des Gentils ! Travail vraiment étrange dont je ne puis donner une idée. — Il y a d'énormes nuances entre le mot chinois d'une part et le mot français ou l'idée chrétienne de l'autre ; il faut se contenter d'approximatifs, en ramenant toujours vers la ligne droite et sévère de la notion dogmatique, les esprits toujours prêts à s'écarter et à retourner vers les notions païennes ou du moins naturelles. Aussi, est-ce là le danger pour nos prêtres chinois, qui sont encore un peu imprégnés des idées répandues autour d'eux, et qui ont particulièrement besoin d'une forte dose de latin et de théologie. Aussi, est-il à peu

près impossible d'amener jusqu'à la spiritualité, jusqu'à une piété un peu délicate et avancée, les pauvres âmes chinoises, qui ne peuvent éprouver de modifications et de sentiments intérieurs, que ceux qui ont une expression dans leur langue. Ceci soit dit sans m'occuper de la question de l'origine du langage.

Mais enfin, l'Évangile est fait pour tous les hommes, s'adapte à toutes les natures, produit dans toutes les âmes les mêmes fruits spontanés, les mêmes phénomènes ; et, dans tous les peuples, les mêmes œuvres et les mêmes transformations morales. De ceci il nous est donné tous les jours de toucher et de produire nous-mêmes la preuve, qui est encore un argument de l'unité de l'espèce humaine, à joindre à la thèse de plus haut.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXIV

A son Frère

Su-Yang, 5 février 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne sais trop ce que je ferais en Morale, si j'avais à enseigner les traités des *Contrats* et de la *Justice*. Mais je sais que si ces traités, tels qu'ils sont faits, sont utiles et nécessaires pour la pratique du ministère, ils servent peu à la formation du sens théologique. Je crois qu'il faudrait se débarrasser un peu plus du code français, dont il faut cependant tenir compte en pratique, mais qui n'est pas une autorité théologique ; se placer sur un terrain plus philosophique, et s'attacher davantage aux lois éternelles et divines du droit et de la justice, dans leur application à toutes les questions dont se composent ces traités. — J'ai autrefois étudié les *Contrats* de Carrière, qui est un légiste érudit. Réserve

faite des erreurs de ce théologien, qui sont nombreuses, surtout de sa grande et fondamentale erreur qui est de donner beaucoup trop de pouvoir au prince dans ses lois et d'en retirer un peu à l'Église, j'ai trouvé et trouve encore sa méthode très étrangère à la théologie, dont il s'agit bien moins, dans ses livres, que du *Code Napoléon*. Carrière était très peu aimé à Rome, et Ballerini critiquait même Gury comme ayant trop usé d'arguments tirés des lois civiles (*).

En dogme, le traité du *Magisterium de l'Église* n'est autre chose que la *Tradition*. Franzelin a fait ce traité, et il l'a terminé par un appendice sur les *rapports de la foi et de la raison*, qui est difficile mais bien utile à étudier, aujourd'hui surtout, et qui est comme le traité *De regula fidei*. — Dans le traité de l'*Incarnation*, n'oublie pas qu'il s'agit surtout de saisir la notion théologique de l'*Hypostase* en général, et de l'*Union hypostatique* de Notre-Seigneur en particulier. Franzelin donne une certaine place à ces deux points dans son traité. C'est un des endroits les plus difficiles de la théologie ; mais il est essentiel d'en venir à bout, dût-on y passer un an et plus ; il n'y a pas de théologien sans cela ; et ce nœud gordien décide de plusieurs autres graves difficultés de la théologie....

Que vont dire du concile du Puy nos Gallicans, eux qui rient tant de notre opinion que la loi canonique de la *collation des cures au concours* est encore ce qu'il y a de mieux pour la formation de la hiérarchie ?

Un religieux de mes amis m'écrit : « Sur 30 évêques opposants à l'infailibilité, 27 étaient élèves des Sulpiciens. La Congrégation des Réguliers le sut ; car elle étudie Saint-Sulpice, paraît-il. Ce fait fut donc mis au dossier de Saint-Sulpice, et on écrivit sur ce dossier : *Delenda Congregatio*. Mgr de Ségur entendit lire ce mot, avec son explication, chez le cardinal préfet de la Congrégation des Réguliers.

1. Le R. P. Ballerini, professeur éminent de théologie morale au *Collège romain*.

On sait que la *Théologie morale* du R. P. Gury a été universellement adoptée dans nos séminaires de France.

Tsen-Y, 9 février. Je suis rentré ici hier soir, par les chemins les plus affreux. Je trouve en arrivant le courrier d'Europe ; quelle joie !

Adieu ! Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que nos parents.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXV

A M. l'abbé Boulenger

Hong-Kiang, 2 mars 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je suis en retard avec vous, d'abord parce que j'ai reçu vos deux dernières lettres, ensuite parce que j'aurais dû me faire représenter chez vous, le 12 avril, au moins par un morceau de papier barbouillé de mon écriture, et voici qu'il est trop tard pour arriver à la Saint-Jules... Du moins les bons souhaits que je fais pour vous, et les pensées spéciales que j'aurai pour Ribécourt, le 12 avril, n'auront pas besoin de recourir à la poste et de subir ses lenteurs pour vous parvenir ; je serai à l'appel ce jour-là, *absens corpore, præsens autem spiritu*. A cette époque, je serai sur le point de partir pour la capitale du Kouy-Tchéou ; à la même date, mon frère et l'abbé Gossier passeront chez vous leurs vacances de Pâques, et mon nom sera sans doute prononcé. Je monterai alors sur une de nos montagnes, si haut que je pourrai monter, pour apercevoir le bouquet symbolique du 12 avril, piqué sans doute, comme autrefois, au bout d'un bâton qui signifiait la juridiction que vous aurez sur nous jusqu'à la mort inclusivement.

Vous m'apprenez l'horrible mort d'Achille Magnier (1).

1. Camarade d'enfance et ami du P. Aubry, affreusement saisi et broyé par un engrenage dans sa fabrique de sucre.

Pauvre Achille ! Pauvres parents ! Pauvre jeune femme ! Que de bonheur détruit et d'existences brisées en un quart d'heure ! Il faut de ces coups pour nous apprendre bien pratiquement et nous faire vraiment croire, sans arrière-pensée, que les joies de ce monde ne sont rien — *præterit figura hujus mundi* — et que, pour bâtir solidement, il faut bâtir sur le terrain de l'éternité.

J'ai été bien content du souvenir de M^{me} Legrand ; je me la rappelle toujours, avec un bon caractère roulant et vif ; je vous prie de lui dire que quand elle viendra me voir, je lui servirai une soupe à l'oignon, ... oui ! je ne vous dis que ça ! et une fricassée de tripes de cochon avec des patates — en guise de pommes de terre ; nous appelons ça du pâté de foie gras ! Figurez-vous que ces horreurs de Chinois ne savent pas faire une fricassée ; il m'a fallu inventer ça sur mes souvenirs, et nous en sommes fort heureux. Avec un peu de graisse, un doigt de viande et une hottée de patates, on vous fait une *ratatouille* à embourber un buffle dedans, ... que c'est comme un bouquet de fleurs !

Je ne vois vraiment pas ce qu'un parrain français peut envoyer à un filleul chinois ; tout est si différent de la France ! Les Chinois sont très friands d'objets européens, sans pouvoir guère en user. Peut-être notre parrain pourrait-il envoyer un couteau ; les Chinois n'en ont pas, et ils en raffolent ; mais un couteau un peu gros avec anneau, pour l'attacher. — Pauvre petit Félix ! il m'intéresse depuis que vous m'avez dit sa foi et ses bons désirs. Sans doute, le contact du monde n'a pu encore atteindre son cœur ; de lui on peut dire encore : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus*, l'intelligence n'est pas encore changée ni atteinte.

Comme comparaison entre la Chine et la France, au point de vue des séductions et des entraînements qu'un chrétien trouve sur sa route, je crois que le milieu français est infiniment plus séducteur, surtout pour la jeunesse ; le mal y est revêtu d'attraits presque irrésistibles. Le seul remède est *la piété*, une piété profonde et avancée. J'en étais venu à ne pas croire à la vertu d'un jeune homme qui ne communiait

pas au moins tous les 15 jours ; et Mgr de Ségur ne recevait de jeunes gens pour pénitents, qu'à condition qu'ils communieraient tous les huit jours. Tout me prouve qu'il avait raison. En Chine, la séduction est nulle ; le démon, maître du pays, ne prend pas la peine de s'entourer d'attraits.

La même occasion qui m'apportait votre lettre, m'en apportait aussi une longue de l'abbé Randon, décidé enfin pour la *Jésuitière*, en conclusion de sa retraite. Que voulez-vous ! On peut se sanctifier dans le ministère paroissial, et il y a des prêtres qui s'y sanctifient ; mais un prêtre est encore plus en sûreté dans un Ordre religieux, et il peut y être au moins aussi utile qu'à rester s'affadissant dans une paroisse. L'Église de Dieu est par toute la terre ; si on file vers les Ordres religieux, n'est-ce pas pour la raison que dit l'Écriture : *Ubi erit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ* ? Donc, encore un de sauvé !

Que de fois je discute avec mon confrère de Tsen-Y, pour lui démontrer que le ministère, en France, n'est pas tout de roses, et que les alouettes ne tombent pas toutes rôties, comme il se l'imagine ! Cette illusion est très commune parmi les missionnaires qui ont quitté la France très jeunes, qui ont été peu mêlés au ministère sacerdotal avant de quitter le ciel natal, et ont un peu vieilli en Chine ; c'est leur grande tentation. En voyant ici un sol spirituel si peu préparé au christianisme, si éloigné de tout ce qui sympathise avec les idées chrétiennes ; en trouvant dans les âmes une résistance si grande à la foi, et une résistance *presque absolue* à la piété, au sacrifice ; en se rappelant cette richesse de nature et cette affinité d'idées, de langage et de sentiment avec les choses divines, qui, malgré tout, est toujours l'apanage des peuples de l'Europe et surtout de la nation française ; en se souvenant enfin de leur enfance, qui a été plus ou moins entourée de bons exemples et aussi de poésie : la plupart des missionnaires, du moins tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, sont unanimement portés à se dire qu'un prêtre fidèle et zélé trouve bien plus d'éléments et a des

moyens bien plus efficaces pour faire le bien en France qu'en Chine ; tandis que, de leur côté, nombre de prêtres, en France, gémissent de trouver si peu d'éléments pour faire le bien, et pensent qu'ils auraient mieux fait d'embrasser la carrière des missions. Ainsi on se répond, d'un bout du monde à l'autre, par des regrets réciproques ; et si, positivement, on ne veut pas abandonner son poste et changer d'antipode, on est porté à croire que le meilleur terrain est celui où l'on n'est pas. J'ai trouvé le P. Gourdin, du Sé-Tchouan, enfoncé à une grande profondeur dans cette illusion, lui qui est un robuste missionnaire, et une des colonnes de sa mission. Je lui ai fait la peinture de notre pauvre diocèse, et il a répondu : « J'en ai pour quelque temps à n'être plus tenté de retourner en France. »

Je vous ai dit déjà ma pensée, comme comparaison entre les deux sols spirituels sur lesquels nous travaillons, vous et moi. Je la maintiens, et je m'imagine — c'est peut-être une illusion aussi — avoir eu un peu plus le temps et les moyens de voir dans quelles conditions s'élabore le ministère en France, que beaucoup d'autres confrères. — Je lis quelquefois un passage de vos lettres à mon confrère de Tsen-Y, qui n'est pas découragé, mais qui est, à ma connaissance, un des plus farcis de l'illusion dont je parle ; et ce n'est pas pour les besoins de la cause, mais sincèrement, que je lui montre combien il se trompe et fait plus de bien en Chine. Il est clair que chacun de nous sauve, en moins de temps, un nombre d'âmes incomparablement plus considérable, surtout les âmes d'enfants, dont il meurt une grande foison avant l'âge de raison. Mais il est toujours vrai : 1^o que le missionnaire est à peu près complètement privé de cette douceur spirituelle, qui consiste à pousser vers une perfection plus élevée des âmes plus capables d'y aspirer ; 2^o que notre idéal étant l'établissement de la société chrétienne, nous sommes sans cesse fondés à craindre de ne pas réussir, et de n'avoir bâti encore que des maisons de sable.

Vous me parlez de publier quelques-unes de mes lettres.

Je désire vivement qu'elles ne sortent pas de l'intimité ; on n'en saurait tirer d'ailleurs que des bribes sans ordre, sans style, sans intérêt pour d'autres que pour quelques amis qui s'intéressent à moi. Je ne veux pas que ma correspondance devienne officielle ; je ne prépare pas ce que j'écris ; ça sort comme ça veut. Parfois seulement je note, pour la conserver, après vous l'avoir écrite, quelque idée qui m'est venue ; je la joins à mes papiers de professeur, que je n'ai pas encore jetés au feu, et que je remue de temps en temps pour m'amuser. Donc, ne me parlez plus de cela.

Dimanche 4 mars. — Je vous transporte en Chine, pour vous raconter ma première campagne et vous décrire mon château. Je n'avais fait jusqu'ici que du ministère provisoire et supplémentaire ; il a bien fallu inaugurer la vie réelle de mission, celle que je devrai mener désormais. Comme vous le pensez, ce n'est pas sans joie que j'ai entrepris ma première tournée. Me voici, depuis huit jours, en visite annuelle de chrétiens, dans la petite vallée de Hong-Kiang, à six lieues de Tsen-Y. Ma visite s'est terminée aujourd'hui par la communion générale et quelques baptêmes. Demain, je recommence, à trois ou quatre lieues plus loin, dans une chrétienté plus considérable. Ici, j'ai dix-huit chrétiens baptisés, une douzaine de catéchumènes qui viennent de se présenter pour adorer et apprendre *la doctrine* ; ils recevront le baptême l'an prochain, s'ils ont persévéré et donné de bons signes de leur sincérité ; enfin deux ou trois familles que la crainte de la persécution et diverses inquiétudes font encore hésiter ; mais elles viendront, j'espère, puiser à ma fontaine un peu plus tard, *et fructum afferent in patientia*, c'est la loi, en Chine comme partout.

Voulez-vous connaître le pays ? Ce n'est ni un village, ni un hameau, ni une réunion de maisons, comme dans nos campagnes de France ; c'est une plaine d'un kilomètre carré, toute en rizières : figurez-vous des champs vaseux, divisés par de petits talus, pour séparer les propriétés et retenir l'eau nécessaire à la végétation du riz. Autour de la plaine, des montagnes bizarres à pics aigus, découpées en ravines, d'im-

menses rochers de toutes formes ; sur les premières pentes, des palmiers, des arbres à thé et d'autres arbres indigènes ; plus haut, quelques bois de sapin ; dans la vallée, des maisons en terre ou en feuillage, entourées de bambous, éparses de loin en loin. Cinq ou six maisons appartiennent à nos chrétiens ; je suis hébergé dans la principale, assise sur une colline, dernier contrefort des montagnes, et orientée vers la France ; elle loge deux ménages de petits cultivateurs, les deux frères. De ma porte, je domine la vallée, et en la contemplant, je fais mes projets de conquête ; puis je m'envole, en esprit, par-dessus les montagnes, je traverse à tire d'aile le Thibet, je ne sais quels royaumes d'Asie, la Russie et les Allemagnes, et je ne m'arrête qu'en France, pour faire mes pèlerinages où vous savez.

Mon château-ermitage est très joli, genre maison de campagne, chalet suisse. Naturellement, mes pauvres cultivateurs ont laissé libre, pour me le donner, leur meilleur appartement ; la famille s'est entassée dans la grande maison. J'occupe cette belle petite cabane, bâtie pour recevoir le missionnaire ; j'en suis aussi content qu'ils en sont fiers. D'abord, j'y suis fort tranquille ; c'est un vrai *château de l'âme* (1), très retiré du monde, fermé aux vaines rumeurs de la terre, ouvert à tous les vents du ciel. Le seul bruit qui m'arrive, est la chanson monotone de mes plus proches voisins, les animaux qui, du temps des poètes, se nourrissaient de glands ; ils m'envoient bien aussi quelques bonnes odeurs. Mon ermitage est bâti en terre comme les plus beaux du pays, sans carrelage, le toit en paille de riz. J'ai une porte en planches, luxe rare en campagne ; la porte se ferme avec une ficelle accrochée à une cheville. Chose encore plus rare et faite exprès pour nous : j'ai une belle petite fenêtre de quarante centimètres carrés, bouchée avec un papier qui fait son possible pour arrêter le vent, assez violent dans ces montagnes ; devant la fenêtre, une petite table avec mes papiers et deux ou trois livres, compagnons de mon voyage ;

1. *Le château de l'âme*, titre de l'un des écrits de sainte Thérèse.

c'est là que je vous écris, assis sur un banc étroit, les pieds sur un réchaud en terre plein de braises. Mon lit est derrière moi, vous pensez s'il est splendide. Nous avons laissé à Shang-Hai draps et matelas ; mais j'y suis fort à mon aise, et dors probablement beaucoup mieux que Mac-Mahon et le Grand-Turc, pour qui mes dernières nouvelles d'Europe me font craindre de mauvais rêves. Cet appartement est à la fois salon de réception, salle à manger, cabinet de travail, cabinet de toilette, dortoir, boudoir, parloir, oratoire, tout ce que vous voudrez. Je dis la messe, je réunis les chrétiens dans une salle plus grande, mise aussi à ma disposition. Ne pouvant encore prêcher de longue haleine, je fais prêcher mon catéchiste. Mes bons hôtes me nourrissent comme ils peuvent : des œufs, du riz, des grains de maïs grillés, de petites pousses de jeunes arbres, des légumes hachés, légèrement cuits et fermentés au saloir. Mais j'ai le goût encore trop européen pour faire à toutes ces bonnes choses beaucoup d'honneur. Nous sommes en carême, et, en Chine, chrétiens et missionnaires font le carême complet : pas de viande, même le dimanche ; mais, à cause de la pauvreté du régime, nous ne jeûnons que le vendredi, et je ne m'en trouve pas mal. — Une conjecture : En France, on souffre beaucoup du carême mitigé ; n'est-ce pas qu'on le mitige trop ? J'en souffrais beaucoup à Beauvais ; à Paris, on fait le carême complet, et je m'en suis bien trouvé. Ma soupe à l'oignon me suit partout ; mon catéchiste sait la faire avec un roux de farine, c'est un mets supérieur !

Mais quelle misère effroyable dans les campagnes ! Vous ne pouvez vous en faire une idée en Europe ; nos pauvres de France ne seraient pas si malheureux et se plaindraient bien moins, s'ils voyaient ce que nous voyons chaque jour : la nourriture des prisonniers et des mendiants de nos pays serait repas de fête pour la plupart de nos Chinois. Hier matin, je suis allé, à une maison isolée de la montagne, confesser un vieux bonhomme infirme. Horreur ! Dans une même mesure, exposée à toutes les intempéries, logent, d'un côté, les animaux : buffles, cochons, etc. ; de l'autre, la famille :

sept personnes, le vieux, ses deux fils, leurs femmes, qui ont chacune un enfant ; et pour tout ce monde-là, deux lits seulement ; le vieux couche peut-être à terre avec les petits. Du reste, c'est l'ordinaire ici, de coucher sur la paille avec des loques pour couvertures. Peu de gens ont une chemise ; une robe de toile ou de coton, un pantalon et une espèce de caraco plus ou moins ouaté, voilà l'habit universel : on le porte tant que les chiffons consentent à rester cousus les uns aux autres. Les hommes vont nu-pieds, les femmes enveloppent leurs moignons d'affreuses guenilles. Les poux pullulent ; nous en emportons toujours notre petite moisson, sans compter les punaises qu'on attrape de temps en temps, et la gale qu'il est bon d'avoir deux ou trois fois dans sa vie. Notez cependant que tout naturellement, sans qu'on leur en fasse un devoir ni un enseignement, nos chrétiens ont une petite tendance à la propreté. La raison en est dans leur contact avec le missionnaire, à qui ils voient d'autres habitudes ; dans le besoin de se vêtir, à certains jours, plus proprement et surtout plus décentement, d'avoir chez eux un local plus convenable pour loger le prêtre, sans compter ce je ne sais quoi d'insaisissable qui s'appelle *la civilisation* et plonge ses racines au plus profond de l'âme, dans la conscience, dans le cœur et l'esprit redressés.

Le règlement de la journée du missionnaire est bien simple. Le matin, les chrétiens viennent faire la prière, ou plutôt la chanter, je ne dis pas avec harmonie, mais à pleins poumons et en accords dissonants ; ils assistent à la messe, toujours en chantant, et écoutent une instruction. Le soir, ils reviennent entendre une instruction et chanter la prière.

Chez eux, la prière se fait chaque jour en famille ; les plus tièdes eux-mêmes s'en dispensent rarement. D'ailleurs, avec l'abstention des pratiques et des superstitions païennes, c'est pour nos fidèles le principal article de leur profession extérieure du christianisme ; ils n'ont ni église, ni offices, rien que la visite annuelle du missionnaire. Ils ont très peu de distractions dans leurs prières, ou, pour mieux dire, ils n'en ont qu'une, mais elle dure depuis le premier signe de croix

jusqu'au dernier. Que voulez-vous? ils sont aussi incapables de penser au sens des paroles, que de prier sans formules toutes faites, et surtout de méditer avec suite ; leur ferveur ne consiste pas en cela, et nous sommes bien contents quand nous leur voyons une foi ferme, la bonne volonté, la simplicité du cœur, l'obéissance à l'Église, des mœurs pures. Voilà nos bons chrétiens, et ils sont déjà séparés des païens par un abîme. Le beau mot de Notre-Seigneur, je le dis souvent en voyant ces gens simples et sans détour accepter la parole du missionnaire avec droiture et docilité : *Talium est regnum cœlorum !*

Les exercices du matin terminés, mes gens viennent dans mon ermitage causer avec moi, me demander un chapelet, une image, une médaille. Mes images d'Épinal ont grand succès ; souvent j'ai retrouvé au loin, dans les chaumières, celles que j'avais données à Tsen-Y-Fou. Une bonne partie de la journée se passe à interroger, sur les prières et la doctrine, les chrétiens petits et grands qui se préparent au baptême ou à la première communion. Pendant que je questionne les uns, j'entends les autres, assis autour de la maison, réciter à haute voix le catéchisme et les prières, écouter l'explication donnée par le catéchiste ou par un ancien. Le respect humain leur est absolument inconnu à tous. L'heure de mon repas venue, on ne manque pas d'accourir et de se tenir debout autour de ma table en me dévorant des yeux, moi et mes vivres ; c'est assez vexant, mais, d'après l'usage chinois, c'est le plus grand honneur qu'ils puissent faire à l'étranger. Mes ustensiles, les livres et les papiers européens, sont l'objet d'une avide curiosité.

Ces pauvres gens n'ont jamais ni fêtes ni plaisirs ; à part le repos obligatoire du dimanche, leur unique agrément de l'année est le séjour du missionnaire parmi eux. Ce sont des jours de grande réjouissance. Songez donc ! avec les visites extraordinaires aux malades en danger, nous n'avons à leur consacrer que le temps très court de notre passage ; voilà tout ce qu'ils reçoivent chaque année d'instruction et de secours religieux pour entretenir, développer leur foi et la

préserver dans leur milieu imprégné de paganisme. Oh ! que certains chrétiens de France sont ingrats et apprécient peu le bienfait de respirer depuis l'enfance une atmosphère chrétienne, d'être aidés par tant de secours dont nos pauvres chrétiens chinois n'ont pas la centième partie ! Ils sont ingrats comme les enfants blasés qui méprisent et dédaignent les meilleures choses, parce qu'ils les ont à profusion.

Les deux frères qui me logent sont baptisés, avec leurs familles, depuis un an seulement ; hommes et femmes ont fait, ce matin, leur première communion. Ils sont bien droits et ont vraiment pris la foi, l'esprit et le cœur chrétiens ; je fonde sur eux de grandes espérances pour le progrès de cette petite chrétienté. Ils ont chez eux leur vieille maman, *la popo*, comme on appelle ici les grand'mères ; elle a soixante-treize ans, mais ne sait plus son âge ; elle est tellement courbée que le point culminant de sa personne n'est plus sa tête, mais son pauvre vieux derrière tourné vers le ciel. Cela ne l'empêche pas d'être bien bonne, de faire bien la morale à ses enfants, et d'avoir été, ce matin, après sa communion, marraine d'une petite païenne de cinq ans, achetée trente sous pour notre orphelinat. Elle était assise pendant la cérémonie, tenant sa filleule par le bras, et lui faisait faire les mouvements avec une sollicitude toute maternelle et une conscience comique de la gravité de sa fonction. Hier, après sa confession, elle avait sans doute oublié son acte de contrition, car, pendant que j'avais la main levée sur sa tête, elle récitait, pour le remplacer, cette réponse du catéchisme : « Une, s'examiner ; deux, se confesser sincèrement ; trois, se repentir ; quatre, faire le bon propos ; cinq, satisfaire. » Et elle s'embrouillait, recommençait, s'embrouillait encore. Bonne vieille ! à cela près, je ne suis pas inquiet pour son salut, et j'en reviens toujours au mot de Notre-Seigneur : *Talium est regnum cælorum.*

On ne peut trouver entre le peuple chinois et le peuple français de nombreux points de ressemblance. Mais ici, dans les campagnes, la simplicité des mœurs, un certain esprit de famille, l'éloignement des centres de population, qui sont des

centres de corruption, la vie rurale, quand la foi vient la sanctifier, éclairer l'intelligence et rectifier l'esprit : tout cela finit par rejoindre les extrêmes, et donner à ces braves gens comme un air de famille avec nos paysans français, ceux du moins qui ont échappé à cette décadence insensée, vantée sous le nom de *civilisation moderne*. Rien n'est vénérable, en France, comme notre paysan honnête et chrétien ; je retrouve dans nos fidèles des campagnes chinoises, des traits de ce type, la simplicité, la sympathie instinctive pour la vérité, la droiture naturelle, le bon sens.

Il est très intéressant de voir nos petites colonies de chrétiens se répandre et se multiplier tout doucement, par essaims, dans ces pauvres campagnes. Nous n'enrichissons pas les Chinois, quand ils se convertissent ; mais le christianisme change leur vie ; et ce changement frappe surtout à cause du contraste que leur nouvelle vie forme soit avec celle des païens qui les entourent, soit avec leur propre vie passée. On les voit plus heureux, plus tranquilles, plus honnêtes, plus unis en famille ; ils sont moins sauvages et moins grossiers dans leur langage ; ils ne vendent pas et n'abandonnent pas leurs enfants ; ils ne sont pas menteurs, voleurs, corrompus, comme les païens, et on s'aperçoit bien vite que quelque chose de grave s'est passé dans leur intérieur ; leurs yeux mêmes et leurs regards moins farouches l'indiquent souvent. Ils ont pour nous le plus grand respect et une obéissance absolue ; ceci soit dit sans nier le tribut de misères qu'ils paient toujours à la faiblesse du cœur humain, partout la même, avec les nuances de race, de climat et d'éducation. Ce que dit le missionnaire est pour eux sans réplique et aussi respectable que parole d'Évangile. Ce n'est pas nous qui le voulons ainsi, c'est la force des choses et une certaine puissance surnaturelle inhérente à la religion catholique seule. — C'est toujours pour moi un grand sujet d'admiration, de saisir, à chaque instant, le contraste de ces familles chrétiennes et païennes, en contact continu, souvent unies par des liens de parenté, mais séparées par un abîme ; les unes vivant dans la lumière, les autres dans les ténèbres ;

les unes en communion avec la grande famille catholique et en relation d'idées avec l'Europe, connaissant Jésus-Christ, riches de nos espérances éternelles ; les autres, privées de tout cela, livrées à des superstitions absolument stupides, enfin vouées très probablement à la damnation.

J'ai ici, parmi les nouveaux chrétiens, trois enfants de dix à douze ans, qui apprennent leurs prières depuis huit jours : ce sont mes grands amis ; ils passent des heures entières debout près de ma table, à me regarder dire mon bréviaire, lire ou tracer des caractères européens. Chaque soir, ils ne manquent pas d'accourir avant l'instruction, pour me réciter quelque petite chose apprise pendant la journée ; ils en sont au *Confiteor* ; mais c'est difficile, on s'embourbe dans la seconde partie. La séance finie, je tire de mon sac des boulettes de sucre chinois, bonbons détestables, mais pour eux exquis, et ils s'en vont contents comme des princes. Les pauvres enfants n'ont jamais eu la moindre douceur ! Dès qu'ils peuvent se passer du lait maternel, on les met à la nourriture ordinaire : du riz avec des légumes fermentés ; n'ayant jamais vu autre chose, ils ne pensent pas à se plaindre, et croient tout le monde logé à la même enseigne.

Quelques jeunes garçons du voisinage, appartenant à des familles païennes, viennent aussi me regarder, mais d'un peu plus loin, et avec un étonnement qui semble bienveillant. Je leur demande pourquoi ils n'embrassent pas la *Religion sainte* ; ils le voudraient, répondent-ils, mais leurs parents ne veulent pas. Ils saisissent quelques bribes de notre foi ; c'est de la graine de chrétiens pour plus tard : *Semen christianorum... Semen est verbum Dei... Fides ex auditu, auditus per verbum Christi* — ils mordront à la grappe, et viendront se faire prendre au filet spirituel de Notre-Seigneur. Vous avez remarqué ce nom *officiel* de la religion chrétienne que les païens eux-mêmes reconnaissent et emploient : LA RELIGION SAINTE, LA RELIGION, ou plus proprement encore LA RELIGION DE DIEU ; elle est seule à le porter. N'est-ce pas le cas de nous souvenir des obser-

vations si remarquables de J. de Maistre sur la propriété des noms ? (1).

Laissez-moi vous présenter aussi un autre de mes grands amis, un petit garçon de douze ans, boiteux par suite de la fracture d'une jambe. Son père païen l'abandonne et refuse de le recevoir ; les chrétiens l'occupent à garder leurs buffles. Il n'est pas idiot, mais simplet pour toute sa vie, avec un tic nerveux qui à chaque instant contracte son visage ; du reste, une bonne physionomie, des yeux naïfs, et une belle petite voix argentine. En arrivant à Hong-Kiang, je l'aperçus dans les rizières : il tirait son buffle vers le chemin où j'allais passer et me faisait ses grimaces, mais surtout des sourires tout à fait aimables. Il est très fidèle à ma réception du soir, et aux boulettes ; l'après-midi, quand je l'entends chanter sa prière en gardant ses bêtes, je vais lui faire la surprise d'une visite, nous nous asseyons sur un talus, et il est content, mais content !... Il me récite ce qu'il sait, les yeux invariablement tournés au ciel, et avec ses petites grimaces ; je lui dis en mauvais chinois d'être pieux et fidèle au bon Dieu, pour aller au ciel : il me le promet avec un accent qui ne me permet pas de douter de sa sincérité.

J'ai fait quelques promenades au sommet de la colline, pour voir si j'apercevais, par-dessus l'Himalaya, la pointe de votre nouveau clocher ; mais la forme arrondie de la terre m'a empêché de rien voir. Naturellement, les enfants m'ont suivi, même des païens ; ceux-ci se tenaient tristement à l'écart, ils semblaient jaloux de leurs camarades autorisés, pour ainsi dire, à me parler et à m'apporter les curiosités qu'ils trouvaient, une plante, un feuillage, un insecte... Ils ont poursuivi en mon honneur un faisan dont la queue a bien un mètre de long : c'était une vraie chasse à courre. Ils aiment beaucoup, ces pauvres enfants, me suivre dans la montagne ; attentifs à mes moindres mouvements, empressés à deviner ce qui peut me faire plaisir, ils regardent ce que je regarde, m'expliquent ce qui paraît m'étonner. Si je dis de passer à

droite, et qu'un d'eux passe à gauche, les autres de lui crier : « Le Père a dit à droite ! » Qui aurait l'idée de désobéir ? Si je désigne une plante dont je voudrais savoir le nom, tous courent me l'arracher ; si je m'assieds, ils en font autant ; si je ris, tous se mettent à rire, et ils se disent à l'oreille : « Le Père a ri ! » Cette attention est souvent gênante chez les païens ; mais en parcille circonstancè et de la part de mes enfants, vous comprenez qu'elle flatte mon orgueil paternel ; je suis très fier d'avoir à ma suite mes pauvres petits déloquetés si pleins de bonne volonté, obéissant au moindre signe, prêts à aller où je voudrai. Ils sont l'espérance de notre troupeau ; notre avenir, nos projets, nos ambitions, reposent sur leurs têtes. Demain je partirai de bon matin ; ils me conduiront au loin, puis reprendront le collier de misère ; mais si je reste à Tsen-Y, où la besogne ne manque pas, je reviendrai ici dans un an, et les retrouverai, j'espère, bons chrétiens et toujours aussi simples.

Il est probable que je resterai ici ; le district de Tsen-Y se développe de plus en plus, et mon confrère désire me garder. Sans rien demander ni refuser, je serai très content de rester à Tsen-Y, où il y a de la besogne taillée, des espérances, des œuvres intéressantes à établir ou à poursuivre. J'aime beaucoup ce district ; il est certainement le plus intéressant de notre mission.

Il est tard, et voilà bien du papier noirci. Adieu, priez et faites beaucoup prier pour moi. J'ai bien senti toutes les prières qu'on a faites pour moi ; j'en ai toujours besoin.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXVI

A la Sœur Maxence

Hong-Kiang, 4 mars 1877.

MA PAUVRE CHÈRE SŒUR,

Depuis quelles éternités n'ai-je rien reçu du petit couvent ? Votre dernière lettre m'annonçait la mort de notre pauvre Mère ; vous n'aurez pas manqué de besogne. J'espère que les soucis de la *Supériorité* ne vous empêcheront pas de me donner encore une demi-heure de temps en temps. Si vous êtes Supérieure, je ne vous ferai ni félicitations, ni condoléances ; surtout pas de félicitations, ce serait, pour ainsi dire, danser sur la tombe de notre morte vénérée. Je ne ferai pas non plus de condoléances sur le fardeau que vous avez accepté, parce que la crainte que doit vous inspirer ce fardeau doit être accompagnée de confiance en Dieu et d'espérance en sa grâce.

Combien je regrette de ne vous avoir pas écrit dans les premiers jours d'août ! notre pauvre Mère aurait encore reçu ma lettre. Tous les détails intimes et consolants que vous me donnez sur ses derniers moments ne me suffisent pas ; j'espère que vous me raconterez plus au long toutes sortes de petites choses qui me resteront précieuses. Vous pensez si j'en ai pour longtemps avec ce souvenir ; les choses qui se sont passées entre nos âmes sont assez profondes pour que je ne les oublie jamais. C'est aujourd'hui surtout qu'il me sera bien utile d'avoir reçu ces lumières, et d'avoir été mis en contact avec des âmes comme les vôtres.

Ici, nous faisons de la grosse, grosse besogne ! Il y a certainement, au fond de notre ministère, une manipulation particulière des grâces de Dieu qui passent par notre cœur ; mais pour s'apercevoir de leur présence et de leur contact, pour se douter des trésors dont on a la disposition et qu'on

distribue aux autres, il faut plus que la science théorique, il faut ce don pratique du Saint-Esprit qui nous fait voir, sentir et apprécier ce que nous portons dans nos mains et ce qui sort de notre bouche ; or, c'est chez vous que j'ai appris à connaître cela. Je ne vaud rien ; mais ce n'est pas la faute du bon Dieu, et cela ne m'empêche pas de goûter un peu de la joie qu'on doit goûter à se sentir en union avec Notre-Seigneur, et à le voir à chaque instant sous toutes les formes qu'il prend sur la terre, pour se manifester à nous tout en se cachant, sur l'autel, dans les sacrements, dans les âmes, dans les bonnes pensées qui vous viennent de partout, du dedans et du dehors, du ciel et de la terre.

Vous allez me dire comment vous vous organisez là-bas, ce que vous devenez, et les changements qui vont nécessairement se faire chez vous. N'allez pas vous aviser de monter votre maison sur un grand pied, et de vous hausser au rang des beaux établissements par-ci, des maisons distinguées par-là. Quand j'irai, dans cinquante ans, chercher après vous, rue Robert, je ne trouverais plus ma petite porte ; je passerais tout droit devant votre beau château, ne reconnaissant plus rien ; et je serais obligé de m'adresser chez les demoiselles Chalumeau-B***, pour savoir où donc demeurent les petites, toutes petites Sœurs de Saint-Aubin. Alors, on me répondrait en vous appelant : *Ces dames!* — Je suis bien assuré que, de tous côtés, on va vous conseiller des embellissements. A votre place, tout en faisant le nécessaire, je tiendrais à chaque brique de la vieille maison comme à une relique ; et chaque petit pan de mur qui tomberait me coûterait une larme et un *Miserere* en expiation.

Désormais, ma vie va consister en grande partie à visiter les chrétiens dans les campagnes ; s'il est une vie intérieure pour moi, elle devra consister à faire du fruit en moi-même et dans les autres par la patience, à porter partout avec moi ma petite solitude intérieure habitée par l'Esprit-Saint, à ne pas laisser appauvrir en moi-même, à force de négligence, ce petit trésor de pensées saintes que nous avons remué souvent ensemble, ma pauvre Sœur, et à profiter, pour l'augmen-

ter un peu, de tout ces contacts que j'aurai avec Notre-Seigneur en le donnant moi-même à ces âmes simples. — Je sais bien qu'on peut se sanctifier partout ; mais il me semble qu'on se recueille moins bien dans de beaux grands appartements que raniché dans de petits coins bien pauvres, où l'on n'a pas peur de cracher et de voir les mouches *faire caca*. Vive la Chine pour n'être pas distrait par le contact et la vue des appartements de luxe et des objets de prix !...

Un renseignement spirituel. Vous n'avez sans doute pas lu les *Espérances de l'Église* du R. P. Ramière. Ce livre a été vite fait et mal fait ; mais il contient de bonnes idées incomplètement exposées. Vous y trouveriez (III^e part., ch. IV, art. 1, 2) d'excellentes choses sur la dévotion au Cœur de Notre-Seigneur, et sur la tendance et les besoins de la piété au temps où nous vivons. Ces deux passages apprendraient certainement quelque chose, non pour devenir savant, mais pour faire raisonner de plus en plus, et avec plus de lumières encore, ce qui se passe dans les âmes et le chemin par lequel Dieu veut les conduire. Vous trouveriez, à la fin du volume (Appendice, n^o 12 et dern.), un bon et substantiel résumé de la doctrine des théologiens sur l'*union réelle des âmes avec le Saint-Esprit*. Il y a aussi, dans la première partie, un ou deux articles sur la *divinisation de l'homme en Jésus-Christ* qui vous intéresseraient, ainsi que la « note première » à la fin du volume. Le reste ne vous serait pas utile.

O le beau ministère ! ô la mission enviable de former et d'éclairer des âmes, peu avancées sans doute et peu délicates, mais cependant toujours susceptibles, après beaucoup de travail et de sacrifices, de recevoir la lumière, de goûter le don céleste, et de marcher ensuite dans cette belle carrière de la vie intérieure, sans avoir plus aux pieds les entraves abrutissantes de l'esprit mondain, et ce boulet des aspirations terrestres qui arrête tout court et fatalement notre vol vers le beau ciel pur où Notre-Seigneur rayonne ; entouré des Saints et des Saintes, et nous appelle à nous envoler à grands coups d'ailes ! *Nos autem spiritum hujus mundi non accipimus, sed spiritum qui ex Deo est*. C'est encore notre S. Paul qui dit

cela, au VIII^e chapitre de l'*Épître aux Romains*, qui est un vrai ravissement : la libération des enfants de Dieu ; sans oublier d'ajouter qu'il faut gémir longtemps avant d'y arriver.

Il faut longtemps marcher à tâtons, de confiance, sur ce que d'autres nous en ont dit, tout en se demandant s'il est donc vrai que la vie spirituelle peut et doit devenir un jour, sur la terre même, une consolation et une jouissance. On est tenté de ne pas le croire ; et beaucoup d'âmes succombent à cette tentation, s'arrêtent à moitié chemin, découragées ; manquant de confiance en l'avenir, et n'ayant exploré que le pays du sacrifice — comme les Israélites avant d'arriver dans la Terre Promise. Mais, si on a le courage et la confiance d'aller jusqu'au bout, pour en avoir le cœur net, la période d'épreuve une fois passée, tout d'un coup le nuage se déchire, le ciel apparaît. Dès lors on va vite, et, sous une foule d'objets qu'on a vus mille fois d'un œil indifférent, à travers une foule de paroles qu'on a lues et entendues sans cesse en croyant les comprendre, mais sans en être frappé, et sans y attacher d'importance par suite de l'habitude, on s'aperçoit que le Saint-Esprit a caché des trésors, des merveilles, et qu'il n'est pas de bonheur, de ravissement comparable à celui de les entendre et de les goûter. — Semez dans tout votre jardin une traînée de poudre : c'est noir et insignifiant ; allumez-en un seul grain : en une seconde le feu est partout. Voilà comment la lumière se fait dans notre intérieur le jour où le Saint-Esprit déchire le nuage ; avec cette différence que notre lumière spirituelle ne peut cesser de luire que par suite de grandes infidélités, après lesquelles il n'y aurait pas de retour possible aux mêmes biens. — C'est encore S. Paul qui le dit en trois versets très éloquents du chapitre VI^e *aux Hébreux* ; ce mot de *Don céleste* qu'il emploie là : *Gustaverunt donum cœleste*, quel mot encore ! Le Saint-Esprit seul peut faire comprendre la signification admirable et touchante de ces expressions de l'Écriture ; l'homme n'y peut rien, il ne peut qu'aider à les dénicher, dans les petits recoins du saint Livre où le Saint-Esprit les a cachées, tout juste assez

pour qu'elles échappent aux étourdis, mais pas assez pour que les âmes attentives à chercher la nourriture spirituelle, n'aient pas la joie de les rencontrer et de les savourer, pour avoir un petit acompte des joies de l'éternité. — Il n'est pas de vraie dévotion possible sans cette intelligence, acquise n'importe comment, par l'étude sainte et pieuse, ou par l'infusion directe de l'Esprit-Saint.

Quel bonheur pour nous, si peu que nous valions, de comprendre cela ! Pour moi surtout, combien ma vie serait sèche et désolante si je n'avais cet aliment pour nourrir mon âme, et contenter ce besoin d'affection et d'enthousiasme que je ne saurais à quoi dépenser ! J'espère n'être jamais malheureux ni sans consolation, quelque souffrance qui me vienne, parce que, du moins, je sais où il y a pour moi un petit avant-goût du Ciel...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXVII

A son Frère

Tsen-Y, 14 mars 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Reçois bien l'épreuve que tu viens de subir, non seulement avec soumission et bon esprit, mais avec reconnaissance envers Dieu et en le remerciant ; car c'est lui qui la permet, et il la permet pour ton bien... Tout en te plaignant de la peine que tu dois éprouver, je me réjouis du bien qui doit en résulter, pour te donner un caractère plus ferme et plus viril, plus armé contre les ennemis de l'avenir...

Voici que deux missionnaires protestants viennent d'arriver à la Capitale du Kouy-Tchéou, distribuant des tombereaux de livres. L'un est reparti et l'autre repartira,

dit-on. Mais c'est un jalon planté. Ils viennent faire leur enquête...

Je n'ai pas besoin de te recommander le travail et la préparation ; voici la fin du séminaire qui vient à grands pas...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXVIII

A la Sœur Françoise

Tsen-Y, 26 mars 1877.

MA CHÈRE SŒUR,

Je soupçonne que vous dressez des embûches à mon salut, et qu'en voulant me faire perdre un peu du mérite de mon exil et de ma vie de mission, vous espérez m'amener peu à peu à oublier que je suis missionnaire, et que mon état doit être un état général de sacrifice. Ceci est pour vous dire qu'il m'arrivait dernièrement une caisse, contenant plusieurs immortifications et embûches, dont vous répondrez au tribunal de Dieu, si c'est pour moi une tentation et si j'y succombe.

Déjà j'ai succombé à la tentation de me réjouir en pensant que j'avais encore un souvenir dans notre pauvre prison. Je continue d'y faire souvent, bien souvent, mon pèlerinage en esprit ; mais je m'y perds, je ne reconnais plus rien du tout dans la chapelle et je m'y crois au paradis. Tant mieux ! Que ces pauvres gens aient un peu les yeux égayés, au moins du côté du bon Dieu ; que s'il y a, dans leur vie, quelque chose d'un peu moins triste, d'un peu plus attrayant, ce soit ce qui représente Notre-Seigneur. Je le disais jadis à un bon curé qui croyait me faire une leçon utile, en me reprochant de m'intéresser à un de ses paroissiens devenu le mien et aujourd'hui en Calédonie : « Je n'espère pas le con-

vertir ; mais s'il n'a qu'un bon souvenir, je veux que ce soit le souvenir du prêtre. » — J'ai appris avec bien de la joie les transformations matérielles et spirituelles qui se sont faites là peu à peu et encore assez vite, par la main de M. Clavier. Qui s'en étonnera vraiment ! Il est évident que voilà une œuvre en bon train, et qu'il vous est venu de bonnes bénédictions du ciel par S. Joseph.

J'apprends que le *Messenger* a fait les honneurs de l'insertion à ma pauvre lettre. Je tiens beaucoup, ma chère Sœur, à ce que vous la lisiez, pour y voir comme quoi, tout juste en arrivant ici, je me suis retrouvé vraiment dans les bras de S. Joseph. — Vous y verrez, entre autres choses, cette habitude qu'a S. Joseph de nous faire toujours un cadeau de fête. Il m'en a fait deux, à moi, cette année !

Voici le premier. Le 18 mars, veille de la Saint-Joseph, et un an, jour pour jour, après mon arrivée au Kouy-Tchéou, un ami m'envoyait une splendide nappe d'autel et mettait son zèle à mon service. Vous dire si j'étais content et si je le courtise ! — Le second cadeau de S. Joseph est plus touchant encore, et me tient plus au cœur ; vous le comprendrez. J'étais, un peu avant la Saint-Joseph, à dix lieues d'ici, visitant une chrétienté. Elle avait été florissante autrefois ; mais la dernière persécution, qui a rasé toutes nos maisons et dispersé nos chrétiens de cette région, il y a 7 ans, nous a tué, dans la chrétienté, un bon nombre de fidèles, fait plusieurs familles apostates, et dispersé le reste du troupeau qui se reforme aujourd'hui. Je me hâte de dire que nous avons très peu de ces apostats, car on éprouve les catéchumènes au moins un an avant le baptême ; et puis, nous appelons aussi apostats ceux qui, sans être encore baptisés, ont accepté la foi et assistent à nos réunions. — J'arrivais donc dans cette localité, me disant : « Si je pouvais décrocher quelques apostats ! Je tiendrais plus à reprendre au démon ces malheureux qui nous appartiennent, qu'à convertir des païens. » Mais on m'avait prévenu qu'ils étaient durs à la détente et refroidis encore par des disputes engagées avec quelques chrétiens. N'attribuez pas à mon mérite ce qui s'est fait,

car vous allez voir que c'est S. Joseph qui a commencé :

J'arrive donc ; et, dès mon arrivée, un catéchiste qui m'avait précédé pour préparer les chrétiens aux sacrements, m'annonce qu'une famille païenne pense à se convertir, et que trois familles de mes apostats hésitent. Alors seulement la pensée de S. Joseph et de notre précieuse tradition me revient ; je lui mets toute l'affaire sur les bras, pour le rendre responsable, et j'invite les chrétiens à prier dans le même sens. Le lendemain, je vois mon petit monde arriver tour à tour, bien gentiment, pour se rendre à discrétion. Ils se sont bien montrés pendant la station, et nous les tenons. D'autres sont venus avec eux, et je suis plein d'espoir. Il n'est d'ailleurs pas de station où quelque nouveau poisson ne se fasse prendre dans le filet spirituel. — Songez que notre ministère consiste à passer d'une chrétienté dans l'autre, pour réchauffer les âmes et grossir un peu le troupeau. Nous donnons à chaque station 8 ou 10 jours par an ; c'est tout le secours spirituel qu'elle peut recevoir du missionnaire, et c'est avec cela qu'elle doit se tenir ferme dans la foi.

Quelle joie de voir la foi gagner et conquérir de proche en proche ! Je ne connais pas de spectacle plus intéressant que de voir nos chrétientés se multiplier, s'élargir de proche en proche comme par essaims. Nous avons, dans une localité ; un groupe de familles chrétiennes ; une se détache et se fixe plus loin, en pays païen. L'année suivante, il faut la visiter à domicile, si elle est trop écartée pour venir ; car les femmes ne marchent pas, avec leurs petits pieds. Or, lorsque nous avons dit la messe dans ce nouveau pays, une fois que Notre-Seigneur a pris possession de ce terrain, que la grâce sanctifiante, établie dans quelques âmes simples, a donné là au bon Dieu un petit royaume dont il sera vraiment propriétaire, et où le démon n'entrera plus sans être sûr d'en être périodiquement chassé par les sacrements, par la grâce, et toujours tourmenté par la foi et par la prière : alors, c'est fini, nous sommes les maîtres, et notre petite colonie chrétienne est assurée de se grossir avec le temps, et de recruter peu à peu tout ce qu'il y a, parmi les païens d'alentour, de

cœurs simples et restés dans la bonne foi. — Le milieu où doivent vivre nos chrétiens est bien imprégné de l'esprit et des idées païennes, bien infecté du péché qui en chasse tout élément surnaturel. Mais enfin, la foi vit et fleurit ; elle porte même, quoique dans des proportions encore très faibles, des fruits pour le ciel.

Mon confrère vient d'établir l'état de notre chrétienté depuis un an. Dans ce district de 25 lieues de long, et rien que sur ce que nous avons volé au démon par ruse, nous avons 1165 baptêmes *in articulo mortis* ; sans compter les baptêmes de néophytes, d'enfants de chrétiens, et d'orphelins adoptés par nous ; sans compter non plus les baptêmes faits par des chrétiens et à notre insu.

Allez, priez bien, et faites prier pour nous ; nous en avons grand besoin. Je ne cesse de le dire à toutes les personnes à qui j'écris : nous sentons bien les prières qu'on fait, les mérites et les sacrifices qu'on offre pour nous. Tout cela n'est pas perdu ; pour nous, ici, nous faisons prier nos pauvres chrétiens, et l'intention de leurs prières ne se trompe pas de chemin.

Je supplie vos bonnes Sœurs, très nombreuses aujourd'hui avec vous, de m'aider et de mettre souvent, souvent, aux pieds de votre beau S. Joseph, une ardente prière et quelqu'un de leurs sacrifices pour moi. Le télégraphe de S. Joseph m'apportera cela tout de suite.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCLXXXIX

A M. l'abbé Lefeuve

Tsen-Y, 28 mars 1877.

CHER VIEIL AMI,

C'est la veille de Saint-Joseph que m'est arrivée votre excellente lettre, et je vous dirai tout à l'heure pourquoi cette date m'a frappé. Je commence par vous remercier de ce bon et fidèle souvenir que vous m'envoyez à travers l'épaisseur du globe qui nous sépare. Vous pensez si, aujourd'hui surtout, à pareille distance de la patrie, et ne voyant plus que des visages chinois, ces souvenirs venus de France et ces marques de sympathie sont bien accueillis.

Une des traditions primitives de notre mission, c'est que le mois de Saint-Joseph nous ramène tous les ans une faveur non seulement spirituelle mais même sensible, et s'exprimant par quelque marque extérieure de la protection du grand patriarche. Je le savais par le témoignage de mes confrères ; à mon tour je viens de l'éprouver à deux reprises : d'abord, par l'annonce de votre belle nappe d'autel que je regarde comme les arrhes de S. Joseph, car j'espère qu'il ne s'en tiendra pas là et poursuivra l'affaire ; et puis, par le retour de plusieurs apostats durs à la détente... Quelle joie, et comme j'ai béni et remercié S. Joseph !...

Non seulement j'accepte vos offres, mais vous ne vous imaginez pas comme elles viennent à propos. Songez que notre mission est une des missions du monde entier les plus reculées de l'Europe, grâce à la difficulté des communications, qui n'ont pas ici la ligne des grands fleuves comme dans les autres provinces. Notre mission n'est pas vieille ; elle n'est organisée que depuis 30 ans. Détruite de fond en comble il y a dix ans, elle commençait à se relever, lorsqu'est revenue la persécution qui a de nouveau nivelé le

terrain. Aujourd'hui, nous sortons des ruines, et j'habite le premier une maison qui vient d'être reconstruite dans une de nos villes qui renferme 200 chrétiens baptisés... Il est bon de vous dire que notre Kouy-Tchéou a la spécialité des œuvres d'enfants ; c'est une tradition qui nous est chère. Que de raisons du reste de penser qu'entre toutes les œuvres d'apostolat, les œuvres d'enfants sont les plus chères à S. Joseph, notre protecteur très spécial. Aussi, je vous réservais une de mes flèches, si votre aimable lettre n'était venue me dire que vous vous rendiez à moi et sans combat.

Je dois vous le dire bien simplement : il est dans les principes de notre société des Missions Étrangères, de tenir avant tout à la discrétion, surtout d'éviter d'empiéter sur les œuvres locales et de nuire à celles de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, qui sont nos mères-nourrices. Cette réserve posée, je suis bien à l'aise pour vous dire que vos bienfaits ne seront certes pas perdus. Je voudrais vous montrer notre misère, surtout l'unique chape dont nous nous servons, et qui est en lustrine noire d'un côté et en toile blanche de l'autre, avec garniture en indienne rouge et bordure en lisière. Le jour où je l'ai vue pour la première fois, j'en ai ri pendant trois quarts d'heure, mais ri aux larmes.

Envoyez-nous d'abord une douzaine de missionnaires chaque année, car nous sommes 24, y compris Monseigneur, qui est à peu près aveugle et usé ; et nous avons dix millions de païens à évangéliser. Envoyez-nous encore deux cent mille francs, pour relever nos ruines et établir fortement notre position dans le pays comme propriétaires. Enfin, envoyez-nous, sous enveloppe ou sous bande, une belle église en pierres ou en briques, car nous n'avons qu'une mauvaise chapelle délabrée en bois et en terre.

Nous trouvons quelquefois des enfants ; s'ils sont vivants, nous les adoptons. On nous en donne aussi ; mais le plus souvent, *nous en achetons* à des pauvres qui changent de pays ou qui ne peuvent nourrir toute leur famille. Leur prix est très variable. Le dernier que mon confrère ait acheté est

un enfant de 3 ans. De mon côté, j'ai acheté deux fillettes d'un coup, 30 sous pièce; l'une de 6; l'autre de 7 ans; et j'apprends que le père de l'une d'elles est sur le point de m'apporter encore un nouveau-né; je l'aurai pour rien; mais il me faudra au moins 200 sapèques — 20 sous par mois — pour payer la nourrice, en attendant que la pauvre petite soit en état de manger le riz dans notre orphelinat. Lorsque nos enfants courent seuls, ils nous coûtent 60 francs par an. Pour avoir un de ces enfants comme filleul, vous pensez bien qu'il n'y a aucune condition, sinon de nous donner un nom de baptême pour lui. Il est alors adopté, vraiment et légalement adopté, devant la loi chinoise, par l'Eglise, qui lui donne un nom de famille et qui a sur lui tous les droits des parents. — Ce qui ne veut pas dire que je vous prie d'offrir des filleuls, et sans condition, à tous vos associés; car nous ne pouvons en adopter qu'un nombre proportionné à nos ressources.

Quand nos fillettes ont 12 ans, on les marie; et ce sont les plus faciles à caser; car les enfants mourant jeunes en très grand nombre, surtout les filles, et les païens se débarrassant plus facilement de celles-ci, elles sont moins nombreuses que les garçons; par conséquent beaucoup d'hommes ne peuvent se marier. Nous avons le devoir de remédier autant que possible à ce mal, et de pourvoir à l'établissement des familles en trouvant des femmes à nos chrétiens; aussi adoptons-nous le plus possible de filles, sans refuser cependant les garçons. Elles font plus tard de bonnes petites ménagères, bien chrétiennes. Quand le garçon, par nous élevé, peut travailler, nous le plaçons comme ouvrier ou domestique dans des familles connues, même païennes, si elles sont bienveillantes, ou nous l'employons nous-mêmes comme domestique, porte-faix ou courrier; ou encore, nous l'aidons à monter un rudiment de commerce, par une avance de fonds, 5 ou 10 francs par exemple, et le voilà lancé.

Nous avons aussi une œuvre de *catéchistes* et de simples *baptiseurs*; mais ici la dépense est plus forte. Le traitement

annuel d'un catéchiste est d'environ 100 francs, sans compter la nourriture, lorsqu'il séjourne à la résidence. Nos baptiseurs sont diversement payés, car ce sont de simples chrétiens qui gagnent leur vie ; la rémunération que nous leur accordons a pour but de les engager à baptiser les enfants des païens *in articulo mortis*, et à donner quelques remèdes qui leur rendent les païens plus accessibles. — Nos ornements sont très pauvres ; mais je ne dédaigne pas ce qui est beau, et nous sommes heureux lorsque, les jours de fête, nous avons quelque ornement plus riche à montrer à nos chrétiens ; ils savent que cela vient d'Europe, et ils apprécient bien ce que nous faisons pour eux.

Merci à vos bonnes Sœurs de Saint-Joseph ! Dites-leur qu'avant tout, nous avons besoin de prières et d'offrandes de mérites, déposés pour nous aux pieds de Notre-Seigneur. C'est en Europe que se fait la confection des grâces et des biens spirituels ; c'est par ici que s'en fait la dépense. Je vous assure que je sens vivement les prières que plusieurs bonnes âmes font pour moi en France. Sans cela, je mourrais, je laisserais entamer mon petit trésor intérieur par cet esprit diabolique, par cette atmosphère païenne qui règne autour de nous et qui se mêle à toutes choses, aux mœurs, aux institutions, aux lois, au langage, à la religion surtout et aux superstitions absurdes dont elle se compose.

Voilà une lettre d'égoïste, car je n'y parle que dans mes intérêts ! Mais je ne fais d'égoïsme que pour mes œuvres. Pour moi, certes, je n'oserais rien demander ; mais pour nos œuvres, je n'ai pas même le droit de refuser, et je serais coupable si je ne demandais pas. Nous sommes, ici, tout à la charge de la Providence, et nous vivons à son compte, au jour le jour. Elle ne nous a jamais manqué ; nous comptons sur elle comme sur S. Joseph, qui n'en est pas à ses débuts comme instrument de la Providence.

J.-B. AUBRY

LETTRE CCXC

A son Frère

Tsen-Y, 29 mars 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Le traité de *la Grâce*, que tu étudies en ce moment, est le plus important de la théologie, à cause de la notion et du rôle du surnaturel ; il se rattache surtout au traité du *péché originel* et à celui de *l'Incarnation*. Retiens bien que la partie importante de ce traité, c'est le chapitre de la Justification ou grâce sanctifiante, et que, sur ce chapitre, ce qui a été dit de plus parfait, c'est encore le chapitre VII de la VI^e session du Concile de Trente.

Si je faisais un traité de la grâce, je commencerais par le chapitre de la grâce sanctifiante, qui est la racine de ce traité, et non, comme on le fait, par la grâce actuelle, qui en est une partie secondaire...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCI

A M. l'abbé Aubry (1)

M. Maio, d. 4^a, anno salutis 1877.

*Reverendissimo in Christo Patri
Mô aque ac peramantissimo Patri,...*
*Tunicam Domini inconsutilem di-
vid ere nefas.*

*Etiam portæ inferi non prævale-
bunt adversus Eam...*

*Turris Davidica, Terribilis ut
acies ordinata, ora pro nobis.*

1. Nous donnons ici une lettre écrite par un prêtre chinois ; elle répond à quelques questions que lui avait posées le P. Aubry.

AMANTISSIME IN CHRISTO PATER,

Præclarissimis angelicæ tuæ plane sapientiæ quæstionibus en respondet pauca jumentum instar tuus servus.

Ad primum Anglus iste, Brounton nomine — utrum ex London urbe oriundus incertum — pastor, ut se jactat, vel magister Angliæ, nec potest remittere peccata, ut discipulus ejus Hounennensis affirmat, quum sit homo, ab uno cum dimidio fere anno venit in Sinas, perque Shan-Hai, ubi haud scio an aliquantis per prædicaverit, in Kouy-Tcheou suam invexit hæresim, probabiliter ob mores Kouy-Tcheounensium mitiores — ne dicam inertes — et vel forte D. Mesny (Deus ei parcat) a fautore vel probabilius episcopo suo auctore, eoque magis, quam tres videantur in secta sua pestilenti gradus, Kien-Tou, Mou-Tse et Kiao-Tse, id est speculator, pastor vel presbyter, et tandem magister. Ne latinæ saltem linguæ quidem hospes iste, multo minus hebraicæ, gallicæ tantum et magis Angliæ novit, nec prædicat quidquam ultra corruptam illam mutilatamque Sacrorum Bibliorum versionem, quos et distribuit gratis, et aliquando pretio dat, ut ait ipse, vili, cuique, etiam mimo, pro ingenio suo degustandos atque penetrandos.

Cujus autem præcisè sit sectæ, nondum liquet, quamvis non Ritualista, sed potius Materialista esse videatur. Sanctissimo D. N. Jesu Christi nomine suam insignit fur fucatque sectam, et quæstum habens pietatem, specie quadam gravitatis, testudines ad grunniendum procedens gradu, inque angelum lucis subornatus, venena sua transfundere parvulis nititur et simplicibus, non sine spe lucri vel Epicurei cujusdam finis intentione, maxime quum nondum fixum sit ei, manere hic vel redire.

Porro sacramenta vel nulla vel vix duo videtur admittere, et unum quidem balneum, et aliud Chen-Tchan-Fan (quasi dicas Sanctam Cœnam) appellat, et ne baptismo quidem ullam ex opere operato efficaciam, præter figuram nudam, attribuit assignatque, quanquam et baptizet aliquando, quasi minister proprius baptismi vel juxta nostrum simius ille

modum formamque, nisi immutata Spiritus Sancti sinica appellatione in « Sanctam mentem », vel tenens baptizandum mittensque in dolium frigidæ aquæ, cum vestimentis, et ridiculo quidem vel paganis ipsismet rudibusque modo.

Imaginibus denique, crucibus, numismatibusque atque sacrificiis nudus viduusque vel potius indignus, omnibus exclusis cœlestibus cæremoniis, nec sanctos, nec Beatissimam Virginem Theotocotem colit invocatve et mordaciter tuetur. Canis Æsopi nostri fidem solam in Dominum Jesum absque meritis nostris sive mortificationibus, quum jejunia haud observent, sufficere ad salutem justificationemque cum oratione quadam mentali, mentalique confessione.

Hactenus pauca ; plura alia occasione. *Ex ungue leonem.*

S. Rever. inutilissim. serv.

Franc. LIEOU.

LETTRE CCXCII

A M. l'abbé Boulenger

Kouy-Yang-Fou, 4 mai 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Votre assiduité à m'écrire est un grand bonheur pour moi ; et j'attends toujours, à petites échéances périodiques, vos lettres et celles de mon frère. Je ne m'ennuie pas le moins du monde et n'ai aucune tristesse ; mais ces quelques relations de France, fondées sur les affections les meilleures, me sont précieuses et grandement utiles pour l'entretien de l'âme. L'excessive activité de notre vie est le principal danger que puisse courir notre âme, et nous expose à laisser évaporer toutes sortes de bonnes pensées que vos lettres et celles de

mon frère me rappelleront toujours, même quand vous n'en parlez pas.

Vous me demandez si je commence à bien parler le chinois. Bien parler est nécessairement du futur pour moi. Il faut toujours trois ou quatre ans ; et on ne nous confond avec les Chinois, pour le langage, qu'après dix ans. En attendant, on se rend capable de travailler un peu. Tout le monde me dit que je prends bien l'accent et les tons, et que je parlerai bien un peu plus tard. Je vais, en attendant, me lancer dans la besogne et suis content. Même avec la manière très imparfaite dont je parle, je puis aller de l'avant. — Sur la demande de mon confrère, Monseigneur me laisse à Tsen-Y avec lui ; ce sera ma résidence, et je prendrai une part de son district pour en faire le mien. Nous sommes tous contents de cette décision, moi comme les autres, bien que je ne m'en sois occupé ni dans un sens ni dans l'autre. Vous comprenez que par ici il y a de l'ouvrage partout, et partout à peu près le même ouvrage ; nous ne sommes pas près de n'avoir plus de païens à convertir.

Je viens de faire ma retraite auprès de Monseigneur et rentre demain à cheval à Tsen-Y. Mon confrère me suivra ; nous nous partagerons le district, et il s'agira de ravager un peu le coin que j'aurai, et de multiplier les stations chrétiennes, en circulant à droite et à gauche, en lançant des hommes là où nous n'avons rien. Voilà notre travail ! Il m'intéresse beaucoup, et j'ai un plaisir inouï à voir nos chrétiens se peupler et gagner de jour en jour du terrain — comme les plants du fraisier qui lancent leurs rejetons de tous côtés.

Notre région de Tsen-Y est, de toute la mission, celle qui offre le plus de fruits à faire. Si Dieu veut que nous ayons la paix, nous gagnerons du terrain et des âmes, surtout dans les campagnes ; car il y a, dans les villes, plus d'obstacles : des vices, un état flottant de la population, un entassement de familles grouillant les unes sur les autres, occupées à chercher du riz, et ne trouvant que la misère. Tout cela est peu favorable à un développement considérable de nos

œuvres, dans les villes au moins d'abord. Nous commençons surtout par les campagnes, où nous retrouvons quelque chose du type simple et droit du villageois européen, et des cœurs plus préparés à la vie chrétienne. On a vraiment du plaisir à voir, à palper, pour ainsi dire, la transformation que l'avènement de la foi dans une famille opère en toutes choses et sur toutes les figures.

Un trait peu important, mais caractéristique, m'arrive dans presque tous mes voyages. Je suis, je suppose, à cinq ou six lieues de Tsen-Y, en course et à cheval. Les routes chinoises sont des sentiers garnis de pierres plates très inégales. Je rencontre une caravane d'hommes ; de loin et quand ils sont encore à 50 pas devant moi, j'en aperçois un qui me regarde autrement que les autres et qui s'annonce par un rire de sympathie et une figure épanouie ; je ne m'y trompe pas, c'est un chrétien. Il laisse ses compagnons passer outre et s'arrête au bord du chemin pour me saluer ; il me demande d'où je viens, me dit qui il est, où il demeure, etc. Nous n'avons pas besoin, lui et moi, d'explication, pour savoir ce qu'il y a de commun entre nous, pourquoi nous avons grand plaisir à nous rencontrer, et pourquoi, sans nous connaître, nous nous traitons fort amicalement. Le Chinois, par nature, est peu affectueux, peu dévoué, et ne se dérange guère pour celui qu'il ne connaît pas. Mais si je demandais un service à celui que je rencontre ainsi, il serait fameusement fier de me le rendre ; et tout à l'heure, en rejoignant ses compagnons de route, s'ils sont bienveillants bien que païens, et s'ils savent qu'il est chrétien, il ne manquera pas de leur dire : « C'est un de nos Pères ! » Et ce sera l'occasion d'une conversation où il mettra un peu de son orgueil le plus légitime. Ce détail minime, auquel nous sommes habitués, vous montre comment le christianisme prend l'homme par le cœur, par l'intérieur.

Vous m'étonnez avec vos idées noires et vos inquiétudes relatives à l'avenir de la religion en France. Ce sont là des sentiments que je ne puis comprendre. Sans doute, il est triste de voir aller à la dérive l'œuvre de l'Évangile. Mais,

après tout, comme elle est assurée de ne pas périr, et même de se relever plus tard, autant qu'elle est abaissée aujourd'hui ; comme c'est Dieu qui dirige et gouverne tout cela, et tire le bien du mal ; comme nous sommes assurés pour nous-mêmes, en travaillant *in spem contra spem*, d'être dans notre voie ; comme nous possédons, en attendant le ciel, le meilleur trésor qu'une créature puisse posséder : pourquoi notre vie ne serait-elle pas une vraie exultation perpétuelle ? La disproportion du nombre des infidèles à celui des fidèles est bien plus forte ici qu'en France, et cependant nous sommes tous fort joyeux. Que voulez-vous ? nous n'étions obligés que d'être de bons chrétiens pour faire notre salut, et nous avons embrassé le sacerdoce et ses sacrifices ; le bon Dieu nous en punira-t-il donc ? Et maintenant que nous sommes prêtres, quand même nous ne ferions pas tout ce qui est absolument possible, nous faisons généralement encore bien plus que nous ne sommes obligés, et que ne font tant d'autres qui seront sauvés tout de même. Les obligations d'un prêtre vis-à-vis de la vertu sont très grandes ; mais on est étonné, quand on étudie le Droit canon et la Théologie, de voir à quoi se réduisent ses obligations rigoureuses et sous peine de péché, au point de vue du zèle extérieur et des actes auxquels il est tenu.

Vous comprenez bien qu'en disant ceci, je ne prends pas fait et cause pour l'indifférentisme et la vie bourgeoise. Mais je n'admets pas qu'un prêtre fidèle puisse être inquiet pour son salut, et que, sous les peines, les inquiétudes, les larmes intérieures que lui coûte le triste spectacle du monde français ou chinois livré au péché, il n'y ait pas pour lui un fonds de joie et de calme, causé par la sécurité où il est du côté du bon Dieu.

Pour Orrouy, voilà pourtant vos fruits dans les âmes, sans compter la racine de foi qui reste toujours, même au fond des âmes qui s'égarant *ad tempus*, par le fait de la malice du siècle. — Edmond Baudequin me fait l'effet de ce que nous appelons ici nos *vieux chrétiens*, c'est-à-dire ceux qui sont nés d'une souche déjà chrétienne ; il semble qu'ils ont reçu

un sang déjà surnaturalisé et des bénédictions qui se transmettent avec la génération même ; ils sont plus foncièrement chrétiens, plus solides, plus attachés à la foi et pleins de son esprit.

La différence entre la France et la Chine, sous le rapport de l'aptitude au christianisme, vient, selon moi de très haut, d'un dessein de Dieu qui, ayant prédestiné l'Europe à être le terrain de l'Église et le foyer d'où elle rayonnerait partout, avait donné aux races européennes un tempérament intellectuel, moral et même physique, proportionné à cette vocation. Je vous développerai un jour cette idée...

Nous commençons à cuire de chaleur ; encore sommes-nous haut placés en altitude, et avons-nous le vent de la montagne. Depuis deux mois, nous avons toutes les nuits un grand orage et une immense pluie ; aussi, les changements de température sont-ils très brusques. A certaines heures, on étouffe ; tout à coup, des nuages s'amoncellent, le vent souffle, et il fait froid. C'est alors qu'il faut se couvrir de vêtements plus chauds ; car la moindre imprudence amène des bouleversements d'estomac suivis aussi d'orages.

Je suis de plus en plus frappé de cette idée, que tout sur la terre, tout ici en particulier, est une démonstration éclatante de la divinité de notre foi. Plus je considère l'état de ce peuple, plus je vois avec évidence combien le christianisme, le catholicisme, est nécessaire à l'homme, non seulement pour faire son salut éternel, mais *pour être dans son état normal comme homme* ; c'est frappant, vraiment frappant ! Plus aussi j'étudie la marche de nos œuvres et ce que le principe de foi produit dans les âmes, dans les familles, dans le peuple, en s'installant dans leur vie, plus je vois que c'est Dieu même qui travaille par nos mains, et qui a fait ce que nous apportons à ces pauvres gens. — Si un incrédule intelligent et droit vivait ici avec nous, il me semble qu'il saisirait, sur place et *de visu*, cette démonstration pratique ; il ne pourrait se refuser à recevoir cette lumière.

Nous reviendrons sur ce sujet, comme aussi sur le grand événement du jour : l'arrivée d'un ministre protestant, ins-

tallé depuis deux mois à la Capitale. Il est certain qu'il fera très peu de chose ; outre les raisons ordinaires et générales que nous avons d'en être assurés, le personnage nous en fournit, de lui-même, beaucoup de particulières. Malgré tout, l'arrivée de ce pasteur est un grand malheur pour nous, parce qu'elle est un pronostic, et que cette entreprise aura une continuation dans l'avenir.

En attendant, nous cherchons à nous organiser solidement. Notre district de Tsen-Y est le plus prospère de la mission, au point de vue des chrétientés ; que Dieu nous donne la paix et des missionnaires, et les conversions iront vite. Le seul jour de Pâques, nous avons écrit une centaine de noms de nouveaux *adorateurs*, qui demandaient à s'instruire et à se préparer au baptême. Il y aura certainement du déchet, mais aussi une moisson sérieuse.

Merci des aimables étrennes qu'on m'envoie pour les filleuls de la Sainte-Enfance ; elles arrivent fort à point, car tout cela mange du riz avec un grand appétit. *Mes petits sont mignons* ; ils ont de grosses têtes, de bonnes figures pour des Chinois ; le type physique dans notre région septentrionale n'est pas vilain, mais au Sud les indigènes sont affreux et très bêtes ; les missionnaires en font ce qu'ils peuvent et ont bien du mal à en tirer quelque chose. Croyez-le, ce n'est pas une petite besogne de défricher un sol si étranger à la culture de la foi, et d'une superficie immense ; et penser qu'il s'agit de faire de chaque individu en particulier un bon chrétien, solide dans sa foi, ferme contre l'éventualité, toujours un peu menaçante, de la persécution officielle ou *officieuse*, armé intérieurement contre le paganisme qui constamment fait l'assaut de son âme ! Cependant cette besogne est intéressante, plus encourageante en un sens que celle du prêtre en certains diocèses de France, où la position est écoeurante parce qu'on a les bras et la langue liés, *verbum Dei alligatum*. L'un des crimes les plus impardonnables peut-être de la civilisation moderne, sera d'avoir rendu impossible le développement du zèle apostolique, et enfermé le clergé dans un cercle d'œuvres et de moyens d'action dont

il ne peut sortir sans voir s'élever contre lui les lois civiles; les usages reçus, tant d'autres obstacles encore contre lesquels il ne peut lutter sans se briser. L'*Univers*, que nous lisons au passage, trois mois après les événements, nous met au courant de ce qui se passe là-bas ; c'est bien triste, c'est la *déchristianisation* de l'Europe ; mais plus le mal est général, plus il y a lieu d'espérer ; il répugne de supposer que l'Église ne reconquière pas un jour sa position, même une position préférable à celle qu'elle a perdue.

Je termine cette lettre avant de quitter la Capitale, où nous étions réunis pour la retraite. Nous partons ce soir, pour être à Tsen-Y dans cinq jours. — Merci des bons souvenirs que vous m'envoyez de France et des prières qu'on fait pour moi là-bas. Je n'oublie devant Dieu aucun de mes bons amis ; veuillez être auprès d'eux mon interprète.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCIII

A M. Louis Braille

Tsen-Y, 11 mai 1877.

MON CHER LOUIS (1),

Je suis bien content de savoir que tu te prépares au grand séminaire. Il ne faut pas t'imaginer que tout soit roses et poésie dans la carrière que tu veux embrasser ; il faut te bien persuader au contraire qu'il y a beaucoup à souffrir par le cœur, beaucoup à faire pour la piété et le zèle, beaucoup à repousser du côté du monde.

A quelque ministère que Dieu te réserve, il te faut une grande provision de forces surnaturelles, pour n'être pas un

1. Un des élèves de M. l'abbé Boulenger à Orrouy, aujourd'hui curé aux environs de Noyon.

prêtre bourgeois occupé à manger son petit traitement, et à présider à la décadence de l'esprit chrétien, qui me paraît s'en aller fameusement de chez nous. Les misères du temps actuel et l'atmosphère antichrétienne et sensuelle où il faut vivre aujourd'hui en France, exigent de celui qui entre dans le sacerdoce une singulière trempe intérieure. S'il n'a pas cela, ou il fera de grandes fautes et, par conséquent, il vaudrait mieux qu'il aille *garder les vaches dans ses larris* ; ou il se contentera du strict nécessaire en fait de vertu et de fidélité à sa vocation et, par conséquent, il sera horriblement malheureux toute sa vie. Car il y a partout, dans la vie sacerdotale, des sacrifices qu'il faut ou refuser de faire, et ceci est le crime, ou aimer, et ceci est la piété ; si on veut les faire sans les aimer vraiment, ces sacrifices sont un tourment, une torture, un vrai enfer, s'ils ne sont même un tour de force impossible.

Mais toutes ces choses te seront dites, surtout en ces dernières vacances, de plus près et avec plus d'à-propos et d'autorité, par M. le Curé. D'ailleurs, tu as été, comme nous autrefois, assez mêlé à son ministère et initié à sa vie intime, pour comprendre ce qu'un prêtre a aujourd'hui à faire, et quelles sont les misères de nos pauvres populations de l'Oise. — Si nos Chinois avaient les mêmes ressources spirituelles, certes nous irions vite ; mais nous sommes 24 prêtres pour plus de 12 millions d'habitants, et il reste une quantité énorme de territoire à évangéliser. Nous gagnons cependant du terrain sur le paganisme, pendant qu'en France le paganisme semble vouloir gagner du terrain sur l'Église...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCIV

A son Frère

Tsen-Y, 11 mai 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Je voulais t'écrire de la Capitale, la chaleur était si accablante que je n'en ai pas eu le courage ; je suais et j'étouffais continuellement, logé dans une sorte de grenier, sous la tuile noire, que surchauffait un soleil atroce. — Il a été décidé que je resterais encore à Tsen-Y ; il y a là de la besogne pour deux, et nous espérons en préparer pour trois. Certes, il y en aurait pour dix, si nous pouvions suffire à la visite des chrétientés. Je suis content de rester ici et je m'intéresse beaucoup aux œuvres commencées. Ma situation est donc réglée, au moins pour un an ; car, en pays de mission, et à cause de notre petit nombre, il faut souvent aviser à des besoins imprévus.

J'ai lu le commentaire du *Livre de Ruth* que tu m'envoyais : c'est de l'eau tiède musquée. Jamais on n'avait songé à faire du commentaire de Ruth une matière de classe dans un séminaire, bien que ce livre ait sa valeur comme toute l'Écriture. Il est assez caractéristique que ce livre soit entré dans l'enseignement, et que la part donnée à S. Paul ait été diminuée d'autant. Le temps *minimum* donné à S. Paul était un an, d'après la règle de Beauvais...

Au moment où tu recevras cette lettre, tu en auras fini avec ces études fatigantes et toutes de mémoire dont tu as vécu jusqu'ici. J'espère qu'au moins tu n'en prendras pas prétexte pour faire comme tant d'autres qui, n'ayant goûté aux sciences sacrées que sous cette forme, n'en ont pris que le dégoût et les abandonnent entièrement, une fois *délivrés*. — Emploie bien, surtout au point de vue spirituel, les six mois qui te restent ; fais-en une sorte de retraite prépara-

toire au sacerdoce ; n'y abandonne pas l'étude, mais porte surtout ton travail du côté de la vie intérieure, et tourne ton étude vers les choses mystiques. Il s'agit moins d'amasser des provisions que de solidifier ce qui a été fait et d'assurer l'avenir. On constate généralement chez les séminaristes et les jeunes prêtres une imprévoyance désolante.

Tu me demandes comment j'ai pu m'habituer à voyager en mule. C'est un moyen de transport assez dur, surtout au Kouy-Tchéou, où il faut sans cesse monter et descendre : la mule doit continuellement enjamber d'une pierre à l'autre, laisser tomber ses pieds sur des marches d'escalier. De la Capitale à Tsen-Y, cinq jours de marche : on arrive brisé de fatigue, accablé par la chaleur. Chaque nuit, un orage : l'avant-dernière nuit, nous logions à l'auberge, dans une sorte de grange en planches, couverte en chaume ; à dix heures l'orage commence, le sol est inondé, et nous avons à peine le temps de sauver nos effets du naufrage. Ces auberges chinoises s'appellent auberges parce qu'il faut leur donner un nom, mais ce sont des taudis dont tu n'as pas idée ; on y dort parce qu'il faut bien dormir. — En arrivant ici, nous avons secoué, épluché, mis au soleil tous nos effets, afin de détruire les poux et les punaises, récoltés en abondance dans les auberges chinoises, et qui pourraient envahir notre maison...

Ne perds pas les derniers mois de préparation au sacerdoce à composer des sermons pour un auditoire fictif.. Plus tard, il faudra viser surtout à mettre dans ta parole de la vie, du naturel, de l'âme, de la conviction, de la force. La plupart des prédicateurs ont une parole morte et endormante, qui tombe comme d'office sur la tête des auditeurs plongés dans le sommeil — au moins dans le sommeil spirituel — et qui ne les saisit pas...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCV

A la Sœur Maxence

Tsen-Y, 14 mai 1877.

BIEN CHÈRE SŒUR,

C'est une bien bonne et heureuse surprise que vous m'avez faite, de m'envoyer le portrait de notre pauvre Mère. Quels souvenirs je lis sur cette image, et combien précieusement je vais la garder ! Pour la mieux conserver, je ne la laisse pas devant moi sur la table, car la lumière l'effacerait ; mais je la joins à tous mes souvenirs, dans une boîte que j'ouvre souvent. Ce n'est pas un souvenir vulgaire, mondain et terrestre que me rappelle cette petite image ; je la reprends de temps en temps, et je me mets à causer avec notre Mère comme autrefois : je crie, je dispute, j'exagère, je dis des bêtises, je me fâche ! Elle me sermonne avec le sourire que vous savez ; elle me gronde, elle me fait la leçon, me rappelle à l'ordre ; et nous nous entendons toujours, au fond ; nous nous entendons toujours absolument sur les principes et la direction générale des choses, soit pour nous autres, prêtres, soit pour vous, religieuses.

Les deux idées qu'elle me prêche le plus, et que vous connaissez bien, sont celles-ci : « Allez, mon cher Monsieur, vous autres, hommes, vous faites un tas de raisonnements, et vous tirez vos idées l'une de l'autre ; vous en tirez, vous en tirez, que c'est à n'en pas voir la fin ! Mais vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il y a une science des choses intérieures, et une vue spirituelle bien moins compliquée, bien plus sûre que tous vos alignements ; et que des âmes très simples, très ignorantes de toutes vos sciences, y voient beaucoup plus clair que vous. »

Le second sermon est celui-ci : « Allez, mon cher Monsieur, c'est très beau tout ce que vous me dites là du zèle,

de l'ardeur, de la générosité, et d'un tas de choses comme cela qu'il faut aux prêtres ; et c'est bien vrai qu'il leur faut cela. Mais il y a quelque chose qu'il leur faut encore bien plus, et sans quoi ce zèle, cette ardeur, ne dureront pas longtemps, et feront, en tout cas, bien des sottises. Pas tant de tracas à l'extérieur, et commençons par dresser notre édifice intérieur ; ensuite nous pourrons peut-être parler de travailler au dehors. Vous autres, hommes, vous vous gaspillez en activité matérielle ; quand on va au fond des choses, on trouve souvent que là-dessous il y a du vide, et que toutes ces œuvres sont bien creuses. »

Vous voyez, chère Sœur, que j'ai inscrit ces paroles dans mon sanctuaire intérieur et que je garde la mémoire de l'âme. Ces deux idées que je viens de vous dire, et que je tiens de notre Mère, sont bien simples ; mais ce sont là les deux grandes idées de tous les saints, de tous les écrivains spirituels qui ont montré de l'expérience dans ces matières. On ne peut rien dire de plus sage, ni porter, sur notre défaut ordinaire à nous autres, un jugement plus vrai. Prêchez cela aussi, ma petite Sœur ; et souvenez-vous qu'il m'a fallu l'entendre quatre ou cinq ans, et des centaines de fois, avant d'en prendre une vraie conviction sans arrière-pensée. Encore, ne me sera-t-il pas inutile que bien souvent notre Mère Sainte-Angèle, par son portrait, ravigote en moi toutes ces pensées ; mais elle n'aura besoin que de me regarder pour me rappeler son idée, car désormais je l'ai comprise et ne la perdrai plus.

Je pense bien que vous allez sortir du provisoire où on vous avait laissée. Que faites-vous, que devenez-vous, comment vous organisez-vous ? N'allez pas vous tourmenter d'avoir peu de novices. Les temps sont malheureux en France, très malheureux : on commence à récolter ce qu'a semé la République. Les jeunes filles elles-mêmes ont des opinions politiques ! Comment voulez-vous qu'une jeune fille qui a des opinions politiques entre en religion, et prive le monde d'une si belle intelligence ?

Je suis content de vous avoir consolée, en vous disant que

jamais les familles religieuses n'ont péri faute de sujets, mais faute de saints. N'est-ce pas évident ? La diminution des sujets n'est pas une cause, mais un effet ; et il faut toujours qu'il y ait une raison cachée ou non cachée à cela. Pour vous, comment vous tourmenteriez-vous ? N'êtes-vous pas de la famille du Sacré-Cœur ? Et si vous gardez bien votre esprit, quand même les temps deviendraient encore plus mauvais, l'avenir est à vous. Dites seulement à vos petites de se faire canoniser au moins dans le ciel, et de mériter cela à force de s'humilier, de se cacher, de s'anéantir sur la terre ; et aussi de s'unir à Notre-Seigneur, de prendre son esprit, de se dévouer au prochain, mais sans arrière-pensée d'égoïsme et sans mélange d'esprit humain. Avec cela, elles seront toutes-puissantes ; et, quand ce ne serait que dans vingt ans ou dans cinquante ans, le trésor qu'elles amasseront aujourd'hui aura ses fruits dans votre petite famille. Vous savez, la parole de Dieu est *une semence*, et Notre-Seigneur appelle bienheureux ceux qui l'écoutent et la mettent en pratique. Une seule âme sainte dans une maison suffirait pour la soutenir et la rétablir.

Si, comme vous le dites, vous êtes jusqu'à présent une Mère stérile, songez à ceci : dans l'Écriture, nous voyons plusieurs fois que, quand Dieu a préparé une naissance très importante pour ses œuvres et très heureuse pour les hommes, il s'est servi d'une mère dont il avait éprouvé la confiance et purifié le cœur en retardant longtemps sa fécondité. Lisez la naissance d'Isaac, de Samuel, de S. Jean, de la Sainte Vierge. Pleurez, pleurez beaucoup, comme la mère de Samuel et comme celle de S. Jean, votre stérilité. Vos larmes, si elles sont ce que Dieu veut, ne seront pas perdues ; et notre Mère, qui est Là-Haut et qui, maintenant, en sait sur l'avenir bien plus long que vous, sera réjouie par vos larmes, et elle les attend.

Grondez, grondez Sœur Marcellin qui reste triste. Si vous me dites encore qu'elle est triste, je me fâche après elle ! Ne va-t-elle pas tout juste, en déplaçant et en faussant, par sa tristesse, l'affection qu'elle avait pour notre Mère, gâter un

peu du bien qui doit se faire chez vous ? Dites-lui que je suis très mécontent d'elle ; qu'elle doit entrer, s'établir et rester toujours dans une voie d'allégresse intérieure. Le bon Dieu lui a donné, pendant plusieurs années, une bonne occasion de s'instruire et de se former intérieurement ; et voici qu'elle méconnaît complètement la manière dont elle devrait aujourd'hui utiliser cela ! Qu'elle ait soin de mériter que vous me disiez maintenant tout autre chose.

Mille bons souhaits et demandes de prières à toutes vos Sœurs, même à celles que je ne connais pas. Je vois bien que vous les forcez, elles, à me connaître, par mes lettres. Je ne m'en formalise pas ; mais aidez-moi toutes par vos prières, vos sacrifices et une part dans tous vos mérites, vous souvenant que tout ce qui est offert à Dieu pour nous aider, vous sera rendu au centuple.

Adieu, adieu... Rendez-vous dans le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Je prierai avec vous dans ce mois de Juin qui approche.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCVI

A Monseigneur Lyons

Tsen-Y, juin 1877.

MONSEIGNEUR,

..Vous savez mieux que moi, et que nous tous, ce qu'était notre bon confrère M: Billouez, décédé ici, et toutes les raisons qu'il y a d'être assuré qu'il est au ciel..

Il espérait guérir, et il l'a espéré presque jusqu'à la fin ; mais l'annonce de la mort ne lui a pas fait peur, et il est tombé en bon soldat de l'armée apostolique. Nous sommes tous témoins de la vivacité de sa foi, et de la piété simple, droite, calme, avec laquelle il s'est préparé à l'éternité..

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCVII

A ses Parents

Tsen-Y, 18 juin 1877.

BIEN CHERS PARENTS,

J'entreprends demain une tournée qui me tiendra deux ou trois mois hors du logis ; je veux vous écrire avant de me mettre en route...

Nous enterrions, il y a quelques jours, un de nos confrères, venu ici pour soigner une maladie d'estomac. Il faut dire, qu'il avait trop attendu pour se soigner, ne mangeant que des aliments lourds et indigestes, ne voulant boire que de l'eau froide. Cette mort nous réduit à 20 missionnaires pour une province de 12 millions d'habitants. — Ma santé à moi est bonne, je me soigne et prends des précautions.

Dans cette tournée que j'entreprends, j'ai 12 stations à faire dans des localités habitées par des chrétiens. La première est à une journée d'ici, et la plus éloignée à trois jours. De cette dernière, je pousserai une reconnaissance plus loin, pour étudier le pays, chercher si je ne rencontrerai pas quelque part des chrétiens venus d'une autre province, et si nous ne pourrions pas étendre notre paroisse et le cercle de nos opérations.

Ce n'est pas la fatigue des voyages qui nous épuise le plus. Dans ces régions du Kouy-Tchéou, l'air est vif et agréable, parce que nos montagnes sont un peu boisées. Dans d'autres parties de la province, on ne rencontre pas un arbre, pas un brin d'herbe ; partout des rochers brûlants. Nos nuits sont fraîches et le climat, en général, est moins chaud et moins lourd qu'à Rome. Dans toute cette tournée, je logerai chez les chrétiens, et c'est le plus riche chrétien de la station qui reçoit le Père, ordinairement un cultivateur à l'aise. Les maisons les plus riches sont bien misérables, mais une chambre

plus propre est affectée au missionnaire, qui passe tous les ans. Tous les chrétiens s'arrangent entre eux pour donner au Père sa nourriture : riz, poules, œufs, légumes, vin chinois, etc. On reste environ une semaine dans chaque endroit; puis les chrétiens portent votre bagage d'une station à l'autre. Telle est la vie du missionnaire, et il est bien content quand la récolte est bonne, quand on trouve des chrétiens en bon état, et qu'on peut recruter quelque païen.

La misère est très grande dans les campagnes, et si un de nos chrétiens les plus riches voyait votre maison, votre mobilier et votre linge, ce que vous mangez et la manière dont vous vous soignez dans les maladies, il vous regarderait comme fameusement riche. — J'étais appelé, il y a quelques jours, chez un malade à dix lieues d'ici; c'était un jeune chrétien tombé malade chez de riches païens de sa famille. Voyez ce qu'on appelle ici des riches : je trouve le pauvre garçon couché sur la paille recouverte d'une natte, enveloppé d'une seule couverture. Sa chambre, parquetée de terre, était si mal close qu'elle laissait pénétrer le vent de toutes parts. Pour tout remède, de l'eau de riz et du thé sans sucre. Je lui ai fait un *lait de poule* avec deux jaunes d'œufs, de l'eau chaude et du sucre : jamais il n'avait pris si bon remède. Vous voyez que la condition du riche, dans nos campagnes, n'est pas digne d'envie. Mais nos Chinois ne s'en plaignent pas, ils ne connaissent pas autre chose...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCVIII

A la Sœur Maxence

Lo-Min-Tchen, 22 juin 1877.

BIEN CHÈRE SŒUR,

Voyez de quel coin du monde je vous écris, et quel nom barbare est en tête de ma lettre. Je suis en tournée pour deux mois, assez loin de notre résidence, m'enfonçant peu à peu vers les régions inexplorées, cherchant des chrétiens ou des gens qui veulent le devenir. Si vous songez encore un brin à prier pour moi, je réussirai ; sinon, je risque bien de faire *chou blanc*. Cette recherche des chrétiens m'intéresse. Je dois, dans un mois, arriver aux confins du pays jusqu'à présent visité par nous, et chercher à reculer un peu ces confins, en poussant une reconnaissance un peu plus loin.

J'espère au moins que Notre-Seigneur ne me quittera pas ; je le porte partout, puisque partout je dis la messe. Et puis, j'espère bien le porter toujours dans mon cœur, si peu que je vaille et si peu que je réponde à ses grâces. Je ne m'amuserai pas à vous décrire le pays et la maison où j'habite ; à d'autres ces histoires extérieures. Avec vous je cause d'autres affaires !

Vous avez peur que j'oublie *mon compagnon* ! Non, vraiment, je ne l'oublie pas, bien que vous ayez raison de ne pas trop vous fier à ma fidélité sous ce rapport. Tout ici et partout me le rappelle, surtout la vue de tant de cœurs où il n'est pas, de tant de choses auxquelles il est étranger. Que je suis donc content de savoir tant soit peu, non pas méditer, mais comprendre ce que Notre-Seigneur est pour nous, et l'intimité qu'il a toujours avec nous ! Vous n'imaginez pas comme le ministère auquel nous sommes livrés serait desséchant, si on ne portait ses *rafraîchissements spirituels* avec soi ; et combien le milieu où nous passons nous empor-

terait loin de Notre-Seigneur, si nous cessions de le garder vivant et souriant au fond de notre âme. Vous n'imaginez pas non plus combien je suis heureux et tranquille, grâce à cette pensée, au milieu d'une vie qui n'est certes pas confortable du côté matériel, ni très abondante en consolations du côté des petites délectations naturelles du cœur humain.

Je loge ici dans un petit taudis de chambre assez tranquille, et je vous écris ce soir, installé sur un dictionnaire chinois, posé lui-même sur une espèce de pétrin en planches grossières. C'est là que je fais mes petits exercices, là que je reçois, un par un ou famille par famille, les chrétiens. Je fais réciter quelque prière aux petits enfants ; j'entends à côté de moi, séparés par une cloison, un catéchiste et un chrétien plus instruit apprendre à mes catéchumènes à faire le signe de la croix, à dire *Notre Père*, à répondre qu'il y a un Dieu et trois personnes en Dieu — chose difficile à leur mettre dans la tête. Le soir, je m'appartiens et suis tranquille : je fais une petite lecture dans deux ou trois bons livres, j'évoque mes chers souvenirs du temps jadis, je fais une lettre.

Voilà ma vie ! Dieu veuille que je n'y perde jamais mon petit trésor intérieur, que je sache y conserver le goût des choses célestes et m'y sanctifier un peu. Que de chemin à faire ; que de constance il faut pour recommencer tous les jours et toute sa vie ce *décrochage spirituel* qui n'est jamais complètement fini ! Qu'il est facile et naturel d'oublier que c'est là notre besogne centrale et principale — *unum necessarium* ! que si nous oublions cela, tout le reste est stérile et inutilisé. C'est effrayant de voir combien de personnes perdent leur temps en ce monde, et traitent la vie terrestre comme si elle leur avait été donnée pour gambader et manger leurs haricots.

Donnez bien à vos petites Sœurs l'esprit et les vues de la foi ; remplissez-les bien de cette idée et de cette conviction, que tout ce qui n'est que pour le monde, n'est que de la futilité. Et il viendra un jour, quand leur jeunesse commencera de se passer, où cette idée de la futilité des choses terrestres

leur reviendra au cœur, avec une force et une tendresse qu'elle n'a généralement pas dans les premières années qu'on est au service de Dieu — du moins pour nous autres, hommes ; et il doit bien en être de même de vous. C'est une remarque que je fais de plus en plus. Il y a dix ans, je savais bien qu'il n'y avait de réel, de sérieux et de bon, que ce qui se rapporte au salut éternel ; on me l'avait assez dit pour que j'en fusse persuadé. Mais j'en étais persuadé en théorie, et il m'a fallu fréquenter un peu plus le cœur humain, vivre un peu plus, me désenchanter peu à peu de tout ce qui séduit et attire sur la terre, pour *sentir par moi-même* ce qu'autrefois je ne faisais que croire, plus ou moins vaguement, sur la foi des autres.

Je pense que nous autres, hommes, à quelques heureuses exceptions près, nous passons tous par là ; il nous faut du temps et de l'expérience pour nous dégoûter de ce qui passe. Aussi, en voit-on un certain nombre, même parmi les prêtres, qui oublient d'en arriver là et qui gardent jusqu'à la fin un goût très prononcé pour le monde, tout en s'efforçant cependant d'éviter d'y succomber trop fort et de perdre leur âme. — En Chine, quelle misère de voir ces fourmilières de pauvres gens qui perdent leur âme, non seulement sans profit, comme tous ceux qui la perdent ailleurs, mais encore en se donnant bien du mal ; car il n'y a, dans leur vie, ni joie ni plaisir, ni affection ni jouissance, absolument rien, rien de rien qui vaille la peine d'un regard. Il faut que le démon soit bien puissant pour se faire adorer à si bon marché, et encore en exigeant tant de sacrifices. Au moins, nos pauvres chrétiens, outre leurs espérances éternelles, ont déjà, dans le cœur et dans la famille, une réserve de calme, de repos intérieur, qui compense leurs misères quotidiennes et leur donne un peu de répit.

Vous remarquerez que nos espérances, à nous autres, chrétiens, sont déjà un acompte sur l'avenir, et nous font déjà jouir de leur objet par anticipation, puisque nous pouvons déjà nous réjouir de ce qui nous attend, surtout quand il s'agit de nous autres, prêtres et religieuses : *Virgines enim*

sunt... Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. — Vous souvenez-vous de ce que nous disions, toujours avec notre Mère, sur le ciel des vierges ? Et ce n'est rien du tout encore à côté du ciel des prêtres ! Les voyez-vous tous, en belle chasuble blanche et chantant le *Lauda Sion* ?... Mais ce sont des choses dont il ne faut pas parler, car elles désespèrent le langage humain, et font trouver tristes les réalités de la vie présente.

J'espère que vous êtes en train, ces jours-ci, d'en faire un de mois du Sacré-Cœur ! Je ne l'oublie pas non plus, bien que je n'en fasse pas autant qu'il faudrait. Vous ne savez pas, ma chère Sœur : faisons-en, chaque année, un peu plus, pour le Sacré-Cœur, que l'année précédente. Pour moi, ici, dans ma petite cambuse, je n'ai pas la ressource de faire à Notre-Seigneur quelque chose de bien beau extérieurement ; j'ai seulement trois grandes images d'Épinal sur l'autel : celle du milieu représente le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Ce sont des images des Jésuites de Saint-Acheul ; elles sont charmantes et produisent grand effet sur nos Chinois. Notre mission en a reçu un cent — quatre pour chacun de nous ; ce sont les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, S. Michel et l'Ange gardien ; je voudrais y joindre S. Joseph, vous savez pourquoi !

Ce matin, une pluie survient qui inonde ma chapelle improvisée, mouille mes ornements et mon petit bagage ; vite il faut tout bousculer pendant la messe. Il faut voir comme mes pauvres chrétiens se précipitent, quand il y a un service à rendre, un soin matériel à donner ! Allez, ils sont bien plus forts là-dessus que sur la vie intérieure. Sur ce dernier article, ils « ne raffinent pas sur le raffinage », comme le bon Père Godin (1) quand il cause des disciples d'Emmaüs avec notre chère Sœur Marcellin. Ils sont bien peu effilés ; mais, que voulez-vous, le plus beau résultat qu'on puisse obtenir d'eux, c'est la simplicité et la droiture du cœur fécondée par l'esprit

1. Alors chapelain du cimetière de Beauvais, devenu légendaire par son originalité, sa bonhomie imperturbable, sa manière naïve d'arrêter les passants et de leur prêcher l'Évangile.

de foi ; à cela, on y arrive encore chez quelques-uns d'entre eux.

Je leur disais aujourd'hui : « Voyez, il y a trente-cinq ans, le Kouy-Tchéou comptait 1200 chrétiens toujours sous le coup et sous la crainte des persécutions ; il n'y avait pas un prêtre pour la province ; c'était un Père du Sé-Tchouan qui venait, tous les ans, ou tous les deux ans, faire la tournée et administrer les chrétiens. Or, les chrétiens de ce temps-là étaient des saints, et on se plaignait de la pénurie des prêtres ; on disait : Ah ! si nous en avions quelques-uns, tout irait mieux, le nombre et la qualité des chrétiens. Aujourd'hui, nous voilà vingt missionnaires ; le nombre des chrétiens a augmenté, c'est vrai, mais la qualité ? » — Ils conviennent que leurs pères valaient mieux qu'eux. Je crois cependant que la vie spirituelle n'a jamais eu beaucoup de racines dans ce sol superficiel et plein d'épines ; et nous ne pouvons pas lui demander plus qu'il ne peut rendre, ce serait fausser notre travail. La nature est un canevas sur lequel il faut travailler, avec la grâce pour aiguille, mais à condition de suivre le dessin que Dieu y a tracé pour nous guider. Dites-moi si vous ne trouvez pas parfois, parmi vos filles, des âmes dont vous dites : « Celle-ci peut certainement se sanctifier, puisque tout le monde le peut ; mais pour faire grand' chose, non, ce n'est pas cela, elle n'a pas l'étoffe voulue ! » — Eh bien, voilà le Chinois ! — C'est comme si d'un homme on voulait faire un pur esprit. Il faut travailler lentement, préparer de loin des générations chrétiennes, se contenter de peu et porter son fruit... dans la patience. Cette loi de l'Évangile a son application partout, et dans notre vie plus que dans toute autre.

J'ai passé une partie de ma journée à raccommo-der les chapelets de mes bonnes gens et à leur attacher une médaille. Demain, je baptise les *mioches*. Hier, je suis allé aux environs, visiter deux ou trois familles chrétiennes qui ne viennent plus à la visite du Père. Dans l'une, je n'ai trouvé que la femme, qui n'a pas répondu à mes questions et qui, le dos tourné, a ri aux éclats. Il y a ceci de bon, que les chrétiens

qui abandonnent ainsi leurs devoirs sont considérés par les autres comme apostats et appelés de ce nom, ce qui rend la chose plus grave à leurs yeux et plus rare.

J'espère que vous êtes nommée Supérieure. Au moins, vous le serez devenue sans illusions ; Dieu vous y aura préparée par des noviciats de toute espèce, pour vous rendre capable de faire du bien. Qu'il y en a donc à faire partout ! Que la mission de la religieuse est encore belle et active ! Nous le voyons ici où il nous manque surtout des religieuses, et où il ne sera pas de si tôt possible d'en avoir. Allez, vous ferez du bien ; soyez contente quand même.

Adieu, rendez-vous dans le Sacré-Cœur.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCXCIX

A M. Joseph Bargallo

Lo-Min-Tchen, 26 juin 1877.

MON CHER JOSEPH,

...Combien j'en veux à ce sale Paris pour tous les jeunes gens qu'il nous a perdus, et qui n'avaient pas commencé par être méchants, mais seulement mous et négligents ! Ils reviennent plus tard sans doute ; du moins, plusieurs reviennent ; mais ce n'est plus cela, et l'on voit toujours qu'une brèche a été faite à leur vie, que leur cœur est resté en route, et qu'ils ne se sentent pas en droit d'être fiers en face du mal des autres, et de s'indigner ou de protester contre les abominations dont la société est remplie.

Tu as certainement entendu parler de ce qu'on nomme aujourd'hui l'abaissement des caractères. Eh bien, je viens de t'en donner la raison ; c'est que la plupart des hommes du monde — je parle des hommes de bonne compagnie —

n'ont pas assez d'énergie, de fierté et de grandeur d'âme, pour conserver le droit de s'indigner en face du mal.

Je regrette que tu ne prennes pas pour modèle ce petit idéal du bon chrétien pas bête et pas *mystique*, vivant dans le monde, y gardant ses principes, y faisant son petit chemin, et ne s'inquiétant pas du tourbillon de débauche et d'impiété qu'il a autour de lui. Voilà, mon pauvre garçon, ta voie. Mais pour cela il faut conserver sa jeunesse, et ne pas la gaspiller, la salir, l'accrocher partout aux ronces, comme les porcs au milieu desquels il faut vivre et qui, remarque-le bien, ont aussi peu de valeur, comme intelligence, que peu de principes, comme croyance, et peu de moralité dans leur vie.

Ce petit abbé Ronat, du Séminaire des Missions Étrangères, s'il ressemble à son frère, doit être un petit Auvergnat tout humble et tout simple. Vous autres, tas de canailles, qui vous croyez de l'esprit, vous trouvez ces gens-là bien neufs et bien arriérés ; vous les prenez pour des *andouilles* ; vous ne savez pas quels trésors d'énergie, de dévouement, d'ardeur, il y a dans ces gens-là ! En somme, c'est vous qui êtes les *andouilles*...

Ces Chinois, c'est un plaisir ! Pour un oui, pour un non, ça se met en route, à pied, par des chemins impossibles ; et ça vous fait des 10 lieues, des 20 lieues, dès 8 jours de voyage... *comme une crotte* ! Nous prenons la même habitude. Les voyages sont très pénibles, surtout à cette saison de l'année où il fait chaud, et dans des chemins en grosses pierres inégales posées l'une près de l'autre ; la mule saute et vous fait sauter de droite à gauche, et de gauche à droite. Eh bien, on vient nous chercher pour aller à dix lieues de là voir un malade : allons ! On enfourche la mule ; un homme roule mon lit et l'emporte avec ce qu'il faut pour dire la messe, et me voilà parti avec un grand chapeau, absolument semblable à un couvercle à lessive. — Mets sur ta tête le couvercle à lessive de ta grand'mère, s'il est de forme conique évasée, te voilà habillé en Chinois, du moins pour cette partie du vêtement...

LETTRE CCC

A M. Verwaest (*)

Lo-Min-Tchen, 26 juin 1877.

CHER MONSIEUR,

A mon tour d'être en retard avec vous, car votre lettre me suit partout dans mes courses pour obtenir une réponse. Je suis en tournée dans je ne sais quels pays perdus où nous avons quelques petites chrétientés ; je ne manque pas de besogne, comme bien vous pensez. Mais, le soir, je m'appartiens, pendant que les chrétiens de la station que je visite chantent leurs prières, qui sont très longues. Je les entends là, séparés de moi par une cloison à jour, et faisant à tue-tête leurs dévotions. Je suis moi-même logé dans un petit taudis de chambre, fort joli et très à l'abri du soleil, car la lumière extérieure n'y a pas accès. Mon métier à écrire est installé sur un dictionnaire chinois, posé lui-même sur une sorte de pétrin grossier sous lequel il ne faut pas penser à mettre les jambes.

J'ai ici une trentaine de chrétiens baptisés, et quelques catéchumènes qui attendront encore un an le baptême, pour épreuve. Je les quitte demain, après leur avoir donné sept jours ; mais j'ai encore trois semaines à passer aux environs, car j'ai, dans ces parages, quatre chrétientés du même genre, groupées à une lieue de distance. Pendant la visite de l'une, les chrétiens des trois autres viennent à la messe et aux instructions. Je m'enfonçe peu à peu dans le pays, visitant ici ou là les portions éparses de notre troupeau, cherchant des stations nouvelles à fonder pour répandre la foi un peu

1. M. Verwaest, pharmacien et ami du P. Aubry, lui avait donné toute une pharmacie portative ; il lui expédiait de temps en temps des objets de la plus grande utilité et s'intéressait vivement à ses œuvres.

partout. Enfin, j'aurai, à deux jours d'ici, atteint la limite du pays que nous tenons ; de là je pousserai une pointe plus loin encore, cherchant à reculer nos frontières et à planter au moins quelques jalons. Impossible de dire combien ce travail de propagation de la foi de proche en proche, par quelques familles qui se transportent plus loin, est intéressant et attachant, et combien il compense quelques petites privations voulues par la situation. — Que le démon nous laisse seulement la paix quelques années ; que le bon Dieu nous envoie du renfort en missionnaires et des ressources matérielles ; et, avec le secours spirituel qui ne manque jamais, nous ferons de jolies œuvres, nous jetterons nos essaims, et nous étendrons nos ramifications de tous côtés ; de telle sorte que tous les païens sauront et verront par eux-mêmes ce que c'est que l'Évangile.

J'ai, par moments, un plaisir inouï à voir les œuvres s'étendre. Ainsi, on m'avait désigné, comme pouvant devenir le centre d'une petite station chrétienne, un village entièrement païen, situé à quelques lieues d'ici. Plusieurs de ses habitants avaient *adoré*, il y a une dizaine d'années ; c'est-à-dire qu'ils avaient donné leur nom pour devenir chrétiens, et commencer à s'instruire. Une persécution survint, gâta tout ; et comme ces gens n'étaient pas baptisés, nous n'avions pu les ressaisir. Je rêvais de m'y installer pour 8 jours ; mais il fallait qu'une famille du lieu voulût bien me recevoir, me loger et me nourrir. Les chrétiens d'ici, qui sont toujours timides, me décourageaient et me disaient : « Père, ça ne réussira pas ; vous ne trouverez pas une famille pour vous recevoir ; n'y allez pas ! » — Comme j'étais dans ces inquiétudes, voilà que m'arrive tout juste un des principaux du lieu, cultivateur influent ; il veut me voir, entre en pourparlers, et me demande d'aller chez lui en sortant d'ici. Vous jugez si mèn voilà content ! Tout n'est pas gagné, il s'en faut ; car je vais trouver des gens pleins d'obstacles, d'habitudes vicieuses, qui empêcheront la foi de s'installer, si elle ne parvient à les dompter. Plusieurs auront deux femmes, et s'en iront tout méditatifs quand j'aurai dit que, pour être

chrétien, il faut en renvoyer une. Il est probable que le brave homme lui-même qui vient me demander aura sa bonne part de tout cela. Mais enfin, j'ai un pied dans la place ; la vérité y sera annoncée ; j'y dresserai mes engins qui sont mon pauvre autel, ma petite croix de missionnaire, et trois images pendues au mur. J'y dirai la messe, et j'espère prendre quelques poissons dans mon filet, quand je le sortirai de l'eau.

Voilà la vie, mon cher Monsieur ! Dites un peu si ce n'est pas l'idéal ? Je m'y trouve fort heureux et calme, malgré l'énorme contraste qui règne entre ma vie d'aujourd'hui et celle d'autrefois au point de vue matériel, et malgré l'infériorité incomparable et, pour ainsi dire, ridicule, de toutes choses en Chine avec les mêmes choses en France, excepté peut-être le paysage, qui est fort beau dans ces parages, et qui attirerait le monde entier s'il était aux portes de Paris. — Mais quelle œuvre longue et difficile de planter la foi d'une manière solide et durable dans l'ordre social de ces pauvres peuples, ou plutôt, de leur refaire, de fond en comble, un ordre social sorti de l'Évangile, inspiré par ses principes et imprégné de son esprit ! C'est effrayant à penser, surtout pour nous qui voyons sur place de quelle mesure et de quelle nature sont les obstacles. Mais puisque c'est Dieu qui a commencé cette œuvre, il l'achèvera et y mettra le temps qu'il faudra. Nous dormons tranquilles et sans inquiétude sur ce point, heureux d'avoir été appelés au grand honneur de travailler à cette œuvre et dans les fondations de cet édifice, que nous ne verrons pas même sortir de terre.

Votre filleule Berthe va bien ; elle est toute propre et gentille ; nous trouverons, plus tard, une bonne famille où la placer en la mariant. — Ces orphelines chinoises nous sont précieuses ; car, vu la cruauté des païens qui se débarrassent facilement de leurs filles à la naissance, vu aussi la délicatesse et le triste régime de ces pauvres enfants qui meurent comme des mouches et sans douleur, une masse de jeunes gens ne trouvent pas à se marier ; nous tenons donc à

recueillir beaucoup de petites filles dans nos orphelinats. Elles sont élevées et instruites par des *vierges chinoises* ; puis nous les marions à 12 ou 13 ans ; et voilà des petites mamans chrétiennes — chose précieuse et inappréciable en Chine.

Avant de connaître votre petite Marthe, je vous ai dit que je m'intéressais à elle ; je m'y intéresse bien plus maintenant que vous me l'avez fait connaître. Le temps va venir où vous lui ferez faire ses premiers pas ; elle remplira votre maison de ce tapage enfantin qui plaît tant aux cœurs paternels et maternels. Je n'ai pas besoin que vous me disiez qu'il vous arrive souvent de quitter la pharmacie, et de courir assister aux jeux, aux repas et aux sourires de cette chère petite qui, si elle n'est pas votre source la plus abondante d'économies, est pourtant la partie la plus chère de votre fortune. Je félicite M^{me} Verwaest d'avoir pu la nourrir elle-même, au moins les premiers mois ; c'est tout à fait dans l'ordre et selon les principes. Les reines de France autrefois en faisaient autant ; leurs enfants étaient alors des S. Louis. Mille raisons prouvent que ce système est le meilleur, le seul complètement bon, le plus salulaire à l'âme et au corps. Quelle œuvre que celle de l'éducation des enfants, et que le démon est habile de diriger de ce côté, en France, la plus grande partie de ses ressources et de ses combats !

Les journaux et les lettres d'Europe nous mettent au courant — avec beaucoup de retard — des choses d'Europe. Quel triste travail s'opère en France ! Il n'y a plus rien à faire qu'à le laisser s'achever, comme on laisse mûrir un abcès. Pour nous qui savons de quels principes a vécu et s'est nourrie la France, et quelle sève chrétienne elle a encore dans les veines, nous ne pouvons être inquiets sur son avenir. Il est clair, évident même, que la conclusion de tout cela sera heureuse. Mais, en attendant, que de souffrances, surtout que de scandales, et quelle perte d'âmes !

La comparaison de l'abcès me fait penser à vous demander un peu de baudruche gommée ou adhésive ; j'en fais un grand usage pour des plaies de toute nature ; aussi ai-je la

réputation d'un grand médecin, et ma clientèle s'étend tous les jours. Je fais des cures, mais des cures merveilleuses ! Les Chinois sont très malpropres dans le soin de leurs plaies ; mon procédé est tout opposé : entretenir une grande propreté ; appliquer un cataplasme, pour abattre le feu, puis une feuille de chou enduite de graisse de porc, faute de mieux, pour aider la suppuration ; enfin, une bande de baudruche, pour sécher, fermer et assainir la plaie. A d'autres j'administre une goutte d'eau de mélisse, et je deviens un demi-dieu, on me regarde avec une stupéfaction qui me fait bien rire !

Merci des images que vous m'annoncez pour nos enfants ; elles seront pour nos grands enfants de 20 à 70 ans... Dernièrement, ne trouvant plus rien à donner, j'ai distribué quelques épingles à mes chrétiennes ; elles se sauvaient, aussi heureuses que si elles avaient eu le Pérou et ses mines dans le creux de la main.

Adieu, cher Monsieur Verwaest ; je ne vous oublie pas devant Dieu. A vous mes meilleurs sentiments.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCI

A son Frère

Lo-Min-Tchen, 26 juin 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

L'endroit où me voici, au bord d'un petit cours d'eau rapide et pierreux, et au milieu d'une foule de collines très diverses d'aspect, est on ne peut plus pittoresque et agréable. Si j'y étais pour mon plaisir, je ne manquerais pas de sites admirables à visiter, parmi les rochers, au bord du torrent et au milieu des bosquets de bambous. Mais je n'ai guère le

temps de contempler les paysages et de rêver au bord des lacs.

Nos chrétiens forment ici un bon noyau qu'il faut étendre et solidifier. Les premières années de l'établissement d'une chrétienté sont toujours les plus difficiles pour le missionnaire ; car les nouveaux chrétiens ont une foi si faible et si peu enracinée que, pour un oui, pour un non, ils quittent la religion, jamais sans doute pour retourner aux idoles, auxquelles ils ne croient plus, mais de façon à gêner un peu notre besogne et à nous inquiéter pour leurs enfants. Aussi, faut-il les ménager, leur éviter tout prétexte de contrariété. Dès qu'ils ont un peu vieilli dans le christianisme ou que leurs enfants y ont été élevés, tout danger disparaît, et nous avons toute puissance sur eux — excepté cependant la puissance d'en faire des anges ou seulement de bons échantillons d'une piété plus avancée. Mais il faut les prendre comme ils sont, et tirer de leur pauvre âme tout ce qu'elle peut produire. Je puis bien te prédire, sans rien savoir de la paroisse qui te sera donnée dans six mois, que tu n'auras pas non plus de purs esprits pour paroissiens, et qu'il te restera, en arrivant parmi eux, de l'ouvrage pour les voir tous fidèles à la messe et aux sacrements.

Te fais-tu une idée juste de l'abandon où tu vas te trouver, du peu d'éléments que tu rencontreras pour répondre à ton zèle et l'entretenir, enfin de la sécheresse désolante du sol spirituel sur lequel tu seras jeté ? Je désire bien que tu ne te fasses aucune illusion à ce sujet ; mais que tu te remplisses de cette idée de la grande difficulté de faire le bien en France, pour toutes sortes de raisons. Il faut te familiariser avec cette pensée, pendant les derniers mois de ta préparation, non pas pour t'effrayer et te casser les bras, mais pour te fortifier, pour te prémunir, te porter à de solides résolutions.

Voici que tu es diacre et que tu dis le Bréviaire. Ne fais jamais la moindre trouée aux vœux que tu as faits. Souviens-toi toujours, surtout au jour de la tentation, que le prêtre pécheur peut se relever ; mais revenir à cette fleur de piété.

et de vie intérieure; à cette délicatesse d'union à Dieu qu'il aurait pu avoir en conservant sans brèche et sans regrettable souvenir son trésor intérieur : jamais ! Il a déchaîné son ennemi contre lui, ce qui a le double malheur, d'abord de lui rendre la vertu plus difficile et la piété moins naturelle, ensuite de mettre dans son âme, sinon une plaie toujours ouverte, au moins une cicatrice ineffaçable. Avec le temps et en fréquentant un peu le cœur humain, tu comprendras mieux tout cela.

L'ouvrage du P. Curci sur *la Grâce*, dont tu me parles, est un recueil de sermons prêchés à Rome par cet éminent Jésuite. Celui de Rorhbacher sur *la Nature et la Grâce* est un opuscule qu'il publia avec deux autres : *La Religion méditée*, et *Les rapports des deux Puissances*. Il les lança avant son *Histoire générale de l'Église*, pour essayer, disait-il, ses principes sur l'esprit du clergé. Cet opuscule sur la grâce, malgré deux ou trois propositions qui sentent un peu le Lamennaisianisme, est excellent ; mais il n'est qu'un énoncé de thèses non développées et non prouvées.

Je connais Rivaux ; son ouvrage porte aussi le nom d'*Histoire ecclésiastique de Grenoble* ; on l'a vanté plus que de raison. C'est un de ces livres sans portée et sans couleur dont il n'y a ni bien ni mal à dire, sinon qu'il est assez plat ; il n'a aucun mérite qui le fasse sortir du très vulgaire ordinaire où la petite édition de Darras occupe le premier rang. Il n'a pas le mérite d'un ordre bien trouvé, car il suit l'ordre chronologique, toujours mauvais pour une histoire classique ; il n'a pas non plus celui de vues élevées, car il n'a pas une vue ; ni celui d'une doctrine transcendante, car c'est un récit vulgaire. Vraiment, ce serait placer fort mal son enthousiasme que de le mettre là ; il n'y a certes pas de quoi.

Je déteste les livres médiocres, je dirais presque plus que les mauvais ; ils énervent l'esprit, l'habituent à la platitude, qui est le fléau de notre temps. Il faut se nourrir de moelle de lion, surtout quand on est jeune et encore dans la période de formation de l'intelligence. Autrement, on se vulgarise et on s'affadit. Je connais des gens intelligents, si habitués à

penser vulgairement, que même une pensée forte et élevée, empruntée à d'autres, une fois passée par leur bouche, devient vulgaire, perd son sel et sa force.

Le conseil que je te donnais antérieurement, sur la manière d'occuper les trois mois de séminaire qui te restent, répond précisément au regret que tu m'exprimes de ne pouvoir, comme dernière et immédiate préparation au sacerdoce, te retirer dans quelque solitude, et faire une bonne et longue retraite. Pour bien utiliser dans le même sens ces trois mois, sans pourtant négliger les études pratiques des derniers moments, consacre tout le temps dont tu peux disposer à des études qui se rattachent à la piété et à la vie intérieure. Prends l'ouvrage d'un saint, vois au fond, et dans tous les détails, le traité pratique de la grâce considérée dans ses opérations, dans sa méthode d'action, dans la marche qu'elle aime à suivre, dans les conditions et les sacrifices qu'elle exige, dans les effets qu'elle produit, dans les signes par lesquels elle se manifeste. Vois comment les saints ont, dans leur vie, tiré parti de tout, même du mal, pour la conservation de leurs bonnes dispositions et de leurs vertus, pour leur sanctification. Ne t'arrête pas — comme tant d'autres, quand ils lisent la vie et les ouvrages des saints — à l'extérieur, à l'écorce, aux actions matérielles, qui apparaissent, et quelquefois aux drôleries de la vie des saints. Mais, sous ces détails matériels, saisis l'esprit intérieur et l'essence de la sainteté, qui est proprement l'ouvrage de la grâce ; le reste n'en est que le reflet éloigné, plus ou moins altéré par le mélange de l'esprit humain, qui existe même dans les saints, et qui donne le change aux gens superficiels.

Un exemple qui m'a toujours frappé. Voici deux livres admirables : la vieille *Vie des Pères du désert*, et les *Fioretti* de S. François ; admirables ! moyennant que, sous les faits matériels et quelquefois risibles, sous les drôleries légendaires, on sache atteindre l'esprit, le sens profond. Ces deux livres sont très répandus en France, et on les lit beaucoup ; mais 90 lecteurs sur 100 y cherchent les drôleries, les aventures curieuses — par exemple les originalités et les naïvetés

du bon frère Juniper — enfin le divertissement, l'écorce, et même ce qu'il y a de plus drôle sous l'écorce.

Pendant mon professorat, à Beauvais, on donnait le mercredi, à la maison de campagne et comme lecture spirituelle, la *Vie des Pères du désert*, plus tard, les *Fioretti*. Or, on choisissait avec soin, et de parti-pris, les drôleries. Je me disais : Les pauvres élèves qui n'entendent que cela et qui, dans ces livres, ne voient que ce côté, vont en avoir une singulière idée. S'ils ont le malheur de croire que ce qu'ils ont entendu représente vraiment la vie des saints et leur en exprime l'idéal, alors c'est de la vie intérieure et de la piété elle-même qu'ils se feront une singulière idée, une idée non seulement superficielle, mais une idée fausse et dangereuse.

Les trois mois de travail que je te conseille sur ce sujet, auront pour effet de conclure très bien tes études, en leur faisant produire leur véritable fruit, qui est le goût des choses de notre état. Si tu arrives à acquérir ce goût, mais profond, constant, éclairé, tel qu'il résiste à tout, persiste en tout et domine tout, tu es sauvé et je ne crains rien pour toi. Mais encore peut-on l'avoir au séminaire et le perdre plus tard ; car, au séminaire, on l'a en jeune homme qui n'a pas encore subi l'épreuve de la vie et le choc du monde. Il faut, après le séminaire, le cultiver et le nourrir. Peu font cela ; aussi, peu persévèrent dans leurs généreux efforts. Beaucoup commencent à entrer dans la vie spirituelle, peu continuent, parce que peu assurent leur persévérance en s'y prenant de la vraie et saine manière...

J'ai transporté mes opérations plus loin. Aujourd'hui, grande fête ! Tous les chrétiens des quatre stations voisines sont ici ; je reçois leur visite successivement et pendant toute la journée. Hélas ! hélas ! à chacun il faut faire un cadeau ; je suis accablé de demandes de médailles, d'images, de chapelets ! — Ces Chinois sont insupportables pour quémander ; et il faut donner quelque chose aux nouveaux chrétiens, sous peine de les froisser et de les écarter. Les vieux chrétiens sont plus larges, moins susceptibles ; on peut impunément les gronder, les réprimander...

Adieu, je t'embrasse tout affectueusement et fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLI

A M. l'abbé Boulenger

Yang-Tsen-Kéou, 3 juillet 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

De quel coin du monde vous arrivera ce papier, et quel nom ridicule voyez-vous en tête de cette lettre ! Il faut vous dire que je visite, depuis quinze jours, je ne sais quels pays perdus où nous avons des chrétientés en formation ou en projet — sortes de postes avancés dans le pays païen. Yang-Tsen-Kéou est une de ces positions, faisant partie, avec Lo-Min-Tchen, d'un groupe de quatre stations chrétiennes très rapprochées les unes des autres, à une journée de Tsen-Y : y êtes-vous ?

Un mot d'abord sur la localité. Le site est ravissant, et l'univers entier y accourrait, s'il était à quelques lieues de Paris. Nous avons en Chine une grande variété de paysages de toute beauté, de vraies magnificences, qui n'ont jamais l'honneur d'être admirées, si ce n'est par nous, quand nous avons le temps de rêvasser cinq minutes et de pousser une exclamation. Le Chinois pense bien à cela ! Ici c'est une multitude de petites collines moitié boisées, moitié cultivées, avec de grosses masses de rochers à pic encadrés de bouquets de bambous, des vallons en zig-zag avec des rizières formant de beaux tapis de verdure. Un torrent serpente et mugit à travers tous ces méandres ; ses bords sont encaissés de rochers et d'épais buissons, fleuris comme des bouquets. Du milieu des broussailles s'élèvent des quantités de lis blancs, — *sicut lilia inter spinas* ; — leur tige mesure plus de

dix pieds. Les hautes herbes sont remplies de beaux lis jaune vif, plus petits, de l'espèce *hémérocalle* : la fleur s'ouvre une nuit et se ferme la nuit suivante. Le torrent fait tourner d'immenses roues formées de fascines de bambou ; des godets, en bambou aussi, leur sont adaptés pour puiser l'eau et la verser incessamment sur la rive, dans des auges en bois qui la distribuent aux rizières. — Nous avons eu de grandes pluies, cette semaine ; les collines ruissellent ; les torrents montent, montent, débordent, envahissent cultures et buissons, se précipitent avec une fureur pittoresque : c'est un bienfait pour les rizières !

Chacune de ces quatre stations compte une trentaine de chrétiens disséminés çà et là sur la pente des collines ; leurs maisons, de vraies huttes, se dressent au milieu de paysages admirables ; en France, on achèterait cher de pareils emplacements pour y bâtir des châteaux. Je suis logé chez un bon cultivateur, chrétien depuis huit ans et bien brave homme ; la maison, assez propre pour une maison chinoise, est parfaitement tranquille. Mon attirail aux écritures est établi sur un dictionnaire chinois, posé lui-même sur un vieux pétrin pittoresque mais peu commode. Mon autel est un moulin à vanner le riz ; deux grossiers chandeliers de bois taillés au couteau, deux bouteilles servant de vases à des bouquets de lis, en sont les seuls ornements. Outre les chrétiens baptisés, un certain nombre de familles *adorent* ; vous savez ce que cela veut dire : elles demandent à devenir chrétiennes et à s'instruire. Ces adorateurs me prennent beaucoup de temps ; il faut leur apprendre le catéchisme, et les interroger un par un. Mes après-midi sont consacrées à des visites à domicile, surtout là où j'ai quelques reproches à faire. Ces visites, regardées comme un grand honneur pour les chrétiens, sont pour moi l'unique moyen de causer avec eux seul à seul ; dans ma chambre, il n'y faut pas songer ; elle est constamment assiégée, et dès que j'appelle un Chinois pour lui parler, les autres viennent écouter ce que je vais dire : ce sont les mœurs et même la politesse chinoises ; impossible de s'y opposer sous peine de froisser ! — Nous évitons avec le plus grand

soin ce qui pourrait blesser le moins du monde les *nouveaux* chrétiens. Un vieux chrétien est moins susceptible, plus large, plus attaché au Père ; on peut le gronder ; il boude peut-être un instant, mais au premier service que vous lui demandez, il part au galop pour vous faire plaisir. On appelle *vieux chrétiens*, par opposition aux *nouveaux* chrétiens, les fidèles nés de parents baptisés et eux-mêmes baptisés dès leur première enfance. Comme il est très honorable d'être *vieux chrétien*, quiconque est baptisé depuis dix ans, vingt ans et plus, mais sans descendre d'une souche chrétienne, ne manque pas, si vous l'interrogez, de se donner le titre de vieux chrétien. L'an dernier, à Lo-Min-Tchen, une famille est venue du Sé-Tchouan ; j'interroge la vieille *popo* (la grand'mère) sur sa qualité de vieille ou nouvelle chrétienne : « Aïa ! il n'est pas en Chine de plus vieux chrétiens que nous ! Voilà deux cents ans, sous l'empereur Kang-Hy, que nous avons embrassé la Religion ! » Il fallait voir comme elle se rengorgeait, la brave femme ! Elle est du reste un bon type du paysan chrétien, aussi droit et aussi fidèle qu'on pourra l'obtenir en Chine.

Cette famille de cultivateurs est une preuve, avec beaucoup d'autres, de ce que je vous ai dit déjà : la classe des paysans est celle qui donne le plus d'espérances ; la plupart ont une famille, un foyer ; ils ne sont pas aussi corrompus que les gens des villes. Notre avenir repose sur eux, justement parce qu'ils ont échappé davantage à la soi-disant civilisation chinoise, et se sont trouvés plus abandonnés à la nature. Sans doute la nature humaine, gâtée par le péché originel, ne peut se relever sans la grâce ; mais elle garde de bonnes inclinations qu'on peut utiliser, si elles ne sont pas neutralisées par d'autres causes qui s'ajoutent au péché originel et que j'appellerais volontiers un *supplément de dégradation*. — *Liberum arbitrium attenuatum, non penitus extinctum* (1). Dans les contrées d'où le christianisme a été banni, si les hommes se réunissent et mettent leurs forces en commun,

ils ne produiront que de la fermentation putride ; les éléments mauvais qui dominent chez eux se combineront pour achever de tout gâter. Il semble donc que la meilleure condition de l'homme, en pareil cas, soit encore de vivre peu groupé, peu civilisé, afin de rester enfant de la nature, capable de tirer parti de ce que lui a laissé le péché originel. Il conserve un peu d'honnêteté et de rectitude, chose précieuse pour l'aider à trouver Dieu, à sentir son action, puisque la grâce ne lui manque pas ; et aussi à reconnaître le christianisme, le jour où il lui sera présenté. Tout ceci est frappant en Chine et dans la civilisation chinoise.

Sans doute, la Chine a des industries, mais routinières, formalistes et incomplètes, sans art ni pensée ; machinales, incapables de progrès, inaccessibles à toute modification, grâce aux préjugés, à la superstition. Sans doute aussi, la culture est développée, mais fermée à tout perfectionnement et très incomplète ; le système de gouvernement est assez habile, mais tyrannique. Tout cela n'est pas la civilisation, qui est l'application et le développement de tout ce qu'il y a de bon dans l'homme, surtout dans son intelligence et dans son cœur.

Je reviens à nos pauvres gens des campagnes chinoises. Ils sont fort ignorants, n'ont pas non plus le cœur bien riche ; au moins leur nature n'est-elle pas radicalement faussée et demeure en possession de ses principaux dons, que le christianisme pourra retrouver et utiliser. Certainement il reste entre eux et nos paysans de France une grande différence de nature, cela tient à beaucoup de causes ; pourtant, c'est encore en ces deux portions si éloignées de la famille humaine qu'on reconnaît le mieux l'unité de l'origine et de l'espèce : même simplicité de mœurs, même honnêteté, même esprit de famille, à un degré inférieur, bien entendu, et, dès que nos Chinois sont chrétiens, même rectitude de foi et d'esprit, même attachement aux *Pères* et à l'Église. Le contraire apparaît dans les villes : *genre canaille*, voilà le mot ; population flottante qui se déplace sans cesse ; les vices sous leur forme la plus hideuse ; peu d'esprit de famille, poly-

gamie et infanticide ; avarice jointe à l'imprévoyance... Comment prendre là-dedans ? Nous y avons un petit nombre de chrétiens absolument disproportionné à la population ; et nous ne pouvons compter sur eux qu'à la condition de les tenir sous notre main. Les villes se laisseront attaquer *sérieusement*, mais plus tard, quand nous aurons conquis les campagnes ; alors les villes se transformeront d'elles-mêmes.

Remarquez, le christianisme a suivi, dans l'Empire romain, la marche contraire ; rappelez-vous l'étymologie du mot *païen*. Il faudrait en renverser ici l'acception actuelle ; pour nous, *païen* voudrait dire *chrétien* ; les *idolâtres* seraient les *citadins*.

Dans une de vos lettres, vous m'objectiez les deux empires Grec et Romain, qui ont eu une civilisation en dehors du christianisme. Vous insinuez que la chose pourrait peut-être s'expliquer pour la Grèce, par l'influence des Juifs. C'est vrai, mais ce n'est qu'une partie de la réponse. Ma pensée en peu de mots.

I. Il est d'abord bien vrai que l'influence des Juifs, surtout de leurs idées, a été considérable dans l'ancien monde européen, dans l'Empire grec, dans l'Empire romain, et bien ailleurs encore ; plus considérable même qu'on ne se l'imagine en lisant la plupart des histoires anciennes faites par des auteurs modernes. Ces auteurs, pour expliquer les restes admirables de vérité et même de Révélation qui subsistent dans les idées, dans la philosophie, dans toute la civilisation des anciens Empires, ne tiennent pas assez compte de cet élément.

Il est certain 1^o que ces anciens peuples se ressentaient fortement de la révélation primitive, et en avaient conservé de magnifiques vestiges. Exemple : Job, l'Égypte sous Joseph, Nabuchodonosor en ses bons moments, et tant d'autres. Ces peuples de la haute antiquité sont montrés, dans l'Écriture, comme *Gentils*, mais non comme idolâtres et vivant dans le faux ; au contraire, on voit qu'ils connaissaient et adoraient le vrai Dieu, que Dieu les aimait, se mettait en rapport avec eux, autorisait les Juifs à s'allier à

eux. Cet état de choses s'est transmis plus ou moins jusqu'aux Romains, quoique s'affaiblissant de plus en plus, à mesure qu'on s'éloignait des origines. Le peuple chinois est aujourd'hui, et a dû être même autrefois, dans une situation bien différente. Il est certain 2^o que les Juifs avaient reçu de Dieu le dépôt de la révélation, non pas seulement pour eux-mêmes, mais pour tous les autres peuples chez qui elle devait se répandre par leur canal, au moyen de leurs livres, de leurs émigrations, de leurs rapports politiques, et qui devaient venir rafraîchir leurs traditions à cette source juive toujours conservée pure. Il est certain 3^o qu'elle se répandait effectivement de cette source dans toutes les nations, plus encore par influence lente que par une prédication officielle. Il y a, dans les premiers chapitres de l'*Histoire* d'Alzog, le simple énoncé de quelques bonnes idées sur cette question. L'Écriture elle-même nous montre l'influence de la nation juive sur des peuples très anciens et ses rapports avec eux. On est, en Europe, en voie de faire des découvertes très intéressantes et d'une haute portée sur les relations de quelques personnages éminents de l'antiquité, philosophes surtout, avec les Juifs et les premiers chrétiens, et sur la connaissance positive que ces personnages ont eue de l'Écriture. Exemple : comme quoi Platon a connu les livres de Moïse, Sénèque a eu des rapports avec S. Paul, Tacite a connu les Juifs ; il parle d'eux avec mépris, mais il les connaît. C'est là une veine de recherches très riche pour l'érudition et l'observation ; je crois qu'elles ont beaucoup d'avenir, et j'attends beaucoup d'elles pour notre cause. — Mais vous voyez où me voilà parti. Je disais : *Ma pensée en quelques mots !* Tant pis, c'est votre faute, et je ne puis plus reculer.

II. En dehors de la religion révélée, juive ou chrétienne, il n'y a eu de civilisation vraiment digne de ce nom qu'avant le christianisme ; parce que, la révélation n'ayant pas encore eu tout son rayonnement, les anciens peuples, quand même elle ne les aurait pas atteints, étaient encore sous le régime de la loi de nature — S. Paul le dit bien aux Romains. Leur abstention vis-à-vis de la religion révélée n'étant pas encore

un désordre, Dieu pouvait encore les bénir et en tant qu'ils vivaient selon la nature, non toutefois sans la grâce, qui est partout où il n'y a pas d'obstacle. Ils se développaient avec succès ; leur état était normal. C'est tout juste cet état, et pris à ce moment de l'Histoire, qui peut s'appeler civilisation. Mais plus tard, quand le christianisme arrive, en un instant il se répand partout ; il n'y a plus de position normale pour aucun peuple, qu'à condition de l'accepter et de s'en imprégner — *Gentes imbuere Evangelio*. Quand il arrive au milieu de ces civilisations, par exemple apporté par S. Paul en plein Aréopage, ou au beau milieu de Romé, il se fait d'abord reconnaître d'elles ; et alors, ou il les absorbe et les élève, si elles se prêtent à son action, ou il les tue, si elles s'y refusent.

III. Or, ce qui reste, après cette exécution, en dehors du christianisme, n'est plus que le produit de la nature révoltée et de la fermentation putride. Quant aux nations qui restent dans ce triste état, que ce soit leur faute ou la faute de l'Europe chrétienne — c'est la faute des deux — leur état n'est toujours plus ni normal, ni selon la nature, ni selon la volonté de Dieu ; et il n'est pas étonnant que cet état ne leur réussisse pas, comme l'état antique a réussi aux Romains, aux Grecs, aux Égyptiens, aux Assyriens, aux Babyloniens.

IV. Il est clair cependant — ceci est de la théologie, et même de la foi définie — que même pour ces nations malheureuses, même dans cet état faux et malsain, pour la Chine par exemple, leur état n'est pas l'abandon de Dieu et la privation de sa grâce. Je ne crois pas qu'elles aient, comme les anciens peuples dans l'état de nature, la grâce suffisante pour se développer sainement, comme nations, et se civiliser, puisque cette grâce, elles la refusent ou on la leur refuse coupablement. Mais d'abord, les individus ont la grâce et les moyens nécessaires pour se sauver, soit sans la prédication extérieure de l'Évangile, si celle-ci ne leur arrive pas, soit par cette prédication, si elle leur arrive. Puis, la nation même, comme nation, est toujours appelée, *in actu primo*, au

christianisme et à la civilisation ; elle reçoit toujours, *in actu secundo*, c'est-à-dire dans le fait, des secours extérieurs suffisants, par l'envoi des missionnaires, par les rapports politiques avec les puissances chrétiennes, et des grâces intérieures dans la personne de ses chefs politiques et intellectuels, pour chercher et trouver, ou pour recevoir et accepter l'Évangile.

V. Tous les peuples et tous les hommes, non seulement ont été appelés de tout temps au salut et à la civilisation naturelle, mais encore positivement appelés, depuis Jésus-Christ, au christianisme et à sa belle civilisation positive et surnaturelle. Ils ont, *in actu primo*, le moyen d'y arriver, et ce moyen leur sera envoyé, *in actu secundo*, en leur temps et à leur rang, dans l'ordre hiérarchique que Dieu a mis entre les nations par rapport à l'Église. Pourquoi cet envoi se fait-il lentement et par des moyens humains, employés à la manière humaine ? Pourquoi diverses nations reçoivent-elles l'Évangile en divers temps, et plus tôt ou plus tard les unes que les autres ? On voit dans S. Paul, et je me rappelle avoir vu, avec plus de détails, dans le livre *De vocatione Gentium*, que c'est le secret de Dieu ; il n'y a rien à dire à cela. — Bien qu'aucune nation ne soit oubliée ou négligée, pour ce qui est de Dieu et de l'Église, dans cette distribution, il ne répugne ni à la miséricorde de Dieu, ni à l'universalité de la Rédemption, ni à la tradition catholique *de vocatione Gentium*, qu'il y ait, pour les unes des retards provenant des causes humaines, pour les autres un privilège du côté de la célérité dans l'ordre de distribution, privilège provenant d'un bienfait gratuit de Dieu et d'un supplément de grâce qui n'est dû à personne.

VI. Il ne répugne pas non plus qu'il y ait des mesures diverses dans la quantité, des degrés de grâce différents, pour les nations comme pour les individus — *Unicuique secundum mensuram donationis Christi* ; et que, toutes les nations ayant la grâce et les moyens en suffisance et en abondance pour arriver à la connaissance de la vérité et au salut, quelques-unes soient privilégiées, douées d'une nature

mieux préparée dès l'origine et dans sa constitution même, plus apte au christianisme, propre à un degré de civilisation plus élevé. Ainsi, l'Europe est la terre chrétienne par excellence, et sera toujours le foyer du christianisme, bien que le christianisme ait été fait pour toutes les nations, et toutes les nations préparées pour lui. Le privilège fait aux unes, qui ont ainsi une surabondance de moyens, n'est pas une injustice faite aux autres, qui ont encore plus que leur dû, car elles ont la grâce, qui est un don gratuit, et l'Évangile, qui a été fait pour elles, leur est toujours offert — *Amice, non facio tibi injuriam.*

VII. Non seulement le privilège fait aux unes n'est pas une injustice faite aux autres, mais c'est un bienfait même pour celles-ci ; et voici pourquoi : ce privilège, fait à l'Europe, n'est pas seulement, ou même, dans sa *raison finale*, n'est pas *principalement* un bienfait en faveur de l'Europe. Ce privilège est donné à l'Europe pour le monde entier ; car c'est en faveur et au profit du monde entier que l'Europe catholique, participant ainsi, en raison de son voisinage, aux prérogatives de Rome, devient la terre par excellence, le propre sol du christianisme, pour être ainsi, *usque ad consummationem sæculi*, la source, d'où le salut, c'est-à-dire l'Évangile, sortira et se répandra sur les nations ; comme c'est en faveur du monde entier que les anciens empires préparent la propagation et le triomphe de l'Évangile, œuvre en vue de laquelle Dieu les a exceptionnellement doués.

C'est pourquoi, tout en croyant l'Europe bien malade, si malade que je la crois incapable de se relever avant une longue période d'années — laquelle laissera à M. le curé de Carlepont le temps de passer au cimetière, et à moi celui d'aller à la montagne des tombeaux, avec espérance de voir le triomphe de l'Église du haut du ciel ; du moins ce triomphe extérieur dont parle le peuple, car le triomphe de l'Église est intérieur ; puisse-t-il se faire en vous, en moi : ainsi soit il ! — tout en croyant donc l'Europe bien malade, je n'admets pas ce que vous m'insinuez dans votre dernière

réponse, que la foi puisse se perdre en France, à cause de l'abus et du mépris qu'on en fait sciemment, tandis que la vraie et grande civilisation chrétienne, à son haut degré, viendrait s'installer ici, à cause de la bonne foi de ces peuples dans leur ignorance, et de leur docilité relative à l'Évangile, quand il leur arrive. Notre-Seigneur dit, quelque part, aux Juifs, que le royaume de Dieu leur sera ôté pour être donné à des nations qui le méritent. Mais ceci n'est que pour les Juifs, et s'explique, à partir du chapitre XI^e des *Actes des Apôtres*, par l'extension de leur privilège aux gentils, autrefois leurs inférieurs.

Sans doute, l'Europe mériterait bien cet abandon, et s'il n'y avait à considérer que la question de mérite, on pourrait s'attendre à ce malheur épouvantable. Mais il y a une autre question, un autre intérêt en jeu : la question du besoin des autres nations, qui jamais ne seront capables de se suffire à elles-mêmes, et surtout de produire l'apostolat ; l'intérêt du plan sur lequel Dieu a organisé l'apostolat de son Église dans le monde. Le plan de Dieu paraît bien être, et, selon moi, il est évidemment, que toutes les nations du monde demandent toujours l'Évangile à l'Europe, particulièrement à la France, qui est plus faite pour l'apostolat. Combien de nos évêques, anciens et modernes, disent que Dieu a besoin de la France, ou plutôt que, d'après le plan de Dieu, le monde a besoin de la France ; disons au moins *de l'Europe catholique*, et par conclusion, à cause du rôle de la France dans l'Europe catholique, nous pourrions dire *de la France !* — Remarquez comme la doctrine que je vous donne là se rattache et s'harmonise avec celle de Rome, Ville Éternelle et pour toujours siège de la papauté. Peut-on supposer que Rome soit jamais dépouillée d'un cercle de nations catholiques, formant son cortège et lui faisant office de servantes pour ses œuvres au loin ? Donc Rome communique à l'Europe catholique son privilège.

Je lisais l'autre jour des idées bien voisines de celles-ci dans les leçons du *second nocturne* de la fête de S. Pierre et de S. Paul. Cela m'a donné l'occasion de voir aussi les

leçons du *second nocturne* de la fête de la Chaire de S. Pierre à Rome, et j'ai retrouvé les mêmes idées. — Je suis au désespoir de voir comme mon sermon s'allonge ; mais il faut compléter ma pensée.

VIII. Quant aux nations lointaines comme la Chine, qui, moins favorisées, ont moins reçu du côté des aptitudes naturelles à l'esprit chrétien et à la civilisation de l'Évangile, on ne peut jamais espérer pour elles qu'une civilisation relative, participée et empruntée à une autre source ; soutenue par des influences étrangères qui continueront d'agir, reflet et effet de la civilisation européenne ; elles seront quand même dans un état inférieur.

Je disais que les anciens peuples, Romains, Grecs et autres sous le régime de la loi de nature, étaient dans un état normal, qu'ils ont pu se développer et produire de belles civilisations, approchant plus ou moins, toujours à distance pourtant, de cette riche plénitude de développement dont les sociétés chrétiennes ont le privilège. La même remarque devrait être applicable à la Chine et aux peuples de l'Extrême-Orient, pour le temps où ils ont été privés du christianisme et constitués sous la loi de nature. Et pourtant, non. Même dans le temps où ces peuples, n'ayant pas encore reçu et repoussé les grandes effusions d'apostolat dont on les inonde depuis 300 ans, pouvaient être encore réputés sous le régime de la loi de nature, même alors, leur civilisation est très inférieure et d'une pauvreté effrayante. Depuis 300 ans, en raison et en proportion du refus coupable qu'ils font de l'Évangile, il y a peut-être encore baisse. Leur triste civilisation — si on tient à donner ce nom à de pareilles misères — s'est tuée elle-même ; il ne reste absolument que la fermentation putride. Pourquoi cela ? pourquoi cette infériorité dans le passé comparativement aux Grecs, aux Romains et aux autres ? et dans l'avenir comparativement à l'Europe catholique ? C'est encore le secret de Dieu. Mais tout n'est pas caché dans ce mystère. Outre que l'influence de la révélation primitive, très puissante et bien conservée ailleurs, a toujours été faible, sinon absolument nulle ici, il y a une

autre cause, dont l'action est considérable et qui intervient ici pour expliquer cette infériorité de condition dans le passé, même sous la loi de nature, et dans l'avenir, même avec le christianisme : c'est l'infériorité naturelle des éléments que nous trouverons toujours sous notre main, l'*infériorité de nature* de ces pauvres peuples. Il n'y a pas chez eux l'étoffe des anciens peuples qui ont eu l'honneur de préparer l'avènement du christianisme. Quand on les connaît un peu, on ne peut pas s'imaginer qu'ils arrivent jamais, même avec la foi, au même degré de vie chrétienne, de fécondité surnaturelle, de vraie civilisation, surtout à se suffire à eux-mêmes, et bien moins encore à produire l'apostolat chez les autres peuples. Figurez-vous des missionnaires chinois venant prêcher l'Évangile en France !

IX. En attendant, leur état passé et actuel nous montre dans le vif ce que le péché originel a fait de l'homme, ce qu'il aurait dû faire de nous et ce que nous devrions être sans Jésus-Christ, ou même avec Jésus-Christ, mais sans le privilège dont j'ai parlé ; car nous n'avions pas plus de droits qu'eux à être ce que nous sommes.

Ici se placerait assez naturellement un mot que j'ai dit autrefois et auquel je tiens : Les preuves de la divinité du christianisme sont par toute la terre, et au moins autant chez les peuples privés de sa lumière que chez ceux qui en jouissent. Je m'explique.

Quand on veut prouver 1^o que l'homme, individu ou société, a été fait pour le christianisme, et ne trouve qu'en lui, même sur la terre, son repos, son bonheur, l'ordre social qui lui convient, son état normal, le développement sain et complet de tout ce que lui a laissé de bon, et la guérison de tout ce que lui a donné de mauvais le péché originel ; 2^o que le christianisme a été conçu, préparé, organisé, de manière à s'appliquer à tous les hommes, individus et peuples, qu'il est pour eux le seul chemin du salut éternel, et en même temps du bonheur aussi parfait et de la civilisation aussi complète que possible pour chacun d'eux sur la terre, *unicuique secundum mensuram* ; — quand on veut prouver cela, entre autres

ressources de démonstration, il n'y a qu'à regarder, soit dans l'Histoire, soit dans l'état actuel du monde, la triste condition où sont tombés les peuples qui ont échappé à l'action sociale du christianisme, par comparaison avec la condition où le christianisme a élevé ceux qu'il a pu atteindre ; puis, l'effet que produit le christianisme chez ces mêmes peuples quand il y arrive, par comparaison avec leur ancien état ; enfin, la décadence qui se produit chez les peuples antérieurement civilisés par le christianisme, dès que le christianisme vient à diminuer chez eux ou à se retirer tout à fait

Hélas, mon Dieu ! vous me disiez de ne pas vous faire une dissertation, et en voici une interminable. Tant pis, il ne fallait pas me jeter dans ces questions que j'aime à remuer, et où vous savez bien que je suis verbeux. Encore, tout ceci, pour être clair comme explication et péremptoire comme démonstration, demanderait à être médité, ruminé, pesé plus que je ne l'ai fait, revu et limé dans ses détails, enfin développé plus que je ne puis le faire. Il y a bien des points secondaires où je ne suis pas encore assez sûr de moi, et des choses qu'il faudrait prouver ; du reste les livres ne manquent pas. Les réflexions qui précèdent ne sont encore que des indications de questions à peine énoncées et d'affirmations posées, qu'il y aurait lieu d'étudier avec la philosophie, la théologie, l'histoire, puis de traiter largement et à son aise, autrement que sur un pétrin, avec preuves à l'appui.

Toutefois, vous comprenez maintenant ce que je vous dis toujours de la difficulté formidable qu'il y aura, pour le sacerdoce, à planter la foi d'une manière solide et durable dans l'ordre social de ces pauvres peuples, ou plutôt de leur refaire de fond en comble un ordre social nouveau, sorti de l'Évangile, inspiré par ses principes et imprégné de son esprit. Ceci est effrayant à penser, surtout pour nous qui voyons sur place de quelle mesure et de quelle nature sont les obstacles. Mais comme c'est Dieu qui a commencé cette œuvre, il l'achèvera et y mettra le temps qu'il faudra ; nous dormons bien tranquilles et sans inquiétude là-dessus, heureux d'avoir été appelés au grand honneur de travailler à

cette œuvre et dans les fondations de cet édifice, que nous ne verrons pas même sortir de terre.

Il est au moins temps de fermer la parenthèse, que vous allez trouver ridicule de longueur et de digression. Je finis ceci le 4 juillet ; je vais encore barbouiller deux pages en revenant à mes chrétiens : j'ai encore huit stations à visiter. Arrivé à Ma-Ty-Ché, je serai aux Colonnes d'Hercule et j'aurai devant moi un immense district, le Tatin-Fou, où nous n'avons que quelques pauvres familles chrétiennes, venues du Yun-Nan, me dit-on. L'occasion sera bonne pour entamer le pays, ou du moins y pousser une reconnaissance. Si je puis retrouver ces familles, je m'installerai chez elles quelques jours, je pourrai y dire la messe, décrocher peut-être plusieurs *adorateurs*, agrandir ainsi le troupeau, et me voilà sauvé !

Comprenez-vous comment notre cercle d'action s'étend peu à peu, et comment nous reculons, tout doucement, les confins de notre juridiction aux dépens du diable et aux frais du bon Dieu, en lançant nos essais toujours en avant ? Une fois ces deux ou trois stations fondées, il faut les visiter tous les ans ; c'est toujours l'occasion de quelque *adoration nouvelle*. Puis, les stations se multiplient et forment réseau dans tout le pays entamé. Si on pouvait ainsi gagner les deux grands districts voisins, le Kien-Sy-Tchéou et le Tatin-Fou ! C'est bien ma visée ; mais... vous êtes aux premières loges pour savoir qu'on ne fait pas ce que l'on veut.

Un petit trait qui vient de m'arriver. On m'avait désigné, comme pouvant devenir le centre d'une bonne station chrétienne et offrant quelque espérance, un petit village tout païen, situé à quelques lieues d'ici et sur ma route vers les Colonnes d'Hercule. Quelques-uns de ses habitants avaient même *adoré* il y a huit ans et commencé à s'instruire. La persécution survenue avait tout gâté ; et comme ces gens n'étaient pas baptisés, on n'avait pu les ressaisir. Certes, je convoitais bien cette proie, et je rêvais d'aller m'installer au cœur de la place, pour voir s'il y avait moyen d'y travailler. Mais il fallait qu'une famille du lieu voulût bien me recevoir

me loger, me nourrir; et les chrétiens, timides comme toujours et méfiants dans les stations à fonder, me décourageaient et me disaient : « Père, il ne faut pas y aller, ça ne réussira pas ! »

Or, j'étais dans ces inquiétudes lorsque, le 24 juin, dans le mois du Sacré-Cœur et le jour de mon patron, que les chrétiens venaient de fêter avec force pétards, m'arrive une visite. C'est un des gros bonnets du village païen en question; il entre en pourparlers avec moi et m'invite à descendre chez lui. Vous jugez de mon triomphe ! Je prends cela pour le cadeau du Sacré-Cœur et de S. Jean-Baptiste; et c'est l'occasion pour mes chrétiens d'une nouvelle pétarade ! — Tout n'est pas gagné, il s'en faut; je vais trouver des gens pleins d'obstacles, d'habitudes vicieuses, et dans des situations plus ou moins irrégulières du côté du mariage. Il est probable que le brave homme qui est venu me demander en aura sa bonne part; mais enfin j'ai un pied dans la place; j'y dresserai mes engins : autel, petite croix, images; j'y dirai la messe surtout, et j'espère qu'il restera quelque poisson dans mon filet quand il sortira du flot. Quand une station est formée, si on a la paix, généralement elle augmente d'année en année; puis il s'en forme quelque autre aux environs; c'est très intéressant.

Vous ne vous imaginez pas comme ce travail de conquête progressive et de propagation de proche en proche, soit par des familles chrétiennes qui émigrent en pays païen, soit par de nouveaux adorateurs, est attachant, combien il compense les petites misères et les privations voulues par la situation ! J'ai par moments un plaisir inouï à voir nos œuvres gagner et s'étendre ainsi, et à faire des projets de conquête par ci et des tentatives par là, en interrogeant nos chrétiens sur le pays environnant, et sur les ressources qu'il offre pour notre travail. Que le démon nous laisse seulement tranquilles du côté de la persécution, que le bon DIEU nous envoie beaucoup de renfort en missionnaires et un peu de ressources matérielles, et je réponds que dans dix ans, avec une bonne entente des choses, avec de l'ordre dans le matériel et de

l'organisation dans les travaux, en même temps que de la solidité dans nos âmes; à nous autres, nous aurons de bien belles œuvres sur tous les points de la mission. La présence du christianisme étant connue partout, il restera beaucoup de païens certainement, mais ceux qui voudront être sauvés seront sauvés.

Vous ne vous plaindrez pas de la brièveté de cette lettre. Vraiment, je suis verbeux et prolix; patience! Je me corrigerai bien de cela, et je n'en promets pas toujours si long.

Adieu, et bien à vous en toute affection filiale.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCIII

A son Frère

Mou-Lin, 12 juillet 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Voici la fin de ton séminaire qui approche. Il ne serait plus temps de faire ton séminaire et de réparer le temps perdu, si ton temps avait été perdu. Il serait présomptueux à toi de croire que tout y a été employé, et que tu n'as rien laissé perdre des dons du bon Dieu. Mais enfin tu n'as pas perdu ton temps, et j'espère en l'avenir.

Je t'ai dit mon idée pour ces trois derniers mois; à l'œuvre donc! Habitue-toi à vivre de toi-même, à compter peu sur le secours d'autrui pour ta vie intérieure, et à porter en toi-même tes rafraîchissements spirituels.

J'ai reçu la brochure sur les *Facultés de théologie...* Enchanté! Voilà la vérité, bien qu'elle soit incomplète.

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCIV

A la Sœur Maxence

Mou-Lin, 12 juillet 1877.

MA CHÈRE SŒUR,

Je reçois hier, dans ce coin du monde chinois, votre bonne lettre du 10 avril, avec une petite fleur de Sœur Marcellin. Mes lettres sont plus rares que les vôtres, mais bien plus longues ; ainsi ne criez pas après moi !

C'est pour ainsi dire à Sœur Marcellin que je réponds, puisqu'elle m'a écrit par votre plume. Du reste, je lui avais déjà écrit par vous, et tout juste mes pensées répondaient aux siennes, à travers l'épaisseur de la planète qui nous sépare. Je suis bien content de voir cette bonne Sœur et toute votre maison toujours dans ce bon esprit de ferveur et de vie intérieure qui est vraiment votre signe caractéristique. Que cela vous reste toujours ; vous avez la meilleure des sciences, qui est de connaître un petit brin Notre-Seigneur, *Scire Jesum, et hunc crucifixum.*

Un sentiment à corriger, parmi ceux que m'envoie Sœur Marcellin. Elle me dit qu'elle se noie quelquefois dans les larmes, au souvenir de ce qu'elle a perdu. — Il ne s'agit plus de pleurer et de penser au passé, mais de mériter et de travailler. Notre Mère Sainte-Angèle ne veut pas qu'on pleure parce qu'elle est partie pour son pays, mais qu'on garde son esprit et qu'on achève son œuvre. Allons de l'avant dans la vie spirituelle ; épurons, épluchons notre vie, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une *berluque* d'esprit mondain et de futilité. La futilité, c'est *tout* ce qui n'est pas positivement dirigé vers la fin surnaturelle et rattaché aux choses célestes. Il n'y a rien de détestable et de pernicieux comme la futilité.

Ma petite Sœur Marcellin, dans votre petit coin et derrière votre porte, faites-moi bien vite de l'apostolat, une grande

provision de mérites, de souffrances bien endurées, de petites mortifications volontairement choisies, d'actes d'amour de Dieu et d'élévations vers Notre-Seigneur. Déposez cela dans chaque petit paquet d'hosties que vous faites, et quand elles arriveront sur l'autel, elles seront tout près de moi.

J'ai grand, grand, grand besoin qu'on travaille ainsi pour moi, et qu'on m'envoie des provisions. C'est ce que j'appelais, l'autre jour, mes *rafraîchissements spirituels* ; c'est à vous, je crois, que j'ai dit ce mot, et je le maintiens. Ce qui nous perdrait, en mission, ce ne seraient pas les séductions de cette pauvre société ; ce serait surtout le manque d'air, la sécheresse spirituelle, la disette des moyens réconfortants, l'absence d'esprit chrétien dans tout ce qu'on respire. L'atmosphère est empestée par toutes les saletés que le démon y a répandues ; il faut, pour se maintenir au milieu de tout cela, des cordiaux puissants avec lesquels on renouvelle continuellement la vie.

Quel ouvrage, mon Dieu ! que de répandre la vie chrétienne parmi ces pauvres populations avec si peu d'éléments que nous avons entre les mains ! C'est un miracle, un vrai miracle, que ça marche et que la foi se répande. Je voudrais avoir le temps de vous raconter le miracle auquel j'assiste depuis trois semaines que je suis en route ; il est tout intérieur, et vous entendez bien qu'un incrédule et même un chrétien vulgaire aurait parfaitement belle de le nier. Mais je sais à qui je parle, et vous comprenez en quel sens je dis miracle. Pour moi il est plus frappant, plus admirable, plus surnaturel, plus profond que n'importe quelle guérison ou résurrection des corps. Voilà de pauvres âmes qui ont *vécu mortes*, et qui sont restées fermées à toute pensée digne d'un être humain, abruties et bouchées depuis leur origine. Vous y jetez la petite étincelle de la foi : elle couve ; ça gagne, ça s'échauffe, ça s'ouvre, ça s'illumine ; vous suivez de l'œil le progrès de l'Évangile qui envahit chaque âme, chaque famille, chaque pays. Au commencement, la foi est faible, très faible ; on se demande si elle y est. Après quelques années, vous sentez, vous palpez la foi dans ces âmes, sur-

tout par le contraste avec les païens qui sont là auprès, si différents, et qui nous montrent, à côté de l'homme régénéré par l'Évangile, l'homme resté tout entier au pouvoir du démon. En France, c'est peu frappant, parce qu'il n'y a pas ce contraste comme élément de jugement ; ici c'est frappant. — Je dis qu'on voit cela après quelques années ; je n'ai pas besoin de quelques années pour le voir, car dans chaque station où je passe, je trouve des chrétiens de diverses dates, et j'ai là des échantillons pour juger, comme on juge, en une demi-heure, la valeur du même cru de vin à différentes dates, quand on a dans une cave des échantillons de ces dates. C'est très intéressant, j'y prends un vrai plaisir, je fais un tas de projets. Si j'avais de l'argent, j'irais me planter en plein pays païen, pour tâcher de fonder de nouvelles stations ; car une fois le germe posé quelque part, ça marche tout doucement, pourvu qu'on y aille. Mais encore faut-il vivre ; et là où il n'y a pas de chrétiens, il faut se nourrir soi-même. Ailleurs, là où il y a des chrétiens, on mange avec eux et on couche sur leur paille, sauf à y ramasser leurs puces, leurs poux et leurs punaises. Quand ils sont trop pauvres, on les aide de son argent.

Je suis bien content que mon souvenir aide votre petite œuvre de la Sainte-Enfance ; mais il faudra trouver un moyen pour que cela me profite, à moi en particulier. J'ai de grands projets ; justement, dans cette tournée, j'entreprends une conquête nouvelle, une vraie province qui n'a pas encore eu de missionnaire et qui n'a de chrétiens qu'à la bordure voisine de notre district. Je dois y entrer et tenter d'y prendre pied. Il serait possible que dans un an j'y entre tout à fait, et que ce soit mon district. J'en serais bien heureux, mais j'ai la suette en pensant à tout ce qu'il m'y faudrait en objets pieux, en argent, en livres chinois de doctrine, que nous faisons imprimer à nos frais. Faites de l'apostolat pour moi... Seigneur, mon Dieu, on est débordé !

J'ai vu jadis ce livre sur S. Jean dont vous me parlez, fait par M. Baunard, le même sans doute qui a fait la *Vie de M^{me} Barat*. Je ne connais pas le livre ; mais quel sujet !

comment un écrivain peut-il ne pas reculer devant un tel sujet ? Lisez-vous encore un brin l'Écriture Sainte ? N'oubliez pas cela, c'est toujours le fond ; donnez-en quelque chose à vos Sœurs.

Vous voilà encore dans les pierres ! Et ce jardin Rigolo, est-il acheté ? Je me réjouirais de cet achat pour votre maison ; elle en a besoin. Ce qui me console de vous voir toujours dans le matériel, ce n'est pas ce qu'on dit toujours : « Après tout, c'est pour la gloire de Dieu ! » cette excuse est mauvaise et cause souvent bien des dégâts ; c'est de voir que vous ne laissez pas souffrir l'intérieur, et que votre goût pour la vie intérieure ne s'affaiblit pas. Mais quand votre maison sera belle, j'ai peur que vos successeurs ne s'évaporent.

Adieu, faites provision de prières et de mérites pour moi.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCV

A son Frère

Pan-Chouy, 12 août 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Nous ne pouvons avoir ici ni mois de Marie solennel, ni procession du Saint-Sacrement. Nous n'avons pas même d'autel spécial ni de statue de la Sainte Vierge. Les statues sont peu comprises des Chinois, et les païens les prennent pour des idoles. Puisque tu me proposes des images, il faut m'envoyer de préférence des images de Notre-Seigneur, des sujets dogmatiques simples et faciles, à comprendre. Les images d'Épinal font fureur et nous rendent grand service ; les images glacées, rouges et bleues de ton dernier envoi, plaisent énormément. Ton chocolat m'a

aussi rendu grand service. Dans mes courses, il m'arrive parfois d'avoir faim ; avec un quart de tablette, je puis attendre le moment du repas. Quand je dis qu'il m'arrive d'avoir faim, ce n'est pas que la nourriture manque ; mais allant d'une station à l'autre entre les deux repas de la journée, j'arrive souvent en retard ou à l'improviste, et ne trouve rien à manger...

On m'annonce le départ pour la Cochinchine d'un énorme curé vendéen déjà un peu âgé. Vraiment il y a nécessité immense qu'il vienne beaucoup de vocations au séminaire, car nos œuvres appellent, appellent et appellent des hommes ; il en faudrait vingt fois plus qu'elles n'en ont.

Je vais interrompre ma tournée pendant la moisson du riz, qui absorbe toute la population. En quittant Fong-Siang-Fa, je me suis arrêté à Ma-Ty-Ché, la dernière de nos stations déjà formées ; puis je suis venu ici, à Pan-Chouy, où je visite de pauvres chrétiens qui n'ont pour habitation qu'un coin d'une maison partagée avec les païens. Je trouve non loin de mes chrétiens deux chambres où je m'installe ; elles sont assez propres, mais très encombrées. L'une me sert de chapelle le jour, et de chambre pour mon catéchiste la nuit ; l'autre est mon appartement, et j'ai autour de moi des baquets de riz, un moulin à vanner, de grandes urnes pleines de graines huileuses, des bottes de tabac où pullulent les lézards. Les portes, les murs, le toit, sont ornés d'affreuses images bouddhistes : me voici donc en plein paganisme. J'installe mes images pieuses au milieu de ces diableries ; car je ne puis détruire les signes du paganisme, puisque le propriétaire de céans est païen. Je voudrais bien le convertir, et il y pense un peu ; mais le diable le tient encore trop. Beaucoup de païens viennent me voir et *écouter la doctrine* ; j'espère bien en décrocher quelques-uns avant de partir, mais plus encore l'an prochain ; car, une première année, on ne fait que déposer dans le sillon un imperceptible grain de sénévé.

Un païen que j'interrogeais ce matin me disait que, de mémoire d'homme, un Européen et un prêtre chrétien n'est

venu ici ; ainsi, j'ai célébré hier la première messe qui ait jamais été dite en ce lieu. C'est d'ailleurs une consolation que j'aurai plusieurs fois, car le pays que j'exploite est nouveau pour nous, aucun missionnaire n'y a encore pénétré. — A Kien-Sy-Tchéou, dans le Tatin-Fou, M. Müller, mon compatriote de Compiègne, avait entrepris la fondation d'une chrétienté, lorsque la rébellion le chassa jusqu'à Hin-Y-Fou ; c'est là qu'il fut massacré par les rebelles, et enterré sans cercueil ; sa sépulture coûta 500 sapèques — cinquante sous. Sans aller jusqu'à Tatin-Fou, je dois retrouver, dans la direction de cette ville, une petite colonie de chrétiens venue du Yun-Nan ; après l'avoir évangélisée, j'irai dans la direction de Ou-Kiang-Ho, reconnaître quelques familles chrétiennes qui, de ce côté, serviront de germes à de nouvelles nations...

Quelle horrible parole : « Quand il s'agit de science, je ne m'occupe ni des Pères ni de la Bible (1) ! » Vraiment ! et pourquoi donc les dédaignez-vous si fort ? Pensez-vous que s'il a plu à Dieu de traiter — comme cela arrive souvent, par exemple dans les livres Sapientiaux — une question de science, il n'avait pas grâce d'état, au moins autant que vous, pour parler avec exactitude et infailibilité ? Je ne vois pas bien non plus pourquoi l'Église, quand elle juge qu'il y a lieu et opportunité pour elle de toucher à une question de science, y pèserait assez peu pour qu'on ait le droit de dire qu'en fait de science, on ne s'occupe pas d'elle.

Je ne justifie pas toutes les opinions scientifiques des Pères ; mais celles de leurs opinions qui ont été admises par un nombre un peu important de ces grands esprits, sont restées encore ce qu'il y a de plus raisonnable, et le temps a ordinairement fini par leur donner raison. Le temps ne fera pas la même chose pour toutes les opinions scientifiques de notre époque. Ce mot : « En fait de science, je ne m'occupe

1. Nous avons entendu bien des fois M. l'abbé Caux, ancien élève de Saint-Sulpice, professeur d'Histoire au Grand Séminaire de Beauvais, prononcer cette parole et soutenir cette thèse.

pas des Pères et de la Bible, » vient droit de Saint-Sulpice ; je l'ai entendu dans la bouche de beaucoup de Sulpiciens. Quand tu en rencontres un, mets-le sur ce chapitre, et tu le verras entonner cette invariable ritournelle : « Quand il s'agit de science, etc... » Fais-lui toujours la réponse que je viens d'ébaucher (1).

Quand tu auras tant soit peu vécu et subi le frottement des hommes, tu verras que de bêtises il faut entendre, même dans la bouche des prêtres, — j'allais dire *surtout* dans leur bouche, et, à un point de vue, j'aurais bien fait, car dans dans leur bouche, qui doit conserver la science, *labia sacerdotis custodient scientiam*, ces bêtises choquent davantage, prouvent plus de mauvais sens, et une fausseté d'éducation qui a bien plus de portée, puisqu'ils sont la lumière du monde et le sel de la terre.

Cette thèse sulpicienne, mais non catholique, des rapports de la Bible avec la science, se rattache à ce qu'on appelle le divorce des sciences avec la théologie ou encore la *sécularisation des sciences*, qui est une des monstruosité les plus perverses de notre état intellectuel, bien qu'elle paraisse à ses partisans une vérité aussi claire que le soleil.

J.-B. AUBRY.

1. Les événements, ici comme toujours, ont donné raison au P. Aubry. On connaît la théorie de l'*Inspiration restreinte* de la Bible, et le désaveu formel imposé par Rome à ses auteurs. Pour combattre ce rationalisme dangereux et destructeur de beaucoup de nos exégètes modernes, Léon XIII a jugé nécessaire d'adresser une nouvelle Encyclique à la catholicité. Hélas ! il ne semble pas que les ordres formels du Souverain-Pontife aient encore reçu un commencement sérieux d'exécution, dans certaines écoles influentes qui prétendent posséder le monopole des bonnes méthodes, et offrir à la France le prototype de l'enseignement catholique.

LETTRE CCCVI

A M. l'abbé Boulfroy

Pan-Chouy, 12 août 1877.

MON CHER AMI,

Votre excellent petit mot m'a rappelé que nous n'étions pas tout à fait inconnus l'un pour l'autre ; je vous remercie de ce bon souvenir et aussi de votre confiance. Vous me dressez un piège en m'obligeant à vous répondre. Toutefois, je suis, de mon côté, en paix avec ma conscience ; mettez-vous en paix avec la vôtre comme vous l'entendrez. Je réponds à tous ceux qui m'écrivent, et je ne connais personne ayant pouvoir sur moi qui m'ait défendu ou déconseillé d'écrire à qui que ce soit. Du reste, vous n'aurez que ce petit feuillet de moi, et c'est encore le double du vôtre. Je ne vous demande le secret ni sur ce fait que je vous ai écrit, ni sur ce que je vous dirai.

Il faudrait bien quelques pages pour répondre à tout ce que vous me dites. Résumons. Certes, je comprends l'état de souffrance morale et intellectuelle où vous êtes ; j'ose dire que j'en connais mieux que vous le principe, les phases et les suites possibles. Comme tout ce qui nous arrive sans péché de notre part doit, si nous savons nous en servir, tourner à notre bien spirituel, il est clair pour moi que cet état d'épreuve, qui vous est si pénible aujourd'hui, aura pour vous de grands avantages, si vous savez l'utiliser, le comprendre. N'aurait-il pas pour but dans l'intention de la Providence : 1^o de dépouiller votre vocation de cet involucre de poésie qui vous a rendu le sacerdoce attrayant, mais qui doit aboutir, *providente Deo et irrigante gratia*, à une formation forte, profonde, sacerdotale — comme une fleur commence par être fleur, laisse tomber ses pétales, devient laide et tourne en fruit ; 2^o d'achever de détruire en vous le laïque,

l'homme du monde, l'homme ancien, *veterem hominem* ? Il y est encore, je l'ai senti dans votre petite lettre ; il faut le poursuivre jusque dans ses recoins les plus reculés.

Savez-vous ce que je désire pour vous ? Le voici : vous êtes encore trop laïque, pour qu'il vous suffise de quatre ans de séminaire dans le milieu et les conditions où je vous vois. Finissez votre théologie, et après cette préface de quatre ans, allez ailleurs achever de vous former ou de vous transformer. Car voyez : la plupart des séminaristes viennent enfants, bons et neufs, informés ; ils n'ont besoin que de se former. Vous aviez déjà, en arrivant au séminaire, une sorte de formation, le chrétien laïque ; il vous faut une transformation, qui n'est, on le sent, qu'à sa période négative, la démolition de ce que vous étiez. — Une des choses qui me font croire que vous n'êtes pas encore au complet, c'est cette terreur, et on le voit, ce dégoût pour la solitude et le milieu vulgaire d'un presbytère. Quand vous serez un vrai prêtre, vous n'aurez plus cette terreur.

Il n'est pas tout à fait exact qu'il faille mériter la vie religieuse, car, à plus forte raison, il faudrait mériter le sacerdoce ; mais il faut s'y sentir appelé ou par attrait ou par raison. A vous donc de vous examiner et de vous dire : « Voyons, où puis-je travailler le plus utilement à la gloire de Dieu, en moi-même et dans les autres ? La question une fois résolue, *etsi fractus illabatur orbis*, j'irai là. Que si des raisons de famille ou autres m'obligent à faire un stage ailleurs, ce ne sera qu'un stage ; je n'y laisserai pas pousser mes racines, je m'y tiendrai *sicut passer solitarius in tecto*, prêt à m'envoler au jour favorable. Je garderai pour objectif de ma vie, ce que Dieu m'aura ainsi montré comme ma vocation. »

Eh ! parbleu ! s'il vous faut de l'ouvrage, et certes de l'ouvrage utile et fécond, faites-vous missionnaire, et trouvez, dans le commentaire de S. Thomas sur S. Paul, cette pensée : « Parmi toutes les vocations sacerdotales, il n'en est pas qui attire sur son sujet autant de grâces que la vocation à l'apostolat. » — Ce mot d'apostolat, mettez-le toujours, et quelque direction que vous donniez à votre avenir, en tête

de votre vie, comme le titre principal ; et que toutes vos énergies, toutes vos vues, toutes vos décisions, tous vos projets, tous vos rêves, se règlent là-dessus et prennent cette direction ; on y trouve un peu de souffrances et beaucoup de joies.

Vous ne serez certes pas étonné de me voir vous dire que ce qu'il vous faut, c'est une forte, substantielle et profonde théologie dogmatique. La théologie, voyez-vous, c'est la racine de la piété, comme la foi est la racine de la justification ; c'est de la piété en barres, en cristaux, en lingots. Or, *pietas ad omnia utilis est* ; par conséquent *theologia ad omnia utilis est*, surtout à former en nous ce quelque chose de grand, de surhumain, de mystérieux, le prêtre, *novum hominem* ; et puis, à l'éclairer sur sa route, à lui ouvrir l'âme du côté d'une foule de choses qu'un laïque ne sait pas goûter et aimer, et qui doivent être la nourriture et les délices du prêtre.

Pour avancer à pleines voiles dans la haute mer de la théologie, il faut commencer par souffrir et par y aller de confiance, sur la parole de quelqu'un qui vous dise : « Piochez quand même ; ça vous dégoûte, n'importe, avancez ; faites comme ceci, comme cela ; vous verrez l'horizon s'ouvrir du côté du ciel et au moment où vous n'y penserez plus... »

Faites donc ce que j'avais conseillé à mon ami Randon. Je le grondais, je le battais, de gaspiller son ardeur à tout, et de n'aimer que très peu la théologie. Un jour, il vient me trouver et me dit : « Voyons, que faut-il faire ? » Je prends sur mon bureau *l'Eucharistie* de Franzelin, et je lui dis : « Étudiez ce volume, ligne par ligne, en écrivant, sous forme de résumé ou autrement, tout ce que vous y verrez ; ne passez pas une ligne sans la comprendre. Quand vous en serez à la dernière ligne, je vous donne le livre. Mais je le sais, vous êtes trop changeant, trop inconstant pour en venir à bout. » Six mois après, il revient me voir et me dit : « J'ai fini ; ce volume est à moi. Mais ce dont je vous remercie, c'est que je vois clair aujourd'hui. » — Il lui restait bien des défauts d'esprit ; mais il avait attrapé le bout du fil conduc-

teur, et j'ai souvent senti, dans ses paroles et ses lettres, la présence du souffle vital.

Oui, la théologie est pleine de poésie. Mais il faut commencer par mordre, déchirer, enlever l'écorce amère. Cela fait, vous entrerez dans la lumière, puis dans le ravissement, et votre vie entière sera une hymne, une contemplation, un ravissement, jusqu'au ciel inclusivement.

Vous voulez comprendre et goûter S. Paul ; faites d'abord une bonne théologie dogmatique. — Il y a, en toutes choses, une idée théologique en dehors de laquelle on ne peut pas les comprendre sainement, et qui est dans une âme ce que l'étincelle est sur l'amadou bien sec ; comprenez si vous pouvez. Si vous parvenez à la saisir, cette idée, en suivant la voie que je vous indique, vous ne regretterez pas votre travail, et vous comprendrez ce que votre nouvel état aura de supérieur à votre première ferveur, dont vous déplorez aujourd'hui la perte inutile ; vous retrouverez votre enthousiasme et votre veine poétique. Mais ce ne sera plus de la poésie d'enfant et de l'enthousiasme terrestre ; ce sera le commencement de la jeunesse éternelle, qui ne fait que fleurir et s'épanouir de plus en plus, à mesure qu'on vieillit. Peut-être me comprendrez-vous mieux plus tard. Ne faites pas d'effort pour être pieux, pour rendre votre âme plus surnaturelle ; prenez tranquillement et fortement le seul moyen qui puisse la rendre telle.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCVII

A son Frère

Ya-Ky-Kéou, 26 août 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Je raconte d'autre part la suite de ma tournée à M. Boulenger ; je ne t'en parle donc pas, car j'ai peu de temps, et la vie est trop courte pour faire double emploi de mon encre dans ces récits...

Tu es à quatre mois de l'ordination sacerdotale, et je n'ai presque plus rien à te dire de ce qu'il te reste à faire. Consolide et prémunis ton âme, ta volonté, contre les défaillances, les inconséquences et l'affaiblissement dont on trouve tant d'occasions sur sa route ; tu le verras toi-même, à tes dépens ou à ton profit ; car tout ce qui ne nous est pas profitable, nous est préjudiciable, et réciproquement.

Je crois que dans le sacerdoce, en France, plus peut-être aujourd'hui que partout ailleurs et qu'en tout autre temps, il faut une grande énergie, une grande et persévérante attention, pour rester digne de sa vocation et utile, autant qu'on doit l'être, à l'œuvre de Dieu. Mais enfin, cette entreprise n'est pas *au-dessus de la volonté humaine, aidée qu'elle est par la grâce*. — Affaire à toi, je ne dis plus de tirer la conclusion, tu l'as tirée ; mais de faire entrer cela dans ta vie, d'une manière irrévocable et désormais sans faiblesse en aucun sens ; puisque chaque faiblesse ou chaque journée perdue est une brèche au présent, et une diminution des raisons d'espérer en l'avenir.

Le pauvre saint homme de père Boyeldieu a, dis-tu, perdu à peu près la raison. Peut-on rien voir de plus triste qu'un prêtre dont le cerveau s'égaré ? Il semble qu'il y ait là une impossibilité métaphysique, et que ce soit une sorte de supposition absurde. J'ai longtemps cru que c'était impossible ;

mais il en est de ceci comme de la peccabilité. Dieu permet qu'il reste de l'homme dans le prêtre ; et je ne sais pas si cette alliance humaine avec tant de puissance et de dignité surnaturelle, n'est pas un aussi grand miracle que serait la destruction même de cette faiblesse par le don, que reçoit l'homme, de cette puissance. Si ceci n'est pas clair, voici ce que je veux dire : par la force des choses, les dons que Dieu répand dans l'intelligence comme dans le cœur de l'homme, devraient, tant ils sont grands, détruire en lui toute faiblesse, soit de cœur, soit d'intelligence ; et il n'y aurait là qu'un miracle. Or, dans ce qui arrive, de fait, je vois deux miracles : la collation de ces dons avec tous les effets pour lesquels ils ont été conférés, et la persistance de ces faiblesses qu'ils devraient détruire, si Dieu n'interrompait, pour ainsi dire, l'efficacité des grâces qu'il a conférées. Il ne faudrait pas exagérer cette idée ; et elle demande à être méditée, rendue plus absolument exacte ; mais il y a là quelque chose. Au moins, l'abbé Boyeldieu a été un saint homme ; il a bien employé sa vie, bien mérité de l'Église, édifié toutes les âmes ; si sa tête s'est usée, ce n'a pas été la faute du cœur (1).

Ma lettre au P. Bocquet sur la *Méthode des Études ecclésiastiques* est loin d'être achevée. Plus j'avance, plus la question s'élargit. Je viens de lui envoyer quelques pages sur le Concile de Trente, comme monument et type de la dernière de nos grandes époques théologiques, et de la plus récente des méthodes d'enseignement que l'Église ait reconnues comme développement normal et autorisé de sa doctrine. Me voici arrivé à l'endroit délicat, à ce point de l'histoire de la théologie où les Gallicans, abusant de la méthode positive, employée dans la lutte protestante et, pour ainsi dire, consacrée par l'usage qu'en a fait le Concile de Trente dans ses chapitres, la pervertissent en France en une sorte d'avorton intellectuel, auteur en grande partie du mal qui a été fait au clergé, de l'impuissance et de la stérilité auxquelles il

1. M. l'abbé Boyeldieu avait été aumônier de la prison de Beauvais pendant de longues années, et l'abbé Aubry lui avait succédé en 1873.

s'est trouvé réduit, et où il est aujourd'hui comme acculé plus que jamais. J'y ai travaillé un peu en campagne. Mais allez donc rédiger quelque chose de propre, ou même penser avec un peu de suite, quand vous logez dans une maison en feuillages, qui n'a qu'un seul appartement où l'on grille le jour, où l'on est dévoré par les moustiques la nuit ; où il n'y a ni table, ni chaise, ni banc ; où vous logez avec toute la famille de céans, plus, votre monde à vous, votre mule qui couche et... fait ses crottes là, à côté ; plus, une truie, liée à un pilier et allaitant sur son fumier ses nouveaux-nés, ceci à 50 centimètres de votre lit ; puis, des fagots, de la paille, des rats, des puces, des punaises, en veux-tu, en voilà ; enfin un vrai paradis terrestre ! Et avec cela, de bons braves chrétiens du Yun-Nan, bien instruits dans la doctrine, un peu désorientés par la privation des secours religieux. Depuis trois ans ils n'avaient pas vu de prêtre, et ils ont été très heureux de me recevoir, quitte à me nourrir de blé de Turquie qu'on mord à la grappe en guise de pain ou de riz, et de gros cornichons cuits à l'eau sans sel ni graisse. Il faut dire que cette vie n'a duré que trois jours et deux nuits ; mais beaucoup d'autres stations se rapprochent fort de cet idéal, si elles le présentent moins complet.

J'espère beaucoup de la belle petite station de Pan-Chouy que je viens de fonder avant d'arriver ici ; douze familles du premier coup y ont adoré. Sans doute j'aurai du déchet, des non-valeurs ; mais il restera du bon grain.

Je vais ramener avec moi à Tsen-Y une escouade d'enfants — trois filles et un garçon — que j'ai achetés cinq francs pièce ; ils grossiront notre orphelinat qui, depuis un an, a ramassé 90 enfants...

Adieu, bien des choses affectueuses à tous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCVIII

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y-Fou, 7 septembre 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Où en sommes-nous de notre correspondance ? Je n'en sais plus rien ; depuis ma dernière lettre, j'ai vu tant de pays, que j'en suis tout désorienté. L'autre jour, arrivé au point extrême de mon voyage, je gravissais, sous un soleil de feu, en nage et le ventre creux, d'affreux rochers dont l'escalade dure une grande heure et ne permet pas de rester sur le dos de la mule. J'étais éreinté ; et vous allez voir quel lit et quels réconfortants j'ai trouvés au gîte ! Eh bien, j'ai dormi comme une marmotte ; je vais comme *un cœur* ; cette vie de courses me plaît ; il me semble que j'étais fait pour elle. Jamais je n'ai été si heureux ; depuis deux mois surtout, j'ai un plaisir extrême à étendre notre petit cercle d'action, à reculer les confins de notre juridiction, aux dépens du diable et aux frais du bon Dieu ; à lancer nos essaïms toujours en ayant. Ainsi, rassurez-vous sur mon sort. D'autre part, les bruits et les essais de persécution ont cessé, grâce à l'énergie du gouverneur de la province. Depuis mon enfance, j'ai toujours désiré mourir de mort violente, pour témoigner de la divinité de notre foi ; ce désir, je le conserve, je me réjouirai cependant si Dieu en recule la réalisation. D'abord, je serai enchanté de travailler le plus longtemps possible à ses œuvres ; puis, je suis douillet comme tout ; enfin, le martyre est une immense gloire pour laquelle Dieu choisit, purifie, prépare, *lamine*, élève, spiritualise, divinise ; il me faudrait encore cent ans de travail, et le travail n'est pas commencé ! A la volonté de Dieu ! En attendant, je vais mon chemin tranquillement, joyusement. Une pensée m'effraie, c'est que *je ne sème pas dans les larmes*, comme le veut l'Écriture ;

si fait pourtant, mais ces larmes sont compatibles avec la joie la plus vive que l'homme puisse goûter sur la terre.

Écrivant à M. D***, je lui disais que si j'étais en France, et son papa spirituel, je le forcerais à devenir un chrétien radical ; j'ajoutais combien j'admirais la vie des chrétiens qui, vivant dans le monde, donnent à l'œuvre de Dieu toutes leurs énergies, toutes leurs ressources, et mettent la question du règne de Dieu au-dessus de toutes les affaires. En écrivant ces idées, surtout ce mot : *chrétien radical*, je me disais : « M. D*** ne donnera pas cette lettre à son fils ; il a trop peur du radicalisme, même de ce radicalisme. » Oh ! les âmes plates et bourgeoises, qui tuent l'énergie, et ne veulent de ce qui est bon qu'à petite dose et avec un tempérament de ce qui est mauvais ! — *Iusta opportune, importune*. Si j'écrivais encore, je récidiverais mon *chrétien radical*...

Il y a, au Kouy-Tchéou, un grand esprit de famille entre les missionnaires, l'union complète et une excellente direction. Je puis vous dire très sincèrement que je suis très heureux et que je ne l'ai jamais été autant. Grande besogne apostolique ; par conséquent, joies sans proportion avec celles qu'on peut avoir dans une paroisse de l'Oise. Si l'on a un peu de foi et d'esprit sacerdotal, on fait facilement son salut en Chine ; car le milieu où nous vivons, quoique plein de démons, est si bête, si peu attrayant ; la vie matérielle est si peu excitante, les relations sociales sont si nulles, que la seule joie possible est encore de se bien mettre à l'apostolat. Il y a un fond de besogne qui sollicite le missionnaire, et ne lui permet pas, négligent ou non, de se laisser réduire à rien. Si l'on est actif, intelligent, doué d'un peu de coup d'œil stratégique, il y a de grands fruits à faire, surtout dans l'avenir ; mais il faudrait décupler les missionnaires.

Nous sommes obligés de négliger l'étude du *chinois des savants*, et de n'apprendre la langue que dans un but pratique et en vue du ministère. Nous ne sommes ni des touristes, ni des philosophes, ni des littérateurs qui viennent ici pour faire des observations nouvelles et des études inédites, même utiles à la science. Nous sommes des missionnaires

qui venons travailler à l'établissement de la société chrétienne, c'est-à-dire du règne de Dieu. Tout le reste est de la *faribole* ; et les missionnaires qui prendraient leur position par le côté scientifique, iraient tout de travers. — Notez bien que ceci ne va pas contre mes idées d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain : que l'aliment premier et la substance de la vie intérieure d'un prêtre, la condition de son zèle et de la fécondité de son apostolat, c'est la culture, aussi approfondie que possible, vu ses aptitudes et sa position, de la *science sacerdotale*. La science chinoise n'est pas du tout sacerdotale ; elle n'est même pas philosophique et, comme dit souvent mon confrère de Tsen-Y (de tous nos missionnaires le plus versé dans la langue), on peut étudier le *chinois* 20 ans, 40 ans, 100 ans, il y a toujours des caractères nouveaux à apprendre, mais pas une idée à acquérir. Cette étude ne forme en rien l'intelligence et le jugement, ne développe aucune faculté ; elle n'exerce que la mémoire. — Il faut renoncer à toute tendance de ce genre, et prêcher l'Évangile ; voilà tout, et c'est déjà bien beau.

Je vous ai dit quelques-unes des déceptions du missionnaire. Mais le prêtre qui se résout à vivre en mission, malgré ces déceptions, s'il prend sa position au sérieux et travaille avec courage, sera bien vite consolé et récompensé ; car les inconvénients n'empêchent pas que, pour qui veut travailler, il y ait beaucoup de fruits à faire. Il se rendra incomparablement plus utile qu'il ne l'aurait été dans la plupart des paroisses de France et dans 95 pour 100 des paroisses du diocèse de Beauvais... Il faut prêcher l'Évangile à corps perdu, tout le reste est vanité et n'a guère chance de peser du bon côté, dans la balance, au jour du jugement.

Envoyez-nous donc toute cette jeunesse de Ribécourt, qui ne sait que faire de son avenir et par où diriger sa vie. Ça fait bisquer de penser qu'il faudrait tant de monde en Chine, qu'il y a tant d'ouvrage et si peu d'ouvriers apostoliques, pendant que tant de jeunes gens perdent là-bas leur temps et leur intelligence à des riens, ou même à compromettre leur avenir éternel. Dites à vos enfants de s'en aller en masse

aux écoles apostoliques, instituées depuis quelques années par les Jésuites en vue de fournir de bons ouvriers aux missions de tous les pays du monde.

Les récits des journaux me montrent toujours des religieux en tête des pèlerinages de France. Certainement, cette présence a son bon côté et son opportunité ; mais c'est bien un peu drôle aussi de voir ces robes monacales traîner sur tous les grands chemins. Il y a de ces noms et de ces Ordres qui n'ont plus guère d'autre occupation, par exemple, certains Dominicains et certains Assomptionistes. On les retrouve partout où il y a une occasion de faire les *flambards*, de pousser de grands cris, de se dissiper, sous prétexte de piété ; il n'y a qu'un pèlerinage dont ils ne sont pas, celui de leur Maison-Mère. N'y a-t-il plus de cellules pour les moines ? Leur état normal n'est-il plus la contemplation et la solitude ? J'aime beaucoup les religieux ; j'ai une haute estime de leur état ; mais ce genre débraillé et coureur que beaucoup adoptent, en France, me semble du plus pitoyable genre et du plus triste augure ; c'est tout juste l'opposé de leur mission au sein de notre pays et, en général, dans l'Église.

Votre appréciation sur l'état de la France, si elle est triste, ne me semble pas exagérée. On va mal, bien mal ; et le mal n'est pas à l'état d'accident ou de passion, mais à l'état d'institution fondamentale et de principe. Dieu vaincra, c'est sûr ; mais encore, en attendant...

Mais revenons à nos Chinois. Je voudrais bien vous raconter au long et au large ma tournée, mes opérations et mes aventures depuis deux mois, refaire sur le papier ce long et pénible voyage ; faute de temps, d'entraîn peut-être, il faudra me contenter d'un résumé assez court.

Carte du Kouy-Tchéou en main ; y sommes-nous ? Parti dans la direction de Fong-Siang-Pa à deux jours de Tsen-Y, avec le village de Ta-Kou-Sin-Tchang pour objectif, j'ai gravi cinq ou six hautes montagnes, non sans suer fortement, moi et ma mule, oh ! la la ! Heureusement je supporte aujourd'hui la soif : en France, elle m'était un supplice. Ces

pays ne sont que montagnes, je n'avais encore rien vu de si pittoresque : de l'eau partout, de belles cascades, des rochers énormes. Un peu après Fong-Siang-Pa, je contournais la montagne sur une espèce de trottoir de rochers, à deux cents pieds au moins au-dessus du torrent ; je vous laisse à penser quel chemin : un sentier raboteux, défoncé, tortueux, semé de trous, pavé de pierres, obstrué de buissons ; il avait juste la largeur nécessaire pour poser les deux pieds. Je n'étais pas brillant, et me disais : Si ma mule fait un faux pas, nous irons piquer une tête là-bas, et nous ne serons plus, dans cinq minutes, qu'une belle saucisse pour les panthères et les oiseaux.

Les chrétiens des quatre stations de Lo-Min-Tchen se sont réunis le jour de la Saint-Pierre ; nous avons eu une fête splendide ! Vraiment, c'est à pleurer de joie quand on voit les choses aller avec entrain, quand on entend ses chrétiens chanter leurs prières, non pas certes avec une dévotion tendre, mais avec une certaine ardeur qui sent un peu l'enthousiasme de se voir en nombre et bien unis dans la foi. Ce jour-là, ces braves gens, réunis en grand conseil, se sont cotisés sur leur future récolte de riz, pour fonder une *association de la bonne mort*. Ils veulent subvenir aux sépultures des pauvres, à l'entretien d'une école chrétienne, à la nourriture du missionnaire en visite. Déjà quarante taëls sont assurés : un taël vaut sept francs cinquante centimes, somme importante pour le pays. Après la moisson, on achètera un terrain, et on avisera à déterminer l'emploi de la récolte de 1878 ; mon avis sera de vendre la récolte et de capitaliser le prix, pour augmenter le petit bien-fonds. Partout où il sera possible de trouver quelques ressources, nous organiserons l'association ; ce sera une excellente manière d'assurer la persévérance des chrétiens intéressés à sa prospérité, d'affirmer l'unité du troupeau, de donner de l'influence à notre peuple auprès des païens et des mandarins, de fournir de riz le missionnaire, d'augmenter aussi son autorité, puisqu'il aura le haut domaine de la propriété.

En quittant Lo-Min-Tchen, je suis descendu à quelques

lieues plus loin, dans le vallon de Ouo-To, au milieu du *marché* important de Ya-Ky-Kéou ; et me voilà chez un païen qui a promis d'adorer, logé, hélas ! plus mal que jamais. Durant la semaine de mon séjour, mon catéchiste allait inviter les païens du lieu ; bon nombre sont venus. Il arrive souvent que, sur une famille de six ou sept personnes, un seul membre *adore* ; quelques jours après, l'adorateur m'en amène un autre ; puis un autre se décide, parfois la famille entière ; quelquefois aussi on hésite, on remet à plus tard, et les récalcitrants détournent les autres de persévérer ; autant de perdu ; enfin, imaginez cette guerre avec sa tactique, ses luttes pied à pied, nos industries et nos ruses, et vous aurez une idée de ce que nous avons à faire.

Après Ya-Ky-Kéou, en avançant sur la route de Fong-Siang-Pa, j'ai visité, au village de Pé-La-Kan, les deux seules familles qui s'y trouvent et habitent la même maison — ce sont deux frères. — Jamais les missionnaires n'avaient pu loger à Pé-La-Kan, faute de place. Cette année, on a pu me donner un petit coin, dans une grande chambre autrefois louée à un païen. Une natte la séparait en deux : d'un côté, ma chapelle, ma salle de catéchisme et de réception ; de l'autre, ma chambre à coucher ; pour fenêtre, un trou d'un centimètre de large sur un décimètre de long ; il me venait par là un petit rayon de lumière sur mon cahier et mes livres ; jamais je n'ai été si tranquille.

J'ai fait trois baptêmes ; les païens ont écouté la doctrine ; quelques-uns ont dit : « Nous verrons, » et sont partis. Je suis content quand même, parce que j'ai pris possession du sol, en disant la première messe qui ait été célébrée dans ce vallon. La messe dite quelque part, on se sent maître, la position s'éclaire, les choses s'arrangent ; il sort de l'autel une influence surnaturelle qui rend les chrétiens meilleurs, saisit les païens et met dans leur âme, sinon une décision immédiate, du moins une bonne semence pour l'avenir ; c'est frappant. Nos cérémonies, si simplifiées qu'elles soient, nos ornements, nos images, notre attitude, inspirent un grand respect aux païens.

Me voyez-vous, disant la messe sur un moulin à riz posé devant ma natte, dans cette chambre misérable aux murs de terre, sous un toit en paille noirci par la fumée, festonné de toiles d'araignées, avec un servent nu-pieds et déguenillé, qui répond invariablement à toutes les prières « *Amen* » ? Il ne pourrait prononcer ni les *D* ni les *V* des autres répons. N'importe, quand je me retourne, je vois les païens venus en curieux qui regardent, émus et pensifs. A ma visite de l'année prochaine, nous verrons bien s'ils ont fait des réflexions salutaires.

Maintenant, en route pour Fong-Siang-Pa ; c'est un trajet d'une demi-journée. Jusqu'à présent, nous n'avions là aucun fidèle. Un brave homme à moitié aveugle, qui demeure à un kilomètre de ce marché, venu *adorer* à Tsen-Y aux environs de Pâques, m'a promis de me recevoir chez lui ; mais, grand Dieu, quel taudis ! On m'avait bien affirmé à Pé-La-Kan qu'il n'était pas logeable ; je ne suis pas difficile, pourtant j'ai été effrayé en entrant. Par bonheur, la *chapelle* pouvait encore passer, mais ma chambre ! Une mauvaise cloison de planches disjointes divise l'unique pièce de la maison, une moitié pour la famille, père, mère, enfants, entassés et grouillants comme une nichée de souris ; l'autre moitié pour moi : mon lit, en guise de table un bloc, tout juste de la place pour mouvoir une porte qui ouvre en dedans ; obscurité totale : pour écrire j'aurais dû allumer en plein midi ; abondance de puces, et la fumée qui m'arrive d'un hangar servant de cuisine et d'écurie au buffle, etc... Encore quelques bonnes captures, et beaucoup d'espérances pour l'avenir. — Vous comprenez qu'il y a grande consolation à inaugurer ainsi de nouvelles stations, et à y jeter, pour la première fois, la bonne semence ; c'est ce que j'appelle le travail de conquête.

De Fong-Siang-Pa, je continue ma route vers le sud, par-delà les montagnes, dans la vallée de Ma-Ty-Ché, limite extrême de notre chrétienté, nos *colonnes d'Hercule* ! Partout dans ces montagnes des statues, des pagodes, mille objets superstitieux ; au fond d'un vaste hangar sans mu-

railles, sur une estrade, un gros Bouddha rebondī et ventru; assis gravement entre deux statues de femmes assorties; des deux côtés, un vrai sénat d'idoles de grandeur naturelle; grimaçantes, fantastiques, cornues, lippues, joufflues, avec des ornements bizarres; au plafond et sur les piliers qui le soutiennent, des animaux monstrueux et grotesques; sur des tables, devant le Bouddha, une myriade de souliers de femme en papier peint ou en étoffe de nulle valeur, offrandes des pèlerins. D'ailleurs, pas une âme dans ce temple; au milieu de ce peuple de statues repoussantes et silencieuses, je suis avec mon guide le seul être vivant. La première fois qu'on se trouve dans un de ces temples, on éprouve une sorte de terreur et une tristesse profonde, même en plein jour; après, on s'habitue et on ne fait plus que rire de ces stupidités; nos chrétiens en rient encore plus que nous. Les premiers rudiments de la foi leur rendent la raison, que les païens ont perdue — comme ferait une brusque apparition du soleil dans la nuit, découvrant à un voyageur égaré des objets ordinaires qu'il prenait pour des fantômes épouvantables. Allez! on a beau dire, pour être homme, il faut être chrétien! Non pas que la foi nous donne ce qui constitue nécessairement l'homme, mais parce qu'elle nous empêche de le perdre. Mon guide, un bon garçon de vingt-cinq ans, baptisé depuis un an, rit de tout cœur des grimaces de ces messieurs et de ces dames; si je ne l'empêchais, il leur enverrait une *bouse* de buffle sur la bedaine; mais il faut être prudent.

Il faut le dire, notre station de Ma-Ty-Ché est pauvre et nous inquiète. Une seule famille est baptisée et nous rassure; les autres, qui *adorent* depuis plusieurs années, ne prient pas et ne prennent pas bien la foi. Quand on arrive dans une telle station, surtout pour la première fois, on est bien embarrassé et soucieux; car personne ne vient voir le Père, écouter la doctrine et prier. Le second jour, quelques-uns viennent; je les émoustille de mon mieux. Le troisième jour, je réitère mes invitations; viennent encore quelques autres que je secoue aussi. Et je constate, en terminant ma station, que

plusieurs familles n'offrent plus d'espoir, que plusieurs autres sont douteuses, que trois semblent avoir repris un peu de vie chrétienne ; peut-être pourrai-je, en groupant ces dernières, former un nouveau noyau. Les choses iront bien doucement, et nous sommes obligés à bien des ménagements envers ces chrétiens négligents. Mais quelque jour, un mariage amènera du dehors, dans quelqu'une de ces familles, un bon chrétien ou une bonne chrétienne, et la vie reviendra. Mais il faut du temps ; et nous ne baptiserons que plus tard.

Me trouvant aux *Colonnes* d'Hercule, je puis donner huit jours à une famille nouvellement convertie, mais, faute de place, il lui faut céder à un païen l'honneur de recevoir le *Père*. Deux chambres me sont abandonnées : l'une est convertie en chapelle, l'autre me sert d'appartement ; le païen, réfugié dans une troisième, se tient à l'écart et observe. Sur les portes, sur les murs, partout sont collées d'affreuses images bouddhistes : esprits gardiens de la porte, idoles protectrices de la famille, etc..., me voilà en plein paganisme. Les païens accourent en foule, ils écoutent la doctrine avec bienveillance, leur entrain me donne beaucoup d'espoir ; quelques-uns font des objections, ce qui est un excellent symptôme. Quelques chrétiens viennent de dix lieues au moins ; parmi eux, un grand garçon, naïf et droit, qui *adore* depuis trois ans, demande instamment le baptême ; je le lui accorde, non sans hésitation ; il n'est pas marié, et vit avec un frère païen qui le bat. Il me faut nourrir ces chrétiens à mes frais. D'habitude, les fidèles nourrissent le missionnaire et les gens des chrétientés voisines qui ont à lui parler ; mais ici, je suis chez un païen et à mes crochets, aussi suis-je obligé d'y regarder de près. Heureusement, mon grand gaillard m'a fait cadeau d'une *lambille* de lard fumé. Hélas ! elle diminue effroyablement vite ! Vous pensez si le lard a pesé dans la balance pour décider le baptême ! Je le dis sérieusement : pour moi, ce présent était une preuve de sincérité et de bonne volonté. La foi qui va jusqu'au cœur, ça se voit encore ; quand elle va jusqu'à la bourse, c'est le comble.

Le cœur est la partie la plus intime et la plus profonde de l'homme, la plus difficile à conquérir, mais la bourse est la partie la plus intime et la plus inaccessible du cœur.

Au début de la station, je n'obtins rien du tout ; je me morfondais, je me désolais d'en rester à mes deux pauvres époux chrétiens, lorsqu'arriva l'Assomption. Impossible de ne pas prendre quelque gibier un jour pareil. — C'est infaillible, chaque fête de la Vierge nous amène des conversions ; expliquez-le comme vous voudrez — les païens ignorent nos fêtes. Donc, le jour de l'Assomption, la débâcle commence ; six familles *adorent*. Le lendemain, mon hôte se décide ; mais il comptait sans sa femme. Celle-ci le prêche à rebours, et le retient plusieurs jours durant ; il ne remporte la victoire que la veille de mon départ. Je venais de me coucher ; mon catéchiste allait en faire autant, lorsque, du fond de la maison, mon hôte lui crie : « Oh ! ne te couche pas, grand Ouang, allume les deux cierges, je vais adorer, c'est fini ! » Je me lève ; il fait la cérémonie de l'adoration. Le lendemain, on brûle les idoles et les signes superstitieux : Bouddhas, esprits des portes inscriptions, etc..., installés partout, et au milieu desquels j'avais dû célébrer la sainte messe. Je laissais à Pan-Chouy douze familles chrétiennes.

Retour à Tsen-Y-Fou par un autre chemin, sans pouvoir pourtant éviter les montagnes. Avant de les franchir, trois jours d'arrêt dans une petite chrétienté si pauvre, si pauvre, que je dois la nourrir et lui laisser une large aumône. Les rares fidèles de ce coin perdu du district s'abritent sous des huttes de branches et de roseaux ; ils sont si peu vêtus que, pour l'être moins, il faut ne l'être pas du tout ; depuis un mois, on ne mange plus de riz chez eux, mais du blé de Turquie cuit à l'eau. Quelle joie de *ravigoter* ces pauvres âmes baptisées, mais délaissées et *refroidies* ! — c'est le mot propre en chinois. Je leur fais promettre de rester fervents jusqu'à la prochaine visite, j'exhorte aussi les païens. Si, par hasard, ils ont entendu parler du christianisme, ils croient que c'est une secte affreuse, cruelle, infâme. Chose curieuse, ils l'accusent des pratiques et des crimes que, dès les premiers siècles

de l'Église, les païens de l'Empire romain reprochaient aux chrétiens de leur temps. Vous voyez que le sol est encore bien neuf. Cependant, mon temps n'aura pas été perdu ; j'aurai prêché nos vérités saintes, montré ma figure, fait un peu de tapage, mis dans les esprits une matière à réflexions salutaires, commencé enfin à travailler les côtes du démon, maître du pays, et à lui montrer nos intentions hostiles.

Cela fait, je reprends mes bottes et la route de Tsen-Y ; elle me conduit au village de Y-La-Kéou, juché au sommet d'une montagne. Quatre lieues, sous un soleil de feu, à travers d'énormes rochers, par un sentier qui serpente sur les précipices ! Tout en grim pant, je méditais sur les vicissitudes de la vie, sur le temps passé où je m'engraisais dans la vie professorale, sous les ailes de ce digne M. Marthe, sur la dureté des temps, la cherté du riz ; et je me disais en m'épongeant le front : « Si notre cher Doyen de Ribécourt était là, quelle belle migraine il aurait cette nuit ! » Voyez, comme c'est singulier : ma santé s'en allait dans le professorat ; ici, les fatigues me font grand bien, cette vie accidentée me réussit ; même, le régime chinois ne me nuit pas. Pourtant, au terme de mes expéditions, la nourriture par trop débilitante, le manque de viande et de boissons fermentées, avaient fini par compliquer mes voyages, en me forçant à *courir* : je tournais à l'état liquide, parole d'honneur ! Il était temps de retrouver mon eau-de-vie chinoise ; autrefois elle me soulevait le cœur à la hauteur des oreilles ; maintenant elle fait *mes délices*.

Deux familles chrétiennes seulement au village : l'une absente et d'ailleurs *refroidie*, parce que la femme, païenne et mauvaise tête, empêche son mari de prier ; l'autre, demeurée fervente, qui me donne l'hospitalité : elle se compose de 7 personnes. Ces pauvres gens, privés de tout secours religieux depuis cinq ans, ont conservé l'habitude de la prière et portent tous ce cachet, cette physionomie chrétienne si caractéristique. Quel plaisir de les réchauffer un peu ! Certes, ils n'ont, du côté de la volonté, aucun obstacle à la grâce, et sur l'ordre du *Père* feront n'importe quoi.

Le magnifique mot que nos chrétiens ont sans cesse à la bouche : *Le prêtre, c'est le père et la mère de notre âme!* Nos chrétiens sont bien rudes, peu avancés dans la foi et la piété ; mais l'idée contenue dans ce mot et les conclusions qu'elle entraîne sont vraiment dans leur conduite. Le missionnaire arrive, il s'installe, commande, gronde les enfants, fait des reproches aux parents, donne des conseils pour le matériel, indique l'endroit où il veut une place à sa prochaine visite ; personne n'imagine qu'il soit possible de lui désobéir.

Un immense avantage pour nous, dans nos visites, est de loger chez nos gens, de faire partie de la famille, comme père et mère, avec l'autorité des aïeux, qui est considérable en Chine. Dès qu'on a couché une nuit et mangé une fois dans une maison, tout cède au devoir de servir le *Père*, tout le monde est à ses ordres. Tenez, un exemple entre mille. Je suis à lire dans un coin ; la maman appelle son troisième : « Le troisième, ho ! viens ici ! » Il ne vient pas. Elle appelle encore, deux fois, trois fois : il ne vient pas davantage. Alors j'interviens, et je crie de mon coin : « Le troisième, ho ! vas-tu écouter ta mère ? Qu'est-ce que c'est donc ? » Aïa ! il ferait beau voir qu'il n'obéît pas ; et les vieux obéissent comme les jeunes.

Cher Monsieur X***, quand j'irai vous voir dans dix ans, vous me trouverez bien Chinois. Je m'installerai chez vous, comme dans la maison de mes enfants. Vous serez saisi de me voir prendre le commandement : « Est-on fidèle à ses devoirs ? Prie-t-on ? A-t-on appris la doctrine ? Qu'est-ce que c'est ? » Le papa n'a de chrétien que le cœur et l'intelligence ; pour le reste, il est un refroidi, et la conclusion est tout entière à tirer ! Ah ! par exemple, voilà du beau ! Pense-t-il à revenir à la religion de Bouddha ? car enfin l'instinct, le bon sens élémentaire, dit à tout Chinois qu'il faut adorer un être supérieur, et que le fait même de nous émanciper de Dieu, nous met sous la puissance du démon. Il faudra bien que Monsieur X*** me dise : « Enfin, puisque le Père le veut, exécutons-nous ! » Il ferait beau voir qu'on ne s'exécutât pas ; le missionnaire n'est-il pas *le père et la mère*

de notre âme ? Alors Monsieur X*** élèvera son âme au-dessus des vulgarités et des misères dont notre pauvre société française est dévorée ; et, arrachant de son cœur tout ce que sa conscience réprouve, il se décidera généreusement à donner au bon Dieu la fleur de sa vie, les meilleures, les plus fécondes années de sa jeunesse. Est-ce trop par hasard ? Comment ! nous voici, nous autres, dans la force de l'âge, à courir les montagnes et à nous bourrer l'estomac de blé de Turquie, pour convertir de pauvres Chinois qui nous sont étrangers ; nous avons, en France des amis, de vrais amis dont le cœur certainement est à l'unisson du nôtre, malgré la distance, et à travers l'épaisseur du globe qui nous sépare ; ils s'intéresseront à nos œuvres, nous souhaiteront le succès ; partageront nos joies et nos peines, désireront de nos nouvelles, seront contents d'avoir de nous un bon souvenir : et, pendant ce temps-là, ils laisseront entre eux et nous, entre leur vie et la nôtre, cette différence monstrueuse, cette muraille éternelle, cet obstacle effrayant, le démon pour tout dire, la haine sans fin ? — Traduisez à M. X*** ce langage en français ; je parle en chinois, que voulez-vous ! et faites-lui part quand même de ma plus vive affection. Mais attention ! je lui donne encore jusqu'aux Pâques prochaines, pour réfléchir et se préparer. Il faut qu'à la prochaine Semaine-Sainte il se brise, il se fonde quelque chose en lui ; le Vendredi-Saint, il faut qu'il comprenne bien cette grande Passion de Notre-Seigneur, et trouve au fond de son cœur des larmes de repentir ; que, ressuscité le jour de Pâques, il soit avec nous, et non plus parmi les *refroidis*. S'il n'obéit pas, il aura de mes nouvelles. Fermons la parenthèse, et revenons à Y-La-Kéou.

Maison pittoresque en feuillage et à jour ; les rats foisonnent ; on les entend, toute la nuit, faire leurs courses, dégringolades et sauts périlleux dans les feuilles sèches de la cloison ; les puces et les punaises, on n'en parle plus. Dans l'unique pièce de cette cabane, le fourneau en terre où se fait la cuisine, et dont la fumée monte en liberté vers le toit percé à jour ; un tas de fagots ; des baquets pleins de légu-

mes secs ; une natte pour les parents — les enfants couchent sur n'importe quoi ; mes planches avec ma couverture ; la natte du catéchiste ; à droite de mon lit, ma mule attachée à un arbre qui sert de colonne, et faisant là son fumier sans bégueulerie ; à gauche, une truie allaite ses marcassins sur son fumier odorant ; la nuit, elle joint sa musique à celle des rats, le jour elle me divertit l'œil, et m'offre un sujet curieux d'observations psychologiques ; en face, contre le mur, une planche sur laquelle je dis la messe. J'ai passé là deux jours et deux nuits, mangeant du blé de Turquie et des cornichons cuits à l'eau, sans graisse ni sel, mais avec du piment. On avait fait venir les deux garçons, en service chez des païens du voisinage. Quatre enfants seulement étaient présents, et je savais qu'il y en avait cinq ; il manquait une fille de douze ans. Dès le soir de mon arrivée, je fais celui qui ne sait rien, et je demande : « Combien avez-vous d'enfants ? » Hésitation, balbutiement, réponse peu claire. Je réitère ma question : on répond qu'il y en a cinq, c'est-à-dire quatre..., quatre, c'est-à-dire cinq ; enfin on avoue que, depuis un mois, la misère a contraint de livrer la fille à un païen, qui la prendra pour femme dans un an. Si je me fâche, si je crie, si je menace, si je fais signe de ramasser mes affaires pour quitter une maison pareille ; si on est épouvanté, si on pleure, si on me fait des prostrations à deux genoux, je vous le laisse à penser ! Enfin, je consens à rester, mais à condition que le lendemain, coûte que coûte, en dépit des usages chinois, impitoyables en pareille matière, on fera l'impossible pour reprendre la pauvre petite. Comment vous figurer la difficulté d'exécuter mes ordres, étant donnés les usages et même la loi du pays ? La mère partit, mais elle fut renvoyée avec indignation.

Heureusement, on n'avait pas écrit l'acte de donation de la fille ; j'en fis un en faveur de l'Église, et le troisième jour, le père allait avec mon catéchiste le montrer aux parents du fiancé et leur dire : « La loi chinoise protège la *Religion de Dieu* et ses règlements, les païens n'ont plus le droit de les

violier ; d'après ces règlements, l'adoption et le mariage entre païen et chrétien sont impossibles, à moins que le païen ne se convertisse ; vous vous êtes mis en contravention en recevant cette fille, rendez-la, sinon le prêtre vous poursuivra en justice, et vous serez gravement punis. » L'argument était très solide pour des Chinois ; mais, pratiquement, j'aurais complètement échoué devant les mandarins, si mes adversaires avaient tenu bon ; ils rendirent la fille, et je l'envoyai aussitôt dans un de nos orphelinats. Ce petit coup d'État fit un bruit terrible ; pendant les pourparlers, je me tenais à l'écart, dans une auberge, cerné par la population, qui n'avait jamais vu d'Européen. Certainement la chose devait déplaire ; mais mon argument, crié à tue-tête, fermait les bouches, et si j'ai vu de bien vilains yeux braqués sur moi, je n'ai pas entendu une injure. Voilà *la Religion de Dieu* connue par là. L'an prochain, je ferai tâter le terrain d'avance, pour savoir l'impression finale.

Cette fois-ci, ma dernière station fut Ya-Ky-Kéou ; j'y arrivais avec les espérances d'une bonne pêche ; elles ont été déçues par l'aventure qui terminera ce récit. Disons d'abord que, s'il y a des fainéants sans feu ni lieu, des coquins voués à tous les crimes, capables de molester les chrétiens et la religion, une vermine, le dégoût et la terreur des honnêtes gens, ce sont les soldats chinois. Or, à cause de la rébellion qui se produit à travers le Sé-Tchouan, on fait partout des enrôlements militaires. Pour le Kouy-Tchéou, les engagements sont reçus à Tsen-Y-Fou ; des bandes de volontaires y affluent par toutes les routes. Sur le chemin d'Y-La-Kéou, il m'arriva de croiser une caravane de ces jeunes gens déjà revêtus de l'uniforme, et deux jours entiers nous avons suivi la même direction. Quand nous nous rencontrâmes, ils ne faisaient que m'insulter, me menacer, moi, les chrétiens, la religion, me désigner à la malveillance des passants. Quels fâcheux compagnons ! Ils avaient un regard de bête fauve ; au fond de leurs yeux, je voyais leur âme où le diable est assis, fourgonnant son feu, attisant la haine, non pas cette haine ordinaire dont les chrétiens peuvent ressentir des accès,

mais la haine éternelle, *œcuménique*, que seul le baptême et la foi peuvent détruire. Je tâchais de faire bonne contenance. Le second jour, les misérables étaient plus insolents. A Pé-La-Kan, où je m'arrêtai une heure chez des chrétiens, leur audace avait décuplé; ils voulaient amener la population; mais les paysans ne se soucient pas de se mettre des affaires sur le dos : personne ne me molesta. Les soldats quittèrent Pé-La-Kan avant moi, et allèrent se poster à une licue, dans la cour d'une auberge sur le bord de la route. Me voyant arriver sur ma mule, l'un d'eux pose son parasol sur le pavé de la cour, le manche en l'air. J'arrive, je veux passer : personne ne m'empêche, pas d'obstacle apparent sur le chemin. Tout à coup, ma mule, ordinairement très docile et nullement ombrageuse, refuse de marcher, se cabre, bondit ; je la talonne et la frappe : elle résiste avec une force que je ne lui connaissais pas, si bien que je finis par tomber. C'était à croire que la mule avait vu le diable ! Cette idée m'a poursuivi longtemps. Depuis, mon confrère m'a dit que les Chinois auraient une poudre inodore pour l'homme, mais d'une odeur repoussante pour les bêtes ; et la moindre traînée de cette poudre, répandue au travers d'un chemin, formerait un obstacle infranchissable aux chevaux et aux mules.

Remis en selle, les soldats me suivirent, m'agonisant de sottises, sous prétexte que la mule avait crevé le parasol en ruant, cherchant, mais toujours en vain, à exciter les passants contre moi. Un brave homme vint m'avertir qu'ils voulaient me tuer à Ya-Ky-Kéou. — Vous n'êtes pas inquiet, n'est-ce pas ? Je vous écris un volume, je ne suis donc pas mort. Je ne fis que rire de ces menaces, et arrivai à Ya-Ky-Kéou chez un de mes adorateurs. Là m'attendaient huit jeunes chrétiens des environs, grands gaillards que j'étais fier de voir autour de moi. Vive la jeunesse ! vivent les chrétiens qui n'attendent pas la décrépitude pour donner à Dieu les restes d'une vie qui ne peut plus leur servir !

Après m'être restauré, je tenais conseil avec mon catéchiste dans le jardin, lorsque nous entendîmes le peuple s'amener sur la route. En un instant, la maison s'emplit de

vociférations furieuses ; les soldats sont à la porte du jardin, hurlant, trépignant, me menaçant du geste, criant qu'ils vont me lier, m'emmener et me tuer ; les chrétiens leur barrent le passage et les repoussent. Mon catéchiste me conseille de fuir. Persuadé que les soldats veulent m'effrayer pour m'extorquer de l'argent, je reste et m'égosille à crier plus fort qu'eux. Dans la rue, des centaines de païens regardent, sans prendre fait et cause pour personne, prêts à rire avec le vainqueur, quel qu'il soit. Enfin, on a raison des soldats, qui rentrent à l'auberge sans m'avoir touché. J'expédie un courrier à Tsen-Y-Fou ; mon confrère voit le mandarin, qui promet d'aviser de suite. En attendant, je reste tranquillement à Ya-Ky-Kéou, assurant au peuple que justice serait faite. Mais les païens, tout en écoutant la doctrine avec une certaine sympathie, se méfiaient : « Nous verrons ce que fera le mandarin, » disaient-ils. Le mandarin envoya des satellites, Les soldats s'enfuirent ; pourtant, on en saisit deux en train de fumer l'opium dans une auberge, et de raconter la belle peur qu'ils avaient faite au prêtre de la *Religion de Dieu*. L'aubergiste lui-même les livra ; ils furent garrottés, amenés à Tsen-Y, frappés de rotin sur le derrière et mis à la cangue, pour attendre leurs complices. Le mandarin m'envoya son palanquin, des porteurs et des soldats de son escorte ; ils me ramenèrent en triomphe à Tsen-Y. J'aurais mieux aimé achever ma visite à Ya-Ky-Kéou, j'y serais resté avec les honneurs de la guerre ; mais mon confrère m'écrivit de profiter de la gracieuseté du mandarin, afin de donner aux chrétiens la consolation de se voir honorés et défendus en ma personne. Ainsi fut pris le diable qui croyait me prendre.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCIX

A la Sœur Maxence

Tsen-Y, 12 septembre 1877.

MA CHÈRE SŒUR,

Vos Sœurs ont le beau rôle ; qu'elles fassent de la patience et de l'humilité : il n'y a rien comme ces choses-là pour attirer la bénédiction de Dieu sur une Congrégation. Qu'elles travaillent dans l'ombre et comme il est dit des apôtres : « Ils s'en allaient, marchant et pleurant, tout en jetant leur semence. »... Et la nôtre, quand poussera-t-elle ? Le malheureux sillon où on la jette en France me paraît, d'après ce que j'entends dire, bien ingrat, bien desséché, bien ravagé. Mais, dans notre métier, on a la consolation de savoir avec certitude qu'il n'est pas possible de travailler en vain ; et il nous est toujours au moins loisible de féconder notre propre champ à nous. Avançons, avançons toujours ! Nous sommes la consolation de Notre-Seigneur dans ses abandons ; nous serons les derniers rejetons de la famille des enfants de Dieu. Soyons le bon grain dont il recommencera d'ensemencer son champ, quand on l'aura suffisamment ravagé. Mais pour être employés à cela, il faut nous bien séparer du monde, de ce qui est mauvais, de ce qui est médiocre, de ce qui n'est pas excellent.

Savez-vous bien que vous allez peut-être avoir à conduire votre barque et à porter votre responsabilité, au milieu d'une situation terrible ? Les pronostics sont bien mauvais, et il y a lieu de croire qu'on secouera le clergé et tout ce qui s'y rattache — Quel bonheur si, au milieu des tracas, débordé de besogne, assailli de monde, chargé du soin et du salut des autres, on sait ne pas gaspiller son petit trésor intérieur de grâce, de recueillement, de contemplation et d'amour de

Dieu ; garder, au fond de son âme, un petit sanctuaire réservé où le monde n'entre pas !

Je suis bien dissipé, bien peu contemplatif ; mais, dans toutes mes courses, je sens vivement cette nécessité de travailler d'abord dans mon intérieur, par la purification de l'âme et par l'union à Dieu. On voit des missionnaires qui s'affadissent et s'appauvrissent, au point de n'être plus, à la fin, que des hommes sans piété, sans intelligence des choses de Dieu. La grande affaire, c'est d'assurer l'avenir et de se précautionner contre cette tendance à perdre, en dissipation et en travail matériel, sa petite richesse. Qui n'a eu dans sa vie une bonne époque ? Il aurait fallu s'y fixer et ne plus descendre vers les choses inutiles.

Que font vos petites filles ? En avez-vous, dans cette nouvelle année scolaire ? Le triste milieu social où s'élèvent les enfants n'est sans doute pas très propre à *faire germer des vierges*, et à donner à la jeunesse ce goût du sacrifice et du retirement, qui nous a tous conquis pour le sanctuaire. Mais enfin, si vous n'en avez pas, il ne faut pas vous en désoler ; il y a encore un bon côté à cela. C'est le bon Dieu qui, en vous privant de nouveaux enfants, veut vous obliger à revenir aux anciennes, pour les soigner, les ramener à leur ferveur, les enrichir. — Je me dis cela pour nos chrétiens. Dans une grande tournée que je viens de faire, je me suis arrêté à une douzaine d'endroits, qui sont des stations de chrétiens. A certains endroits, le bon Dieu m'envoyait de nouveaux chrétiens : Vite, me disais-je, ébauchons-les ; donnons-leur les premiers éléments de l'esprit chrétien, pour les faire un peu entrer dans le troupeau. Dans d'autres, il ne me venait pas de chrétiens nouveaux ; je me repliais alors sur les anciens, et je me disais encore : Vite, ne perdons pas notre temps ; augmentons l'instruction, la foi et la ferveur de ces pauvres gens.

C'est un vrai miracle de la grâce de Dieu, de voir ce qu'on obtient encore d'eux, avec le peu de temps que nous pouvons leur donner. Songez qu'en un an nous leur donnons quatre ou cinq jours, au plus huit jours, où ils ont notre présence,

la messe, quelques instructions. Et puis, vivez, développez-vous, assurez votre persévérance, fortifiez votre âme, repoussez le démon et faites votre salut avec cela ; et ils le font. N'est-ce pas un miracle ? Ces gens ne sont guère effilés ; mais vous trouvez des familles patriarcales. Vous voyez sur les figures l'honnêteté, la droiture, le reflet de l'âme en paix, le bon sourire de sympathie qui veut dire : La charité divine est entrée ici. Vous voyez les familles prier — la prière se fait partout en commun, et grâce à cela on n'y manque guère. Vous voyez la foi entrer et grandir, les enfants élevés dans l'esprit chrétien ; et c'est une grande joie et une grande cause d'espérance, car ces enfants, devenus hommes et n'ayant dans leur passé aucun souvenir païen, donneront à l'Église un attachement bien plus intime et plus fort. Ceux que nous appelons les *vieux chrétiens*, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans le christianisme, sont toujours ceux que nous avons de mieux, ceux qui forment et soutiennent les autres ; on sent davantage, chez eux, cette faculté surnaturelle, et cette puissance de croire, que le baptême confère aux âmes rachetées de la puissance du démon dès leur naissance.

Je vous assure que j'ai un plaisir inouï à parcourir ainsi nos chrétientés. Si j'étais meilleur, plus fidèle à Notre-Seigneur, il y aurait grand profit pour mon âme dans ces courses et ces stations ; car je sens, oui, vraiment, je sens la vie chrétienne, l'esprit de foi dans les âmes. Il n'y a rien de plus intéressant que de voir ainsi le principe surnaturel entrer, s'installer, s'incarner dans la famille, produire peu à peu les sentiments, les aspirations, les œuvres, qui sont le signe et le fruit de la vie chrétienne. Je me dis à chaque instant : notre foi est donc la même partout ; elle est donc partout accompagnée des mêmes grâces de Dieu, produisant partout les mêmes effets. J'éprouve une joie continuelle de cette pensée qui me suit et que je retrouve à tout instant. Ce devrait être aussi une cause puissante de sanctification, que ce contact perpétuel avec l'Esprit-Saint, passant par mes mains et travaillant silencieux, caché dans les âmes, caché mais se révélant par ses fruits, laissant même, pour ainsi dire, entendre

son action intérieure, quand on sait bien faire silence et écouter ce petit bruissement, semblable à celui de l'abeille qui travaille à dresser sa construction au-dedans de la ruche.

Est-ce que souvent vous n'entendez pas, dans vos petites filles, même au travers des misères humaines qui cherchent à travailler aussi et à faire leur tapage, ce bruissement intérieur du Saint-Esprit? Oubliant quelquefois la lourdeur et l'épaisseur de notre chair terrestre, la grossièreté de nos sens matériels, je me demande si, en mettant son oreille sur la poitrine d'un bon chrétien, pendant qu'il dort et que son âme, par conséquent, n'est pas dérangée ni bousculée par les choses du monde, on n'entendrait pas, dans le fin fond de sa poitrine, ce bruit léger, ce frémissement céleste du Saint-Esprit qui fait là son travail, *son beau travail*, comme disait le P. Depuille, et qui ne l'interrompt jamais, sinon quand nos péchés l'obligent à suspendre ses opérations — comme les maçons renvoyés par un maître ruiné, avant d'avoir achevé leur ouvrage et quand les échafaudages sont encore là béants. Mais non, nos oreilles sont trop matérielles pour percevoir ces bruits intérieurs. Ayons au moins une foi assez vivante et assez sensible, pour ne pas oublier que le Saint-Esprit est là, tout près de nous, en nous, et que ce *beau travail* surnaturel se poursuit; surtout, travaillons nous-mêmes, par la purification de l'âme, à écarter de plus en plus les obstacles qui dérangent le Saint-Esprit dans ses opérations — comme quand un enfant va fourgonner avec un bâton dans une ruche à miel.

Allez, gardez-vous bien de laisser entrer le monde en vous; assez de gens se dissipent qui étaient destinés à un beau degré de vie surnaturelle. Nous au moins, soyons ce que nous devons être, et c'est nous qui sauverons le monde...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCX

A son Frère

Tsen-Y, 17 septembre 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Au moment où tu recevras cette lettre, la dernière retraite approchera, et vraiment, je n'ai pas besoin de te dire combien ces dernières semaines sont en quelque sorte solennelles. Je t'ai parlé bien des fois de l'importance de la préparation et des dangers de l'avenir ; tu as compris tout cela. Il ne serait plus temps aujourd'hui de te préparer, si tu ne l'avais pas fait depuis trois ou quatre ans ; c'est là le malheur de quelques-uns dont la préparation sacerdotale, au séminaire, se réduit à quelques semaines de réflexion et d'une sorte de terreur avant les ordinations.

Je ne veux pas que ta préparation, d'ici à la grande ordination, consiste en des *impressions*, en des *sentiments*, pas même principalement en des *résolutions*. Les *impressions* sont fugitives, souvent même dangereuses, parce qu'on prend, sous leur influence, des déterminations auxquelles on a grand goût sur le moment, mais qui semblent fastidieuses dès que l'impression est passée. Le *sentiment* passe aussi et ne revient que de temps en temps ; il n'est pas cause mais effet, et c'est précisément cet effet qui est en question, quand on se prépare au sacerdoce ; car il s'agit de savoir si on aura et si on gardera plus tard les sentiments de son état.

Ce que tu as à faire dans ces dernières semaines, c'est quelque chose de plus solide : c'est d'envisager de sang-froid, sérieusement et profondément, les grands devoirs du sacerdoce et la position qui te sera faite, le milieu froid et vulgaire où tu vas être jeté, seul et sans soutien, le dénuement absolu de toute espèce d'encouragement et de ressources au point de vue du bien des âmes, l'impression de dégoût,

d'ennui et d'apathie qui te saisira, la tendance que tu auras à prendre ton parti de l'indifférence religieuse du peuple, et à te renfermer dans un petit cercle d'occupations personnelles ou même de plaisirs, sans plus te tourmenter de l'état des âmes ; et puis, les tentations et sollicitations à sacrifier complètement, pour une fois en passant d'abord, puis pour toujours, le grand devoir de prêtre.

Mets-toi carrément, sans sourciller, sans chercher à en éprouver de la frayeur, en face de cette perspective et de ces pensées. Dis-toi sérieusement et tranquillement, c'est-à-dire en dehors de toute exaltation : « Me voilà dans une petite paroisse, froide et indifférente comme toutes les autres. Les premiers jours, je vais avoir beaucoup de plaisir à voir et à préparer mon presbytère, mon église, mon jardin. Les premiers mois, j'aurai encore grande ardeur à réunir mes chrétiens, mes enfants, à organiser de petits moyens de convertir les indifférents. Mais, à force d'être rebuté, mon courage naturel s'affaîssera, et je deviendrai ce que sont beaucoup d'autres, froid, découragé, plein de cette idée qu'il n'y a rien à faire, seul ou presque seul dans mon église, le dimanche. Je soignerai bien mes enfants ; je les persuaderai, et ils me promettent de persévérer toujours ; et puis, l'un après l'autre, comme partout, ils s'en iront. Et je me trouverai, après dix ans, n'avoir pas du tout fait merveille, entouré de vide et découragé, persuadé qu'il n'y a rien à faire. Au moins, que serai-je devenu et resté pour moi-même, et que ferai-je ? »

Voilà la question principale qu'il faut toujours te poser, mais, je le répète, tranquillement et, pour ainsi dire, froidement ; car les beaux rêves d'apostolat, même les beaux élans de sanctification et de piété, qu'on excite d'ordinaire en soi pour se préparer au sacerdoce, n'ont guère d'utilité pour l'avenir, et tombent bien vite en paroisse, quand on se trouve en face de la triste réalité que vous réserve la vie pratique. Certainement, tu tireras de là une résolution ; certainement, tu feras ton plan de vie, tu fonderas beaucoup d'espérances sur ton goût pour l'étude. Mais, pour le moment, que ta pré-

paration consiste surtout à te placer, par la pensée, dans ce milieu où il te faudra vivre bientôt, et à t'essayer, pour ainsi dire, à le supporter, à l'utiliser pour ton avancement spirituel, à y trouver une occasion, mille occasions de sanctification. Soit en te préparant au sacerdoce ces jours-ci, soit en le recevant, ne t'amuse pas à chercher des émotions, à produire quand même en toi des impressions, des tendresses, je ne sais quoi ; tout cela est du temps perdu ; et l'erreur de la plupart des jeunes prêtres consiste en ce qu'ils n'ont fait que cela.

Tu admires avec raison l'organisation des Jésuites, leur système d'étude et leur théorie de direction spirituelle. Eh bien, la voici : Il faut fortifier son âme par des considérations fortes, par des convictions, des principes, des habitudes vraiment sacerdotales ; il faut mettre toutes les facultés en jeu ; même la sensibilité, mais non pas commencer par celle-ci ; au contraire, la soumettre aux autres, et la prémunir pour plus tard contre les excitations extérieures. — Tu dois t'attendre à tout en entrant dans le ministère, même à de singulières embûches, à la tentation de l'ennui et du dégoût, à celle de l'apathie et de l'isolement.

J'espère que tu sauras te faire une solitude studieuse ; mais encore, même l'étude, surtout si peu encouragée qu'elle est, te rebutera-t-elle bien souvent. D'ailleurs, quoiqu'elle contienne l'un des principaux remèdes à tous les dangers du prêtre et un des grands aliments de sa vie, l'étude ne dispense pas d'être fort et préparé à tous les assauts... Je ne suis pas inquiet pour ton avenir, et tes bonnes dispositions me rassurent. Mais j'en ai vu tant d'autres, bien disposés à l'origine, perdre leur sève, leur piété, leur zèle, leur vie intérieure, ou du moins en arriver à des sottises ou à des faiblesses énormes qui diminuaient pour toujours, en eux, ce petit trésor spirituel qui est toute notre richesse ! Prends bien tes mesures pour ne jamais laisser entamer ce trésor, et mets-toi toujours devant les yeux cette idée qu'un seul péché mortel, dans la vie d'un prêtre, est une brèche irréparable à sa perfection, un malheur énorme

à pleurer toute sa vie, une garantie qu'il se donne à lui-même de retomber ou d'avoir plus de mal à se soutenir, enfin, une supériorité qu'il donne lui-même à son ennemi en le déchaînant contre lui. Que ton idéal et ta visée, en même temps que l'objet principal de tes prières et de tes mérites, soit d'éviter jusqu'à la mort un pareil malheur.

Je n'ai pas peur que tu ne prennes pas, en principe, ton sacerdoce au sérieux, comme plusieurs le font, au grand détriment des âmes ; ceci est bien grave, et prouve bien peu de foi et de piété. Mais on peut prendre son sacerdoce et son ministère au sérieux en principe, et arriver, par une suite de négligences et de faiblesses, à de tristes extrémités qui énervent la vie sacerdotale, et enlèvent au cœur du prêtre cette fleur de sacrifice, cette élévation de piété et cette intégrité de vertu, qui font toute la beauté de sa vie et toute la consolation de sa mort. Nourris-toi bien de choses saintes ; prends garde au genre *bourgeois*, qui est la perte du sacerdoce ; élève très haut ton âme et tes pensées, au-dessus de ces petites frivolités ; rien de frivole autour de toi, ni dans ta manière de vivre. Prends une idée grave et austère de tes devoirs et du genre même de joies qui te convient ; et cela, sans faire le pédant ni le censeur vis-à-vis de ceux qui donnent dans l'esprit du temps, sans te singulariser ni affecter quoi que ce soit ; précautionne-toi contre cet esprit.

Ai-je besoin de te dire que, le jour de l'ordination, je serai avec toi et avec nos parents, prenant part de loin à votre réjouissance ? Je serai sans doute alors à Tsen-Y, car nous allons organiser une fête de Noël plus solennelle que d'habitude, convoquer les chefs des familles chrétiennes de toutes les directions, pour leur donner, par cette réunion même, un peu de cohésion et l'enthousiasme de la religion. Ces spectacles d'une belle réunion de chrétiens priant avec entrain, sont salutaires...

Il y a quelque temps, j'étais appelé à neuf lieues au moins d'ici, à Ou-Fong-Tchouang, auprès d'un chrétien malade qui demeurait chez son beau-père, chrétien apostat depuis la dernière persécution. On me reçut dans la maison ; mais

l'apostat eut soin de se cacher. J'avais eu pour venir, et j'eus le lendemain pour m'en retourner, un temps et des chemins épouvantables. Au retour, comme je sortais du village, je pris par erreur un sentier escarpé et boueux longeant les rizières. Mon sentier formait le sommet d'un rideau à pic, élevé de dix pieds au-dessus d'une rizière. Tout à coup, je vois mon erreur, je fais tourner ma mule pour revenir au bon chemin ; le pied manque à ma bête, elle glisse, et nous roulons tous deux dans la rizière, c'est-à-dire dans l'eau et la boue. Je tombai couché sur le côté ; avant la chute, j'étais vêtu de bleu, mais après j'étais en habit gris et boueux, que ça faisait pitié. J'allai m'essuyer et me sécher chez des païens un peu plus loin ; ils me firent bon accueil, et ma chute fit, dans le pays, un bruit salutaire qui a contribué quelque peu à convertir. L'apostat en question s'est rendu à merci...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXI

A son Frère

Tsen-Y, 6 octobre 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Cette lettre va sans doute te trouver prêtre. Est-il possible ? Je ne me le figure pas, après t'avoir vu si petit, et t'avoir laissé encore si enfant. Mais il faut dire et surtout pratiquer la parole de l'Écriture : J'ai été jeune, et me voilà tout d'un coup devenu vieux. — *Junior fui, etenim senui.*

Que ton objectif soit maintenant de garder intactes jusqu'à la mort, de porter dans l'éternité, absolument immaculée, la grâce du sacerdoce, et ce vêtement de dignité surnaturelle dont te voilà revêtu. Que de prêtres l'ont perdu pour toujours ! Que de prêtres surtout, sans l'avoir perdu pour toujours, se sont laissés aller à le salir passagèrement ! Je n'ai

pas peur pour toi du premier de ces deux malheurs ; pré-munis-toi contre le second. Les prêtres qui, plus tard, tombent dans le péché et arrivent à de graves faiblesses, n'en viennent là que pour avoir laissé l'ennemi entrer peu à peu dans leur vie, affadir leur piété, désarmer leur âme, amener leur volonté de la négligence à la tentation, de la tentation à la tiédeur, et de la tiédeur à des fautes dont une seule devrait suffire pour remplir une vie entière de larmes et de pénitence. Il faut avoir un peu vécu et fréquenté les consciences pour comprendre à quel point est vrai ce mot : *Principiis obsta*. Du jour où tu auras commencé à négliger un peu ta vie intérieure d'une façon ou de l'autre, en laissant venir le désœuvrement, la dissipation, les relations futiles, ou en oubliant de retremper ton âme aux bonnes sources des études sacrées et de la piété, tu pourras dire, sans crainte d'erreur : « Je payerai cela un peu plus tard ; et voilà toujours une brèche faite à la sécurité de mon avenir, si je ne me hâte de compenser cette petite lacune. »

J'espère qu'aussitôt ton installation finie, tes premières visites faites et tes chaises placées, tu régleras sévèrement ta vie, je ne dis pas en te faisant un règlement que tu ne suivras pas, surtout un règlement minutieux et compliqué, mais en prenant quelques résolutions sérieuses, des habitudes opposées à cette vie bourgeoise, dissipée, émiettée, que mènent tant de curés. Il arrive assez souvent qu'à l'avènement d'un nouveau curé dans une paroisse, quelques personnes se convertissent. Il ne faut pas manquer ces occasions ; mais, d'autre part, il ne faut pas jeter tout son zèle en feu de paille dès le premier mois de son installation. *Force et tranquillité* : voilà les deux caractères du zèle ; et ils sont tous deux nourris et réglés par la méditation.

Tu organiseras et soigneras surtout les enfants : inutile de te le dire. Avant tout, nourris ton intérieur ; songe que le prêtre ne donnant aux autres que de son abondance, — *profert de thesauro suo*, — une grande quantité de prêtres ne finissent par devenir tièdes dans leur ministère, que parce qu'ils sont devenus tièdes dans leur vie intérieure.

Je me dis tous les jours : Ah ! si nous étions seulement 60 dans ce Kouy-Tchéou, comme ils sont là-bas 600 au diocèse de Beauvais, quelle besogne nous ferions ! Comme toutes nos œuvres, qui ne demandent que du monde, avanceraient ! Mais nous pouvons à peine les entretenir. Un mort et le départ de trois malades nous réduisent à 20 ; encore, sur ces 20, plusieurs sont presque impotents. Et de tous côtés il faudrait, comme nous disons, *ouvrir* de nouvelles chrétientés, car le temps est favorable cette année...

Je t'envoie la photographie du *groupe de missionnaires de Tsen-Y*. Tu me reconnaîtras facilement, et tu te rappelleras qu'il est impossible d'avoir de moi une photographie nette et accentuée, à cause de ma couleur et surtout de mes yeux...

Il est probable que tu diras ta première messe au couvent de Saint-Aubin. Nous avons là un souvenir commun dont la racine est assez profonde, puisque M. Boulenger et moi y avons dit aussi notre première messe....

Ce qui s'est passé dans plusieurs Grands Séminaires de France, où d'anciens élèves du Collège Romain sont devenus professeurs, à leur retour de Rome — particulièrement à Beauvais — a été voulu et permis par la Providence : 1^o pour produire une certaine agitation salutaire ; 2^o pour éclairer un bon nombre d'intelligences sur ce qui manque à notre système d'études et de formation ; 3^o pour donner la démonstration pratique de la misère et de la caducité de ce système ; 4^o pour mettre, dans quelques esprits, au moins un vague soupçon qu'il pourrait bien exister un ordre surnaturel, et que ce pourrait bien être autre chose qu'une *métaphore* (1) et une manière de dire ; 5^o pour pousser quelques hommes dans la voie où Dieu les voulait et où il y avait lieu pour eux de s'engager.

Le P. Ramière me disait à Paris : « Chose curieuse, dans

1. Cette parole étrange, soulignée par l'abbé Aubry, est tombée bien souvent des lèvres d'un professeur de théologie qui voyait dans beaucoup de *réalités* surnaturelles de simples *métaphores*.

la plupart de nos diocèses, ç'a été la même chose. L'expérience d'une restauration des études par des sujets formés à Rome est venue aboutir presque partout à l'échec, toujours pour la même cause : on a voulu introduire l'idée romaine sans changer l'organisation ancienne, qui est une vieillerie gallicane absolument antipathique avec elle. On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres ! Presque partout, ces essais, faute d'avoir été complets et conséquents, ont abouti à la guerre ; on aurait dû le prévoir, c'était logique. Si on veut être Romain, qu'on le soit donc tout à fait, et surtout en pratique. Du reste, ajoutait-il, soyez sûr que le principe est jeté ; il fera son chemin. »

Il est évident qu'on ne pourra jamais appliquer, dans un séminaire, les *idées romaines* sur la formation sacerdotale et l'enseignement des sciences sacrées, tant qu'on n'y appellera que des individus, détachés de cet ensemble de conditions requises pour qu'ils travaillent, surtout si, à leur entrée, on exige d'eux qu'ils se dépouillent de toute l'idée qui fait leur force. Alors, au lieu de s'en faire des aides, on s'en fera des adversaires. Pour réussir dans cette œuvre, il faut être en groupe, en faisceau, avec une organisation *ad hoc*, du moins avec de la bonne volonté ; surtout, il ne faut pas s'inféoder à un seul homme, dont les lumières sont contestables. Ceci posé, en dehors des idées romaines je ne vois, n'importe où, que des gens à idées personnelles, sans principes clairs, précis, fondés sur la Tradition, en harmonie avec le dogme qui règle tout, qui est utile à tout. Je les vois occupés à chercher, tâtonner, fluctuer, bâtir, démolir ; aller d'un système à un autre ; construire des châteaux de cartes, pleurer de ce que ça tombe toujours ; trouver tous les matins, le principe qui doit sauver le monde, et le renouveler inévitablement le lendemain ; aller d'une combinaison à l'autre, — tout comme notre belle république ; s'enthousiasmer aujourd'hui d'une chose, demain d'une autre opposée, et toujours comme cela ; et, chose curieuse, exiger, au nom de leur autorité, qu'on les suive dans leurs enthousiasmes et dans leurs changements d'idées : travail fatigant, auquel on

finit par renoncer. Il paraît que ce mal est un peu partout ; c'est pourquoi tout se détraque et rien ne dure.

Tout homme venu de Rome, et ayant un peu compris quelque chose de grand et de simple, d'élevé et de pratique, de fécond et de facile à appliquer, qu'on appelle *les idées et la méthode romaines*, pensera comme nous, sera incorrigible comme nous. Il croira, comme nous, que la méthode romaine, c'est-à-dire la Scolastique, résout le plus grand problème de l'enseignement des sciences sacrées : « Trouver une méthode d'enseignement tout à la fois assez riche pour nourrir et charmer les intelligences fortes, assez simple pour être saisie par les intelligences faibles. » — Je sais bien qu'avec ce principe on se fait honnir ; mais c'est le plaisir ! Quand on arrive, avec ces idées, dans un séminaire organisé à la française, il y a un choix à faire : sacrifier ses idées ou s'en aller. C'est une question de temps. Essayez donc de greffer du chêne sur du noisetier !...

Les graines d'asperges que tu m'as envoyées poussent ; deux de tes dahlias sont devenus gigantesques, et ont produit une multitude de fleurs de différentes couleurs. Quant aux portraits du pape, ils ont eu le plus grand succès....

Hier, cinq octobre, nous apprenions la mort de M. Thiers. A cette occasion, on a exécuté la dernière bouteille, d'autant plus que le même jour j'avais 33 ans. Nous allons voir le désarroi dans lequel cette mort va jeter vos républicains. Tout le monde a dû dire, en France : « Encore un que le pape enterre ! Il les enterrera donc tous ? »

Adieu, je vous embrasse tous bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXII

A M. l'abbé Delpech

Tsen-Y, 12 octobre 1877.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Vers le milieu de juillet dernier, au nord-est du Kouy-Tchéou, dans les districts desservis par M. Bouchard, des calomnies et des menaces étaient répandues contre les chrétiens. Le mouvement hostile partait de la préfecture de Sélan-Fou. Comme toujours, on accusait les chrétiens de fomenter la rébellion et de préparer une attaque contre les païens. Afin de prévenir des troubles, Mgr Lyons, notre Vicaire apostolique, eut recours au Fou-Tai (gouverneur) de la province. Ce fonctionnaire rendit en notre faveur un édit qu'il fit imprimer, afficher et distribuer. Cet édit est le meilleur qui ait jamais paru au Kouy-Tchéou. C'est pour nous une consolation, et pour nos chrétiens un soulagement, de voir rendre ainsi justice à notre sainte religion, et de la voir distinguée avec éclat de toutes les sectes plus ou moins proscrites qui travaillent le peuple du Kouy-Tchéou.

Ce document reçoit, de la récente invasion du Kouy-Tchéou par les protestants, une importance particulière. Si, comme l'édit le proclame, la religion catholique est, depuis longtemps, pratiquée au Kouy-Tchéou, et y a depuis longtemps fait ses preuves, les protestants, qui viennent en 1877, lorsqu'il n'y a plus rien à craindre, profitant d'une position acquise par nous pour s'installer à nos côtés, peuvent sentir la différence de situation qui existe entre eux et nous. Je leur ai envoyé un ancien catéchiste, Chinois intelligent et catholique fidèle, aujourd'hui marié à Kouy-Yang-Fou, pour les interroger sur leur doctrine. Je me suis ainsi assuré qu'ils appartiennent à l'une des sectes les moins chrétiennes du protestantisme. Leur doctrine est voisine du nihilisme ; à

peine y saisit-on encore quelques vestiges de la foi chrétienne. Ils ont évité de répondre s'ils croient que Jésus-Christ est Dieu. Cependant, ils font appeler leur religion *Ye-Sou-Kiao : religion de Jésus*. Mais, chose curieuse et caractéristique, le nom de *Lie-Kiao, religion séparée*, a été spontanément donné à leur culte et en est devenu aussitôt le nom populaire, même parmi les païens.

L'arrivée de ces protestants n'en est pas moins un immense malheur ; non pas qu'il y ait pour eux espoir de faire beaucoup d'adeptes, et de fonder quelque chose de durable, mais parce qu'en se plaçant près de nous partout, pour glaner dans notre champ, ils troubleront quelques âmes. Cela leur suffit, s'ils y réussissent. Du reste tout, chez eux, est de nature à choquer les Chinois : le vague de leur doctrine, l'absence d'autorité, le manque de rites extérieurs et de prières vocales, le mariage des ministres, leur tolérance pour des pratiques que les Chinois eux-mêmes estiment immorales, comme la polygamie, l'opium, etc. Tout cela les rend ridicules.

Il y a quelques semaines, deux d'entre eux parlaient de Kouy-Yang-Fou pour je ne sais quelle ville du côté du Kouang-Si. Quelqu'un leur dit : « Ne craignez-vous pas que sur la route les païens ne vous attaquent ? — Nous n'avons pas peur, répondirent-ils ; il faut imiter Jésus ! » — Quel héroïsme ! Puisqu'ils sont si ardents à braver le danger, que ne venaient-ils en Chine, comme nous, il y a 200 ans, ou seulement 10 ans ? Il y avait alors des dangers à braver, et c'était le cas d'imiter Jésus, au lieu de venir lorsque tout est tranquille, et de commencer par la province de la Chine qu'on leur a dit être la moins hostile aux Européens.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXIII

A M. Blondel

Ya-Ky-Kéou, 25 octobre 1877.

CHER VIEIL AMI,

Est-il possible que ce soit une lettre de moi qui vous arrive de ce fin fond de la Chine ? Mais vous ne savez plus mon nom ; et c'est tout juste si mon pauvre Blondel a comme une idée d'avoir déjà entendu prononcer ce nom-là ! Je vous écris tout de même, parce qu'on m'a dit que vous m'avez écrit, il y a déjà longtemps. Or, je n'ai jamais reçu votre lettre. — J'ai appris votre changement de domicile. Vous savez combien je m'intéresse à vos affaires ; ce qui vous touche me touche aussi, et ce n'est pas pour rien que je vous ai connu dans les jours où vous aviez tant de peines. Vous savez bien aussi si je désire que vous soyez heureux aujourd'hui. Que voulez-vous ! on a chacun sa part de joie à user sur la terre ; et puisque vous n'avez pas commencé par user la vôtre, j'espère que votre tour va venir.

Comment vont vos santés, vos petites affaires ? Pensez-vous mourir à Paris ? Si je passais seulement une heure avec vous, je vous poserais bien plus de questions, et vous me feriez bien plus de réponses qu'on n'en peut faire par lettre et avec des distances comme celles qui nous séparent. Peut-être bien gronderais-je un peu, si, par exemple, je trouvais que vous vivez en chrétiens négligents, ou si je découvrais que mon ami Blondel se laisse aller quelquefois à ces petits accès d'humeur noire et fantasque comme il en avait autrefois, et qu'il les fait tomber sur sa pauvre femme, comme si elle n'avait pas encore assez souffert, assez pleuré pour lui autrefois.

Ne vous offensez pas de me voir entrer dans ces détails

indiscrets. Ne suis-je pas un peu de la famille ? Est-ce avec vous qu'il faut cacher ma pensée ? Je sais bien qu'avec le meilleur cœur du monde, on a ses défauts et ses brusqueries. Si donc, par hasard, je mets en ce moment le doigt sur la plaie, vite corrigeons cela encore une fois, et qu'il n'y ait rien pour déranger la bonne harmonie ; car chez vous surtout, la bonne harmonie est la moitié ou les trois quarts du bonheur intérieur. Je sais du reste que les cœurs sont d'accord ; si j'ai peur de quelque chose, ce n'est pas d'un trouble profond comme celui qui afflige certaines familles, mais seulement de ces petits orages inutiles, qui sont ordinairement sans motifs. Surtout, surtout, ne vous offensez pas de me voir vous parler ainsi, puisque vous savez quel sentiment m'inspire ces paroles.

Vous voulez sans doute que je vous dise que je suis bien malheureux par ici. Eh bien, je ne suis pas malheureux du tout. Notre vie, il est vrai, n'est pas brillante sous le rapport matériel ; il y a bien des privations et de la fatigue. Il faut toujours courir, toujours courir ; vivre d'un tas de drôles de choses ; demeurer dans de tristes taudis — comme celui dans lequel je viens d'arriver aujourd'hui, après 10 lieues de course en mule et la pluie sur le dos. Mais me voilà séché, installé au milieu de mes pauvres chrétiens qui s'empressent comme ils peuvent. Ils sont ici réunis près de moi, derrière une cloison en planches, apprenant tout haut leur catéchisme pendant que je fais des lettres. Jamais, de ma vie, je ne me suis senti si heureux, si tranquille, si débarrassé de souci. Comment voulez-vous qu'on soit malheureux quand on se sent utile, et qu'on voit le bien se faire autour de soi ? Songez que nous sommes, dans cette province, 20 prêtres seulement ; que nous y avons 12 millions de païens à convertir, et que nous ne devons nous reposer que quand il n'y aura plus de païens. La besogne va lentement, mais elle va ; et j'ai un vrai plaisir à conquérir ainsi tout doucement ces pauvres âmes qui viennent à nous, comme si elles revenaient de la lune. Pour mon compte, j'ai déjà eu un bon nombre de conversions ; mais on ne peut baptiser que peu à peu, après :

une très longue épreuve, pour faire de la besogne saine et solide.

Allez, je ne sais pas si la Chine ne vaut pas encore mieux que Paris, à l'heure qu'il est ; car les nouvelles qui nous viennent de temps en temps de France sont bien tristes, et vous devez en voir et en entendre de toutes les couleurs. — Je recommande bien fortement, bien instamment à Blondel d'éviter les tristes camarades qu'il est facile de se faire à Paris ; on n'en a pas pour son argent, car ils coûtent beaucoup et ne valent rien du tout. Il a du reste, bien plus que moi, la connaissance et l'expérience de ces choses ; mais je sais qu'il faut parfois une énergie en quelque sorte héroïque pour éviter les occasions, et repousser les sollicitations de ces pauvres voyous qui, n'ayant rien à perdre, ne cherchent plus qu'à entraîner les autres dans leurs habitudes et leurs vices. Restez dans votre petit coin, bien laborieux et tranquille ; n'ayez pas d'autre intérêt que celui de votre petite famille, et vous serez certainement heureux.

Blondel a-t-il enfin fait son voyage ? Avez-vous quelque plan de retour au pays ? La petite fille grandit ; où est-elle ? Je lui souhaite bonne santé ainsi qu'à vous tous, et aussi bonne année ; car ma lettre vous arrivera vers le 1^{er} janvier. Qu'elle vous trouve tous contents, unis, pleins d'espérance ; qu'elle soit pour vous une assurance que je n'ai pas cessé de penser à vous bien souvent. Croyez-le bien, mes chers amis, la distance n'efface pas des souvenirs comme ceux que vous savez. Ici, voyez-vous, nous avons de braves chrétiens, et nous donnerions notre sang pour eux, comme nous leur avons donné notre vie. Mais ces pauvres peuples sont si abrutis par nature, qu'on ne trouve à peu près jamais cette affection et cette reconnaissance que vous m'avez toujours montrées depuis vos malheurs.

Que le bon Dieu vous bénisse tous ; et n'oubliez pas que mon premier et mon dernier désir pour vous, est que vous ne perdiez pas votre âme et vos sentiments chrétiens ; tout est là, et, en dehors de là, il n'y a plus que misère et désolation du cœur.

Adieu, chers bons amis ; ne m'oubliez pas, et croyez-moi toujours votre bien affectueusement dévoué.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXIV

A la Supérieure de Saint-Thomas (*)

Ya-Ky-Kéou, 29 octobre 1877.

MADAME LA SUPÉRIEURE,

... Tous mes parents et amis m'écrivent que mes lettres sentent le musc, bien que je ne m'en aperçoive pas. J'en suis humilié, et je sens le besoin de vous dire que ce n'est pas ma faute, et que je ne nage pas dans la coquetterie, il s'en faut un peu. Tous nos effets sont imprégnés de cette odeur qui est partout, et que nous ne sentons pas nous-mêmes...

Je suis trop inconnu de vous, pour vous inviter à m'aider auprès du bon Dieu. Si pourtant il y avait encore une petite place disponible dans vos prières, dans vos intentions pieuses et dans celles de votre communauté, je serais bien heureux de m'y mettre, moi, mes œuvres et celles de notre mission du Kouy-Tchéou. Sous tous les rapports, nous autres, missionnaires, nous vivons de ce qui nous vient de France, au matériel et au spirituel. Il faut vivre dans le milieu où nous vivons, voir ce que nous voyons, et entendre ce que nous entendons, pour comprendre de quel prix et de quelle nécessité sont, pour nous, les prières, les mérites des âmes pieuses qui, grâce à Dieu, vivent encore en France et travaillent à la sauver...

J.-B. AUBRY.

1. Couvent et pensionnat de jeunes filles, dirigé, à Noyon, par les Sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

LETTRE CCCXV

A Madame Dubail

Ya-Ky-Kéou, 28 octobre 1877.

MADAME,

Quel souvenir votre bien aimable lettre est venue réveiller chez moi ! Les trois derniers mois que j'ai jadis passés à Guiscard, sont restés dans ce petit trésor de souvenirs intérieurs qui ne peut plus me quitter, vous le savez bien ; et c'est un de mes meilleurs plaisirs, dans la vie agitée que je mène désormais, de repasser tout cela dans ma mémoire et dans mon cœur.

Nous sommes deux missionnaires pour un district ou paroisse qui a environ quatre jours de marche de traversée, et qu'en ce moment je travaille à étendre encore et à garnir de chrétientés. Nous avons, au centre, dans la ville de Tsen-Y-Fou, plus de deux cents baptisés et une maison qui nous sert de centre et de lieu de réunion. Notre vie se passe à courir les chrétientés de la campagne, pour entretenir la foi chez nos néophytes, et tâcher de grossir le troupeau en convertissant les païens. Dieu merci, cette année la moisson est abondante, et nous avons un mouvement de conversions considérable. Quel plaisir de voir venir peu à peu vers nous ce qu'il y a de meilleur et de plus droit parmi ces pauvres peuples ! Mais songez au peu que nous pouvons, en comparaison de ce qu'il faudrait faire ; nous ne pouvons que taper dans le tas et conquérir un peu. Nous serions dix, nous serions cent là où nous sommes deux, nous ferions dix fois, cent fois plus de besogne.

Voyez : je suis ici dans une sorte de gros village où une trentaine de familles ont adoré, c'est-à-dire reconnu Notre-Seigneur et fait leur adhésion publique à notre foi depuis trois mois ; car j'y suis passé il y a trois mois. Il m'en arrive,

ces jours-ci, toute une débâcle encore, mais je ne puis leur donner que cinq jours. Il faut courir plus loin, d'autres m'attendent ; nous nous devons d'abord aux baptisés, pour les instruire, et nous ne baptisons qu'après un an au moins d'épreuve. Songez que nous donnons à peu près huit jours par an à nos chrétientés les plus fortes ; c'est avec ce peu que nos chrétiens doivent affermir leur foi, prendre l'esprit et les mœurs de l'Évangile, faire leur salut et se sanctifier un peu.

Ah ! si les chrétiens de France savaient ! Je dois à nos chères œuvres de vous remercier en leur nom, pour l'offrande que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je puis vous dire de suite quelle destination je lui donne. Nous avons, à dix jours d'ici, un orphelinat en formation ; il comprend déjà 90 enfants — surtout des petites filles. Nous adoptons de préférence des petites filles, pour trois raisons : elles sont plus faciles à élever et tournent mieux plus tard ; les pères s'en débarrassent facilement par la mort ; enfin, nous avons beaucoup de jeunes gens chrétiens à marier. Votre générosité m'a permis d'acheter de suite deux petites sœurs de sept et cinq ans ; on me les a livrées si peu, si peu vêtues, que, pour l'être moins, il faut ne l'être pas du tout. Je les ai payées cinq francs les deux, et elles sont parties pour l'orphelinat, toutes joyeuses de savoir qu'elles allaient manger du riz à leur appétit.

Vous pensez bien quelles espérances nous fondons sur ces œuvres d'enfants, et combien elles nous sont précieuses. Les meilleurs chrétiens sont toujours ceux qui ont été pris dès l'enfance et élevés dans la foi. Le démon, qui n'a jamais été maître de leur intelligence, sent bien qu'il n'a rien à y prétendre. Du reste, à peu près tous nos chrétiens sont, à notre égard, d'un respect absolu et d'une obéissance aveugle ; si l'un d'eux négligeait ses devoirs, il serait montré au doigt et ce serait un grand scandale. Aussi, ces pauvres gens sont-ils loin de soupçonner qu'en France tant de chrétiens négligent leurs devoirs, et nous évitons de les en instruire.

Tout à l'heure, un brave homme qui demeure à une lieue d'ici et qui s'est converti entre mes mains il y a trois mois,

m'amène son fils et son neveu, tous deux âgés de dix ans et convertis avec lui, deux enfants aussi charmants que peut l'être un Chinois, car un Chinois est toujours bien inférieur à un Français. Je les interroge. Quel plaisir et quelle émotion même d'entendre ces deux pauvres petits me réciter, fort gentiment, toutes nos prières, mêmes les plus difficiles, comme les litanies ; puis répondre sur tout le catéchisme, avec une assurance et une simplicité de foi vraiment attendrissantes ! Ces petites scènes sont quotidiennes, et Dieu nous rend bien largement, de ce côté, ce que, d'un autre, nous avons quitté pour lui. Aussi, croyez bien que je ne suis pas malheureux. J'ai donné à mes deux petits garçons deux images rouges ; et voilà mes bonshommes qui se sauvent à toute vitesse, comme si je leur avais donné un trésor, et comme s'ils avaient peur que je les leur reprenne.

Vous voulez que je vous dise un mot sur vos douloureuses confidences. Oh ! si j'étais à Guiscard, certainement j'entreprendrais M. Dubail, je viendrais à bout de lui et je ferais de lui un chrétien radical, un adjudant de mes œuvres. Je comprends bien la peine que vous éprouvez à le voir ainsi reculer toujours la question de son salut ; mais je ne comprendrais pas que vous soyez inquiète. Bon comme il est, ayant été bien élevé, portant toujours un grand respect et une grande affection aux personnes et aux choses religieuses, entouré de bons exemples et retenu seulement par un peu de respect humain ou par une sorte de paresse spirituelle, trop naturelle dans nos pauvres pays, enfin et surtout appuyé et relancé par vos prières et par tous les sacrifices que vous offrez à Dieu pour lui, certainement il ne peut pas se perdre. Mais il faudrait bien le gagner pendant qu'il a devant lui de belles années de vie, et ne pas le laisser attendre misérablement, comme tant d'autres, de n'avoir plus qu'un souffle à donner au bon Dieu.

Vous en viendrez à bout, tout doucement, à force de prévenances, et aussi à force de sacrifices vis-à-vis du bon Dieu, sur vous et sur lui. Dans l'intention du bon Dieu, la situation d'âme de M. Dubail est, pour vous, une épreuve desti-

née à épurer, à élever, à sanctifier votre âme, en vous obligeant à ne jamais vous contenter du degré de vie intérieure et de sacrifice où vous vivez jusqu'ici, mais à monter toujours plus haut, toujours plus haut ! Il y a sans doute un certain degré où Dieu attend que vous soyez arrivée, pour vous accorder cette grande consolation. Eh bien ! montez vite à ce degré, et le bon Dieu s'exécutera lui-même. Mais encore, vous savez bien, Notre-Seigneur est très délicat, et veut qu'en travaillant pour lui, on travaille pour l'amour de lui. En désirant et en demandant la conversion de M. Dubail, n'allez pas oublier ce point-là : c'est pour Notre-Seigneur et non pas pour votre propre consolation, ni même pour le simple bien de M. Dubail qu'il faut agir.

Et vis-à-vis de lui-même — vraiment je suis bien hardi de m'ingénier à vous donner ici mon avis, mais vous me pardonnerez en raison de l'intention — il me semble que, vis-à-vis de lui-même, toute votre sagesse, tout votre zèle, doit consister à lui dire de temps en temps, pas trop souvent, quelque chose comme ceci : « Écoute, je ne veux pas te tourmenter et t'ennuyer toujours avec mes sermons ; mais tu sais que ma vie tout entière n'a plus qu'un seul but, et qu'une seule peine la remplit, me poursuit partout et en toutes choses. Je sais bien que tu mourras en chrétien ; j'ai trop souffert et trop prié, pour que le bon Dieu ne m'accorde pas au moins cela. Mais je ne me résignerai pas à cette idée que tu ne donneras au bon Dieu, et à ton avenir éternel, que le dernier quart d'heure de ta vie ; c'est trop vulgaire, c'est trop plat ; je ne me résignerai jamais à te voir si mal comprendre la vie. » Qu'il sache seulement que c'est là « votre pensée », et qu'elle ne vous quitte pas. Ne cherchez à lui arracher rien de plus ; évitez absolument que votre piété le gêne ou le contrarie en rien, surtout *dans les petites choses* ; qu'il se sente bien libre. Si vous pensez qu'une lettre de moi puisse avoir sur lui quelque influence, je l'écrirai volontiers.

Quant à vos enfants, un mot résume tout. Vous êtes une preuve de plus de cette vérité, qu'une mère est une victime. Soyez donc encore une preuve de plus de cette autre vérité,

qu'une mère peut toujours sauver ses enfants, et que cela dépend d'elle. — Il est évident que c'est par votre fille que vous devez agir sur son mari et ses enfants, en lui faisant comprendre et sentir à elle-même son rôle, sa mission, et le point où Dieu l'appelle, avant de lui accorder ce que vous désirez toutes deux. Dans toutes ces choses, le moyen surnaturel est le seul qui ait mission et grâce d'état pour réussir complètement. C'est incroyable le détachement qu'il faudrait, pour faire vraiment le bien à la manière du bon Dieu, et non pas à la nôtre, car il faudrait se détacher du bien même pour ne chercher que Notre-Seigneur ; je veux dire perdre toute vue propre, toute recherche personnelle ; et c'est alors que le bon Dieu nous accorderait le reste, comme dit l'Évangile, *par surcroît*, mais moyennant que nous regarderons le reste comme du *surcroît*, puisque le principal, c'est d'établir le royaume de Dieu en nous.

Voulez-vous que je vous suggère un moyen que je crois absolument efficace et peu connu des personnes pieuses ? C'est de prier et de faire prier, d'offrir vos mérites pour les missions. Faites cela et faites-le faire ; le reste vous sera donné par surcroît, j'ose vous le prédire. N'est-ce pas tout simple ? Est-il une œuvre qui touche de plus près le cœur de Notre-Seigneur, et dont il désire davantage qu'on s'occupe ? Je me rappelle avoir lu, dans *Le Pape* de J. de Maistre, cette affirmation : les gouvernements chrétiens qui s'occupent efficacement des missions pour les protéger, les secourir et les propager, sont assurés du succès dans leurs entreprises légitimes, de la paix et de la prospérité, en même temps que de la conservation ou du retour de la foi dans leurs peuples. N'est-ce pas la même chose pour les familles, et peut-on faire quelque chose de plus sûr pour forcer la main de Notre-Seigneur et l'obliger envers soi-même ?

Faites-vous donc notre apôtre auprès de nos pieuses dames de Guiscard, même d'ailleurs, pour obtenir d'elles des prières et des mérites pour nous autres qui sommes sur la brèche. C'est en Europe que se fait la confection en grand des grâces et des mérites ; c'est ici que s'en fait la dépense. Je vous

assure que je sens bien venir à moi les prières de quelques bonnes âmes que j'ai pu intéresser à mes œuvres.

Il faut que je vous dise encore ceci. Je ne comprends pas que vous soyez triste et désolée, inquiète pour l'avenir, comme je le vois par votre lettre. Vive la joie ! Vive l'espérance ! Ne sommes-nous pas bien heureux de connaître Notre-Seigneur et de savoir le faire connaître, mais surtout d'avoir la conscience tranquille et de nous savoir dans la bonne route ? Pour votre consolation, songez donc à ce mot de S. Paul, que *tout réussit et tourne à bien à ceux qui aiment Dieu*. — Vous vous désolerez de ne pas voir se faire assez vite le bien que vous désirez, et dont même vous avez en partie la responsabilité. Songez donc au mal que vous empêchez, à ce qui se passerait si, à votre place, il y avait une évaporée, une mondaine, sans religion ou du moins sans piété, faisant tout au plus ses Pâques, sans s'occuper de l'âme de son mari. Et puis, songez au bien qui se fait par votre présence même, et à celui que vous êtes en droit d'espérer, surtout en redoublant encore de courage et en vous jetant, comme je vous le suggérais tout à l'heure, à corps perdu et la tête en avant, dans le chemin d'une perfection plus avancée et d'une vie intérieure plus complète, sans toutefois jamais perdre votre gaieté extérieure, et cette franchise, cette simplicité, cette droiture de manières dont nous avons toujours besoin pour faire aimer notre foi.

Votre fille fera comme vous. Toutes deux, vous vous liguerez ensemble ; vous trouveriez peut-être quelque autre bonne dame pour entrer dans la ligue. L'union fait la force ; vous vous excitez l'une l'autre à pousser de l'avant, et vous verrez comme tout vous réussira, je ne dis pas immédiatement, mais tôt ou tard. Car le bon Dieu a ses délicatesses et ses heures. Ne vous impatientez pas, si les choses ne vont en vitesse que selon sa volonté et non pas selon la vôtre.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXVI

A M. l'abbé Boulenger.

Fou-Yang-Chouy, 29 octobre 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je n'arriverai plus à temps pour le premier janvier, mais vous aurez compassion de votre Chinois ; vous verrez bien que mes souhaits ont précédé de fait le jour de l'an. D'ailleurs ils sont de tous les jours ; mais ce matin je les ai particulièrement envoyés au Ciel, en fêtant, dans le petit coin où me voici, le patronage de la Sainte Vierge ; Notre-Seigneur les aura reçus et bénis, je l'espère, avant que leur expression vous soit parvenue.

Hélas ! les dernières nouvelles de France ouvrent une large carrière aux souhaits de bonne année ! Notre pauvre patrie travaillée par la Révolution, l'Église persécutée, votre troupeau décimé par l'impiété, votre presbytère visité et désorganisé par la maladie ! Si je vous envoyais Lao-Tchang ? C'est un bon garçon de vingt-cinq ans, mon cuisinier, palefrenier, valet de chambre, lessiveur, commissionnaire, factotum, chargé par-dessus le marché d'apprendre les prières aux enfants, enfin très gentil, l'obéissance même. Il saurait vous faire une soupe à l'oignon, avec une pincée de farine roussie, et des boulettes de pâte frites dans la graisse....

Ne manquez pas de remercier de leurs prières nos amis de Ribécourt et de Beauvais ; elles sont ma plus précieuse ressource, je le sens toujours davantage, pour garder la grâce dans mon cœur et la répandre autour de moi ; le bon Dieu les leur rendra en bénédictions. M. H*** sait bien ce que je lui souhaite pour 1878. Je l'attends là ; s'il m'attrape, je me brouille avec lui et n'écris plus pour lui que des sottises. Je sais bien qu'il faut la foi pour revenir à Dieu ; mais il est des

moyens de la retrouver ; chez lui, c'est par le cœur qu'elle rentrera en possession de l'intelligence.

Vous parlez quelquefois de mes œuvres, le dimanche, à la réunion du Rosaire. Le bon Dieu rendra en bénédictions, à vos bonnes âmes, les mérites et les prières qu'elles envoient au ciel pour moi et que je regarde comme ma plus précieuse ressource spirituelle, soit pour me conserver moi-même, soit pour répandre un peu le nom et le règne de Notre-Seigneur. Ces bonnes personnes savent que je ne les oublie pas non plus devant Dieu. Je leur dirai ce que j'ai lu dans le livre *Du Pape*, à la fin du chapitre *des missions* — et la parole de J. de Maistre n'est pas seulement une *prophétie* et une *vérité logique*, elle est encore un *fait d'expérience* : « Les gouvernements qui, par leur politique, leurs armes ou leur influence, auront, d'une façon ou de l'autre, aidé les missions catholiques, sont assurés d'avoir la paix, le succès dans leurs entreprises légitimes, des règnes longs et prospères. » A plus forte raison est-ce vrai pour les familles. Dieu protège *certainement* les âmes qui coopèrent par leurs prières, leurs mérites, à l'œuvre de l'apostolat, la plus excellente de toutes, l'œuvre même de Jésus-Christ, glorifiant son Père et étendant son règne sur la terre.

O mes chers amis de France, amassez là-bas vos trésors spirituels ; ici nous avons à quoi les dépenser ! Aidez-nous à convertir ces pauvres infidèles pour lesquels Notre-Seigneur a versé son sang ; aidez-nous à établir son Église sur ce sol encore maudit et désolé ! Ceux qui travaillent pour nous dans ce sens, devront se ressentir eux-mêmes de l'intérêt qu'a pour l'Église et du prix qu'a, aux yeux de Notre-Seigneur, l'œuvre de la conversion des infidèles. Je vous déclare qu'avant de venir en Chine, pratiquement je ne croyais pas à l'influence de la prière dans les travaux de l'Église et à la puissance des moyens surnaturels. J'y crois aujourd'hui, mais probablement pas encore assez.

Il existe bien quelque analogie entre le sentiment qu'éprouve en France un curé pour sa première paroisse, et celui que ressent un missionnaire. Mais la différence est

grande. C'est peut-être une grâce de Dieu et une conséquence de sa vocation, mais c'est beaucoup aussi le fait de sa situation ; car le missionnaire tient peu en place, change facilement de poste, se déplace souvent, et ne garde pas pour son premier poste cette affection émue et tendre d'un curé pour sa première paroisse. Parmi les causes de cette différence, mettez la nature peu sympathique et peu attachante, *humainement*, du Chinois ; le peu de séjour que le missionnaire fait dans chaque chrétienté qu'il visite ; la mobilité des populations chinoises, qui se déplacent sans cesse, excepté les cultivateurs fixés à leurs propriétés et qui nous donnent les plus solides chrétiens ; enfin, notre petit nombre et la brièveté de la vie pour nous. Et puis, il y a tant à faire dans une mission comme la nôtre que, n'importe où l'on aille, on est toujours content et on trouve toujours un vaste champ pour le zèle. Nous avons énormément à faire autour de Tsen-Y ; tout remue d'espérances ; les œuvres m'y intéressent extrêmement, et je souhaite d'y rester assez pour avoir le temps d'achever et de fortifier diverses œuvres que j'ai commencées.

Savez-vous qu'en lisant votre lettre, j'apprécie mieux mon bonheur de travailler ici à des œuvres si intéressantes?... Le supplice du prêtre en France, c'est d'avoir les mains liées, d'être condamné à l'inaction et forcé à rengainer son zèle. En Chine du moins, nous avons carte blanche, une entière liberté pour les œuvres, de la place et du large pour le zèle, du gibier à prendre ; le temps seul ferait défaut... Le mal de l'Église, en France, ne vient pas du dehors et de ses ennemis. Elle meurt de la poitrine, et les attaques des révolutionnaires, qui sont un grand crime, se trouveront être un bienfait qui la fera tomber plus vite pour se relever plus vite, puisqu'il faut qu'elle tombe d'abord.

Maintenant, je reprends le récit de ma dernière campagne, interrompue par la moisson. Fong-Siang-Pa, où je continue cette lettre, n'est ni un bourg, ni une ville, ni un village, mais une petite vallée avec des fermes disséminées çà et là. Mon hôte, venu depuis un an du Sé-Tchouan avec son frère,

est un des meilleurs types de brave homme qu'on puisse voir, assez riche pour le pays. Il fait de l'eau-de-vie chinoise. Ses produits diffèrent quelque peu de notre fameux cognac, mais cela n'empêche pas les chrétiens venus pour la fête de s'en régaler ; pourtant ils n'en abusent pas ; ici l'ivresse est extrêmement rare. Moi, rien que l'odeur de cette eau-de-vie me donne des nausées. Il n'en est pas de même de Lao-Tchang ; il trouve l'occasion excellente ; quand il a de quoi, c'est un puissant buveur. On me sert le fameux fromage de haricots, un mets national que je n'avais pas encore goûté ! Quelle horreur ! Vous êtes saisi au nez et à la gorge par une odeur d'ammoniaque à renverser. Les Chinois sont friands de leur fromage : ce sont des haricots cuits, fermentés, mis en gâteau avec je ne sais quelle préparation ; le gâteau séché devient noir, très dur, capable de se garder plusieurs années, infect comme la chose qu'il rappelle et dont il porte le nom ; pour le manger, il suffit de le faire revenir dans l'eau bouillante.

On vient de tuer un cochon en mon honneur ; peut-être la musique dont il a régalié le pays, à l'article de la mort, attirera-t-elle ce soir et demain les gourmands d'alentour. Ce n'est pas un principe de conversions, mais c'est une occasion d'exhorter ; nous profitons de tout. Six familles déjà se sont laissé prendre au filet, d'autres tournent autour et sont en pourparlers. Quel plaisir, lorsque les familles représentées par leur chef viennent se soumettre ! On voit la foi entrer, *s'installer*, s'incarner ; rien n'est intéressant comme cela. Sans doute elle vient lentement, l'acte d'adhésion ou d'*adoration* ne la suppose pas encore ; l'œil païen est toujours là ; l'énoncé de nos dogmes étonne beaucoup. Mais peu à peu le chaos se débrouille, le bon sens retrouve son empire, ce qui semblait étrange et obscur dans notre symbole s'éclaircit. On suit cette marche et les progrès de la foi, jusqu'à ce qu'enfin elle transforme l'âme et s'épanouisse sur le visage en un bon sourire qui signifie : A présent, j'en suis !

Hier, dans une chambre séparée de la mienne par une mince cloison, le catéchiste instruisait un *nouveau chrétien* ;

il posait les questions, soufflait les réponses, donnait des explications plus ou moins rustiques, car le brave homme est fort naïf ; puis, s'interrompant brusquement, il criait à tue-tête : « Hé ! la foi, ça vient-il ? ça ne vient-il pas ? » L'autre ne manquait pas de répondre à chaque coup : « Ça vient, ça vient ! » Alors, les explications reprenaient et cinq minutes après, même question : « La foi, ça vient-il ? » Je riais comme un épileptique, mais j'étais content ; c'est si beau la naïveté de l'intelligence et la simplicité de la foi ! Ce trésor est perdu en France, parce qu'on a mis dans des têtes incapables de porter un pareil fatras, ce qu'on appelle *les lumières modernes*. Belles lumières, pour faire tourner les têtes et les fermer à la foi chrétienne !

A propos de simplicité, que je vous raconte une de nos soirées *catéchisantes*. Me voilà entouré des chrétiens, dans la plus grande salle de la maison ; la prière est terminée, je suis devant l'autel, le catéchiste près de moi, les gens assis sur les agenouilloirs ou sur des bûches ; nous interrogeons. Les vieux et les vieilles y passent comme les autres ; en Chine, tout le monde est enfant, surtout devant le Père, et en Chine le respect humain est inconnu ; vous entendez sans cesse les chrétiens causer de religion entre eux, parler du catéchisme, des prières, de la morale, des mystères, du Ciel, s'exhorter à être *fervents*. On interroge donc : « Tchang, la vieille grand'mère, combien de Dieux ? — Un. — Combien de personnes ? — Trois. — Le Père est-il Dieu ? etc... » Et la pauvre vieille de tomber, comme nous y sommes tous tombés nous-mêmes, dans le piège de trois personnes qui sont trois Dieux. « Ho ! là-bas, Ly, le quatrième (il a trois frères aînés), pour qui l'Enfer ? » Naturellement il répond : « Pour les païens. » Il faut lui faire comprendre que c'est aussi pour les mauvais chrétiens. — « Quelles sont les souffrances de l'Enfer ? — Pas de riz à manger ! » Hilarité générale. Vous figurez-vous aussi un endroit où il n'y ait pas de riz à manger ? quelles affres ! « Ho ! Sié, la grande bru, à quoi sert d'être chrétien ? » Après réflexion elle répond : « C'est une bonne chose ! » Impossible d'en tirer rien de plus.

« Et toi, le dernier (le plus jeune des garçons de la maison), où est ton âme ? » Sans hésiter, il met la main sur son ventre : « Elle est ici ! » Personne ne rit, car le ventre, en Chine, est plus noble qu'en France, et plus on l'a gros, plus on est respectable. La séance dure ainsi jusqu'à minuit. Le Chinois se couche tard. Je les regardais l'autre soir, les uns assis sur leurs petits bancs, les autres à terre, les enfants se roulant dans la poussière, les chiens endormis au beau milieu de l'assemblée — il y a des bandes de chiens, et leur nourriture est de nettoyer les enfants ; dans un coin, un vieux fumait une pipe juste aussi longue que lui ; devant moi, Lao-Tchang, tout en suivant l'instruction, passait l'index de la main droite entre les doigts de ses pieds, le portait à son nez et aspirait le parfum ; un autre humait son thé, gorgée par gorgée, avec le bruit que font certaines personnes en mangeant la soupe. Vers minuit, on s'arrête, on fume encore une pipe ; le maître de la maison bourre, allume, met en route celle de sa vieille mère et la lui donne ; les uns vont se coucher, les autres causent encore longtemps, et cependant on se lève très matin. Lorsque le missionnaire visite une station, les chrétiens du voisinage sont avertis, et il en vient quelques-uns. Ils couchent partout, à terre, sur des nattes, dans de grandes corbeilles ; celui qui est muni d'une couverture a vite trouvé un camarade de lit. La nuit dernière, Lao-Tchang était couché avec un brave homme ; à chaque bout du lit, une tête ; les pieds parfumés de Lao-Tchang reposaient contre la figure de son compagnon. On a toujours soin de faire pour le Père une place où il soit seul et tranquille ; mais s'il a une fenêtre, les païens ne manquent pas d'accourir, d'enfoncer dans le papier mou qui forme vitre un doigt mouillé de salive et de regarder des heures par le trou qu'ils ont pratiqué ; c'est si drôle, un Européen !

Au milieu de tout cela, le missionnaire est l'objet d'un respect, d'une attention, d'une foule de prévenances qui le consolent bien de ce qu'il y a de peu délicat dans le genre de vie qu'il mène. Au bout de quelques jours, lorsqu'il a confessé, communiqué, confirmé, baptisé ceux qui étaient prêts,

donné ses recommandations, il ramasse son bagage ; deux ou trois jeunes chrétiens le prennent à dos ou sur une civière, et on va recommencer plus loin, et toujours la même chose. Une vraie vie de coq en pâte pour la tranquillité, le débarras de tout vrai souci ! Chez les chrétiens pauvres je dois me nourrir, et nourrir encore la maisonnée. Quand je n'ai plus rien, j'envoie un courrier à Tsen-Y ; il me rapporte un peu d'argent avec les lettres venues de France.

Pendant que je vous écris, le catéchiste donne une leçon à quelques chrétiens ; il s'évertue, pour faire montre d'érudition, à leur apprendre les noms déjà si drôles des trois rois mages, rendus plus étranges encore par la transformation qu'ils ont subie dans la langue chinoise : Pa-Eul-Ta-Sa-Eul, Mé-Eul-Ky-Yo-Eul. Le gredin ! Hier il a passé une demi-heure à leur raconter l'histoire de Pa-La-Pa (Barabbas) ; on a beau le ramoner, rien ne le fait revenir de son goût par trop prononcé pour l'érudition et les noms européens. Je vous demande ce que fera du nom de Pa-La-Pa cette vieille qui ne peut pas se loger dans la tête le nom des trois personnes divines ! Ça me met dans des colères !

Adieu, et bons souhaits toujours.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXVII

A son Frère

Fou-Yang-Chouy, 29 octobre 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Je ne saurai que dans un mois le nom de ta paroisse. Puisses-tu avoir à tes grand'messes plus de trois paroissiens ! Moins tu en auras à l'église, plus il t'en restera à convertir... Tu es sans doute en pleine lune de miel ! Ne commence pas par jeter feu et flamme, pour retomber ensuite platement dans le

vulgaire. Je te souhaite presque de commencer par un peu d'angoisse ; c'est un point de départ plus sûr et plus pratique, à condition de ne pas se décourager et de travailler fortement à rester soi-même solide. Gare du reste que ton troupeau ne commence par t'administrer une leçon de vie réelle, en ne t'envoyant, dès le premier dimanche, que trois ou quatre vieilles pour toute assistance à la messe ! — Je serais heureux d'apprendre que tu es près de Ribécourt ; mais peu importe la paroisse où tu seras : n'y a-t-il pas du bien à faire partout ? Hâte-toi d'organiser ta maison et ta vie ; mets-toi à ce double travail du ministère et de l'étude qui doit désormais absorber ton temps, occuper tes forces. Sans te montrer *ours* vis-à-vis de tes confrères, ne perds pas ton temps à courir de presbytère en presbytère.

Les nouvelles de France ne sont pas belles ; même les énergies tardives du président Mac-Mahon me rassurent peu. Ne vas-tu pas devenir curé juste au moment où il n'y fera pas bon ? Inutile de te recommander la prudence et l'énergie. Tu as bien raison d'être effrayé des difficultés du ministère, non pas pour te laisser abattre, mais pour te prémunir et te fortifier contre ces difficultés. La situation faite en France au prêtre, et les conditions dans lesquelles il est condamné à exercer son ministère, sont étrangement fausses. On cherche le remède dans des expédients, qui ont sans doute le mérite de ne rien renverser, mais qui ont aussi le vice de ne rien guérir, et de prolonger seulement une situation malsaine. Je suis persuadé qu'il y a là une impasse dont on ne sortira qu'en revenant sur ses pas. Le remède est dans un retour à une organisation de toutes les choses ecclésiastiques *absolument conforme*, de tous points, aux anciennes institutions de l'Église, qui ont pour elles, et d'avoir fait leurs preuves, et d'être les institutions de l'Église. Place-toi toujours à ce point de vue, si tu veux comprendre quelque chose à ce que tu verras.

Te voilà entré dans la vie réelle. Si petit que soit le coin où tu vas travailler au rétablissement du royaume de Dieu dans les âmes et la société, tu tiens une maille du grand

réseau de l'Église ; ton travail se rattache à cette immense œuvre du catholicisme qui s'élabore par toute la terre ; tu ne dois pas te désintéresser de l'ensemble même, pour mieux t'occuper de ta part à toi. Cet isolement est funeste et *anti-catholique* ; loin d'être un principe de courage, il est un principe de faiblesse. Il ne faut pas oublier que nous appartenons à la Communion des Saints.

L'apparition d'un nouvel ouvrage du cardinal Franzelin m'a rempli de joie, non seulement à cause du livre lui-même, mais surtout parce que cela prouve que le cardinalat, loin d'arrêter le P. Franzelin dans ses travaux, lui donnera le loisir de les achever. J'ai une peur terrible qu'il ne meure avant d'avoir fini la théologie dogmatique. — Sans doute, dans la vie que je mène, je ne puis guère travailler pour moi, surtout avec suite. Cependant, je ne suis pas infidèle à mes principes ; j'ai toujours avec moi quelque livre solide où je puise un peu de nourriture. Quand je puis écrire quelque petite chose, je le fais ; à Tsen-Y, je travaille avec plus de suite, mais je ne pourrai travailler plus sérieusement que quand je saurai bien le chinois, dont l'étude est longue et fastidieuse.

Je finis cette lettre le jour de la Toussaint, logé, dans cette chrétienté de Fou-Yang-Chouy, chez le plus brave homme qu'il y ait au monde ; converti depuis quelques mois seulement, il prend, d'une manière étonnante, la foi et les habitudes chrétiennes. Aujourd'hui, je le baptise avec plusieurs autres. Les chrétiens, venus en grand nombre des environs, remplissent la maison et couchent partout. On a tiré force pétards avant, pendant et après la messe. Je compte encore sur quelques conversions, et, en ce moment même, les plus notables des chrétiens tiennent conseil, pour aviser au moyen d'ouvrir, à cinq lieues d'ici, une chrétienté qui se dessine depuis quelque temps. Deux d'entre eux, et des mieux posés, vont aller faire visite à une famille riche de l'endroit, qui parle de se convertir et qui aurait, par là même, influence sur tout le pays. Moi-même, je m'installerai quelques jours dans cette nouvelle station, et je ne la quitterai qu'après y

avoir laissé un petit noyau, où, comme nous disons, *une racine* ; et ce sera un centre de plus dans le district.

La région où me voici est bonne ; nous y sommes bien reçus, et il y a beaucoup d'espérances. Mais il nous faudrait des missionnaires, car le pays est vaste, et la population pullule et fourmille partout dans les campagnes. Les maisons ne sont pas toujours groupées, mais elles se rencontrent partout sur le versant des collines. Chaque cultivateur est établi auprès de ses champs, qu'il faut garder contre les sangliers et les voleurs, contre la sécheresse ou les inondations. Le pays est du reste très agréable, mais d'une humidité effrayante ; et je suis obligé de m'envelopper chaque nuit d'une immense ceinture de flanelle, sous peine d'être malade le lendemain...

Adieu, je t'embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXVIII

A son Frère

Sin-Tou, 13 novembre 1877.

MON CHER AUGUSTIN,

Je visite ici des familles qui ont donné, il y a huit ans, trois martyrs à l'Église. Elle devraient, en raison de ce titre de noblesse chrétienne, être très ferventes, et tu crois sans doute qu'elles le sont. Hélas ! elles sont fort misérables, et je me demande comment je pourrai les réchauffer un peu. Il faut dire que cette station a été fort négligée, et n'a pas eu la visite d'un missionnaire depuis 19 mois. J'en ai réuni aujourd'hui les débris, allant voir l'un, faisant venir l'autre, écrivant les noms, comptant les pertes et les espérances. Le Chinois qui a une fois embrassé la religion est d'ordinaire plus facile

à ramener que l'Européen ; il faut l'exhorter, s'occuper de lui, étudier ses côtés vulnérables, éviter avec un soin extrême de le blesser et de lui donner prétexte de bouder. Alors il revient tout doucement ; il s'instruit, reprend la foi par les oreilles, et, après plusieurs années d'épreuve, reçoit enfin le baptême et forme une nouvelle famille chrétienne. Mais que de mal !

Quand je disais tout à l'heure que, bien que descendant des martyrs, les chrétiens d'ici sont très misérables, je ne veux pourtant pas dire que le mérite et l'exemple de leurs martyrs soient perdus pour eux ; on sent toujours un fond de foi sous leurs défauts, leurs bouderies et les obstacles qui les empêchent, soit d'avancer, soit de recevoir le baptême — car la plupart n'ont pas reçu le baptême et traînent, depuis dix ans, entre le baptême et l'apostasie. C'est ce fond de foi qui les a empêchés d'aller plus loin, et me fait espérer de les réveiller et de les relancer dans une meilleure route... Je fais à ces pauvres gens une distribution d'images ; elles me servent à adoucir un reproche, à familiariser les enfants, à leur donner une petite raison humaine d'étudier les prières et le catéchisme pendant mon séjour au milieu d'eux...

Je reçois une lettre du P. Gourdin ; il évangélise un triste peuple, incapable de former jamais une société chrétienne. Dans la région du Sé-Tchouan qu'il habite, il a affaire non pas aux Chinois, mais à des populations d'origine et de mœurs distinctes, presque sans aucune espèce de croyance, chose très rare en Chine. Ces populations, extrêmement grossières, sont à peu près incapables de culture ; la foi n'entre pas, la pratique moins encore. Le Chinois a plus de ressources. Jadis, le Kouy-Tchéou contenait un grand nombre de familles de cette race ; elles ont été anéanties presque partout, et il n'en reste une forte quantité qu'au midi. C'est sans doute un bienfait de la Providence qu'elles disparaissent peu à peu, afin de faciliter l'installation de nos chrétientés. L'œuvre du P. Gourdin, au milieu de cette population sauvage, est presque certainement vouée à la stérilité finale.

Dans la région où me voici, les familles de cette race

étaient autrefois nombreuses ; la rébellion les a détruites ou refoulées, et il n'en reste que de très rares débris, qui servent de souvenir, de curiosité et de leçon ; car en les voyant si rebelles à la foi, on comprend l'intention de la Providence qui les détruit ou les repousse. Ainsi, à Sin-Tou, j'ai une de ces familles, composée d'un homme veuf et de sa fille, tous deux affreux, presque noirs, la tête énorme, les lèvres épaisses, l'œil abruti. Déjà j'avais essayé de catéchiser deux hommes de cette race, venus par curiosité ; comme je les interrogeais sur leurs croyances, ils me répondirent : « Nous autres, nous ne croyons à rien du tout, sinon qu'il faut gagner sa vie. » Cependant, j'ai entendu dire que beaucoup de ces indigènes ont un rudiment de croyance en quelque chose comme l'âme, et se livrent à certaines pratiques religieuses, qui tiennent d'ailleurs fort peu de place dans leur vie. Les superstitions, les fables ridicules du bouddhisme, les pratiques religieuses ou diaboliques, tiennent au contraire une très grande place dans la vie des Chinois ; et jamais, jamais, on n'entendra un Chinois dire qu'il ne croit à rien, que nous n'avons pas d'âme et qu'il n'y a pas une autre vie. — Ils croient que nous avons trois âmes et admettent la métempsychose : un homme qui a bien agi devient mandarin dans une nouvelle vie ; celui qui a été mauvais est changé en bête plus ou moins vile, selon le degré de ses vices, etc.

Un épisode, à propos des images du Sacré-Cœur que tu m'a envoyées. Une bonne femme chinoise, convertie avec son mari depuis trois mois, m'assure avoir été guérie de la fièvre en faisant le signe de la croix avec une de ces images. Peut-être l'imagination est-elle pour beaucoup dans le fait qu'elle me raconte ; toujours est-il qu'il prouve la foi. D'abord, l'idée d'avoir recours à la religion dans la maladie est bonne, et puis, la croyance qu'on lui doit la guérison montre que la foi vient.

Voici ma station terminée ; je rentre demain à Tsen-Y. Les choses se sont mieux passées ici que je ne l'espérais ; mes pauvres gens sont remontés, réchauffés, et pleins de bonnes résolutions. J'ai eu un certain nombre de conversions

de pacens bien posés dans le pays et assez riches. Ce sont des cultivateurs. Cette station se développera avec le temps. D'ailleurs, il y a de tous côtés une grande préparation ; il nous faudrait des missionnaires...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXIX

A la Sœur Maxence

Tsen-Y, 2 décembre 1877.

BIEN CHÈRE SŒUR,

J'ai enfin reçu votre lettre, avec la nouvelle de votre avènement au trône. Savez-vous qu'il y avait fameusement longtemps que vous ne m'aviez écrit ? Je me disais : « Il y a quelque chose là-bas à mon dossier ; on m'en veut ; j'aurai encore fait quelque fredaine ! » Et je cherchais quels griefs vous pouviez avoir contre moi ; mais c'est que j'en trouvais encore ! — Il n'y a rien qui fasse faire de bons examens de conscience comme quand les gens dont l'estime vous est chère, sans vous gronder, vous tiennent un peu rigueur, et font semblant de bouder. Mais enfin, vous voilà revenue, c'est bien !

Je suis très content que vous commenciez votre règne par un peu de désolation. Il me semble que ça vous fera le même effet qu'à moi. Toutes les fois que je commence une chose avec désolation, pourvu que je travaille de mon mieux ensuite, je remarque que ça se termine bien. Je pense bien qu'aujourd'hui vous serez sortie de vos désolations, et en train de voguer à grandes voiles sur le grand Océan Pacifique de la spiritualité. Allez-vous vous en redonner ! Je vous vois d'ici...

J'espère que le bon Dieu aura voulu étrenner votre maternité en vous envoyant des filles. Je vous en souhaite, comme

le prophète Isaïe quand il parle des enfants qui viennent à l'Église catholique des quatre coins du monde, une *inondation* — *Filii tui de longe venient, inundatio camelorum operiet te*. Les chameaux dont il s'agit là, sont les montures de tous les chrétiens que le prophète voit, dans l'avenir, accourant vers la Croix. — Vous êtes bien bonne de me dire que si j'étais encore là-bas, je vous aiderais un peu avec ma langue. Je ne ferai pas *la bégueule*, et vous avouerez que je le pense aussi, que j'ai été touché de ce mot de votre lettre, et que si je ne sentais pas ici mon devoir et ma mission, ce petit rêve me sourirait encore. C'est vrai, c'est un beau, ravissant et céleste ministère, d'avoir à travailler en collaboration avec le Saint-Esprit, dans des âmes de bonne volonté qui sont appelées à pousser loin dans la vie spirituelle, et qu'aucun grand obstacle ne retient attachées en bas.

Je pense bien que, tout en gardant le haut domaine et en tenant un œil fixé sur l'administration du couvent, vous vous serez fait déléguer une Sœur, chargée du matériel et de tous ces métiers de maçonne, de charronne, de gâcheuse de mortier, que vous avez faits cette année. Tâchez donc de nous envoyer tout ça promener — comme Moïse, quand Jéthro lui eut donné son bouillon ; et puisque vous avez le tracas et la responsabilité de supérieure, ayez-en aussi la jouissance spirituelle. Allez-vous jouir, de revenir à vos livres, et de vous replonger dans toutes ces bonnes choses pour ne plus en sortir ! Allez-vous en faire une provision, de graisse spirituelle ! c'est effrayant ! Notre Mère Sainte-Angèle, par la force des choses et à cause de sa maladie, avait laissé en plan toute administration, et ne vivait plus à la fin que de ses souffrances et de sa vie intérieure.

Je vous avoue que, selon moi, une supérieure ou un supérieur font très bien d'appuyer davantage de ce côté-là, et de laisser, autant que possible, à d'autres tout *le matériel*, même le soin de l'autel, que vous vous réserviez jadis. S. Bernard dit très carrément, longuement et avec insistance, que les supérieurs doivent se retirer des affaires, et donner le plus possible à la contemplation. Quel bonheur donc pour vous

d'être supérieure ! Depuis le temps qu'on bâtit et qu'on démolit chez vous, je pense bien qu'enfin votre maison est à neuf, et que vous êtes tranquille de ce côté.

Contez-moi ce que vous faites de vos petites filles ; comment vous vous organisez. Vous leur faites sans doute la direction très souvent ; même quand il vous semble que l'âme n'est pas très ouverte aux choses spirituelles, il faut toujours la faire. Plus on leur donne de nourriture, plus il en entre. Souvent, tandis que, regardant si une âme va s'ouvrir enfin pour recevoir la divine rosée qui tombe, vous tenez vos yeux fixés d'un côté, croyant que c'est par là, au contraire, elle s'ouvre tout d'un coup tout à l'opposé, absorbe ce que le bon Dieu lui envoie, et vous ne vous apercevez que longtemps après que votre travail a servi à quelque chose.— Je vois cela, même en Chine, et bien souvent chez nos pauvres chrétiens. Si, dans un pays, j'exhorte quelques païens à se convertir, c'est à côté qu'il s'en présente d'autres, auxquels je n'avais pas pensé, et que le bon Dieu avait discernés et touchés intérieurement. Si j'exhorte un chrétien qui n'avance pas dans la foi, je ne m'aperçois pas, sur le moment, qu'il se laisse entamer par mes exhortations ; mais je le revois, un mois après, tout amélioré.

Au moment où vous m'écrivez, vous êtes effrayée de la charge qui vous arrive, et des difficultés que vous pouvez rencontrer. C'est bien naturel, mais c'est bien le cas de dire que Notre-Seigneur est avec vous ; et vous ferez certainement cette expérience, qu'il donne la sagesse tout doucement et en temps opportun à ceux qui le servent, pour conduire au fur et à mesure leur petite barque. Moi, je suis persuadé que vous allez être heureuse et tranquille, moyennant que vous ne vous fassiez pas trop de bile, soit en voyant la rareté et la pauvreté des vocations, soit à cause des petites misères qui arriveront au dehors et nécessiteront votre intervention. Le premier élément du bonheur, c'est la paix du cœur ; le second lui ressemble, c'est de se sentir utile aux œuvres que le bon Dieu veut bien faire par nos pauvres mains. Dès lors qu'on a ces deux choses-là, on rit de tout le reste, et on a

dans l'âme un fond de joie qui est intarissable et qui est le commencement du ciel sur la terre.

Je sais qu'il y a aujourd'hui en France, dans la situation d'une communauté religieuse, une foule de difficultés, d'inquiétudes sur l'avenir, de délicatesses à ménager avec tout le monde, de conflits à soutenir avec beaucoup, et souvent avec ceux qui ont mission pour vous les épargner. Mais, après tout, on fait ce qu'on peut, et tout ce qui nous arrive, en dehors de nos péchés, se trouve toujours être pour notre bien. Notre misérable travail même, s'il n'est pas stérilisé par l'orgueil ou par d'autres péchés, est toujours fécond, par la grâce de Dieu, et finit toujours par produire de bons fruits dans les âmes, même quand nous ne nous en apercevons pas.

Je m'inquiète de savoir si votre petit personnel ne va pas être changé. J'espère qu'on ne vous aura pas séparée de vos bonnes Sœurs qui peuvent vous aider, vous faciliter le gouvernement, et qui sont un souvenir pour votre maison comme pour Beauvais. Par le fait même qu'elles sont un souvenir du temps passé et de vos plus heureux jours, elles sont aussi pour l'avenir une garantie précieuse que votre maison gardera ses traditions excellentes. Je vous assure que je ne pense jamais à une maison religieuse sans penser à la vôtre, et que je ne juge jamais une communauté sans la comparer à vous autres. Il y a, en France, de grands Ordres, qui ont un passé glorieux, une histoire célèbre, de grandes œuvres, des sujets recrutés dans la haute volée, beaucoup de monde, beaucoup d'argent. Vous n'avez rien de tout cela ; mais vous avez, surtout à Beauvais, ce que Notre-Seigneur, dans l'Évangile, appelle *unum necessarium*, ce qui fait la vie des communautés religieuses : la vraie idée de la vie chrétienne, et sinon la réalité de la perfection, puisqu'elle n'est pas de ce monde, au moins le désir de mettre avant tout la vie intérieure.

Quel bonheur pour nous, ma chère Sœur, de sentir au moins cela ! Il me semble qu'avec cela, quelque misérable qu'on soit devant le bon Dieu, on ne peut manquer d'obtenir miséricorde. Quand une fois on connaît cela, la vie est toute pleine d'actes de *charité parfaite*, qui effacent à tout instant

les péchés, et qui enrichissent l'âme de plus en plus. Nous avons, à Rome, un vieux professeur de théologie qui nous a bien des fois enseigné ceci : La vie d'un bon chrétien (et, à plus forte raison, d'un religieux ou d'une religieuse) qui, sans être parfait et tout en ayant ses défauts, possède le principe de la vie spirituelle et la vraie connaissance de Notre-Seigneur, la vie de ce chrétien est une continuité d'actes de charité parfaite qui, à chaque action religieuse qu'il fait, lui remettent ses péchés et augmentent en lui la grâce. — Dire : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » quel acte de charité parfaite ! Dire à Dieu : « Que votre règne arrive ! » peut-il y avoir quelque chose qui plaise davantage à Dieu ? Et ainsi du reste. Un désir du ciel, n'est-ce pas un acte du plus parfait amour ? Souhaiter le salut d'une âme ou son avancement dans la vie chrétienne, c'est le plus élevé des actes d'amour de Dieu, c'est celui qu'a fait Notre-Seigneur. Faire n'importe quoi pour aider au salut du prochain et à la gloire de Dieu, c'est la même chose. Produire intérieurement un désir de la conversion des pécheurs, ou un regret de voir Notre-Seigneur si méconnu dans le monde, même chose. Toutes les prières de l'Église, à commencer par l'acte de contrition, contiennent la même chose. Enfin, tout ce que nous faisons de plus que le strict nécessaire pour éviter l'enfer, même chose ; puisque ce surplus c'est la part de l'amour de Dieu. Que de trésors pour celui qui en a la clef et qui sait comprendre !

Puisque vous avez des âmes à former, ma chère Sœur, étudiez à fond cette doctrine que je viens de vous exposer en quelques lignes ; et puis, ouvrez les yeux de votre petit monde là-dessus : vous verrez qu'il s'en suivra quelque chose. — J'oubliais de citer le plus riche, le plus fécond, le plus abondant, le plus précieux trésor d'actes de charité, qui est la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Certes cette dévotion n'est pas en dehors de votre état, ni du mien non plus. Plus on réfléchit, plus on comprend ce que Notre-Seigneur a voulu dire, et à qui il voulait parler quand il disait à cette pauvre malheureuse de l'Évangile : « Si vous

connaissiez le don de Dieu ! » Le tout, c'est d'avoir des yeux et de s'en servir.

Mille bonjours et demandes de prières à toutes. Ne m'oubliez pas, vous non plus, devant le Saint-Sacrement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXX

A M. l'abbé Boulenger

Ou-Fong-Tchouang, 11 décembre 1877.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous me rappelez, dans votre lettre du 5 septembre, mon dernier passage à Ribécourt, il y a déjà deux ans. Voyez comme nous vieillissons ! J'ai 33 ans passés ; ça me semble absurde, d'autant plus que je n'ai encore rien fait. Que de fois j'ai déjà dit, pour ma propre critique : « Nous passons notre vie à faire des projets ; et quand la mort viendra, nous dirons : Quoi ! déjà ? » — Si jamais je vous revoyais, je vous trouverais tout blanc, et je serais moi-même passablement passé de mode. Mais le bon Dieu renouvellera un jour notre jeunesse, en nous faisant passer par dessous les carottes ; et si, au ciel, on a la permission de causer, nous aurons des histoires à nous raconter et des questions à nous poser !...

Pauvre diocèse de Beauvais, pauvres campagnes, pauvres jeunes curés, qui dépensent leur vie à voir se perdre le malheureux petit troupeau de quatre ou cinq cents âmes qui leur est confié, tandis qu'il y a par ici tant de besogne, et de besogne nécessairement féconde !...

C'est pourtant vrai ce que vous dites de vos enfants de première communion : « Connaisant le milieu où ils vivent, le courant qui les entraîne, et le passé de ceux qui les ont précédés, il m'est impossible de compter sur eux pour

l'avenir. » — La perspective est certainement désolante, et le travail, dans ces conditions, peu encourageant. Et dire pourtant que notre peuple français, ainsi formé et grâce à ce que vous lui infusez, par votre travail sans espoir et par votre désolation même, est l'espérance de l'Église et la pépinière du sacerdoce, des Ordres religieux, des Missions Étrangères et de toutes les bonnes œuvres, qui ne signifieraient rien sans ce que la France fait pour elles ! Je crie toujours contre cette disproportion qui existe entre, un diocèse où il y a 600 prêtres pour 400 mille âmes, et une mission où il y a 20 missionnaires pour 12 ou 15 millions de païens. Il faut pourtant qu'il en soit ainsi : c'est au foyer qu'il fait le moins froid, et c'est cependant au foyer que l'on remet du charbon et que l'on augmente le feu. La France est l'un des foyers de l'apostolat pour le monde entier ; si on prenait 80 sur 100 de ses prêtres, dans 50 ans nous n'en aurions plus, et elle ne pourrait plus nous en envoyer.

M. X*** ne veut donc pas se mettre en mesure d'évangéliser un petit brin, avec la grâce sacerdotale ? Peut-on comprendre une *négligence* (1) pareille ! Ça ne fait-il pas serrer les poings ? Il m'écrit que le petit séminaire s'améliore de plus en plus. A force de s'améliorer, et depuis qu'il s'améliore, ne sera-ce pas bientôt un vrai paradis, et l'amélioration ne se traduira-t-elle pas enfin par des vocations plus nombreuses et meilleures ?... Quel malheur de gaspiller sa vie quand l'Église en a tant besoin ! Quand j'aurai le temps, je composerai un ouvrage en 25 volumes in-folio intitulé : *De la régénération du clergé par la musique*. Il y sera démontré que les anciens moyens ne suffisent plus ; il en faut de plus gracieux (2), etc., etc.

1. Mot picard qui signifie soit malpropreté, soit paresse, inertie, incapacité.

2. A l'époque du P. Aubry, et longtemps encore après lui, à Beauvais, comme d'ailleurs dans nombre de diocèses, la musique occupa souvent, soit au petit, soit même au grand séminaire, une place disproportionnée et fort préjudiciable aux études, à la gravité de la formation cléricale, et même à la santé des séminaristes. Depuis quelques années et peu à peu, se produit une modification dont profitera heureusement le chant liturgique.

Allez, je crois que la récompense d'un curé qui travaille, par le temps qui court, à conserver le règne de Dieu dans quelques bonnes âmes, sera une belle récompense. Songez donc, le ciel des prêtres ! Depuis la fête de la dédicace, je vis de ce mot : *Cælestis Urbs Jerusalem, beata pacis visio !* Quelle parole féconde ! — Tant que j'ai été en France, j'ai toujours craint pour mon salut. Depuis que je suis en Chine, bien que je ne sois qu'une *crapule*, je n'admets pas la possibilité de manquer mon ciel. Je ne comprendrais pas que vous ne pensiez pas de même, et que cela ne mît pas à la base de votre vie, et sous vos désolations de pasteur, un fond de joie intérieure et céleste ; sans compter les raisons qui vous y donnent droit *a fortiori* par rapport à moi. Je me demande si la vie d'un prêtre, placé dans le ministère en France, n'est pas plus méritoire que celle d'un missionnaire en Chine, à cause des douleurs morales.

Ma dernière tournée apostolique s'est bien terminée, par l'ouverture de plusieurs stations pleines d'espoir. Ainsi vont les affaires : nous nous installons dans un endroit ; peu à peu quelques recrues se détachent de la masse païenne, et viennent grossir le troupeau. Hélas ! n'est-ce pas le contraire de nos pauvres paroisses de France, où la masse fidèle diminue d'année en année, par la mort des vieux et l'apostasie pratique des jeunes ?

J'arrive, par exemple, dans un endroit où le missionnaire n'a pas encore fait station, et où une famille s'est faite chrétienne au commencement de l'année. Je m'installe dans le petit coin qu'on m'a préparé, et je prends les noms. Il arrive souvent, c'est même l'ordinaire, que, le mari ayant adoré, la femme fait la bête, et s'obstine à rester païenne. J'exhorte, je fais exhorter ; rien ! Ces *caboches* sont partout les mêmes, et cela prouve encore l'unité de la race humaine. Mais au moment où l'on ne s'occupe plus d'elle, la voilà qui vient adorer, et c'est fini, tout ira bien. Quelquefois il faut attendre un an, deux ans, pour que madame se décide. Je n'ai encore vu qu'un exemple d'une femme dont le mari est bon chrétien, et qui refuse avec constance de se faire chrétienne.

Quand j'ai bien fait connaissance avec la famille qui me loge, je me fais renseigner sur les familles païennes des environs : Quelles sont les familles qui habitent près d'ici ? Qui ont bonne réputation ? Qui n'ont pas d'obstacle, comme l'opium, la polygamie, des procès, des injustices, une part active dans les dernières persécutions, des inimitiés contre les chrétiens ? Je prends quelques noms ; j'envoie mon hôte ou mon catéchiste inviter à entendre la doctrine. Quelquefois il ne vient personne ; quelquefois il vient trois ou quatre, huit ou dix païens. Je les exhorte, je les presse, je fais valoir toutes les raisons. Pas un qui ne trouve la doctrine excellente ; mais ceci, mais cela ! Par politesse, quelques-uns promettent, sans envie de tenir, qu'ils adoreront l'an prochain. Il peut se faire que déjà, cette année, on obtienne deux ou trois adorations isolées ; mais pour une première visite, il n'y a guère plus à espérer. Il faut attendre que les esprits s'habituent à l'idée d'embrasser la foi chrétienne, et aussi que les grâces de Dieu, attirées dans cet endroit par la messe qu'on y a dite, aient produit leur effet. On baptise les petits enfants ; on instruit, on éclaire peu à peu sur tel ou tel défaut qui reste à corriger ; on apprend à prier, à garder les lois de l'Église ; on donne un calendrier de l'année ecclésiastique, un livre de prières et un livre de doctrine, quelque médaille, quelque image qui remplacera le Bouddha détrôné, force conseils bien entendu, cela ne coûte rien et vaut quelque chose ; enfin, on s'en va, au bout de quatre ou cinq jours. En voilà pour un an !

Si maintenant vous voulez savoir ce que j'ai trouvé chez mes nouveaux chrétiens en arrivant chez eux, ce que j'y laisse en les quittant, et ce que j'y retrouverai l'année prochaine en les revoyant, je vais vous le dire.

Un nouveau chrétien, en Chine, n'est pas ce que vous pourriez imaginer. Vous vous représentez un homme ardent pour la foi, prêt à verser son sang pour Jésus-Christ, plein de zèle contre ses anciennes superstitions et de dévouement pour l'Église, enfin dans toute la fleur de sa ferveur, qui ne pourra plus que diminuer. Ce n'est pas, hélas ! tout à fait cela. La

seule chose que j'aie remarquée, c'est que les nouveaux chrétiens rient et se moquent plus volontiers de leurs anciennes superstitions, moitié parce que le seul acte de se déclarer chrétiens les a éclairés sur la bêtise des choses païennes, moitié parce qu'ils sentent le besoin de donner ce signe de la sincérité de leur conversion, soit au Père, soit aux autres chrétiens. A part cela, un nouveau chrétien est un homme qui a fait acte d'adhésion à notre religion et mis le feu à ses idoles ; mais voilà tout. Il est vrai, c'est bien quelque chose, et, la grâce de Dieu aidant cette bonne volonté, d'autre part l'esprit humain cherchant naturellement à justifier par devant lui-même ce qu'il a fait, et à se convaincre qu'il a eu raison de le faire, la foi et la pratique viendront ; mais, pour le moment, il n'y a ni l'une ni l'autre.

Cet homme a entendu parler de la religion comme d'une association particulière ; — ces associations, fondées sur des raisons de commerce, d'intérêt, de politique ou de religion, abondent en Chine, et les Chinois y sont très portés. Il a donc entendu parler de notre association, et, attiré soit par la curiosité, soit par quelque raison extérieure et superficielle, ou même par quelque intérêt terrestre, réel ou supposé, il s'est dit : « Tiens ! si j'entraîs dans cette religion ! » Les trois quarts, les neuf dixièmes de ceux qui ont eu ce premier mouvement, quand ils s'informent ensuite, et quand ils entendent dire que notre association n'est pas, comme les autres, pour un intérêt matériel et pour le plaisir de s'associer, mais qu'elle tire à conséquence et entraîne pas mal d'obligations, rétractent leur première pensée après réflexion, et reculent devant un engagement qu'il faudrait prendre. Ils y reviendront peut-être ; mais, pour le moment, ils trouvent la chose trop dure. Quelques-uns pourtant ne reculent pas devant cet engagement. Il faut dire aussi que souvent, dès l'abord du moins, ceux qui l'acceptent ne le prennent pas au sérieux ; ils croient que c'est une manière de dire, comme leurs dictons chinois qui recommandent de *faire le bien* et puis... va-t-en voir s'ils viennent ! — Le fait est qu'aujourd'hui un homme qui vient d'adorer est pris au trébuchet. Il

peut se dédire, renoncer à la foi sans doute, et cela arrive bien chez les adorateurs baptisés ; mais c'est un vernis qu'on n'aime pas à avoir. On a son nom dans le cahier des Pères ; les chrétiens et les Pères vous ennuient de leurs som-mations périodiques ; et puis, ce n'était pas la peine de se mettre à dos les autres païens, en adorant ! On persévère donc généralement, sauf à réfléchir encore.

J'arrive donc chez mon nouveau chrétien. Je trouve un homme content de me recevoir, parce que c'est un honneur, mais païen dans toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, sa vie entière. Il ne croit absolument à rien de ce que je viens lui dire ; ou plutôt, comme il n'a jamais entendu parler de nos croyances, il n'en pense rien ; et le nom de *Religion du Seigneur du Ciel* ne représente, à son esprit, que quelque chose de très vague, une de ces religions banales et de convention comme il y en a pas mal en Chine, une cérémonie qui n'a pas de portée précise et ne tire pas à conséquence, une doctrine qui exhorte au bien, mais sans motif ni but déterminé, et voilà ! Il y a, dans cette religion, à prendre et à laisser ; chacun en fait ce qu'il veut, cela n'importe pas. Telle est à peu près l'idée qu'il se fait.

Il sait pourtant très clairement une chose : c'est que, dans cette religion, il y a des *Pères* ; que l'habitude des chrétiens est de les appeler *Pères et mères de l'âme* ; qu'on les respecte comme les envoyés de Dieu, et qu'il faut faire tout ce qu'ils vous disent. — Voyez-vous la *visibilité de l'Église*, et comme c'est toujours là ce qui entre d'abord dans les intelligences ? *Non potest civitas abscondi*. Il sait aussi que ma religion n'est pas nouvelle, qu'elle est répandue par toute la Chine et dans les *dix mille royaumes de la terre* ; cette considération est encore une de celles qui font impression et sur lesquelles *l'idée chinoise* se rencontre avec *l'idée catholique*. A tout ce que je lui dirai, mon brave homme répondra : « Oui, oui, oui ! » en regardant en l'air, en se nettoyant l'oreille ou le nez, en ajustant le bonnet de son enfant, en poursuivant une puce, en se grattant la tête, en débouarrant sa pipe, en cherchant enfin à occuper ses mains pour se donner une conte-

nance. La politesse, le respect qu'il a pour moi, sans savoir au juste pourquoi, demandent qu'il réponde: « Oui, oui, oui; » à moins qu'il ne s'exclame à la chinoise, avec une affectation ridicule d'enthousiasme à froid, sur l'excellence de ma doctrine, quitte à partir l'instant d'après fort tranquillement et de l'air le plus profondément indifférent du monde.

Je ne me contenterai pas de ces exclamations et de ces « oui, oui, oui, » absolument insignifiants. J'insisterai, j'arriverai à dire : « Mais sais-tu que c'est vrai, tout cela ? Ce n'est pas comme les bêtises de tes bonzes, qu'on répète à heures fixes sans en croire un mot, et en pensant à autre chose. Les articles de notre foi, il faut les croire, les croire dans ton cœur, les croire si bien que tu sois prêt à mourir plutôt que d'y renoncer ; et en attendant, en conséquence et en preuve de ta foi, mettre en pratique dans ta vie les obligations morales qui en résultent. Et figure-toi bien ceci : le Seigneur du ciel est partout et voit tout, même tes pensées ; il te récompensera ou te punira, selon ton mérite et la sincérité de ta foi. Car tu as une âme à sauver ; il y a un ciel et un enfer ; tu ne peux aller au ciel qu'en croyant et en pratiquant, etc. »

Ça lui semblera bien drôle, cette théorie. Il ne s'était pas imaginé que notre religion était comme cela. Toutes ces idées sont absolument nouvelles pour lui, et lui semblent fort étranges. Est-ce ébouriffant aussi, une religion qui demande à être prise au sérieux, une doctrine qui exige d'être, non pas débitée en maximes banales écrites sur les colonnes des pagodes et les portes des maisons, pour le coup d'œil des visiteurs et pour exercer la sagacité des lettrés, mais d'être positivement crue dans le cœur et mise en pratique ! Voilà qui est absolument contraire à la sagesse confucienne et à la civilisation chinoise, qui sont tout simplement, voilà mon dernier mot, *l'étouffement de la conscience et de la loi naturelle* ! — Mon pauvre homme en sera tout pensif et se dira en lui-même : « Tiens, si j'avais su, je n'aurais pas embrassé une religion si drôle ! On me l'avait bien dit que ces chrétiens étaient des gens pas comme tout le

monde ! Où me suis-je fourré là ! Je n'en fais pas d'autres ! »

Toutefois, comme ce serait ridicule de se dédire si vite, qu'il est trop avancé pour reculer, et qu'il y a là tout de même quelque chose qui le pique par son importance et qui réveille en lui un je ne sais quoi endormi depuis longtemps, depuis toujours, il conclut : « Enfin, essayons un peu ; c'est bien drôle tout de même. D'ici quelque temps, si ça ne me va pas, je m'en retirerai sans bruit. » — Notez qu'on trouve des chrétiens, baptisés depuis un an, deux ans, quelquefois plus, chez qui ces étonnements ne sont pas entièrement passés. J'en ai vu un, il y a trois mois, qui en était encore là après quatre ans de baptême. Il me disait, à la suite de la visite : « Père, je vois maintenant ! » Jamais on ne trouve cela chez les chrétiens baptisés enfants.

Pour le nouveau chrétien dont je parle, et qui n'est personne, mais qui est chacun de nos catéchumènes, j'achève son histoire. Je resterai quelques jours chez lui. Il continuera de se montrer fort poli. Quand je le quitterai, il sera un peu plus habitué à nos idées chrétiennes, saura faire le signe de la croix, réciter le *Pater* et l'*Ave* ; il promettra de persévérer, d'apprendre la doctrine et de prier, bien que la prière lui semble quelque chose de bien étonnant, surtout entendue à notre façon, qui a pour lui la singularité de n'être pas banale, mais de s'adresser à un Dieu vivant, provident, capable de l'entendre et de l'exaucer. Moi parti, il commencera par laisser de côté prière, doctrine et tout, par ne croire à rien, enfin par être fortement tenté de nous abandonner. Il reviendra, quelques jours après, à notre doctrine, avec des doutes dans l'un et l'autre sens, pour et contre nous. Il quittera tout de nouveau ; y reviendra par intermittences ; habituera petit à petit son intelligence à nos idées ; les prendra au sérieux, précisément par ce qu'elles exigent de lui ; verra qu'elles sont droites, précisément parce qu'elles sont radicales ; que ce qu'elles réveillent en lui, c'est ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, la conscience, le vrai homme enfin ; qu'une religion qui ne fait pas et n'exige pas cela, n'est pas vraie ; que ses superstitions d'autrefois étaient stupides ; qu'il a vécu

dans les ténèbres, et que ce qu'il apprend aujourd'hui pourrait bien être une lumière.

Le soleil, une fois entrevu de cette façon, achèvera de déchirer et de fondre le nuage. Quand je reviendrai dans un an, je trouverai un chrétien. Il me recevra avec ce regard et ce sourire dont je vous ai déjà parlé ; je sentirai en lui la foi ; je la verrai sur sa figure, dans ses yeux ; je la palperai, comme un os qu'on palpe sous la peau. Mgr Vérolles disait toujours : « La foi, chez ces gens-là, quand elle est venue, ça se palpe ; vous savez (avec le geste), ça se palpe ! » Je le baptiserai, lui et ses enfants ; et il m'en convertira d'autres.

Voilà l'histoire d'un nouveau chrétien... quand ça réussit ; et, grâce à Dieu, ça réussit souvent, par la force intérieure de notre christianisme ; — *Evangelium virtus Dei est in salutem omni credenti... Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Je vous disais, il y a quelques mois, que j'assistais au *miracle de Dieu* ; eh bien, le voilà ! je viens de vous le raconter. Il y a des variantes ; mais tel est le fond de ce que je remarque.

Mais il faut vous dire où je suis. Ma tournée du Sud-Ouest est finie. Je me suis reposé une semaine à Tsen-Y, et j'ai fait laver ma chemise ; — j'en ai deux, une de plus que les neuf dixièmes des Chinois ; on porte cela un mois, six semaines, cela dépend ; puis j'ai repris ma course vers l'Est, repassant à Hong-Kiang, que j'avais visité il y a neuf mois. Voici pourquoi je revois si tôt cette région. Au moment de la persécution, en 1869, nous avions ici des chrétientés pleines d'espérances. La persécution a fait disparaître un bon nombre de chrétiens. De ceux qui sont restés ou sont revenus au pays, la plupart ont apostasié. Il faut dire que peu d'entre eux étaient baptisés ou ne l'étaient que depuis deux mois. Après la persécution, quelques-uns rentrèrent dans le devoir ; puis, chaque année, il en revint quelqu'un. A mon premier passage, nous avions ici trois stations, et il me revint encore quelques familles ; enfin, il y a quelques mois, le mouvement de retour se produisit plus fort que jamais, tous les retarda-

taires promirent de se convertir d'ensemble, et nous prièrent d'avancer la date de la visite dans leur région.

Je viens de revoir à Hong-Kiang les trois enfants que je vous ai présentés autrefois (1); ils ont grandi. L'un d'eux, déjà baptisé, et à qui j'avais reproché de ne pas savoir sa doctrine, a fait de grands progrès; les deux autres ne savaient absolument rien à ma dernière visite; ils savent maintenant leurs prières et un peu de doctrine; la foi est venue. Je recule cependant leur baptême, moins à cause d'eux qu'à cause de leurs parents. Nous éprouvons un an au moins les catéchumènes adultes; et la foi est plus lente à venir chez les grandes personnes que chez les enfants, dont le Diable n'a pas eu le temps de corrompre l'intelligence; — *Malitia nondum mutavit intellectum ejus*; ils ont encore *cette âme naturellement chrétienne* (2) que même les Chinois reçoivent du bon Dieu; il faut la sagesse de Confucius pour l'étouffer, et elle n'y parvient complètement que chez les lettrés, farcis de ses maximes banales.

Il y a neuf mois, je vous écrivais de Hong-Kiang que j'allais faire des promenades sur la montagne avec mes enfants, et que les petits païens regardaient d'un œil d'envie. Cette année, la veille de son Immaculée Conception, la Sainte Vierge m'a fait cadeau d'une famille de huit personnes, que j'avais inutilement attaquée à ma précédente visite; justement, dans cette famille, il y a trois petits garçons qui ont paru fort contents de devenir chrétiens. Le christianisme plaît naturellement aux enfants, et le missionnaire est leur ami. Quelques autres recrues me sont venues encore, et le troupeau s'est trouvé augmenté pour fêter la Sainte Vierge; et puis, on a jeté d'autres semences aux environs. Mon pauvre petit simplet boiteux prie et apprend très bien; il a bonne mémoire, est fort gentil sous ses loques; mais la plaie de sa jambe devient horrible, je l'emmène pour lui faire subir un traitement à Tsen-Y.

1. Voir lettre CCLXXXV, p. 330

2. Tertullien.

Encore un souvenir de Hong-Kiang. Un jour, je suis appelé près d'un malade, à plusieurs kilomètres du village. J'y vais par un temps affreux et par des chemins impraticables. Le maître de la maison se cache, pour échapper à ma présence et aux exhortations qu'il prévoit. Je couche cependant chez lui. Le lendemain, à mon retour, passant par un chemin étroit, boueux et escarpé, au sommet d'un rideau de trois mètres de haut qui dominait la rizière, je m'aperçois que je me suis trompé de route ; je veux tourner ; ma mule tombe à la renverse, et nous dégringolons de trois mètres de haut dans la rizière. Je n'étais pas fier, mais je ne puis pas dire que je n'étais pas frais ! Je me lavai et me séchai dans une maison païenne et je revins. L'aventure fit, dans le pays, un bruit salubre. L'homme chez qui j'avais logé et qui s'était caché, étant venu peu après à Tsen-Y, y tomba malade à son tour chez son parent, et promit de se convertir s'il guérissait. Il est guéri et il vient de faire sa soumission ; je l'attends demain ; il me dira si je puis faire station dans son village.

Les malheureuses stations de cette région qui ont donné des apostats, sont pleines de misères morales de toutes sortes. Voyez dans quelles conditions je suis reçu ici. L'homme qui me loge a été baptisé il y a 8 ans ; la persécution l'a rendu apostat, un mois après son baptême. Cette année seulement, il revient et me demande d'habiter dans sa maison. Or, il était marié au moment de son baptême ; depuis, et tout en gardant sa femme légitime, il a pris ce qu'en Chine on appelle une *petite femme*, chose très acceptée dans le pays. Je le croyais disposé à renvoyer cette dernière ; or, je la trouve toujours chez lui, ainsi que la *grande femme* ; même elle dirige l'administration de la maison, et il est à craindre que le maître ne veuille pas se débarrasser d'elle. Il n'a pas l'air de se douter de l'irrégularité d'une pareille situation, et paraît sincère dans son désir de retour. La *petite femme* fait du zèle et veut se convertir, elle aussi ; enfin, j'espère une solution satisfaisante. Vous avez là un échantillon des jolies choses que nous trouvons chez ces apostats, devenus heu-

sement très rares au Kouy-Tchéou. Quant à cette irrégularité matrimoniale, elle est commune chez les païens ; les riches, les mandarins, ont jusqu'à cinq et six femmes. Il faut avoir un fond d'idées chrétiennes pour en être choqué.

Je vous remercie des bonnes choses que vous m'envoyez ; ces richesses arriveront en 1878. Si ma mémoire et ma reconnaissance avaient besoin d'être rafraîchies, ce serait le cas. Ces précieux liquides me serviront à des usages plus matériels ; mais le spirituel, tant que nous sommes sur la terre, a besoin de s'étayer sur un piédestal de chair — *prius est vivere*. Je vais toujours bien du reste, et je ne passe plus huit jours à Tsen-Y, au repos, sans avoir des picotements dans les jambes. Vive la vie de rouleur ! On se fait un besoin de ces péripéties de la visite des chrétiens : arriver dans une station ; trouver son monde plus ou moins malade ; le remonter, attirer les païens ; se demander si on en gagnera ou non ; en obtenir quelques-uns et aller recommencer ailleurs.

Souvenez-vous toujours, et rappelez aux bonnes personnes qui pensent encore à moi, que ma meilleure richesse et mon plus grand besoin, c'est l'aide de leurs prières et de leurs mérites, offerts pour nos œuvres.

Mes meilleures amitiés à M. H***. Pâques approche ; je me brouille avec lui, s'il ne s'exécute pas cette année et pour toujours.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXVI

A son Frère

Ta-Pin-Tchang, 6 mars 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Je commence par te remercier de m'avoir envoyé l'opuscule de M. Bourquard : *Réponse au P. Botalla sur la composition des corps*. Très intéressant, très curieux, assez triste, ce document n'est pas fait pour me retirer mes craintes sur les universités catholiques. Si sévère qu'on me trouve pour elles (¹), je me suis fameusement retenu en écrivant ce que tu as lu. La tournure ridicule et personnelle que prend cette controverse sur la composition des corps, montre assez qu'il manque quelque chose, et qu'on pourra voir des combats entre ces universités. Si l'opuscule du P. Botalla n'est pas dans les *Études des Jésuites*, je le voudrais. J'ai vu, dans ces *Études* mêmes, un résumé de l'œuvre, et je sais l'état de la question. Je pencherais, quant au fond, pour M. Bourquard, en ce qui est de cette seule question. Mais, ai-je la berlue ? je croyais que le P. Ramière soutenait la possibilité de concilier le système de S. Thomas avec la théorie chimiste moderne en ce qu'elle a de sérieux, et en ceci j'abonderais dans le sens du P. Ramière. M. Bourquard se donne des torts bien graves, il insulte ridiculement Botalla, Ramière et Palmieri, qui ne sont pas les premiers venus ; il les travestit en des contempteurs de la scolastique et de S. Thomas, dont ils ne se sont écartés qu'en des points accidentels et pour qui, je le sais, ils ont plus que du respect ; il exagère et rend fausse et dangereuse l'obéissance qu'on doit à S. Thomas et à la scolastique, qu'il faut suivre dans le fond et dans l'ensemble, mais dont on a raison de s'écarter en quelques détails — inutile peut-être de s'écarter d'elle en ceci ; — il

1. V. *La méthode des Études ecclés.*, 2^e édit., Desclée et Retaux, Paris.
Œuvres complètes de J.-B. Aubry.

trahit certaines haines étroites et dangereuses, haines intellectuelles qui existaient à Angers, mais qui restaient latentes ; il accuse les Jésuites de faire une guerre sourde aux universités catholiques, et il leur déclare, à eux, Jésuites, au nom des universités, une guerre scandaleuse. Tu verras, tout cela tournera malheureusement : œuvre hâtée, à Angers surtout, œuvre malsaine.

J'arrive à ce que tu me racontes des fureurs de certains libéraux contre les *Études des Jésuites*, contre le P. Ramière et bien d'autres, et de leurs admirations pour le *Correspondant*. C'est absurde et anticatholique, voilà tout. Je serais curé en France, et un de mes paroissiens, fût-il empereur, me soutiendrait de ces thèses, je lui relèverais le menton. Te voilà curé ; ne sois ni un brouillon ni un turbulent, cherchant chicane aux gens du monde, ou les faisant sortir mal à propos de leur bonne foi — les libéraux instruits ne sont pas dans la bonne foi — ni ce que l'Écriture appelle *canis non valens latrare*. Ce rôle est celui de trop de curés qui jurent par M. le Marquis, forment leurs opinions sur celles de M. le Marquis, adoptent sur l'Église et les choses religieuses les jugements de M. le Marquis, courbent la tête à chaque sentence portée par M. le Marquis, ou du moins permettent à M. le Marquis de croire qu'ils pensent comme lui, eux les représentants de l'Église et de sa foi, ou du moins n'oseraient jamais, devant M. le Marquis faisant des sorties contre tout ce qu'un catholique doit respecter et embrasser, faire entendre un seul mot de rectification, ne serait-ce que pour affirmer leur conviction.

Tu es curé ; as-tu, dans ta paroisse, quelques hommes instruits qui soient *libéraux non catholiques* ? La situation est nette et facile ; ils savent d'avance que tu ne peux pas penser comme eux, quoique tu puisses être bien avec eux pour les ramener à Dieu. As-tu des hommes instruits *libéraux catholiques* ? Ta situation est délicate et difficile ; ils sont avec toi sur beaucoup de points ; il faut rester avec eux sur ces points, et rester séparé d'eux dans les affaires libérales ; tu n'as pas le droit de leur laisser croire que tu penses comme

eux en ceci, toi leur curé qui, inférieur à eux personnellement, as cependant sur eux l'autorité doctrinale. Pour ta conduite pratique vis-à-vis d'eux, je n'ai rien à te dire, ceci est aussi variable que les situations sont variées ; ne t'inféodes pas, reste leur supérieur ecclésiastique, et ne deviens pas leur valet ou leur courtisan. Pour ta conduite doctrinale, veux-tu éviter bien des ennuis, des avilissements, des situations épineuses et des hontes ? Je te conseille vivement un seul et premier coup de hardiesse. La première fois qu'on te fera une tirade de ce genre, tu réponds bravement, aussi courtoisement et délicatement que possible, et sauf les modifications de détail commandées par la situation et inspirées par les circonstances, quelque chose comme ceci : « Monsieur, je n'ai ni l'autorité, ni la prétention de vous faire changer vos idées et de vous amener aux miennes ; mais vous connaissez trop bien la constitution de l'Église, l'autorité du Saint-Siège pour nous, et notre absolue soumission à ses doctrines, enfin le sentiment reçu aujourd'hui très généralement dans l'Église et appuyé sur des documents ayant force de loi, pour vous étonner de me voir penser tout juste autrement et contradictoirement à ce que vous venez de me dire. J'ose ajouter que je ne vois pas le moyen d'être vrai catholique en pensant comme vous, excepté moyennant un état de bonne foi ou de conscience erronée qui peut excuser, au point de vue du salut personnel, des erreurs plus grandes encore que la vôtre — *Quicumque vult salvus esse, ante omnia opus est ut teneat catholicam fidem*. Ce n'est ni un Jésuite, ni Veuillot qui ont dit cela, c'est S. Athanase. » Gobe ça ! Tu verras la triste figure qu'on te fera du coup, et toi, tu auras tout bonnement fait ton devoir, tu auras de plus nettoyé ta situation pour l'avenir, c'est quelque chose. Te sens-tu un peu plus en force et disposé à soutenir, non pas des controverses, mais une petite dispute fort simple et fort nette, où tu es toujours sûr de n'être pas enfoncé ? Dis quelque chose comme ceci : « Monsieur le Marquis, vous voulez vivre et mourir catholique, n'est-ce pas ? — Oui. — Être catholique, c'est penser ce que pense l'Église, et prendre le christianisme non à

votre sens privé, mais au sens de l'Église ? — Assurément. — Eh bien, puisque vous voulez être catholique, faites deux choses : 1^o cherchez bien où est l'Église et quel est son organe ; 2^o examinez sérieusement, et en dehors de votre sens privé, quel est, sur la question que vous venez de traiter, le sentiment de l'Église, défini ou non ; s'il est défini, vous ne sauriez pas l'abandonner sans cesser d'être catholique ; s'il n'est pas défini, mais seulement *enseigné*, votre obligation subsiste, et elle est proportionnée au degré de clarté des documents qui expriment ce sentiment : *Quicumque vult salvus esse*. Je vous livre Ramière, Veillot, dans une certaine mesure même les Jésuites, puisque ce sont des hommes ; je vous permets d'aimer le *Correspondant*, à moins que ce ne soit à cause de ses écarts, s'il en a, et de son esprit, s'il est mauvais, et de ne pas aimer l'*Univers*, les *Études des Jésuites* ; rien de tout cela n'est l'Église ; mais ce que je ne vous permets pas, c'est, une fois connu le sentiment de l'Église, de ne pas lui sacrifier tout ce qui, dans vos idées ou dans celles des hommes les plus aimés de vous, va contre ce sentiment. Ou bien la logique n'existe pas, ou bien vous ne pouvez être catholique que de cette manière. »

Oui, tu as raison, le *Correspondant* a ce qu'il faut pour plaire aux gens du monde, mais un esprit détestable pour nous autres prêtres. C'est un triste recueil ; tu verras qu'il finira bêtement, comme tout ce qui est mal enfilé. Je concéderais que Veillot a des défauts ; que le P. Ramière est brouillon, écrivassier, que ses ouvrages sont hâtés, brusqués et très mal faits, par exemple son livre *Les Espérances de l'Église*, où il y a de si bonnes choses ; mais cela n'empêche pas le P. Ramière d'avoir, en toutes choses, l'idée juste, l'idée catholique ; qu'il y a, chez les Jésuites, plusieurs choses désagréables et nuisibles, non à la cause catholique, mais à la confiance et à la sympathie qu'ils devraient inspirer, ce qui ne les empêche pas d'être au premier rang parmi les ouvriers de l'Église ; mais je lui servirais fort nette la définition du catholique, et la distinction entre ce qu'il peut ou ne peut pas repousser. — Ne sois pas, dans ces questions, brouillon

et provocateur ; mais garde la dignité de l'Église, et au mot de S. Athanase ajoute, dans ton programme, le mot de l'Écriture : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem*, c'est-à-dire que, pour sauver son âme, il faut avoir le courage de ses opinions.

Bravo, ce mot sur les Templiers qui n'ont pas eu de saint ! C'est la grande mode libérale d'abominer les Templiers, de plaindre ce pauvre Galilée, et autres sornettes ! — Horrible, cette définition du sacrement : *Un pétard divin*. Scarron n'a travesti que Virgile ; va-t-on travestir la théologie sur ce ton (1) ?

Je ne devrais pas tarder beaucoup à recevoir des nouvelles de ta paroisse, si les lettres mettaient deux mois et demi à venir comme auparavant ; mais, à cette époque de l'année, elles viennent plus lentement. Le premier de l'an, qui tombe en février, est l'occasion, pour tout Chinois qui a si peu de sapèques que ce soit, de quinze jours d'absolu repos ; la poste chôme comme tout le reste... J'ai grand'faim de savoir où vous êtes tous les trois.

Il y a, dans les situations délicates de bien des paroisses, par le temps qui court, un certain tempérament composé de fermeté et de ménagement, lequel ne se commande pas, surtout à distance, n'est pas susceptible d'être réglé par une résolution détaillée et prise d'avance, et qui, même dans le présent et sur place, est fort difficile à trouver, à moins de beaucoup de jugement et de prudence ; c'est le cas de dire : *Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini*. Compte sur la grâce de Dieu pour t'aider, et va en toutes choses simplement et le moins mal possible. Un bon curé, n'importe où, trouve toujours quelque chose d'utile à faire ; il est assez ordinaire que les fruits les plus précieux de son zèle et de sa

1. M. l'abbé Caux, ancien disciple et ami de S^t-Sulpice, professeur d'Histoire au grand séminaire de Beauvais, faisant le procès des Templiers, leur reprochait surtout de n'avoir pas produit un saint. Un élève lui objecta la Société de S^t-Sulpice, qui n'en a jamais produit non plus. — Cette définition grotesque du sacrement est d'un professeur de Dogme.

piété soient ceux qu'il n'a pas vus, et sur lesquels il n'a pas eu la consolation de compter.

Dans ta paroisse, évite, autant que possible, les chicanes de maire et d'instituteur ; c'est la grêle ! et il n'est pas toujours facile de les éviter, souvent même ce n'est pas possible. Ces chicaneux empoisonnent la vie et paralysent le ministère d'un curé, surtout quand il a mis les torts ou une partie des torts de son côté, ce qui arrive quelquefois. La situation d'un curé, en France, est bien délicate et cent fois plus épineuse et moins libre que la nôtre ici, quoique la nôtre soit incomparablement plus pénible sous plusieurs autres rapports. Une chose pourtant est consolante, c'est que ce n'est jamais par le zèle qu'on se blouse, pas même par l'*excès du zèle*, car le mot *excès du zèle* est un mot absurde qui exprime une idée fausse ; il n'y a pas d'excès du zèle. On se blouse par défaut de zèle ou par les maladresses, par les misères humaines qu'on ajoute à son zèle. Il est d'expérience que les gens même indifférents aiment à voir du zèle dans leur curé.

Je viens de lire un paquet de l'*Univers* jusqu'au 1^{er} décembre : affreuse situation ! Tu dis bien, « on se croirait près de la fin. » Quels horribles hommes dans cette Chambre ! — Je n'ai pas vu, dans ce journal, les articles dont tu m'as parlé : *La synthèse libérale* ; je les trouverai peut-être dans les *Annales* de Chantrel.

Adieu, mille bons souhaits à nos parents et à toi ; soyez heureux et tranquilles. Vite des descriptions : paroisse, église, maison, jardin...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXVII

A M. l'abbé Boulenger

Ta-Pin-Tchang, 10 mars 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Votre lettre du 26 novembre est, depuis 15 jours, dans mon havresac, demandant une réponse ; je ne sais plus à quelle époque je vous ai écrit, en janvier, je crois. Votre lettre me donne du pauvre M. Boulenger des nouvelles assez inquiétantes ; la précédente le disait mieux, et le voici retombé encore. Si votre hiver a été en proportion du nôtre, il a dû être très rude, surtout pour les malades ; nous avons eu deux de nos plus vieux missionnaires — 38 et 40 ans, douze ans de mission, voilà ce qu'on appelle *vieux* — qui ont manqué d'y passer, et qui l'ont échappé belle ! J'espère que le bon et solide fond de santé de M. Boulenger l'aura encore sauvé cette fois, et vous pensez si j'attends avec assez d'impatience votre prochaine lettre ; j'ai la confiance qu'il est toujours avec vous, et qu'il recevra encore mes souhaits et mon plus affectueux bonjour. N'est-ce pas là un des côtés les plus durs de notre position et un de nos plus grands sacrifices, de n'apprendre ce qui arrive à ceux qui nous sont chers que longtemps après, et puis de ne pouvoir leur répondre qu'avec la même lenteur, en sorte que nos réponses tombent fort mal à propos ? Vous pensez si, malgré la distance, je suis souvent en France et avec vous par la pensée, et si je m'inquiète de tout ce qui arrive à mes parents et à vous.

Les nouvelles du Grand Séminaire ne me laissent pas tout à fait indifférent ; il est assez naturel qu'on *s'intéresse* à une œuvre à laquelle on a travaillé, en ce sens qu'on aime à savoir comment elle tourne, et si ce qu'on avait prévu pour elle se réalise.

J'ajoute que les nouvelles du séminaire ont pour moi un intérêt utile *d'expérience*. Je suis résolu à suivre, le moins mal possible, le mouvement d'idées qui s'opère en France ; il a toute son application dans les séminaires. Je voudrais être au courant de tout ce qui se passe dans l'intime de tous les séminaires de France, comme je suis au courant de celui de Beauvais, et pour la même *raison sérieuse* ; mais ce qui se passe à Beauvais est, plus ou moins, ce qui se passe ailleurs, j'en ai une grande quantité de preuves dans ma mémoire et dans mes papiers.

J'observe aussi, autant que je le puis, ce qui se passe dans les universités. Quelques-uns de ceux qui ont lu ce que j'ai écrit là-dessus, me trouvent sévère pour elles ; cependant, je n'ai pas écrit par boutade, et je me suis bien retenu pour ne dire de ma pensée que ce qui me semblait certain. Je crains que cette œuvre ne soit commencée trop laïquement ; on se jette dans le faux avec un enthousiasme déplorable. Espérons que plus tard, la situation du Saint-Siège s'étant rétablie, l'ordre social en France s'étant remis sur ses jambes, un bon et stable gouvernement étant au pouvoir, avec assurance de durer et avec résolution et énergie d'entreprendre et d'achever cette œuvre effrayante de la *restauration de la France*, l'Université d'Etat étant abolie, espérons, dis-je, qu'alors les universités catholiques subiront une modification profonde, consistant surtout à centraliser toutes leurs forces en une administration, une institution unique, inspirée plus directement et plus *pratiquement* par Rome. Car, remarquez-le, les évêques fondateurs se proclament ultramontains ; ils crient que leur œuvre est tout imbue *d'esprit romain* ; je crois tout le contraire, et le *factum*. Bourquard d'Angers (1), qui a dû passer par une délibération ayant de la portée, est la preuve éclatante d'une *méfiance pratique* contre les *idées romaines pratiques*. Ce *factum* m'a paru horrible comme esprit et comme pronostic ; il est la falsification d'une vérité dont M. Bourquard s'arme contre

1. Voir la lettre du 6 mars 1878.

le P. Botalla, le P. Ramière et plusieurs autres — comme un voleur s'arme d'un bon fusil contre le propriétaire même de l'instrument.

L'histoire du P. Curci est curieuse sans être étonnante. Cet homme est très éminent, surtout comme théologien. J'avais lu quelque chose de sa théorie : « Parti que prendrait un jour, après Pie IX et de guerre las, le Saint-Siège, d'en finir avec la situation actuelle, qui est anormale et incapable de durer ; et puisque personne ne veut aider le Saint-Siège à recouvrer son ancienne situation, puisque même le retour à cette ancienne situation paraît impossible à concilier avec la manière d'être actuelle et future de l'Europe, obtenir un arrangement et une nouvelle situation, aussi digne de l'Eglise, mais sur d'autres bases. » — C'est hardi ! J'avoue que depuis longtemps j'avais dans la tête quelque chose de cette idée, qui, sans doute, doit solliciter aussi beaucoup d'esprits même non libéraux. Cependant, je me suis toujours défié de la théorie du P. Curci et du plaisir qu'elle me causait. Si Rome lui oppose une déclaration expresse, je n'aurai pas de mal à regarder ce plaisir comme un mauvais sentiment, et à le renier comme une tentation de libéralisme. Jusque-là cependant, je fais une réserve et suis curieux de voir la suite de la question (1).

Je voudrais avoir un quart d'heure à passer avec notre ami X***, pour lui dire en résumé ceci : « Vous voulez être catholique ; donc vous voulez penser comme l'Eglise ; assurez-vous bien sur la question de savoir où elle est, qui la représente authentiquement, et qui a mission d'exprimer ce qu'elle pense. Une fois ceci trouvé, arrière tout le reste : influences de famille et de milieu, distinction d'esprit, considérations politiques, journaux, revues, etc. N'interrogez et n'écoutez que cet organe authentique de l'Eglise ; cherchez à bien saisir la *pensée de l'Eglise*, et quand vous la tiendrez, dites-vous bien : Voilà ce qu'il faut croire pour être

1. La théorie du P. Curci fut plus plus tard condamnée par Léon XIII ; et le P. Aubry se réjouit d'une décision qui mettait fin à son incertitude.

sauvé de l'enfer en l'autre vie, et de la sottise en celle-ci... »

Oh ! la pauvre France, quel détraquement, quels craquements de tous côtés ! Qu'il lui faut de temps ou pour achever de périr, si c'est à cela qu'elle va, ou pour revenir à la santé, si Dieu veut qu'elle y revienne... !

Pardon de m'étendre sur ces choses ; j'aime tant à causer de cela, j'en cause si peu, et je serais si heureux d'avoir de temps en temps une après-midi à passer avec notre vieil ami de Carlepoint, pour refaire avec lui les constitutions de l'Europe, ce qui est très amusant et sans grand inconvénient pour les trônes ! — J'oubliais, à propos du P. Curci : une partie de sa théorie m'a choqué et me semble libérale, utopistique et absurde : c'est celle où il propose *un plan* de reconstruction du pouvoir temporel, entrant dans le détail, supposant un roi d'Italie vraiment catholique, et faisant de la puissance séculière et de ses agents, comme les fonctionnaires de l'Église au département des affaires civiles, etc... Voilà qui est ridicule et dangereux, et qui ne m'inspire aucune sympathie. Je ne crois pas que jamais le Saint-Siège veuille et doive avoir, même dans son temporel, un ministère et une administration laïques, ce serait funeste.

Monsieur X*** ne m'a pas encore répondu ; s'il m'écrivait et qu'il touchât aux questions dont je le vois plein, je tâcherais de ne pas le rendre furieux ; mais cependant, et aussi délicatement que possible, de lui souffler ceci : « Monsieur, je vous accorde tout ce que vous voudrez, pourvu que vous m'accordiez deux choses : 1^o notre obligation, à tous, de bien constater qui est-ce qui a le droit de se dire *l'Église* ; 2^o notre obligation de nous ranger à l'avis de l'Église. » — Ces gens-là, voyez-vous, sont protestants de tendance et d'intelligence ; il n'y a, entre eux et les protestants de profession, qu'une différence de degré, que le libéralisme tend à effacer de plus en plus. On en est réduit, avec eux, à revenir à ce principe premier de toute discussion religieuse : *Cherchez l'Église.*

J'ai appris la nomination de Mgr Obré comme évêque auxiliaire. Les hommes sérieux se réjouiront de cette solu-

tion, bien qu'elle ne soit encore que provisoire ; et si, à la mort de Monseigneur, on devait prendre son successeur dans le diocèse, mieux vaudrait encore garder Mgr Obré. — Ce pauvre Mgr Gignoux, dans quel triste état de maladie on me le montre aujourd'hui ! Les affaires de votre Église eussent été belles, si M. Dutilleul était resté au ministère ; car il est bienveillant et il aurait été puissant. Mais son pouvoir a dû être éphémère. Il est à souhaiter qu'il revienne au pouvoir, si Mac-Mahon reste encore deux ans sur le trône, ce qui vraiment est bien douteux. Gare qu'on ne vous oblige tous, un de ces jours, à venir vous réfugier au Kouy-Tchéou pour fuir la guillotine ! Quelle crise, et pour la France et pour l'Église !

Pour mon travail sur la *Méthode théologique* (1), le P. Bocquet avait pris d'abord le parti de ne pas le montrer en manuscrit ; le parti était meilleur ; cédant aux instances de mon frère, il le lui a envoyé ; soit ! Que vous en preniez connaissance, rien de mieux ; mais il ne faut pas répandre la chose, ce serait tout juste le contraire de ce que je désire, peut-être aussi le contraire de la prudence. Si je continue ce travail, ce ne sera que très lentement ; j'ai recueilli beaucoup d'idées, mais tout cela n'est ni classé ni rédigé, et vous pensez si ma vie me laisse du temps, me donne facilité et tranquillité pour le genre de travail qu'il faudrait consacrer à une semblable étude. Je verrai au jour le jour, et je ferai tout doucement mon possible pour avancer. — Maintenant, j'arrive à mes aventures.

Je vous ai dit précédemment que j'étais rentré à Tsen-Y invalidé ; puisque je ne vous parle pas de mon état sanitaire, c'est qu'il est bon ; la soupe à l'oignon m'a réchauffé, et me voilà en route. En causant géographie avec vous l'an dernier, j'ai dû vous dire que la route par laquelle nous allons de Tsen-Y à la Capitale du Kouy-Tchéou, traverse, en barque, un grand fleuve. Je suis au bord de ce fleuve, en visite

1. Cet ouvrage remarquable, paru en 1890 et réédité en 1900, forme le tome IX^e des *Œuvres complètes* du P. Aubry ; il a reçu les approbations les plus belles et les éloges les mieux motivés.

de chrétientés. Les stations que je parcours me paraissent plus ingrates et moins faciles à remuer que les précédentes ; mais elles comptent des chrétiens, il faut les voir, et il y a toujours espoir de gagner peu à peu un certain nombre de païens. Les stations que j'ai à visiter s'échelonnent sur la route de la Capitale, de manière à former deux lignes, que je suis, l'une en m'écartant de Tsen-Y, l'autre en y revenant. La première s'appelle Lo-Se-Yen, à une forte journée de Tsen-Y ; j'espère qu'elle se dédoublera l'an prochain. Nous aimons à multiplier ainsi les stations là où il en existe déjà, pour relier les chrétientés les unes aux autres, faciliter les rapports entre elles, et simplifier l'administration. Car ce n'est ni un petit problème ni une petite préoccupation de savoir comment, les chrétiens se multipliant et les missionnaires ne se multipliant pas assez, nous pourrons y suffire dans quelques années. Dieu y pourvoira sans doute, comme il y a pourvu jusqu'à présent, puisqu'on a pu entretenir ce qui est fondé et multiplier déjà les œuvres ; mais nous avons le devoir de nous en inquiéter. Que les curés de France qui se tourmentent de savoir ce qu'ils feront, quand leurs paroissiens ne leur donneront plus rien à faire, viennent nous rejoindre, et il y aura compensation. Certains curés feraient certainement plus de bien à leur troupeau, et toucheraient les cœurs plus vivement et plus efficacement, quoiqu'en une seule fois, s'ils partaient pour les missions, au lieu de rester dans leur paroisse à travailler sans fruit, à prêcher des populations blasées, endurcies ou de mauvaise volonté. Ici, il y a toujours à faire, et personne n'est inutile, tant s'en faut.

Me voici à Lo-Se-Yen. C'est un fort village, composé de familles chrétiennes, dispersées sur un espace de deux lieues. Aussi ai-je assez de mal à réunir mes néophytes, surtout les femmes, grâce à leurs petits pieds, grâce surtout au préjugé chinois qui tire parti contre nous de l'usage que nous avons de réunir hommes et femmes dans un même lieu ; tant il est vrai que moins un peuple est pudique, plus il est pudibond. C'est bien à peu près comme à l'époque des Catacombes, et j'ai souvent occasion de constater la similitude

qui existe entre notre situation ici et celle du clergé aux premiers siècles de l'Église, sous le rapport de la calomnie acharnée contre les chrétiens ; mais elle leur est utile comme alors ; ils savent fort bien que ce dont on les accuse est faux, et leur foi en est confirmée sur tout le reste de la religion. Les païens sont arrêtés par ces calomnies et viennent moins ; mais quand ils viennent, ils sont plus solides. Beaucoup de païens, à Lo-Se-Yen, sont venus causer religion et écouter la doctrine ; tous avouent qu'elle est excellente, qu'on s'est bien trompé sur le compte de la religion chrétienne, que c'est une chose nécessaire de se faire chrétien. Je les bourre et les fais bourrer de l'idée d'une autre vie avec alternative de ciel ou d'enfer ; c'est encore ce qui décide et convertit. Quelques chefs bien posés, venus plusieurs fois pour écouter, causer et questionner, sont à deux doigts de se faire chrétiens ; des influences étrangères les arrêtent encore. Je le regrette sans doute, mais je m'en console ; il est rare qu'un homme se convertisse du premier coup ! L'utilité du temps et de la réflexion pour amener à nous les âmes, est un puissant argument de la vérité de notre doctrine. Les bonnes vérités que ces braves gens ont entendues, et qu'ils auront le temps de méditer d'ici l'an prochain, fermenteront dans leur esprit et agiront en eux *per modum seminis*. C'est la loi : rien ne se produit, dans le christianisme, que *per modum seminis* ; je suis rempli de cette idée depuis le jour de la Sexagésime, où nous lisons l'Évangile de la semence, *Semen est verbum Dei* ! Que ce mot est donc philosophique et chrétien ! Bien qu'il m'ait frappé depuis longtemps, il me fallait venir en Chine pour en comprendre tout le sens et la portée. Une parole jetée dans une âme agit sur elle peu à peu ; un chrétien jeté seul dans un pays païen, s'il est fidèle, prépare les voies, rien qu'en faisant connaître la religion, en donnant occasion au missionnaire ou aux catéchistes d'apparaître, et en faisant venir de bonnes idées. Une prière faite, une messe dite dans un pays voué tout entier au paganisme, chasse bien des démons et fait descendre bien des grâces ! J'oubliais de vous citer

un dicton chinois qui court ici sur notre compte ; il est très beau et constate un fait fort étonnant pour les Chinois et fort peu étonnant pour nous : « Cette religion chrétienne, elle gagne toujours du terrain, si peu que ce soit, et n'en perd jamais ! » Ce sont les païens qui disent cela ; et ils savent bien que nous sommes une grande et indestructible puissance ; ils ont tant de fois essayé en vain de la détruire !

Ma récolte, à Lo-Se-Yen, ne s'est pas bornée absolument à des espérances ; le bon Dieu m'a donné un acompte. Le marché s'est justement conclu ce matin. Vous allez voir la parabole de la semence. A deux lieues de Lo-Se-Yen, habite une famille chrétienne ; le père était seul baptisé, mais tiède et négligent. Après l'avoir réchauffé lui-même, j'ai pu baptiser son fils, sa bru et leurs enfants. Et voilà qu'il m'amène un jeune maître d'école intelligent et honnête, son voisin. — Nous sommes plus friands de convertir les maîtres d'école chinois, à cause de leur facilité pour apprendre la doctrine, d'une certaine influence qu'ils exercent, et des services qu'ils peuvent rendre à nos œuvres, quand la foi est bien entrée dans leur vie, intellectuellement et moralement. Ce maître d'école, quand il était enfant, était allé écouter un missionnaire de passage au pays, mort depuis 8 ans ; il avait gardé le souvenir des paroles du prêtre, tout en pratiquant des superstitions, *parce que c'est l'usage* — premier principe de morale chinoise. « Je savais bien, me disait-il hier, que c'était faux et ridicule ; et j'avais gardé en moi l'idée de me faire chrétien. » — Il est venu me voir à Lo-Se-Yen. Il hésitait encore, et cela se comprend ; les païens dont il instruit les enfants les lui confieraient-ils encore, s'il se faisait chrétien ? Je l'ai pressé et fait presser, sans outrer la mesure pourtant, car vous sentez les inconvénients. Il a pris 15 jours pour tâter le terrain et réfléchir encore. Revenu hier soir, il *adorait* ce matin, et retournait à son école. — « Te voilà chrétien, lui ai-je dit avant son départ ; à toi maintenant de convertir les païens de ton endroit ; c'est ton affaire. L'an prochain, j'irai chez toi, prépare-moi une bonne

moisson ! » Il y travaillera ; et s'il n'y réussit pas l'an prochain, il y réussira peut-être dans 10 ans. Soyons patients, puisque nous sommes éternels !

Avant de quitter Lo-Se-Yen, il m'est arrivé une aventure dont vous pourrez vous divertir, bien que j'aie failli perdre le goût du pain. Vers une heure du matin, j'étais en train de rêver que j'avais tué un cochon et que je le dépeçais ; j'étais entouré de couperets, de haches et autres instruments. Tout à coup je m'éveille. Qui m'a éveillé ? je n'en sais rien, car je n'ai entendu aucun bruit. Je venais de m'éveiller ; j'entends un frôlement vague à la tête de mon lit, mais je ne vois rien, l'obscurité étant complète. Comme un chat était venu rôder dans ma chambre les deux nuits précédentes, je pense que c'est encore lui ; je porte la main de ce côté, mais je ne sens rien et me raniche dans ma couverture. Il faut vous dire que ma chambre, si on peut l'appeler ainsi, ouvrait sur une autre qui me servait de chapelle et où étaient tous mes effets ; sur cette seconde chambre-chapelle débouchait un petit grenier où Lao-Tchang (je vous ai fait faire connaissance avec lui) était couché avec quatre ou cinq chrétiens, bien enfoncés dans la paille. Or, au même moment où je m'étais éveillé, Lao-Tchang, qui dort comme un sabot et ne se lève jamais la nuit, est éveillé par une colique providentielle, se lève pour aller *ouvrir la main* — expression chinoise décente qui veut dire tout autre chose. Pour descendre l'échelle à tâtons, il fait naturellement un peu de bruit ; mais, en descendant, qu'aperçoit-il ? un homme qui se sauve, non par la porte restée fermée, mais par une ouverture pratiquée dans le mur, voici comment : le mur est en planches jusqu'à hauteur de un mètre 25 ; au-dessus, il est en clisses de bambous tressées grossièrement, enduites de terre et encadrées dans des montants de bois ; le voleur, sans être entendu de moi qui dormais dans l'autre chambre, à deux mètres de lui, avait démonté un de ces cadres, l'avait bien posément mis à terre en dehors avait, au moyen de deux larges planches posées sur le rebord de cette fenêtre improvisée, l'une en dehors, l'autre

en dedans, fait deux plans inclinés, l'un pour se hisser sans bruit jusqu'à l'ouverture, l'autre pour se laisser couler dans l'appartement. Il était entré dans ma chambre depuis un instant, car, outre le frôlement que j'ai entendu, nous avons trouvé ma porte entrebâillée, quoique je l'eusse fermée la veille ; et il se préparait à voler quelques pauvres centaines de sapèques et mes habits, quand le bruit de Lao-Tchang dans le grenier l'a mis en fuite. Il n'a volé que la pipe de Lao-Tchang, à qui j'en payerai une neuve. Et les couperets ? Si le voleur avait eu le caprice de trancher ma gorge et le fil de mes jours ! Naturellement, Lao-Tchang, apercevant le voleur, s'est mis à crier ; tout le monde sort de la paille, accourt ; on allume et on passe le reste de la nuit à causer de voleurs. Ces sortes de scènes sont, vous le croirez facilement, très fréquentes par ici, et j'en aurai probablement d'autres à vous raconter. Toujours est-il qu'on n'a pas rendu justice à la colique et qu'on dit trop de mal d'elle ; pour cette fois elle m'a sauvé.

Je vous ai parlé, l'an dernier, de nos ambitions portées sur le district du Kien-Sy-Tchéou, dans lequel nous commençons de petites expéditions ; de Pan-Chouy, j'y étais allé faire une reconnaissance. Or, vers la même époque, le missionnaire de Tsen-Y-Hien avait été chargé de faire une tentative sur la ville même de Kien-Sy-Tchéou, pour obtenir la restitution d'une maison qui appartenait jadis à la mission. Cette tentative a échoué ; les notables du district du Kien-Sy-Tchéou se sont mis d'accord pour empêcher la religion d'y entrer. Nous allons donc reprendre en sous-œuvre et sur un pied plus modeste notre essai. Or, me trouvant à Lo-Se-Yen, je suis à deux lieues de Kien-Sy-Tchéou ; et mon petit maître d'école de ce matin habite au bord d'une rivière qui forme la limite septentrionale du Kien-Sy-Tchéou. Parmi les stations qui se sont formées sur ce territoire par l'émigration de chrétiens du Yun-Nan, la plus forte, composée d'une trentaine de personnes, s'appelle Cha-Tou. Me voilà donc en route pour Cha-Tou. L'histoire de ces pauvres gens me semble toute providentielle.

C'est en janvier 1875 qu'ils sont venus du Yun-Nan (25 jours de marche), attirés par le bon marché des terrains à louer. Cette région du pays n'ayant jamais vu de chrétiens, leur arrivée fut naturellement saluée par des fureurs et des menaces de persécution, qui durèrent une année. A tout instant on parlait, non de les piller, car tout leur bagage se composait des loques qu'ils avaient sur le dos et de quelques livres chrétiens, mais de les torturer et de les tuer. Eux, se croyaient très loin de tout chrétien et de toute résidence de missionnaire, quoiqu'ils fussent à deux jours seulement de nous ; et ils n'ont été informés de notre voisinage qu'au bout de deux ans, m'ont-ils assuré. Pour comprendre la vraisemblance de cette affirmation, il faut savoir qu'en Chine, la population d'un mandarinat, Kien-Sy-Tchéou par exemple, a très peu de rapports avec celle d'un mandarinat voisin, Tsen-Y par exemple. Il arrive qu'un habitant du territoire de Kien-Sy, qui est à deux lieues de la frontière du Tsen-Y et à deux grands jours de la ville de Kien-Sy, va une ou deux fois par an à Kien-Sy, et a passé deux ou trois fois dans sa vie la frontière du Tsen-Y ; je parle du peuple des campagnes. La première année, une famille de trois personnes mourut sans secours religieux, et en regrettant bien d'avoir quitté le Yun-Nan. Heureusement pour ces pauvres chrétiens, ils avaient parmi eux un marchand de remèdes, ancien serviteur des missionnaires du Yun-Nan, jeune, instruit, capable de parler, gai compagnon, bien vu des païens, avec qui son commerce le mettait en relation. Il a su défendre nos chrétiens sans offenser personne, leur rendre le séjour possible dans le pays, répondre à chaque instant aux accusations portées contre eux, faire apprécier notre religion, enfin conquérir la position et préparer les esprits à recevoir l'Évangile.

Il est peut-être heureux que nous-mêmes, de Tsen-Y, n'ayons été avertis de la présence des chrétiens de Cha-Tou qu'en 1877 ; car nous aurions voulu les visiter, et la position n'était pas prête. Notre visite aurait peut-être été l'occasion de troubles qui auraient, soit retardé les choses, soit obligé

les chrétiens à quitter le pays ; tandis qu'aujourd'hui il est juste temps. Aussi, je leur disais : « C'est le bon Dieu qui vous a envoyés au Kien-Sy-Tchéou, pour commencer la chrétienté *per modum seminis*. Les indigènes ne seraient pas venus à nous ; et nous n'aurions pas pu les entamer. Vous nous êtes une occasion de venir, et une aide toute naturelle. Votre présence, vos exemples et votre conversation, sont une prédication de chaque instant, qui ne nous coûte rien et qui nous fait connaître bien plus efficacement que des stations, que nous aurions d'ailleurs bien du mal à faire en pays païen ; et pour le christianisme, ici comme partout, être connu, c'est l'important. — *Hæc est vita æterna ut cognoscant.*

J'arrive brusquement à Cha-Tou, afin d'enlever aux païens la possibilité de rien préméditer ; mais je me montre pour les intimider, et aussi pour les forcer à s'occuper de notre religion. Cha-Tou est un fort *marché*, avec une rue très large servant à tous les usages : commerce, travail, métiers, dépôts de toute nature, etc. Les chrétiens demeurent à deux kilomètres plus loin. Un païen m'aperçoit au bout de la rue ; il court à se casser les jambes, et criant à tue-tête : « Venez tous voir, voilà un Européen qui arrive ! » En une seconde, toute la population est dans la rue, à regarder cette bête curieuse. J'avais à craindre une recrudescence des fureurs païennes, des insultes, ou quelque complot. Mais je paraissais si assuré que la foule me laissa passer sans insulte. Après, par exemple, on s'en paya sur mon compte ! On nous accuse de tuer les petits enfants ; de leur arracher le cœur pour en faire des remèdes ; de leur extraire la prunelle de l'œil pour l'envoyer en Europe, où l'on en fait des verres de lunettes, disent les uns, des collyres, disent les autres, car les Européens en manquent, et l'œil chinois est très propre à cet usage. Si bêtes que soient ces calomnies, le peuple s'en régale, en leur donnant des développements que nos chrétiens nous épargnent, mais dont on les poursuit continuellement ; c'est pour eux une torture morale de chaque instant ; passe encore quand on ne les bat pas. Je crois qu'ils ont,

devant Dieu, bien du mérite à endurer ces horreurs et à rester solides, car il leur en cuit

Sorti du marché, je vais loger dans la seule maison passable, habitée par le jeune marchand de remèdes et par une famille Mâ, et adossée à une maison de païens, propriétaires du terrain ; — une simple cloison en planches fait la séparation. Pour moi, on avait disposé un petit réduit, fait au moyen d'une cloison en feuillages et sans fenêtres ; c'était mon logement personnel. J'y ai fait une abondante moisson de poux qu'il me faut poursuivre dans mes habits ; j'en ai découvert avant-hier un vrai repaire sous le pli de laine formé par mes deux scapulaires ; je ne m'étonne plus si je ne venais pas à bout de les détruire, je n'avais pas pensé à cette cachette.

Les chrétiens accourent l'un après l'autre voir *le Père*. Quelle belle et touchante chose que la religion ! J'arrive d'Europe, et ces gens d'une province étrangère, installés là comme en pays sauvage, ne m'ont jamais vu ; n'importe, ils m'appellent *le père et la mère de leur âme* ; ils sont joyeux et soulagés de me recevoir ; ils n'ont pas besoin que je leur dise ce que je viens faire et ce qu'ils ont à faire à mon occasion ; ils ont confiance en moi, vont me dire leurs misères physiques et morales, me raconter leurs histoires intimes, à moi inconnu et étranger, bien plus qu'à leurs voisins et amis ; me parler des païens du lieu et de ce qu'ils leur ont fait endurer. Je répondrai ce que nous avons l'habitude de répondre à tout cela ; j'en gronderai quelques-uns, qui ne songeront même pas qu'on puisse se formaliser d'être grondé par *le Père* ; je donnerai des conseils et des ordres qu'on promettra et qu'on aura au moins l'intention d'exécuter. On m'amènera les enfants, qui sont à moi aussi et sur qui j'ai des droits considérables ; je leur ferai réciter quelques prières ; je trouverai naturellement qu'ils n'en savent pas assez, qu'on les a négligés, que pour l'an prochain il faut s'y remettre. On m'apportera ce qu'on a de meilleur ; et comme ces pauvres gens sont dans la misère, ce qu'ils ont de meilleur n'est pas brillant. Je laisserai quelques centaines de sapèques aux plus

malheureux et aux plus chargés de famille. Un d'eux, étant malade, a fait la sottise de donner son petit frère à un païen, qui l'a pris pour fils par acte légal contre lequel je ne puis rien directement ; j'en fais *une vie* ! pour lui faire comprendre son crime ! Il est bien désolé et repentant, et nous tenons conseil pour trouver un arrangement qui rende l'enfant à l'Église ; enfin, je suis chez moi et j'agis en conséquence.

Et puis, il y a cette doctrine chrétienne qu'ils savent, et sur le chapitre de laquelle nous nous comprendrons et nous accorderons. C'est toujours pour moi un sujet d'attendrissement d'entendre, moi venu de si loin, de pauvres gens que je n'ai jamais vus, qui viennent de loin aussi, et qui sont jetés là, en plein empire du Diable, entourés de ses esclaves et de ses institutions, venir me réciter nos beaux articles de foi, professer la même croyance que j'ai entendu professer par d'autres chrétiens, de l'autre côté du globe, se reconnaître enfants de *notre grand pape* de Rome, et se faire gloire d'appartenir à la *famille catholique*. Inutile de vous dire que, privés de secours religieux depuis trois ans, ils ont à refaire dans leur vie chrétienne ; mais ils ont la foi et, par conséquent, l'étoffe de la vie chrétienne ; et je les ai quittés tout réchauffés et remis sur leurs bases. Quelle joie, quelle consolation pour moi, de sentir cela et de leur dire : « Allons, maintenant, remettez-vous aux prières, à la doctrine, à l'observation du dimanche ; instruisez et élevez bien vos enfants ; donnez le bon exemple aux païens ; qu'on n'ait rien à redire sur votre compte ; les bons exemples des chrétiens sont le livre de doctrine des païens, et leurs mérites sont une semence de chrétiens. » — Car j'en reviens toujours à cette semence.

Mais il s'agit de conquérir l'indigène ; attendez, je vais vous conter cela, et si le résultat est bien chétif en apparence, vous penserez à la semence de l'Évangile. Un de mes premiers soins, en arrivant, c'est de dire à mon jeune homme : « Tu as causé doctrine avec les païens ; quelques-uns, dis-tu, aiment notre religion ; va faire une tournée, invite-les à venir. » — Beaucoup sont venus, la plupart uni-

quement par curiosité et n'écoutant la doctrine que d'une manière distraite, avec une figure étonnée. Quelques-uns s'y arrêtent, causent, questionnent, puis s'en vont ; plusieurs insistent, discutent, s'informent plus à fond, donnent des signes de sympathie, et laissent de l'espérance. Mais tous disent : « Un peu plus tard, si d'autres se font chrétiens aussi ; et puis, si on ne vous persécute pas ; et puis, il faut que j'en cause avec ma femme, avec mon père ou mon frère !... » — C'est l'histoire de mon petit maître d'école il réalise aujourd'hui l'idée qui lui est venue il y a douze ou quinze ans ; plus tard, ceux-là y viendront de même. Quelques-uns sont à deux doigts de l'adoration, mais divers empêchements les arrêtent. Un vieillard allait adorer avec son petit-fils. Nous apprenons qu'il est devin et n'a pas d'autre métier ; avant de l'admettre, il faut le prévenir qu'il devra laisser la divination de côté. Le pauvre homme en est bien fâché et s'en va tristement, promettant d'aviser jusqu'à l'an prochain. Enfin, je fais inviter un des païens les mieux posés de l'endroit ; il vient, entre en pourparlers et, le second jour, adore ; il a trois petits garçons, des amis et des parents sur le marché et aux environs. Voilà ma conquête, et elle est précieuse, car c'est le premier indigène que nous ayons sur ce territoire. Il a dû faire un véritable acte de courage pour se convertir, car un homme riche du lieu, qui a comme fonction de maire, lui a dit en arrière : « Si tu te fais chrétien, je t'accuse au prétoire au sujet de quelque autre affaire que je trouverai ; sinon tu seras tranquille ! » — Il n'a pas cédé, et nous avons cherché ensemble le moyen de parer à ces menaces ; j'espère et je crains tout à la fois. Comme les païens, tout en nous décriant et en tourmentant les chrétiens, redoutent les réparations qu'exigerait d'eux l'autorité chinoise, contrainte elle-même à nous soutenir en vertu des traités, j'étais d'avis, pour intimider un peu les gens du marché qui seraient hostiles aux chrétiens, et pour leur montrer combien nous avons peu de crainte, d'aller loger chez mon nouveau chrétien, en plein marché ; il trouve l'idée bonne, et me voilà chez lui. Or, c'est seulement à mon retour

et deux jours plus tard, ingrat que je suis !, que je remarque ceci : C'est le premier jour du mois de S. Joseph, notre grand patron, que je me suis installé sur le marché de Cha-Tou, et que j'en ai pris possession !

Vous dire combien de curieux sont venus me voir, me regarder le nez, les yeux, ouvrir mon bréviaire, palper mes habits pour voir de quelle étoffe ils sont et juger de ma fortune, me demander à quelle distance je suis de mon pays, me questionner sur mon âge et s'étonner qu'avec une barbe pareille je n'aie pas encore 70 ans, regarder et toucher mon petit autel et mes trois images suspendues, demander s'il est vrai que nous avons tel usage, telle pratique, etc. ; vous dire cela, n'est pas possible. Ces exhibitions sont intolérables ; mais il faut absolument les subir. En Chine, tout passant a le droit d'entrer dans n'importe quelle maison, de s'y asseoir, d'y allumer sa longue pipe, d'aller voir ce qui cuit sur le fourneau, de pénétrer jusqu'au fond des appartements, sans autre motif que la curiosité. Parmi les *spectateurs*, les uns rient de moi, de mon nez, de ma barbe, de mes cheveux blonds ; les autres ont de bonnes paroles et, par politesse, me disent qu'ils ont vu notre église de la Capitale ; d'autres, pour me montrer qu'ils sont bien au courant, débitent sur la situation géographique de la France, ou sur nos usages chrétiens, des bêtises ridicules mais inoffensives. Enfin, je n'ai subi aucun désagrément, et j'espère que mon séjour aura solidifié la position de nos fidèles ; c'est aussi un jalon pour l'avenir.

J'ai su pourtant qu'un des gros bonnets du marché s'était fait le boute-en-train des sales calomnies répandues contre moi et les chrétiens ; j'ai menacé de l'accuser auprès du gouverneur de la province par l'entremise de Monseigneur, qui, lui a-t-on dit, est l'ami intime de ce haut fonctionnaire ; il a rentré ses cornes. Mon nouveau chrétien m'a promis de tenir bon, quoi qu'il arrive ; il a déjà trois petits garçons et n'a que 29 ans ; quelle bonne semence de chrétiens ! Et puis, s'il ne survient aucun malheur d'ici l'an prochain, beaucoup d'autres imiteront son exemple ; il me le

prédit et y travaillera. Que S. Joseph nous aide et protège mes pauvres chrétiens de Cha-Tou !

Pour revenir de Cha-Tou à Ta-Pin-Chang, il faut marcher une grande journée et traverser une petite rivière encaissée de rives d'un pittoresque effrayant. Ce sont d'immenses rochers à pic, hauts comme la cathédrale de Beauvais, avec des cavernes, des anfractuosités, des reliefs de pierres qui surplombent, d'énormes stalagmites. Le lit de la rivière est obstrué de grosses roches tombées de la berge ; des planches sont disposées d'une roche à l'autre en guise de pont ; on dégringole jusqu'à ce pont, puis on remonte de l'autre côté, par une sorte d'escalier pratiqué au milieu de rochers.

Me voici maintenant sur le territoire de Tsen-Y. Les chemins sont affreux et inconnus ; il faut à tout instant les demander. Quand vous demandez votre chemin à un Chinois, au lieu de vous répondre, il vous demande lui-même : « D'où venez-vous, où allez-vous, qu'allez-vous faire, dans quelle famille, d'où êtes-vous, comment vous appelez-vous ? » Il faut absolument lui répondre, sinon il ne vous indiquera rien ; ça exerce la patience, qui n'est pas toujours une vertu facile. A la nuit, et sans avoir mangé un grain de riz depuis le matin, nous arrivons à une lieue et demie de Ta-Pin-Chang. Heureusement, je trouve sur la route un chrétien du lieu qui va me conduire. Obscurité complète et une route... c'est-à-dire un sentier qui serpente au flanc des collines, à travers les rochers et sur les bordures des rizières. Si on glisse, il faut dégringoler quelquefois d'assez haut, et prendre un bain là-dedans. Je suis en mule, impossible de faire ce chemin à pied ; les Chinois le font, parce que, nu-pieds et nu-jambes, ils s'en tirent toujours, étant aussi bien plus adroits que nous à cet exercice. Je sentais, sous mon genou, le cœur de ma pauvre mule battre à tout rompre, quand il lui fallait descendre l'escalier si glissant dans l'obscurité. Enfin, à force de tâtonnements et de prudence, nous allions arriver sans encombre. Hélas ! nous comptions sans un petit pont de pierres mal jointes jeté sur un torrent desséché. Il fallait le franchir : le guide passe et me crie de prendre

garde ; la mule s'engage à son tour, pose un pied, puis deux ; elle prend mal ses mesures, une pierre chavire, et nous dégringolons tous deux, l'un portant l'autre ; heureusement, les broussailles retardent notre chute. Je puis me relever et sortir du torrent, pendant que ma mule se débat au milieu des rochers, dans une obscurité complète ; nous la retrouvons à tâtons. Impossible de décrire ces ravins profonds et bizarrement découpés dans la montagne : ce sont des trous irréguliers dans les rochers, les racines d'arbres et les broussailles. Nous ne sentions que la tête de la pauvre bête, dont le corps était comme incrusté dans les rochers et les grosses racines ; elle ne faisait pas un mouvement pour s'aider à sortir. La belle peur que j'avais de lui trouver les jambes cassées ! Le guide alla chercher de la lumière et du renfort. Nous nous apercevons alors que la mule est descendue dans une espèce de cheminée tortueuse, creusée par l'eau dans les pierres et débouchant sur une grande crevasse ouverte par le torrent. Heureusement, une racine d'arbre, obstruant en partie cette cheminée, avait arrêté ma mule ; autrement, elle dégringolait d'un seul coup à huit ou dix mètres sur les pierres. Nous avons travaillé deux heures à couper des racines et à déplacer d'énormes quartiers de roche ; enfin, quand ma pauvre porteuse est sortie de là, j'ai eu le soulagement de voir qu'elle n'avait aucun mal.

La station de Ta-Pin-Chang était, il y a dix ans, une de nos plus belles. Fondée depuis vingt-cinq ans, elle a été démembrée et disloquée par la persécution qui a fait fuir une grande partie des chrétiens. Nous cherchons à la reformer tout doucement, en réchauffant et en groupant les chrétiens, en gagnant quelques païens. La dispersion des chrétiens par la persécution n'a pas été un malheur, car, en s'installant sur d'autres points du territoire, au milieu des païens, ils ont servi de semence et formé d'autres stations.

A Ta-Pin-Chang vit une bonne vieille, chrétienne depuis vingt-cinq ans et témoin de presque toute l'histoire de notre mission. Elle était riche autrefois et avait une magnifique maison ; les missionnaires venaient y apprendre la langue,

et les anciens y trouvaient un abri aux époques de persécution. Depuis, la bonne vieille a éprouvé bien des malheurs : sa maison incendiée par les païens, son fils mort. Elle a tant pleuré, qu'elle est devenue aveugle ; mais sa foi est bien grande, et elle passe tout son temps à réciter des chapelets. C'est un de nos bons types de vieille chrétienne, attachée à l'Église aussi profondément qu'il est possible de l'être.

Ta-Ma-Chouy, 11 mars. — Me voici transporté à quatre lieues plus loin. Ce n'est pas qu'il soit possible de voyager par les chemins que j'ai parcourus aujourd'hui, mais c'est que j'ai fait l'impossible. Il faut y avoir passé pour comprendre quelles sueurs vous poussent à chaque instant, en voyant à quels endroits la mule pose le pied, et le peu qui nous sépare des belles rizières pleines d'eau où l'on est toujours sur le point de tomber.

Je suis ici à une demi-heure du grand fleuve. Le paysage est admirable. Du reste, à chaque pas, on rencontre des sites qui seraient célèbres et où courraient l'Europe et l'Amérique entières, s'ils avaient la fortune d'être à trois ou quatre lieues de Paris : rochers, cavernes, torrents, chutes d'eau, montagnes sauvages. J'ai le plaisir d'avoir tous mes chrétiens aussi bien groupés que possible en un petit village, juché dans un vallon à mi-côte au-dessus de la rivière. La moitié de ce village reste encore au pouvoir du démon ; vous pensez bien que si je ne diminue pas encore un peu son empire, ce ne sera pas faute de le désirer. La station a été formée par M. Müller, et les premiers baptêmes faits par lui en 1853.

J'arrive ici dans des conditions fâcheuses. Mon hôte a une petite fille de six ans sur le point de mourir. Je l'ai confirmée — vous savez que nous donnons tous le sacrement de confirmation. Cette coïncidence m'a valu un spectacle qu'on n'a pas tous les jours. Quand il a été déclaré que l'enfant était absolument perdue, la mère, se conformant à l'usage chinois, a dû fournir la preuve authentique de sa douleur. Elle pleurait bien, la pauvre femme, pendant que je confirmais son enfant, mais sa douleur était trop naturelle pour suffire

aux usages chinois. La voilà donc qui prélude par de grands soupirs, des plaintes, des sanglots de commande ; puis, elle se met à crier sur un ton dolent et tremblotant, avec une finale de lamentations monotones, prononçant des phrases de convention, toutes coupées par un arrêt de trois grands soupirs, que j'entendais fort bien du grenier où je finis cette lettre. C'est absurde et ridicule, mais c'est de rigueur, et il paraît que l'esprit simple et droit de l'Évangile n'est pas encore assez installé dans le pays pour détruire ces usages stupides, même chez beaucoup de chrétiens. Le nombre de soupirs poussé et les lamentations épuisées, la bonne femme a cessé tout d'un coup et de chanter et de soupirer — je suppose qu'il y a un temps déterminé pour la durée de cette scène ; et elle a repris tranquillement ses occupations, pleurant encore, mais des larmes naturelles cette fois. — Nous avons tous fait cette remarque intéressante, que les chrétiens aiment leurs enfants avec une tendresse inconnue des païens, et que les sentiments de la famille sont bien autrement vivants et naturels chez eux. Sans doute la bonne femme recommencera la comédie cette nuit, si la fille meurt.

Cela me rappelle une autre scène que je veux vous raconter. Il y a huit mois, un de nos confrères mourait à Tsen-Y ; le corps déposé dans notre chapelle, les chrétiens organisèrent les prières, qui durent nuit et jour, depuis le moment de la mort jusqu'à l'enterrement. Le soir, les femmes, qui ne prennent part aux prières, et aux offices que dans une sorte de tribune séparée, demandèrent à prendre la place des hommes et à prier auprès du cercueil. La permission donnée, les voilà trotinant sur leurs petites pattes et entourant le cercueil. Les soupirs commencent ; une *luronne* pousse un premier cri, une autre l'imité ; et les voilà toutes parties à crier, à gémir, à débiter je ne sais quelles lamentations *désolables*, à se pencher sur le cercueil et à jeter leurs bras — comme jadis M^{me} Ruelle sur le cercueil de son beau-père, qu'elle appelait *Papa là-haut* — criant à tue-tête, s'efforçant de pleurer, tapant à briser les planches, faisant semblant de vouloir se détruire. Nous étions hors de la chapelle,regar-

dant par un trou pratiqué dans le papier de la fenêtre, et haussant les épaules sur cette scène ridicule... une véritable bacchanale ! Et le diapason montait, montait à fendre l'âme. Chose étrange, de vraies larmes coulaient ; je ne dis pas des larmes sincères, mais de vraies larmes.

Tout, dans ce pauvre peuple, est de convention ; les sentiments naturels sont extrêmement rares, faibles, étouffés dans leur germe par des superstitions extravagantes, noyés dans une foule d'usages contre nature qui réglementent la douleur, l'affection, et leur substituent des démonstrations postiches d'émotion de commande. Ce fameux *culte des ancêtres* qu'on admire tant chez le peuple chinois, est un composé de cérémonies de convention qui font lever le cœur de dégoût, quand on a vu nos belles civilisations chrétiennes si simples et si droites. Voilà pourtant ce qui, sous la plume de ceux qui ont un intérêt d'impiété à trouver beau tout ce qui n'est pas chrétien et laid tout ce qui est chrétien, voilà ce qui s'appelle la *civilisation chinoise* et passe pour quelque chose de merveilleux. Vous ai-je cité le mot de M. Nicolas, dans son bel ouvrage sur la *Sainte Vierge* : « Il faut que l'homme soit chrétien pour être vraiment homme ; là où il n'est pas chrétien, il n'est pas homme. » Que c'est vrai !

12 mars. — Ma petite fille n'est pas morte ; il y a un mieux imperceptible. Je lui ai mis hier soir ma dernière médaille de S. Joseph ; nous sommes dans son mois, je fais réciter une prière au grand Saint tous les jours, tant que la petite ne sera pas ou morte ou guérie, et je leur ai conseillé de faire un petit vœu. Humainement, il n'y a pas d'espoir ; mais S. Joseph n'est pas le premier venu... Des païens seraient enchantés de perdre une fille ; nos bonnes gens sont sincèrement désolés.

13 mars. — Ma petite fille est morte ce matin, après une sorte d'agonie de plus d'un jour. Naturellement, la scène des lamentations a recommencé dix minutes après la mort. La maman était aidée de ses amies, qui se lamentaient à qui mieux mieux ; les chats, les chiens, le buffle et les canards s'en mêlant aussi, c'était une vraie désolation. Sur le com-

mandement : « C'est assez ! » donné par un des assistants, tout a cessé d'un seul coup, et chacun de causer le plus tranquillement du monde et d'aller à ses occupations. Le cercueil se faisait pendant l'agonie ; les Chinois n'ont pas notre délicatesse, qui veut qu'on ne s'occupe du cercueil qu'après la mort. On a d'ailleurs l'usage en Chine d'acheter son cercueil longtemps avant sa mort, pour s'en assurer un plus beau. Un bon fils paie un cercueil à son père et à sa mère, au jour anniversaire de leur naissance ; et il n'est pas une maison assez aisée où vous ne voyiez quelques grands cercueils déposés devant la porte, sous un hangar où dans la pièce principale, en attendant leur proie. Mœurs chinoises ! Figurez-vous que je sois en France et que je vous fasse, au jour de votre fête ou aux étrennes, cadeau d'un cercueil !...

Il est nuit et la petite fille est morte ce matin. Selon la loi ordinaire, elle doit être rigide et pâle, comme il arrive ordinairement. Or, en Chine, tout chrétien non scandaleux qui meurt reste flexible, et ne perd pas les couleurs de la vie qu'il avait au moment de la mort. Je l'ai déjà constaté sur *tous* les chrétiens que j'ai vus morts ; je viens de le constater de nouveau et avec beaucoup d'attention sur cette petite fille de six ans et demi. Elle est extrêmement flexible, plus qu'une personne vivante, parce qu'une personne vivante se raidit quand on veut la manier. Un instant avant de mourir, elle n'avait plus guère de couleurs, mais elle en avait plus qu'un païen mort ; or, ces couleurs, elles les a conservées ; ses lèvres sont rouges. Des chrétiens et des païens entourent le cercueil ; je leur demande s'ils ont vu souvent cette différence entre les chrétiens et les païens après la mort. Tous sont unanimes à dire qu'ils l'ont vue toujours. D'ailleurs, la chose est tellement connue ici, qu'on n'y fait pas plus attention qu'un habitant des montagnes ne fait attention aux points de vue pittoresques au milieu desquels il vit. Seulement, les païens, quand ils perdent un des leurs, regardent si son corps devient raide ; ils seraient effrayés, disent-ils, s'il ne l'était pas. Tout à l'heure, devant ce petit cadavre que le père remuait sous mes yeux, je disais aux païens qui

étaient là : « Eh bien ! ceci est une preuve, qu'en dites-vous ? » Tous en conviennent, et ils n'ont aucune raison de rester païens ; j'espère en avoir quelques-uns ; mais il n'est pas besoin d'avoir des raisons pour s'entêter dans le paganisme. Du reste, les païens d'ici ne sont nullement hostiles ; au contraire, ils défendent les chrétiens quand d'autres les calomnient.

Je termine ; pardon de tant de détails secs et toujours les mêmes, sur la géographie et les mauvais chemins ; je ne prends pas le temps d'éplucher ce que j'ai à vous dire.

Adieu, compliments à tous. Votre bien affectueux et filial,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXVIII

Au Révérend Père Ramière (1)

Ta-Pin-Chang, 10 mars 1878.

MON RÉVÉREND PÈRE,

... Je n'entrerai pas autrement dans la question spéciale de la *composition des corps*, ou je n'y insisterai pas ; si importante qu'elle soit, c'est une question spéciale ; M. Bourquard lui-même y a peu insisté, et, à vrai dire, elle lui a été surtout une occasion de tomber sur vous et de vous accuser de trahir la cause scolastique. Cet attachement excessif, exclusif et absolu aux scolastiques, est lui-même anti-scolastique, anti-théologique et anti-catholique. Il n'y a que l'Église à laquelle il faut s'attacher à ce point. C'est comme certains partisans de S. Liguori qui ne souffrent pas qu'en certains points particuliers on s'écarte de lui pour aller plus avant, et qui regardent comme hérésie tout écart. Sur quelques points, les modernes se sont écartés de S. Thomas ; mais cela n'empê-

1. Religieux de la Compagnie de Jésus et ami du P. Aubry.

che pas de le vénérer ; c'est même le moyen de le vénérer, en l'expliquant avec intelligence. Les écoles de Rome, le Collège Romain et les élèves déjà nombreux qu'il verse chaque année sur l'Europe, les Jésuites enfin, ont la prétention d'être aussi scolastiques que qui que ce soit ; mais penser comme M. Bourquard, ce n'est plus être scolastique (1).

Cette manière excessive d'entendre la scolastique est ce que j'appellerais une tendance réactionnaire et funeste qui, par excès, fera avorter le mouvement. On a quitté la scolastique en France, et personne ne le déplore plus que moi ; mais voici que, par réaction, d'autres vont à l'excès contraire. L'excès de M. Bourquard n'est pas rare ; il serait bon d'éclairer ceux qui y tombent, et de leur montrer quel usage il faut faire de la scolastique. Excepté l'amour de Dieu et de l'Église, tout autre amour est susceptible d'être faussé par excès, et c'est ce que fait M. Bourquard.

S. Thomas lui-même, s'il était là, refuserait, non seulement par esprit d'humilité, mais par justice et par esprit catholique, le rôle que veut lui donner M. Bourquard dans les Universités catholiques. Je ne prends pas parti, mais M. Bourquard nuit à sa cause et la rend mauvaise en faussant le rôle de la scolastique...

1^o Il ne s'est pas donné le mérite de la courtoisie ; mais passons là-dessus. De deux hommes, l'un injuriant, l'autre injurié, le plus à plaindre, c'est l'injuriant, et vous vous consolerez facilement (2).

2^o Je vous dirai que j'augure mal des Universités. Que dit-il là d'une guerre que vous feriez aux Universités ? Voilà une assertion ou insinuation terrible qu'il ne faut pas lancer sans preuves. On peut se tromper, mais tous veulent travailler pour le bien de l'Église, et le Pape vous a rendu souvent ce témoignage que vous travaillez pas mal pour le procurer ; c'est quelque chose.

1. A propos de l'opuscule dont il a été question dans les lettres du 6 et du 10 Mars 1878.

2. Le P. Ramière avait été attaqué dans la brochure à laquelle cette lettre fait allusion.

3° Ai-jé la berlue ? il me semble avoir lu chez vous qu'une conciliation était possible ; cette insinuation m'a comblé de joie. Il y a neuf ans que je suis tourmenté par cette question, et en contemplation devant cette idée, qui est chez moi une conviction : une conciliation est possible. Je ne suis pas chimiste, mais j'ai lu tout ce que j'ai pu saisir sur cette question, qui me semble avoir une immense portée pour la chimie, la philosophie, et regarder la théologie.

4° L'idée pratique de Rome, c'est par l'enseignement des écoles qu'elle se formule ; n'est-ce rien de dire que, sur les nombreuses écoles de Rome, une seule est pour telle idée ? Cela prouve au moins que cette idée n'est pas si monstrueuse.

5° Pour que l'argument de M. Bourquard, tiré de l'autorité des scolastiques, ait une force si absolue que celle qu'il lui prête, il faudrait qu'on n'eût le droit de s'écarter en rien de S. Thomas ; or, ce serait fausser l'usage de la scolastique et le rendre dangereux et impossible, faire avorter par conséquent le mouvement de restauration théologique qu'on poursuit en France, auquel tous les catholiques s'intéressent, et auquel M. Bourquard travaille avec tant de zèle ; il ne faut s'inféoder qu'à l'Église ; même S. Thomas n'échappe pas à cette loi.

6° Le Pape, je crois, n'est pas suspect de ne pas aimer les scolastiques ; comment se fait-il donc que l'autorité de S. Thomas n'ait pas suffi à le rendre si affirmatif, si absolu que M. Bourquard, et ne l'ait pas empêché, dans sa lettre à M. Hautcœur, de déclarer la liberté ?

7° Nous sommes tous scolastiques, grâce à Dieu, et la question n'est pas de savoir si on suivra ou non l'autorité de S. Thomas et le conseil de Rome invitant les théologiens à le suivre, mais de savoir si ici il ne s'est pas trompé, et si lui, aujourd'hui, serait avec M. Bourquard.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXIX

A son Frère

Kan-Ky, 25 mars 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Ton mot sur le travail des diacres faisant des sermons : « C'est travailler dans le vide, » est tout juste le mot propre. Depuis bien longtemps, je vois ces pauvres diacres dépenser les derniers mois de leur séminaire à cet absurde travail ; j'ai cent fois fait remarquer qu'ils perdaient un temps précieux et se faussaient l'intelligence ; je parlais dans le désert. Je suis content que tu aies compris ce qu'il y a de faux dans cette manière de travailler ; la seule force du bon sens avait appris la même chose à M. L***, qui, remontant ainsi le courant, n'avait jamais pu apprendre des sermons faits d'avance et en l'air...

Les ouvrages de l'abbé Bougaud vont s'écartant de plus en plus de la ligne du bon sens ; sa *Vie de Ste Jeanne Chantal* a été, à juste titre, cause de son renom ; depuis, il a continué de faire florès auprès des libéraux et des catholiques à l'eau de rose ; mais au point de vue solide, il va de plus en plus s'égarant dans les nuages ; sa *Vie de Marguerite-Marie* m'a paru ridicule, surtout vers la fin.

Vraiment, si je n'avais pas choisi mon sort, et si je n'avais pas des raisons supérieures de l'aimer, j'envierais le tien, à condition toutefois que la révolution ne t'empêche pas d'être heureux. Vas-tu t'en redonner d'être tranquille, d'organiser ton ménage, de caser tes livres, et de t'arranger un intérieur en ordre ! C'est assez vexant d'attendre trois mois pour avoir des nouvelles de tout cela. — Tu seras évidemment au presbytère quand cette lettre t'arrivera, et toute ta maison sera déjà en ordre. Heureux mortel ! Te voilà bien à plaindre comparativement à moi, qui ne fais que rouler ma bosse de stations en stations, et qui calcule en ce moment

mes visites et les jours qui me restent, de manière à rentrer à Tsen-Y le samedi avant Quasimodo, pour partir à la Capitale le surlendemain !

Ce qu'il y a de consolant pour le missionnaire, tu l'as déjà vu bien des fois par mes lettres, et je viens encore d'en faire l'expérience, c'est que nos chrétiens ont la foi, la bonne volonté, le désir de sauver leur âme, et une confiance absolue en leurs missionnaires ; pas un qui se refuse au devoir religieux, comme nos chrétiens de France. Il y a des misères, des obstacles, de la paresse à s'instruire, des empêchements venus des païens, la passion ruineuse et énervante de l'opium, la difficulté de venir suivre la visite, la négligence quelquefois aux prières — pas si souvent qu'en France, car toute prière se fait à haute voix et en famille ; mais tous les chrétiens sont chrétiens de pratique, autant du moins que le permet le missionnaire, vu leur degré d'instruction et leur état de conscience. Presque jamais un chrétien ne refuse de se confesser ; jamais il ne s'y refuse en face, et rarement il fait difficulté pour s'exécuter. Tu penses quelle force cette obéissance nous donne sur eux. Tous les jours je me dis et je remarque ceci : C'est donc ici comme partout, l'instruction religieuse est le principe de tout bien — *Hæc est vita æterna ut cognoscant*. Par exemple, nous avons du mal à obtenir qu'on instruisse les enfants de bonne heure ; on s'occupe très peu d'eux ; ils s'élèvent tout seuls, et les parents n'en finissent pas de les prendre au sérieux. — Hier, j'étais en train de manger, entouré des pères de famille debout, et me servant ou me regardant, selon l'usage du pays ; il y a, dans la maison, deux petits garçons de neuf et onze ans ; je les appelle et les interroge devant le père et en présence des autres, tout en mangeant, exprès pour faire constater dans le vif, par le papa, comme quoi il a négligé jusqu'ici le grand devoir d'instruire ses enfants ; ça se termine par une recommandation et une promesse de mieux faire ; j'espère, l'an prochain, trouver un progrès.

Tu es bien persuadé, je le suppose, de l'importance radicale de l'instruction des enfants ; cela se retrouve toujours

plus tard, et il en reste toute la vie une impression chrétienne. Il faut entrer dans le détail, prendre à cœur l'instruction de chaque enfant en particulier, comme s'il était, à lui seul, l'espoir de l'Église ; les peines qu'on se donne ne sont jamais perdues, et les choses valent ce qu'elles coûtent. C'est vous autres, curés, qui devez refaire la nation française ; il semble aujourd'hui que ce soit impossible ; tout l'espoir de l'avenir est pourtant dans votre constance à y travailler, comme si c'était immédiatement possible, et comme si l'œuvre tout entière dépendait de chacun de vous en particulier. Lis, dans l'Écriture, l'histoire du feu sacré, conservé je ne sais plus où, dans un puits, je crois, pendant la captivité de Babylone ; voilà peut-être votre fonction. Mais il faut avant tout se soigner soi-même, par la méditation et l'étude. Tu as, grâce à Dieu, le goût des bons livres et des bonnes études ; c'est ce qui me rassure, et tu verras, avec le temps, de quel prix est tout cela, quelle lumière et quelle force tu y trouveras sous tous rapports, de quelles misères, de quels dégoûts profonds, de quel découragement désolant, de quel ennui mortel et de quelle vulgarité d'intelligence, d'occupations et d'habitudes, cela te sauvera. Tu le verras en fréquentant les curés... Écoute et instruis-toi en écoutant ; ce que tu entendras au dehors t'aidera certainement à goûter plus vivement encore ce genre de vie solide et sérieux, que tu auras choisi pour toi-même. Prise de cette manière, une fréquentation discrète et modérée des confrères te sera utile.

La solitude du presbytère va te laisser du temps pour m'écrire ; tu ne le feras jamais trop en détail, sur ta paroisse et les petites choses du ménage. Quand j'allais à Goincourt voir nos parents, j'aimais toujours à visiter en détail jardin, basse-cour, etc. ; fais-moi encore visiter tout cela. Je ne t'écris pas trop rarement, quoique j'aie à faire ; je ne dis pas que je serai toujours à la portée de la route de la poste comme ici. Mille choses affectueuses et bons souhaits à nos parents et à toi.

Ton frère tout affectueux,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXX

A M. l'abbé Boulenger

Sié-Kiâ-Pà, 3 avril 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous ; mais, par mon frère, j'ai eu de vos nouvelles, et je sais que vous avez été et que vous êtes encore douloureusement occupé. Votre dernière me donnait, de notre pauvre papa Boulenger, des nouvelles assez inquiétantes ; mais on finit par ne plus croire au danger, quand on l'a vu souvent sans en être atteint ; aussi, je croyais que ce pauvre père allait encore sortir de ce mauvais pas comme de tant d'autres, et je vous répondais en ce sens. L'homme qui portait ma lettre pour vous à Tsen-Y, m'en rapportait une de mon frère, m'apprenant la mort et l'enterrement. Et vous voilà seul au monde, attaché par une tombe à Orrouy et par une autre à Ribécourt, comme par deux clous qui vous tiennent à la croix. Depuis longtemps, je connaissais la foi de M. Boulenger et son désir de faire son salut ; ces choses-là sont souvent beaucoup plus visibles pour d'autres que pour un fils ; et si vous êtes plein d'espérance pour son salut, moi qui connaissais un peu aussi le terrain, je n'ai aucune crainte de ce côté. Voyez la miséricorde de Dieu et l'action de la grâce sacerdotale qui, outre ses autres effets, a celui de remonter, de rejaillir du prêtre vers ses parents. Il y a une bénédiction particulière pour un père et pour une mère qui ont donné au sacerdoce un de leurs enfants, et je m'imagine qu'elle doit être abondante et surabondante ; — c'est comme la Sainte Vierge qui a été pleine de grâce à cause de Jésus-Christ, et la comparaison a ceci de juste, que le prêtre est *alter Christus*, indépendamment de ses mérites personnels, et quand même il serait très médiocre en vertu. Voilà bien

des observations que je fais en ce sens, voyant et entendant citer des parents de prêtres qui ont été bénis dans leur vieillesse et surtout à leur mort, à cause de leurs fils ; et je croirais bien que les parents, même d'un prêtre qui a mal tourné ensuite, n'échappent pas à ce bénéfice, ce qui rend cette loi bien plus frappante et nous donne l'heureuse certitude du salut de nos parents.

J'ai été bien touché de savoir, par mon frère, que notre cher papa Boulenger ne m'oubliait pas, jusqu'à la veille de sa mort. Il savait bien que nous étions ses petits-enfants, il nous a toujours regardés et traités comme tels ; même et surtout quand je le taquinais, et qu'il faisait semblant de se mettre en colère, à propos de ses poissons par exemple, on voyait toujours qu'il était notre grand-papa. Ai-je besoin de vous dire que son souvenir, avec celui de notre pauvre mère restée à Orrouy, a pris et gardera place dans mes prières ? Sa tombe et les deux tombes que mes parents ont aussi, un peu plus bas, dans le même cimetière, recevront de temps en temps la visite de mon frère, puisque le voilà curé de Séry. J'ai été tout joyeux et tout ému en apprenant avant-hier sa nomination à cette paroisse ; il me semble que c'est une reconstitution de nos anciens souvenirs. Vous verrez qu'il finira par être curé d'Orrouy, et cette perspective me fait un plaisir incroyable : mais à la grâce de Dieu ! J'augure bien de le voir à Séry ; dans notre pauvre temps et dans notre pauvre pays, il n'y a plus guère de bien bonnes populations, on n'en peut souhaiter que de moins mauvaises. Séry aura sans doute ses misères et doit être passablement glacé comme religion ; mais je ne me rappelle pas que jadis il y eût grandes chicanes et révolutions dans le pays.

Mon frère a l'avantage d'être bien entouré de tous côtés ; le voilà tout au milieu de nos amis, et la prochaine fois que vous irez faire un tour par là, je voudrais bien être de la partie ; je voudrais que vous y alliez dès cette année, pour voir comment on s'organise, comment on prend, ce qu'on pense. Quel coq en pâte que mon frère ! Quelques détails un peu vagues me font craindre pour sa santé ; il me pose à

moitié la question de savoir ce que je ferais s'il mourait. Qu'il ne meure pas ; car, s'il mourait, je resterais au Kouy-Tchéou ; ce qui est fait est fait, et j'ai plus d'une raison de croire que c'est Dieu qui l'a fait. J'espère du reste que son état n'est pas grave ; mais je vous prie de me dire toujours et bien au juste ce qu'il en est ; je ne suis pas une petite fille, et je vois les choses assez sérieusement et assez froidement ici, pour qu'on puisse sans crainte me dire la vraie vérité. — Vous pensez si, tous ces jours-ci, je vis là-bas en imagination ; c'est un vrai plaisir et un rafraîchissement pour moi, de savoir mon frère dans un pays que je connais, et de pouvoir me représenter la situation avec la couleur locale : ce jardin avec le papa qui inspecte les arbres et qui sème ; la cuisine et le reste du domaine de la maman ; le curé enfin que je ne me figure pas encore bien dans ses fonctions. Vraiment n'est-ce pas la peine d'être jaloux, moi qui roule ma bosse, qui ramasse des poux, qui loge dans des *taudières* impossibles ? Enfin, chacun sa fortune, et quand je parle d'être jaloux, ce n'est pas une jalousie bien profonde, et je ne pense pas à diriger dans le sens d'un retour vers la France la proue de mon navire ; d'autant plus que la situation générale n'y paraît pas si belle ; quelle horreur ! J'ai là sept ou huit *Univers* arrivés ces jours-ci ; je les ai lus hier, et mon seul soulagement était dans les mots sanglants que Cassagnac burine sur le front des gredins qui nous mènent. Ces mots, jetés dans la Chambre beaucoup plus pour le public que pour les députés, font, au milieu des absurdités et des horreurs révoltantes qu'on lit au compte-rendu de la Chambre, l'effet d'un vrai soulagement pour la conscience. En les lisant, je me disais : « Au moins, une voix a pu troubler leur triomphe insolent, buriner la vérité sur leur front, et soulager la conscience publique, en protestant pour elle aussi haut et aussi crûment que possible ! » — Je comprends qu'avec de pareils esprits au pouvoir, les couches infimes du peuple ne soient pas aux pensées religieuses, et vos paroisses doivent offrir un spectacle peu réjouissant pour l'œil d'un pasteur et peu rassurant pour l'avenir. Je

pense qu'avec les peines que vous venez d'avoir dans votre maison, une pareille situation dans le domaine des choses publiques, et l'effet qui doit en résulter dans votre petit troupeau, vous n'êtes pas en gaîté...

Vraiment, tenez, je commence à croire qu'avec son singulier genre de vie matérielle, le missionnaire, même au point de vue humain, a encore choisi la meilleure part et pris pour lui les plus fortes chances d'être heureux. Je le sais, beaucoup de missionnaires ne disent pas cela ; ils assurent que le missionnaire doit nécessairement vivre dans un désespoir perpétuel. C'est la conclusion qui ressort d'une lettre que je reçois du P. Desaint (1). De son côté, le P. Gourdin (2), qui m'écrit assez souvent du Sé-Tchouan, a quelquefois des boutades dans le même sens, mais ça ne dure pas, et il a moins l'air d'y tenir. Je crois à leur expérience, et me défie de ma nouveauté en mission ; cependant, jusqu'ici du moins, je crois que nous avons incomparablement plus de vraies joies et moins de vrais soucis que la très grande majorité des curés en France. L'un des premiers éléments de la joie pour un prêtre, est d'avoir de la besogne utile devant lui, de sentir qu'il peut, non certes la finir, mais l'entamer et servir à quelque chose. Or, cet élément ne nous manque pas, et la situation qu'on a faite au clergé, en France, lui lie les mains et les lèvres ; la besogne qu'il a devant lui est grande, et il est au supplice de n'y pouvoir presque pas toucher. Beaucoup de missionnaires, partis très jeunes, ne savent pas cela, ne voient que dans le lointain le travail de décadence épouvantable opéré en France, et croient encore que vous êtes, sous le rapport du ministère, dans un pays de cocagne... Mais qu'y a-t-il de plus désirable que le martyre, et qui a plus de chances qu'un curé de France d'obtenir ce lot ?

1. Originaire du diocèse de Beauvais, attaché à la mission des Indes depuis près de 30 ans, auteur d'un *Traité de Médecine élémentaire et pratique* à l'usage des missionnaires.

2. Originaire, lui aussi, du diocèse de Beauvais, depuis 30 ans attaché à la mission du Sé-Tchouan, et l'un des prêtres les plus ardents et les plus intrépides de cette province.

Je ne vous en écrirai pas plus long cette fois, mon encre est mauvaise, et puis je suis très fatigué. Nos populations chinoises ne sont pas, en ce moment, sans inquiétude : la famine est dans quatre ou cinq provinces, tout aussi affreuse qu'aux Indes ; elle s'étend au Sé-Tchouan, où des bandes de rebelles pillent ; un homme m'arrive hier du Yun-Nan où il a vu aussi ce genre d'affreuses choses. Ici, tranquillité ; mais je reçois de mauvaises nouvelles des stations de Kien-Sy-Tchéou que j'ai visitées en 1877. Les païens ont pillé les deux principales, enlevé deux femmes chrétiennes et une petite fille, blessé plusieurs hommes et une vieille qui se meurt ; gare la bombe ! Ici, quand on se bat à deux mètres d'un côté d'une frontière, à deux mètres de l'autre côté, en face, on l'ignore et on n'y pense même pas.

Amitiés et respects à tous, et à vous plus qu'à tous.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXI

A ses Parents

Yen-Tang-Kéou, 12 avril 1878.

MON CHER AUGUSTIN ET CHERS PARENTS,

Je ne saurais vous écrire longuement aujourd'hui, car je suis accablé d'occupations ; un mot seulement, puisqu'il se présente ce soir une occasion pour expédier mon courrier. J'ai reçu la lettre de mon frère, écrite le lendemain de son ordination et de sa nomination à la paroisse de Séry. Enfin, c'est donc fini ; y êtes-vous cette fois ? Je ne m'attendais pas du tout à Séry, ni même au voisinage d'Orrouy ; qui aurait pensé à cela ? Mais c'est très bien, et je suis très content ; vous voilà entourés de nos amis ! Dans notre pauvre temps et dans notre malheureux pays, presque toutes les paroisses sont mauvaises ; Séry n'est pas exempt de misères plus que

tout autre endroit ; au moins, vous y aurez cet avantage de trouver des amis autour de vous. Je connais le presbytère et le jardin ; ce dernier était garni de beaux arbres fruitiers. Quand on entrait dans la première salle du presbytère, la seule que je me rappelle, on était pris au nez par une forte odeur de fromage. Quand nous arrivions chez le bon vieux curé, nous le trouvions ordinairement occupé à *marmitonner* dans sa cuisine ; il faisait ses confitures ! Au milieu du jardin je vois encore une petite pièce d'eau. Si je me rappelle bien, l'église est à peu de distance, plus haut et de l'autre côté de la route ; je ne crois pas y être jamais entré, ou je n'en ai aucun souvenir. Le voisinage d'Orrouy, de Crépy, de Béthisy, la situation sur la route où passe le courrier, tout cela est un véritable agrément. Y a-t-il des gens qui ont de la chance !... Mais cette santé, un peu altérée depuis un an par la vie de séminaire, il faut la soigner ; maman est chargée de cela : vin de quinquina par intermittences ; bien dormir et même longtemps ; ne pas se priver du côté de la nourriture et, s'il le faut, négliger momentanément la desserte, afin de refaire un peu ses forces et de soigner mieux ensuite cette seconde paroisse. Celle-ci, autant que je puis me rappeler, n'est ni éloignée, ni lourde ; on ne doit pas y être étouffé de monde à l'église. A Séry au moins, vous serez bien trois personnes à la messe, le curé, son père et sa mère...

Si vous avez tous trois la santé, et s'il n'arrive rien de grave du côté de la politique, allez-vous être là trois heureux mortels ! Je vois tout cela d'ici, et suis content de vous savoir dans un pays connu ; ça me permet de mieux suivre les mouvements et de me représenter la situation.

La première besogne d'un curé arrivant dans une paroisse, n'est pas de se jeter avec une ardeur juvénile dans le travail, les œuvres de zèle et les entreprises ; c'est d'étudier tranquillement et sagement la situation, le mal et les ressources, sans faire de projets, sans entreprendre grand'chose de nouveau. Il faut commencer par ne faire que le nécessaire et ce qui est établi ou de devoir certain ; pendant ce temps, examiner la situation, puis, peu à peu, entreprendre et établir

ce qui est utile, ce qui a espoir de réussir et de faire le bien. Heureux seras-tu, si tu ne trouves pas ta paroisse travaillée par les divisions politiques et l'ambition, les querelles de jalousie, les intrigues de maire et de maître d'école !

Je ne tarderai pas à recevoir une lettre datée de Séry ; ça m'amusera bien d'assister à votre déménagement, puis à votre emménagement. Adieu, je vous embrasse tous trois bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXII

A son Frère

Tchen-Kiâ-Pà, 19 avril 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

... Aie du zèle, occupe-toi de ta population, préoccupe-toi du salut de tes paroissiens ; mais que cette préoccupation ne prenne pas ces teintes sombres, ce caractère de sempiternelles tristesses et d'idées noires, qui cassent les bras, rendent inutilement la vie pénible, ôtent le goût et l'enthousiasme du travail intellectuel, et empêchent, en une certaine mesure, le travail apostolique de réussir, parce qu'alors il n'attire pas les âmes, mais les navre et les glace... Eh ! vive la joie et les pommes de terre, parbleu ! Quand on a fait ce qu'on a pu auprès de son peuple, il reste à se réjouir, non seulement parce qu'on a la conscience tranquille, mais encore parce que le zèle qu'on a mis à son travail finira par être fécond quelque jour, fût-ce dans cent ans *Semen est verbum Dei* ; cette semence peut rester en conserve dans le sillon jusqu'au jour où Dieu voudra la faire germer.

Tu penses bien que la manière dont nous célébrons, dans nos campagnes, les fêtes de l'Église, par exemple ces trois derniers jours de la Semaine-Sainte, est assez peu

compliquée ; il faut se contenter, ou à peu près, du côté de la fête qui se passe dans les cœurs, car il nous manque absolument tout pour faire une solennité. En sept ou huit jours que nous donnons à chaque station, il faut entasser là besoin d'une année chrétienne, instruire les néophytes, baptiser, prêcher, convertir ou ramener à la ferveur, entamer les païens, s'occuper des enfants et d'une foule d'affaires même temporelles, qui attendent naturellement le passage du missionnaire pour se trancher et se régler. Ce qu'il y a de bon et ce qui fait notre force, c'est qu'à peu près jamais il ne vient à l'esprit d'un chrétien qu'on puisse être chrétien et se refuser à l'accomplissement de ses devoirs. Tous nos chrétiens sont pratiquants ; ils ont bien des défauts et leur foi est assez épaisse, mais elle est solide, et le missionnaire a, pour ainsi dire, tous droits sur eux ; ils savent bien qu'un prêtre n'a en vue que le salut des âmes, et leur confiance en lui est absolue.

Quand cette lettre t'arrivera, tu auras déjà fait surabondamment l'expérience qu'on n'en est plus là dans nos pauvres pays de France. Nous ferions bien du mal à nos chrétiens, si nous leur disions l'état des idées et de la foi là-bas, car ils croient que tous les Français sont bien plus fidèles qu'eux. Pour moi, je fais de plus en plus l'expérience de la nécessité de l'instruction religieuse ; ici comme en France et comme partout, car c'est une loi, la fidélité au devoir, la délicatesse de la conscience, la ressource pour une bonne mort et pour la vie chrétienne, tout cela est en proportion de l'instruction que chacun a reçue. Je ne cesse de dire à mes Chinois : « Instruisez vos enfants ; instruisez-les le plus tôt possible. A trois ans, un enfant doit savoir le signe de la croix et quelque petite prière ; à mesure qu'il grandit, il en apprend davantage ; à sept ans, il faut qu'il sache les prières du matin et du soir, qu'il ébauche les prières de la messe et le catéchisme. » Hélas ! que de salive il faut dépenser, chaque année, pour obtenir que les parents s'occupent un peu activement de l'instruction de leurs enfants ! les usages païens et les coutumes du pays les préparent si peu à ce devoir !

C'est encore le christianisme qui opère cette transformation. D'ailleurs, ce que nous obtenons des parents sous ce rapport est encore un miracle, en comparaison de ce que vous obtenez dans vos paroisses. En Chine du moins, le respect humain n'existe pas ; la prière se chante tout haut et tous les jours en commun ; aussi, les neuf dixièmes de nos chrétiens ne manquent pas à leurs prières une fois par mois, et les trois quarts ne manquent pas le soir au chapelet, dans les mêmes proportions. Les hommes causent entre eux religion, prières, doctrine, devoirs du chrétien, tout naturellement, comme on cause d'autre chose, se demandant un éclaircissement de doctrine, un renseignement sur un péché, tout comme on parle d'affaires temporelles. N'est-ce pas tout simple aussi, et n'est-il pas ridicule qu'en France on soit honteux de causer religion et salut éternel ?

Instruis bien tes enfants, et ils finiront toujours par faire leur salut. Ce ne sera sans doute pas toi qui récolteras la consolation de les voir bien mourir, et tu auras probablement cette douleur, commune aujourd'hui à la plupart des curés de France, de voir les enfants élevés et soignés par toi quitter bientôt l'Église et abandonner leur devoir, pour être plus libres dans leurs plaisirs ; mais tu auras mis en eux un fonds de foi et de conscience qui persistera au travers même d'une vie coupable, et qui finira par l'emporter plus tard, ne serait-ce qu'à la mort. Dis quelquefois à tes enfants, pour leur inspirer une bonne résolution : Est-ce que vous aussi, vous m'abandonnez comme les autres ?

Une historiette. J'étais, il y a quelques jours, chez un de nos chrétiens les meilleurs et les plus instruits. Son fils a quatre ans ; il est fort gentil, sait non seulement les prières du matin et du soir, de la messe, pas mal de catéchisme, mais encore une foule de prières particulières, comme la traduction chinoise de *l'Adeste fideles*, des chants au Saint-Sacrement, etc. Or, comme j'étais avec cet enfant dans la cour, nous entendons des païens battre le tam-tam et jouer d'une horrible bastringue, à propos de superstitions, bonshommes, chevaux monstrueux en papier, qu'on va installer

à un certain endroit de la vallée, pour détourner la mort, la maladie, etc. Je demande à l'enfant : « Gloire-Éternelle (c'est son second nom, car tout Chinois en a deux, et tu vois dans celui-ci une idée chrétienne), quel est ce bruit ? — Ce sont les païens qui appellent le diable. — Où est-il, le diable ? — Dans la famille Liéou ; n'entends-tu pas ? ils battent le tam-tam pour l'appeler. » La réponse de ce pauvre petit n'est pas plus vraie qu'il ne le croit, car c'est sa foi naïve et juste qu'il exprime ; mais elle est plus profonde qu'il ne pense, et il est exact de dire que le diable est chez ces malheureux païens ; eux-mêmes le croient, en conviennent, et allèguent ce motif pour résister à la foi chrétienne ; ils savent que le diable est là autour d'eux et chez eux ; ils ont peur de lui, et cette peur, de leur propre aveu, arrête leur conversion. Il est impossible certainement de trouver sur la terre un peuple voué plus ouvertement et plus servilement au culte du démon que le peuple chinois. Tu vois aussi, dans la réponse de cet enfant, la foi toute simple de nos chrétiens, pour qui les dogmes de la foi ne font pas l'ombre d'un doute.

Comme prédicateur, comme catéchiste, tâche d'obtenir, demande à Dieu, et cherche dans l'étude et dans l'amour des âmes, ce don de conviction qui a la vertu de faire entrer la foi dans les cœurs, et de pénétrer les autres de tes propres convictions. L'époque où tu entres dans le ministère est bien pénible et bien ingrate pour le zèle d'un curé, car la situation intellectuelle et politique moderne a ceci de particulier, qu'elle enlève à votre apostolat son objet et vous condamne au repos, en vous ôtant toute occasion de dépenser votre ardeur et votre bonne volonté. Étudie bien ta situation particulière et le peu de ressources que t'offrira ta paroisse ; groupe et ligue avec toi les quelques âmes chrétiennes que tu trouveras ; rends-les plus chrétiennes, et lance-les à la poursuite des autres. Fais de tes chrétiens des chrétiens radicaux ; et puis, soigne les enfants avec un courage sérieux et préparé d'avance à résister aux déceptions que tu rencontreras certainement. Fais un bon relevé de ta paroisse, famille par

famille ; étudie ton monde, et puis attaque peu à peu et fais attaquer ceux qui te semblent offrir quelque espoir. Je fais cela par ici ; j'ai, dans chaque station, une liste complète des chrétiens, vieux ou nouveaux, baptisés ou non baptisés. Si un catéchumène ne fait rien pour avancer, pour se préparer au baptême, s'il ne vient pas à nos réunions, chacun des sept ou huit jours que je passe dans son endroit, je le fais presser ; s'il ne bouge pas, j'y vais moi-même, et j'obtiens quelque chose, ne serait-ce que de l'empêcher de s'enfoncer plus avant et d'oublier qu'il est chrétien. Car le Chinois, après quelques années de négligence, oublie qu'il a fait acte de christianisme, et finit, s'il n'a encore été baptisé, par retourner entièrement au paganisme. Quelque chose de la méthode que nous suivons ici est possible aussi chez vous.

Les talents de maman pour la cuisine vont se réveiller, le jour où tu recevras les curés pour le dîner d'installation et la pendaison de crémaillère... Pour moi, j'ai grand'faim d'être au jour de Pâques, pour manger une bonne *ratatouille* de viande de cochon avec des patates en guise de pommes de terre. Il faut dire que nous passons le carême entier, depuis le mercredi des cendres, sans manger de viande, pas même le dimanche ; du reste, nous ne jeûnons que le vendredi ; il serait impossible de jeûner tous les jours, la nourriture est trop débilitante, et la fatigue trop grande ; aussi est-ce avec joie qu'on voit revenir les alleluia et le fricot !

Nos populations chinoises nous donnent, en ce moment, quelque inquiétude ; la famine sévit au nord ; elle a envahi le Sé-Tchouan et le Yun-Nan, provinces limitrophes de la nôtre ; le peuple affamé se révolte et pille. Dans ces régions, les pluies nécessaires à la plantation et à la végétation du riz ont manqué depuis deux ans, ce qui a rendu les récoltes presque nulles. Au Kouy-Tchéou, il est rare que la récolte manque, parce que le pays est très montagneux et très élevé en altitude ; cette année encore, les pluies sont très abondantes, condition excellente pour le riz. Mais une foule de familles des autres provinces déménagent et envahissent la nôtre, apportant leur misère, et augmentant le nombre

déjà considérable des gens sans ressources. Nos orphelinats se remplissent d'enfants, et il faut nous préparer à en recueillir de plus en plus. Si tous vivaient, nous en aurions à ne savoir où les fourrer ; mais il *en meurt des quantités, et c'est heureux, car ils vont au ciel et font place à d'autres. L'allocation que nous fait la Sainte-Enfance est une des plus grosses qu'elle fasse dans le monde entier, et ce n'est pas trop.

Louis va revenir en vacances ; belle occasion de courses à Orrouy et aux environs ! Êtes-vous heureux, vous autres, tas de propres à rien, de vous donner du plaisir comme ça ! Vous ferez au moins une promenade dans notre forêt de Compiègne ; peut-être même pousserez-vous jusqu'au presbytère de Saint-Sauveur, où nous allions tous les ans faire notre *pèlerinage* !

Samedi-Saint. — De retour à Tsen-Y, je trouve mes huit pieds d'asperges en bonne voie et plus grands que l'an dernier ; donc, espoir pour l'avenir ! Du reste, dans ce pays humide et chaud, la végétation acquiert une grande force. Voici nos chrétiens qui, de tous côtés, arrivent par bandes pour la fête.

Jour de Pâques, au soir. — Le courrier nous apprend que deux nouveaux confrères vont nous arriver dans trois ou quatre jours, pour monter avec nous à la Capitale.

Je suis impatient de savoir comment aura tourné la maladie de Mgr Gignoux ; certes ce ne sera pas sans une grande peine que j'apprendrai sa mort, il a toujours été si bon pour la famille, il m'a témoigné, à moi particulièrement, tant d'affection !

Adieu, etc...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXIII

A M. l'abbé Braillon

Tsen-Y, 1^{er} juin 1878.

MON CHER LOUIS,

Ne t'avais-je pas dit de n'être pas malade sans ma permission...? Le premier devoir d'un séminariste est de conserver, par conséquent de soigner sa vie et sa santé. L'Église a besoin de tous ses ouvriers ; donc, autant qu'il est en notre pouvoir, nous n'avons le droit ni de mourir jeunes, ni de nous priver de nos forces en laissant notre corps s'affaiblir, *prius est vivere*. Tu vas voir quelquefois le curé de Séry ; je suis content de le voir placé au milieu de nos amis et de nos souvenirs ; ils seront pour lui une préservation, un encouragement et une force.

J'ai assez de mal à me figurer que dans trois ans un mioche comme toi, que j'ai vu si petit, et qui étais encore si enfant à mon départ, sera mis à la tête d'une paroisse. Tu as raison d'être effrayé par la proximité du sacerdoce, et par la comparaison que tu fais de toi-même avec la dignité et la mission sacerdotales. Cet effroi est salutaire, conserve-le ; il fait partie de la préparation et des devoirs du séminariste. On vieillit, on garde les défauts de l'enfance, on y ajoute ceux de l'âge mûr, sans garder les qualités de l'enfance ni acquérir celles de l'âge mûr. Il faut faire le contraire, se tremper solidement l'âme dans la piété et dans l'esprit apostolique, pour travailler ensuite fortement à l'œuvre de l'Église, mais d'abord pour se conserver prêtre dans ce triste milieu si peu chrétien de nos pays de France. Au moins, les bons exemples ne t'auront pas manqué, et la petite famille sacerdotale dont tu fais partie, ainsi que mon frère et moi, a sous ce rapport de nobles traditions.

M. le curé d'Orrouy, me dit-on, est dans les maçons et

refait son portail. Si jamais je retournais à Orrouy, il me faudrait les yeux intérieurs du cœur pour reconnaître notre vieille église sous ses belles restaurations, car le regard épais et matériel du corps n'y suffirait pas; mais ma droite périra, ma langue glacée s'attachera à mon palais, avant que j'oublie Orrouy, son clocher, et nos bons amis qui habitent autour — *Si non meminero tuî, Jerusalem!* J'y fais souvent mon pèlerinage en esprit et en vérité. Si quelque photographe prend la silhouette de l'église, n'oublie pas le missionnaire; c'est moi qui en ai le plus besoin, étant le plus privé!

Je suis toujours heureux et content; les œuvres marchent, la besogne est immense; on ne la fera jamais toute, on n'en fera jamais le quart ni le centième, mais on tape dans le tas. Je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'une vingtaine d'enfants d'Orrouy viennent me rejoindre...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXIV

A M. l'abbé Boulenger

Tsen-Y, 6 juin 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Avec votre lettre du 6 février, j'ai reçu les premières nouvelles de Séry. Tout le monde se dit content là-bas, le curé, les parents et la paroisse; que cela dure longtemps, dure toujours, et que rien ne vienne interrompre cette tranquillité! Je ne suis pas inquiet pour mon frère. La vie du missionnaire, en Chine, a ses dangers particuliers, mais elle en a incomparablement moins que la vie du curé en France, surtout à l'heure présente, avec l'évaporation des têtes, le courant d'idées et de goûts qui règnent, l'atmosphère morale où

l'on vit, les tristesses qu'un prêtre récolte du côté de son peuple, en guise d'encouragements.

J'apprends, par le même courrier, la mort de notre bien regretté Mgr Gignoux. Cette mort ne peut pas ne pas m'être très sensible ; Monseigneur avait été le père spirituel de M. Hauleville, le vôtre, le mien ; j'ai eu souvent, et depuis longtemps, des marques non équivoques de sa bienveillance particulière et d'une certaine confiance qu'il m'a montrée. Ma dernière lettre lui est arrivée la veille du sacre de Mgr Obré ; et quelques heures avant sa mort, Mgr Gignoux se faisait relire encore cette lettre par le séminariste qui le veillait. Mgr Gignoux a créé de grandes œuvres dans le diocèse de Beauvais ; c'est lui qui est le père de tout ce qui s'y est fait de bien depuis 40 ans ; les fidèles et le clergé le regretteront longtemps.

Me voici encore revenu à Tsen-Y ; la besogne est ici tellement considérable, que Monseigneur a promis d'y maintenir désormais deux missionnaires. Donc, après la Pentecôte, je me remets en *roulage*, commençant par le sud-ouest, comme l'an dernier. Deux stations nouvelles viennent justement de germer entre Tsen-Y et Lo-Min-Tchen. L'une de ces deux stations, par lesquelles je commencerai, a été formée d'une façon curieuse, par le petit Paul — filleul de Paul Huraux. Voici l'histoire de cet enfant.

Il y a dix mois, on nous amène deux petits frères — des païens, quatre et sept ans — tous deux absolument nus ; le plus petit, chétif et malingre, l'aîné, fort dru, éveillé et rieur. Leurs parents, nous dit-on, sont morts ; on sait que nous adoptons les enfants abandonnés, et on nous livre ces deux bambins. Nous les recevons, mais le plus jeune meurt au bout de quelques jours. Ces deux enfants sortent de la famille Tchen et du village de Ma-Kan, à quatre lieues d'ici, sur la montagne, sur le chemin de Lo-Min-Tchen. Interim, le mandarin de Tsen-Y, homme très bienveillant pour nous, reçoit une accusation contre deux hommes de Ma-Kan, prévenus d'avoir, à la mort d'un troisième qui était leur frère, volé ses biens, dépouillé et chassé ses enfants. L'enquête

apprend au mandarin que ces enfants sont à l'Église ; il nous consulte et, par justice comme par sympathie pour nous, décrète la restitution des biens à l'enfant survivant, Paul, qui sera élevé à l'Église, marié avec une fille de la Sainte-Enfance, puis installé dans sa propriété — une maison en paille entourée de quelques champs. Mis en demeure d'administrer son bien, nous chargeons de ce soin un fermier païen. Or, ce fermier vient d'adorer avec sa famille ; il a fait adorer une autre famille, et travaille à former un noyau. C'est par cette station que je vais entrer en campagne, accompagné de mon *petit mousse*, gai comme pinson, content d'être au monde, très heureux chez nous, très fier surtout de venir, de me recevoir bientôt dans sa maison, à la mode chinoise. Il est d'ailleurs mon grand ami, et j'entretiens l'amitié par de petits riens qui lui causent un plaisir considérable, et qui le font rire, mais rire comme un bossu ! Assurément il a fallu le corriger, l'éplucher un peu, lui enlever certaines habitudes païennes qu'il avait apportées ; mais il a une bonne petite nature ouverte et *Roger-bon-temps*, une figure intelligente et assez jolie pour un Chinois. — Chez ces petits enfants, la foi entre toute seule, en trois ou quatre semaines, le temps seulement de comprendre où ils sont et ce qu'on leur veut.

Je suis revenu à Tsen-Y avec joie ; mais peut-être n'y resterai-je plus longtemps ; Monseigneur me donnerait un district à organiser, probablement le Hin-Y-Fou, au sud-ouest du Kouy-Tchéou. Nous avons là des chrétientés à peine fondées, peu étendues encore, mais en mesure de se développer, car le district est très vaste et s'étend à l'ouest, jusqu'au Yun-Nan, au sud jusqu'au Kouang-Si. — C'est à Hin-Y-Fou que le P. Müller, de Compiègne, a été massacré, il y a près de quinze ans ; sa tombe, connue par un chrétien du lieu, a été restaurée en 1877. J'irais avec joie dans ce district, je resterais ici avec plaisir ; peu importe le lieu où l'on travaille, pourvu qu'on se rende utile et qu'on use sa vie *ad majorem Dei gloriam !*

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXV

A son Frère

Tsen-Y, 9 juin 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu as raison d'organiser, dans ta paroisse, l'œuvre de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ; ce n'est pas une œuvre de luxe, pas même une œuvre utile, mais une œuvre fondamentale, essentielle, et de première nécessité. Sans elle que ferions-nous ? Elle nous nourrit, elle alimente quotidiennement toutes nos œuvres, nous permet d'organiser peu à peu les districts, les établissements, la prédication par les catéchistes. La Sainte-Enfance entretient tout notre petit monde, qui est fort nombreux et qui va pulluler encore plus, car la famine règne au Sé-Tchouan, et pousse chez nous une multitude de malheureux qui meurent en route et nous laissent leurs enfants ; ils nous les laissent bien aussi sans mourir, et nous allons être débordés. L'orphelinat de Tong-Tse ne suffit plus ; il faut construire des baraques pour l'agrandir, et nous serons obligés de le dédoubler, c'est-à-dire, tout en conservant les garçons à Tong-Tse, de transporter les filles à Tsen-Y, où déjà nous en avons une quinzaine. Hier même, j'ai acheté une fille cinquante sous ; aujourd'hui, une autre trente sous. Je regrettais bien mes cinquante sous, mais le païen se serait débarrassé de l'enfant par la mort. La pauvre petite — quatre ans — ne se doute pas du bien qu'on lui veut ; en quittant son père, qui la déposait là froidement, sans un signe ni un mot d'adieu, de regret ou de n'importe quoi, elle criait comme un paon, gigottait et ne voulait pas rester avec nous. Sur le soir, je suis allé voir ce qu'elle devenait ; je l'ai trouvée assise nue sur la terre mouillée de la cour, et mangeant des brins d'herbe qu'elle arrachait autour d'elle ; sans doute elle suivait une habitude

que lui avait fait contracter la misère de ses parents. L'entretien d'un enfant coûte de 50 à 60 francs par an. Combien il est nécessaire qu'en France — puisque la France donne les missionnaires et a engendré l'œuvre de la Propagation de la Foi — tous les curés travaillent à nous récolter si peu que ce soit ! c'est ici surtout que les petits ruisseaux font les grandes rivières. L'œuvre de la Propagation de la Foi est plus nécessaire encore que celle de la Sainte-Enfance ; car nous pourrions, à la rigueur, négliger les œuvres qui se rapportent à celle-ci, par exemple ne pas recueillir d'enfants ; tandis que, sans la Propagation de la Foi, nous n'aurions pas l'aliment de nos œuvres les plus essentielles.

Recommande cette grande œuvre à tes paroissiens, à tes amis, surtout à tes confrères. Il me semble que les paroisses où cette œuvre prendrait un peu de développement, seraient particulièrement bénies de Dieu, car il n'est pas douteux que les œuvres d'apostolat chez les infidèles, sont les plus agréables à Notre-Seigneur, les plus chères à l'Église, les plus assurées d'attirer la miséricorde et les grâces de Dieu sur ceux qui les soutiennent, directement ou indirectement. M. de Maistre le dit en termes bien remarquables, pour les royaumes, dans son livre *Du Pape*, à la fin du chapitre sur les *Missions* ; les mêmes raisons veulent assurément que ce soit vrai pour les familles et les paroisses. Je prie très humblement et très instamment les prêtres de nos amis de tirer la conclusion pratique, et de nous aider avec le petit sou de leurs enfants. Je sais bien qu'à l'heure présente, les cœurs ne sont guère ouverts à cette idée, ni les bourses aux bonnes œuvres ; mais enfin la France est toujours le pays, la *terre classique* de la générosité. Je ne puis oublier le bien que m'a fait, quand j'étais tout jeune, l'idée de m'enrôler dans la Sainte-Enfance, à douze sous par an, et le bien que la même idée a fait à quelques-uns de mes camarades encore vivants, lancés dans le péché, mais gardant la foi dans leur cœur. Ces œuvres-là sont des flèches qui, tout en atteignant le but visé, se retournent encore vers celui qui les a lancées.

Fais chanter ton pauvre petit monde ; remue tes chré-

tiens ; rend-les meilleurs ; groupe-les autour de toi pour les intéresser à ton apostolat ; trémousse-toi enfin. Soigne d'abord les chrétiens pratiquants, afin de les pousser plus avant ; soigne les enfants, efforce-toi de leur donner ce fonds de foi qu'une vie moins chrétienne plus tard n'abolit pas dans l'enfant qui a été bien élevé et qui, devenu homme, sacrifie aux idoles du siècle. Cependant et avant tout, soigne ta santé, surtout ta santé spirituelle ; entretiens-la par l'étude et la méditation : *Hoc fac et vives*. La fatigue qu'il faut se donner pour son peuple n'est pas toujours une fatigue matérielle. Qu'un curé s'inquiète pour son œuvre, l'ait à cœur, fasse converger sur elle toutes ses pensées ; et il trouvera, sans faire beaucoup plus que le devoir ordinaire, le moyen de réaliser le bien ; il conservera et on sentira vibrer en lui la fibre du zèle ; mais celle-ci ne reste vivante qu'à condition d'être animée par la vertu solide et la piété. Garde ta gaîté ; ne te livre pas à une tendance qui t'entraînerait à voir en noir et à ne plus penser qu'au côté triste et désolant du ministère ; cette tendance paralyse les forces, elle est une cause de découragement, quelquefois de tiédeur. — As-tu pensé à donner à tes bonnes âmes la dévotion au Sacré-Cœur ? C'est le préservatif et le grand moyen d'apostolat. N'achète pas tant de mobilier ; il est inutile pour un prêtre de s'empêtrer d'un tas de bagages sur la terre..

C'est déjà quelque chose de trouver une paroisse sympathique ; même quand cette sympathie ne serait pas un point d'appui pour faire le bien et ramener à Dieu, du moins est-ce déjà une tranquillité, une facilité pour entretenir le peu qui existe, et manœuvrer les enfants. Combien il est plus triste d'arriver au milieu d'une population hostile, qui commence par nous susciter des misères!...

J.-B AUBRY.

LETTRE. CCCXXXVI

A son Frère

Sin-Tou, 1^{er} août 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu pourrais avec profit — ce serait même la bonne manière — combiner, en un seul traité, l'étude comparée de plusieurs auteurs qui ont élaboré ce traité ; tu approfondirais chacun de ces auteurs, synthétisant leurs idées, puis les mettant en œuvre à ta manière, selon ta forme d'esprit, produisant ainsi un travail personnel et original. — Cette grande question de la *Tradition* que tu étudies dans Franzelin, dans Melchior Cano et dans quelques autres, ne serait-ce que dans bien des passages de Cornelius à Lapidé, cette question te conduira loin, et te prendra du temps ; mais ce ne sera pas du temps perdu. Plus tard et peu à peu, donne à tes études cette belle direction intérieure et mystique sans laquelle l'étude même des sciences sacrées n'est pas un aliment pour l'âme. Que le prêtre jeté dans le ministère a besoin de cela, précisément à cause de ses occupations et du milieu où il lui faut vivre ! Il en a plus besoin que le religieux cloîtré ; et, cependant, cette nourriture lui est beaucoup plus refusée. Prends bien garde à ton âme ; ne néglige en rien ta vie intérieure, tes méditations, tes devoirs spirituels. Ta position m'épouvante, comme celle de tout curé ; défie-toi de toi-même et de ta faiblesse, de la propension de notre nature à se refroidir peu à peu et insensiblement. Du reste, ton goût pour l'étude est le meilleur préservatif, à la condition que tu donneras, et parce que je sais que tu donneras à tes études cette direction intérieure...

J'ai fait une chute, il y a quelques jours, avec ma mule. Je passais une rivière assez large mais peu profonde, grossie d'ailleurs et rendue rapide par les pluies ; j'allais voir un

malade et portais le Saint-Sacrement. Ma mule butte contre une pierre au fond de l'eau, se débat; veut se redresser et finit par m'entraîner dans sa chute; heureusement le Saint-Sacrement n'a pas été mouillé. J'étais propre! J'ai dû renvoyer ma mule et continuer ma route à pied — quatre lieues de marche — puis revenir, chaussé de petites sandales de paille, que la dignité nous empêche de porter généralement, mais qui sont fort commodes. Bien que je fusse trempé jusqu'aux os, je ne me suis pas enrhumé, grâce à la marche et à la transpiration; mais au retour j'étais broyé. Actuellement, je parcours quelques stations nouvelles, baptisant les uns, remontant et relançant les autres. Ah! si nos pauvres chrétiens avaient, comme vos enfants de France, plusieurs catéchismes par semaine, comme ils s'instruiraient; et si vos chrétiens de France avaient la docilité, la simplicité de nos Chinois, quelles paroisses vous auriez!

Cette année sera peu fertile en conversions; le riz est très cher, l'inondation détruit les récoltes, les préoccupations de la vie matérielle absorbent les esprits. Mais à quelque chose malheur est bon, car nous avons besoin de fortifier les néophytes, et nous en aurons le loisir. Quelle joie d'avancer ainsi peu à peu, une année convertissant, l'année suivante confirmant et consolidant l'œuvre ébauchée! Du reste, il se présente toujours quelque nouvelle chrétienté à ouvrir. Ainsi on m'appelle aujourd'hui même dans un village pour y ouvrir une station nouvelle. Sans doute, nous arrivons bien péniblement à faire de bons chrétiens; mais nous ne rencontrons pas le même genre de difficultés qu'en France. Pour nous, la grande difficulté, c'est d'amener le nouveau chrétien à s'instruire, à prendre l'habitude de la prière; une fois ce point acquis, nous le baptisons, et très généralement il persévérera; le reste viendra peu à peu. Notre grande ressource, c'est la docilité complète des chrétiens, et l'autorité considérable que nous avons sur eux.

Adieu, etc.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXVII

A M. l'abbé Boulenger

Ya-Ky-Kéou, 1^{er} septembre 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous m'annoncez trois bonnes nouvelles. D'abord, le mariage de François Doria. Comment ! ce petit enfant qui jouait dans le sable hier encore, et à qui nous faisons faire des thèmes, le voilà marié ? c'est inimaginable ! Le temps a-t-il marché tant que cela ? Qu'on m'apporte un miroir, pour voir de quelle couleur sont nos cheveux ; car on n'est plus sûr de ne pas se réveiller grison. Mais, c'est vrai, je n'en ai plus, de cheveux ; je suis pelé ; il ne me reste qu'une queue dont la racine occupe tout juste la place de la tonsure !... Ce mariage de François va être, pour Orrouy, pour le château, pour toutes sortes de choses, une joie, une résurrection, une vie nouvelle. Sans doute vous me donnerez d'autres détails ; j'adresse aujourd'hui même, à François, un petit mot de félicitation et d'exultation.

Votre église va maintenant tomber et renaître ; voilà encore une bonne nouvelle ! Démolissez, déménagez, construisez, et que cette lettre trouve votre hangar devenu église, sans vous trouver vous-même aux catacombes, fuyant la révolution persécutrice ; ce qui ne serait pas invraisemblable du tout, car vraiment la politique tourne à la *dégoûtation*, et l'ordre superficiel et factice, maintenu par l'exposition, ne saurait accoucher de grand' chose de bon, quand l'exposition, en disparaissant, laissera s'effondrer ce qui ne portait que sur elle. O triste pays !

La troisième bonne nouvelle, c'est l'avènement de l'évêque de Beauvais. J'aurais été content si Mgr Obré avait accepté cette lourde charge ; car il a fait ses preuves, il est connu et

apprécié de tous, et mieux que personne il sait les besoins du diocèse...

A voir ce qui se passe en France, je commence à croire que Notre-Seigneur a eu ses raisons de dire : « *Il faut que le scandale arrive !* » Cet *il faut* est terrible !... Que le bon Dieu nous soutienne, nous autres prêtres, et qu'il nous soit toujours permis de chanter sans remords : *Lauda, Sion, Salvatorem.. Jesu, corona virginum... Cœlestis urbs Jerusalem, beata pacis visio... Adoro te, latens Deitas... Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni...* et tant de paroles angéliques que l'Église nous met dans la bouche, et qui doivent faire trembler un prêtre coupable ; ce mot, par exemple, que nous lisions, il y a quelques jours, dans une oraison : *Deus, tuorum gloria sacerdotum.*

Il nous faut des chrétiens radicaux ; il ne nous faut que des chrétiens et des prêtres radicaux ; et quand les idées régnautes et le courant du siècle auront enlevé à l'Église la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de son troupeau : si le millième qui lui reste alors ou qui reviendra à elle, est excellent et radical, tout sera gagné, parce que ce millième sera la semence saine et irréprochable avec laquelle il faudra recommencer, en France et partout, l'apostolat. De même, lorsque, dans le sacerdoce, il ne restera plus que les soldats de Gédéon, une cinquantaine de bons radicaux, il faudra chanter : « Enfin nous y voilà ! Eh bien ! travaillons maintenant ! » Racontez à M. Huraux l'histoire des soldats de Gédéon ; dites-lui qu'il doit faire partie du petit noyau qui ne pliera pas le genou ; puissions-nous lui montrer le cœur d'un prêtre, et l'abattre ainsi petit à petit, lui et d'autres, à force de foi et d'esprit catholique ! Il sera des nôtres, c'est sûr ; mais, en attendant, que chaque jour enlève une pierre du mur de séparation qui est encore entre lui et nous, et ajoute aux lumières que reçoit son âme.

Les journaux sont pleins du centenaire de Voltaire ; mais ces horribles scènes sont consolantes pour nous ; il faut que

le mal arrive à l'extrême pour crever en ulcère et être susceptible d'une fin ; l'ulcère éclate, la fin viendra plus vite. Tout catholicisme libéral aura cette destinée, et le plus tôt sera le mieux. La crise est déchirante ; bon signe ! Louis Veuillot a fait un bon article sur ce centenaire ; comme lui, je crois que Voltaire est achevé, crevé en ulcère, car il a été reconnu qu'il était l'homme de la canaille, et il n'y a eu, pour le fêter, que la canaille reconnue canaille. Quel homme de bonne compagnie osera maintenant louer Voltaire et le trouver propre ?

Je termine ma campagne d'été dans l'ouest de notre district. Cette campagne a été pénible, car la récolte de 1877 a été pauvre, et celle de 1878 ruinée d'avance par l'inondation. Le riz est très cher, la misère est grande, on craint la famine, et les préoccupations de la vie matérielle absorbent nos pauvres Chinois. Les chrétiens reçoivent plus difficilement le missionnaire, qui leur amène quelques bouches à nourrir ; il doit les aider et faire, en trois ou quatre jours, ce qu'il faudrait faire en une semaine. Sur les païens, bien plus absorbés par la terre, puisqu'ils n'ont que la terre, cette année *Verbum Dei non capit*, et j'ai fait peu de conversions nouvelles. Mais ce contre-temps est encore providentiel, car je ne visiterai pas ces régions l'an prochain, et il est nécessaire que le même missionnaire évangélise une seconde fois les indigènes qu'il a convertis, afin de les consolider. Il n'est donc pas très regrettable que j'aie peu de nouveaux adorateurs, et il était plus urgent d'affermir mes catéchumènes de 1877.

Cependant, partout j'ai accroché quelques nouvelles familles ; partout encore j'ai constaté quelques progrès, remettant dans la bonne voie par-ci, redressant une foule de petits abus par-là, partout remarquant cette chose consolante : « l'installation de la foi dans l'âme du nouveau chrétien. » La seconde visite, à ce point de vue, est toujours plus intéressante, et porte un certain coup décisif. Les uns n'ont pas étudié la doctrine ; les autres n'ont pas pris l'habitude des prières ; d'autres encore ont abandonné les réunions

chrétiennes ; plusieurs se sont remis aux superstitions païennes ; d'aucuns même sont redevenus païens, très peu, grâce à Dieu ; quelques-uns ont donné du scandale d'une manière plus ou moins choquante : il faut rafistoler tout cela. Chez tous, une seconde visite achève ou avance beaucoup l'entrée de la foi, qui, naturellement, était encore très faible ; elle fixe l'esprit chrétien, les idées chrétiennes, les habitudes chrétiennes, toutes choses qui ne poussent pas en une matinée, comme les morilles, mais qui demandent, avec l'intervention de la grâce intérieure, l'action du temps et une foule de petits soins, pour tenir écartés les mille obstacles qui, jusqu'au baptême, peuvent gêner ces essais de vie chrétienne, ou même enrayer tout à fait l'œuvre de la conversion — car la conversion ne se fait pas en une fois et par un seul acte d'adhésion, tant s'en faut !

Oh ! le pauvre peuple ! qu'il est matériel, incapable de voir ce qui est invisible aux yeux du corps, et de s'occuper d'un autre intérêt que de celui qui résonne en sapèques dans le creux de la main ! C'est surtout par une année difficile matériellement qu'on sent chez lui cette incapacité ; peut-être la sentirait-on moins par quelque grande famine qui ferait mourir les pauvres, anéantirait ou doublerait notre troupeau.

Je parle et fais parler aux païens, soit à ceux qui me donnaient espérance l'an dernier, soit à ceux qui me sont signalés pour leurs bonnes dispositions. La foi, la considération de la mort et du salut, l'alternative du ciel ou de l'enfer, qui est naturellement notre grand argument, la perspective de l'éternité enfin, tout cela ne prend pas sur eux ; on éprouve, à les prêcher, une résistance à peu près semblable à celle qu'opposent en France, à votre prédication, les populations blasées, indifférentes ou préoccupées par les choses de la terre. Vous les pressez, vous faites sonner vos grandes raisons ; mais vous voyez bientôt dans leur œil la pensée qui trotte en pays de finances ; et s'il arrive que, derrière eux, quelqu'un pose avec bruit sur une table, ou laisse tomber à terre un paquet de sapèques, c'est fini, tous les cœurs

sont là-bas ; vous aurez beau chanter, votre éloquence tombe comme la pluie sur une toile cirée.

Ainsi va notre ministère ; une année, la grâce conquiert beaucoup ; vite, il faut en profiter pour grossir le troupeau, car le mouvement s'arrêtera bientôt, et vous devrez alors vous hâter de former ceux que vous avez enrôlés précédemment. Le moment de la grâce conquérante reviendra, sans doute, et il faudra en profiter encore, pour ajouter toujours le nombre à la qualité. Ces alternatives de vitesse et de ralentissement ne manquent pas d'intérêt ; sans doute le bon Dieu veut nous conduire, par ce chemin, à la conquête complète de ce pauvre pays, si jamais nous devons le conquérir complètement — grosse question dont la solution, selon moi, doit être affirmative.

Je demandais à un catéchiste instruit et très solide : « Dans combien de temps penses-tu que toute la Chine sera chrétienne ? — Dans deux cents ans, » me répondit-il. Cette parole prouve qu'il voit la difficulté. Un imbécile ou un flatteur, c'est-à-dire 99 Chinois sur 100, m'aurait répondu : « Dans 50 ans... ou même dans 20 ans. » Dire 200 ans, est plus près de la vérité, mais ce n'est sans doute pas encore la vérité. Il faut entrer dans le vif de ce peuple, dans l'intérieur de ses idées, de ses usages, de sa vie morale, pour comprendre à quel point il est possédé par le démon, et foncièrement imprégné de ce qu'il y a de plus mauvais et de plus hostile à l'Évangile dans le paganisme. Que de fois déjà je l'ai dit, et que de fois je le dirai encore, si nous vivons longtemps ! Mais je suis plein d'espérance, toutes les fois que je considère les choses dans leur ensemble, soit du côté du temps, soit du côté de l'espace. Du côté du temps, nous sommes sûrs que ce que nous faisons sera continué, et que le bon Dieu enverra des missionnaires en proportion des besoins pressants qui se produiront ; les principes le veulent, par conséquent c'est certain. Du côté de l'espace, à ne regarder même que notre Kouy-Tchéou dans son ensemble, chaque année nous avançons, nous poussons des reconnaissances sur un nouveau terrain, nous plantons plus loin notre

drapeau, nous ouvrons quelque chrétienté plus avant sur le territoire ennemi. Dans la même proportion, le nombre de ceux qui connaissent Notre-Seigneur se multiplie dans les pays où il était déjà connu. — Telle est, en résumé, la raison visible d'espérer, sans compter les raisons invisibles qui sont dans les mérites de Notre-Seigneur, et dans les prières des saintes âmes qui, en Europe, travaillent pour nous, elles ne doivent pas l'oublier ; même si elles l'oubliaient, elles travailleraient encore pour nous par leurs mérites et leurs prières ; mais l'intention particulière qu'elles envoient à Dieu en ce sens, ajoute une efficacité plus puissante à leur travail ; je vous prie encore de le redire à vos bonnes âmes, et je leur renouvelle la demande que je leur fais souvent de m'aider.

La question de mon départ pour Hin-Y-Fou n'a pas fait de progrès ; mais le projet de Monseigneur se confirme, et sa réalisation prochaine devient à peu près certaine ; la question de date seule n'est pas encore résolue ; le jour où elle sera résolue, je devrai partir sans retard. Je suis absolument tranquille sur cette question, sachant que j'ai de la besogne utile ici, comme j'en aurai à Hin-Y-Fou. Cependant j'ai hâte d'avoir une solution, car cet état d'attente me force, malgré moi, à forger intérieurement une foule de projets qui, probablement, se trouveront chimériques et devront être modifiés sur place, c'est tout naturel, surtout en pays de mission...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXVIII

A son Frère

Ya-Ky-Kéou, 3 septembre 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Fais chanter des cantiques ; c'est une prédication qui se fait toute seule et très éloquemment ; il en reste toujours quelque chose dans la vie. Vous avez le devoir de donner aux enfants des souvenirs qui agissent plus tard sur leur âme. Je suis heureux de te voir prendre un peu de peine pour les catéchismes ; ceci n'est jamais perdu ; car si tu obtiens des chrétiens plus éclairés dans la foi, ce sera un grand point. Même si plus tard tes enfants oublieraient ou faisaient semblant d'oublier leur religion, ils garderont toujours certains souvenirs, l'instruction restera dans leur esprit, entretenant le sens chrétien qui ramène à la pratique, ne serait-ce qu'à la mort, ce qui est déjà beaucoup, mais souvent avant la mort. Ton successeur s'apercevra de la trace qu'aura laissée dans les esprits une bonne instruction donnée aux enfants...

Verras-tu l'exposition ? — *leur exposition*, comme a dit L. Veillot. Il est quelquefois bon de voir ces choses, ne serait-ce que pour constater l'extravagance où est arrivée la civilisation française. Gare que, l'exposition disparue, tout l'ordre social, qui ne porte en ce moment que sur elle, ne s'effondre bêtement, couvrant de son ridicule les imbéciles qui comptent sur ces moyens factices pour soutenir l'édifice social. En Chine, la civilisation européenne n'entre pas, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXXXIX

A M. l'abbé Lavalloir (1)

Ya-Ky-Kéou, 4 septembre 1878.

CHER MONSIEUR,

Que devenez-vous, voyons ? La Révolution ne vous a-t-elle pas encore coupé les oreilles à partir de la racine qui est au niveau des épaules ? Le peu que nous puissions saisir de la politique, me fait apprécier bien tristement cette situation sociale, et il y a maintenant plus que des pronostics funestes à l'horizon ; car il me semble insensé de supposer que de graves événements ne soient pas près d'éclater, quand cette ridicule exposition ne sera plus là pour amuser les fous.

Vous savez, si on vous chasse, nous avons de la place pour vous dans nos chaumières, et je puis offrir l'hospitalité à autant de prêtres proscrits qu'il en voudra venir ; une hospitalité très peu désintéressée du reste, car vous nous rendriez un fameux service, et nous ririons un bon coup, en vous voyant arriver à quarante ou cinquante, avec vos parapluies et vos valises... comme pour la retraite. — Si vous venez, apportez *la goutte*, car j'ai une soif ! et par ici les *aubergistes* ne vendent que de la saleté. On commencera par boire un coup, consacrer une semaine à se dire les nouvelles ; puis, on vous taillera une petite paroisse à la façon du pays. Il y a des jours, quand ça ne va pas, qu'on a trop de mal, et qu'on n'est récompensé que par de la misère, je me dis : « Je vas m'en aller, je veux-t-êtré curé de Glaignes ou bien de Barlette, na !... » (2).

1. Curé d'Orrouy, successeur immédiat de M. l'abbé Boulenger et ami du P. Aubry.

2. Glaignes, petite paroisse desservie pendant deux ans par le frère du P. Aubry. — Barlette, lieu dit et ferme aux champs, aux environs d'Orrouy.

Mais tenez, je ne changerais tout de même pas ma place pour la vôtre, car ça me paraît aller trop mal là-bas ; j'ai envie de me faire Chinois, naturalisé Chinois, car le temps va venir où on ne pourra plus se dire Français, sans passer pour un sauvage à tête plate !... — L'autre jour m'arrivent quelques journaux. Un brave chrétien, chez qui je logeais et qui sait ce que c'est que nos journaux, me dit : « L'empereur de votre pays se porte-t-il bien ? — Pas mal ! Sa femme a eu un peu de rhume ces jours-ci, mais ça se passe !... » Pauvres gens, à qui nous montrons nos chrétiens d'Europe comme parfaits en tout genre. S'ils savaient ce qui se passe dans nos nations catholiques, quel mauvais effet cela produirait sur eux !...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXL

A son Frère

Tsen-Y-Fou, 18 septembre 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Tu as raison de prendre à cœur la formation des enfants ; jamais ta peine ne sera entièrement perdue. La promenade du lendemain de première Communion que tu organises, est une bonne tradition à établir ; elle laissera aux enfants de précieux souvenirs, qui les rattacheront à ce qu'il y a de plus pur dans leur vie ; elle donnera pour eux du charme à la religion. Continue de guider discrètement les plus grands, tandis que tu prends les plus jeunes pour les préparer à leur tour. — Ah ! si nos pauvres Chinois recevaient des instructions aussi assidues, et avaient toujours ainsi la présence du prêtre au milieu d'eux, nous aurions de fameuses chrétientés ; car tous nos baptisés pratiquent ; grands et petits assistent et répondent au catéchisme.

... Un missionnaire n'a jamais ni dettes ni avance, il vit au jour le jour ; s'il a plus, il donne plus aux œuvres, il *rafistole* sa maison, organise une école, prend à son service un nouveau catéchiste ; il renouvelle sa provision de livres de doctrine ou de prières, se procure un vêtement neuf et donne son vieux à un malheureux : ainsi va la vie, et on finit tout de même par attraper le bout de l'année. Sans doute, il nous faudrait de plus grandes ressources pour organiser nos œuvres ; mais, si piteusement que l'on vive, on ne meurt pas de faim. J'ai pu aider le confrère de Mey-Tan à faire acquisition d'un terrain où il trouvera sa récolte de riz chaque année ; ainsi sera-t-il plus au large pour ses œuvres. Tout missionnaire qui peut ainsi acheter des immeubles, étend plus facilement son cercle d'opérations. Et puis, ces terrains sont affermés à des chrétiens sur qui on a tout pouvoir, ou à des païens qui, naturellement, se convertissent et fondent une station nouvelle. Ainsi l'Eglise avance peu à peu, prend pied dans le pays, et s'affermite par des institutions, en même temps qu'elle convertit des individus...

Adieu ! je ne parle pas de ma santé, parce qu'elle est très bonne...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLI

A M. l'abbé Roche

Héou-Pà, 8 octobre 1878.

MON CHER CŒUR,

Je ne sais plus s'il y a deux ans que je vous ai écrit celle à laquelle vous répondez, mais je sais qu'il y a longtemps, et que vous méritez assez bien d'avoir les oreilles tirées ; vu que je suis trop loin, et qu'il y a, entre vous et moi, des montagnes trop hautes, tirez-les vous-même !

Si tardive qu'ait été votre réponse, elle m'a pourtant fait plaisir, en raison d'un tas de bons souvenirs qu'elle réveille chez moi. Vous savez bien qu'un missionnaire n'est pas un tigre, un léopard, une panthère, un loup, un ours, un éléphant, un cheval, un buffle, une vache, un vautour, un épervier, une chauve-souris, etc., etc. ; mais un homme de chair et d'os, avec du sang et un cœur humain ; et que, ne trouvant plus guère d'affections sur sa route, il aime assez naturellement à se reporter, dans le passé, vers celles qu'il a sacrifiées pour l'Église et le nom de Jésus-Christ, mais qu'il n'a pas étouffées dans son cœur. Ceci ne serait d'ailleurs pas une vertu ; et il ne faut pas prétendre cesser d'être homme quand on devient prêtre, puisque Notre-Seigneur s'est fait homme pour devenir prêtre : *Nilil humani a me alienum puto.*

C'est pour vous dire que non seulement le lointain ne m'a pas fait oublier ce que vous me rappelez, mais que la privation, l'isolement moral et intellectuel, et un tas de misères qu'il serait trop long de vous dire, m'ont donné, sous ce rapport, un appétit extraordinaire, et ajoutent aux bons souvenirs que vous me rappelez, la vivacité, le charme et une sorte de poésie du lointain. Que voulez-vous ! on n'est pas de fer, et les Chinois auront ma vie, mon dévouement, mes peines ; mais ils ne supplanteront pas la patrie dans cet endroit délicat du cœur que Dieu lui-même a confectionné et réservé pour les affections légitimes.

Je commence par vous rassurer sur la famine que vous craignez pour moi. Elle circule un peu partout dans l'Extrême-Orient, qui est son pays de plaisance, et elle n'est pas loin de nous. Si elle venait chez nous, certes nous serions bien malheureux, si loin de l'Europe et correspondant si péniblement avec elle. Mais le bon Dieu nous a épargné ce fléau ; nous avons eu seulement une année agricole très lourde ; mais la dernière récolte est bonne. Le Kouy-Tchéou est la plus pauvre, selon les uns, l'une des plus pauvres, selon les autres, entre les provinces de la Chine ; mais la famine y est plus rare qu'ailleurs, d'abord pour un ensemble de raisons

géographiques et climatériques, ensuite parce que nous usons peu à peu notre part de misères que les autres provinces usent tout d'un coup. Il faut dire que quand la famine ou la peste viennent ici, elles font rafle complète.

Quand viendrez-vous nous aider avec un bon bataillon de camarades ? Tenez, ça me fait bisquer de penser qu'un petit coin comme notre diocèse de Beauvais, possède 600 prêtres ; que presque toutes les petites paroisses ont chacune un curé, une église, des écoles, des œuvres ; qu'une foule de prêtres, qui sentaient en eux de grandes, de généreuses aspirations vers l'apostolat, et toute l'étoffe pour faire des héros, végètent et moisissent dans des trous de paroisses où il n'y a rien à faire, tandis que le dernier d'entre eux, par la force des choses, par le talent, le dévouement, aurait nécessairement ici un poste considérable, un district immense, la direction et le fardeau d'œuvres très développées, et procurerait, *par le fait même de sa seule présence*, à la tête de ses catéchistes et de ses baptiseurs, le salut d'un très grand nombre d'âmes, ne serait-ce que celui des enfants païens, baptisés *in articulo mortis*. La moitié des curés du diocèse devrait venir nous aider, et il en resterait encore assez, puisque les apôtres n'étaient que douze. Hélas ! la France est si généreuse pour les missions en aumônes : que ne l'est-elle davantage en *hommes* ! C'est ma préoccupation et ma douleur continuelle, j'ai dû vous le dire déjà, car je ne pense qu'à cela. Il nous faudrait immédiatement dix missionnaires là où il y en a un ; on est accablé de besogne, et je ne fais absolument que rouler de chrétienté en chrétienté.

Cette année, les stations se multiplient et ne demandent qu'à se développer. Lorsque je vois quelque part des espérances, je me dis : « Oui, mais qui visitera, qui instruira et soignera ces nouvelles stations, si je les fonde ? » — On est débordé, et tout en ne voyant ses chrétiens qu'une fois l'an, on a bien du mal à suffire à la besogne. Songez à l'abondance des ressources spirituelles où vivent les chrétiens de France, et voyez nos pauvres chrétiens répandus sur un

espace équivalant à un diocèse, et recevant, une fois l'an, la visite d'un prêtre déjà fatigué, puisque c'est son état ordinaire, et qui doit se hâter de prêcher, de ramoner, de gronder, de traiter les affaires de ses néophytes. Or, c'est dans ce peu de temps dont dispose le missionnaire, qu'il doit développer et conserver en eux la foi et l'esprit chrétien ; sans oublier de conserver en lui-même l'esprit sacerdotal si facile à perdre, et de nourrir son petit trésor de vie intérieure qui s'affaiblit si vite dans ce voleur de pays ! — A ce point de vue, comme sous le rapport de notre genre de vie matérielle, notre situation est totalement différente de celle des missionnaires de l'Inde. Songez que nos missions de Chine sont immenses. Notre seul Kouy-Tchéou est grand comme un tiers de la France ; nous avons de la place pour *gambader* dans nos districts. Conclusion pratique : fondez, en collaboration avec quelques-uns de nos bons amis de France, une école apostolique, pour former des sujets à notre séminaire de Paris. La dernière question est celle d'argent, il n'y a qu'à s'en remettre à la Providence. Vous commencerez par un petit orphelinat et, avec du courage et de la confiance en Dieu, vous aurez fondé une grande œuvre. On a vu, mon cher cœur, de plus petits personnages que vous, avec leur foi toute seule, faire des choses plus étonnantes que celles que je vous propose.

Si vous n'avez pas le courage d'une pareille entreprise, du moins dénichiez, parmi vos enfants, les vocations qui sont assurément chez plusieurs — c'est certain, puisque les principes le veulent ; dirigez-les vers nous par tous les moyens que vous laissez en mains la civilisation républicaine et fort peu catholique où vous vivez. Vous croyez que je parle pour rire ? Pas du tout, morbleu ! je parle sérieusement. La France, la bonne France, éclipsée aujourd'hui par la mauvaise, mais toujours vivante et active, est si généreuse toujours ; elle est si inclinée à comprendre les œuvres apostoliques, et à se jeter dans tout ce qui les aide ; c'est le sol natal du dévouement, et un bon prêtre a tant de pouvoir sur les âmes chrétiennes ! — N'en soyez pas un médiocre ! que tout en vous soit sacer-

total et dévoué à la cause de Notre-Seigneur et de l'Église, et vous ferez des miracles dans les âmes.

J'ai en toutes choses, comme objets du culte, le strict nécessaire, c'est-à-dire un seul exemplaire de chaque objet indispensable, et je ne suis pas ambitieux d'avoir davantage, pourvu que le spirituel marche bien, et que mes œuvres avancent un peu le royaume de Dieu au milieu de ce pauvre peuple. — J'ose dire que j'ai une sorte de droit à m'inscrire et à inscrire mon immense district parmi les clients de l'œuvre du diocèse de Beauvais ; car Mgr Gignoux, s'il m'a permis de me donner aux missions, a voulu que je reste agrégé au diocèse et que j'y garde mes liens spirituels. Dans quelques mois, j'aurai un autre titre à la bienveillance des dames de l'Oise et surtout de Compiègne. Je vous ai parlé du P. Müller, enfant de Compiègne, massacré au Kouy-Tchéou il y a douze ans. La ville où il a été tué s'appelle Hin-Y-Fou ; c'est une de nos grandes villes, chef-lieu d'une sorte d'arrondissement plus grand que le diocèse de Beauvais. Or, Mgr Lyons a décidé de m'envoyer à Hin-Y-Fou, avec tout l'arrondissement pour paroisse, et le tombeau du P. Müller pour première pierre des œuvres que j'aurai à y fonder. Voyez si je vais avoir de la place, seul dans cet immense espace ! J'y trouverai une maison qui nous appartient et un rudiment d'œuvre de la Sainte-Enfance ; je devrai organiser cette résidence, installer une chapelle, former un centre d'œuvres ; puis, préparer un établissement dans chacune des six villes secondaires qui dépendent de Hin-Y-Fou, soit pour les visiter plus commodément, soit pour y ménager des résidences aux missionnaires qui plus tard pourraient s'y installer. Ce travail sera long ; mais l'Église est patiente parce qu'elle est immortelle, et le bon Dieu m'aidera.

Il faut que vous soyez un de mes auxiliaires en France, d'une façon ou de l'autre ; car, à mon arrivée, j'aurai tout à faire. Je m'attends à partir bientôt ; je suis à 15 jours de marche de Hin-Y-Fou ; mais ici les voyages ne comptent pas, puisque c'est le pain quotidien. Je suis bien content du

reste d'être chargé de cette partie de nos œuvres ; je n'apporterai qu'un grain de sable dans les fondations de notre édifice catholique, mais j'aurai la joie de mettre ma vie, à défaut d'autre chose, dans le pilotis sur lequel nos missionnaires travaillent, depuis si longtemps, à édifier la *société chrétienne*. Vous savez, c'était mon rêve jadis, c'est toujours mon rêve aujourd'hui, de faire quelque chose pour l'établissement de la société catholique. Il y a 220 ans que notre Société de Paris existe et travaille à cette grande œuvre en Chine ; le résultat est bien minime, si on le compare à ce qui reste à faire ; mais on a fait, depuis 30 ans, plus de progrès qu'on n'en avait fait pendant plus de deux siècles ; et puis, notre œuvre est d'une telle nature, l'Église a de tels antécédents, et nous avons par devers nous de telles promesses, qu'il n'est pas même question d'hésiter.

Quel bonheur de savoir qu'on travaille à une entreprise qui, par la grâce de Dieu, est assurée d'avoir des continuateurs et d'être conduite à bonne fin, si ce n'est dans un siècle, ce sera dans deux siècles, dans dix siècles, qu'importe, pourvu que le règne de Dieu arrive un jour ! Il arrive du reste tous les jours en nous-mêmes, quand nous travaillons pour lui, et dans bien des âmes où nous installons la vie chrétienne. Si vous saviez, mon cher ami, quel réveil pour ces pauvres gens, quand la foi entre en eux, chasse de leur intelligence des doctrines ridicules et monstrueuses, et de leur cœur tous les vices qu'engendre naturellement le paganisme ! Les païens ne croient pas à leurs idoles, et ils n'aiment rien ; mais ils ont peur du diable, et une crainte superstitieuse est le seul lien qui les tienne attachés à leur religion. Quand ils ont rompu et quand, après un an généralement — car il faut ce temps — ils ont fini par comprendre notre belle religion, si simple, si droite, si bien en harmonie avec ce qu'il y a de bon et d'honnête dans l'homme, tout est bouleversé, retourné et transformé en eux. J'ai déjà remarqué cela des centaines de fois dans les convertis adultes : ils ont un mépris et un dégoût complets pour leurs anciennes idoles ; même leur visage, surtout leur regard, se

modifie profondément, et prend, sous l'action du christianisme installé dans leur âme, une autre expression. N'est-ce pas tout naturel ? La vie chrétienne, entendue à la manière catholique, ne saisit pas l'homme à la surface ; elle va droit au fond, à la conscience ; elle l'empoigne là fortement, et commence à le travailler par la correction impitoyable et profonde de ses vices, de ses bassesses, de ses méchancetés, de ses égoïsmes. L'œil traduit tout cela, et une de mes émotions, c'est, après un an d'absence, de trouver sur le visage de mes convertis de l'année précédente, un regard et un sourire chrétiens, au lieu de cette expression dure et sauvage qui est le cachet universel des païens. Alors seulement je les baptise, car il faut au préalable ce petit apprentissage de la vie chrétienne, sinon nous serions encombrés d'une foule de faux ou de demi-chrétiens qui, venus au christianisme pour des raisons humaines ou par une sorte de méprise, n'en rempliraient pas les obligations. Aussi devons-nous à cette sévérité dans les admissions au baptême, de n'avoir presque pas un chrétien baptisé qui ne remplisse tous ses devoirs ; celui qui les néglige est montré au doigt et grandement méprisé des autres. Est-ce comme cela aussi à Beauvais, hélas ! et partout du reste dans notre pauvre France ?

Ce P. Bocquet m'a l'air de devenir un vrai saint ; et moi qui ne suis toujours qu'une canaille, qué malheur ! — Priez et faites bien prier pour moi, ça vous portera bonheur aussi !

J. B. AUBRY.

LETTRE CCCXLII

A M. l'abbé Boulfroy

Héou-Pà, 8 octobre 1878.

MON CHER AMI,

Vous voilà engagé dans la milice sainte ; je vous souhaite de prendre la vie sacerdotale, et l'apostolat quelconque qui vous sera confié, plus au sérieux et plus grandement que ne le font quelques-uns. La persévérance, la vertu, même élémentaire, et le zèle apostolique, si vous n'avez pas en vous une vie intérieure abondante, serait un tour de force impossible, que vous ne feriez pas, c'est certain, puisque c'est dans les principes.

Vous avez vu, au traité de la Grâce, que même *le vouloir* est un don surnaturel ; c'est surtout dans l'ordre de choses dont je parle. La plupart des prêtres, même ceux qui tombent, voulaient persévérer, rester dignes de leur vocation, devenir des apôtres ; malheureusement, quelques-uns ont cru qu'il suffisait pour cela des forces et de la volonté humaines ; ils ont négligé d'entretenir et d'augmenter en eux ce petit trésor intérieur de vie spirituelle, de contemplation, de piété, qui est le fondement unique et la source nécessaire de l'esprit sacerdotal. Quand on a négligé cela, on a beau chercher autre chose, et se remuer pour produire ou des progrès en soi-même ou des fruits dans les autres ; non seulement on est stérile, mais il faut tomber. Que le public soit témoin ou non de ces chutes, on tombera, c'est nécessaire, c'est fatal, c'est logique ; et il me semble absurde et contraire aux principes, de supposer qu'un prêtre sans vie intérieure ne fasse pas de grosses sottises, visibles ou non, et que Dieu ne le condamne pas à se démontrer à lui-même qu'il s'est trompé, qu'il n'a pas pris le bon moyen.

Soyez un prêtre radical, un missionnaire en France, à

moins que le bon Dieu ne vous dise de venir en Chine ; un moine dans le monde, à moins que Dieu ne vous attire dans quelque Trappe ; et un jour viendra, quand vous aurez un peu vécu et un peu souffert par le cœur, où, si vous restez fidèle, vous verrez clairement, vous *sentirez* surtout, qu'en choisissant le sacrifice vous avez choisi la meilleure part, même pour la terre. Cette observation est banale ; attendez sept ou huit ans, et si vous restez fidèle, elle ne vous le paraîtra plus.

Pour aujourd'hui, je ne suis pas étonné de vous voir perdre, comme vous le dites, vos illusions, et je ne vous plains pas de les avoir perdues, si, à la place de ces pétales fleuris qui tombent, il reste un fruit solide et précieux pour l'avenir. Il est probable que vous cherchiez l'idéal à votre manière, en venant au séminaire ; et voici que Notre-Seigneur vous le présente à la sienne. Ce serait fort agréable d'être un bon prêtre et un apôtre, si tout allait bien autour de nous et entretenait notre enthousiasme et notre poésie ; mais le réel, le sérieux, le profond, et par conséquent le vrai idéal, c'est de rester *prêtre* quand tout va mal, quand rien ne nous encourage, de garder notre ferveur quand tout nous sollicite à transiger avec le monde, notre zèle, quand rien ne nous autorise à espérer qu'il aura des fruits.

Venez donc, si vous êtes libre, venez tâter de la vie de missionnaire ; à vrai dire, je trouve que c'est l'idéal de la vie et même du bonheur pour un prêtre. Mais c'est là qu'il faut s'attendre à toutes sortes de choses fort vulgaires et fort peu encourageantes humainement, du moins vues de près, car, vues de loin, c'est très joli, et on se représente un missionnaire comme un homme surhumain, qui va de triomphe en triomphe, et qui ne sort pas d'un certain enthousiasme lyrique très peu ressemblant à la réalité. — J'ai eu de ces idées-là aussi, il y a 15 et 20 ans ; quand j'ai pris, il y a 4 ans, le chemin des Missions-Étrangères, et, il y a trois ans, celui de la Chine, j'en étais revenu de ces idées ; j'y allais comme un chien qu'on fouette, avec un dégoût naturel considérable, dont je suis revenu aussi, dès que j'ai

entamé la besogne. J'espère maintenant avoir saisi et ne plus perdre le vrai côté des choses, et je ne suis pas tenté de regretter ce que j'ai fait.

Je suis persuadé que tout jeune prêtre qui a un peu de sang dans les veines, doit passer, s'il reste fidèle, par une épreuve intérieure de deux ou trois ans qui est terrible, qui le fait beaucoup souffrir intérieurement, mais d'où il sort plus robuste, parfaitement consolé, éclairé sur ce qu'il a fait en quittant le monde, et sur ce qu'il doit faire pour que le monde ne rentre pas en lui, assuré d'être heureux dans son isolement moral et intellectuel, autant qu'on peut espérer d'être heureux sur la terre, en attendant le ciel. Songez, le ciel des prêtres, le ciel de ceux qui ont donné leur vie à Jésus-Christ !

Vous voulez que je vous parle études ? Il faudrait pour cela me recueillir, me reposer, et ce n'est pas facile ; prendre mon temps, et je n'en ai guère. Je n'ai plus besoin de vous démontrer théoriquement ceci : l'étude des sciences sacrées est, pour un prêtre placé dans le ministère, l'aliment nécessaire du zèle et de la piété ; la ressource fondamentale de la prédication ; la préservation de l'intelligence et du cœur contre le monde ; l'élément ordinaire où il doit continuer de vivre, s'il veut rester prêtre par l'esprit, par le cœur, par les idées, par le goût, par les conversations, par la direction habituelle de ses pensées ; le seul et indispensable moyen de se diriger intellectuellement avec sûreté et selon les idées vraies, c'est-à-dire selon les idées de l'Église, au milieu de ce désordre intellectuel qui règne en Europe et qui rend la grande majorité des lectures, des conversations, des relations, des milieux sociaux, si dangereuse pour l'esprit même d'un prêtre, s'il n'est pas ferré sur les principes... Vous n'avez plus besoin qu'on vous démontre ceci en théorie, mais il faut en prendre la conviction *pratique* ; aucune démonstration spéculative ne vous la donnera, pas plus qu'on ne peut donner à un aveugle-né l'idée juste des couleurs. C'est à vous de faire de cette idée, en quelque position que vous soyez, la règle pratique de votre vie. Je suis persuadé que le salut est

là pour beaucoup, et que c'est ce qui manque à notre clergé de France et à notre éducation sacerdotale, depuis 200 ans et un peu plus.

Sans doute, vous avez goûté à la théologie de Franzelin, mais vous n'y êtes pas entré à pleines voiles encore. Écoutez : pour pénétrer largement dans cette étude, et en tirer le fruit, il faut geindre et souffrir pendant six mois ; travailler pour ainsi dire à l'aveugle, sans voir ce que plusieurs vous ont dit qu'il y a là de si beau, sans goûter autrement cette doctrine compacte et entassée ; mais travailler obstinément, parce qu'on veut en venir à bout et vider la question.

Si l'on veut faire quelque chose en théologie, il faut accepter au début un travail de cheval, sans jouissance d'abord et sans lumière ; prendre Franzelin à la première page, le suivre phrase par phrase, écrire à sa manière ce qu'on y voit. C'est à la fin d'un traité que la jouissance commence et que le ciel s'ouvre ; je ne puis vous dire autre chose. J'ajoute seulement que, d'après mes observations, on peut dire de la vraie lumière par rapport au prêtre, ce que Notre-Seigneur a dit du salut par rapport aux hommes : *Multi vocati, pauci electi.*

Vous me rappelez le conseil que je vous donnais de faire de chaque thèse un sujet de méditation. N'est-ce pas tout naturel, et ne saute-t-il pas aux yeux que c'est la vraie méthode de l'étude ? Chaque thèse de théologie est l'exposé d'une vérité révélée, c'est-à-dire d'une *idée divine*. Or, la première étude à faire d'une idée divine, n'est-ce pas de se mettre à genoux devant elle, de l'adorer, de la contempler ? Ce travail a aussi sa difficulté ; certaines vérités paraissent sèches et tellement spéculatives, qu'on n'y voit pas matière à un acte de piété ; cette matière y est pourtant, il faut la chercher. Les premières méditations seront pénibles et arides ; mais le temps et l'exercice vous apprendront encore à trouver ce sentier secret qui conduit au cœur des vérités divines, là où est leur sève et leur douceur.

Bossuet a essayé de faire cela dans ses *Élévations*, sans succès, selon moi, au point de vue soit théologique, soit

mystique. Son livre n'est pas mystique. Louis Bail a fait mieux avec moins de talent dans sa *Théologie affective*, qui n'est pas encore l'idéal. J'ai connu un séminariste à qui j'avais conseillé de prendre tous les jours, comme sujet de méditation, l'énoncé de la thèse dogmatique qui avait été expliquée la veille et qui était le texte de la leçon du jour. Le résultat des premières méditations fut néant ; peu à peu il s'y mit ; son étude et sa piété s'en ressentirent, l'étude en devenant profonde, la piété en devenant solide. Essayez cela : prenez un traité, étudiez-le d'abord théologiquement, au point de vue scolastique ; puis ne choisissez pas d'autre sujet de méditation que chacune des thèses mêmes que vous étudiez ; mais alors débarrassez-vous de cet échafaudage de syllogismes, d'arguments, de preuves, de numéros, de textes, d'*ergo*, de détails ; mettez-vous en face de la vérité générale, contemplez-la, méditez-la, approfondissez-la comme vous pourrez, cherchez à la comprendre, mais surtout à la sentir et à goûter ce qu'elle renferme de plus intérieur. La lumière se fera peu à peu.

Ce n'est pas avec des ah ! et des oh ! des exclamations et tournoiemens d'yeux, qu'on étudie sérieusement l'Écriture Sainte ; il n'y faut pas chercher de la sensiblerie, ni commencer par l'enthousiasme. Le sentiment et l'enthousiasme viendront peut-être ; ils viendront certainement, si l'étude est approfondie et bien conduite ; mais ils ne viendront évidemment qu'après, et surtout si on ne court pas après eux. En toutes choses, soyez naturel ; il n'y a rien de glacial et d'antipathique comme le sentiment et l'enthousiasme factices. Voyez le commentaire de S. Thomas sur S. Paul : jamais une exclamation, pas un oh ! pas une phrase qui soit pour le sentiment ; tout est *idée*, recherche de l'*idée théologique*. Et cependant, quelle mine incroyable de méditations, de considérations pour la piété, de sentiments qui sortent de là comme la lumière sort des pièces d'artifice, quand le moment est venu !

Vous étudiez un livre quelconque de l'Écriture, vous cherchez l'idée principale ou sujet du livre ; puis, entrant dans le

détail, vous tâchez de saisir le plan, la marche des développements que l'auteur lui a donnés ; puis, vous lisez attentivement, consultant à chaque pas un bon commentaire, cherchant à tout comprendre, à saisir toutes les vérités particulières que l'Esprit-Saint a mises dans chaque passage, dans chaque verset, dans chaque mot, et la relation ou la suite qui existe entre ces vérités ; cela suffit. Quand vous aurez trouvé les *idées*, les sentiments viendront bien tout seuls. Le sentiment ne se cherche pas ; l'émotion ne se commande pas ; l'enthousiasme ne se décrète pas, ne se singe pas ; il germe tout seul, sous la rosée et la chaleur du ciel, si on en a mis la graine dans le sol. La graine des sentiments, dans l'ordre mystique, ce sont les idées dogmatiques : *Fides radix justificationis*.

Ne soyez toujours pas de cette *École du sentiment* où l'on se bat les flancs pour faire pleurer ; ce qui aboutit à faire rire...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLIII

A son Frère

Héou-Pà, 9 octobre 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Je viens de lire le récit de votre *Fête nationale* ; elle a été fort ridicule, fort triste, fort dégoûtante, et de fort mauvais augure. Ces bacchanales rappellent la danse que fit la populace autour de l'échafaud, quand on lui eut montré la tête de Louis XVI décapité. *L'Univers* fait remarquer l'effet sinistre de *La Marseillaise* qui retentissait partout ; on hurlait : *Aux armes, citoyens...*, et *Qu'un sang impur...*, en passant sous les arcs de triomphe décorés des mots : *Pax* et *Labor...*

Vous avez vu des Chinois à l'exposition, et ils paraissaient s'ennuyer ; mais cette attitude raide, immobile et empesée qu'ils avaient sans doute, est la tenue de rigueur de tout Chinois un peu riche. Assurément, ils ne s'ennuyaient pas, enchantés qu'ils étaient de poser en beaux habits, devant un étalage d'objets rares et curieux ; ils se pavanaient dans leur dignité, persuadés qu'ils représentaient à Paris le premier peuple du monde, toisant les passants, savourant, sans en avoir l'air, l'étonnement des curieux qui avaient *le bon goût d'admirer* leurs marchandises ; ils ne devaient guère ressembler à nos pauvres gens en loques, c'est-à-dire à la plupart de leurs misérables compatriotes...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLIV

A la Sœur Maxence

Mao-Pin, 15, octobre 1878.

BIEN CHÈRE SŒUR,

C'est aujourd'hui la fête de S^{te} Thérèse, qui réveille toujours en moi un monde de souvenirs et de bonnes aspirations ; de plus, nous sommes à l'anniversaire de la mort de notre Mère Sainte-Angèle. C'est pourquoi je n'attendrai pas davantage pour vous envoyer deux mots. Vous pensez si je suis toujours dans mes grosses besognes ! Elles ne ressemblent guère aux vôtres, et c'est plutôt de la grosse manœuvre que de fines fleurs de spiritualité. Mais que voulez-vous ? un prêtre qui fait des chrétiens ou qui travaille à former en eux l'esprit de foi, a toujours l'occasion de se sentir en contact avec le Saint-Esprit d'un côté, de l'autre avec les âmes dans lesquelles travaille le Saint-Esprit ; La grâce coule de ses mains et de son cœur, et il serait bientôt un saint, s'il savait profiter des mystères qu'il manipule journallement ;

comme aussi il deviendrait bien clairvoyant dans les choses spirituelles, s'il savait seulement se rendre compte de ce qui s'opère dans les âmes par sa puissance, et penser aux grâces dont il est le porteur et l'instrument.

Voilà pourquoi, ma chère Sœur, tout en apprenant à mes pauvres déloquetés qu'il y a un Dieu, trois personnes en Dieu, que Notre-Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et autres éléments premiers de la foi, tout en débrouillant ma grosse besogne, et en *tripotant* de lourdes et épaisses consciences, je trouve encore quelquefois l'occasion de jouir un peu, bien que je n'aie guère avancé, et que j'aie peut-être reculé depuis que je vous ai quittée.

Allez, le bon Dieu est partout, même là où il y a plus de péchés que de vertus ; le tout, pour nous autres, c'est de savoir le trouver et de se mettre en rapport avec lui, de ne pas perdre le sentiment de sa présence en nous-mêmes. Je pense que vous vous figurez assez bien la vie d'un missionnaire, jeté, perdu, noyé au milieu de ces pauvres peuples voués à la superstition et à toutes les diableries possibles. Je ne vaux rien et suis bien peu recueilli en moi-même, bien peu contemplateur ! Souvent cependant, surtout quand je voyage, passant près des hameaux et des villages païens, rencontrant un tas de pauvres gens qui ne connaissent Notre-Seigneur que par les calomnies répandues contre notre religion, souvent je pense : « Dire que tout ceci est la propriété du démon ! Dire que le démon est maître ici ! Dire qu'il habite dans toutes ces âmes comme dans sa maison, et que, de cette maison, il me voit passer, moi qui suis, malgré mes péchés, la maison de Notre-Seigneur ! Dire que, par la force de mon sacerdoce et de Notre-Seigneur qui est en moi, je suis, en ce moment, le seul réceptacle de la grâce et de Notre-Seigneur visitant ce pays, et que, moi passant ici, c'est Notre-Seigneur qui se promène dans ces chemins, en vue de reconnaître et de reconquérir le pays ! » — Cette pensée est encore celle qui me revient le plus souvent et qui me fait le plus de bien.

Que de fois vos petites Sœurs, allant aux malades, sont, à

ce point de vue, à peu près dans la même situation que moi, quand elles se trouvent, elles consacrées à Notre-Seigneur et munies de leur état de grâce, de leur foi, de leur piété et de leur communion du matin, dans des familles si mondaines, dans un milieu si infesté de péché et de corruption ! Apprenez-leur à trouver Notre-Seigneur en elles-mêmes, en se disant ce que je viens de vous dire, à se nourrir de sa présence et de sa compagnie ; alors, la dissipation même et la perversité du milieu où elles vont se tremper tous les jours, leur sera utile spirituellement, en les obligeant à replier leur pensée, leur esprit, leur cœur, vers la divine compagnie qu'elles portent partout avec elles. — Voilà comment il faut apprendre à nous servir même du mal qui nous entoure, pour aller au bon Dieu.

Les lettres que je reçois sont inquiétantes et attristantes ; elles ne donnent pas une belle idée de ce qui se passe en France. Vous, ma chère Sœur, qui vous plaignez quelquefois d'avoir bien du souci et de ne pas trouver dans les âmes beaucoup de ressources, vous êtes pourtant bien heureuse ! Voyez donc dans quel milieu vous vivez, combien près de Notre-Seigneur ; que de contacts vous avez avec le Saint-Esprit ; combien vos occupations sont belles, consolantes, et exclusivement vouées aux choses qui nourrissent l'âme. Vraiment, votre vie ne diffère pas sensiblement de celle de S^{te} Thérèse, qui avait à faire exactement ce que vous avez à faire. Quelle vie ! Quand vous mourrez, vous n'aurez qu'à vous laisser glisser jusqu'au ciel ; il est certainement moins loin de vous que des autres, et même que de nous, qui barbotons dans la saleté païenne.

Par moments, repensant à vous, à votre maison si calme, si recueillie, si embaumée de piété, si pleine de la présence de Notre-Seigneur, si fermée aux fumées empestées du monde, j'envie votre sort et voudrais être votre aumônier, avoir à causer avec vous des choses intérieures, et à ouvrir vos bonnes âmes du côté de la grande et profonde piété ! — Notre vie est belle aussi, et une de ses beautés, c'est précisément, comprenez bien ceci, c'est le sacrifice que nous avons

fait de ce qu'il y a de consolant, de délicat et d'attrayant dans le commerce des âmes capables de s'élever plus haut vers Dieu. Mais votre vie, à vous, c'est l'image du ciel, la plus ressemblante qui puisse être sur la terre.

Je voulais vous faire une question, et vous donner un renseignement. Question : avez-vous lu les *Révélation*s de S^{te} Gertrude et de S^{te} Mechtilde, réunies ? Il vous faut ce petit livre ; je l'aurai aussi quelque jour ; mais moi, je l'aurai en latin, c'est plus succulent. Une maison religieuse ne peut se passer de ces ouvrages anciens et solides, qui sont les trésors de la piété. N'abandonnez pas les vieux livres ; surtout ne négligez pas d'en donner le goût à celles de vos Sœurs qui ont plus d'aptitude pour la piété. N'allez pas vous jeter dans les livres modernes ; même ceux qui sont excellents ne nourrissent pas, ne forment pas aussi bien les âmes que les anciens, à qui leur ancienneté même donne quelque chose de plus calme, de plus profond et de plus grand. Nous étions tombés d'accord jadis avec notre Mère S^{te}-Angèle, qu'en fait de livres de piété il faut, à peu d'exceptions près, se renfermer dans les livres qui ont pour auteurs des *saints canonisés* ou *béatifiés*, ou de grands théologiens *reconnus par l'Eglise*. Ce n'est pas une règle absolue, car il y a d'excellents livres de piété, faits dans notre temps, selon l'esprit des anciens ; mais, en règle générale, vivre avec les anciens. Si on quitte leur compagnie, on arrive assez vite à ces désirs curieux et à cette inquiétude malade qui est le défaut ordinaire des *dévotes mondaines*. Je ne sais quel est aujourd'hui votre aumônier ; s'il s'y connaît un peu, demandez-lui de vous expliquer ce qu'on entend par *ouvrages de piété classiques*, et par *ouvrages de piété romantiques* ; je vous recommande les premiers.

Renseignement : j'ai lu un compte-rendu qui m'a fait plaisir et donné appétit ; il s'agit de l'ouvrage intitulé : *Paroles de Dieu*, par Ernest Hello. C'est le développement et l'étude d'un certain nombre de passages choisis de l'Écriture Sainte. J'ai lu plusieurs travaux de cet écrivain ; connaissant mon homme, et sachant le titre et le sujet de

l'ouvrage qu'il vient de publier; je suis persuadé que ce doit être solide. Ernest Hello, bien que laïque, est un théologien, et un esprit profond ; il a fait, des ouvrages de S^{te} Angèle, une traduction dont j'ai lu tout le bien du monde.

Vous savez, tout cela n'empêche que le premier des livres de piété soit l'Écriture-Sainte elle-même, puisque c'est la source où les saints ont tous puisé ; ou encore la Croix de Notre-Seigneur, que S. Thomas appelait son livre ; ou encore le Tabernacle, qui contient *la vie*. Voyez encore : vous avez Notre-Seigneur résidant continuellement et, pour ainsi dire, *condamné à perpétuité* dans votre maison même, à deux pas de vous ; et vous vivez près de lui, vous pouvez faire votre visite au St-Sacrement par vos fenêtres. Moi qui roule la campagne, je n'ai pas de tabernacle ; je n'ai la présence réelle de Notre-Seigneur qu'à la messe. Si encore j'étais moi-même un tabernacle, si je savais jouir de sa présence intérieure et mystique, sans me laisser à tout instant emporter dans le matériel !... Je fais quelquefois, en esprit, ma petite visite au St-Sacrement dans votre chapelle ; vous ne m'y voyez jamais, j'y suis pourtant de temps en temps. Notre-Seigneur ne connaît pas les distances ; et il ne lui faut pas trois mois pour recevoir ma pauvre prière, comme à vous pour recevoir mes lettres.

N'oubliez pas, vous et vos petites Sœurs, de m'envoyer toujours, en la déposant pour moi devant le tabernacle, une bonne part de vos prières, de vos mérites, de vos sacrifices, et de toutes ces bonnes choses spirituelles qui se confectionnent dans votre maison. Je vis de tout cela, comme on vit de pain et de soupe ; et je mourrais sans cela, comme on meurt quand on ne peut plus manger...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLV

A son Frère

Kao-Pin, 30 octobre 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Nous avons condamné notre vie à l'austérité, n'y cherchons pas des consolations qui seraient un amoindrissement de notre sacrifice et un danger pour notre âme. Nous n'avons pas droit aux honneurs et à la compagnie du beau monde, ne les poursuivons pas ; gardons notre place, et visons à une autre espèce de dignité dans notre petitesse. — Je dis *nous*, mais tu penses bien que les dangers du monde n'existent pas pour moi : les gens que je fréquente sont en loques pour la plupart ; leur société est, humainement, fort peu ragoûtante, et les bons dîners me passent fameusement loin du bec. Ce que je mange encore de meilleur, c'est un plat de lard coupé par tranchettes et cuit au sel et à l'eau ; je verse le bouillon dans une tasse de riz que je tiens à la main en guise de pain ; à l'aide des bâtonnets, je pique dans le plat aux tranchettes de lard ; je prends une tranchette, je l'assaisonne de piment, puis je la rapporte sur mon riz ; j'approche le bec de la tasse de riz et, avec les bâtonnets, je fais glisser dans ma bouche la tranchette de lard avec une *goulée* de riz. ; — mœurs chinoises ! Parfois, les chrétiens tuent la poule pour fêter le *Père* ; une moitié est cuite au bouillon, l'autre sera frite le lendemain, dans la graisse de porc...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLVI

A M. l'abbé Boulenger

Cha-Tsen-Pa, 6 novembre 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Vous craignez que je ne trouve vos appréciations sur la situation politique et religieuse de la France pessimistes et découragées ? Mais vous savez, sur tout ce qu'il y a d'important dans la vie chrétienne et dans la vie sacerdotale, en France et dans l'Eglise, nous avons les mêmes idées. D'ailleurs, toutes les lettres qui nous arrivent de France parlent absolument comme les vôtres, et me font apprécier bien gravement les choses qui se passent là-bas. Comment les qualifier ? Elles n'ont plus de nom ; elles n'ont même plus de remède que de s'achever — *Quod facis, fac citius*. Attendre la catastrophe finale les bras croisés et impassible, sans négliger son devoir, mais sans chercher à fonder grand'chose de durable, me semble une bonne partie du devoir actuel du clergé. Vouloir enrayer ce mouvement, ce serait faire le jeu de ces enfants qui, de leurs petites mains, s'efforcent de faire des barrages de boue au travers d'un torrent déchaîné. Je n'ai jamais été de l'école du découragement ; mais vraiment l'eau est trop forte, Dieu seul pourrait l'arrêter et, visiblement, il ne le veut pas. Le devoir du moment, c'est de s'instruire dans la contemplation des événements.

Le temps n'est plus loin où les dix ans de M. le curé de Carlepont seront passés, et où il me devra les cinquante mille francs que nous avons pariés. Faudra-t-il que, ce jour-là, armé d'un crayon, d'un calepin et de mes bésicles, accompagné d'un notaire pour authentifier mes notes, je m'en aille dans chaque ville et village de France, sur le seuil de chaque église, de chaque salle de théâtre ou de danse, constater arithmétiquement que dix ans de misères n'ont pas

achevé la conversion du peuple français ? Si j'avais quelque autorité en la matière, je conseillerais à notre cher M. Maurice, à M. Caffet et aux quelques personnes qui s'intéressent à ces sortes de questions, d'étudier, en vue de la comparer avec notre histoire contemporaine, l'histoire de la chute de l'Empire romain. Je ne tire aucune conclusion, je ne désespère pas de l'avenir, je vois entre les deux situations des différences, surtout cette différence profonde : l'Empire romain était né païen et devait périr dans l'atmosphère chrétienne, bien que converti autant qu'avaient pu le convertir les empereurs, ses chefs apparents, et autant qu'on peut convertir un corps social sans le faire passer par la mort. De plus, il avait rempli son mandat d'introducteur, d'installateur et de véhicule de l'Évangile. La France, au contraire, est née chrétienne, et l'atmosphère chrétienne lui est bonne ; on peut encore douter que cette atmosphère soit viciée à fond, et il n'est pas certain que la France ait achevé sa mission dans le monde. Je reconnais ces différences ; mais il y a aussi des ressemblances, les mêmes phases de maladie. Mgr Pie, depuis le Concile et la guerre, m'a bien l'air de croire, lui aussi, que c'est fini. En attendant, sauvons nos âmes, et tirons-en quelques autres des griffes du démon.

Les craintes des saints, à la pensée des jugements de Dieu, ne sont pas des exagérations, mais un enseignement, ou une partie de leur enseignement ; l'autre partie, c'est leur repos, leur calme et leur espérance. Je n'admets pas la possibilité de la damnation pour les âmes de bonne volonté. On peut se tromper sur la manière de procurer la gloire de Dieu, on ne peut pas se tromper sur la question de savoir si on la désire, et si l'on est prêt à sacrifier pour elle tout ce que Dieu nous dirait clairement de sacrifier. Cette dernière disposition reste toujours le premier des signes de la prédication.

J'aime le mot que vous avez mis sur la tombe de notre cher M. Boulenger : *Beati qui sperant in Domino*. Dans des temps comme le nôtre, ce mot est la devise de l'Église, et la solution dernière et ultra-suffisante du problème social. Ne lisez plus la parabole des talents mis au commerce ou

enfouis ; cette parabole s'adresse aux jeunes prêtres, afin de les habituer à prendre leur vie au sérieux et à mettre toutes leurs énergies au service de leur mission ; il faut la lire jusqu'à 50 ans. A partir de 50 ans, ce travail est fait ; il ne s'agit plus de mettre son argent dans le commerce, mais d'en recueillir le fruit. On lit la pêche miraculeuse ; nous jetons le filet, comme S. Pierre ; nous ne prenons rien ; mais Notre-Seigneur viendra, quand nous aurons tout à fait fini de compter sur le poisson, c'est-à-dire à notre mort ; nous tirerons alors le filet, et il se trouvera que notre pauvre travail, nos désolations, la tristesse que nous a causée tout ce que nous avons vu, notre bonne volonté et nos bons désirs, ont mérité quelque chose tout de même. Les poissons, ce seront les mérites qui resteront. Encore faut-il que la pêche soit miraculeuse ; c'est-à-dire : ou l'Évangile nous a trompés, ou nous trouverons dans notre filet une provision étonnante de mérites, *sans proportion* avec l'enjeu que nous avons mis. S. Paul le dit : *Non sunt passionibus hujus temporis*. Si nous ne trouvions que ce que nous avons mis, la pêche ne serait pas miraculeuse. — Excusez tout ceci, car j'ai été professeur d'Écriture Sainte ; il faut me permettre des réminiscences.

Une des choses les plus ignobles que j'aie lues, c'est ce qu'a fait Marseille pour Mgr Belzunce ; le centenaire de Voltaire m'a encore moins dégoûté.

J'ai lu, dans *L'Univers*, l'article sur le livre du P. Prémare, édité par M. Perny. Cet article est plein d'idées fausses, et de conseils sur la manière de prêcher l'Évangile qui sont jugés et condamnés depuis longtemps. M. Perny est un savant sinologue ; il était Supérieur de la mission du Kouy-Tchéou, pendant la vacance qui a séparé l'épiscopat de Mgr Albrand de celui de Mgr Faurie ; il a quitté la mission, pour se faire incorporer au Sé-Tchouan, avant la publication de son *Dictionnaire chinois*. Le livre du P. Prémare est depuis longtemps célèbre ; il est heureux qu'il soit publié, et nous nous réjouissons de son apparition, annoncée depuis deux ans. Le P. Prémare est très connu parmi les mission-

naires, comme un des plus forts sinologues européens qui aient encore vécu.

Je lis, à temps perdu, trois volumes des *Œuvres choisies* de Bossuet ; car je poursuis ma pointe, et j'étudie la France théologique à partir de l'an 1600. Je n'aime pas Bossuet, et beaucoup, à mon avis, le lisent et croient l'aimer sans l'aimer autrement que par devoir ; ils sentent bien qu'il lui manque une seule chose, la bonne, mais ils n'osent pas se l'avouer, ce serait une hérésie. Le jugement de Rohrbacher sur Bossuet est exagéré, bien que son appréciation générale soit vraie.

Un curé qui entreprend la reconstruction de son église, a une chance sur cent d'en venir à bout sans laisser dissiper son âme, envoler sa piété, détruire son amour du travail intellectuel, appauvrir et ruiner sa vie intérieure, et devenir, du coup, un prêtre nul et matériel ; il a au contraire 99 chances sur cent de ne pas échapper à tous ces inconvénients...

Vous ai-je souhaité la bonne année ? Je ne le crois pas ; je finirai par oublier cet usage, qui n'existe pas en Chine, d'autant plus que l'année chinoise commence en février. Mais s'il m'arrive de l'oublier, vous savez bien sur quoi porte ou ne porte pas mon oubli. En attendant, je vous souhaite, en 1879, une pêche miraculeuse, non pas encore celle qui doit être précédée de la mort, mais cette pêche miraculeuse de joies et de consolations intérieures que Dieu donne à ses prêtres fidèles, au milieu des tristesses mêmes de ce temps ; elles sembleront d'autant plus douces qu'elles formeront contraste, — comme il est plus doux d'être au coin du feu, ou dans un bon lit, lorsque souffle la tempête. Mes souhaits portent aussi sur votre paroisse, vos personnes pieuses, vos pécheurs, les pauvres enfants, qui ne font que trop tôt de la politique et de la république ; que le bon Dieu les rende plus dociles, et leur donne la grâce de la persévérance. Du moins ceux pour qui vous aurez dépensé vos forces et votre patience, auront-ils la grâce du retour, car ils auront emporté, de leur éducation première, un fond de foi et de conscience qui les sauvera...

Me voici à Cha-Tsen-Pa, chez de bien braves gens, de la meilleure espèce que nous ayons dans ces régions ; vraiment il faudrait qu'un curé de l'Oise n'en ait que de semblables. L'idée qu'on a, en France, du Chinois et de ses vices, de sa fourberie, de sa rapacité, etc., si elle a du vrai, n'est certes pas universelle, car on trouve parfois, moins rarement que vous croiriez, de ces types droits, honnêtes, sans malice, attachés sans grande vivacité d'affection, mais fortement cependant, à leur famille et aussi, quand ils sont chrétiens, à l'Église. Je dis : *quand ils sont chrétiens* ; car on trouve de ces types même parmi les païens, et c'est eux d'abord que le christianisme distingue et amène à la vérité : il leur donne les vertus chrétiennes et corrige leurs vices, nombreux toujours, même dans les meilleurs païens. Les Chinois, même païens, connaissent bien les types dont je parle ; ils leur donnent un nom admis et reçu couramment, et qu'on ne donne pas à tout le monde, que beaucoup même n'osent pas se donner : ce sont les *hommes du devoir*.

Cette chrétienté se compose de dix ménages venus du Sé-Tchouan ; dès leur arrivée, en 1868, ils ont acheté des champs. La terre était alors à un bon marché extraordinaire, à cause de la dépopulation du Kouy-Tchéou ; venus païens, ces bonnes gens ont trouvé ici le christianisme, et l'ont embrassé. La persécution de 1869 les a surpris à peine baptisés ; elle ne les a pas ébranlés, bien qu'elle leur ait enlevé tout ce qu'ils possédaient, excepté leurs terres et leur vie, qu'ils ont sauvée en se cachant dans les montagnes. Aujourd'hui, ils sont à l'aise et forment une petite chrétienté qui se développera par les naissances et les conversions.

C'est un plaisir de se trouver dans une semblable station. Pas un chrétien qui bronche, qui donne le mauvais exemple, ou qui néglige ses devoirs. La prière se fait tous les jours en commun et à haute voix ; aussi est-il *ordinaire* qu'un chrétien, en un an, n'ait pas omis *une seule fois* sa prière ; ils la font avec bien peu d'attention, mais ils ne savent pas faire mieux, et leur bonne volonté remplace bien d'autres choses. Les enfants sont élevés dans la foi, et ces gens tiennent cer-

tainement de tout leur cœur. à leur religion et à leur salut. Quand la chrétienté a été formée, comme ici, par des gens venus de loin, la propagande chez les païens indigènes est lente et difficile ; ils se défient et s'empêchent les uns les autres ; il faut attendre que l'étranger soit devenu pour ainsi dire indigène par les relations, les mariages, les naissances et un long séjour dans le pays. Cette période va commencer ici : une bonne famille du lieu, alliée, par le mariage, à ces chrétiens, s'est convertie cette année ; elle-même a beaucoup de parents aux environs, on peut donc espérer.

J'arrivais ici avant-hier, sans guide, avec mon fidèle Lao-Tchang, et à tâtons, car ni lui ni moi ne connaissions le chemin. A force de demander notre route, houpant par-ci un laboureur qui retourne sa rizière en pataugeant dans l'eau bourbeuse avec son buffle, hélant par-là un porteur de fagot qu'on aperçoit dans la montagne : « Oh ! oh ! grand homme qui portes un fagot, ... grand homme qui laboures une rizière, par où va-t-on à Cha-Tsen-Pa ? » — Nous jugions que nous ne devions plus être loin, car nous apercevions des maisons éparses de côté et d'autre, à la mode du pays, chacune entourée de ses rizières. Mais nous hésitions encore, lorsque, sur le bord d'une rizière, trois petits enfants de quatre à six ans, jouant et barbotant dans la boue, entendirent les pas de ma mule, et, après un moment d'hésitation, se mirent à courir vers une des maisons en criant : « Voilà le Père ! voilà le Père ! — Bien ! me dis-je en moi-même, nous sommes donc chez nous ! » On ne m'attendait que dans quelques jours ; mais, chez de bons chrétiens, le Père est toujours bien reçu. J'étais couvert de boue et trempé. Toute la maison, en trois minutes, était sens dessus dessous pour me décrotter, me sécher, me réchauffer. Ces petites scènes : reconnaissance du Père par les enfants, accueil des chrétiens, etc., sont les joies et les consolations du missionnaire ; elles le reposent avantageusement d'une journée passée à se balloter sur sa mule, à travers les montagnes, par des chemins étroits, bordés d'épines mouillées et audacieuses, ou de rideaux à pic où il a peur de dégringoler au milieu des champs bourbeux, d'où

la pauvre mule a toutes les peines du monde à tirer ses pattes l'une après l'autre.

Par cette station s'achève, à l'ouest, ma tournée de six semaines commencée au midi. J'ai fait une sorte de mouvement tournant autour de Tsen-Y. Nous avons, dans ces régions, des familles chrétiennes disséminées parmi les païens ; en sorte que, sans être nombreuses, elles donnent plus de besogne. Par leur dispersion même, elles formeront, avec le temps, des noyaux de chrétientés. Jusqu'ici, peu de résultats ; on sent une résistance intérieure, des préoccupations matérielles plus vives qu'ailleurs, des craintes de persécution datant de neuf ou dix ans, et une plus grande hostilité de la part des païens. Il faut arracher famille par famille de *Massa perditâ*, et former peu à peu, avec patience et persévérance, le petit troupeau des élus. On convertit un païen, on le chauffe bien et on l'instruit ; on le prémunit contre le respect humain, les moqueries, les agaceries des païens, contre ses propres tendances et faiblesses, puis on s'occupe d'un autre. — Je le dis tous les jours, et souvent dix fois le jour, aux chrétiens qui parlent de la difficulté de convertir les païens : « L'Église ne perd jamais courage, parce qu'elle ne périt pas ; convertissez une famille par an, l'Église gagne toujours et ne perd jamais ; elle convertit cette année, là où l'on veut se convertir cette année ; le tour de ce pays viendra ; nous profiterons de l'occasion ; soyez seulement de bons chrétiens tous, et ne nous faites pas perdre d'un côté ce que nous gagnons de l'autre. »

J'étais, il y a 15 jours, dans une famille dont je veux vous raconter l'histoire. Vers l'an 1800, une famille Liéou, qui habitait au nord-ouest de Tsen-Y, se fit chrétienne. Cette famille était assez nombreuse — des cultivateurs. C'était un prêtre chinois, nommé Mathias Lô, qui venait tous les ans, du Sé-Tchouan, faire la tournée des stations du Kouy-Tchéou ; la province n'avait alors que quatre ou cinq cents chrétiens, épars depuis Ou-Tchouan-Hien jusqu'à la Capitale. Cette famille Liéou était la seule chrétienne en ces parages ; elle fut baptisée en entier ; c'étaient de très bons chrétiens.

Vers 1810, une persécution l'accabla et la dispersa ; plusieurs membres apostasièrent, sans pourtant perdre la foi dans leur cœur, et le pays resta plus de 50 ans sans chrétiens. Pendant cet intervalle, des prêtres vinrent, du Sé-Tchouan d'abord, puis du Kouy-Tchéou, visiter par intervalles les chrétientés du nord de la province. Mais la famille Liéou avait été perdue de vue, n'avait plus trouvé à se mettre en relation, se croyait abandonnée, ignorait la présence d'autres chrétiens, et le passage annuel des prêtres à un ou deux jours de là. La doctrine et les prières, s'oublieut, surtout dans un milieu païen où tout est anti-chrétien, où le moindre signe de christianisme est une condamnation à mort, et surtout quand on est apostat. Les vieux, baptisés jeunes, moururent, Dieu seul peut savoir dans quels sentiments ; leurs enfants n'ont jamais été chrétiens. Je les ai retrouvés, et j'ai fait faire auprès d'eux une démarche qui ne pouvait aboutir du premier coup, mais qui donne espoir. Deux sur quarante ont adoré. De la meilleure branche de cette famille Liéou, il est resté trois enfants — mais entendons-nous sur le mot *enfants* ; on peut avoir été enfant il y a 78 ans, et avoir changé. Il reste donc trois enfants : une vieille, née en 1797 ; son frère, né en 1804 ; sa sœur, née en 1806. L'aînée a été baptisée en 1803 ; les autres, à leur naissance. L'aînée, que le bon Dieu a conservée toute guillerette et saine de corps et d'esprit, comme pour me servir de témoin, me raconte tout ce qui s'est passé en ce temps-là et depuis ; c'est très touchant, et en écoutant ses histoires je me disais à chaque instant : Mon Dieu, que la religion chrétienne est donc divine, qu'elle est donc partout la même, et qu'elle est donc partout pleine de miracles !

Ces pauvres enfants restèrent chez leurs parents jusqu'en 1810, vivant chrétiennement. La vieille seule, en 1810, avait assez de raison et d'instruction pour comprendre ce qui se passa, et ce qu'elle perdit, quand on l'empêcha de vivre en chrétienne, en la donnant à une famille païenne comme épouse de l'un des fils. Son frère de six ans se souvient très vaguement ; sa sœur, qui avait quatre ans, ne se souvient

plus du tout. Les voilà tous trois chez des païens et élevés en païens ; la vieille voulait sauver son âme et ne pas adorer les idoles. On l'y força : « Quand je pleurais, dit-elle, on me battait ; on me disait que j'allais attirer le soupçon du christianisme sur la famille ; je pris le parti de ne plus rien dire, et de faire semblant d'adorer les idoles ; mais je pleurais toutes les nuits, et, si j'étais seule, je récitais les trois actes de foi, d'espérance et de charité ; je n'ai jamais manqué un jour de les réciter ; à part cela, j'avais oublié ma doctrine et mes prières. » — Il faut savoir qu'un Chinois ne sait prier qu'à intelligible voix ; ce qui fait qu'elle ne pouvait ou croyait ne pouvoir prier qu'en se cachant ; une femme surtout est une esclave sans autorité, ni droit, ni voix au Chapitre ; ses déclamations ou protestations ne lui servent à rien. Son frère se maria et vécut à peu près en païen ; c'était un fort brave homme du reste, mais d'une ignorance presque complète ; que peut-on savoir à six ans ! La petite sœur se maria, ne sachant que par ouï-dire qu'elle avait été chrétienne ; l'aînée avait retenu qu'elle s'appelait Marie, que son frère s'appelait Étienne, et sa sœur Anne.

En 1866, les missionnaires firent quelques tentatives à Tsen-Y-Fou et aux environs ; un catéchiste fut envoyé dans les campagnes du nord-ouest de la ville. Le bruit de son passage arriva un beau matin aux oreilles de la vieille : « Depuis plus de cinquante ans, dit-elle, je n'avais entendu parler de la religion que comme d'une chose odieuse et morte ; je croyais qu'il n'y avait plus de chrétiens sur la terre, et j'apprends qu'un homme prêche la religion à quelques lieues de chez nous ! Père, je n'ai pu manger un grain de riz ce jour-là, tant j'étais saisie ; mais je ne saurais dire si c'était de la joie, du désir ou de la crainte de voir arriver cet homme ! »

Vous connaissez les chemins chinois ; vous savez aussi ce que sont les pieds d'une femme chinoise : ce sont des pieds de chèvre ; jugez comme c'est commode pour marcher ! Eh bien, le lendemain de bon matin, ma vieille part avec ses soixante-huit ans, sur ses petites pattes, pour aller

aux nouvelles. Elle arrive ; le catéchiste explique sa religion : un seul Dieu en trois personnes, Jésus-Christ Fils de Dieu incarné, la Sainte Vierge, le péché originel, Adam et Ève, Jésus-Christ mort sur la croix, les sacrements, les prêtres, les évêques et le pape, le *Fa-Koué*, comme elle dit, c'est-à-dire la France. A chaque mot, elle criait, pleurait, arrêta le catéchiste, pour lui dire que c'était bien sa religion et ce que le prêtre chinois expliquait jadis à ses parents. On tint conseil, et le catéchiste vint passer quelques jours dans la famille Ou. Depuis des années, malgré qu'elle n'eût plus guère d'espoir, la pauvre vieille avait souvent parlé de la religion à son mari et à ses enfants, et deux de ses fils m'ont dit que, longtemps avant leur conversion, les exhortations de leur mère avaient mis en eux un petit germe de foi. Elle répétait surtout qu'il fallait *sauver son âme et gagner le ciel*, et que *la Religion était nécessaire pour cela*. Lors de la visite du catéchiste, vers 1866, toute la famille devint chrétienne, la vieille, son mari, deux de ses fils habitant avec eux, mariés et pères de nombreux enfants. J'ai trouvé là encore ce bon type qui vous réjouit, vous sourit, et vous dit au premier coup d'œil : Voilà des chrétiens.

Est-elle jolie, mon histoire d'enfants ? — J'oubliais deux détails qui complètent la physionomie de la vieille. L'année 1869, Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou, dut recueillir tous les documents et souvenirs relatifs aux martyrs que nous ont faits les persécutions antérieures. Les anciens furent interrogés ; la bonne femme Marie Liéou, veuve Ou, était le plus vieux témoin : elle ne savait que l'histoire du martyr Pierre Ou, de Long-Pin, mais avait beaucoup de détails sur l'ancienne persécution, puisqu'elle était un demeurant de nos temps héroïques. Son témoignage fut recueilli. A chaque visite, elle vient demander au missionnaire : « Comme ça, c'est donc vrai, mon nom et mon témoignage, que j'ai donnés à l'évêque Faurie, sont allés à Rome ; et le pape les a vus ? » Cette année, la question m'ayant été posée, j'ai répondu : « Mais oui, et ils y seront conservés des centaines d'années ; on les a même imprimés dans nos livres,

et les chrétiens, de notre *Fa-Koué* (France) les ont lus; tu dois comprendre que l'histoire des martyrs, c'est l'honneur de l'Église et de tous les chrétiens. » Si elle est contente, si elle se rengorge, je vous le demande un peu !

L'autre détail m'a été raconté par ses fils. Lors de la persécution de 1869, eux se sauvèrent avec leurs femmes et leurs enfants sur la montagne; la vieille ne voulut jamais les suivre et s'obstina à rester à la maison, *pour être martyre*, disait-elle. Les païens arrivèrent en troupe pour piller la maison et tuer les gens; mais elle les attendait tranquillement, assise devant la porte et disant son chapelet. Les rebelles s'approchèrent, étonnés de la trouver là, toute seule et pas du tout effrayée. Ils lui demandèrent ce qu'elle faisait; elle répondit : « Je vous attends, pour que vous fassiez de moi une martyre ! » Mais le Chinois vénère la vieillesse; ma bonne femme n'eut pas le bonheur qu'elle ambitionnait; les païens respectèrent ses soixante-douze ans, et se contentèrent de piller et de saccager la ferme.

Que je vous raconte, pour finir, une rencontre que j'ai faite il y a trois semaines. J'étais en course apostolique; je m'arrête un instant dans un village pour respirer; j'aperçois un attroupement devant une maison; j'envoie mon catéchiste aux renseignements. Il y a là deux Européens qui déjeunent, deux ministres protestants anglais; ils viennent nous aider, de leurs mensonges, à civiliser ce pauvre peuple que depuis deux cents ans nous essayons de christianiser par la vérité. Les malheureux ! Ils sont trois ou quatre à la Capitale, affectant l'austérité, prêchant au peuple le plus incapable de méditer, que la *Religion de Jésus* (ils l'appellent ainsi pour la distinguer de la *Religion de Dieu*, comme nous appelons la nôtre) consiste à lire deux ou trois versets de l'Évangile, à mettre son front dans sa main, et à méditer. Ils ne feront rien que d'étonner les Chinois, incapables de se figurer une secte chrétienne non catholique, et des Européens non soumis au pape. Il suffit d'ailleurs de dire aux chrétiens chinois que les protestants sont en révolte contre

le pape et excommuniés par lui, pour les mettre en garde contre eux...

Voyez l'audace des loups. Il y a une demi-heure, en plein jour, un loup est venu dans le poulailler du voisin ; on l'a vu, on a crié, et il s'est sauvé. Le loup est très lâche et a peur d'une grande personne ; mais il emporte souvent des petits enfants...

Adieu ; votre tout filial,

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLVII

A son Frère

Cha-Tsen-Pa, 14 novembre 1878.

MON CHER AUGUSTIN,

Qu'étudies-tu en ce moment ? Ne délaïsse pas le travail intellectuel. Même s'il ne servait qu'à occuper ton âme sainement, ce serait déjà beaucoup. Mais il te sera toujours utile à beaucoup d'autres points de vue, et d'abord à faire de toi un homme de principes, un esprit sérieux, une intelligence élevée...

J'étudie en ce moment Bossuet, en vue de continuer mon travail si longtemps interrompu sur la *Méthode de théologie* ; mon plan, mes matériaux sont là ; hélas ! j'ai si peu de temps et de facilité !...

L'*Étude sur Franzelin* de l'abbé Roche (1) m'a enchanté.

1. L'abbé Roche, disciple de prédilection du P. Aubry, plus tard directeur et supérieur de séminaire, et prêtre aussi distingué par sa science théologique, par l'élévation de son caractère et par son sens sacerdotal, que par la droiture et la sûreté exquise de son jugement, s'était formé à Beauvais, et sous la direction de son maître éminent, à l'école du cardinal Franzelin, dont il avait adopté la théologie. Il avait voulu consacrer une *étude* à la mémoire de l'illustre professeur, et le P. Aubry venait de recevoir communication de ce travail inspiré par la *reconnaissance intellectuelle*.

Il a compris la vérité ; on sent que son esprit est dans les hauteurs. Tant mieux et tant pis pour lui. Tant mieux, car il est doux de vivre dans ces lumières ; tant pis, car avec ces idées on souffrira de bien des choses dans nos pauvres diocèses de France ; et pour peu qu'on permette à sa langue de dire ce qu'on a dans l'esprit, on s'attirera des anathèmes et des malédictions !...

Que ton ami X*** soit dans de bonnes idées, par désir, par besoin, oui ! mais actuellement et en réalité, non ! Il n'a pas assez étudié aux sources ; il n'a que senti le vide de ce qu'on lui a fait faire jusqu'ici, mais il n'a pas encore trouvé autre chose. Sentir le vide de ce qu'on a fait, est un résultat bien négatif, et un avantage fort commun dans le clergé. Combien sentent qu'il a manqué le principal à leur formation ! Mais, hélas ! combien peu ont été poussés par cette persuasion au-dessus du vulgaire !...

Adieu, je t'embrasse fraternellement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLVIII

A M. Vasseur

Cha-Tsen-Pa, 19 novembre 1878.

CHER VIEIL AMI,

Attendez-vous une lettre aujourd'hui ? Est-ce de Chine que vous l'attendez ? En tout cas, la voici qui vous arrive, avec mon souvenir et mes plus affectueux souhaits. Je porte toutes mes petites intentions avec moi, et il est rare que je passe un jour sans réussir à dire la messe ; mais il faut souvent me résigner à la dire en cachette dans de bien tristes coins, parfois au milieu des superstitions et des idoles. Notre-Seigneur, qui apparaît sur ma pierre d'autel, n'a pas peur des démons ; j'aime à le faire descendre au milieu de leur

empire pour commencer à les faire trembler un peu dans leur domaine, qu'il faudra bien reprendre un jour.

J'ai appris qu'une chute récente avait été la cause, pour vous, d'une aggravation d'infirmités et de souffrances. Oh ! que je voudrais vous voir seulement une heure, pour vous parler de votre état intérieur et extérieur ! mais vous dire cela par lettre ! Un peu plus j'y renoncerais ; nous sommes à une si grande distance l'un de l'autre, et il faut un temps si long à nos lettres pour faire le voyage ! Heureusement, il se trouve encore à Guiscard des âmes compatissantes qui vous visitent, vous apportent une bonne parole, une distraction, un peu d'encouragement, et vous montrent que le bon Dieu tient à vous donner, dans les sympathies qui vous entourent, une petite compensation ici-bas, et un petit acompte sur ses consolations éternelles.

D'ailleurs, cher ami, ce que j'aurais voulu vous dire est résumé d'une manière bien saisissante dans ce seul mot de Job : « La main du Seigneur m'a touché. » Si vous compreniez pourquoi la main de Dieu vous touche ainsi douloureusement, cette pensée serait pour vous un adoucissement ; peut-être même arriveriez-vous, comme les saints, à éprouver une sorte de joie intérieure, différente sans doute des joies du monde, bien supérieure et plus délicate aussi. Puisse-t-elle, du moins, vous apporter le calme, l'espérance et la sérénité dans votre situation d'infirmes, toujours en face de son mal, et se voyant vieillir sans avoir désormais à attendre grand'chose de la terre. Si vous saviez méditer ! Si vous connaissiez les saints, si vous saviez comprendre qu'ils ont eu, comme nous, une chair infirme, un cœur tourmenté par le besoin d'affection et de bonheur ! Et cependant, ils ont trouvé la joie, la vraie joie, dans des souffrances plus amères que les nôtres ; ils savaient que le chemin de la croix est une voie royale, qui conduit au seul bien qui soit digne de notre cœur et capable de le remplir. Je vous propose, ne serait-ce que comme un exercice d'intelligence, de chercher l'explication de leur bonheur et de leur amour pour leurs souffrances. Si j'étais resté avec vous, j'aurais essayé de faire produire à

votre âme quelques-uns de ces fruits exquis de la sainteté, et j'y serais parvenu, car vous avez l'étoffe d'un chrétien au-dessus du vulgaire, et votre maladie vous a préservé de ce qui est, pour la plupart des hommes, obstacles au salut ou attaches terrestres impossibles à rompre. Aujourd'hui, tous ceux que vous avez le plus aimés en ce monde sont au ciel; votre pensée va souvent de leur côté; n'oubliez pas, je vous en conjure, de sanctifier ce souvenir, et d'utiliser, pour vos chers morts et pour vous, vos douleurs, en les acceptant avec résignation, en demandant à Dieu de vous faire comprendre, *goûter* surtout, nos divines espérances.

Je vous remercie du fond du cœur de penser souvent à moi. Bien souvent, moi aussi, quand je voyage par les chemins de nos montagnes et les sentiers bourbeux de nos rizières, quand je vais administrer un malade ou visiter une chrétienté, je me demande : Que fait mon pauvre infirme ? Alors je le vois sur son lit, évoquant le souvenir de tous les amis qui l'ont quitté, versant une larme, tirant sa jambe à deux mains, prenant un journal, le laissant pour songer et pleurer encore, poussant péniblement son chariot, se faisant traîner au jardin, visitant ses fruits, exhortant ses abeilles, revenant de nouveau à son lit songer et pleurer. C'est toujours votre vie, n'est-ce pas ? telle que je l'ai connue, en attendant que Dieu la change contre une meilleure. Je ne crains pas pour votre salut, mais je voudrais vous voir mériter une couronne plus belle, glorifier Dieu par une manière plus sainte de souffrir et d'édifier votre entourage. Voilà pourquoi j'ai toujours eu l'ambition de vous voir entrer dans la voie de la piété ; vous y trouveriez certainement le repos du cœur et la consolation que vous cherchez partout. Oh ! le beau mot de saint Augustin, qui connaissait si bien le cœur humain, le savez-vous ? « Seigneur, notre cœur sera tourmenté, tant qu'il ne se sera pas reposé en vous » par la foi, par la piété, par la confiance.

Oui, cher ami, pensez toujours au missionnaire ; et, pendant qu'il court après le pauvre Chinois pour l'amener à l'Évangile, priez un peu, méditez un peu, offrez vos mérites

et votre patience, pour l'aider à convertir ce peuple si éloigné de Dieu, si enfoncé dans les ténèbres. Cette manière de prier attirera des bénédictions sur vous et les chers défunts que vous pleurez.

Il faut bien aussi que vous soyez mon interprète auprès des personnes qui n'ont pas oublié mon nom : notre bonne M^{elle} Forest, toujours debout, portant le deuil de tant de monde sans en être abattue, comme un vrai rocher au milieu de l'Océan... ; ma vieille Sœur Irène, cette bonne compagne de mes courses aux malades ; elle m'en veut peut-être encore de ce que je lui faisais allonger le pas, avec mes grandes jambes ; elle avait du mal à me suivre... ; et cette dame qui nous faisait d'excellentes galettes, une adroite et zélée pour le bien s'il en fut... ; et M. Dubail, l'homme droit et honnête par excellence ! Voulez-vous me permettre de vous recommander une bonne et sainte entreprise ? La conversion de cet ami si parfait ! Dites-lui que j'étais jaloux de conquérir son âme, et que, si j'étais resté avec vous, j'en aurais certainement entrepris le siège. Dites-lui que j'aurais, au fond de notre pauvre Chine, une grande allégresse d'apprendre un jour que le dernier désir de sa mère et mon souhait le plus ardent ont été enfin exaucés. Pour vous, pauvre et toujours très cher infirme, que Dieu vous bénisse et soutienne votre courage en augmentant votre foi.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCXLIX

À ses Parents

Ou-Fong-Tchouang, 3 décembre 1878.

BIEN CHERS PARENTS,

Je me préparais à visiter la station où me voici, lorsque m'est arrivée une lettre de Monseigneur, me disant de régler mes affaires, et de venir passer auprès de lui la fête de Noël, pour prendre ensuite possession du district qu'il me réservait depuis longtemps, le Hin-Y-Fou. — De Tsen-Y à Hin-Y-Fou, 20 jours de voyage en mule ; mais comme la vie du missionnaire se passe à rouler de chrétienté en chrétienté, la perspective d'un trajet aussi fatigant ne m'effraye nullement.

Je suis content d'aller dans ce district ; c'est un poste de confiance et il y a beaucoup de travail ; mais rien n'y est organisé, et le confrère le plus rapproché de moi se trouve à plus de 20 lieues de distance, à Gan-Chouen-Fou... J'appréhende bien un peu ce pays, qui est très vaste et absolument neuf ; mais à la grâce de Dieu ! Je trouverai d'ailleurs une maison à Hin-Y-Fou ; et, avec mon collègue de Gan-Chouen, j'organiserai un courrier, afin d'assurer le service de correspondance avec l'Europe.

Vous le voyez, chers parents, je m'éloigne encore un peu plus de vous tous, en quittant la région de Tsen-Y ; mais vous savez que votre souvenir est avec moi partout où je vais. Je ne courrai d'ailleurs aucun danger là-bas, et je sais encore être assez prudent pour ne pas susciter d'affaires.

Adieu, chers parents, soyez sans inquiétude pour moi. Je vous embrasse bien affectueusement.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCL

A M. l'abbé Boulenger

Ou-Fong-Tchouang, 5 décembre 1878.

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de recevoir de Monseigneur ma nomination au district de Hin-Y-Fou, dont il était question pour moi depuis longtemps. Cette mission, une des plus vastes et des plus écartées de la province, est encore à organiser. Il y a là de la place pour gambader, m'écrit Monseigneur, et d'autant plus de latitude pour fonder des œuvres, que presque rien n'y est organisé, et que le nombre des chrétiens est insignifiant. La population de cette région est difficile. A la grâce de Dieu !

Il y a 30 ans, il existait, à Hin-Y-Fou, une belle chrétienté, fondée par Mgr Albrand et par Mgr Lyons. La rébellion détruisit tout en 1866, et massacra M. Müller, pendant qu'il s'efforçait de rallier et de soutenir les chrétiens. Depuis, le poste n'était tenu que par des missionnaires de passage et à destination du Kouang-Si. Il s'agit aujourd'hui d'occuper définitivement cette position, et d'agir pour notre propre compte. Je ne pars ni sans appréhension, ni sans allégresse ! — « Il faut vous rendre d'abord à Houang-Tsao-Pa, me dit Monseigneur. Vous avez, de Tsen-Y, au moins 20 bonnes journées de voyage ; voilà de quoi faire la belle jambe ! »

Je prends mes mesures pour arriver à la Capitale la veille de Noël, afin de m'y reposer quelques jours. De là je gagnerai Gan-Chouen-Fou, Tchen-Sin-Tchéou, enfin Yuin-Lin-Tchéou, dernière résidence de missionnaire avant d'entrer sur le territoire de Hin-Y-Fou et dans la haute mer païenne.

Vous dire que je ne fais pas beaucoup de projets, ce serait mentir ; tout homme a fait des projets malgré lui, et, par

nature, je suis très incliné à la confection des projets. Mais on m'a averti, et je tâche de me mettre dans la tête, qu'en pays de mission surtout, les projets ne se réalisent jamais. Il est donc sage, sinon de s'abstenir d'en faire, au moins de ne pas tenir à ceux que l'on fait. C'est l'expérience universelle, et chacun de nous la renouvelle journallement dans la pratique de sa vie, tantôt à son profit, tantôt à ses dépens.

Par rapport à la France, on serait peut-être dans le vrai, en disant que Tsen-Y est à moitié chemin entre Hin-Y-Fou et Paris, car les communications régulières ne vont que jusqu'à la Capitale du Kouy-Tchéou ; au-delà, on s'arrange comme on peut, on envoie des courriers, on profite des occasions qui passent. Heureusement, le Chinois est très voyageur ; pour un oui, pour un non, il vous entreprend, avec deux cents sapèques à sa ceinture, des courses de huit jours, de quinze, de vingt jours ; en route, pour gagner *son riz*, il porte des palanquins ou des marchandises, puisque tous les transports se font à dos d'homme. Jugez si je puis désormais répondre de ma correspondance ; je ferai mon possible pour ne pas la négliger ; mon devoir est, à ce point de vue, sous la sauvegarde de mon plaisir et de mon besoin. Car il y a bien 20 ans que je vous écris assez régulièrement et je ne puis m'habituer à l'idée de vivre sans ces relations si douces ; elles sont, maintenant surtout, une grande partie de ma joie et de mon alimentation spirituelle. Franchement et sans présomption, il y a bien un peu de réciproque ; nous avons tant vécu ensemble depuis 20 ans !...

Est-il jeune, ce bon M. Caffet (¹), avec son ardeur pour l'étude et ses regrets de n'avoir pu travailler cette année ! On croirait un nouveau curé, encore plein d'illusions, et qui, à 25 ans, pleure de les voir tomber. Je ris encore au souvenir d'un immense plan d'études dont il me parlait, l'an dernier,

1. Ami du P. Aubry, commensal de Mgr Gignoux et aumônier des Dames du Sacré-Cœur de Beauvais. Parvenu à un âge avancé, il se proposait encore d'étudier les Épîtres de S. Paul, et s'en ouvrait au P. Aubry pour lui demander conseil. Celui-ci répondit à son désir par une lettre admirable. V. Lettre CCLXXV, t. II, p. 269.

comme d'un projet arrêté... Je ris, mais d'un rire tout à fait sympathique, et qui ne lui ferait aucune espèce de peine, s'il le voyait. Mettons qu'un prêtre étudie les sciences sacrées, sans espoir que jamais ce qu'il étudie doive lui servir à autre chose qu'à louer Dieu d'une manière plus consciente, à méditer avec plus de lumière et de profondeur ; ce serait déjà beaucoup, et plus qu'il ne faudrait pour conseiller l'étude, même à un homme d'âge. Mais, outre les consolations excellentes attachées ici-bas à ce genre de travail, il y a une augmentation de grâces, de grâces d'intelligence, une augmentation du don d'intelligence, en vertu de laquelle l'homme qui a mieux connu Dieu et ses biens sur la terre, devient apte à le voir mieux au ciel. Il n'est pas vrai de la science sacrée, comme des sciences humaines, qu'elle finit à la mort. Cette pensée m'a frappé dans les écrits de Mgr Bertheaud. Si donc les grands projets de M. Caffet m'ont fait rire, ce n'est pas que je les trouve déplacés, mais c'est qu'ils me semblent supposer encore 40 ans de vie ; je les lui souhaite du reste, et de bien bon cœur, ainsi qu'à vous et à tous nos amis...

Mgr Hasley est grave et austère, me dites-vous. Tant mieux ! Il fera *danser* tous ces chanteurs et ces baladins qui sont absorbés dans leur musique, quand les choses de l'Église vont si tristement autour d'eux, quand il y aurait lieu de réfléchir un peu, de jouer moins de la musique et du cornet. J'aime la gaîté, et je me diverts autant qu'un autre ; mais je n'aime pas que les chansons prennent la place des choses sérieuses, et supplantent les vrais travaux de l'apostolat ou de la préparation au sacerdoce... On fait, par exemple, pour les distributions de prix, une dépense de forces, de zèle et de temps, absolument inutile et vide de fruits ; on passe deux mois à égosiller ces pauvres petits, à leur apprendre des bêtises qui les éreintent ; et quel en est le résultat?... Je vous le dis, notre éducation française est fautive dans toute sa longueur ; notre pays est le seul à donner si large place à la montre, aux choses d'apparat, à tout ce qui est reluisant, sonore et superficiel. — Je vais en

faire de la musique, moi, à Hin-Y-Fou ! Mon prédécesseur provisoire ne séjournait à la résidence que quelques jours dans l'année ; et me voici seul pour un district où 200 prêtres pourraient danser sans se bousculer.

Adieu ! Voici mon ami Lao-Tchang qui arrive de la ville ; il m'apporte quatre pains de deux livres, mais pas de lettres de France !..

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLI

A Mademoiselle Chevalier

Tcha-Tso, 22 décembre 1878.

MADemoisELLE,

Nous sommes à une époque bien mauvaise ; il est très difficile, en France, *aux hommes* de vivre de la vie chrétienne ; et c'est un grand signe de salut, pour *un homme*, que d'être bon, de ne pas jeter la pierre à l'Eglise et au sacerdoce, de garder dans son cœur un peu de foi, même non pratique. En vérité, par le temps qui court, c'est beaucoup déjà.

Que Madame Dubail continue de prier, mais aussi d'être calme et d'avoir confiance en Dieu. L'avenir récompensera certainement sa foi et sa confiance, soit en ce qui concerne son mari, soit en ce qui concerne ses enfants. Dites-lui que je lui promets cela. Veuillez ajouter ceci : me prêter à un petit complot pour abattre le bon M. Dubail ; volontiers. Mais il faut me donner le moyen de viser droit, et de m'adresser à lui franchement et sans détour ; ainsi nous y arriverons. Pour le moment je ne puis lui écrire, il me faut des raisons. Enfin, tenez conseil, avisez tout doucement, ne vous pressez pas ; mieux vaut aller lentement que de perdre les choses. S'il m'écrivait, je sais bien comment je lui répon-

drais, je le secouerais un peu. C'est d'ailleurs un homme si bon, que je ne doute pas du succès final.

Pauvre France ! Il y a bien de la foi et de la générosité, mais que le mal est profond, et combien peu de familles sont chrétiennes ! Quelle besogne formidable de ramener à l'Évangile notre pauvre société si loin de lui, et si occupée de s'en éloigner encore !

Vous appartenez, Mademoiselle, avec quelques bonnes âmes de Guiscard, à cette petite milice de cœurs fidèles qui conservent le germe de la vie et sont l'espérance de l'avenir. Le souvenir de votre excellente mère, que vous me rappelez ainsi que mon séjour à Guiscard, m'autorisent à vous parler ainsi. Habituez-vous bien à vous regarder, non pas comme chrétienne pour vous seule et chargée uniquement de votre salut, mais comme largement responsable du salut de plusieurs autres, et investie d'une sorte de mission apostolique à exercer autour de vous, par la prière, le bon exemple, le sacrifice, l'offrande de vous-même et de vos petits mérites à Dieu ; par l'exercice discret et patient, mais énergique et persévérant, du zèle à ramener les autres à Dieu. Vous savez, nous autres missionnaires, c'est là l'idée qui remplit notre vie, et je ne saurais vous parler autrement. Mais aussi, ne saute-t-il pas aux yeux que c'est là la seule vraie manière d'envisager la vie chrétienne ? Nous ne devons pas au bon Dieu la moitié, le quart, ou la centième partie de nous-mêmes, ou un quart d'heure par semaine, c'est-à-dire le temps d'aller entendre vite et vite une messe le dimanche ; nous lui devons *tout*, toute notre vie et toutes nos énergies, toute notre activité et toute notre intelligence. J'appelle un chrétien celui qui, se jetant tout entier au service de Dieu, se dit : « Voyons, je ne dois rien laisser perdre, pour le service de Dieu, de ce que Dieu m'a donné ; avertissons donc au moyen de ne rien dépenser ailleurs. »

Vous avez perdu votre mère, et quelle mère ! Plaise à Dieu qu'il y ait une mère semblable à la tête de chaque famille ! Je comprends l'isolement dans lequel vous vous trouvez maintenant ; mais le bon Dieu voit bien où il veut

vous conduire. Ayez seulement confiance en lui pour l'avenir, une résolution très nette de le servir entièrement, dans quelque situation que vous vous trouviez. Et vous comprendrez pourquoi Dieu vous a fait passer par telle ou telle douleur ; pourquoi il vous a gardé votre excellente mère tant d'années, afin de lui donner le temps de vous former ; pourquoi, elle morte, il vous a laissé encore votre grand-mère pendant quelques années.

Il y a, dans chaque vie humaine, un plan de la Providence ; il se cache d'abord, nous laissant, avec nos inquiétudes, le mérite de la confiance en Dieu et du courage à supporter ses épreuves sans comprendre ; mais aussi, passé un certain âge, il s'éclaire et se découvre tout doucement, de manière à récompenser notre confiance, et à nous consoler de ce que nous avons souffert. — Ah ! si vous saviez ce que le bon Dieu vous veut, de vous faire souffrir comme cela ! Prises de cette manière, les épreuves que le bon Dieu vous envoie deviendront pour vous des miséricordes pleines de consolation, et feront de vous une forte chrétienne, capable non seulement de résister, pour votre part, aux entraînements malheureux du monde, mais encore de lutter contre eux pour aider les autres à leur échapper.

Les années passent, la jeunesse file, la vieillesse vient ; on se retrouve alors en face de ses œuvres, bien vide et désolé, si on a travaillé pour le monde, bien consolé, si on a eu la sagesse et l'énergie de travailler pour l'éternité. Le beau mot de S. Paul ! « Frères, le temps est court, et s'il nous reste quelque chose à faire, c'est à ceux qui possèdent de vivre comme ne possédant pas, à ceux qui ont de la peine de vivre comme n'en ayant pas, à ceux qui sont dans le mariage, comme n'y vivant pas, car le monde est une figure qui passe. »

Pardonnez-moi, Mademoiselle, tous ces sermons. En me rappelant que je vous ai dirigée deux ou trois mois à Guiscard, et en me disant que le départ de votre bonne mère pour le ciel vous a laissée bien abandonnée à vous-même, vous m'autorisez à reprendre ce ton vis-à-vis de vous.

Ayez bien confiance en Dieu ; continuez à le servir humblement, petitement, courageusement et avec calme, sans vous tourmenter beaucoup de ce qui se passe ; et vous verrez que l'avenir donnera raison à votre confiance et à votre espérance.

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLII

A M. l'abbé Lefeuvre

Tcha-Tso, 22 décembre 1878.

CHER VIEIL AMI,

Vous ai-je dit que mon évêque me donnait un district à moi seul, au midi du Kouy-Tchéou ? Vingt jours de marche pour y arriver ! Cette région, le Hin-Y-Fou, a deux fois au moins l'étendue du diocèse de Beauvais. Dites donc, je vais en avoir de la place pour *gambiller* ! Me voici donc en route, trituré déjà par quatre jours de marche, soit à cheval par les chemins les plus affreux, soit à pied, pour soulager mon pauvre dada plus éreinté que moi.

Est-ce gentil de vous écrire si vite, quand j'aurais tant de prétextes pour tarder ? Je voyage en toute allégresse, car je vais à mon poste et à mon devoir. Avec la grâce de Dieu, je vais travailler un peu les côtes de ces gens-là. Mon district est le plus écarté et le moins organisé de la province ; ça me va. Donc, si vous apprenez, dans quelques mois, qu'on m'a étranglé, pour me faire oublier le goût du riz, priez pour moi, afin que le bon Dieu me fasse miséricorde, et donne la fécondité à mon sacrifice.

Vous avez tort, bibiche, de vous chagriner parce que vous ne trouvez pas autant de générosité que vous en voudriez dans les cœurs, et que votre zèle pour moi réussit moins que vous n'espérez. Qu'importe ! Quand on vous donne pour

moi une image, un chapelet, ou une douzaine de médailles, prenez et réjouissez-vous ; si on vous donne plus, prenez et réjouissez-vous encore. Pour moi, je serai toujours content, si je sais que vous ne m'oubliez pas. Une chose vous sera toujours possible, et c'est encore la plus nécessaire : faites prier vos bonnes âmes, et donnez cela pour pénitence à ceux que vous confessez. Il faut, voyez-vous, être dans ces pays, pour comprendre et sentir combien cela est indispensable à notre vie et à nos travaux. Otez-nous les prières et les mérites des bonnes âmes d'Europe qui intercèdent pour nous, il nous faudra mourir d'asphyxie spirituelle, dans cet air païen où nous sommes plongés ici — comme un homme meurt dans une atmosphère d'acide carbonique. Que si à cela un peu de matériel se joint, il sera toujours le bienvenu et ne tombera pas mal à propos, surtout à l'avenir, car je vais arriver à Hin-Y-Fou dans la misère. La misère me plaît du reste, et si ce n'était que pour moi, je la préférerais à tout autre état. Mais pour mon district, pour mes chrétiens, pour mes œuvres, j'ai le devoir de faire mon possible et d'organiser les choses de mon mieux.

J'aurais bien voulu, soit pour vous, soit pour vos enfants, écrire quelque petite chose édifiante sur nos œuvres ; mais vous comprenez combien j'ai peu de temps, et combien l'état de fatigue dans lequel me met ce voyage, dispose peu à écrire avec suite. Ma vie a été, jusqu'ici, bien occupée ; elle le sera certainement beaucoup plus encore, dans cet immense district où j'aurai à organiser des chrétientés. Je voudrais avec le temps fonder quatre ou cinq chapelles dans les principaux centres où je pourrai m'établir. La Sainte-Enfance et la Propagation de la Foi me donneront peu à peu le moyen d'acheter un emplacement et de construire des établissements. Je compte sur la Providence pour m'aider. Tel est le côté matériel de mon programme.

Le côté spirituel est toujours le plus difficile. Il s'agit de faire des chrétiens, et de bons chrétiens, et beaucoup, et de ne pas les négliger. Mais quand j'aurai beaucoup de chrétiens, qui les visitera ? car je n'y suffirai plus. Donc, élevez-

nous des apprentis missionnaires ; prêchez la croisade de l'apostolat. Il y a, en France, une jeunesse si belle, si ardente, si généreuse, si sympathique aux idées de dévouement, et qui cependant perd son temps, gaspille son ardeur à flâner, à se divertir, à faire de la politique ou pire que cela. Avisez quelques jeunes gens instruits, et dont l'enfance a été pure ; dites-leur que, par ici, des populations immenses soupirent après eux pour embrasser l'Évangile ; que, pour récompense sur la terre, en attendant le ciel, ils auront, comme nous la fatigue, le renoncement à toutes les aises de la vie, mais la joie du cœur ; dites-leur que nous les appelons au nom du bon Dieu à venir nous aider. — Quel dommage vraiment, pour nous, d'être ici en si petit nombre, quand nous savons qu'en France tant de jeunes gens vigoureux, actifs et capables, ne sont utiles à rien, parce qu'ils se laissent amollir dans les délices de la vie bourgeoise ! Belle commission que je vous donne là, mon cher ; mais je vous la donne sérieusement et au nom de Notre-Seigneur, puisque c'est à son règne que nous travaillons.

Pauvre pays, pauvre pays de France ! Vous me touchez un seul mot de la situation sociale ; d'autres lettres et quelques journaux me donnent l'idée de ce qui se passe et de ce qu'on peut attendre de l'avenir. Je conçois bien ce que vous me dites de la difficulté pour vous de faire le bien et des avanies qu'il vous faut subir. Vous savez, je connais un peu aussi l'état de notre France. Eh bien ! à dire vrai, je crois que le cœur d'un prêtre court incommensurablement plus de dangers en France qu'en Chine. Le démon règne ici, et l'atmosphère spirituelle est païenne ; mais les séductions du monde nous sont épargnées, ainsi que cet entraînement vers le luxe, le plaisir et la luxure, qui sont la perdition de ces malheureux prêtres peu solides et peu préparés. O Dieu ! qu'il faut être ferme, austère dans sa vie intime, impitoyable à soi-même, fidèle enfin à Notre-Seigneur, pour rester fort contre cet envahissement continuel de l'esprit mondain ! Mais aussi, que la récompense du prêtre fidèle est grande et admirable, déjà sur la terre, et que le châtement est profond, déjà

sur la terre, pour le prêtre infidèle, même quand il ne va pas aux galères !

Faites-vous trappiste, plutôt que de laisser jamais le démon mettre la main sur votre cœur, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce que pour une minute, et fût-ce en dehors de tout scandale donné aux âmes. Ne perdons pas l'espérance d'entendre un jour dire sur nous le beau verset de l'Apocalypse : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ; virgines enim sunt ; hi sequuntur Agnum quocumque ierit...* Dites donc, bibiche, faut-il avoir eu vingt ans des rêves de sacrifice, un idéal de sainteté, des aspirations poétiques et saintes au don de soi-même, à la virginité perpétuelle, une vocation sainte, une mission de salut, d'apostolat et de consolation auprès des pauvres et des amis du bon Dieu, et, à cinquante-six ans, aboutir où vient d'aboutir le malheureux abbé Pasquier ! *Adjuva nos, Deus salutaris !* Que le bon Dieu vous fasse mourir jeune, ainsi que tous ceux que j'aime en France, et moi aussi, plutôt que de nous laisser tomber ! Dites aux amis que j'ai envie de leur souhaiter la mort dans mon amour fraternel...

J.-B. AUBRY.

LETTRE CCCLIII

A M. l'abbé Aubry (1)

Japon, 1878.

CHER PÈRE AUBRY,

La question du clergé indigène vous tient au cœur autant qu'à moi, mais pas tout à fait dans le même sens. Eh bien,

1. Le P. Aubry avait agité avec un de ses amis, le P. Bourelle, missionnaire au Japon, la question du *Clergé indigène*. Nous donnons ici, à titre de document et à cause de son intérêt spécial, la réponse du P. Bourelle à la lettre du P. Aubry, que nous n'avons malheureusement pas retrouvée.

oui ! plus d'une fois, cent fois, j'ai pensé comme vous, et je pense encore que ce n'est pas sans raison que la Providence a mis la Chaire de S. Pierre à Rome au lieu de la mettre à Pékin. Et cette Église grecque, n'est-elle pas une preuve de plus que le centre de la vérité eût été mal placé en Orient ? Je suis d'avis, comme vous, que ce qui caractérise l'Extrême-Orient, c'est le manque d'étoffe, c'est l'infériorité de nature, c'est le manque de générosité, c'est enfin tout ce que vous pensez. Et cela s'applique surtout aux Chinois, que je ne connais pas assez pour en juger ; car on ne peut porter de jugement sur un peuple par les quelques trainards qui vont n'importe où pour gagner de l'argent ; et de ceux-là, nous en avons à Nagasaki depuis les Portugais. Et puisque le Japon fait partie de tout ce qu'il y a d'Extrême-Orient, il faut bien qu'il en ait les qualités et les défauts.

Malgré cela, mon cher vieux, — mais surtout ne vous courroucez pas — le Japonais ne ressemble, en rien, pas plus au Chinois que nous ne ressemblons au Turc, ni dans la figure, ni dans les mœurs, ni dans le langage, ni dans le caractère. De telle sorte que ces deux peuples ne peuvent pas se sentir. Mais voyez la contradiction : le Japonais a pris la langue de la Chine comme langue savante, la religion de la Chine, le Bouddhisme, tout en conservant sa religion nationale, si on peut donner à cela le nom de religion. Ses philosophes sont les philosophes de la Chine, Moncius, Confucius. Voilà une contradiction flagrante ; mais enfin elle existe. Cela prouve que le Japonais n'est pas fort en logique, et cela est vrai ; cela prouve qu'il est léger, inconstant, et cela est encore vrai.

Partant de points qui nous sont connus à tous deux, essayons une petite comparaison et, après cela, je répondrai à ce que vous demandez. Le Chinois est lâche, pusillanime ; il tombe en syncope quand il voit couler le sang. Le Japonais est brave, ne craint pas la mort ; et, à la guerre, dix Chinois sont vaincus par un Japonais, bien que plus petit de corps et de taille. Le Chinois est mercantile, voleur ; la *ligature* est son dieu, et pour cela il s'entend à tous les genres

de négoce. Le Japonais n'est pas du tout commerçant ; peut-être le deviendra-t-il, par son frottement avec la civilisation d'Europe ; mais, pour l'ancien temps, il regardait cela avec un profond mépris, préférant manger son riz et son navet salé, s'amuser, se battre, plutôt que se donner tant de peine pour gagner de l'argent, qu'il ne sait que dépenser sans savoir l'amasser.

Le Chinois est orgueilleux, comme vous le dites ; et c'est comme cela que je le pensais, d'un orgueil bête. Le Japonais aussi est orgueilleux, mais dans un autre genre : il est surtout vaniteux. Il est orgueilleux, parce qu'il descend de Camis, parce qu'il est indépendant, parce qu'il n'a besoin de personne ; il est orgueilleux, parce qu'il ne connaît pas autre chose que son grand Nippon. Le Chinois voit toute la civilisation européenne, puisqu'il est partout ; il ne sait rien de rien, mais il ne veut rien savoir. Est-ce que ses beaux habits ne sont pas plus beaux que nos pantalons collants et nos paletots étriqués ; est-ce que sa belle queue, surtout, n'est pas ce qu'il y a de plus joli au monde ? — Le Japonais est engoué de la civilisation européenne, trop engoué, à la manière des enfants ; il convient de son infériorité en matière de science, de religion, etc. Quoique le Japonais soit profondément dissimulé, il est, à l'encontre du Chinois, gai, aimable, prévenant, poli à l'excès. Aussi, la première fois que les Européens abordent dans ce pays, ils en sont enchantés, surtout quand ils reviennent de la Chine, qu'ils trouvent détestable.

Tout ceci ne touche ni aux chrétiens, ni au clergé indigène. M'y voici. Quand je parle de clergé indigène, je veux dire qu'il soit pris parmi les descendants des chrétiens ; car pour ceux d'une race païenne, c'est tout une autre histoire. Eh bien ! imaginez donc que ces pauvres chrétiens ont été plus de deux cents ans sans prêtres, obligés de se cacher, persécutés d'une manière continue ; il y a des martyrs quelques années encore avant l'arrivée des missionnaires au Japon. Chaque année, il y avait foulement de la croix dans les endroits où l'on soupçonnait qu'il restait encore quel-

qu'attache au christianisme ; et ces pauvres gens, après avoir fait cela, se condamnaient à des milliers d'actes de contrition ; d'aucuns en ont eu pour toute leur vie. Malgré cette persécution atroce, vraiment diabolique, telle qu'il n'y en a pas eu dans l'Église, les chrétiens ont su conserver leur foi, et une foi vive, sans comprendre le sens des prières qu'ils récitèrent, le culte de la Sainte Vierge, du Pape — remarquez ceci, c'est catholique, et une garantie contre le schisme — et du confesseur qui devait revenir pour leur remettre leurs péchés.

Qu'eussent donc fait ces chrétiens, s'ils avaient eu des prêtres pour leur donner la grâce des sacrements ? Et voilà des gens qui, à peine redevenus chrétiens, mais n'ayant pas encore reçu le baptême, mais n'ayant qu'une instruction insuffisante, sont en exil pendant des années, exposés à toutes sortes de misères, séparés de leurs familles, et cependant tenant bon !

Il y a pourtant des apostasies, beaucoup même, pour recouvrer la liberté. Mais à leur retour, où allaient les apostats ? Vite à l'Église, pour demander pardon de leurs faiblesses. Supposez vos Chinois 200 ans sans prêtres : figurez-vous ce qu'ils seront au bout de ce temps et comparez ; vous pourrez vous faire à vous-même la réponse. J'ai cru aussi, longtemps, que les Japonais n'avaient pas de cœur ; mais je suis revenu de cette manière de voir. Il est vrai qu'ils ne le manifestent pas à notre manière ; mais la forme n'y fait rien. Dernièrement, je disais un mot aux apprentis catéchistes pour la préparation à la fête de Noël, et je demandais à une petite de 16 ans, qui pourtant est une païenne baptisée il y a deux ans, comment Notre-Seigneur nous donnait l'exemple de l'humilité et de la pauvreté dans sa naissance. Alors la petite me répondit : « Il n'y a pas d'enfant si pauvre au monde qui n'ait au moins une natte déchirée pour venir au monde ; mais pour Notre-Seigneur... » Alors elle ne put continuer ; elle pleurait et ses compagnes aussi ; et moi, je n'en étais pas loin.

De l'intelligence, les Japonais en ont autant que nous ;

peu de profondeur, il est vrai, peu de stabilité; mais une ténacité incroyable pour la foi, dès qu'elle est bien ancrée. Il y a, au Japon, des âmes d'une piété non seulement solide, mais exquise; et j'en ai vu, et j'en vois encore, et il y en aura d'autant plus qu'on s'occupera à les bien former, et qu'on saura les former. Le Japonais s'enflamme au contact du beau; et, autant il est léger de mœurs et corrompu, quand il est païen, autant il devient chaste et vertueux, quand il est chrétien. Il y aura chez eux, à côté de grandes faiblesses, non pas cette grosse pureté à grosses pattes, mais cette chasteté qui craint l'ombre même du péché et me fait parfois rougir; ne le seraient-ils pas par vertu, que la crainte de *perdre la face* les retiendrait.

Nos chrétiens n'ont rien de l'esprit païen; ils sont chrétiens dans le fond de l'âme tout en restant Japonais. Vous comprenez qu'avec cela même je ne veuille pas dire qu'il y aura de si tôt évêque et prêtres japonais. Il n'y a que 15 ans que nous y sommes, et dans deux ans nous aurons trois prêtres japonais, qui ne seront ni apostats ni schismatiques, je vous en réponds. Mais si le gouvernement japonais, ne craignant plus pour son indépendance du côté de la religion, accordait une liberté entière, l'Église du Japon serait comme autrefois la première Église du monde.

Oui, mon cher vieux, si nous sommes assez habiles et assez vertueux, assez apostoliques, assez discrets, pour ne pas froisser inutilement la fierté des Japonais, mais au contraire pour la faire tourner à Dieu et à l'Église, il y aura une Église autonome au Japon; et il ne faudra pas pour cela deux ou trois siècles. Les Bonzes ont bien leur clergé et leur hiérarchie; pourquoi l'Église n'aurait-elle pas la sienne? Le prêtre japonais saura être pauvre au milieu des richesses, obéir à ses supérieurs. Ce qui lui sera un peu plus difficile, ce sera cette condescendance des supérieurs qui s'abaissent jusqu'aux inférieurs, pour les aider, les encourager, s'abaisser, en un mot, à leur niveau; ce sera cette humilité intérieure au milieu du *decorum* extérieur; car la vanité, le sentiment de la supériorité est tellement inné en eux, qu'il leur

faudra beaucoup d'efforts pour en triompher ; mais cela ne sera pas encore impossible. Ce qui leur sera aussi un peu difficile, au commencement, ce sera cette confiance illimitée en leurs supérieurs européens ; le mauvais esprit, ils ne l'ont pas.

Je n'ai jamais condamné la conduite des Jésuites du Japon à propos du clergé indigène. Seulement, je constate un fait, c'est qu'ils avaient des prêtres japonais, et que, voyant le jour où il n'y aurait plus un seul prêtre, ils n'aient pas fait en sorte de perpétuer le sacerdoce en sacrant un évêque japonais, qui aurait pu se cacher et éviter les persécuteurs. Maintenant, pour cette grande question, il faut se reporter à ce temps et voir comment les choses étaient. C'est pour cela que je ne veux pas leur jeter la pierre. — Du reste, il y eut bien d'autres misères qu'on s'explique un peu, mais pas entièrement ; ces querelles de religieux... Mais ici il faut dire que s'il y eut du tort, ce ne fut pas de la part des Jésuites, mais des autres religieux qui vinrent au Japon, contre la défense expresse du Saint-Siège. Et puis, ici, cette apostasie du malheureux Père Feyreirat, tout cela fait comprendre un peu le délaissement de ce pauvre Japon, sur lequel étaient accourus tous les Ordres religieux comme sur un morceau friand.

Pour ce qui est des temps actuels, au Japon, vous avez eu raison de prendre pour des sornettes ce qu'on a pu vous dire. Mgr Petitjean a trop de noblesse et de délicatesse, pour n'être pas dans les meilleurs rapports avec les Jésuites de Shang-Hai. A Paris, malgré le vœu de certains de nos missionnaires, on a été opposé au dessein d'appeler des Jésuites ; et je crois qu'on a bien fait, puisque le Japon n'est pas ouvert et que nous pouvons très facilement faire face à la position. — Quand le Japon sera ouvert complètement, si nous n'avons pas de prêtres indigènes, il nous sera difficile en effet de subvenir aux besoins ; c'est pour cela que le séminaire est la partie chère au cœur de Mgr Petitjean, et en cela je suis complètement de son avis. Vous serez encore *in partibus infidelium* à la fin du monde, avec vos Chinois.

que nous aurons une Église érigée canoniquement, si nous sommes sages, instruits, discrets, avec de grandes idées : pas de celles qui disent que les Japonais, parce qu'ils ne mettent pas de culottes ni de chemises, sont des pourris, que dans 50 ans il n'y en aura plus, et autres absurdités de ce genre. Croiriez-vous que c'est la première chanson qui m'ait été serinée à l'oreille, à mon arrivée, moi qui étais tout embaumé de joie et d'espérance ? Depuis, je les ai vus à l'œuvre, ces fiers juges, et certes j'aurai plus confiance aux prêtres japonais bien formés qu'à eux.

Pour me résumer sur la question des prêtres indigènes, un pays ne sera jamais catholique sans clergé indigène. La Propagation de la Foi, les missionnaires, sont des moyens extraordinaires sur lesquels on ne peut pas toujours compter. Si un clergé indigène est impossible pour un peuple, c'est que ce peuple n'est pas fait pour le christianisme ; et, en vérité, j'avoue moi-même que c'est le sentiment que j'éprouve en contemplant cette immense Asie et, en particulier, cette immense Chine. Mais cette proposition est trop anticatholique pour être formulée, et je me contente de dire, hélas ! *Quam incomprehensibilia !*... espérant mieux et d'une manière fondée pour le Japon.

Non, vieux ; ne comparez pas le Chinois avec le Japonais ; pas plus qu'il ne faut nous comparer avec les Zoulous ou autres amours de ce genre. Si nous avions eu, au Japon comme en Chine, des traités protecteurs de la religion, qui nous permissent d'aller partout sans être accompagnés de la civilisation européenne, le Japon serait en pleine voie de se catholiciser. Dès le commencement, tous les principaux seigneurs furent ou chrétiens ou favorables. Quand vint la persécution, les uns apostasièrent pour garder leur charge, les autres redevinrent du commun. C'est pour cela que, parmi ceux qui restent, on ne voit que des paysans ; il était impossible d'être noble et chrétien en même temps.

La persécution, au Japon, ne fut pas la haine de la religion, mais une raison toute politique qui fit fermer ce pays à tout Européen, surtout chrétien, pendant près de 300 ans.

Les Hollandais seuls ont pu s'y maintenir, comme dans une prison, avec des restrictions humiliantes au dernier point, et obtenues au prix du foulement de la croix, que faisait chaque vaisseau qui abordait à Nagasaki, afin que les Japonais fussent bien sûrs qu'il n'y avait à bord aucun religieux européen. Si les Japonais nous laissent tranquilles aujourd'hui, c'est qu'ils ne voient derrière nous aucune idée politique.

Les protestants se donnent ici beaucoup de peine ; mais c'est absolument comme s'ils jetaient de l'eau à la figure d'une grenouille ! Ils n'ont pas le commencement de la chaîne ; ils n'ont que les coureurs ; ceux qui sont bien disposés nous reviennent ensuite ; ils nous déblaient le terrain.

BOURELLE,
Missionnaire Apostolique au Japon.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES DE J.-B. AUBRY .

CCXXVI.	— A M. Dufossé	7
CCXXVII.	— A son Frère	10
CCXXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	12
CCXXIX.	— A ses Parents	19
CCXXX.	— A M. l'abbé Boulenger	21
CCXXXI.	— A ses Parents	28
CCXXXII.	— A son Frère	30
CCXXXIII.	— A son Frère	31
CCXXXIV.	— A ses Parents	35
CCXXXV.	— A la Sœur Françoise	38
CCXXXVI.	— A son Frère	41
CCXXXVII.	— A son Frère	43
CCXXXVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	46
CCXXXIX.	— A son Frère	60
CCXL.	— A ses Parents	66
CCXLI.	— A M. l'abbé Boulenger	69
CCXLII.	— A son Frère	83
CCXLIII.	— A ses Parents	90
CCXLIV.	— A la Sœur Sainte-Angele	92
CCXLV.	— A son Frère	102
CCXLVI.	— A M. l'abbé Boulenger	103
CCXLVII.	— A son Frère	112
CCXLVIII.	— A ses Parents	120
CCXLIX.	— A M. l'abbé Randon	122
CCL.	— A M. l'abbé Boulenger	126
CCLI.	— A son Frère	138

CCLII.	— Au Révérend Père Limbour	14
CCLIII.	— A la Sœur Sainte-Angèle	173
CCLIV.	— A son Frère	175
CCLV.	— A la Sœur Sainte-Angèle	177
CCLVI.	— A ses Parents	182
CCLVII.	— A M. l'abbé Boulenger	185
CCLVIII.	— A M. Vasseur	195
CCLIX.	— A M. Verwaest	198
CCLX.	— A son Frère	201
CCLXI.	— A M. l'abbé Boulenger	205
CCLXII.	— A son Frère	217
CCLXIII.	— A son Frère	219
CCLXIV.	— A ses Parents	223
CCLXV.	— A M. l'abbé Boulenger	225
CCLXVI.	— A M. Gossart.	232
CCLXVII.	— A M. l'abbé Racinet	241
CCLXVIII.	— A M. l'abbé Chardon	244
CCLXIX.	— A ses Parents	246
CCLXX.	— A son Frère	248
CCLXXI.	— A M. le comte Doria	249
CCLXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	252
CCLXXIII.	— A son Frère	257
CCLXXIV.	— A M. l'abbé Racinet	260
CCLXXV.	— A M. l'abbé Caffet	269
CCLXXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	283
CCLXXVII.	— A M. l'abbé Pinel	290
CCLXXVIII.	— A la Sœur Maxence	294
CCLXXIX.	— A son Frère	298
CCLXXX.	— A M. l'abbé Thémé	300
CCLXXXI.	— A son Frère	303
CCLXXXII.	— A M. l'abbé Boulenger	309
CCLXXXIII.	— A M. l'abbé Hadengue	315
CCLXXXIV.	— A son Frère	317
CCLXXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	319
CCLXXXVI.	— A la Sœur Maxence	333
CCLXXXVII.	— A son Frère	337
CCLXXXVIII.	— A la Sœur Françoise	338
CCLXXXIX.	— A M. l'abbé Lefeuvre	342
CCXC.	— A son Frère	346
CCXCI.	— A M. l'abbé Aubry	346
CCXCII.	— A M. l'abbé Boulenger	348
CCXCIII.	— A M. Louis Brailion	354
CCXCIV.	— A son Frère	356
CCXCV.	— A la Sœur Maxence	358
CCXCVI.	— A Monseigneur Lyons	361
CCXCVII.	— A ses Parents.	362
CCXCVIII.	— A la Sœur Maxence	364

CCXCIX.	— A M. Joseph Bargallo	369
CCC.	— A M. Verwaest	371
CCCI.	— A son Frère	375
CCCII.	— A M. l'abbé Boulenger	380
CCCIII.	— A son Frère	395
CCCIV.	— A la Sœur Maxence	396
CCCV.	— A son Frère	399
CCCVI.	— A M. l'abbé Boulfroy	403
CCCVII.	— A son Frère	407
CCCVIII.	— A M. l'abbé Boulenger	410
CCCIX.	— A la Sœur Maxence	427
CCCX.	— A son Frère	431
CCCXI.	— A son Frère	435
CCCXII.	— A M. l'abbé Delpech	440
CCCXIII.	— A M. Blondel	442
CCCXIV.	— A la Supérieure de St-Thomas	445
CCCXV.	— A Madame Dubail	446
CCCXVI.	— A M. l'abbé Boulenger	452
CCCXVII.	— A son Frère	458
CCCXVIII.	— A son Frère	461
CCCXIX.	— A la Sœur Maxence	464
CCCXX.	— A M. l'abbé Boulenger	469
CCCXXI.	— A M. l'abbé Boulenger	481
CCCXXII.	— A M. l'abbé Aubry	482
CCCXXIII.	— A M. l'abbé Braillon	484
CCCXXIV.	— A son Frère	486
CCCXXV.	— A M. l'abbé Boulenger	487
CCCXXVI.	— A son Frère	497
CCCXXVII.	— A M. l'abbé Boulenger	503
CCCXXVIII.	— Au Révérend Père Ramière	525
CCCXXIX.	— A son Frère	528
CCCXXX.	— A M. l'abbé Boulenger	531
CCCXXXI.	— A ses Parents.	535
CCCXXXII.	— A son Frère.	537
CCCXXXIII.	— A M. l'abbé Braillon	543
CCCXXXIV.	— A M. l'abbé Boulenger	544
CCCXXXV.	— A son Frère	547
CCCXXXVI.	— A son Frère	550
CCCXXXVII.	— A M. l'abbé Boulenger	552
CCCXXXVIII.	— A son Frère	558
CCCXXXIX.	— A M. l'abbé Lavalloir	559
CCCXL.	— A son Frère	560
CCCXLI.	— A M. l'abbé Roche.	561
CCCXLII.	— A M. l'abbé Boulfroy	568
CCCXLIII.	— A son Frère	573
CCCXLIV.	— A la Sœur Maxence	574
CCCXLV.	— A son Frère	579

CCCXLVI.	— A M. l'abbé Boulenger.	580
CCCXLVII.	— A son Frère	591
CCCXLVIII.	— A M. Vasseur	592
CCCXLIX.	— A ses Parents.	596
CCCL.	— A M. l'abbé Boulenger	597
CCCLI.	— A Mademoiselle Chevalier	600
CCCLII.	— A M. l'abbé Lefeuve.	603
CCCLIII.	— A M. l'abbé Aubry.	606
